

LE VRAI ESPRIT DU CARMEL

Jean de Saint-Samson

LE VRAI ESPRIT DU CARMEL

Jean de Saint-Samson

Œuvre assemblée
par le Père Donatien de Saint-Nicolas

Sources manuscrites

Édition critique présentée par Dominique Tronc
avec une étude par le Père Max Huot de Longchamp

CENTRE SAINT-JEAN-DE-LA-CROIX
ÉDITIONS PAROISSE ET FAMILLE
Collection «Sources mystiques»
2012



Ce portrait de Jean de Saint-Samson, devenu aveugle dans sa prime enfance, figure en tête de la première édition du Vrai Esprit du Carmel, Rennes, 1655. Il est représenté borgne : l'œil gauche est fermé au monde terrestre, l'œil droit est ouvert sur le monde spirituel.

AVANT-PROPOS

Jean de Saint-Samson (1571-1636) anima la réforme des « grands carmes » en France. Il eut de nombreux dirigés, dont Maur de l'Enfant-Jésus, déjà édité dans la présente collection *Sources mystiques*. Très grand spirituel, Jean a fait l'objet de belles études et quelques ouvrages issus de ses dictées — il devint aveugle dès la prime enfance — ont été édités. Cependant il demeure révérend plutôt que lu, par suite de la difficulté de lecture des sources brutes, inégales copies de saisies d'élan inspirés du maître des novices.

Nous présentons en première partie un texte sobre mais dont le titre ambitieux recouvre l'orientation toute mystique chère à Jean de Saint-Samson, qui la défendra vaillamment : *Le Vrai Esprit du Carmel*. C'est le portique d'entrée composé par le Père Donatien de Saint-Nicolas et placé en tête de ses deux in-folio reprenant les œuvres de Jean, édités à Rennes¹. Donatien conclut ainsi près d'une décennie de son travail d'édition des œuvres de son maître². Ce *Vrai Esprit* résume l'essentiel du corpus qui est présenté ensuite, en évoluant du général (livre I du *Vrai Esprit* et livre II du *Cabinet mystique*) au particulier, abordant alors des sujets dont la majorité sont imposés par la vie conventuelle de l'époque (livres III à XVI, suivi de quelques poèmes qui concluent le second in-folio).

1. *Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif. Jean de S.Samson [...] avec un abrégé de sa vie, recueilly et composé par le P. Donatien de S.Nicolas*, Pierre Coupard, Rennes, 1658-1659.

2. Notre section « Sources » reprend ci-après les diverses éditions des œuvres de Jean de Saint-Samson.

En seconde partie du volume, nous présentons des transcriptions de dictées manuscrites qui servirent de sources à Donatien. Ce sont des « pièces colorées » à l'origine du tableau que ce dernier construisit en demi-teintes. Un peu plus de vingt pièces du puzzle, retrouvées dans huit manuscrits du vaste fonds manuscrit d'archives préservé à Rennes, sont ainsi proposées pour apprécier l'inspiration directe du mystique aveugle. L'un des manuscrits est très largement utilisé, ce qui incite à le lire de façon continue, rétablissant ainsi le fil du discours ; les autres ne sont repris que ponctuellement.

Il est aisé d'aller et de revenir du *Vrai Esprit* (première partie) à ses sources manuscrites (seconde partie), grâce aux indications des folios de ces manuscrits. Nous les avons reportées entre crochets au fil des textes dans les deux parties. Ce procédé tient lieu d'une commune pagination et permet une lecture alternée. Une table des correspondances (édition vers manuscrits et inversement) décrit l'état du puzzle.

Donatien de Saint-Nicolas était imprégné de l'esprit de Jean de Saint-Samson grâce à sa fréquentation de membres du cercle qui entourèrent ce dernier. Il respecte selon nous le sens profond mystique sans trop le gauchir par prudence ou par incompréhension, affaiblissant toutefois l'élan lié à l'oralité de dictées.

Donatien pouvait se permettre de regrouper et d'adapter largement ses sources, selon un usage très couramment pratiqué en son siècle. Si l'usage n'avait souvent pas de réelle justification chez d'autres auteurs, il n'était ici pas possible pour ce disciple de reproduire telles quelles des dictées très incertaines³. Donatien a donc usé de cette liberté permise à l'époque — et nous lui en savons gré !

Si la claire construction de Donatien rend ainsi Jean lisible, c'est cependant au prix d'une grande souplesse prise vis-à-vis des sources : il en modifie allègrement l'ordre et il les résume souvent en taillant à vif ; il retouche le style au risque de perdre l'expres-

3. On observe une disparité entre la qualité des sources : certaines mains transcrivent une dictée beaucoup plus clairement que d'autres.

sion directe et variée du vécu mystique. Se reporter aux dictées nous transforme en auditeurs de cet aveugle qui parle vrai et prend fréquemment des risques lorsqu'il est saisi par l'inspiration mystique. Le couplage est une solution qui assure au mieux un accès à l'œuvre de Jean de Saint-Samson ainsi « étalonnée » par recours aux manuscrits.

L'ensemble livre une perspective ascendante propre au chemin de foi nue. Notre contribution présente Jean, décrit les sources et suggère quelques thèmes à l'aide d'un court florilège. Elle est suivie d'une présentation approfondie de l'enseignement propre au *Vrai Esprit*, par le Père Max Huot de Longchamp. Ce dernier a précédemment œuvré à nous faire connaître Jean de Saint-Samson⁴; il souligne ici la continuité que Jean maintient avec la tradition spirituelle remontant jusqu'au grand Ruusbroec (vers 1293-1381). Nous remercions le Père Bruno, o.s.b., qui a participé à la saisie du texte. Le travail d'édition a été mené en collaboration étroite avec notre épouse Murielle. Notre reconnaissance va également à Emmanuel Pénicaud pour l'aide précieuse qu'en sa qualité de chartiste il nous a apportée dans le déchiffrement de certains mots particulièrement peu lisibles des sources manuscrites.

4. En particulier par ses introductions aux traités de la *Pratique essentielle de l'Amour*, Coll. « Sagesses chrétiennes », Cerf, 1989.

JEAN DE SAINT-SAMSON

(1571-1636)⁵

Au sein des réformes

En France, à la sortie des guerres de religion, la plupart des couvents ont une fois de plus besoin d'être réformés. En ce qui concerne les carmels, deux réformes font suite aux nombreuses rénovations qui ponctuent leur histoire⁶. Elles sont simultanées, l'une se détache de l'ancien Ordre du Carmel, ce qui facilitera son essor, l'autre demeure en son sein, ce qui limitera ultérieurement son influence.

La première réforme est féminine. Elle est mise en place sous l'impulsion de Madame Acarie (Marie de l'Incarnation, 1566-1618). Par l'intermédiaire d'Anne de Saint-Barthélémy (1549-1626), la sœur converse qui accompagnait Teresa dans ses voyages, par celui d'Anne de Jésus (1545-1621), la dédicataire du *Cantique spirituel* de Jean de la Croix, qui veille au respect des constitutions élaborées par Teresa, par celui de quatre compagnes espagnoles, cette réforme prend son essor dans le royaume de France alors ennemi. Le séjour des étrangères sera bref, sauf dans le cas d'Isabelle des Anges, mais étonnamment fructueux. Car la vie intérieure ne dépend guère de la langue parlée et ne connaît pas de frontière. Le relais est assuré par l'élan de la première génération française, à laquelle appartiennent Madeleine de Saint-

5. Nous reprenons partiellement notre article «Un mystique réformateur des carmes, Jean de Saint-Samson (1571-1636)», revue *Carmel* 112, juin 2004, pp. 71-83.

6. A.-E. Steinmann, *La Nuit et la Flamme, Chemins du Carmel*, Paris-Fribourg, 1982.

Joseph (1578-1637) — maîtresse profondément intérieure de novices qui assurèrent de nombreuses fondations —, Marie de Bréauté son amie, etc.

La seconde réforme est masculine. Elle naît en Bretagne, où Philippe Thibault réforme dans un esprit ascétique le couvent de Rennes, rattaché à la province qui lui donne son nom : « réforme de Touraine ». Le renouveau s'étendra mais ne se séparera pas de l'ancien Ordre malgré des tensions que l'on relève à Angers, à Ploërmel, etc. Cette réforme des « grands carmes » est indépendante de celle des carmes « déchaussés », même si une influence de ces derniers est prouvée en ce qui concerne des pratiques⁷.

L'actif Philippe Thibault fait venir en Bretagne la future « âme de la réforme de Touraine », le contemplatif Jean de Saint-Samson (1571-1636). Ce dernier associe une intense vie mystique à l'ascèse régnante (qui restera apparente dans son œuvre : peut-être est-elle imposée par les conditions locales de grande pauvreté). Il forme les novices (et scribes auxquels nous devons l'œuvre du maître aveugle). Ces derniers continueront son œuvre tout intérieure, dans certains couvents carmes ou en ermitage dans le cas de Maur de l'Enfant-Jésus. Jean de Saint-Samson apparaît comme le symétrique masculin presque exactement contemporain de Madeleine de Saint-Joseph.

Puis on oublie ce maître spirituel, pour plusieurs raisons : dès les années 1640 naît une méfiance qui provoquera le « crépuscule des mystiques⁸ » à la fin du XVII^e siècle, l'*in-action* mystique perdant son sens originel et les mystiques étant très souvent soupçonnés de quietisme. Un affadissement de l'élan intérieur accompagne alors la fusion de la réforme dans le corps des « grands carmes », qui disparaît de France à la fin du dix-huitième siècle.

7. C. Janssen, dans *Les Origines de la réforme des carmes en France au XVII^e siècle*, Martinus Nijhoff, s'Gravenhage, 1963, p. 225, souligne l'influence des déchaux sur les pratiques ; S.-M. Morgain, dans *Pierre de Bérulle et les carmélites de France*, Cerf, 1995, p. 69, souligne le rôle du chartreux dom Beauconsin, « l'œil des contemplatifs », qui fut en relation étroite avec les deux groupes réformateurs.

8. L. Cognet, *Crépuscule des mystiques*, Bossuet Fénelon, Desclée, 1958. Le titre fera fortune, ce qui est peut-être à regretter.

Par chance, de très nombreux manuscrits, copies des dictées de l'aveugle à ses novices, ont survécu. La renaissance de l'intérêt pour la mystique d'expression française depuis Bremond⁹ s'est accompagnée plus récemment de la redécouverte, puis d'un début de l'édition de l'important corpus de « dictées » de Jean à ses disciples.

Ce que Jean a dicté n'est pas d'une lecture très facile mais « le plus profond des mystiques français¹⁰ » mérite l'effort requis. Sa découverte est possible aujourd'hui parce que notre pratique des formes modernes d'écriture, s'écartant de la belle langue telle qu'elle fut pratiquée sinon imposée depuis la seconde moitié du XVII^e siècle, facilite l'abord direct des textes.

La vie d'un frère convers

Nous n'avons pas besoin de reprendre ce qui a été fort bien exposé dans le travail fondateur de S. Bouchereaux¹¹, conforté par celui de H. Blommestijn¹². Leur source principale est d'ailleurs un travail de notre Père Donatien¹³ qui exploite un ensemble de documents d'une manière comparable à celle qui aboutira au *Vrai Esprit*. Une brève évocation suffira ici :

Jean du Moulin, fils d'un contrôleur des tailles, fut baptisé le 30 décembre 1571. Une intervention malheureuse causa

9. H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, 11 vol., Paris, 1916-1933. (Le volume II, « L'Invasion mystique », 1930, traite de Jean de Saint-Samson au chap. V.)

10. L. Reypens s.j., *Dict. spir.*, art. « Âme », t. I, col. 462.

11. S.-M. Bouchereaux, *La Réforme des carmes en France et Jean de Saint-Samson*, Vrin, 1950.

12. H. Blommestijn, *Jean de Saint-Samson, L'Aiguillon, les flammes, les flèches et le miroir de l'amour de Dieu...*, Pontificiae Universitatis Gregoriana, Rome, 1987.

13. *La Vie, les Maximes et partie des oeuvres du très excellent contemplatif, le vénérable Fr. Ian de S. Samson...*, par le R.P. Donatien de S. Nicolas, Paris, 1651. – *Les Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif F. Jean de S. Samson...*, À Rennes, Par Pierre Coupard, 1658, t. I, « Abrégé de la vie... » p. 1-60. [première pagination, 1-72, suivie de la pagination des *Œuvres*, 1-1044...].

sa cécité, suite à la maladie de la variole contractée à l'âge de trois ans. Aussi

on lui fit apprendre la musique et le jeu des instruments en perfection, spécialement celui de l'orgue, qu'il touchait fort adroitement dès l'âge de douze ans. Il fit quelques années cet office en l'église de saint-Dominique de Sens et était toujours appelé aux concerts de musique qui se faisaient aux solennités extraordinaires¹⁴.

Quittant Sens pour Paris en 1593 ou 1594, il alla demeurer chez son frère marié Jean-Baptiste pendant quatre ou cinq ans, près de Saint-Eustache. Mais après la mort de ses proches vint la misère :

Le serviteur de Dieu demeurait cependant dans une église toujours à genoux, et en oraison devant le Très Saint Sacrement de l'autel, et souffrait beaucoup de faim, de soif et autres incommodités¹⁵.

On dispose d'une abondance de faits très vivants illustrant la dureté de la vie de l'infirmes, que nous ne pouvons rapporter ici¹⁶.

L'église de Saint-Eustache était attachée au grand couvent des carmes de la place Maubert : un certain jour, en la fête de sainte Agnès de l'année 1604, Jean demanda la permission au jeune frère Mathieu Pinault « de toucher l'orgue » à la grand-messe. Cette rencontre fut le début d'une amitié profonde et durable.

Depuis je le conviais de venir à l'orgue avec moi toutes les fois que je jouais de l'orgue. En devisant avec moi il me demandait si j'avais des livres spirituels, et lui ayant dit qu'entre autres j'avais les œuvres de Nervèze, il me persuada de les quitter et m'en rendit d'autres comme Arias, Grenade¹⁷, et me pria de lui donner quelque temps pour lui lire des livres qu'il m'apportait, comme les divines *Institutions* de Tauler, la *Théologie mystique* de Harphius, Ruusbroec, *La Perle évangélique*, *Le Jardin spirituel des contemplatifs* de M^r Deschamps¹⁸.

14. *La Vie, les Maximes...*, *op.cit.*, p. 3.

15. *Ibid.*, p. 9 et 10.

16. Voir H. Blommestijn, *op. cit.*, « 4. La vie de Jean de Saint-Samson », p. 69-87.

17. Arias (†1605) et Louis de Grenade (1504-1588), dont les *Traité spirituels* peuvent « remplacer les ouvrages très médiocres de Nervèze » (Blommestijn, *op. cit.*, p. 99).

18. Choix éclairé des plus grands mystiques : Ruusbroec (1293-1381), Tauler (1300-1361), Harphius (1400-1477), *La Perle évangélique* (éd. 1535) ; *Le Jardin spi-*

La lecture journalière était devenue très vite une rencontre de prière et de méditation et un cercle spirituel se constitua au couvent de la place Maubert. Jean

exhorta lors pareillement le Père Philippe Thibault, religieux de la même province, à se mettre de la partie [en vue d'établir la réforme] ; l'assurant qu'il y pouvait beaucoup. [...] Il lui dit ces paroles avec tant d'énergie et d'efficace qu'elles frappèrent au cœur du Père Thibault comme un coup de foudre, et y demeurèrent désormais très profondément gravées, comme il a depuis souvent avisé au Père Mathieu [Pinault]¹⁹.

Finalement, en 1606, alors que Jean parlait avec Mathieu Pinault des desseins de celui-ci, il lui dit au dépourvu : « Dieu m'appelle efficacement pour être religieux en votre couvent de Dol²⁰. » Le jeune frère Mathieu n'y voyait que toutes sortes de difficultés, mais ce couvent l'accepta quoique âgé de trente-cinq ans et malgré sa cécité, mais dans la situation la plus humble de frère lai.

Les épreuves furent abondantes dans la vie du nouveau carme. Jean était souvent malade. Le bâtiment était fort misérable et délabré, il n'y avait pas d'infirmerie, les cloisons des cellules du dortoir n'étaient faites que « d'ais fort mal assemblés, où les vents entraient de toutes parts ». Jean préférait la solitude et le recueillement de la prière : « Dans l'hiver on l'a vu souvent à l'abri de quelque muraille, et aux rayons du soleil, trembler sa fièvre assis sur un buis du jardin²¹. » Jean de Saint-Samson avait appris une prière pour guérir les fiévreux. Cette pratique le mit en relation avec l'évêque de Dol qui, après une enquête, fut acquis à la cause du frère et le fréquenta régulièrement jusqu'à la fin de sa vie. Un événement nous révèle la pleine grandeur du frère :

La ville de Dol et le couvent des carmes furent atteints de la peste. Un carme mourut en peu de jours et un novice fut atteint par la contagion. Pris de panique, la communauté entière et le prieur s'enfuirent hors du couvent. Le soin du malade fut confié au jeune frère Olivier et à un séculier. Jean de Saint-Samson s'était déterminé à tenir ferme et à

rituel des contemplatifs (1605) est une compilation didactique et pratique de valeur.

19. *La Vie, les Maximes...*, *op. cit.*, p.17.

20. *La Vie, les Maximes...*, *op. cit.*, p. 21.

21. *Ibid.*, p. 36.

s'engager, pour si peu que cela lui serait possible. Malgré son infirmité et son peu d'expérience, il se mit à leur service pour soigner le malade. Un jour, celui-ci fut atteint d'un accès de folie furieuse et voulut se précipiter par la fenêtre du dortoir. Alerté par un pressentiment, ou par une lumière divine selon l'interprétation du Père Donatien, Jean « sort à même temps de sa chambre, va directement vers ce frénétique au lieu du précipice, le saisit et l'empêche de se jeter. Le tenant, il appelle les deux autres, qui pour la crainte du mal s'écartaient au bas du jardin, fit remettre ce pauvre malade en son lit, et demeura toujours auprès de lui, sans aucune appréhension de la maladie, priant Dieu qu'il lui rendit son bon sens, afin de pouvoir mourir dans les dispositions de sa grâce. Notre Seigneur octroya l'un et l'autre à ses prières. Car au même instant l'usage de la raison lui revint... » Jean de Saint-Samson finit par contracter lui-même la maladie à laquelle il s'était exposé volontairement pour l'amour de ses frères malades et agonisants. Les conséquences en demeurèrent limitées, quoiqu'il ait été transféré pendant quelque temps « au champ Saint-Jammes, lieu destiné pour la retraite et pour le défairement des pestiférés. » Jean y continuait sans relâche ses œuvres charitables. Ces expériences pénibles face à un mal impitoyable, à la défaillance totale de la médecine et à la peur obsédante de la contagion, l'amènèrent à un dépouillement entier de son intérêt propre et à une disponibilité sans réserve²².

Jean de Saint-Samson fit profession, âgé de plus de trente-cinq ans, le 26 juin 1607. Philippe Thibault et Mathieu Pinault, les deux réformateurs, dès leur arrivée définitive à Rennes en novembre 1608, essayèrent d'obtenir du Père provincial le transfert du frère Jean à leur couvent, mais il leur fallut attendre quatre années, la communauté de Dol s'y opposant. Puis

les supérieurs de Rennes²³ s'efforcèrent d'inventer de rudes épreuves pour mesurer la trempe de son âme et découvrir le fond de son cœur. [...] Jean ne pouvait littéralement plus suivre les prescriptions de la méditation méthodique. [...] Philippe l'invita à exposer par écrit son exercice d'entière élévation d'esprit. [...] Étant donné que le contenu

22. H. Blommestijn, *op. cit.*, p. 81-82, citations reprises de *La Vie, les Maximes...*, *op. cit.*, p. 27-28.

23. Thibault impose la méditation méthodique telle qu'il l'avait pratiquée chez les jésuites et les chartreux ; il doit tenir compte de démêlés avec le général Sylvius et le provincial Le Roy, voir C. Janssen, *Les Origines...*, p. 158 et 160 suiv.

de ces quelques pages, de l'avis de tous, était bon et admirable, les chefs de file de la réforme n'hésitèrent plus à destiner le simple frère au rôle important de maître spirituel de plusieurs générations de jeunes carmes. [...] Mathieu Pinault, le maître des novices, qui devait, après tout, sa formation spirituelle aux entretiens quotidiens avec Jean, prit l'initiative quelque peu curieuse d'envoyer chez lui les jeunes gens les plus doués pour une courte visite²⁴.

Jean donnait probablement un « enseignement » par la prière (comme il en avait été par exemple pour les proches d'un Philippe de Néri). De la sorte, Jean devenait le maître spirituel de la réforme ... sans méditation méthodique. Jean demeura alors à Rennes (à l'exception d'une année passée à Dol) jusqu'à sa mort, qui arriva alors qu'il avait atteint un âge assez avancé, près de soixante-cinq ans :

Pendant ces longues années, il n'aimait guère franchir le seuil du couvent, à moins que ce ne fût pour rendre visite à une personne malade ou agonisante. [...] À la fin de sa vie, il demanda même son transfert [...] pour y être en solitude totale. Il tenait pourtant sa fenêtre grande ouverte pour les oiseaux qui passaient la nuit dans sa chambre.

Il mourut le dimanche 14 septembre 1636

en la fête de l'Exaltation de la Croix, jour anniversaire de la mort de Catherine de Gênes, la mystique italienne fort estimée de Jean de Saint-Samson à cause de la ressemblance de leur expérience mystique²⁵.

24. Blommestijn, *op.cit.*, p.83 – Il résume p. 84 la situation délicate qui permit au convers aveugle d'assumer le rôle central dans la réforme dite de Touraine: « Les chefs de file de la réforme de Rennes, ayant bien compris la nécessité de cet équilibre dynamique entre la structuration régulière [fortement ascétique, selon les *Exercitia conventualia* de 1615] et l'expérience spirituelle, s'étaient employés à accueillir le simple frère de Dol chez eux pour donner corps à leurs aspirations contemplatives. C'est pourquoi ils lui avaient donné une place centrale dans le noviciat et avaient favorisé son extraordinaire rayonnement. Le modèle mystique de Jean de Saint-Samson devint rapidement de ce fait la charpente de la réforme. »

25. *Ibid.*, p.86-87.

Le sentier de l'amour divin

Il faut en premier lieu aller à la recherche du trésor mystique. Le titre d'une œuvre connue de Jean de Saint-Samson²⁶ souligne le caractère imprévisible et contraignant du chemin mystique, dont le parcours dure de nombreuses années, la vie étant donnée pour cela. Trouver l'entrée du sentier, puis le suivre, suppose en premier lieu de perdre ses certitudes pour se laisser conduire. Mais l'homme

ne se sert de sa raison que pour les choses sensibles. [...] S'il monte plus haut que les sens, il ne veut concevoir les choses divines que par voie d'entendement, et croit que toute sa sainteté doit consister en la forte élévation et dans le lustre de son entendement illuminé de Dieu pour le connaître et le goûter. [...] Il ne veut point aller là où il ne sait pas, ni s'exposer à se perdre et s'abandonner à la conduite de Dieu²⁷.

Jean appelle donc à une vie surnaturelle, seule capable de franchir le pas :

Voyez donc derechef, mon frère, si vous voulez être profane ou divin, puisque cela est en votre libre pouvoir et vouloir. Ce n'est pas assez que d'avoir quelque lumière et connaissance naturelle de Dieu et des choses qui lui appartiennent, mais il faut être soi-même surnaturel en ses habitudes, en sa vie, en ses connaissances, en ses continuelles actions, en ses paroles, et cela tant dehors que dedans. Et ce qui en trompe plusieurs, c'est qu'ils se contentent des connaissances et des touches divines acquises par spéculation ou autrement et en nature.

Elle suppose une adhésion ou conformité dont

le chemin le plus court pour vous est le dedans de l'esprit, [...] activité amoureuse par laquelle, comme le poisson se plonge et replonge en

26. *Les Secrets Sentiers de l'amour divin* (1623) du capucin Constantin de Barbançon.

27. *Les Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif F. Jean de S. Samson...*, à Rennes, Pierre Coupard, 1658-1659, p. 60, B. (Nous abrègerons les citations extraites de cette « édition définitive » du maître par son disciple Donatien : ici « R 60B » où R dénote Rennes [P désignera une édition parisienne antérieure] et B reproduit la lettre entre les deux colonnes de l'édition à la hauteur du début des extraits. B majuscule pour la col. de droite, b minuscule pour la col. de gauche.)

l'eau coulante, son propre élément, centre et repos, vous vous plairez uniquement de fluer et d'adhérer continuellement à Dieu²⁸.

Mais quant à vous, il faut que vous vous résolviez de devenir éternel, tant en vérité pratique qu'en vue et science expérimentale de l'éternité en la même éternité. Or, pour parvenir là, il faut fluer activement sans cesse de toute l'action de vos puissances, par lesquelles vous soyez tiré et ravi totalement après elle en cette étendue éternelle en laquelle vous soyez rendu simple et immobile, sans réflexion ni division quelconque²⁹.

Cette conformité suppose un amour pur de toute contamination :

Il faut, et il veut, que nous soyons perdus, et totalement transfus en toute son étendue éternelle, pour demeurer morts ainsi à nous-mêmes, [...] vous excitant [...] à un tout raisonnable amour, qui doit être raisonnablement exercé de vous par-dessus toute raison, appréhension et discrétion³⁰.

Je dis que où il y a de la raison en amour pour aimer, l'amour n'est point ; d'autant qu'amour est suffisant de soi et par soi-même de tirer et de ravir tout le sujet qu'il anime et qui l'agite, de le tirer totalement en unité d'esprit sans le concours et l'aide de raison réflexe³¹.

Le chemin est pénible parce que la nature cherche toujours un objet :

Si on lui ôte un objet sensible, elle [la nature] a recours à un objet de l'esprit. Si on lui ôte ceux de l'esprit, elle cherchera sa propre satisfaction en Dieu même³².

Tour à tour sont éprouvés amour divin :

Combien de fois, ô mon amour, ai-je eu sujet dans l'abondance de vos communications divines, de vous prier de vous enfuir hâtivement

28. Ms. de Rennes, 41n1, 68v° (classement par boîte [ici H41], dossier [ici n°1], folio : voir en fin du présent volume l'annexe décrivant le fonds des archives d'Ille-et-Vilaine à Rennes).

29. 40n11-2, 294v°.

30. 40n11-2, 296v°-297r°.

31. 40n11-1, 239r°-v°.

32. R 64C (*Vrai Esprit du Carmel*, chap. 21).

de moi si vous ne vouliez me voir mourir de joie et d'amour, présentement à vos yeux³³ ?

...ou cheminement obscur :

« Notre Seigneur, lui voulant faire goûter l'amertume de sa croix, le priva de toutes ces grâces sensibles. Et afin d'éprouver, épurer et affermir sa vertu et sa fidélité, le mit en un état très nu, très délaissé, très obscur et très misérable selon le sens, qui lui dura même plusieurs années sans autre consolation. De sorte qu'il lui semblait pendant tout ce temps-là être abandonné et réprouvé de Dieu³⁴. »

Ces états sont éprouvés tour à tour et cassent le rigide amour-propre. Enfin « nos voies doivent être si perdues que personne n'en voie ni trace ni sentier³⁵ ».

Seul est nécessaire l'élan de tout l'être pour atteindre un état d'union simple. L'appétit, le désir, l'élan, exprimés par « tout ou rien ! », par un souhait : « Que tout le vieil homme meure en nous », sont essentiels dans la voie mystique. C'est le grand message de Jean, ce qui le rend spécifique parmi ses pairs à la lecture. Aussi n'avait-il souvent rien autre chose à dire en confession, sinon « qu'il n'avait pas tendu à Dieu à l'infini et de toutes ses forces en son attention », donnant pour précision :

L'infini [...] c'est l'arrêt et fermeté de toutes les puissances recueillies, fondues, réduites et entièrement perdues en l'unité divine, par-dessus tout esprit et fond³⁶.

La « religion » prend alors le nouveau sens dynamique d'une « totale perte de soi-même et des choses créées, par une entière transfusion et résolution de tout soi en Dieu³⁷ ».

33. Donatien, *La Vie, les Maximes et partie des œuvres*, Paris, 1651, p. 6 : ce que nous abrégons par « P[aris] 6 » qui reprend – en le modifiant, ce que nous soulignons – le ms. 9H, 40n11-1, f°252v° : « Combien de fois, ô mon amour, ai-je eu sujet de vous prier en mon abondance possédée de vous et en vous de fuir de moi hâtivement, si vous ne me vouliez voir mourir de joie et d'amour, présentement devant vos yeux ? »

34. *La Vie, les Maximes*, p. 8.

35. R 755E.

36. P 6.

37. 40n11-2, 291r°.

L'action divine à travers l'homme peut alors prendre place : « Aimer sans amour, aimer au-dessus de l'amour [sensible]³⁸ ! » Avant d'y atteindre, par une continuelle et attentive mort de lui-même, le mystique aspirant plonge de plus en plus en son fond, « sans grand effort du sens », seulement du plus profond du cœur et du plus intime de l'esprit³⁹. Qu'il ne se satisfasse point d'un désir de posséder Dieu ! En fait, plus le sujet « s'abîme et se perd au total de son infinie vastité⁴⁰, tant moins il s'aperçoit de cette opération simple et cachée⁴¹. » Il ne lui reste qu'à

s'armer de force, de patience et de constance pour ne varier jamais ni à droite ni à gauche [...], se sentir toute vide et destituée de lui [l'Époux], et totalement insipide en ses sentiments. C'est en ceci que consiste la fidélité [...] et non dans les grandes connaissances, réplétions, goûts, dilatations, simplifications, révélations, visions et ravissements de l'entendement humain. [...] Cela [se sentir vide] n'arrive qu'afin que les âmes ne se satisfassent point elles-mêmes d'un désir glouton et affamé de posséder Dieu plus pour elles que pour Lui-même⁴².

Voilà comment on monte l'escalier d'amour divin, car « celui qui a tout reçu doit toujours tout, à chaque moment⁴³. » Ses voies sont la solitude, la totale impuissance, mais aussi satisfaire pleinement à Dieu avec joie, en abhorrant la tristesse.

Tout cela est aisé à dire, malaisé à faire, difficile à endurer, très difficile à surmonter. Car il faut demeurer stable, ferme et immobile au dedans de l'esprit, en simple repos, par-dessus l'action et l'intention, par-dessus le flux sensible présent et essentiel de l'Époux ; et cela éternellement, parce que l'on croit ne devoir jamais vivre autrement, et que cet aimable Époux ne doit jamais retourner. [...] C'est ici que l'industrie humaine est épuisée⁴⁴.

38. P 92.

39. R 62b (*Vrai Esprit du Carmel*, chap. 11).

40. Cf. chez François de Sales : « Les oiseaux s'esgayent à leur gré dans la vasteté de l'air. »

41. R 762A.

42. R 79A (*Vrai Esprit du Carmel*, chap. 16).

43. R 773e.

44. R 79a.

Pour un abandon véritable, nous devons être « totalement reçus et fondus⁴⁵ » :

Être enseveli comme mort, c'est encore un tout autre état, et puis être pourri et corrompu, et de la pourriture être rédigé⁴⁶ en cendre, ce sont encore d'autres états plus proches du *rien*. Mais le même *rien* n'est rien. Il faut que le mystique avise soigneusement lequel de tous ces états lui convient, afin que sans s'arrêter, il tende toujours à plus, non selon la pure spéculation, ce qui serait tôt fait, mais en véritable pratique dans les occasions, qui ne lui manqueront jamais, et avec ordre et discrétion. C'est un œuvre d'un siècle, à dire la vérité⁴⁷.

Soyons « circonspects à ne se point chercher finement, en faisant sa proie de la mort du sens. [L'âme] doit vivre là toute perdue à elle-même, sans science ni vue de ce que nous sommes⁴⁸ ».

Or les excellents mystiques nous disent ce qui est vrai, à savoir que trois choses conviennent à l'homme mort : on l'ensevelit, on l'inhume, et puis on marche dessus jusques au jour du jugement. On [ne] saurait mieux exprimer l'insensibilité des morts que par semblable chose. Si bien que on verra si nous sommes morts entièrement en la nature, si toutes ces choses se trouvent pleinement et de tout point véritables⁴⁹.

Aussi pour le mystique,

son plaisir en son infini Amour est que Dieu soit ce qu'il est, qu'il ait ce qu'il a, et qu'il se bienheure⁵⁰ présentement soi-même en sa présente éternité, qui n'est autre que lui-même ; c'est cela qui réjouit les anges en la gloire et les hommes en la voie, en quelque condition prospère ou adverse qui se puisse rencontrer. C'est ainsi que le bonheur de Dieu et la félicité de Dieu dans les hommes en leur félicité en la terre, et que le paradis de Dieu, est dans ces hommes-là. Toutefois, comme l'homme

45. P 498.

46. *rédigé* : réduit

47. R 50C (*Vrai Esprit du Carmel*, chap. 16) – Le thème du passage par la pourriture puis par la cendre est fréquemment repris, par exemple par madame Guyon dans ses *Torrents* : « Enfin, réduite dans le non-être, il se trouve dans ses cendres [de l'âme] un germe d'immortalité » (I. 8.16).

48. R 78a – « Rien n'est rien et tout cela n'est rien » (Attar, *Langage des oiseaux*, « Invocation »).

49. 43n2, 217r° (*Vrai Esprit du Carmel*, chap. 8).

50. *qu'il se bienheure* : qu'il soit bienheureux

est composé de plusieurs parties en soi-même, il se peut faire qu'il puisse pleurer en demeurant joyeux au dedans⁵¹.

Toutefois la « subtile et perdue théorie et pratique des mystiques est inconnue à tout autre qu'à eux-mêmes et cependant ils voient tout, du fond de leur abîme⁵² » :

Pour arriver heureusement à cette transfusion en Dieu, il faut que toute la créature soit perdue à son vivre, à son sentir, à son savoir, à son pouvoir et à son mourir. [...] Il n'y a plus en cet état d'acte de réflexion, et [...] l'âme est hors de puissance de le faire. Toutefois le franc-arbitre demeure en sa pleine et entière vigueur. En ceci il y a infiniment de quoi s'émerveiller et admirer la force de l'amoureuse activité de Dieu à fondre et convertir totalement en soi ceux qui lui ont voulu sans réserve répondre de tout soi, tant en la vie qu'en la mort⁵³.

Au reste dans cet abîme on ne voit ni fond ni déité : tout y est englouti sans ressource et il ravit incessamment tout l'homme sans distinction ni différence. C'est ici qu'il n'y a ni amour, ni vertu, ni charité. Et toutefois c'est d'ici que la charité, l'amour et les vertus sortent à leurs effets quand et autant qu'il le faut, sans perception ni distinction. Ce qui n'est point ne peut avoir de nom ; non par privation d'être, mais parce qu'on est englouti dans l'unique et suréminent être qui va remplissant tout être du sien⁵⁴.

Les vertus ne doivent jamais être distinguées ni séparées de l'amour, sinon dans leur action qui sort et paraît aux hommes. Il s'agit de parvenir au feu de l'amour divin, lequel les dévorera et les engloutira, pour les transformer en soi :

L'amour et l'humilité leur ôtent [aux mystiques] toute réflexion, les occupant et les perdant toujours de plus en plus en Dieu, où ils sont et vivent sans distinction ni discernement de ce qu'ils font ou ne font pas. Ainsi ils vaquent incessamment au devoir de l'amour réciproque, sans croire ni penser qu'ils y satisfassent, sinon de fort loin et chétivement⁵⁵.

Le divin Soleil de justice ne manque point de produire les effets de son amour dans les hommes, aux uns plus tard et aux autres plus tôt

51. 43n2, 219v°.

52. R 759E (*De l'effusion de l'homme...*)

53. R 71B,D (*Vrai Esprit du Carmel*, chap. 13).

54. R 760A.

55. R 74b.

et en un différent degré, selon qu'il trouve la terre de leur cœur diversement disposée à cela par la grâce ; la saveur et l'expérience que nous avons de cette vérité nous est très délicate ; en cette manière nous pénétrons tous les effets de cet amour produit dans les hommes, leur découvrant sa beauté et ses vives splendeurs afin de les rendre parfaitement amoureux de lui-même⁵⁶.

Élevé de la terre et de vous par-dessus vous, entièrement perdu par plongement vigoureux et amoureux en l'immense mer et son infinie divinité, où tous les esprits créés, se surpassant soi-même, se sont perdus, et où ils se sont consommés en amour comme dedans un très vif brasier qui les rend jouissant de l'infini amour et des infinies délices de Dieu même, le voyant être ce qu'il est digne de son seul amour, pour être pleinement bienheureux et bienheureux par soi-même⁵⁷.

Ainsi le seul amour demeurera maître de la place⁵⁸ :

Cet état consiste en une élévation d'esprit par-dessus tout objet sensible et créé, par laquelle on est fixement arrêté au dedans de soi, regardant stablement Dieu, qui tire l'âme en simple unité et nudité d'esprit. [...] La constitution de celui qui est en cet état est simple, nue, obscure et sans science de Dieu même. [...] Car là, tout ce qui est sensible, spécifique et créé est fondu en unité d'esprit, ou plutôt en simplicité. [...] Alors les puissances sont fixement arrêtées au-dedans, toutes attentives à fixement regarder Dieu. [...] Et plus cela est ignoré du patient, tant mieux pour la profondeur et l'excellence de cet état. [...] Ni créé ni créature, ni science ni ignorance, ni tout ni rien, ni terme ni nom [...] ni différence de temps, [...] tout cela est perdu et fondu en cet obscur brouillard, lequel Dieu fait lui-même, se complaisant ainsi dans les âmes. [...] Là elle doit continuellement être attentive à ne se point laisser occuper des objets naturels et spirituels, qui sourdent presque continuellement, quoique très simplement, de la puissance raisonnable, et à n'écouter point la nature, qui la sollicite continuellement à connaître et à sentir son état et à réfléchir sur ce qu'elle voit et ce qu'elle est. Car la nature veut toujours secrètement avoir quelque objet à quoi elle s'attache. [...] Qu'elle réponde uniquement et toujours [...] par la simple et totale attention, en l'essence abyssale de Dieu⁵⁹.

56. R 75C.

57. 40n11-2, 292v°.

58. R 309b.

59. P 495-497.

Mais on ne voit ni terme ni nom pour répondre à ce dont on se sent et on se voit tout embrasé, aussi on se réduit et on s'exprime comme on peut⁶⁰ ! Celui qui à force de mourir et fluer continuellement en Dieu est devenu simple, demeure comme impuissant à réfléchir. Il demeure stable et arrêté en son repos, ne désirant sortir de là sinon lorsque Dieu l'en tire. Et lors il sort sans sortir, pratiquant ce qu'il doit faire, libre et sans empêchement, afin de rentrer selon son total au plus profond de son désert solitaire.

Ces personnes sont vues comme fleuve regorgeant d'amour, de lumière, de saveur et de délices ineffables⁶¹. Mais les formes et le vocable même d'amour s'anéantissent. Car alors le sujet se trouve heureusement transformé au feu de Dieu⁶². Rien de ceci ne rejaillit plus dans les sens ; et il est de nécessité que l'âme soit établie et confirmée en une très grande et très simple force d'esprit, qui l'arrête et constitue fermement et « immobilement » en son objet ; afin que Dieu vive en elle comme sans elle⁶³.

Alors l'amour n'a plus d'être, de vie, ni d'opération comme pour elle, mais désormais son infini objet qui est Dieu, vit, agit, et pâtit en elle en tout sens et manière, et en tous événements. L'âme dis-je, en cet état ne vit que de la vie, et en la propre vie de Dieu. Elle a atteint sa similitude avec Dieu par-dessus la même similitude ; elle a atteint son image et son exemplaire en son propre fond originaire, et elle est entièrement transfuse en son immense amplitude, par-dessus toute démonstration possible. [...] Pour donc faire vivre Dieu en nous, il faut que nous mourions totalement ; et comme cela ne doit et ne peut être naturellement devant le temps de notre dissolution, il faut que nous mourions en la foi et la créance du rien de toutes choses, et de nous-mêmes au respect de Dieu⁶⁴. [...] Celui donc qui affecte seulement les formes et intelligences du haut et du profond, si mystique qu'il puisse être, n'est pas capable de notre présent flux et écoulement et ne sait ce que nous disons⁶⁵.

60. Cf. P 510.

61. Cf. R 683c, R 683B.

62. Cf. R 754a.

63. Cf. R 767c.

64. R 145a.

65. R 147C.

« Ni haut ni profond » : aucune progression linéaire dont on puisse saisir des étapes. Jean pratique un mouvement circulaire, déterminé et finalement aspiré par le puissant *attracteur* divin,

si bien qu'à mesure qu'on reçoit les splendeurs divines en ses divins et profonds atouchements, qui font et contiennent diverses manifestations de plusieurs et divines notions, tant en la grandeur et la beauté de Dieu, en sa largeur et profondeur, qu'en la connaissance en science expérimentale de son rien, l'âme se trouve plus désireuse, plus enflammée, plus active sans labeur et plus intérieure que jamais, se sentant et voyant perdue, fondue et réduite dedans l'immensité de ce divin feu tout dévorant, savoir le créé, pour, là-dedans surpassée et perdue d'elle-même en son éminente élévation et constitution, ne vivre plus d'autre vie que de la vie de Dieu, qui l'anime et l'agite de son enflammé Esprit⁶⁶.

L'homme qui voit et goûte Dieu par son flux lumineux voit aussi, par même moyen et sens, quant et quant la vérité de son rien. Si qu'il ne peut assez s'étonner de voir un amour si excessif et démesuré de la majesté de Dieu en son endroit. En la vue et sentiment de quoi, il s'étonne infiniment de se voir si abondamment et si libéralement prévenu de l'amour merveilleux de Sa Majesté, lui qui voyant en cette immense lumière la laideur du péché. [...] Et de vrai, si Sa Majesté ne le préserverait de mourir en cette vue, il mourrait à l'instant⁶⁷.

Or c'est par l'amour en soi-même que l'âme touchée vivement d'amour désire se conjoindre étroitement à l'amour même increé, qui est Dieu, et c'est ce que nous entendons par la concision et réduction de l'aspiration enflammée sous peu de paroles et de forme, qui n'est quasi que le vocal d'amour. [...] C'est là que l'âme jouit des ineffables embrassements à pur et à plein, de la grandeur, de la beauté et des secrets ineffables du même Dieu d'amour, qui l'entraîne en son abîme par cette fidèle activité de la créature à lui répondre selon son total⁶⁸.

Ils portent partout leur solitude d'esprit, comme ayant atteint par la pureté de cœur le doux et secret silence en le repos intérieur de l'esprit, diligemment attentifs et actifs qu'ils sont au continuel culte de leur fond, qu'ils ne laissent dépendre d'aucune espèce, image ou figure. Ceux-ci ne pensent ni à sainteté ni à pureté, de quoi néanmoins faisant continuellement de mieux en mieux les exercices, d'une continuelle et

66. 42n5, 286^o.

67. 43n2, 200^o.

68. 42n5, 288^o-v^o.

entière tendue de tout eux-mêmes en Dieu, ils acquièrent très excellemment par cela même, la pureté et la sainteté dont ils sont revêtus comme d'un très précieux ornement au plaisir et à la gloire de Dieu. [...] Ils ne savent réfléchir ni sur les autres ni sur leurs œuvres⁶⁹.

Mais qu'il avise bien de ne se faire ni rendre propriétaire d'aucun exercice d'esprit quand Dieu le tirera ailleurs et autrement. Et encore qu'il doive grandement chérir la solitude, si se doit-il bien garder de s'en rendre propriétaire, pour ce que nous devons suivre Dieu, non pas nous-mêmes. C'est pourquoi il faut laisser Dieu pour Dieu, spécialement quand on voit fort expressément ce que Dieu veut de nous⁷⁰.

Et vivant à Dieu et en Dieu de toutes tes forces et de tout ton appétit, tu es bienheureux en ta misère. Car observant continuellement toi-même en sa présence, nature n'a ni effet ni pouvoir dessus toi, encore même que tu ressentis ses importunités, d'autant que lui faisant bonne et due guerre à la faveur de Dieu et de sa gloire en toi, si tu es faible et infirme en toi-même, tu es d'autant plus fort en Dieu, en qui ta fidèle renonciation d'esprit et de sens te fait mourir et te perd irrécupérablement. Vois donc que ta pauvreté est pour ta richesse, et pour tout dire, que ta misère universelle est pour ta pleine félicité, non en toi pour cette heure, mais en Dieu infini, en l'immensité duquel tu te perds de plus en plus nûment, en l'abîme duquel tu es jouissant de lui en sa continuelle vue et contemplation. Et tant moins tu as de science et sentiment de cela, tant plus et tant mieux. Tu es cette mer même où ta jouissance et contemplation est ineffable au plus profond de la solitude de ton désert⁷¹.

Nous achevons ce collier de beaux extraits par celui d'un manuscrit qui ne fait pas double emploi avec les textes du *Vrai Esprit* :

Le flux de la créature en Dieu procède de son industrie pure plus ou moins vivement touchée de Dieu, pour pouvoir appréhender Dieu petit à petit et le connaître en ses effets, tant en la créature que dehors d'elle aux autres. [...] La créature se sent outrée et ponctuée des vifs attraits de Dieu, à la suite desquels elle sort par divers degrés et par diverse succession d'ordre et de temps d'elle-même et des choses créées et entre par amour et dépouillement de soi plus ou moins avant en Dieu. [...] Mais il est tout au contraire de ceux qui tirent Dieu à eux à la manière des écoliers, lesquels par efforts de spéculation naturelle l'accrochent

69. 43n2, 204v°.

70. 43n2, 227r°.

71. 43n2, 235r°.

à leurs sens et leurs goûts, duquel se sentant sensiblement et naturellement délectés, il leur semble par cela s'approcher grandement de Lui, et avoir sous grande connaissance et grand goût de lui, ce qui n'est qu'affection et sentiment purement naturel. Lesquels se trouvant doctes par la science acquise, ils étendent le discours et leurs voies en cela le plus largement et le plus loin qu'ils peuvent, de sorte que leur ponctuation n'est que pure théologie d'école, étudiée, plus ou moins facilement digérée par spéculation, purement humaine. Et comme ils ont lu quelques mystiques, ils en mêlent quelquefois des mots en leur digestion ; si qu'à cette occasion on peut dire que leurs discours en délivre plus ou moins appuyée, mélangée et ornée de quelques petits filets d'or, ou si on veut, frottée d'un peu de miel. [...]

[Au contraire] la sapience est infuse de Dieu dans les cœurs simples qui s'occupent simplement en des sujets affectueux, laquelle les unit et les recueille en vérité par-dessus toutes multiplicités de recherches d'école, les pénétrant d'une saveur divine qui ne convient qu'à Dieu, qui la verse expressément pour rendre semblables [les] âmes amoureuses de lui par l'infusion de ses lumières et de ses goûts. À quoi l'âme étant fidèle, elle continue de poursuivre Dieu par son attrayant rayon délicieux par-dessus tout ce qui se peut penser, quoique cela se fasse par diversités de voies, en toutes lesquelles Dieu tient nécessairement cet ordre. Ce que se continuant ainsi, les âmes font progrès en la connaissance de Dieu, d'elles-mêmes, [...] elles en deviennent doctes en l'art de la science d'aimer Dieu, auquel le Très Saint Esprit les instruit d'une ineffable manière pour étendre, pour pénétrer et pour surpasser toutes choses créées en elles-mêmes. Tels sont les vrais et solides effets de la divine Sapience abondamment infuse aux âmes assez saintes. C'est pourquoi toutes leurs études et leurs soins n'est que de se rendre de plus en plus simples et uniques en leur occupation continuelle autour de Dieu⁷².

Là le vide est tout plein⁷³.

72. 42n1, 2r^o-3r^o.

73. R 169D.

LES SOURCES

Sources manuscrites

Archives d'Ille-et-Vilaine à Rennes, description en fin du présent volume, annexe « Les manuscrits de Rennes ». Les boîtes 9H6 à 9H47 contiennent d'une part des traités, hymnes et poésies du mystique aveugle (9H39 à 9H44, près de quatre mille pages) ainsi que des lettres et sa biographie, et d'autre part des textes relatifs aux disciples ainsi qu'une correspondance nourrie avec les maisons de la province de Touraine au moment de la réforme (les autres boîtes). Il existe d'autres archives d'importance secondaire⁷⁴.

Éditions par Donatien

[1651] *La Vie, les Maximes et partie des œuvres du très excellent contemplatif, le vénérable Fr. Iean de S. Samson, aveugle dès le berceau, et religieux laïc de l'Ordre des Carmes réformés, par le R.P. Donatien de S. Nicolas, Religieux du même Ordre*, Paris, Denys Thierry, 1651, I^{ère} Partie, 1-198, suivie de II^e Partie, « Règles et Maximes spirituelles [...] », 201-357, suivie de III^e Partie, « Contenant trois traités » (Le Miroir et les Flammes de l'Amour divin..., De l'amour aspiratif..., De la souveraine consommation d'amour), 363-532.

[1654] *Les Contemplations et les divins soliloques du vénérable F. Iean de S. Samson religieux laïc de l'Ordre des Carmes réformés,*

74. V. Bouchereaux et Blommestijn, *op.cit.*

livre très propre et très utile pour les âmes plus touchées de Dieu, qui veulent faire des retraites spirituelles ou exercices des dix jours, (pas de référence à Saint-Samson), Paris, Denys Thierry, 1654, Au lecteur, Préface, permissions et approbations, Table, (38 Contemplations), 1-453, « Soliloques » 454-569, « L'Épithalame... », 570-600.

[1655] *Le Cabinet mystique, contenant les règles de la conduite des âmes religieuses, divisé en deux parties... par le vénérable Fr. Ian de S. Samson...*, Rennes, veuve Yvon, 1655, Avis... Table, « Première partie contenant la conduite des Novices », 1-384, « Seconde partie adressée aux directeurs plus illuminés... », Rennes, veuve Yvon, 1655, 1-274.

[1655] *Méditations pour les retraites ou exercices de dix jours par le V.F. Ian de S. Samson...*, Rennes, veuve Yvon, 1655, Avis etc., suivi de Les Pieux Sentimens et sentences spirituelles... 1-229.

[1655] *Le Vray Esprit du Carmel, réduit en forme d'exercice pour les âmes qui tendent à la perfection chrétienne et religieuse, Par le Ven. F. Jean... Avec un recueil de ses lettres spirituelles*, Rennes, Jean Durand, 1655, Frontispice (l'œil droit spirituel ouvert, l'œil gauche terrestre de l'aveugle fermé!), Aux vrais chrétiens..., Aux âmes religieuses, Table, Le Vray esprit, 1-360, Recueil de plusieurs lettres..., 1-180.

[1656] *La Vie [...] du même Ordre* (reprise exacte du titre de 1651), Paris, Denis Thierry, 1656, Épitre à Monseigneur Messire Henry de Bourg-Neuf..., Préface, Table, (même contenu et pagination qu'en 1651).

[1657] *La Mort des saints précieuse devant Dieu ou l'art de pàtir et mourir... par le V. Frère Jean de S. Samson*, Paris, Anthoine Pasde-Loup, 1657, en deux parties, 1-188, 1-284.

[1658-1659] *Les Œuvres spirituelles et mystiques du divin contemplatif F. Jean de S. Samson, religieux carme de la réforme et observance de Rennes, en la province de Touraine. Divisées en deux tomes. Avec un abrégé de sa vie. Recueilly et composé par le P. Donatien de S. Nicolas, religieux de la même province.* À Rennes, par Pierre Coupard, 1658 t. I et 1659 t. II. Tome I comprend : Titre, « À Jésus-Christ crucifié », 2 p., Abrégé de la vie... par Donatien,

p. 1-60, Eloges et approbations, p. 61-66, Table des titres tome I, p. 67-70, Avis au lecteur, p. 71-72, Les Œuvres du Vénérable F. Jean de S. Samson, livre I, Le vrai esprit du Carmel..., p. 1-133, Livre II, Le Cabinet mystique adressé aux âmes plus illuminées, p. 134-224, Livre III Contenant les règles de conscience et de conversation extérieure, p. 224-301, Livre IV, Le Miroir et les flammes de l'amour divin..., p. 302-336, Livre V, Soliloques..., p. 337-384, Livre VI, Les Contemplations sur les mystérieux effets de l'Amour divin, p. 385-528, Livre VII, Méditations pour les retraites..., p. 529-586, Livre VIII, Lumières et règles de discrétion pour les supérieurs, p. 587-616. Tome II comprend : Titre identique au tome I, Table des titres du tome II, 2 p., Livre IX, Recueil de plusieurs lettres spirituelles [80 lettres], p. 617-680, Livre X, De la simplicité divine, p. 681-744, Livre XI De l'effusion de l'homme hors de Dieu et de sa refusion en Dieu..., p. 745-781, Livre XII, La mort des SS..., p. 782-846, Livre XIV [manque un livre XIII !], Observations sur la Règle..., p. 847-891, Livre XV, La conduite des novices, p. 892-968, Livre XVI, Divers traités, p. 969-1044, Poésies mystiques, p. 1-16.

Nous nous appuyons sur cette édition « définitive ». Elle diffère quelque peu des précédentes. On observe que le *Vrai Esprit* repris dans le présent volume couvre 133 pages sur un total de 1060 pages, soit le huitième du corpus. Et les autres textes bénéficiant de rééditions modernes suivantes sont encore plus réduits comparés au corpus.

Rééditions modernes

Jérôme de la Mère de Dieu, *La Doctrine du Vénérable Frère Jean de Saint-Samson*, Éd. de la Vie spirituelle, Saint-Maximin, 1925⁷⁵.

Directions pour la vie intérieure, par Jean de Saint-Samson, choix établi et présenté par S. M. Bouchereaux, « La Vigne du Carmel », Seuil, 1947⁷⁶.

Jean de Saint-Samson, *Œuvres mystiques*, texte établi et présenté par H. Blommestijn et M. Huot de Longchamp, Paris, O.E.I.L., 1984⁷⁷.

H. Blommestijn, *Jean de Saint-Samson. L'éguillon, les flammes, les flèches et le miroir de l'amour de Dieu, propres pour enamourer l'âme de Dieu en Dieu même*, édition du manuscrit de Rennes, Introduction et commentaire, Doctorat, Pontificiae Universitatis Gregoriana, Rome, 1987⁷⁸.

Jean de Saint-Samson, *La Pratique essentielle de l'amour*, Coll. « Sagesse chrétiennes », Cerf, 1989 (texte établi et présenté par H. Blommestijn et M. Huot de Longchamp)⁷⁹.

Jean de Saint-Samson, *Œuvres complètes 1, L'Aiguillon*, FAC, 1992, *Œuvres complètes 2, Méditations et Soliloques 1*, FAC, 1993, *Œuvres complètes 3, Méditations et Soliloques 2*, FAC, 2000⁸⁰.

75. Constitué d'extraits de l'œuvre, dont une partie du *Vrai Esprit du Carmel* démembré.

76. Courts extraits de l'œuvre regroupés par thèmes.

77. « L'aiguillon, les flammes, les flèches et le miroir de l'amour de Dieu... » [ms. « 42n6 », v. la description du fond de Rennes en fin du présent volume] et « Epithalame de l'Époux divin... » [ms. 40n11-2] en versions modernisées établie à partir des manuscrits. Utile introduction.

78. Texte du manuscrit de *L'Éguillon, les flammes...* [ms. 42n6].

79. Cinq petits traités : « La pratique essentielle de l'amour » [ms. 43n5], « Exercices de l'amour suprême » [ms. 40n10], « Le retour de l'épouse à son Époux » [chap. 3 et 4 du Cabinet mystique, mss. 40n11-2 et 43n2], « Exercice de l'amour simple, Résumé de la vraie liberté » [ms. 40n6], en versions modernisées établies à partir des manuscrits. Utiles introductions attachées à chaque traité.

80. Transcriptions de dictées manuscrites (dont les mss. 40n11-2, 41n5-1, 43n1-1, 43n4, 43n7). Ces trois volumes s'inscrivaient dans un projet d'édition en dix volumes dont deux non parus devaient être consacrés aux œuvres mystiques (dont *Le Vrai Esprit du Carmel* et *Le Cabinet mystique*).

Choix d'études

[1950] S.-M. Bouchereaux, *La Réforme des carmes en France et Jean de Saint-Samson*, Vrin, 1950.

[1963] C. Janssen, *Les Origines de la réforme des carmes en France au XVII^e siècle*, Martinus Nijhoff, s'Gravenhage, 1963.

[1987] H. Blommestijn, *Jean de Saint-Samson, L'éguillon, les flammes, les flèches et le miroir de l'amour de Dieu...*, Pontificiae Universitatis Gregoriana, Rome, 1987.

LA PRÉSENTE ÉDITION

Le Vrai Esprit du Carmel est le portique d'entrée composé par le Père Donatien de Saint-Nicolas et placé en tête des deux in-folios reprenant les œuvres du maître, « édition définitive » de 1658-1659⁸¹.

Nous livrons cet état final du travail de Donatien suivi de la transcription de manuscrits qui, découpés et distribués, servirent à composer l'ouvrage.

Il est aisé d'aller et de revenir du *Vrai Esprit* à ses sources manuscrites regroupées dans la seconde partie du volume, grâce aux indications de leurs folios, reportées identiquement de part et d'autre entre crochets au fil des deux textes. Cela tient lieu d'une commune pagination.

La table des correspondances (édition vers manuscrits et inversement) qui suit immédiatement décrit l'état actuel d'un puzzle partiellement reconstitué. Des explications techniques complémentaires figurent dans l'Avertissement qui suit l'étude du Père de Longchamp et qui précède notre édition du *Vrai Esprit*. Rappelons enfin que le fonds manuscrit de Rennes est décrit en annexe en fin de volume.

81. Devenue très rare ; nous avons utilisé l'exemplaire relié en un volume des archives du Carmel de Clamart. La reproduction complète sur DVD de cet exemplaire, accompagnée de celles des éditions antérieures par Donatien (elles sont complètes au Carmel du Broussay qui par contre ne dispose pas de l'édition « définitive ») est disponible sur demande.

**Table de correspondance
entre le manuscrit de Rennes
et l'édition du *Vrai Esprit du Carmel*
par Donatien de Saint-Nicolas**

Manuscrits de Rennes		Edition <i>Vrai Esprit</i> par Donatien	
Boite n°	liasse	n°s folios	Chapitre <i>Vrai Esprit</i>
			<i>Comment... campagne</i>
40n4	<i>Avis... bon confesseur</i>	39r° - 42r°	<i>Avis... bon confesseur</i>
40n11-1	<i>Traité... amour pur</i>	239v°-244r°	16
40n11-1	<i>Comme on connaît...</i>	253r°-270r°	18
40n11-2	<i>...Religion et religieux</i>	291v°- 298v°	3
41n1	<i>...Religion et religieux</i>	65r°- 69v°	2
42n5	<i>Autre traité différence...</i>	285r°-288v°	22
43n2	<i>Exercice monstrant...</i>	194v°-196r°	1
		196v°-199v°	4
		200r°-204v°	7
		205v°-208v°	20
		209r°-212r°	6
		212v°-217r°, 220r°-221v°	8
		240v°- 242v°, 217v°-220r°	12
		222v°-228v°	10

Manuscrits de Rennes		Edition <i>Vrai Esprit</i> par Donatien	
Boite n°	liasse	n°s folios	Chapitre <i>Vrai Esprit</i>
		229v°-236r°	19
		236r°- 236v°	15
		237v° -240v°	5
		242v°-245v°	13
		245v° -248v°	14
43n5	<i>Pratique essentielle...</i>	290r°-295r°	23
			9
			11
			17
			21
43n2	<i>Exercice monstrant...</i>	194v°-196r°	1
41n1	<i>...Religion et religieux</i>	65r°- 69v°	2
40n11-2	<i>...Religion et religieux</i>	291v°- 298v°	3
43n2	<i>Exercice monstrant...</i>	196v°-199v°	4
		237v° -240v°	5
		209r°-212r°	6
		200r°-204v°	7
		212v°-217r°, 220r°-221v°	8
			9
		222v°-228v°	10
			11
		240v°-242v°, 217v°-220r°	12
		242v°-245v°	13
		245v° -248v°	14

Manuscrits de Rennes		Edition <i>Vrai Esprit</i> par Donatien	
Boite n°	liasse	n°s folios	Chapitre <i>Vrai Esprit</i>
		236r°- 236v°	15
40n11-1	<i>Traité... amour pur</i>	239v°-244r°	16
40n11-1	<i>Comme on connaît...</i>		17
43n2	<i>Exercice monstrant...</i>	253r°-270r°	18
		229v°-236r°	19
		205v°-208v°	20
			21
			<i>Comment... campagne</i>
40n4	<i>Avis... bon confesseur</i>	39r° - 42r°	<i>Avis... bon confesseur</i>
42n5	<i>Autre traité différence...</i>	285r°-288v°	22
43n5	<i>Pratique essentielle...</i>	290r°-295r°	23

AVERTISSEMENT

L'édition du texte

Pour rendre le texte plus clair, nous adoptons l'orthographe moderne, modifions la ponctuation (généralement surabondante à une époque où la lecture était souvent orale et communautaire), et nous découpons (rarement) en nouveaux paragraphes.

Respectant le vocabulaire, nous donnons en notes le sens des mots utilisés en un sens particulier ou vieilli.

Nous indiquons les paginations de l'in-folio entre parenthèses.

Nous introduisons un repérage des manuscrits et de leurs folios au sein même de la réécriture par Donatien, ce qui, comme nous l'avons indiqué précédemment, permet de comparer sa mise en forme au jet des dictées, ici reproduites en seconde partie — ou de lire directement un tel jet, avant son découpage par Donatien. En effet celui-ci opère de nombreuses translocations dans le cas du manuscrit 43n2 (sa principale source).

Le repérage des sources manuscrites

La plus grande partie des manuscrits de copies des dictées de l'aveugle se trouve à Rennes dans le fond des Archives d'Ille-et-Vilaine, répertoriés sous la lettre H (traditionnellement réservée aux archives religieuses), physiquement distribués en huit boîtes d'archives : 9H39 à 9H47. Nous donnons des explications complémentaires et la liste détaillée des contenus de cet ensemble en annexe à la fin du présent volume sous le titre « Les manuscrits de Rennes ».

Une explication s'avère ici déjà utile pour le bon usage des références entre crochets signalant une source du texte de Donatien. Ces références traduisent la complexité du fonds tel qu'il nous est parvenu ainsi que son caractère incomplet¹.

L'exemple sur lequel notre explication s'appuie est emprunté au début du *Vrai Esprit du Carmel*. À défaut d'une simplicité hors d'atteinte nous espérons être clair :

Le texte source du début du *Vrai Esprit* se trouve (sous une forme qui s'avère passablement différente de la rédaction par Donatien) dans la boîte « 9H43 », dossier numéro 2, f°194v°. Nous le dénotons [43n2, 194v°], omettant « 9H », référence commune à toutes les boîtes contenant les dictées de Jean.

[43n2...], ou dossier n°2 de la boîte d'archives n°43 de la neuvième section de la lettre H, contient un long manuscrit bien suivi², copie continue de dictées très probablement multiples mais respectant probablement leur succession dans le temps, ce qui renforce l'intérêt d'en permettre la lecture continue et justifie par là notre choix éditorial³.

Cette référence permet de s'approcher du jet primitif reproduit dans la seconde partie du présent volume, où les manuscrits sont rangés suivant l'ordre propre au fonds de Rennes : 40n4, 40n11-1, 43n11-2, ..., 43n2, 43n5. Ces références sont indiquées en sous-titres de ceux des manuscrits reproduits ainsi partiellement⁴.

On se reportera ainsi au numéro de folio recto (r°) ou verso (v°) indiqué au fil de la dictée. Nous allégeons les références entre

1. Nous n'avons relevé que 60% environ de textes parallèles présents dans les manuscrits de Rennes ; mais la méthode « rapide » utilisée – sonder toutes les dix ou vingt pages des quatre mille qui nous sont parvenues – a pu laisser ignorer certaines sources.

2. Dans d'autres cas il s'agira de manuscrits courts ou mêmes de chapitres appartenant à un même manuscrit disjoint, de lettres variées, etc.

3. Si elle est moins commode qu'une mise en parallèle au sein des pages, la séparation en deux parties, *Vrai Esprit* suivi de « Sources manuscrites », permet de ne pas dépecer la partie reproduite du long manuscrit dominant 43n2 : « Exercice montrant le port de notre Religion », que l'on peut ainsi apprécier pour lui-même.

4. Leurs titres sont suivis du ou des numéro(s) de chapitre(s) de Donatien afin de faciliter la démarche inverse en remontant à partir des dictées.

crochets en ne répétant pas [43n2...] avant chaque référence du même dossier. Ce dernier n'est donc indiqué qu'une seule fois pour chaque bloc de texte ou « source » élémentaire, ici en tête du premier chapitre.

Soulignons que de grands écarts rédactionnels introduits par Donatien ne facilitent pas toujours les repérages : nous avons dû souvent introduire une référence entre crochets de façon imprécise, au sein d'une phrase qui se trouve sans parallèle exact.

Du bon usage d'une œuvre commune

Donatien a découpé des dictées à sa disposition, puis les a classées pour composer les *Ceuvres du Vénérable*, dont le *Vrai Esprit*. Il l'a fait le plus souvent en donnant un titre de chapitre à chaque bloc découpé au sein d'un manuscrit-dossier. Dans l'exemple donné, le bloc est très court — comme l'est le premier chapitre : 194v^o-196r^{o5}.

Un bloc suivi de texte est donc issu d'un manuscrit qui est généralement beaucoup plus vaste. Ainsi le manuscrit 43n2 n'inclut pas moins de 15 blocs ou « sources » reprises par Donatien, et touche donc près de la moitié des chapitres du *Vrai Esprit* (voir la table des correspondances), ce qui facilita notre tâche ; il en sera de même pour le lecteur. C'est le « manuscrit-roi » auprès duquel les six autres ne sont que des appoints ponctuels. Il n'est cependant encore utilisé que dans sa première moitié, ici seule reproduite.

Ce dernier point suggère un usage double du présent volume : lecture du *Vrai Esprit*, relecture par les dictées en commençant par le manuscrit 43n2. On fait ainsi bon usage d'une œuvre à deux auteurs, Jean le mystique et, s'efforçant d'être à son service, Donatien, le disciple à l'esprit clair.

5. Il se rencontre toutefois des exceptions où plusieurs blocs sont intégrés dans un même chapitre.

L'ENSEIGNEMENT DU *VRAI ESPRIT DU CARMEL*

Par le Père Max Huot de Longchamp

Le recueil de textes formant *Le Vrai Esprit du Carmel* reflète bien la variété des entretiens que Jean de Saint-Samson avait avec ses frères : les développements les plus audacieux sur la vie mystique y côtoient les invectives envers les supérieurs indignes, et alternent avec les plus fervents « exercices d'aspiration » qui tenaient tant de place dans la littérature spirituelle de son époque. Le disciple et éditeur de Jean, Donatien de Saint-Nicolas, a rendu lisibles ces pages qui, avouons-le, ne le sont guère dans les manuscrits originaux : sans la moindre composition, transcrites à la diable dans une langue approximative, elles franchissent trop souvent les limites du charabia. Et pourtant, que de joyaux au milieu de ces gravats ! Tel ce petit résumé-programme que Jean nous donne de la vie contemplative, au milieu de considérations interminables sur les vertus qu'il faudrait avoir, et que ses confrères ont apparemment fort peu, « car, je vous prie, qui avons-nous à suivre sinon Jésus-Christ crucifié en l'effort de son amour infini⁶ ? » Pour autant,

or il est vrai néanmoins que le miel de la divine sagesse est infiniment meilleur que le miel de la science acquise. Les raisons en sont infinies en Dieu qui les verse par soi-même, et en la nature, laquelle se trouve par son industrie avec grande peine et labeur. Il est donc important

6. *Le Vrai Esprit du Carmel*, Chap. 10, (60) dans la pagination de l'édition de Donatien que nous reproduisons.

infiniment que le solitaire se rende véritable par sa fidélité, afin que Dieu le puisse de plus en plus élever par-dessus soi, en telle sorte qu'il soit tellement perdu de soi qu'il ne sache plus où il est ni où il réside, car alors il sera passé en Dieu plus ou moins excellemment, ce qui sera plus parfaitement et plus excellemment que moins il connaîtra et saura où il est, sinon par la vérité de sa simple et nue foi ; si [bien] qu'il transcendera toutes choses d'un très nu regard, qui le remplira d'admirable théorie éminemment par-dessus tout discours, suivant incessamment de manière ineffable, simple, nue et essentielle la rapide beauté de son infini Objet. Là, il ne verra qu'abîmes, qu'il se verra et se sentira pénétrer de plus en plus d'une façon merveilleuse, plutôt en l'effort⁷ de son esprit nu et surélevé que par l'activité du sens, contemplant là, d'une façon sublime de plus en plus et de mieux en mieux, l'éminente divinité, tant selon la nature que selon les Personnes, ce qui est le même paradis en la terre, et de tout l'homme ravi d'une admirable activité en tout le paradis, à la manière des hommes éminemment déifiés⁸.

« Transcender toutes choses d'un très nu regard », « simple et nue foi », « passer en Dieu »... : voilà le Jean de Saint-Samson que nous aimons ; toute la mystique du Nord s'est donné rendez-vous chez le maître de la réforme de Touraine. Par quels canaux ? Le XVII^e siècle français a tout traduit et édité, et la cécité de Jean interpose un double ou triple filtre entre le lecteur moderne et ces textes : celui d'une lecture à haute voix par un frère qui aura choisi, résumé ou même modifié les passages destinés à l'aveugle ; celui de la longue rumination de Jean dans sa nuit, et sans qu'il puisse revenir sur ces textes ; enfin celui des transcriptions et retranscriptions approximatives de propos dont on devine qu'ils étaient souvent difficiles à saisir sur le vif. Nous parlerons donc de climat et d'influence, plutôt que de sources, pour évaluer la

7. Effort, ici, au sens de réussite, mais sans idée de contention : « Effort : ouvrage qui est produit par une action où on s'est efforcé de faire tout ce qu'on pouvait. Ainsi on dira d'une excellente pièce d'éloquence, que C'est un effort d'esprit. Et d'une excellente production de l'Art, que C'est un effort de l'Art » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694).

8. Manuscrit ici référencé : *Vrai Esprit*, chap. 8 « Des vertus filles d'humilité » [chap. 10, 19].

présence d'un Ruusbroec, d'un Tauler ou d'un Constantin de Barbançon chez Jean de Saint-Samson⁹.

Ces précautions étant prises, *Le Vrai Esprit du Carmel* mérite notre intérêt à bien des égards : à côté de la mystique la plus puissante, on y trouve toute une pédagogie de la vie intérieure, en même temps qu'un précieux témoignage sur la vie religieuse de l'époque. Il nous faut considérer successivement ces différents aspects.

9. Un seul exemple : le vocabulaire et l'ambiance mystique du passage suivant évoquent à l'évidence la fin de *L'Ornement des noces*, de Ruusbroec, connu dans la traduction de la chartreuse de Paris depuis 1606 ; on y retrouve « l'admiration » contemplative, le « fond simple » de l'âme en amont de ses puissances, le « plongeon » dans l'abîme sans fond de l'amour de Dieu ; et pourtant, si l'on rapproche les deux textes, on verra immédiatement que les mots entrent dans des associations toutes différentes, Jean de Saint-Samson ayant si bien assimilé Ruusbroec qu'il en devient méconnaissable :

« Nous aspir[ons] incessamment et d'une façon déiforme à cette Éternité objective, en laquelle nous sommes coéternels non seulement en idée et selon un être idéal, mais encore en certaine manière selon nous et quant à nous, en notre temporalité, je veux dire selon nos puissances temporelles sorties de ce fond simple et éternel qui est en nous, et en qui nous sommes et devons être reflusés et recoulés par le concours de notre vive, ardente, simple et continuelle action : et cela tant en vivant là-dedans, tout perdus à nous-mêmes, pour tout faire et agir au dehors, qu'en mourant continuellement, pour partir au-dedans, destitués de tous dons sensiblement écoulés de cette même éternité, renonçant à notre propre bien au même moment qu'il nous est communiqué, et le faisant refluer à son éternelle source et principe.

« [...] Ainsi nous posséderons Dieu en Dieu même, et sa gloire essentielle, à la mesure et proportion de l'amour avec lequel nous nous efforcerons de fluer en cette éternité. Car c'est de là que nous sommes issus pour y refluer activement, par notre généreuse et constante fidélité, par le moyen de laquelle tendant incessamment à l'infini sans jamais nous relâcher, nous serons souverainement agréables à Dieu. C'est lui qui, étant ce qu'il est, sans nom et ineffable, en excellence et en éminence de négation, doit être aimé de nous autres en admiration et par-dessus l'admiration, soit en nous, soit en dehors de nous et hors du créé, en sa même éternité, en laquelle il désire à l'infini que nous nous plongeons éperdument, par totale perte et abandonnement de nous-mêmes. Et cela non pas pour la comprendre, car il est impossible, mais pour nous remplir totalement de lui-même. Il faut et il veut que nous soyons perdus, et totalement transfus en toute l'étendue éternelle de cette immensité, pour demeurer ainsi morts à nous-mêmes et vivants en sa vie vivifiante et éternelle. » (*Vrai Esprit*, chap. 2, Donatien : (10).)

1. Un manuel de vie religieuse

L'essence de la vie religieuse

Malgré le handicap de sa cécité et un tempérament manifestement peu conciliant, Jean de Saint-Samson aura eu un rôle essentiel dans la formation de ses frères en religion, et qui atteste que, au fond, ceux-ci aimaient bien cette vocation tardive et originale. De ce point de vue, *Le Vrai Esprit du Carmel* est un document de premier ordre sur l'état de la vie carmélitaine en France au début du XVII^e siècle, en même temps qu'il nous montre les principes qui ont présidé à la réforme de Touraine. Comme toutes les réformes, celle-ci prétend revenir aux sources ; la règle du Carmel, on le sait, tient en très peu de pages, et se résume à une seule phrase : « Que chacun demeure seul dans sa cellule, méditant jour et nuit la loi du Seigneur et veillant dans la prière¹⁰. » Revenir à cet essentiel, tel est l'enseignement constant de Jean auprès des « vrais enfants du Carmel » :

Notre règle est extrêmement essentielle et concise, et plus au-dedans de l'esprit, qu'au-dehors dans l'expression, [...] afin qu'au moins nous vivions dans [...] un état de grande pureté, et que nous fassions ce qu'elle nous ordonne, qui est de recouler en Dieu de toutes nos forces, en bon ordre, et en vrai moyen par notre continuelle activité. Or afin de séparer le vil d'avec ce qui est précieux, c'est aux vrais enfants du Carmel que j'adresse principalement cet exercice ; lesquels dans cette qualité désirent ardemment, et pour la gloire de Dieu, retourner en lui de toutes leurs forces et de toutes leurs puissances¹¹.

Ces « vrais enfants du Carmel », dont suit une description enthousiaste, doivent constituer une minorité, à en juger par les pages beaucoup plus nombreuses et pittoresques dans lesquelles Jean se lamente de l'état de communautés que manifestement il connaît bien :

Quant à ceux qui sont d'une vie contraire, ils sont totalement actifs à se répandre animalement et incessamment aux objets vains, sensuels et

10. *Règle du Carmel*, chap. V.

11. *Vrai Esprit*, chap. 1, Donatien : (1).

vicieux, et les meilleurs même d'entre eux le font aussi, sous prétexte que cela est licite et dans l'honnêteté, couvrant de ce masque leur honte, leur folie, leur malice, leur sensualité animale, leur ignorance et, pour dire en un mot, leur ingratitude envers Dieu¹².

N'oublions pas que l'estime et un certain prestige moral que rencontre aujourd'hui la vie consacrée, peut-être du fait de sa rareté, sont très modernes, et que le XVII^e siècle avait une image du monachisme plus proche de celle de Rabelais que de la nôtre. Quoiqu'il en soit, pour les vrais religieux qui prétendent « recouler en Dieu »,

il ne se faut pas contenter de vivre moralement : il faut s'exercer saintement et divinement en ce lieu de votre bannissement et de votre pérégrination, vous attachant amoureusement à Dieu, le mieux et le plus souvent que vous pourrez, voire parmi les affaires plus distractives. Il faut que vous croyiez comme article de foi que vous n'avez rien tant à faire que cela, rien de si principal, rien de plus important¹³.

On le voit, la consécration religieuse doit être radicale, et même résolument mystique :

Au surplus, le chemin le plus court pour vous est le dedans de l'esprit, qui ne doit jamais lâcher si peu que ce soit son activité amoureuse au-dessous du sens, par laquelle il se plonge et replonge très souvent et profondément en Dieu son Objet et son repos, comme le poisson se plonge en l'eau coulante, son propre élément, son centre et son repos¹⁴.

Si bien que

je dis que religion est un état de totale perte de soi-même et des choses créées, par une entière transfusion et résolution de tout soi-même en Dieu. Être religieux, c'est mourir et ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu, jusques à l'entière consommation de la chair et du sang au feu de son amour¹⁵.

Au-delà de l'état de la vie religieuse de son époque, un thème cher à Jean de Saint-Samson est celui des deux chemins de la vie chrétienne, l'un pour le commun des baptisés, l'autre pour une élite. En réalité, comme déjà saint François de Sales, conscient

12. *Vrai Esprit*, chap. 6, Donatien : (19).

13. *Vrai Esprit*, chap. 2, Donatien : (5-6) [dorénavant : VE, 2, (5-6)].

14. VE, 2, (6).

15. VE, 3, (7).

du médiocre état spirituel de la société ambiante, Jean de Saint-Samson pressent au seuil des temps modernes ce qui était si clair à la conscience des premiers siècles chrétiens, à savoir l'essence prophétique du christianisme, qui fait du vrai disciple du Christ le porteur du salut de la foule :

Le plus grand bien que Dieu vous ait pu faire, c'est de vous avoir faits chrétiens et religieux par une régénération à une nouvelle vie de grâce ; et comme il y a deux sortes de prédestination, l'une commune et générale pour tous les élus, et l'autre particulière, d'un d'entre un million d'autres, je puis dire avec raison et vérité que les élus de cette seconde manière se trouvent souvent dans les religions bien réglées¹⁶.

« Un d'entre un million d'autres » ; Jean de Saint-Samson ne perd pas son temps avec ces millions, sinon pour les égratigner ici ou là non sans un certain dédain : « Quiconque ne sait pas ce que je dis, qu'il sache que je ne parle pas à lui¹⁷. » Dépositaires de la vraie sagesse opposée aux bavardages de toutes les scolastiques, les mystiques de sa race affectent de cultiver le secret du roi :

Mais à quoi montrer ceci aux hommes ? À peine veulent-ils jamais passer la région des sens et veulent toujours voir sur quoi se reposer. Aussi ceux-là n'entreront-ils jamais aux secrets de la science mystique, encore qu'ils aient l'entendement et la mémoire pleine de telle science, lue et entendue, voire même savoureusement goûtée lorsqu'ils étaient fidèles, ce qui n'a duré que jusques à ce qu'on les ait voulu excéder. Car alors leur étant demandé par équivalence s'ils voulaient mourir en l'amour et pour l'amour, ils ont dit librement et franchement que non et que, comme il s'agissait d'extrême perfection, ils ne croyaient pas y être obligés¹⁸.

Les pratiques religieuses

À propos de la façon de psalmodier au chœur, de l'étude ou de l'oraison méthodique, Jean de Saint-Samson nous donne une règle qui vaut de toutes les observances religieuses, et qui en

16. VE, 3, (8).

17. VE, 7, (22).

18. VE, 13, (71-72).

mesure la valeur au seul profit véritablement spirituel de celui qui s'est engagé à les pratiquer :

Enfin il faut plus faire de cas de votre simple attention, attention et affection, qui regarde Dieu simplement, éminemment et essentiellement, que de toute intelligence que vous pourriez former. Ceux qui ont quelque expérience de la sagesse divine savent bien cette vérité, et en rendraient profondément la raison ; mais les purement doctes et autres se portent en telles occasions à sens contraire. Cependant cette pratique est le moyen de divinement psalmodier, puisque nous devons faire plus de cas de Dieu et de notre simple inclination savoureuse vers lui pour lui adhérer nûment et purement, que de plus profond et plus riche sens, cherché avec effort, qui n'est que distraction et division¹⁹.

« Faire plus de cas de votre simple attention, que de toute intelligence que vous pourriez former... » : Jean de Saint-Samson oriente immédiatement toutes les pratiques religieuses vers la contemplation. Et c'est ainsi qu'il présente la manière carmélitaine de vivre l'office divin, l'étude, les sacrements, mais aussi le travail ou la quête (puisque les carmes étaient de ce point de vue assimilés aux mendiants) : tout le chapitre 21 est à lui seul un document remarquable sur le quotidien de la vie religieuse de l'époque, en même temps qu'il développe un ensemble de règles très concrètes pour ne pas perdre l'union à Dieu dans la dispersion d'une vie carmélitaine qui n'a jamais vraiment choisi entre monachisme et apostolat, depuis son arrivée en Europe au XIII^e siècle. Mais peu importe, au fond, « car il n'y a aucune distinction du dehors au dedans, pour celui qui est touché d'un ardent désir d'aimer Dieu²⁰ ».

Après avoir lu certaines pages terribles sur le relâchement des communautés, on aurait pu s'attendre à ce que Jean prescrive de redoutables austérités pour redresser la situation ; il n'en est rien, et derrière la rusticité de l'ancien mendiant des rues de Paris, on découvre un frère plus accommodant que prévu, attentif à la discrétion, à la concorde et à la juste mesure, le tout étant réglé

19. VE, 21, (108).

20. VE, 21, (108).

par la recherche de la liberté intérieure et du recueillement, sans lesquels il n'y a pas de progrès spirituel :

Les enfants de l'esprit [...] doivent continuer leur chemin, laissant toutes choses être ce qu'elles sont, sans en rien attirer à eux ni en être dépeints si peu que ce soit, et doivent faire tout ce qu'ils font, purement, joyeusement et avec simplicité, sans préjudice de la liberté de leur cœur et de leur esprit, n'appliquant leur attention et leur affection qu'autant qu'il est nécessaire, à toutes les œuvres extérieures qui se peuvent faire avec facilité²¹.

2. Le cadre d'une vie spirituelle

Vivre dans la liberté du cœur et de l'esprit, vient de rappeler Jean de Saint-Samson à ses frères ; et pour cela, n'accorder que l'attention et l'affection strictement nécessaires à tout ce qu'il faut bien faire quand même hors de sa cellule : il s'agit pour le bon religieux de passer d'un équilibre sensible à un équilibre spirituel, et de là à l'union parfaite. En effet,

si vous n'agissez ainsi, si vous vous reposez au-dehors dans les exercices et si vous ne vous tenez au plus profond de l'esprit par un amour continu, ardent et vigoureux, vous ramperez toujours parmi les objets sensibles, tout attachés aux sens, aux figures et aux images, ce qui vous empêchera la vue et les sentiments des divers avènements de Jésus-Christ votre très cher Époux. Vous n'aurez plus qu'un amour et des sentiments sensibles, auxquels vous arrêtant comme à chose grande, vous y établirez secrètement et indirectement votre repos. Et vous craignez beaucoup de vous en départir, et de passer plus avant à l'exercitation vigoureuse de l'esprit, lequel néanmoins étant fidèlement pratiqué, vous mettrait dans une parfaite union avec Dieu²².

Pour progresser vers cet équilibre supérieur, Jean de Saint-Samson commence par mettre le jeune religieux en face de ce qu'il a choisi : « Pour faire comme il faut ce chemin, il est nécessaire d'avoir un appétit infini de Dieu et de la perfection²³. » Faute de

21. *VE*, 21, (112).

22. *VE*, 3, (8).

23. *VE*, 5, (16).

quoi, « par la seule avidité active de leur propre appétit », les religieux « traitent avec Dieu comme ils peuvent, d'une manière fort éloignée et toute au dehors, gisant en leur seul désir imparfait²⁴. »

Certes, Jean s'adressant à de jeunes confrères pour leur transmettre « le vrai esprit du Carmel », toutes les pages de son manuel ne sont pas directement mystiques, certaines s'attardant à développer une pédagogie classique de l'oraison des commençants et des progressants ; cependant, avec le maître de la réforme de Touraine, la voie unitive des parfaits n'est jamais bien loin, et dans l'examen des différentes composantes de la vie religieuse, il en rappelle les exigences avec vigueur. Voyons cela de plus près.

Une exigence d'absolu

« Vous qui cherchez le Christ, ne le cherchez jamais sans sa croix », disait saint Jean de la Croix un demi-siècle plus tôt ; l'acceptation délibérée de la croix est l'un des fondements de toute vie consacrée à Jésus-Christ, les « vrais enfants de Dieu se faisant gloire de la tribulation, et de se conformer à la Croix et à l'extrême pauvreté de Notre Seigneur, très contents de ne savoir que Jésus-Christ crucifié²⁵. » C'est ce choix qui définit « l'amour nu et essentiel », expression chère à Jean de Saint-Samson, et qui s'explique par « l'éternelle suite de Notre Seigneur, mourant tout nu sur la croix pour notre amour²⁶. » Et cela est d'une application immédiate dans les pratiques de mortification, extrêmement abondantes à l'époque :

Il se faut mortifier à bon escient, et ne dire jamais : « C'est assez », tant à l'agir qu'au pâtir. Si nous ne tenons tout notre homme sujet à cet exercice, nous nous sentons incontinent dans l'effusion, si bien que, pour être occupés comme il faut, nous devons boucher avec des croix toutes les avenues de nos sens et de notre sensualité, jusques à ce qu'ils soient intérieurement morts à leurs appétits et à leur opération animale. Mais il le faut faire en toute occasion, sans réfléchir, en sorte que notre fidélité soit vigoureuse, entière et éternelle, afin que n'ayant plus de difficulté

24. VE, 5, (16).

25. VE, 4, (14).

26. VE, 6, (20).

du côté de nos sens, nous puissions facilement nous occuper de Dieu en esprit, selon notre pouvoir et notre degré, soit dans les vertus d'une manière amoureuse, soit selon amour et vertu qui ne sont qu'une seule chose, dans les matières et sujets des vertus²⁷.

Avec Jean de Saint-Samson, aucune mitigation dans l'effort, aucune concession à l'amour-propre : il ne suffit pas d'être « conforme » à Dieu, il faut encore être « uniforme » avec lui. Et cela suppose l'inversion absolue du mouvement de la nature au profit de celui de la grâce :

La vraie vie renoncée en totale conformité et uniformité est lorsque Dieu ou les hommes, ou l'un et l'autre ensemble, exigent de nous que nous allions et vivions à sens tout contraire de nous-mêmes, sans considération de temps, de lieu ni de personnes²⁸.

À lire ces lignes et tant d'autres semblables, on pourrait craindre un certain volontarisme chez Jean. Et pourtant, on aurait tort d'en faire un maître de l'ascèse : l'équilibre qu'il enseigne est en réalité exclusivement mystique, car

il n'y a que l'amour en soi-même qui anime le vrai mort, comme vivant hors de soi, dans la vie et le plaisir de son propre Objet [= Dieu lui-même]. Cela fait qu'il sort à [= qu'il pratique] toutes les vertus chacune en son ordre, selon toute la force de leur étendue, et cela très facilement. Et c'est le même Amour qui fait éternellement cela en telles créatures, comme en étant le Maître et Seigneur absolu ; desquelles il se sert non comme de servantes, mais comme de ses très chères et intimes amies. De sorte que quand il faut faire ou endurer quelque chose, ces âmes sont en leur centre ; et tant plus il faut travailler, tant plus elles ont de plaisir et de satisfaction²⁹.

Un François de Sales, aux antipodes de Jean pour ce qui est des « austérités », dirait les choses en meilleur français, mais la réalité est la même :

Abandonner notre âme et nous laisser nous-mêmes n'est autre chose que nous défaire de notre propre volonté pour la donner à Dieu, car il ne nous servirait de guère de nous renoncer et délaisser nous-mêmes,

27. *VE*, 5, (16).

28. *VE*, 11, (61).

29. *VE*, 9, (41).

si ce n'était pour nous unir parfaitement à la divine Bonté. [...] Nous autres, nous ne voulons pas nous abandonner sinon pour nous laisser à la merci de la volonté de Dieu³⁰.

Une exigence d'anéantissement

Les ténèbres ne sont ténèbres que référées à la lumière : la prise de conscience de l'amour abyssal de Dieu révèle au pécheur son abyssal manque d'amour, le plongeant dans un vertige qui confine au désespoir, car « le propre effet de la sagesse infuse, est que l'homme goûtant Dieu voit et sente à même temps la vérité de son rien³¹. » Tous les mystiques ont éprouvé cela, mais le XVII^e siècle français, dans la ligne de Catherine de Gênes dont il a dévoré les textes, en a tiré toutes les conséquences dans une exigence d'anéantissement qui, de Bérulle à Madame Guyon, confère à leurs écrits une dimension dramatique à laquelle n'échappe pas Jean de Saint-Samson :

De vrai, si la divine Majesté ne le préservait en cette vue, il mourrait à l'instant, mais quoique cette sorte de mort fût douce et bienheureuse, Dieu néanmoins veut qu'il continue à vivre dans la vue et en l'expérience de son rien, et qu'il expérimente toujours de plus en plus que tout être créé n'est rien au respect de l'être infini de Dieu³².

Si bien que tout le progrès spirituel sera dans une double prise de conscience de l'enfer et du paradis, car

cette vue et ces impressions l'abîment jusques au fin fond des enfers, d'où il se voit miséricordieusement délivré par la forte prévention de l'immense bonté de Dieu. Il se juge la pire créature de tout le monde et sait très bien que sans le secours actuel de la grâce, dont Dieu le prévient fortement et l'accompagne abondamment, il ne ferait que tomber sans cesse dans l'abîme du péché³³.

Loin de résister à cette descente aux enfers, l'âme l'accélère encore : *Abyssus abyssum invocat*³⁴, un abîme appelle un autre

30. *Vrais Entretiens spirituels*, « De la Confiance ».

31. *VE*, 7, (20).

32. *VE*, 7, (20).

33. *VE*, 7, (20).

34. Ps 41, 8.

abîme, et le péché précipite le pécheur dans la miséricorde. Tant qu'elle peut encore mourir, c'est que l'âme n'est pas encore morte, c'est qu'elle n'est pas encore allée jusqu'au « non-être » d'un total abandonnement de soi :

C'est pourquoi il emploie tout son effort à s'humilier et se confondre au-dessous de toute créature, non seulement en considération de son propre rien, mais encore en la vue présente et vif ressentiment qu'il a des innombrables injures qu'il a fait à sa majesté infinie, ce qui, l'ayant autant de fois réduit au non-être quant à la grâce, l'eût anéanti même quant à la nature dès son premier péché, si la Justice de Dieu eût retiré son concours, comme elle le pouvait. Vérité si abyssale que c'est de quoi se confondre éternellement : aussi ne perd-elle jamais cela de vue ni de sentiment. *C'est là que les abîmes s'invoquent l'un l'autre*, et que tous les hommes réduits au non-être, comme ce qui n'a jamais été, se perdent dans l'infiniment spacieuse mer de la bonté et miséricorde de Dieu, dont l'abîme ne peut être conçu ni exprimé³⁵.

Et la justice de Dieu elle-même devient ici miséricorde, comme l'enfer devient paradis :

De là est que la créature se résout à se soumettre dorénavant à l'aveugle et sans raisonnement à l'équitable Justice de Dieu. S'il plaît à Sa divine Majesté que tout l'univers s'arme contre elle, elle s'y soumet volontiers, afin de satisfaire à ses péchés, jusques à souffrir des peines infinies si Dieu le veut ainsi, et la mort même, voire en l'éternité. Sur-tout elle se défie de soi-même, voyant par expérience ce qu'elle n'a rien de soi, sinon la chute, le malheur et l'éternel non-être³⁶.

Et c'est toute la vie spirituelle, toute la vie religieuse, même, qui est polarisée par cette recherche du « rien », que l'on reprochera tant à Madame Guyon et à Fénelon, alors que Jean de Saint-Samson nous montre qu'elle n'est que l'aboutissement de l'humilité, et l'envers de l'abandon au « tout » de Dieu :

L'humilité en elle-même n'est que l'ordre et la voie pour arriver au *rien*. Pendant qu'on voit et qu'on sent en soi quelque chose que ce soit, on est bien loin d'être anéanti. Le *rien* donc est le terme, à quoi ils ne

35. VE, 7, (21).

36. VE, 7, (21).

manquent pas de faire servir et l'humilité et les humiliations, sans penser à humilité ni à humiliation, mais seulement à la vérité de leur rien³⁷.

En vue des sommets mystiques

Sur ce registre du tout et du rien, un peu de vocabulaire est ici nécessaire : on n'attendrait pas forcément de l'ancien mendiant de la rue Mouffetard de longs développements sur la « vie suréminente » et la « voie mystique ». Disons d'abord que ces deux expressions sont équivalentes chez lui, et qu'elles correspondent à la classique « voie unitive », ou encore à l'état des « parfaits » d'une terminologie plus habituelle, cette « suréminence », qui agaçait François de Sales, traduisant mal la « suressence » de Ruusbroec, après que les censures romaines des écrits de Harphius eurent fait éviter ce mot devenu dangereux, même si Jean l'emploie ailleurs.

Quoi qu'il en soit de la terminologie, cette « vie suréminente » occupe le terrain sur lequel Jean de Saint-Samson se sent le plus à l'aise. On n'y pénètre qu'après avoir été conduit à la complète passivité du « rien » dont il vient de nous parler :

Or personne n'est suffisamment disposé ni propre pour entrer en la vie suréminente s'il n'est entièrement destitué de son pouvoir actif, dans le plus pur et le plus simple de cette voie mystique. Mais quand on ne peut plus tendre activement en Dieu, on a quelque aptitude à l'entrée de la suprême mysticité, pourvu que cela soit vrai de tous points et en tous sujets d'actes possibles, parce que, tandis qu'il reste ici un point de vie possible pour le poussement amoureux, l'âme n'a point la disposition requise pour se donner et se livrer à pur et à plein en proie à Dieu, pour faire les premières approches de la voie mystique et suréminente par l'entière perte et abandonnement de tout soi³⁸.

Le point délicat du progrès spirituel, est que la mort de ces « poussements amoureux » ne dépend pas de celui qui les exerce, et que vouloir les tuer serait encore les faire vivre. Jean de Saint-Samson sait qu'aimer est une grâce, et qu'il n'y a de perte à soi-même que dans l'oubli pur et simple de soi-même, c'est-à-dire

37. VE, 8, (25).

38. VE, 22, (126).

en réalité malgré soi-même. Et cette résistance du « moi » est le ressort des épreuves d'une âme qui ne lâche pas encore prise, épreuves que Jean nous décrira si bien un peu plus loin. En attendant, l'âme doit accepter le jeu du véritable anéantissement, qui suppose qu'elle se croie de bonne foi perdue, « n'étant alors ni dehors, ni dedans », c'est-à-dire ayant épuisé tout ce qui dépendait d'elle pour répondre à l'amour de Dieu, mais sans encore connaître les délices de la Terre promise :

Il est de nécessité qu'une telle âme souffre souvent à cette occasion des mortelles et infernales langueurs, n'étant alors ni dehors ni dedans, attendu qu'elle n'a point encore été ravie des douces, fortes et impulsives attractions mystiques. Je dis expressément : mystiques, à cause de l'éminence de leur élévation et constitution, et de la nouvelle communication des délicieuses, secrètes, lumineuses et embrasées notions que l'âme qui est là élevée reçoit immédiatement de son Objet amoureux en son total³⁹.

Courage, donc, et dès qu'il pourra nous décrire ces « délicieuses, secrètes, lumineuses et embrasées notions », le lyrisme de Jean de Saint-Samson se donnera libre cours. Il sait parfaitement la différence entre sixième et septième demeures thérésiennes, c'est-à-dire entre l'ébriété divine et la véritable transformation en Dieu :

Cette voie, en la manière que nous l'avons déduite, comme mystique, tient le large : son dernier et plus noble effet est celui qui s'exerce, se reçoit et se pratique aux puissances inférieures et sensitives, hautement élevées et largement dilatées : alors elles pâtissent en leur union les merveilleux effets de *l'ébriété divine*, que les mystiques expriment sous les termes de *vin* et d'ébriété, à cause des prodigieux effets semblables à ceux du vin et de l'ébriété naturelle. Mais le tout est senti et opéré au-dedans et au-dehors en l'excessive jubilation d'amour, qui n'a ni terme ni nom pour pouvoir être exprimée, vu la douceur et l'abondance de sa rapide action. Car elle agit tout l'homme non seulement par-dessus lui, mais totalement hors de lui, comme ne sachant ce qu'il fait, à cause de la fruition excessive de sapience qu'il y a en ce degré amoureux.

Mais cet amour passe à d'autres effets incomparablement plus nobles et, touchant fortement de son trait rapide les puissances supérieures, il

39. VE, 22, (126).

y opère des effets plus excellents sans comparaison, à cause de sa subtile, profonde et simple efficace⁴⁰.

Si bien qu'à partir d'ici, c'est le calme retrouvé de la septième demeure qu'il va nous décrire :

Car ceci est merveilleusement subtil, doux et délicieux dedans le fleuve du même amour, dans lequel tout l'homme est perdu d'une manière très profonde, très large et très simple. On y ressent un si simple, si pénétrant et si divin Amour que ce n'est plus que lui-même en son étendue ; et on y est devenu et fait esprit en tout son esprit, par-dessus toutes les démonstrations et similitudes. La sérénité qui est là est si grande que c'est une toute autre région, où l'âme jouit abondamment de tous les biens et richesses des très hauts esprits, au total de l'Amour incréé ; et où étant perdue, elle ne réfléchit point dessus les choses humaines et basses, non pas même sur les effets qui ont précédé celui-ci⁴¹.

Dans cet équilibre de la parfaite union à Dieu, la distinction entre action et contemplation, entre « agir » et « pàtir » n'a plus lieu d'être, l'amour unitif étant aussi bien « amour frUITif ». Dans l'harmonie d'une complète soumission de la sensibilité (« partie inférieure », « homme sensitif ») à la raison (« partie supérieure », « esprit »), et de celle-ci au sommet de l'âme (« unité de l'esprit »), « il n'y a plus rien de l'homme en l'homme », puisqu'il est tout entier passé, « transfusé », en Dieu :

C'est ici que le soleil divin, étant au plus fort de son action et en son plein midi, ravit tout l'homme incessamment et continuellement, de sorte que la partie supérieure est ravie et transfuse en l'unité de son esprit, et l'inférieure, la suivant d'un cours impétueux, est unie aux puissances supérieures. Alors il n'y a plus rien de l'homme en l'homme : il est tout là où il doit être, sans que, par manière de dire, il soit en puissance de réfléchir au-dehors. Là les effets de l'amour des deux amants sont totalement ineffables, pour la grande subtilité d'agir et de pàtir qui se trouve en l'un et en l'autre. Cela est ainsi arrivé à l'amante pour sa véritable fidélité à soutenir tous les effets successifs de son Amant en elle. Tout son homme sensitif est mort et perdu, et totalement changé en esprit ; et à mesure que cet état se perfectionne et s'accomplit, cet esprit vient à être fondu en la simplicité même : tout esprit se perd heu-

40. VE, 22, (127).

41. VE, 22, (127).

reusement, au-delà de toute transfusion, en amour très fruitif, au total de son béatifique Objet⁴².

On pourrait croire que l'âme n'a plus qu'à mollement se laisser porter par « son béatifique Objet ». C'est ici qu'en semblable contexte, à la fin de son *Château de l'âme*, Thérèse d'Avila s'exclame : « Et maintenant, des œuvres ! des œuvres ! » Ne perdant plus aucune énergie à rechercher son propre équilibre, l'ami de Dieu est devenu le parfait instrument de sa Providence, agissant « par ses actes purement impératifs » dans une exacte coïncidence de leurs deux volontés :

Tout cela est si simple et si unique que la dernière atteinte de cette suprême fruition est très éloignée du créé, par-dessus soi, en l'Incréé. Et il n'y a rien là, ce semble, à consommer de la créature. Il n'en est pas pourtant ainsi, et l'Amant en ses nouveaux efforts trouve encore bien de quoi y consommer en temps et lieu, afin de faire de toutes autres élévations et plusieurs autres constitutions, qui contiennent divers degrés d'un très fort amour, et de très fortes illuminations et notions qui succèdent à tour et retour les unes aux autres. [...] De là vient le très simple et très unique repos, qui est la vie vitale, s'il faut ainsi dire, de tout cet état, consommé en l'ordre successif des très ravissantes influences, de tous les divers moyens et des délicieuses notions qu'Amour a suffisamment opérés, réduits, et fondus en unité d'être, d'entendre et d'opérer par-dessus l'être, l'intelligence et l'opération, conformément au très surréminent regard de Dieu et de l'âme, lequel fait ce très distinct négoce dedans l'Incréé, totalement hors de la créature. Ici donc il n'y a jamais plus rien d'elle pour discerner ni pour élire, mais purement pour tout faire par ses actes purement impératifs⁴³.

On pense ici à la « vie commune » de Ruusbroec, d'autant que le vocabulaire est de nouveau celui des mystiques du Nord. En des années qui n'ont déjà plus la liberté spirituelle du début du siècle, il faut, bien entendu, prévenir quelque censure et préciser que cette communion n'est pas fusion, et que le créateur reste le créateur tandis que la créature reste créature ; mais enfin, cette précaution même est éloquente, Jean de Saint-Samson tenant toujours à

42. VE, 22, (127).

43. VE, 22, (127).

aller le plus loin possible dans la « perte », « l'engloutissement » et « l'absorption » du rien de l'homme dans le tout de Dieu :

Cette âme si heureuse vit de la vie de Dieu, et Dieu vit en elle comme en soi-même (s'il faut ainsi dire) sans aucune résistance de la créature. [...] C'est en ce suprême point de consommation que toute la mysticité est réduite, faisant esprit très simple et très perdu au-delà du fond, en la suressence qui l'engloutit et l'absorbe dedans son Tout. En cette suprême unité rien n'est vu, appréhendé ni entendu de distinct ni de séparé, de distinguible ni de séparable. Là n'est rien que le maintenant éternel ; et là Dieu seul est et vit en soi en la créature devenue lui-même par un amoureux reflux, laquelle, quoique refuse en son éternel Principe, demeure néanmoins et demeurera créature, même en la gloire, son être créé lui demeurant totalement pénétré de l'Être incréé, fondu et tout perdu là-dedans. De sorte qu'encore que, dans toute la plénitude de Dieu, elle ait toute la propriété et qualité de son être fait divin, si ne désiste-t-elle pourtant pas de sa créaturalité⁴⁴.

Il est enfin un thème qui classe notre auteur parmi les plus grands : celui d'un nécessaire dépassement de cette créaturalité. Là où les médiocres renvoient le vrai bonheur dans l'au-delà d'une assez intellectuelle vision béatifique, Jean de Saint-Samson, comme Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila, après avoir montré, comme on vient de le constater, un complet épanouissement de la vie spirituelle ici-bas, souligne le dynamisme d'un désir qui ne peut cependant se satisfaire des conditions de temps et d'espace dans lesquelles l'âme l'expérimente : elle est contente, mais non comblée. Entre les deux, le « voile de la vie mortelle » s'interpose. Non pas que cette fois-ci, le désir s'éteindra, mais il pourra croître à l'infini tout en étant rassasié à l'infini, « éternellement affamé, et néanmoins totalement rempli et rassasié » :

L'âme qui est arrivée à ce point de souveraine perfection [...] est très contente et satisfaite, en quelque état et rencontre que ce soit, vu la science expérimentale qu'elle a de cela. Une telle âme ne souhaite que mourir, afin que sans aucun obstacle ni voile, elle vienne à être jouissante du Miroir éternel d'infinie lumière, de gloire ineffable et de délices inconcevables. Miroir qui représente toutes choses en lui, sans distinction ni différence de lui-même, en son immense clarté, joie et

44. VE, 22, (127 et 128).

éternité sans éternité, dont la vue, l'aspect et la jouissance consomme toute gloire ; et tout appétit en est éternellement affamé, et néanmoins totalement rempli et rassasié⁴⁵.

3. Le pédagogue de la vie spirituelle

Les sommets que vient de décrire Jean de Saint-Samson ne doivent pas nous faire oublier que tout son propos est d'y conduire ses jeunes frères en religion. C'est pour eux qu'il développe une pédagogie spirituelle complète, dont nous retiendrons trois composantes essentielles : d'abord, un recours continu à l'humanité du Christ à tous les stades du développement spirituel ; ensuite, l'aspiration comme exercice privilégié des progressants ; enfin, une explication rassurante des épreuves de l'âme.

L'humanité du Christ

L'attrait pour le Christ-Homme est le premier pas de toute vie spirituelle. Les petits enfants chrétiens apprennent à aimer un Dieu qui s'est révélé aimable en Jésus-Christ :

Quand nous considérons la grandeur de l'amour que nous porte un Dieu humilié, anéanti et mort sur une croix pour nous rendre hautement participants de son abondante Rédemption, il faudrait être sans cœur et sans âme, et plus ingrat que l'ingratitude même, pour ne pas lui répondre de toutes nos forces⁴⁶.

Mais Jésus en son humanité nous porte au-delà de son humanité : *Qui m'a vu, a vu le Père*⁴⁷. Là où la plupart des religions se montrent impuissantes devant l'abîme d'un Dieu inconnaissable, la vie spirituelle impliquant dès lors une sorte de suspension de la conscience, un dépassement de tout ses contenus, le disciple du Christ, au contraire, prétend connaître Dieu de plain-pied, parce qu'il s'est revêtu d'une chair semblable à la nôtre. Si les images comprises comme représentations mentales forment écran entre

45. VE, 3, (11-12).

46. VE, 9, (44).

47. Jn 14, 9.

l'homme et la divinité, dans le cas de Jésus-Christ, *image du Dieu invisible*⁴⁸, elles ouvrent au contraire le passage au regard de l'âme. C'est pourquoi l'humanité du Christ, au lieu de le distraire et l'arrêter, l'oriente vers Celui de qui provient toute lumière. Si bien que le spirituel, tout en dépassant les images de tout ce qui n'est pas Dieu, même les « bonnes espèces et images » qui en un premier temps aident à penser à lui, focalisera pourtant son attention sur le Christ visible, tel que l'Évangile nous le révèle, car en lui l'humain et le divin, le charnel et le spirituel, coïncident exactement. Pour autant, dans leur éducation spirituelle,

[aux vrais enfants de Dieu,] on supprime même les bonnes espèces et images, comme nuisibles à la liberté du cœur, qui s'en laissant dépendre ne peut s'appliquer à Dieu par occupation pure et nue. Car la multitude des images et figures fait de gros murs et de grosses montagnes entre Dieu et la créature. C'est pourquoi ils ne doivent admettre autre image en leur cœur que celle de notre bienheureux Sauveur, tant intérieure qu'extérieure; l'intérieure est sa Divinité, en l'aspect de son amoureux abaissement jusques à nous, l'extérieure est son Humanité sacrée, et en l'aspect continuel de toutes ses héroïques vertus. [...] Voilà l'Image perpétuelle qui doit seule dépendre le cœur et l'esprit des vrais enfants du Carmel, lesquels s'occupent nuit et jour à l'imitation de Jésus-Christ⁴⁹.

Derrière cette invitation, il y a la conviction antique d'une automatique transformation de celui qui regarde en ce qu'il regarde : *Nous serons semblables à Dieu parce que nous le verrons tel qu'il est*⁵⁰, disait déjà saint Jean ; regardez Jésus et vous deviendrez Jésus. C'est pourquoi

nous devons regarder son divin exemple pour nous porter vivement à son amour et nous rendre semblables à lui, revêtant nos âmes de la sienne, notre corps de la pureté de son corps, et nos œuvres, avec toute notre vie, de ses œuvres et de sa vie divine⁵¹.

48. Col 1, 15.

49. VE, 4, (14).

50. I Jn 3, 2.

51. VE, 8, (26).

Et cette volonté de regarder le Christ en toute chose sera le moteur de toute la croissance spirituelle, alors qu'il ne cesse de « nous convier par son exemple à suivre éternellement ses traces et ses vestiges⁵² » :

Comme nous avons une très grande région à traverser pour sortir de notre rien et passer en Dieu qui est notre tout, il faut par nécessité que nous empruntons les moyens de ce retour de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, s'étant fait homme pour notre amour, nous les a seul abondamment fournis en lui-même, ayant pris pour cela toutes nos faiblesses, qui ne lui pouvaient convenir selon sa divinité⁵³.

Et au terme de ce retour, le spirituel sera véritablement divinisé, jouissant de Dieu comme Jésus lui-même, tout en étant présent au monde et à ses frères comme Jésus lui-même, ce que Ruusbroec appellerait la vie commune, ou Jean de la Croix l'union transformante. Et c'est bien là que Jean de Saint-Samson veut mener ses jeunes confrères :

Les vrais religieux [...] portent au fond de leur cœur l'idée et l'image extérieure de notre Sauveur, et intérieurement ils volent par une amoureuse et continue conversion en son infinie divinité. Là, ils sont arrêtés à la simple et nue contemplation de son essence, de ses perfections infinies et des mystères de la foi ; et sortant sans sortir aux œuvres extérieures, ils regardent très attentivement son humanité et sa simple présence qui les accompagne. De sorte qu'ils conversent toujours sagement parmi les hommes, et même parmi les pécheurs, et vont imitant Notre Seigneur qui l'a ainsi pratiqué, lorsque la nécessité et son infini amour l'y appelaient⁵⁴.

Les épreuves de l'âme

Sur ce chemin, Jean de Saint-Samson nous donne des descriptions des épreuves intérieures qui coïncident exactement avec tout ce que saint Jean de la Croix nous dirait des « nuits » de l'âme. Les textes, ici, sont surabondants, car l'un comme l'autre sont d'abord des directeurs spirituels, dont la tâche principale est de consoler des frères qui risquent de se croire abandonnés,

52. VE, 8, (25).

53. VE, 6, (17).

54. VE, 20, (106).

le découragement étant leur seule vraie tentation. Il s'agit pour l'âme de « souffrir la mortelle rigueur de l'Époux apparemment absent⁵⁵ », ou si l'on préfère, « les mortelles rigueurs de l'Époux présent en l'absence⁵⁶ ».

Cependant, le mot de « nuit » n'apparaît jamais chez Jean de Saint-Samson, qui lui préfère celui de « mort », *Le Vrai Esprit du Carmel* se présentant dès lors comme un « exercice de mort⁵⁷ », ce qui présente l'avantage de relier immédiatement la croissance spirituelle au mystère pascal, et de l'exprimer en termes bibliques. En effet, paraphrasant saint Paul⁵⁸, Jean nous dit que « Dieu veut que nous soyons perdus et totalement transfus en toute l'étendue éternelle de son immensité, pour demeurer ainsi morts à nous-mêmes et vivants en sa vie vivifiante et éternelle », et cela « par totale perte et abandonnement de nous-mêmes⁵⁹ ». Nous avons rencontré plus haut ce thème du rien et de l'anéantissement ; nous voyons maintenant son enracinement traditionnel : « Tout le poids du parfait ornement amoureux de l'épouse consiste à suivre son Époux tout nu, et toute dénuée⁶⁰. » Jean retrouve ici l'adage « suivre nu le Christ nu », aussi ancien que la spiritualité chrétienne, et replace encore une fois la vie spirituelle au plus près du Jésus concret de l'Évangile. Et pour aller jusqu'au bout de ce chemin de croix,

il n'y a moment en la vie, par manière de dire, qu'il ne faille expirer en Dieu, au moins autant que la fidélité est véritable. Si [bien] qu'à mesure que [les hommes] sont élevés et subtils, les morts sont plus subtiles, aiguës et profondes ; qui produisent par l'effort de leurs douleurs de terribles effets au-dehors qui procèdent du dedans⁶¹.

Ces terribles effets sont classiquement référés au livre de Job, le plus terrible étant l'incompréhension des gardiens du temple,

55. VE, 18, (94).

56. Ms. 40n11-1 = *Vrai Esprit*, chap.18, « Sixième avis », [258r^v].

57. VE, 20, (105).

58. Cf. II Co 5, 15 : « ...afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

59. Ms. 40n11-2 = *Vrai Esprit*, chap. 3, [296v^v].

60. VE, 18, (93).

61. « Abrégé et réduction de tout cet exercice » [chap. 5, 15, 12 à 14], [296v^v].

persécuteurs aussi sincères que cruels de leurs frères « perdus inconnûment en Dieu » :

Telles furent les morts et les douleurs de Job, et les tristes et douloureuses plaintes qu'elles produisirent les font assez voir telles qu'elles ont été, à savoir les plus cruelles et les plus horribles qui se puissent penser. Sur quoi on a sujet de s'étonner de ce qu'on voit même plusieurs doctes ignorer ceci, et de ce que plusieurs interprètent ces mortels excès très ignoramment, et contre toute raison et vrai sentiment d'esprit. Que si Dieu même ne l'eût justifié là-dessus, les hommes l'eussent condamné de forcenerie [*sic*] et de blasphème. Voilà ce que c'est qu'ignorer la science des saints et n'en n'avoir pas l'expérience, ne sachant point que Job était à même temps profondément tourmenté en esprit aussi bien qu'en son corps⁶².

Mais ces douleurs ne sont que l'envers d'un bonheur ignoré des persécuteurs, car

toutes ses plaintes n'ont été autre chose qu'un continuel excès de douleur amoureuse ; et tant plus il semble avoir perdu et excédé la raison envers Dieu, tant plus et tant mieux il exprimait par ces plaintes l'amour qui lui causait un cruel tourment⁶³.

C'est pourquoi il importe peu à l'ami de Dieu d'être compris ; il lui suffit de savoir que « c'est en ce genre d'excellents saints que Dieu prend ses délices sur la terre⁶⁴ ».

Il faut lire toute la fin de ce chapitre sur l'humilité, profondément rassurante pour ceux que le feu de l'amour divin pénètre jusqu'à la moelle, et qui montre à l'évidence que Jean de Saint-Samson a expérimenté ce dont il parle. Sur ce registre, son vocabulaire, un peu déconcertant pour nous, est celui de son siècle et de son goût pour l'art funéraire : après la mort, la sépulture, la corruption, et enfin le rien. Car si la mort correspond à l'humilité parfaite,

62. VE, 13, (70).

63. VE, 13, (70).

64. VE, 13, (70).

être enseveli comme mort, c'est encore un tout autre état, et puis être pourri et corrompu, et de la pourriture être rédigé en cendre, ce sont encore d'autres états plus proches du *rien*. Mais le même *rien* n'est rien⁶⁵.

On l'a dit, Jean de Saint-Samson annonce ici Madame Guyon et Fénelon, poussant à ses dernières limites l'exigence de disparition en Dieu de celui qui lui est uni, car

les mystiques nous disent, ce qui est vrai, que trois choses conviennent à l'homme mort : on l'ensevelit, on l'enterre, et puis on marche sur lui jusques au jour du Jugement. [...] Cela sera ainsi quand les hommes feront de nous, soit par l'instigation des diables, soit de la part de Dieu, tout ce qu'ils voudront, sans que nous fassions la moindre réflexion sur nous-mêmes ; et cela en temps et en éternité⁶⁶.

L'aspiration, moyen privilégié de progrès spirituel

Le mot *aspiration* a curieusement déserté la spiritualité moderne. Il est pourtant difficile à remplacer, notamment du fait de sa forte connotation biblique. Depuis les Pères du désert au IV^e siècle, il exprime l'élan vital qui porte l'homme vers Dieu dans la vie surnaturelle, tout comme il évoque une dilatation irrépressible de nos poumons dans la vie naturelle : *aspirer*, c'est entrer dans le mouvement respiratoire de l'Esprit Saint en nous. C'est dans ce souffle que nous sommes venus à la vie au livre de la Genèse, et c'est le même souffle que Jésus envoie sur les siens au jour de la Pentecôte, et qui continue d'animer toute notre vie spirituelle : *Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père*⁶⁷ ; si bien que *l'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements ineffables*⁶⁸. C'est pourquoi toute prière chrétienne est participation à la vie trinitaire, prière de Dieu à Dieu et en Dieu, « spiration » du Saint-Esprit, dirait la théologie.

Plus directement, le mot *aspiration* indique la part de l'homme dans ce mouvement de respiration surnaturelle, le « poussement », pour reprendre un mot de Jean de Saint-Samson, par lequel nous

65. VE, 9, (50).

66. VE, 12, (67).

67. Ga 4, 6.

68. Rm 8, 25-27 ; cf. saint Augustin, *Lettre 130*, 15.

l'accompagnons corps et âme, élan de la volonté au-delà de ce qu'en saisit l'entendement, et donc plus « affectif » que « spéculatif ». C'est pourquoi l'aspiration est pratiquement interchangeable avec les « oraisons jaculatoires » de saint Augustin dans sa célèbre lettre à Proba sur la prière : « On dit que nos frères d'Égypte pratiquaient des oraisons fréquentes, mais très brèves, comme lancées tout d'un coup (*raptim quodammodo iaculatas*), de telle sorte que l'intensité n'en soit pas diminuée par la durée. Prier est plus affaire de gémissements que de discours, de larmes que d'entretiens⁶⁹. Il faut ici se rappeler combien la prière antique impliquait le corps, et Jean de Saint-Samson encore n'aurait pas imaginé l'oraison immobile et silencieuse de nos modernes contemplatifs : prier, c'est soupirer, gémir, pleurer, bouger, autant que penser. « Aspirez donc bien souvent en Dieu, Philothée, par des courts mais ardents élancements de votre cœur », et cela parce que « ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser de penser en lui, respirer pour lui, aspirer à lui et parler de lui⁷⁰ ».

La place des aspirations chez Jean de Saint-Samson est considérable. On les rencontre à toutes les étapes de l'ascension spirituelle, qui pourrait dès lors être relue comme un simple développement de cet exercice, car

l'aspiration est une poussée avec affection de tout le désir, tirant et enflammant la volonté, laquelle tire à soi et ravit par son acte propre l'entendement. Et l'esprit amoureux ne cesse point en cela son action vigoureuse, qu'il ne se sente uni à Dieu et qu'il n'ait tiré par ce moyen tout l'homme intérieur et extérieur à son unité simple et agissante en ses diverses puissances.

Et unifiée dans cette unité simple, l'âme ne cessera plus d'aspirer, c'est-à-dire de « spirer » le Saint-Esprit, l'aspiration se confondant alors avec la vie divine elle-même, agissante et jouissante tout à la fois,

de telle sorte que les âmes bien formées à cet exercice s'entraînent, s'élèvent et s'approfondissent en Dieu quand elles le veulent et autant de fois qu'elles le veulent. C'est ce qu'elles font par de brèves, fréquentes,

69. *Lettre 130*, 10.

70. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, II, 13.

simples et savoureuses aspirations, qui les emportent et les ravissent tout entières en l'unité de l'esprit. Redoublant l'action de sa force généreuse par l'effet de ses actes vigoureux, il se retire et se plonge le plus souvent par une totale liquéfaction de tout lui-même en l'unité très simple de Dieu. Durant tout ce temps, il s'en trouve rempli quant à l'action, tout en jouissant pleinement de son repos et de son contentement amoureux⁷¹.

D'aspiration en aspiration, Jean de Saint-Samson nous a donc portés à l'*union transformante* d'un Jean de la Croix, ou à la *vie commune* d'un Ruusbroec l'Admirable. Sur ce chemin, la pratique de l'aspiration consistera pour l'âme à canaliser peu à peu toutes ses ressources mentales vers leur « centre divin », point d'où elles proviennent et vers lequel elles refluent : « large » dans les débuts, « plus courte et plus concise » ensuite, « l'aspiration doit être faite continuellement, doucement et vivement, plus de l'esprit et en l'esprit que du sens et par le sens. [...] Ainsi, à force d'avancer en cette disposition et en ce jeu de l'amour qui le perfectionne, il apprendra la science d'amour⁷² ». Bref, « on verra assez que l'aspiration est un moyen propre pour acquérir toute perfection⁷³ ».

Sur ce chemin, le pédagogue Jean de Saint-Samson détaille dans *Le Vrai Esprit du Carmel* les exercices que le novice doit mettre en œuvre pour que ses aspirations ne s'épuisent pas dans un lointain désir de Dieu, mais modèlent peu à peu toutes ses pratiques de dévotion :

Au commencement, on prend sujet de toutes choses visibles d'aspirer à Dieu ; et puis après, l'aspiration se va étressissant peu à peu, et contenant la vérité réduite d'une manière plus essentielle, conformément à l'appétit de la volonté. Si bien qu'à mesure qu'on reçoit les splendeurs et les profonds attouchements de Dieu, qui sont et contiennent diverses manifestations de sa grandeur et beauté, et de sa longueur et profondeur, avec la science et connaissance expérimentale du rien de la créature, l'âme se trouve plus que jamais désireuse, intérieure et active, mais sans labeur, se sentant et se voyant perdue, fondue et réduite dans l'immensité de ce feu dévorant⁷⁴.

71. *La Pratique essentielle de l'amour*, Paris, Le Cerf, 1989, p. 64.

72. *Idem*, p. 26 suiv.

73. VE, 16, (80).

74. VE, 22, (122).

Pour cela,

ceux donc qui ont disposition pour cet exercice d'aspiration, se doivent forcer médiocrement, jusques à ce que leur aspiration, plus étroite que large, leur soit douce, sensible et savoureuse; et s'accoutumant ainsi à ce laborieux exercice, ils pourront prendre le large de toutes matières propres à enflammer la volonté, et particulièrement celles des bénéfiques divins, afin de se rendre plus féconds à aspirer par colloques enflammés⁷⁵.

Très concrètement,

la manière de produire ces aspirations consiste en certaines exclamations, interrogations et demandes de l'amour, de l'union, de la perfection, et de choses semblables. Ce que l'on continuera de faire en l'ardeur de son appétit enflammé, selon l'exigence des sujets sur lesquels on s'exerce⁷⁶.

Nombreux sont les ouvrages de l'époque recueillant de telles « exclamations, interrogations et demandes de l'amour » ; « les livres mystiques sont pleins de ces dards amoureux, et il n'est pas besoin d'en former ici ». Voire ! Jean n'en remplira pas moins des pages et des pages, le XVII^e siècle mystique ne dédaignant pas pour autant la dévotion quantitative. Mais l'important est que

ces dards vivement enflammés pénètrent le cœur amoureux de Dieu, et l'obligent à s'écouler en nous. Ils nous ravissent de lui et en lui d'une ardeur et impétuosité indiciblement douce et savoureuse ; et par cette expérience on apprend comme quoi l'amour suffit à soi-même, et qu'étant une fois acquis, il n'a plus besoin d'art ni de préceptes. Car étant vif et lumineux, il est aussi très fécond et très instruit par l'onction vivifique du Saint-Esprit, qui le verse abondamment avec soi-même⁷⁷.

4. Lire Jean de Saint-Samson

On l'aura constaté au fil de ces pages, *Le Vrai Esprit du Carmel* est impossible à résumer ; collection d'écrits divers, il se présente comme un recueil de morceaux choisis, non pas comme un traité systématique sur la vie carmélitaine. Par ailleurs, s'il fourmille

75. *VE*, 22, (123).

76. *VE*, 22, (123).

77. *VE*, 22, (123).

d'allusions aux nombreux auteurs dont Jean de Saint-Samson aura entendu les textes, il n'en reste pas moins l'œuvre très personnelle d'un solitaire. Tout cela fait que cet ouvrage reste inclassable dans l'océan mystique de son époque.

De plus, son style brouillon et sa langue caillouteuse, même après les améliorations apportées par Donatien de Saint-Nicolas, ont trop souvent découragé le lecteur moderne. Ajouté aux difficultés objectives d'accès à ses textes, ce peu d'apparence explique sans doute la place très insuffisante donnée habituellement à Jean de Saint-Samson dans l'histoire de la spiritualité. Et pourtant, s'il a un peu de sensibilité mystique, le même lecteur reconnaîtra dans la rigueur des verdicts et la profondeur des analyses un très grand maître spirituel, de la classe d'un Eckhart ou d'un Jean de la Croix (ne l'a-t-on pas désigné comme le Jean de la Croix français ?) Il est vrai que découvrir Jean de Saint-Samson se mérite, compte tenu des circonstances très exceptionnelles dans lesquelles ses textes ont été rédigés, mais le laisser de côté serait négliger la plus puissante mystique du XVII^e siècle français. Témoin, plus que disciple, de la Tradition nordique au moment où le Carmel espagnol envahit la France, dans une toute autre ligne que saint François de Sales, mais complémentaire de ses héritiers, annonçant le plus solide de Madame Guyon et le plus subtil de Surin, Jean doit maintenant prendre sa vraie place, l'une des premières, dans le paysage mystique français.

LE VRAI ESPRIT DU CARMEL

Œuvre assemblée
par le Père Donatien de Saint-Nicolas

Chapitre premier
Où par manière de préface
est montrée l'importance et la nécessité
que tout religieux a d'être spirituel

[43n2, 194v°]¹. L'Antiquité nous fait voir et nous apprend assez ce que nous avons été dans le commencement de notre Ordre, qui sont nos ancêtres et où nous sommes nés. J'en ai amplement traité sur les principaux points de notre règle², où je fais voir notre ancienne splendeur et notre décadence³. Mais d'autant que notre

1. Fond manuscrit de Rennes, boîte 9H43, dossier n°2, f°194v° : « La nécessité que le Carme a d'être spirituel. Chapitre premier. [...] L'Antiquité nous fait assez voir et nous apprend assez ce que nous avons été, nos progéniteurs et ou nous sommes nés. C'est de tout cela que j'ai amplement traité sur tous les principaux points de notre règle. » Puis Donatien va contracter sa source (il la suivra plus fidèlement aux paragraphes suivants).

2. L'in-folio use abondamment de majuscules : l'Antiquité, Ancêtres, Règle, puis plus bas, Enfants, Vie sacrée, supérieur, Chef, etc. Pour une lecture fluide, nous adoptons une approche minimaliste variant selon le contexte.

3. Dans l'édition de 1658 : Livre quatorzième, *Observations sur la règle des carmes*, pages 847-890, (cf. note plus bas), et court Traité I du « Livre saiziesme », pages 969-979, « De la perfection et décadence de la vie religieuse ». Il s'agit dans ce dernier cas d'une déploration : « Aujourd'hui ceux qui sont prêtres ou plus âgés craignent d'être employés aux bas offices » (975) ; « C'est de cette effusion au-dehors, sous prétexte d'assistance du prochain, que vient tout le mal. [...] Tous sont entrés en religion pour se sauver, et peu de temps après la démangeaison les a pris d'exceller dans l'éclat des sciences » (976) ; « Ce serait perdre le temps de vouloir persuader à ces gens-là le plaisir et l'avantage que l'esprit reçoit des divines infusions dans la solitude » (977) ; les exceptions sont rares mais « n'importe, ce peu d'étincelles feront subsister la religion à la gloire de Dieu » (978) ; pour les autres,

règle est extrêmement essentielle et concise⁴, et plus au-dedans de l'esprit, qu'au-dehors dans l'expression, il faut méditer avec plus d'étendue la nécessité que nous avons d'être spirituels, afin qu'au moins nous vivions dans son excellente pratique, dans un état de grande pureté, et que nous fassions ce qu'elle nous ordonne, qui est de recouler⁵ en Dieu de toutes nos forces, en bon ordre, et en vrai moyen par⁶ notre continuelle activité. Or afin de séparer le vil d'avec ce qui est précieux, c'est aux vrais enfants du Carmel que j'adresse principalement cet exercice ; lesquels dans cette qualité désirent ardemment, et pour la gloire de Dieu, retourner en lui de toutes leurs forces et de toutes leurs puissances.

Le péché les avait [195r^{o7}] jetés hors de Dieu et les avait comme forcés et contraints de devenir esclaves de leurs appétits et de leur corps, ne savourant que les voluptés de la chair. Mais la grâce les ayant touchés⁸, ils se sont résolus⁹ de la suivre à perte d'haleine, et de poursuivre le dessein de leur vocation tout le reste de leur vie. Ils se sont consacrés pour cela par les vœux solennels, pour vivre à jamais amoureusement au service de Dieu, duquel depuis ce temps-là on ne les a jamais vus se fourvoyer, si ce n'est parfois, de fort loin, et par des désordres petits, légers et de peu de temps ; et par ce moyen ils ont été de plus en plus prévenus, touchés et

« chapelets, bréviaires, réglets, reliquaires, crucifix, médailles, images illuminées, c'est tout cela qui servira de bois pour les brûler implacablement au feu de purgatoire ; et Dieu veuille que ce ne soit pas plus bas » (979) !

4. « Formule de vie » donnée au groupe d'ermites qui vivaient « près de la source » sur le flanc de la montagne du Carmel, revue et établie par Innocent IV en 1247. Vingt-quatre courts paragraphes (sept pages aérées en traduction française : Bruno Secondin, *La Règle du Carmel*, Parole et Silence, 2004).

5. *recouler* : couler de nouveau

6. *en vrai moyen par* : par l'entremise de

7. Nous ne répétons pas l'indication de dossier « [43n2...] » lorsque les folios se suivent.

8. Justifie l'annotation-résumé placée en marge du paragraphe : « Effet de la profession religieuse ». Nous ne reprendrons pas ces annotations.

9. « ...corps, pour ne savourer que les voluptés de la chair bestiale et corrompue en ses immondités. Lesquels bons enfants ayant été plus ou moins touchés de la grâce efficace de Dieu, ils... » [43n2, variante significative de l'esprit du temps souvent partagé par Jean, tempéré par Donatien].

remplis des divines infusions, lesquelles ils ont très humblement reçues en Dieu et pour Dieu, je dis pour sa gloire et pour leur bien.

Ils se sont résolus non seulement de quitter les choses du dehors, mais encore eux-mêmes, dont ils ont fait un holocauste¹⁰ éternel à Dieu, et ont juré une guerre irréconciliable à leur nature corrompue. De sorte que Sa divine Majesté¹¹ règne parfaitement en eux à son éternel plaisir, et savent très bien qu'ils seront grands rois lorsqu'ils seront pleinement élevés au-dessus d'eux-mêmes et parfaitement assujettis à l'Esprit de Dieu. Tous ceux qui sont souverainement parfaits ont tenu cet ordre, et ceux qui le sont moins y tendent de toutes leurs forces, s'élevant toujours par-dessus soi selon leur pouvoir, et allumant de plus en plus leur feu divin, par la vive ardeur des exemples de ceux qu'ils voient les devancer en la voie de l'amour.

Nous savons combien douces et exubérantes sont leurs divines éruptions d'amour par entre eux : le goût et l'impression en sont du tout ineffables. Car les divines infusions font en leur âme (2) un flux [195v°] d'amour éternel, d'où le temps et ses délices sont aussi éloignés que ce qui n'a jamais été : « Ô Dieu d'amour, disent-ils, qu'il fait bon vous aimer ! Qu'il fait bon demeurer avec vous ! Que celui qui a votre jouissance est heureux ! Son âme est incessamment élevée et convertie, et demeure fixement arrêtée en son repos éternel que vous êtes, tant en admiration de vos infinis bienfaits qu'à cause que vous êtes Dieu pour vous-même et en vous-même. » Ensuite de quoi ils voient tout manifestement avec tous ceux qui sont de pareil vol, de même jouissance et même état, que jamais aucun ne pourra être vrai religieux ni vrai carme selon le désir de Dieu, s'il n'est entièrement et pleinement spirituel.

La circonférence de cette proposition est de si grande enceinte qu'on ne sait par où se résoudre d'y entrer. Il faudrait entreprendre de décrire le désordre des vices pour les uns, la vie totalement imparfaite et défectueuse pour les autres, et pour les autres

10. *holocauste* : sacrifice

11. « ...à Dieu, par continuelle guerre faite et à faire à eux-mêmes. Au moyen de quoi son infinie Majesté » [43n2].

encore il faudrait montrer qu'ils n'ont qu'un peu d'oraison plâtrée, de sorte que si on voulait écrire comme il faut, la matière ne finirait point. L'entende et la pénètre qui pourra, afin que tout ceci l'excite vivement à rentrer au-dedans de soi et qu'il désiste de vivre en larron du bien infini de Dieu en soi-même. Je parle en ces termes avec raison, car d'une infinité de grâces que Dieu a donnée libéralement aux hommes pour en faire éternellement à son plaisir, la plupart d'entre eux en font un larcin, pour les donner en proie à tous ses ennemis. [196r^o]¹².

Ce que j'ai avancé de la Règle, n'est pas pour dire qu'elle doive servir de fondement et d'exercice principal à ses enfants : c'est Dieu même comme objet et sujet d'amour unique en soi-même, qui est le fondement de leur exercice intérieur¹³. Les moins avancés ont pour cela le même amour, ou la Passion de Notre Seigneur, ou sa vie sacrée, les méditant, considérant, digérant et réduisant en amoureux colloques, accommodés à toutes les vertus que notre Sauveur a pratiquées par amour. En tout cela il y a divers états de vie et de vérité. Les uns vont plus tôt, les autres plus tard, mais quoi que ce soit, quiconque est fidèle au moins, mérite de recevoir davantage, et celui au contraire qui n'emploie par toutes ses forces à cet œuvre¹⁴, a reçu sa vie en vain.

Au reste il est vrai qu'en toute religion bien réglée, Notre Seigneur inspire ordinairement à quelques religieux de pratiquer plus étroitement et plus hautement l'esprit de leur institut, afin

12. Donatien quitte ici le manuscrit.

13. Voilà qui est clairement dit. Le Livre quatorzième, *Observations sur la règle des carmes*, p. 847-890, avance en quatorze chapitres les points principaux de la « formule de vie » de 1247 : chap. 2. « De la nécessité d'avoir un conducteur », 3. « De la vie commune », 4. « De la vie de l'esprit », 5. « De la solitude », etc., en insistant sur l'exercice intérieur tout orienté vers Dieu : « Advis de l'auteur : ... notre règle étant intérieure et spirituelle comme elle est en sa substance, il faut aussi de nécessité que les moyens de la pratiquer fidèlement, et qui nous sont d'expresse obligation, soient intérieurs et spirituels. [...] Nous devons supposer que les lieux de nos habitations sont autant de Monts Carmels, et nous les devons sanctifier. [...] Laissez le tortu et l'oblique, vous appliquant par esprit et par activité généreuse de coeur à acquérir les habitudes du vrai esprit d'Elie et de ses saints et vrais enfants ; qui consiste dans l'exercice de la présence de Dieu... » (847-849), etc.

14. à cet œuvre : à ce travail

de prendre en eux son plaisir plus singulièrement qu'au reste des autres. Nous en voyons, grâce à sa bonté, quelques effets en plusieurs des nôtres, dont quelques-uns jouissent déjà heureusement des fruits de leurs labeurs en la bienheureuse fruition divine. Le dernier de ceux-ci a si vivement et si roidement couru la lice de l'amoureuse pénitence qu'il semble avoir surpassé de bien loin tous les autres, sans néanmoins que je désire préjudicier à leur gloire, ni aux divers degrés de leur excellence, telle que Dieu la sait. Mais si c'est par l'éminente sainteté, tant active que passive, qu'on doit juger de la plus haute jouissance et fruition de l'Essence divine, sans doute nous devons croire très pieusement que celui duquel nous parlons doit surpasser plusieurs de ceux qui l'ont précédés. J'en parle d'autant plus librement que nous étions saintement liés lui et moi en Notre Seigneur, et que j'ai connu son excellente sainteté aussi bien, sinon mieux, que je ne me connais moi-même et ma vie pleine de défauts et de misères à raison de mes péchés. Ce qui ne se peut bien concevoir ne se peut suffisamment exprimer, et partant est bien loin d'être exagéré. Telle a été la mort de notre Père Dominique de Saint-Albert, lequel l'amour, les douleurs et la mort ont amoureusement consommé et rendu jouissant de son infiniment désiré et désirable Objet, et lequel prie et priera incessamment avec les autres pour notre Observance, et pour l'heureuse vie et mort de tous ceux qui les voudront divinement imiter¹⁵.

Quant aux vivants, qui sont en tel nombre que Dieu sait, et qui mènent et exercent la vie de l'Esprit en très ardent amour, je n'en parlerai point ici, d'autant qu'il n'est pas à propos de mani-

15. Une annotation marginale spécifique : « C'est le R.P. Dominique de Saint-Albert [1596-1634] décédé en odeur de sainteté à Nantes, l'an 1634. » De ce mystique mort trop tôt, à 37 ans, deux ans avant son maître et aîné d'une génération, Jean de Saint-Samson (1571-1636), écrivait : « En ma solitude j'ai conféré ces deux livres, celui du Père Benoît et de [Constantin de] Barbançon. Père Benoît ne me semble que spéculatif au respect de l'autre qui a la vraie expérience des secrets mystiques. » Dominique définissait les mystiques comme ceux « qui sentent en eux un incendie d'amour éternel qui ne s'éteint ni jour ni nuit. » (Voir *Dict. spir.* 3.1542/3 et Y. Durand, *Un couvent dans la ville. Les Grands Carmes de Nantes*, Rome, 1996, p. 209.)

fester ce qui doit être caché. Il est vrai que ne sais quasi à qui je parle pour l'avenir, tant je crains qu'aucun ne se trouve qui veuille succéder à ce sort si heureux, pour mener une vie d'éternel holocauste d'amour, plutôt en Dieu qu'en la terre et en son corps, et qui veuille vivre éternellement véritable selon la plus éminente manière de concevoir et de pratiquer.

Tous ceux qui se trouveront résolus à cet exercice de mort auront en ce traité abondance d'esprit et de lumière pour le pouvoir faire heureusement et à souhait, (3) je dis bien plus, que les moins élevés par voie d'esprit y trouveront aussi abondance d'esprit et de lumière ; et avec cela tous les aiguillons et les motifs nécessaires, soit pour les entretenir en leur état, soit pour les avancer en esprit tant qu'il leur plaira. Tous ne peuvent par toutes choses, mais tous peuvent avoir une bonne volonté, conformément à l'ordre que j'ai prescrit en cet exercice, laquelle sera différemment efficace.

Or je ne puis assez inculquer à toutes ces personnes la nécessité qu'ils ont de s'attacher à un bon esprit, soit qu'ils le trouvent ici, soit qu'ils le rencontrent ailleurs, sans s'attacher jamais à d'autre, abhorrant¹⁶ de s'arrêter dans les spéculations de la nature et de l'école, comme leur propre ruine : car c'est ici la sapience de l'esprit mystique. Quiconque, donc, se résoudra à ces pratiques, ne fera que son devoir, obéissant au désir et au bon plaisir de ce grand Dieu qui, nous ayant fourni et fomenté¹⁷ cette bonne volonté en mille et mille manières, nous en donnera aussi la continuation jusques à la fin.

Telle doit être, mes frères, votre vie et votre mort, comme effets de vos amoureux et éternels holocaustes, incessamment rendus à Dieu de tout votre pouvoir. Si mon esprit vous est favorable et savoureux, Dieu soit béni, il vous servira pour la même fin que je vous l'ai digéré et communiqué tant ici que sur la Règle, et ailleurs ; et lorsque cela sera (je serai pourri dans la terre, voire peut-être dès longtemps), souvenez-vous, au nom de Dieu, de prier

16. *abhorrer* : éprouver de l'horreur ou un sentiment d'aversion

17. *fomentier* : entretenir, exciter

Sa divine Majesté qu'il lui plaise mettre mon âme en son éternel repos. Si j'eusse reçu de Dieu quelque chose de meilleur, vous l'eussiez eu. Je le prie de tout mon cœur qu'il veille abondamment remplir de soi-même, pour commencer, pour poursuivre et pour finir très heureusement cet exercice d'amour.

Chapitre 2

Ce que c'est que religion, et être religieux

[41n1, 65r^o]¹⁸ Religion, c'est une congrégation ou assemblée de plusieurs qui font un corps, combattant sous un supérieur légitime, et vivant tous en unité d'esprit et de volonté, en conformité de mœurs et d'actions, et en l'observance d'une règle expliquée par statuts qui doivent être inviolablement gardés jusques à la mort. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur cette définition ou description ; mais il importe beaucoup de faire voir comme quoi les religieux séquestrés¹⁹ du siècle doivent vivre et agir en bon ordre, tant au-dedans qu'au-dehors.

Or, bien que toutes les religions aient également Dieu pour but et pour final objet, néanmoins, parce que sont divers corps animés de divers esprits et de diverses règles, statuts et coutumes, les moyens qu'elles tiennent à se maintenir chacune à part soi sont aussi divers. Mais je n'outrepasserai point les bornes et les [65v^o] limites de mon dessein, qui est de montrer et manifester la beauté et l'excellence de notre corps particulier, animé de notre vrai esprit.

Chacun sait quelles sont nos règles et constitutions, tant universelles que particulières, et que nos règles portant plus au-dedans qu'au-dehors, les statuts qui les expliquent sont partie au-dedans

18. Donatien change de manuscrit, recourant à 41n1 : « Que c'est que religion, et que d'être religieux. » L'esprit change aussi, peu « mystique » ! On est au début du traité et donc du chemin spirituel ; il faut poser les bases, en commençant par définir ce qu'est un ordre religieux, ou « religion » selon l'usage alors courant.

19. *Séquestrés* : séparés, isolés

et partie au-dehors. De plus on sait que ce qui n'est pas contenu dans les statuts nous apparaît par le moyen des supérieurs légitimes ; car comme il n'est pas permis au particulier d'expliquer ce qui l'est assez déjà de soi-même, soit par écrit, soit de vive voix, aussi doit-on recourir au seul supérieur pour l'explication de tout ce qui n'apparaît point et qui dépend de notre esprit pour son bon ordre ; d'autant que le supérieur est établi de Dieu pour cela, beaucoup plus de la part des hommes. De sorte que comme le corps et les membres reçoivent leurs influences du chef²⁰, aussi faut-il que nous recevions les influences de notre propre et vrai esprit par notre chef qui est le supérieur. Nous devons le tenir pour oracle divin, et faire tant d'état de sa vive voix, de ses exhortations, préceptes et conseils, et même de ses rudesses et menaces, que nous n'en laissons rien passer sans une fidèle pratique.

Mais quoique tous doivent savoir quel est notre esprit et son excellence, néanmoins plusieurs se soucient très peu d'ignorer les moyens de le posséder en son plus haut point. On ne sait ce que c'est que marcher en la présence de Dieu, en bon ordre et en bonne composition au-dehors, et en vraie tranquillité d'esprit et de cœur au-dedans ; et cela fait que nous ignorons aussi, ou pour mieux dire, nous nous soucions très peu dans les actions (4) plus importantes, d'édifier nous-mêmes et le prochain selon Dieu. Cependant nous devrions faire sortir notre esprit en bon ordre [66r°] dans ces occasions-là, je veux dire dans la conversation privée ou publique, et ne pas produire par nos paroles, gestes, sentiments et appétits, notre esprit naturel tout animal et tout humain, sous l'apparence et le manteau d'une police²¹ qui n'est qu'extérieure pour le plus : autrement on viendra à le faire sortir en choses pires, et dont on n'en pourra recevoir que du scandale, ou pour le moins un total atterrement²² des esprits. De sorte que quelques-uns, pensant recevoir consolation de leurs frères

20. *chef*: tête (premier sens)

21. *police*: lois, ordre et conduite à observer pour la subsistance et l'entretien des états et des sociétés (Furetière)

22. *atterrement*: épouvante, effroi ; tiré d'*atterrer*: renverser par terre

en conversant avec eux, s'en retourneront souvent tous pleins de distraction, de divertissement et d'espèces²³ de diverses affaires, qui touchent plus souvent les séculiers que la religion. Que si elles touchent la religion, c'est de fort loin, et n'est pas en notre pouvoir d'y remédier sur le champ. De vrai, ces matières sont le plus souvent si éloignées de l'esprit et tellement distractives, qu'il serait bon de les taire pour toujours, ou au moins d'ordonner un temps pour les décider en chapitre²⁴, à la première commodité, si elles méritent la peine. Que si on en parle dans la conversation, ce doit être si brièvement, et avec une telle démission et indifférence, qu'on ne s'anime et ne se passionne point, afin que chacun ne perde rien de son esprit intérieur et qu'il puisse librement converser avec Dieu, comme il est obligé.

Mais que dira-t-on sur ceci, voyant que dans certains lieux non encore assez réglés, ceux qui sont comme les principales parties de tout le corps sont dans ce défaut et s'animent à parler sur ces sortes de matières ? Il faut dire, en nous écriant de profonde admiration, que leur misère et leur corruption sont grandes, puisque Dieu étant en lui ce qu'il est, ils ne savent néanmoins de quoi s'entretenir, ni de quoi se réjouir par ensemble, ce qui est le plus évident et le plus manifeste témoignage d'une commune misère et infinie corruption. On me dira que d'exiger qu'on soit toujours élevé d'esprit en Dieu et qu'on ne sorte de lui qu'en excès, c'est requérir trop de perfection de tous indifféremment, puisque ce n'est le propre que des plus parfaits. Mais il est aisé de répondre, car c'est autre chose comme d'agir les parfaits [*sic*], dont l'action relevée fait assez voir quel est leur [66v°] état, et autre chose de sortir aux moyens un peu plus éloignés de la perfection, qui excitent vivement notre amour et notre inclination vers Dieu. Or c'est ce qui ne se pratique point parmi les hommes du commun : ils ne cherchent que leur intérêt, et demeurent continuellement gisant en terre, vides de grâces et des bénédictions divines. Cependant c'est ce qui leur est uniquement néces-

23. *espèce* : image, représentation des objets sensibles dans l'imagination (terme de métaphysique)

24. *chapitre* : assemblée où les religieux délibèrent de leurs affaires

saire pour toucher et animer leur inclination et leurs puissances à se faire violence et embrasser ardemment les moyens ordonnés pour arriver par degrés à l'esprit intérieur des parfaits, dans lesquels l'esprit de la religion est en son lustre.

Chose déplorable de voir que des religieux oublient ainsi Dieu et leur profession, se contentant de ne point pécher mortellement, et le reste leur étant en une totale indifférence quant à la pratique ! Quelle religion je vous prie ? Et comment notre esprit sortira-t-il de nous en sa force et en sa vigueur à l'édification du prochain, par toutes sortes de vertus et en vraie sainteté ? Agir ainsi séculièrement, n'est-ce pas tout négliger, tout ruiner, vivre sans assurance, sans repos de conscience et sans tranquillité de cœur ? On fait profession de vivre religieux selon un esprit vraiment intérieur, et beaucoup plus qu'intérieur, et cependant on se portera dans la commune conversation à agir et traiter politiquement d'affaires toutes séculières et inutiles, qui ne nous devraient non plus toucher que ce qui ne fut jamais. Je ne sais d'où cette mauvaise pratique se pourrait glisser parmi nous, si ce n'est que venant à être tous en nous-mêmes, il nous semblât que toutes choses sont licites, parce que nous n'y voyons pas de péché manifeste. Mais il faut considérer que ce sont les séculiers communs qui sont tenus de vivre en sorte qu'ils ne pèchent [67r^o] point mortellement. C'est pourquoi ils ont les commandements de Dieu qui les tiennent astreints à cela, s'ils veulent faire leur devoir comme bons catholiques.

Or nous sommes infiniment plus obligés qu'eux par notre profession au service de ce grand Dieu, et partant nous ne devons pas mener et pratiquer entre nous une vie large comme la leur, car où serait donc le véritable effet de notre profession, par laquelle nous nous sommes obligés à Dieu sous les trois vœux essentiels ? Où serait notre obéissance régulière, qui doit sans réserve être vivement et pour toujours pratiquée au-dedans de nous (5) plus qu'au-dehors, et laquelle est le plus intérieur et le plus essentiel de nos vœux ? Ne sommes-nous pas obligés à la perfection évangélique, qui consiste en la parfaite pratique des conseils de Notre Seigneur, et de vivre selon les commandements en leur

souveraine perfection ? Conseils qui sont ordonnés par le Saint-Esprit, afin que les âmes religieuses qui y sont fidèles arrivent par succession de temps à un amour et une ferveur d'esprit qui les élève à Dieu, moyennant l'activité de leurs efforts amoureux et efficaces, et qu'enfin elles se possèdent pleinement et avec un contentement indicible ordonné en Dieu, leur suprême fin.

Je ne veux pas dire que tous soient obligés de tendre à la perfection également et de même vol et activité, mais les moyens ordinaires et qui conviennent à tous pour se tirer communément en Dieu doivent être ardemment désirés et fidèlement pratiqués de tous, afin d'acquérir au moins quelque degré de paix et de tranquillité intérieure, et quelque facilité de méditer souvent les chose divines. Comme aussi d'en traiter en notre conversation, comme matières auxquelles nous prenons plaisir et contentement, non pour nous ni en nous, mais pour Dieu et en Dieu seul. Mais ce qui fait que quelques-uns ne se sentent pas excité²⁵ de ces profonds motifs, c'est qu'ils ne prennent pas à tâche la recherche et l'exercice de telles vérités, qui font arriver ou atteindre notre esprit religieux à la perfection de son lustre, quoique nous ne devrions avoir ni désirer autre chose tout le temps de notre vie, afin que, par notre amoureuse exercitation, Dieu fût pleinement satisfait en nous. C'est à cela que tend la diverse infusion de ses grâces qu'il nous écoule incessamment, pour nous disposer à sortir hors de nous-mêmes et à satisfaire de tous points, tant au-dedans qu'au-dehors, à Sa divine Majesté. Pour cela seul, la vie, soit prospère, soit adverse, [67v^o] nous doit être douce et agréable, en considération que nous sommes à lui et pour lui comme ses intimes amis, par-dessus le reste des hommes du commun.

Mais, hélas ! puisque ceci se pratique si peu et presque point, comme s'il n'y avait point d'obligation de tendre à Dieu, comment se communiquera-t-il à certains pour les émouvoir, les toucher, les illuminer et les unir à soi selon son désir, vu qu'ils sont (au moins pour l'ordinaire) plus éloignés de lui que le ciel n'est

25. Au singulier, *sic*.

éloigné de la terre ? Quelques-uns se convertissent à Dieu, mais d'une commune et basse manière, qui ne leur touche quasi que le sens : encore se portent-ils à cela avec tant de division en leurs actes qu'ils gisent plus dans les choses créées qu'ils ne sont en eux-mêmes pour s'élever simplement et totalement en Dieu. Il ne laisse pas même de s'en trouver plusieurs qui passent tout le jour sans se tirer en²⁶ Dieu, soit qu'ils ne peuvent penser en lui simplement, à cause des grandes difficultés qui les assaillent et qui s'opposent à cela de leur part ; soit parce qu'ils le négligent du tout, ou pour quelques autres raisons. Ils attendent le temps ordonné pour l'oraison et tâchent aucunement²⁷ de satisfaire à leur désir, qui est de se recueillir au-dedans. Mais assez souvent et pour l'ordinaire ils n'y parviennent et n'y arrivent que difficilement, et encore tellement quellement²⁸ et fort tard, sans savoir ce qu'ils font.

De tout ce que je viens de dire, le religieux pourra voir comme en raccourci l'excellence de son esprit en toute la religion et en soi-même, tant pour l'édification des religieux que pour la sienne propre. Il verra l'importance de ce à quoi il s'est librement et volontairement obligé, et cela pour Dieu, qui est notre cause finale et notre souverain Objet. Enfin il verra comme quoi nous sommes éternellement élus et choisis pour être admis même dès cette vie au nombre de ses plus secrets, plus fidèles et plus intimes amis. Voyez donc ce que Dieu désire de vous et ce que vous lui devez, et ne négligez pas de vous acquitter de votre obligation. Si vous en étiez venus là, à vive force amoureuse et continuelle exercitation²⁹ d'esprit, que de vouloir actuellement et parfaitement que Dieu soit ce qu'il est en lui et en vous-mêmes, vous concevriez très facilement toute cette pratique, et l'amour n'animerait

26. *se tirer en* : s'abstraire en, s'élever vers. Jean de Saint-Samson utilise souvent cette expression plus concrète, plus dynamique, mieux « reliée », évoquant la corde de la grâce divine !

27. *aucunement* : en quelque façon, jusques à un certain point

28. *tellement quellement* : ni bien ni mal, mais plus mal que bien

29. *exercitation* : dissertation en forme de dispute ; ici : exercice

pas moins votre esprit et toutes les puissances de votre âme que votre âme anime votre corps pour lui donner la vie.

[68r°] Il ne se faut pas contenter de vivre moralement : il faut s'exercer saintement et divinement en ce lieu de votre bannissement et de votre pérégrination, vous attachant amoureusement à Dieu, le mieux et le plus souvent que vous pourrez, voire parmi les affaires plus distractives. Il faut que vous croyiez comme article de foi que vous n'avez rien tant à faire que cela, rien de si principal, rien de plus (6) important. Et encore que l'on dise, et que cela soit vrai, que l'obéissance³⁰ vaut mieux que les sacrifices, si est-ce qu'il faut que nous sortions au-dehors pour obéir sans quitter le dedans de l'esprit par notre simple intention et attention, qui nous tiennent aucunement suspendus et attachés quant au simple désir, à Dieu notre suprême et final Objet, pour lui adhérer tout ce temps-là simplement et nûment. C'est pourquoi il se faut bien donner de garde de sortir animalement aux obédiences qui nous sont de commandement, sous prétexte d'obéir promptement et facilement. Il ne faut jamais que nous sortions d'affection intérieure, qui nous répande et nous tire totalement de nous-mêmes au-dehors et à l'action.

C'est assez que nous appliquions aux choses extérieures autant d'attention qu'elles requièrent pour être faites comme il faut et en bon ordre. Car depuis qu'on voit tout le dedans épars au-dehors, c'est signe qu'on n'a aucune habitude de l'esprit ni de vertu acquise, et qu'on est tout aux sens et tout en la nature, ne faisant les choses, quoique saintes, que par le dehors, sensiblement, naturellement et animalement. Si vous réfléchissiez toujours amoureusement en Dieu, comme ayant cela pour principal effet de votre unique et plus intime désir, vous pourriez par même moyen réfléchir sur vous-mêmes. Vous admireriez la beauté, le lustre, et l'excellence de l'esprit de votre religion, qui doit animer tout le corps de votre Ordre, et toutes les choses plus particulièrement qui s'y pratiquent. Vous le verriez et le désireriez acquérir de plus en plus, et le conserver en l'excellence de son

30. *obédience*: action de celui qui obéit (en parlant des religieux)

lustre, en pleine conformité de tout vous-mêmes à Dieu, totalement laissés et abandonnés pour jamais à sa très haute gloire.

Quand vous serez ainsi en effet et en vérité, et non pas en apparence, vous expérimenterez et savourerez les délices d'une telle vie et d'une telle pratique expérimentale ; et vous saurez par ce moyen combien il est important de laisser Dieu pour Dieu³¹, c'est-à-dire de le laisser en ce qui vous regarde vous-même et quant à votre propre satisfaction, pour le suivre ès³² objets tout contraires, c'est-à-dire en lui-même et pour lui-même. [68v^o] Sur quoi vous expérimenterez que les actes d'un entier, parfait et éternel abandonnement de vous-même, en ce que vous ne faites pas ce que vous voudriez, sont infiniment plus nobles et plus excellents que les vôtres propres, ordonnés par vous-même et qui vous causent une propre satisfaction, à laquelle vous pouvez subtilement adhérer sans le savoir ni le penser. Au surplus, le chemin le plus court pour vous est le dedans de l'esprit, qui ne doit jamais lâcher si peu que ce soit son activité amoureuse au-dessous du sens, par laquelle il se plonge et replonge très souvent et profondément en Dieu son Objet et son repos, comme le poisson se plonge en l'eau coulante, son propre élément, son centre et son repos.

Vous devez aussi obéir à la vive voix de vos supérieurs, et cela simplement, uniquement, du plus intime fond de vous-même, et en la véritable force de votre amour actif : ils ne vous tireront jamais qu'en Dieu même. Car il faut que vous croyiez que Dieu les illumine tant pour eux que pour vous, afin de vous montrer, tant d'exemple que d'enseignement, la voie de l'esprit, et pour vous y conduire en toute assurance quand vous y serez entrés, par un véritable désir de mourir pour jamais à vous-même, pour

31. «...Quand il est nécessaire il fault descendre, et se divertir de Dieu aux choses de ceste vie pour le service du mesme Dieu, ce qui s'appelle laisser Dieu pour Dieu » (témoignage de Dom Sans de Sainte-Catherine sur Madame Acarie). « [L'âme] ne doit pas omettre les travaux d'obéissance et de charité mais doit souffrir volontairement en cela sa propre perte, et laisser Dieu pour Dieu » (Jean-Évangéliste de Bois-le-Duc, *Le Royaume de Dieu dans l'âme*, 1637).

32. ès : dans les

vivre à Dieu seul, votre vie, votre gloire et votre repos éternel, tant en cette vie qu'en l'autre.

Si vous vous délectez seulement au-dehors des objets sensibles, vous ne saurez jamais rien de l'esprit, et ne goûterez jamais ses divines délices, qui ne se savourent que de ceux qui sont vraiment morts à tout le dehors et à tout le sensible. Alors, et non plus tôt, Dieu s'infond³³ en eux et leur répand ses divines délices, ses dons et ses richesses, les tirant de plus en plus au-dedans, pour être incessamment recueillis et tous tirés en simple unité, là où, se dilatant simplement et lumineusement, ils le goûtent et le voient d'une manière expérimentale, abhorrant le vieil homme, ses appétits, ses actions et ses sentiments.

Voyez donc, mes frères, si vous voulez être profanes ou divins, puisque cela est en votre libre pouvoir et vouloir, avec la grâce de Notre Seigneur. Ce n'est pas assez d'avoir quelque connaissance et lumière naturelle de Dieu et des choses qui lui appartiennent, il faut être soi-même surnaturel en ses [69r^o] habitudes, en sa vie, en sa connaissance et ses continuelles actions, en ses paroles, et cela tant au-dedans qu'au-dehors : ce qui trompe les hommes, pour l'ordinaire, c'est qu'ils se contentent de quelque raisonnable connaissance des choses divines, acquise par spéculation naturelle, de laquelle il leur semble être bien garnis, et pendant qu'ils se délectent de cette science et de ce rayon naturel, ils vivent tout animaleusement et comme gens profanes, sans se soucier autrement de la vraie vie de l'esprit.

C'est au supérieur d'entendre à cette vraie pratique dans sa congrégation, afin de s'acquitter comme il faut de sa charge envers Dieu, auquel il est comptable de toutes les âmes que Sa Majesté lui a mises en main. C'est à lui de les entretenir de ces vérités, selon leurs forces et les dispositions de la grâce, afin qu'elles ne soient jamais à jeun ni disetteuses³⁴ des choses qui appartiennent à la vraie vie et réformation de l'esprit, laquelle il leur doit procurer avec toute industrie et diligence possible. Il

33. *s'infondre* : se fondre dans, s'insinuer, s'introduire

34. *disetteuse* : qui a le caractère de la disette, du manque

doit souvent les assembler pour leur verser la lumière divine que Dieu lui communique, les excitant amoureusement à vaquer à³⁵ Dieu au-dedans en vraie et fidèle pratique d'esprit, et se dilatant³⁶ là-dessus selon qu'il se verra abonder en lumière divine.

Je ne désire point m'étendre davantage sur ceci pour lui digérer³⁷ ses matières, attendu qu'étant en Dieu ce qu'il doit être, jamais il n'en manquera ni pour soi ni pour ses inférieurs. Qu'il satisfasse donc à Dieu et à son devoir, en paissant et rassasiant son troupeau par ses douces et efficaces exhortations, corrections et persuasions, l'excitant et l'animant au désir de se renouveler en esprit au-dedans, pour [69v^o]³⁸ voler à l'avenir à guise³⁹ d'aigles vers leur suprême principe et leur final Objet, après quoi le supérieur pourra traiter des affaires qui se présentent pour le bien et le repos soit du particulier, soit du général, et de tout le corps.

35. *vaquer* à : se livrer à, s'occuper de

36. *se dilater* : en termes mystiques, laisser épandre son cœur

37. *digérer* : mettre en ordre

38. Fin de la source manuscrite.

39. *à guise de* : à la façon de

Chapitre 3

Ce que c'est que d'être vrai et parfait religieux

J'ai dit ci-devant que religion est un culte divin tout autre que le commun, fidèlement pratiqué de ses professeurs⁴⁰, et que ce culte consiste en l'exercice des conseils évangéliques, exprimés sous divers moyens, par règles et statuts, qui doivent être pratiqués à l'extérieur sous les trois vœux essentiels de la religion, et sous la conduite d'un supérieur.

Maintenant, à le prendre d'une manière plus essentielle, je dis que religion est un état de totale perte de soi-même et des choses créées, par une entière transfusion et résolution de tout soi-même en Dieu. Être religieux, c'est mourir et ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu, jusques à l'entière consommation de la chair et du sang au feu de son amour. C'est être dans une entière et parfaite pauvreté d'esprit, laquelle étant acquise, a plusieurs [40n11-2, 291v^o]⁴¹ degrés et états, et ne reçoit sa perfection totale que par l'entière résolution et consommation de l'âme, autant qu'il est possible de subsister en l'exercitation amoureuse, abstraite entièrement de tout ce qui est sensible, et même de tout le spirituel, et généralement de tout ce sur quoi on puisse asseoir son pied pour son repos et pour sa satisfaction, soit directement, soit indirectement.

Vous jugerez de ceci qu'autre chose est la religion prise universellement, et la religion pratiquée et exercée en particulier : car comme l'une est absolument nécessaire à ses enfants profes-

40. *professeurs* : qui la professent

41. 40n11-2 (à la suite de l'Épithalame) : « ...religion et religieux ».

seurs pour rendre leurs vœux à Dieu par un culte divin extérieur, qui est bon et saint en soi, l'autre l'est aussi pour réformer et sanctifier le chef et les membres, séparément et distinctement considérés, pour être en terre le Royaume de Dieu et ses délices. De vrai, ce grand Dieu, qui prend un extrême plaisir à la réformation et restauration totale de ceux qu'il a choisis pour siens de toute éternité entre le reste des hommes, veut que, par un amour entier et réciproque au sien, ils lui préparent et disposent son Royaume par leur vigoureuse et continuelle activité amoureuse, qui n'alentisse⁴² jamais son ardeur envers lui ; et il désire que cela se fasse par la continuelle exercitation des puissances intérieures de l'âme, supposé qu'elles soient déjà aucunement réparées, à savoir l'entendement et la volonté. [292r°]

Mais, mon Dieu ! que voyons-nous en ce siècle présent ? Il se trouve des religieux qui vivent seulement selon la commune manière de religion, se contentant de tâcher d'être exempts d'offenser mortellement, et menant une vie quasi profane, sans savoir ce que c'est que la réformation et la réparation de l'homme intérieur et nouveau. Hélas ! à peine sauront-ils à la dernière heure de leur vie l'importance de cette vérité, si ce n'est d'aventure, en ce qu'ils se verront environnés de toutes parts d'infinis bourreaux, qui leur feront voir à l'œil et toucher au doigt la rigueur de l'étroite et sévère justice de Dieu, laquelle en bref s'exercera au (8) moins dans un long purgatoire à l'endroit de ces âmes infidèles ! Partant, mes chers frères, il est important que vous mettiez la main à l'œuvre, non négligemment, mais tout de bon, tant en dehors pour le lustre et l'ornement de la religion, par une insigne et perpétuelle édification de vos frères, qu'au-dedans pour l'entière et parfaite réformation de votre homme intérieur, créé selon Dieu et sa justice⁴³. [292v°]

Pour y parvenir, il faut que vous croyiez que, quoi que vous fassiez, vous serez toujours serviteurs inutiles, puisque vos œuvres, en tant que vôtres, sont telles que la Vérité divine les

42. *alentir* : rendre plus lent

43. Cf. Ep 4, 24.

exprime, sous une très utile similitude naturelle. Le plus grand bien que Dieu vous ait pu faire, c'est de vous avoir faits chrétiens et religieux par une régénération à une nouvelle vie de grâce ; et comme il y a deux sortes de prédestination, l'une commune et générale pour tous les élus, et l'autre particulière, d'un d'entre un million d'autres, je puis dire avec raison et vérité que les élus de cette seconde manière se trouvent souvent dans les religions bien réglées⁴⁴ où, par l'abondance de moyens efficaces, Dieu, amoureux prédestinateur⁴⁵, a fait voir à son Église la plus grande partie de ses saints, pour le lustre de leur propre religion et pour la décoration⁴⁶ de l'Église militante.

Pensez-vous qu'il exige moins de vous que de tous ceux-là ? Une telle bonté et un amour si infini ne requièrent-ils pas un amour réciproque ? Et puisque vous êtes tirés en évidence à vous-mêmes du sein idéal et essentiel de sa divinité, à son image et sa semblance, pourquoi ne vous appliquerez-vous pas à cette si haute, si nécessaire, si importante et si divine exercitation d'esprit ? Serait-il bien possible que les enfants [293r°] amoureux et miséricordieusement adoptés de Dieu demeurent fainéants et oisifs à l'exercitation continuelle de son pur amour ? Puisque Sa Majesté est sortie par les effets de sa fécondité à la production de tant de créatures contenues en ce monde visible pour votre service, et que non content de cela il s'est donné à vous, vêtu de votre humanité, pourquoi ne sortirez-vous pas par une réaction d'amour continuel exercé en son endroit, afin d'être élevés de la terre et de vous-mêmes au-dessus de vous, et d'être entièrement perdus, par votre plongement vigoureux et amoureux, en la mer immense de son infinie divinité ? Là tous les esprits créés, se surpassant eux-mêmes, se sont consommés en amour, comme dedans un très vif brasier, qui les rend jouissant de l'infini amour⁴⁷ et des infinies délices de Dieu même, le

44. *religions* : ordres religieux

45. *prédestinateur* : qui a prévu, déterminé d'avance

46. *la décoration* : l'ornement

47. « À cet endroit les personnes doivent se résorber car il n'y a ici qu'un éternel amour dans l'embrasement exultant où tout s'écoule dans l'amour » (Ruusbroec,

voyant être ce qu'il est, digne de son seul amour, pour être pleinement bienheureux⁴⁸ et bienheureux par soi-même. Je crois, pour moi, que vous serez plus durs en votre condition que le marbre et que l'acier, si tous ces motifs n'ont le pouvoir de vous exciter à cet exercice actif d'amour divin, de Dieu en vous et de vous en Dieu.

Tous les saints et bienheureux esprits, jouissant de la Gloire divine et brûlant à guise de charbons [293v°] ardents, ne sont pleinement heureux que de l'heur⁴⁹ infini de Dieu même qui, étant son propre paradis, les bienheure tous par-dessus le comble⁵⁰ de leur propre félicité essentielle, en ce que sa félicité leur est incompréhensible et n'est comprise que de lui, étant ravis de ce qu'il atteint seul totalement les bornes et les limites de son bonheur par son aspect et regard infini et très simple. N'est-ce pas là de quoi vous animer à aimer infiniment ce grand Dieu ? Ce Dieu auteur et consommateur tant de la nature que de la grâce, par les écoulements de la mer infinie de son amour, qui moyennant votre amour ardent et ardemment actif, vous veut faire un même esprit en lui et avec lui.

Si vous n'agissez ainsi, si vous vous reposez au-dehors dans les exercices et si vous ne vous tenez au plus profond de l'esprit par un amour continu, ardent et vigoureux, vous ramperez toujours parmi les objets sensibles, tout attachés aux sens, aux figures et aux images, ce qui vous empêchera la vue et les sentiments des divers avènements de Jésus-Christ votre très cher Époux. Vous n'aurez plus qu'un amour et des sentiments sensibles, auxquels vous arrêtant comme à chose grande, vous y établirez secrètement et indirectement votre repos. Et vous craindrez beaucoup de vous en départir, et de passer plus avant à l'exercitation vigoureuse de l'esprit, lequel néanmoins étant fidèlement [294r°] pratiqué, vous mettrait dans une parfaite union avec Dieu. Cette expérience vous rendrait déjà en quelque manière bienheureux ; et s'exercer ainsi en religion, c'est être vraiment et parfaitement

conclusion des *Noces spirituelles*, trad. Bizet, 365).

48. *bienheure* : rendu bienheureux

49. *heur* : bonne fortune, chance heureuse

50. *le comble* : ce qui tient au-dessus des bords d'une mesure déjà pleine

religieux, tant pour la religion que pour soi-même : vérité qui ne sera jamais accomplie autrement. (9)

Que si on veut connaître les religieux irréguliers, il ne faut que les contrarier en leurs naturelles inclinations. Vous les verrez tout vifs en leur fond, ne cédant à aucun, par défaut de vertu et de charité surnaturelle. Si vous les pressez de près sur les choses qu'ils ne veulent ni ne désirent faire ou endurer, ils feront incontinent sortir leurs diverses passions pour leur propre défense, et il n'en peut être autrement, d'autant qu'ils ont en leur fond les anciennes et corrompues habitudes de tout le vieil homme. Toutes choses sont à ces gens-là occasion de ruine et de scandale, et plusieurs étant comme ils sont, vides de consolations divines et humaines, ils ne cherchent que les occasions de mettre leur nature subtile et sensuelle en action, pour l'exercice et l'affliction des bons et des parfaits. La religion bien réglée et les vertueux religieux leur sont un enfer, d'autant qu'ils jugent tous les autres selon ce qu'ils sont. Jamais ils ne veulent ce que l'on veut, ils préfèrent leur jugement et leur sentiment à celui de leurs supérieurs ; ils savent beaucoup de choses même de la vie de l'esprit, lesquelles ils ont apprises par pure [294v^o] spéculation, mais sans aucune pratique, et demeurent ainsi du tout ignorants d'eux-mêmes et de leur première et ancienne corruption, se croyant meilleurs que tous les autres, enflés de présomption et bouffis de superbe. Voilà les moyens de connaître très facilement ceux qui ne sont religieux qu'en apparence, et non en effet⁵¹.

Quant à vous, mes frères, il faut que vous tâchiez de devenir éternels en vérité de pratique, dans la vue et science expérimentale de l'éternité en la même éternité⁵². Pour parvenir là, il faut fluer en Dieu activement et sans cesse, de toute l'action de vos puissances, moyennant laquelle vous soyez ravis et tirés totalement en cette étendue éternelle⁵³. Là, vous serez rendus simples

51. Bel exemple de sainte colère, à fin discriminatrice, qui nous rappelle le vieux Ruusbroec.

52. Majuscule soulignant l'absence d'écoulement temporel : l'instant éternel.

53. « La contemplation de l'esprit qui plonge son regard dans la révélation secrète de Dieu, dure en effet pour l'éternité, et pour saisir l'Époux dans son

et immobiles, sans réflexion ni division quelconque, pour heureusement consacrer votre vie aux morts qui se présentent incessamment à l'âme qui désire témoigner de sa fidélité à Dieu en s'efforçant de fluer⁵⁴ sans cesse en lui, pour y demeurer fixement et totalement immobile, et lui adhérer éternellement. Car en lui elle est éternelle, pourvu que, sans rabaissement et recourbement de sa part, elle ne se divertisse et ne se divise pas de son suprême Objet, ce qui, d'éternelle, la rendrait temporelle, s'il y avait désunion ou même amoindrissement de sa parfaite et entière union avec lui. Or cette union se fait par les fréquents atouchements de Dieu, avec une savoureuse [295r°] expérience, conforme à la dilatation du sujet en son Objet, d'une manière toute divine et du tout admirable : vérité qui exerce totalement la capacité, la compréhension et l'expression du sens.

Au reste, les habitudes acquises de cela, si elles sont activement pratiquées, augmentent beaucoup la noblesse, l'excellence et l'éminence de cet état, d'une plus haute et profonde atteinte que l'on ne le saurait exprimer. C'est en cette exercitation continue et ardente que consiste notre souverain bien en cette vie, si nous allons à Dieu par action et par sentiments totalement déiformes, conformément à ce que nous sommes déjà, ou à ce à quoi nous devons tendre. C'est pourquoi il faut que nous conservions cet état en son intégrité et pureté, par notre fidélité active, par laquelle nous aspirions incessamment et d'une façon déiforme⁵⁵ à cette éternité objective, en laquelle nous sommes coéternels non seulement en idée et selon un être idéal, mais encore en certaine manière selon nous et quant à nous, en notre temporalité, je veux dire selon nos puissances temporelles sorties de ce fond simple et éternel qui est en nous, et en qui nous sommes et devons être reflusés⁵⁶ et recoulés par le concours de notre vive, ardente, simple et continue action ; et cela tant

avènement il s'ouvre si largement que l'esprit devient lui-même l'immensité qu'il appréhende » (Ruusbroec, conclusion des *Noces spirituelles*, trad. Bizet, 356).

54. *fluer* : couler

55. *déiforme* : en ressemblance avec Dieu

56. *refluer* : retourner vers sa source

en vivant là-dedans, tout perdus à nous-mêmes, pour tout faire et agir au-dehors, qu'en mourant continuellement, pour partir au-dedans, destitués de tous dons sensiblement écoulés de cette même éternité, renonçant à notre propre bien au même moment qu'il nous est communiqué, [295v°] et le faisant refluer à son éternelle source et principe. En effet, nous nous sacrifions totalement à Dieu selon qu'il désire de nous, conformément à l'éminence de notre degré acquis.

La vérité pratique de ceci est la vraie vie, et heureux ceux qui en ont fait expérience. Ce qui se donne ici à goûter et savourer, et par conséquent à contempler, n'est rien moins que Dieu même, tout plein et comblé de son amour et de sa gloire, jusques à regorger ses divines délices, pour remplir tout l'être créé d'amour, de gloire et de lumière en l'éternité de goût, de saveur et de jouissance en (10) lui-même. C'est alors que l'être créé se trouve hautement et profondément arrivé à sa divine similitude et que, par affluence de grâce, il a ce bonheur de pouvoir atteindre la possession de ce bien incréé, pour en jouir comme à pleines voiles, en éternité sans éternité, et en déiformité déiforme, appétant⁵⁷ à jamais le paradis de Dieu, en la totale satiété de son appétit bienheureux en Dieu. C'est de là que s'écoule continuellement la même plénitude de satiété pour tous ceux qui sont capables de la possession et jouissance de cet unique Objet, lequel s'écoulant [296r°] ainsi en effet de communication, ou de grâce, ou de gloire, transforme les âmes en soi-même d'une très profonde et ineffable manière.

Selon cette vérité, les hommes qui vivent ici-bas en l'exercice et en la possession de cet état, ou bien par-dessus toute exercitation, sont en quelque façon Dieu même, en éminent degré de transformation, par grâce et par amour, ou par-dessus l'amour même, en la plénitude de sa gloire, en laquelle ils sont essentiellement transformés en la même suréminente Déité. C'est être Dieu même selon qu'il est possible, soit en moyen, soit par-dessus l'amour, et en la gloire même. Telle est la récompense de

57. *appéter*: désirer

l'amour qui est demeuré amour, et de l'amour qui a excédé soi-même, et qui à force d'action, de passion et de mort, a déifié son sujet, le rendant éternel, stable et totalement arrêté en l'immobile éternité. Amour, dis-je, qui a mis son sujet en la pleine gloire et jouissance de son ravissant et éternel Objet, en l'aspect et fruition duquel la créature possède tout et entend tout en cette jouissance, qui est en quelque façon intuitive et glorieuse.

Ainsi nous posséderons Dieu en Dieu même, et sa gloire essentielle, à la [296v^o] mesure et proportion de l'amour avec lequel nous nous efforcerons de fluer en cette éternité. Car c'est de là que nous sommes issus pour y refluer activement, par notre généreuse et constante fidélité, par le moyen de laquelle tendant incessamment à l'infini sans jamais nous relâcher, nous serons souverainement agréables à Dieu. C'est lui qui, étant ce qu'il est, sans nom et ineffable, en excellence et en éminence de négation, doit être aimé de nous autres en admiration et par-dessus l'admiration, soit en nous, soit en dehors de nous et hors du créé, en sa même éternité, en laquelle il désire à l'infini que nous nous plonçons éperdument, par totale perte et abandonnement de nous-mêmes. Et cela non pas pour la comprendre, car il est impossible, mais pour nous remplir totalement de lui-même. Il faut, et il veut, que nous soyons perdus et totalement transfus⁵⁸ en toute l'étendue éternelle de cette immensité, pour demeurer ainsi morts à nous-mêmes et vivants en sa vie vivifiante et éternelle.

Je crois que vous vous sentirez puissamment excités par ces vérités à aimer souverainement notre souverain Bien, par ce seul motif qu'il est et qu'il subsiste par soi-même, bienheureux en soi et de soi, en plénitude de satiété et suffisance, capable de tout surcomblé de bonheur et de gloire. Vous l'aimerez, dis-je, pour cela seul, sans autres raisons, telles qu'elles soient, [297r^o] vous excitant à un tout raisonnable amour, qui doit être néanmoins exercé par-dessus toute raison, appréhension et discrétion, et tout essentiellement, pour vous rendre enfin totalement suressentiels⁵⁹ en

58. *transfus*: versés

59. Le mot *suressentiel* trouve sa lointaine origine chez le Pseudo-Denys; Jean de Saint-Samson le reçoit à travers les auteurs nordiques. Il indique le régime d'une

la même suressentialité, là où l'éternité ni déité ne se perçoivent et ne se distinguent plus en certaine façon comme auparavant, parce qu'on est totalement passé, voire même consommé en elle-même, au-delà du temps, du créé et du moyen.

Ceux qui liront ceci pourraient penser que mon but et mon intention fût de tirer l'âme religieuse par-dessus l'action et le sentiment. Mais non : mon but et ma prétention est seulement de tirer la créature à être divine et éternelle en désir et en appétit actif. Je la veux pousser à une vive action continuellement pratiquée, qui la rende totalement éloignée et abstraite de tout le créé, et de tous événements bons ou mauvais, pour être aucunement perdue en cette immense essence, éternelle sans éternité. Il est néanmoins vrai qu'il ne suffit pas d'être éternel en cette éternité, en amour et en appétit actif : il faut l'être en amour et en appétit surpassé, à force de fluer amoureusement en l'infinie étendue de l'amour dont nous manifestons l'importance. Ainsi on parvient à une entière et parfaite union avec lui, qui, nous faisant pleinement et largement participer à ce qu'il est par l'abondante communication de soi-même, nous fait et nous rend éternels en éternité d'une façon divine. [297v°]⁶⁰

C'est, dis-je, autre chose d'être éternel en cette éternité en appétit actif, et (11) autre chose d'être éternel en éternité sans éternité en appétit passif, et encore autre chose d'être en cette même éternité sans appétit et sans amour, mais par-dessus l'appétit et par-dessus l'amour, lequel est continuellement fructif, en la science et au regard de cette infaillible vérité. Cependant je vous attache à l'aspiration simple et amoureuse, par la vive et continuelle ardeur de laquelle vous vous surpassez vous-mêmes et toute chose créée, d'une manière et d'une action toute essentielle, simple, naïve et profonde selon votre pouvoir. Si vous y

âme parfaitement passive sous l'emprise divine, au-delà d'une simple conformité à la volonté de Dieu. (Max Huot de Longchamp.)

60. Place incertaine compte tenu de la réécriture assez large.

êtes déjà disposés, comme je le suppose, cela vous sera très facile, pourvu que vous ayez l'appétit insatiable de cela⁶¹.

Mais il faut que j'éclaircisse ici une vérité importante. Il y a deux sortes de moyens pratiques, réduits en action, pour arriver à ceci. Le premier est la vive considération et la représentation intellectuelle et volontaire des perfections divines, en général ou en particulier : ce qui appartient plus à l'entendement qu'à la volonté. L'autre moyen est d'amour pur et ardent qui, produisant continuellement des actions et affections, conformes à son appétit et à soi-même, a beaucoup de force pour enflammer éperdument et simplement l'âme de l'amour de son divin Objet. Amour actif qui ne cesse jamais qu'il n'ait entièrement perdu son sujet en son Objet, en sorte que là il soit éternel sans éternité, et par conséquent Dieu même, dans le sens que je l'ai toujours entendu. Ainsi l'amour, comme effet de la volonté, prend tout pouvoir sur la puissance, les habitudes et les actions de l'entendement actif, si fort [298r^o] et si vigoureux qu'il puisse être, quand même il serait au plus lumineux degré acquis de sa reformation, qui paraît en sa vigoureuse et pénétrante action, par laquelle il anticipe plusieurs choses tout d'un coup et éminemment, en l'éminence de son degré et en son habitude acquise.

Mais il faut savoir que le propre des fidèles amis de Dieu est de ne s'attacher à aucun exercice déterminé ni particulier⁶², mais

61. Sur l'aspiration pratiquée traditionnellement chez les grands carmes, voir C. Janssen, *Les origines de la réforme des carmes en France au XVII^e siècle*, Martinus Nijhoff, s'-Gravenhage, 1963, et ses articles sur « L'oraison aspirative chez Jean de Saint-Samson », « L'oraison aspirative... chez Herp... », revue *Carmelus*.

62. On est ici évidemment au-delà du manuel très structuré conçu à l'intention des novices par les disciples de Jean de Saint-Samson : « Cinq diverses espèces d'oraison. Nous parlons à Dieu premièrement de bouche, et cela s'appelle l'oraison vocale. Secondement de cœur et sans bruit des lèvres, et cela s'appelle l'oraison mentale. En troisième lieu, joignant la voix avec l'affection du cœur ou les faisant suivre l'une de l'autre, et c'est l'oraison mixte. Quatrièmement, par aspirations et élévations courtes et ferventes du cœur tout embrasé, et c'est l'oraison jaculatoire. Enfin par occupation simple et nue du seul esprit, et cela s'appelle oraison unitive ou contemplative » (*Méthode claire et facile pour bien faire l'oraison mentale et pour s'exercer avec fruit en la présence de Dieu*, première partie : « Oraison mentale », chapitre I : « De l'oraison en général et de ses diverses espèces »).

bien d'aspirer et de fluer en leur Bien-Aimé, par la vive fécondité de leur amour actif, par lequel ils s'absorbent et s'écoulent incessamment en lui, sans aucun exercice limité ni prescrit. Ceux qui sont vraiment amoureux et agis d'un vrai esprit d'amour, savent seuls si cela est vrai, et pourquoi. Mais vous êtes tirés à ce degré par l'effet de votre régénération et créés pour aimer éperdument, hautement et simplement l'amour même en lui-même : vous voyez, dis-je, si vous devez et si vous pouvez vivre autrement que de lui. Vous voyez comme quoi vous ne devez jamais vous reposer, jusques à ce que vous soyez totalement fondus et transfus en lui, et devenus lui-même, en lui et par lui. Après tout ceci, ce serait peu vous dire que de vous prescrire ce que vous devez pratiquer à l'extérieur, puisqu'en bonne raison le plus suppose le moins, et le tout suppose le plus. Tout cela doit être fidèlement pratiqué, pour le lustre et l'ornement de l'homme extérieur, bien ordonné en ses exercitations et en ses sorties.

Je ne dis point ici les richesses que possèdent manifestement ceux qui sont éternels en cette éternité. Elles se contiennent toutes éminemment et se montrent abondamment à eux en la même éternité, en laquelle ils se sont surpassés et totalement écoulés et fondus. C'est tout dire que Dieu n'a rien qui ne soit à eux et pour eux, et qu'ils sont lui-même en lui-même [298v^o]⁶³. C'est ici que ces deux esprits se combattent l'un l'autre en leur amour réciproque, s'entrejetant leurs amoureux regards, étincelant d'une lumière incomparable, pour le plaisir et le contentement unique et réciproque l'un de l'autre, sans que ces amoureux esprits veuillent cesser ce combat de leurs mutuels, amoureux et très divins embrassements, jusques à ce que le plus faible se tenant vaincu en cette amoureuse lutte, se sente et se voie tomber irrécupérablement dedans l'immensité infinie de son Objet. Là, se voyant environné de toutes parts de lui et de toutes ses divines

63. L'utilisation du ms. 40n11-2 cesse ici, après la forte affirmation : « C'est tout dire ... » (voir la transcription du ms. en deuxième partie du volume). Nous n'avons pas retrouvé la source du combat suivi de l'union des deux Amants qui termine le chapitre.

qualités, il s'y plonge, s'y perd, s'y dilate d'une joie et allégresse qui excède de beaucoup toute appréhension humaine.

C'est ici que l'union de ces deux Amants est faite une et unique, par-dessus l'union parfaite, laquelle union fait, par sa force amoureuse, que ces deux esprits sont fondus en un, ainsi que j'ai dit, au-dessus de la commune et ordinaire union qui se fait par un amour qui à la vérité est vif, efficace et ardent, mais qui n'est que communément actif. L'âme qui est arrivée à ce point de souveraine perfection, moyennant sa naïve et active fidélité, goûte par expérience ce que c'est que la profonde simplicité en Dieu. Elle voit que cette jouissance commune est le paradis de Dieu en l'âme, en laquelle il flue pour cet (12) effet. Aussi est-ce celui de l'âme qui, se voyant ravie et totalement fondue en l'éternité de son amoureux Objet, est très contente et satisfaite, en quelque état et rencontre que ce soit, vu la science expérimentale qu'elle a de cela. Une telle âme ne souhaite que mourir, afin que sans aucun obstacle ni voile, elle vienne à être jouissante du Miroir éternel d'infinie lumière, de gloire ineffable et de délices inconcevables. Miroir qui représente toutes choses en lui, sans distinction ni différence de lui-même, en son immense clarté, joie et éternité sans éternité, dont la vue, l'aspect et la jouissance consomme toute gloire; et tout appétit en est éternellement affamé, et néanmoins totalement rempli et rassasié.

L'importance pour vous en cette pratique est que vous rendiez éternelles les choses temporelles auxquelles il faudra vous abaisser, et cela par la vive force de votre appétit et désir éternel.

Chapitre 4

De la mortification

Dieu permet souvent, pour sa gloire et pour le bien et l'humiliation de ceux qui le servent, qu'ils aient au commencement de leur conversion assez de facilité à se porter aux actions vertueuses ; et même il leur verse pour cet effet de grands goûts, sans que pour cela ils en soient plus parfaits, d'autant qu'ils n'ont pas encore acquis la vraie mortification d'eux-mêmes. C'est pourquoi les commençants marchent fort différemment à Dieu. Les uns sont plus prompts à s'approcher de lui, tandis que le commun demeure rampant contre terre. Quelques autres [43n2, 196v^o]⁶⁴ approchent peu à peu de la porte du souverain Bien. Mais les favoris y sont introduits comme tout d'un coup. Là ils vivent un certain temps dans l'adoration amoureuse des pieds de Jésus-Christ ; puis par une excellente ascension d'amour, ils vivent en l'adoration de ses divines mains, qui est un tout autre état d'excellence et de vie, et enfin par une secrète et subtile élévation, ils arrivent à sa bouche très sacrée, laquelle adorent et baisent mille et mille fois à chaque moment. Tous ceux-là trouvent des différents ruisseaux, fontaines et fleuves d'amour, qui produisent toutes sortes de savoureuses affections, dedans les goûts de l'Amour éternel, toutes diversement convenables et conformes à l'état d'un chacun : chose très merveilleuse à percevoir.

Or, pendant qu'on s'exerce dans les moyens plus éloignés de ceci, il faut nécessairement se mortifier sans cesse en tout sens et manière. Car encore que Dieu ne tienne pas un même ordre ni

64. 43n2, chap. 2 : « De la mortification ».

même voie en tous, et qu'il achemine fort différemment et diversement un chacun à la perfection, néanmoins, pour l'ordinaire, la mortification doit précéder et faciliter ce chemin, aux uns plus et aux autres moins. Aussi Dieu veut souvent accommoder le trait de sa grâce sensible aux diverses dispositions d'un chacun, et ce n'est pas être peu avancé en ce chemin que d'être doué d'une bonne âme et d'autres bonnes inclinations.

Mais ceux qui n'ont pas le naturel si propre à cela, s'ils se trouvent fidèles au peu qu'ils ont reçu de Dieu (qui est néanmoins beaucoup), ils arrivent enfin à un plus haut degré de perfection que les autres, nonobstant leur grand avantage et leur grande facilité. Car ces bons naturels n'ayant reçu ce don-là que pour être actifs à leur course vers Dieu, cela même les rend infidèles et fainéants à la vive mortification [f°197r°] de soi-même, ce qui déplaît infiniment à Dieu, lequel ne donne ses dons que pour les ravoir incessamment, par un continuel reflux de toute notre activité. Au contraire, les autres, quoiqu'ils aient moins reçu, arrivent souvent, ainsi que j'ai dit, par leur fidélité à plus grande perfection, d'autant qu'ils ont incessamment la mortification en main, pour abattre et déraciner les vicieuses et invétérées coutumes et habitudes de leur champ, comme autant de méchantes herbes, sans se donner repos qu'ils ne se sentent libres de tous ces empêchements.

Et parce que c'est souvent à refaire en cet exercice, Dieu, infiniment bon, leur portant compassion, se communique à eux par les influences de son amour sensible, afin de les exciter à s'élever en tout temps au-dessus de leurs vicieuses inclinations, quittant les habitudes du vieil homme, pour en revêtir de nouvelles, dignes de l'homme nouveau, créé selon la vraie sainteté et justice. Ce sont là les dispositions partie infuses et partie acquises pour parvenir à toutes les vertus, qui doivent être exercées et pratiquées selon raison et vérité, avec un vrai désir de Dieu, et beaucoup plus à cause de ce qu'il est en (13) lui-même qu'à raison de ce qu'il fait en nous, si ce n'est en seconde fin, par profonde et éternelle admiration.

Or comme il faut par nécessité que toutes nos puissances soient réparées pour pouvoir vivre en état d'amour perfectif, il faut croire que Dieu le veut faire et le fera si nous y voulons [f°197v°] coopérer. C'est pour cela qu'il nous a prévenus de l'abondance de ses bénédictions, d'amour et de dévotion sensible, et nous a fait expérimenter combien il est doux et suave, afin que lorsque nous n'aurons plus ce sentiment de douceur, nous fassions une bonne partie de notre chemin spirituel toujours en sa présence, par une simple foi, selon le plus nu de nos exercices et opérations. Notre puissance amative, qui est notre volonté, fera cela moyennant la secrète force du Très Saint Esprit, et alors nos voies seront incomparablement autres que les précédentes, auxquelles nous nous exercions très facilement en la très abondante lumière sensible de Dieu, qui nous faisait plutôt voler que marcher à tout ce qu'il nous fallait faire et endurer.

Ainsi nous sommes préparés aux infusions des dons admirables de Dieu, dont les excellentes habitudes doivent recevoir leur accroissement jusques à leur entière perfection, par la fidélité de nos exercices actuels, continuellement pratiqués en l'ordre et au plaisir de notre Fin et Objet, dans lequel nous sommes, nous vivons et nous nous mouvons, afin que sans cesse nous nous perdions dedans le vaste de sa mer infinie, par notre vif, ardent, amoureux et indéficient reflux.

C'est pour cela que nous devons vivement allumer notre appétit et notre désir de lui, réglant et ordonnant toutes nos passions, en sorte qu'elles concourent toutes à même but, les unes pour aimer et se réjouir, les autres pour haïr, fuir et s'attrister saintement, et ainsi des autres. [198r°] Enfin il faut que tout le vieil homme meure, afin que Dieu vive et règne selon le total de l'homme pleinement et entièrement reformé en toute sainteté et justice, tant au-dedans qu'au-dehors. C'est en cette considération et vérité infaillible que *celui qui n'est pas spirituel en religion, ne vaut rien*⁶⁵ : ce que je ne prétends pas dire par superbe ni par

65. (Rare) soulignement par des italiques dans l'original.

insultation, mais pour le désir extrême que j'ai d'inculquer cette importante vérité.

La nature est si superbe, si altière, si inculte et si immortifiée en certains qu'elle reçoit cette maxime comme un coup de foudre qui lui creuse le cœur d'amertume, et ne craint pas de jeter son fiel au-dehors, disant qu'on montre et qu'on produit la fin, et non les moyens. Ils se forgent ainsi des prétextes spéculés, à l'abri desquels plusieurs mettent à couvert leurs innombrables défauts par leur superbe ignorance, fausse présomption, effrénée précipitation et immortification insupportable. Les passions furieusement émues sont en eux comme une mer agitée de divers flots, et tout cela fait de moment à autre diverses impressions en eux : à quoi le diable se joignant, on peut penser quelles gens ce sont, et les tourments qu'ils souffrent incessamment au-dedans. [198v°]

Voilà ce que c'est que de ne pas vouloir vivre à Dieu en Esprit, et de vivre seulement partie à Dieu et partie à soi-même. Ainsi faisant on ne vit ni à l'un ni à l'autre, et on est par nécessité continuellement onéreux⁶⁶ à soi-même. C'est être bien loin de recevoir au-dedans la douce rosée du Saint-Esprit, qui souvent par sa pénétrante suavité fait que de grands pécheurs deviennent componct⁶⁷ et disposés à l'amour perfectif. Mais puisque ceci convient si peu, grâce à Dieu, aux vrais enfants de notre Ordre, il n'en faut point parler davantage. Aussi ne disons-nous rien ici de ceux qui sont totalement impropres à la vie intérieure.

Néanmoins, quiconque a la bonne volonté envers Dieu doit tâcher de s'humilier de toutes ses forces devant lui et devant les hommes, tant en tombant qu'en se relevant ; et du reste, qu'il possède son âme en patience s'il peut ; s'il ne peut, qu'il se renonce et se résigne au bon plaisir de Dieu dans son non-pouvoir. Telles personnes sont exercées de tout le monde sans même qu'on pense à eux ; aussi donnent-ils souvent exercice aux autres par leurs œuvres et paroles immortifiées, et par leurs désordonnées effusions.

66. *onéreux* : à charge

67. *componct* : de componction, douleur profonde d'avoir offensé Dieu

Certains sont si actifs à réfléchir animallement sur eux-mêmes, sur leur propre bien et sur l'ordre et le désordre du dehors, qu'ils s'aveuglent totalement en la vivacité et en l'amertume de leur cœur indompté, et ne peuvent recevoir ni frein ni bride pour demeurer tranquilles au-dedans ; et cela travaille et bourrelle⁶⁸ leur conscience et leur intérieur plus qu'on ne saurait dire. Car il s'en trouve entre ceux-ci qui, par appétit de propre excellence, se sont adonnés à digérer en eux-mêmes les plus hauts exercices qui se (14) puissent penser. Mais quand il a été question de l'exercice des vertus, ils se sont trouvés autant vides de Dieu et des mêmes vertus pour Dieu, que véritablement pleins d'eux-mêmes et de toutes leurs vieilles habitudes, de sorte [199r°] qu'ils ont été laissés tout nus et tout vides en eux-mêmes ; et chaque acte de mort auquel ils ne passent pas leur cause de grands tourments au-dedans, grondant jour et nuit là-dessus. Ce que je dis ici pour montrer la malice de la nature à se chercher en ce qui regarde son propre bien, jusques en Dieu même, ce qui est plus que diabolique.

Quant aux vrais enfants de Dieu, ils commencent, poursuivent et achèvent constamment ce qu'ils ont entrepris ; car en cette si sublime voie, quiconque n'avance pas, recule, et celui qui dit : « C'est assez⁶⁹ », adhère dès là malheureusement à soi-même. Ils doivent mortifier non seulement les mauvaises pensées, ayant horreur même du moindre péché véniel, mais encore les bonnes pensées, quand il le faut. Ils doivent faire peu d'estime de la sensible volupté qui se rencontre dans les exercices spirituels, employant simplement leur esprit à quelque bonne considération affective, et par même moyen aux affections pratiques, qui doivent suivre et perfectionner leurs considérations.

On supprime même les bonnes espèces et images, comme nuisibles à la liberté du cœur, qui, s'en laissant dépeindre⁷⁰, ne peut s'appliquer à Dieu par occupation pure et nue. Car la multitude des images et figures fait de gros murs et de grosses montagnes entre Dieu et la créature. C'est pourquoi ils ne doivent admettre

68. *bourreler* : tourmenter comme ferait le bourreau

69. Cf. saint Augustin, *Les Confessions*, X, 20.

70. *dépeindre* : peindre d'une manière distincte

autre image en leur cœur que celle de notre bienheureux Sauveur, tant intérieure qu'extérieure : l'intérieure est sa Divinité, en l'aspect de son amoureux abaissement jusques à nous, l'extérieure est son Humanité sacrée, et en l'aspect continuel de toutes ses héroïques vertus, le voyant ainsi merveilleux en son œuvre, en sa manière [199v^o]⁷¹ et en son amour : en l'œuvre, qui est prodigieux, la manière, qui consiste en ses héroïques vertus, et en son amour, qui est la cause de tout cela. Voilà l'Image perpétuelle qui doit seule dépeindre le cœur et l'esprit des vrais enfants du Carmel, lesquels s'occupent nuit et jour à l'imitation de Jésus-Christ.

Ensuite de ceci ils mortifient tous leurs appétits, la curiosité, l'amour naturel vers eux-mêmes et leurs parents, faisant gloire de la tribulation et de se conformer à la Croix et à l'extrême pauvreté de Notre Seigneur, toujours actifs à le représenter vivement en leur vie, tant au-dedans qu'au-dehors. L'appétit et la vaine curiosité des sciences est totalement supprimée en eux, très contents de *ne savoir que Jésus-Christ crucifié*⁷². Néanmoins quand l'obédience veut qu'ils étudient, ils le font sans relâche ni diminution de leur ferveur, en la manière que je leur préciserai ci-après. Enfin ils adhèrent incessamment à Dieu, voire en amour nu et essentiel, prenant éternellement son parti à l'encontre d'eux-mêmes, et ne raisonnant jamais qu'en sa faveur.

71. La suite du ms. : Chap. 3 : « De la connaissance de soi-même », est reportée après les deux chapitres consacrés aux vertus, soit au chap. 7.

72. I Co 2, 2.

Chapitre 5

La nécessité des vertus ; et comme elles sont le moyen et la preuve de l'Amour divin

[43n2, 237v°]⁷³ Les vertus, compagnes inséparables de la mortification, sont si nécessaires à l'homme spirituel, qu'il n'y a point d'autre voie sûre pour parvenir au vrai esprit du Carmel, ou plutôt du christianisme, qui est l'Amour divin. C'est pourquoi il les faut nécessairement acquérir, à force d'en exercer les actes, supposant toujours l'infusion et la grâce. Surtout il faut être résolu dès le commencement à cet exercice, et s'y porter non mollement, mais avec vigueur, d'autant que toute notre vie et nos appétits corrompus ne produisent rien de meilleur que ce qu'il y a de naturel en nous, à savoir les vices du corps et de l'esprit, nos propres recherches et satisfactions. Partant, il faut nous y opposer avec générosité, et leur faire, par le moyen des vertus, une guerre continuelle et bien ordonnée.

En matière de perfection, les vertus doivent être informées de l'amour comme de leur principal motif ; mais l'amour ne peut suffire à soi-même, si les vertus ne lui ont préparé la voie. Elles le doivent précéder, jusques à ce qu'on sente les avoir surpassées en fond et en vérité de désir ; et il faut que les continuelles occasions qui se présentent de les pratiquer nous fassent remarquer si notre désir est efficace et véritable, ou non. C'est pourquoi nous devons bien remarquer si, par exemple, nous sommes émus

73. Le début : « Les vertus... » correspond à la seconde phrase de 237v°.

d'amour ou de haine vers le prochain, ès occasions, si nous voulons être aimés, loués, estimés, et non blâmés des créatures, et (15) autres choses semblables, qui nous font voir combien nous sommes près ou loin de Dieu, ou de nous-mêmes.

Il faut donc surpasser les vertus, avant de nous exercer seulement dans les sujets et matières de l'Amour divin, d'autant que, comme j'ai dit, les vices qui règnent en nous ne peuvent être détruits qu'en acquérant excellemment leur contraire, qui sont les vertus. Pour l'ordinaire, les hommes ne connaissent pas les vices qui les dominent, sinon en leur faisant la guerre par une vive mortification. Avant que cette guerre soit déclarée et entreprise, les vices possèdent le fond du cœur en pleine paix : rien ne s'oppose à eux ni à l'abondance des figures et images des créatures dont l'esprit est occupé, d'où naissent diverses passions et mauvaises humeurs. On n'en fait pas même de compte, d'autant qu'on ne sait encore ce que c'est que d'épurer son cœur et son esprit des espèces et de l'amour des créatures, pour l'occuper du seul et vrai amour de Dieu.

[238r°] Sur ce sujet, il faut remarquer qu'il y a des personnes qui semblent surpasser toutes choses, ce qui n'est pourtant qu'effet d'appétit de propre excellence, aiguë par les hauts et curieux exercices qu'ils mènent. Ils sont rapidement portés à cela par leur amour-propre, qui les aveugle et les rend gourmands du goût qu'ils y trouvent, lequel fort souvent n'est qu'effet de la nature et non infusion de Dieu. Aussi cet amour ne se peut pas celer longtemps, d'autant que ces personnes s'excèdent par trop, se portant avec trop d'ardeur vers les objets qui sont conformes à leur goût, et deviennent enfin secs et arides. Alors ils commencent à vivre en des inquiétudes insupportables. C'est pourquoi ils sortent par passion à des mouvements violents et précipités, jugeant et parlant à l'aveugle de tout ce qu'il leur semble entendre.

Ces personnes ne sont nullement propres pour la vie intérieure, quoiqu'ils en aient avidement spéculé les plus hauts exercices par effort de leur esprit naturel. Car le fond directement contraire aux vertus n'est pas propre pour la vie intérieure, ni même pour l'oraison mentale, étant trop plein de désordre et de guerre. C'est

pourquoi il ne faut pas les introduire sinon à des exercices tout bas et faciles, et à vrai dire, ils ne sont propres qu'aux choses extérieures, ou pour le plus à l'oraison mêlée, c'est-à-dire vocale et mentale. De sorte que, comme ils sont infirmes par le dedans, cela fait qu'il en faut beaucoup supporter par compassion.

Le fond n'est point pénétré d'amour qu'il n'ait surpassé totalement les vertus, en telle sorte qu'elles soient toutes ses servantes, pour en faire à son bon plaisir et à sa discrétion. Je puis dire que tout le temps du religieux est assez bien employé à la fidèle pratique des vertus, car ce qui passe au-delà est trop admirable et n'est donné qu'à peu. Encore même qu'on se sente grandement enflammé de l'Amour divin, [238v°] il faut passer la montée des vertus, voire c'est alors que bien souvent il le faut faire avec plus d'adresse, à cause de la subtile glu d'esprit dont on est détenu, laquelle procède de la concupiscible et de ses passions déréglées, et surtout de l'amour-propre, qui n'a et ne veut avoir que soi-même pour fin.

Le pur amour ne convient qu'aux souverainement parfaits, et personne ne le saurait incessamment exercer en pureté et vérité d'esprit, s'il n'est souverainement vertueux. Ce sont les vertus qui aboutissent immédiatement à l'amour comme à leur fin, après quoi elles ne sont plus qu'une seule chose avec lui. Bref, l'amour se conserve par les vertus qu'il a transformées en soi, et lorsque cela est, il suffit de là en avant de plus en plus à soi-même, au plaisir de son Objet infini qu'est Dieu. Néanmoins les bons exercices bien affectifs et bien pratiqués sont forts avantageux pour l'avancement de ceux qui s'en servent. Quant à ceux dont les fonds sont superbes et altiers, et qui peuvent souffrir d'être touchés en l'honneur, il faut qu'ils dépendent toujours actuellement de quelqu'un, à l'obéissance duquel ils se doivent assujettir en toutes choses comme des petits enfants.

On donne un autre moyen pour ceux qui s'exercent vivement à la vertu, qui est de rappeler leurs mauvais mouvements et se les représenter fortement afin de les vaincre, en appétant de tout soi ce qu'on a abhorré et ce qui détruit la sensualité. Pour cela il se faut faire grande force et violence, jusques à ce

qu'on les ait vaincus et surpassés entièrement pour cette fois, et puis on rappelle encore fort adroitement à quelque temps de là ces mêmes mouvements, les surmontant en la même manière, ce que l'on doit ainsi (16) continuer, jusques à ce qu'on ne les sente plus résister ni répugner. Sans doute ce moyen est très singulier pour les naturels vifs, qui doivent se combattre et se vaincre eux-mêmes à force de bras.

Mais pour le faire comme il faut, il est nécessaire d'avoir un appétit infini de Dieu et de la perfection, et par conséquent des vertus, surtout de l'humilité, car la superbe qui les maîtrise et les gourmande partout ne veut point ressentir [239r^o] en son fond la trace de cette vertu, la plupart se contentant d'en savoir et d'en entendre souverainement parler. Il est vrai que j'ai dit ailleurs que ce moyen de rappeler ses mauvais mouvements ne convient qu'aux parfaits, mais j'ai voulu dire qu'il ne convient qu'aux esprits forts et désireux de la gloire infinie de Dieu en eux. Si bien que c'est improprement parler, sinon en ce sens, d'autant que les parfaits ne sont point tels que par la pleine et entière victoire d'eux-mêmes. Et encore que quelqu'un puisse bien ne le pas être entièrement ni si pleinement que l'état des continuels mourants le requiert, ils n'ont pas néanmoins à faire de semblables efforts, car leurs ennemis sont sans force et sans vigueur contre eux, et sont aussitôt anéantis qu'aperçus.

C'est ici que se voient les recherches et la fausseté de ceux qui croient avoir surpassé les vertus et l'amour, mais par la seule avidité active de leur propre appétit, car quand ils viennent à se sentir totalement nus de l'un et de l'autre, ils sont grandement confus, voyant que l'entrée aux vertus leur est bouchée de toutes parts, et que leur appétit rebouche toujours vivement à cela, quand il est question d'en produire les effets. Car c'est la durée du temps qui leur ferme le passage à la vertu et à l'amour, et l'appréhension de cette durée leur est comme un foudre⁷⁴ mortel. Ainsi ils se voient vides et dépouillés de vertu en la région du dehors, au plein de toute leur nature, et totalement indisposés à l'acquérir à cause

74. Le mot pouvait être masculin à l'époque.

de leur appétit de propre excellence. Car leur amour-propre les domine toujours, spécialement quand il est question de mourir à soi et à l'effort de leur grande vivacité. Dieu même, par manière de dire, ne se les peut assujettir pour le suivre tout nu, en vérité d'amour et de vertu, tant au vivre qu'au mourir, et ils demeureront toujours tels, faute de se vouloir faire violence.

Cela montre évidemment que ces fonds-là n'ont été que faux et mensongers, animés et dominés incessamment de l'amour d'eux-mêmes, car s'ils [239v^o] étaient véritables, ils se résoudraient de descendre à la région des vertus. Mais comme ce n'est pas ce qu'ils cherchent, ils aiment mieux vivre imparfaits. Ils traitent avec Dieu comme ils peuvent, d'une manière fort éloignée et toute au dehors, gisant en leur seul désir imparfait, et les actes héroïques des vertus sont comme leur fouet. De sorte qu'ils ne peuvent approcher de Dieu, car ils ont toute la raison et toute sa circonférence à traverser avant de parvenir à leur fond, où Dieu réside. Néanmoins c'est à eux de faire leur possible et se garder bien de laisser totalement leur exercice. S'ils ne peuvent se surpasser, qu'ils s'exercent pour le moins selon la raison et le raisonnement, sans avoir honte de confesser qu'ils n'ont pas, et qu'ils n'ont jamais eu l'humilité ni le reste des vertus, au moins en quelque bon degré. S'ils ne font ainsi, ils seront très misérables, en la vie et à la mort, car il vaudrait beaucoup mieux être grand et manifeste pécheur que de languir sciemment et de propos délibéré en sa superbe d'esprit, faute de vouloir descendre aux exercices bas et éloignés.

Il se faut mortifier à bon escient et ne dire jamais : « C'est assez », tant à l'agir qu'au pàtir⁷⁵. Si nous ne tenons tout notre homme sujet à cet exercice, nous nous sentons incontinent dans l'effusion, si bien que, pour être occupés comme il faut, nous devons boucher avec des croix toutes les avenues de nos sens et de notre sensualité, jusques à ce qu'ils soient intérieurement morts à leurs appétits et à leur opération animale. Mais il le faut faire en toute occasion, sans réfléchir, en sorte que notre fidélité soit

75. *le pàtir*: la passivité

vigoureuse, entière et éternelle, afin que n'ayant plus de difficulté du côté de nos sens, nous puissions facilement nous occuper de Dieu en esprit, selon notre pouvoir et notre degré, soit dans les vertus d'une manière amoureuse, soit selon amour et vertu qui ne sont qu'une seule chose, dans les matières et sujets des vertus.

Il ne se faut pas tromper ni s'en faire accroire, [240r°] l'amour pur ne se connaît nullement des hommes, là où il est, ni même en soi-même. Ils ne voient de nous que nos vertus, et ne savent si elles sont effets du pur amour ; et tout ce qu'on en peut connaître, c'est par conjecture tirée des rares vertus fréquemment exercées aux occasions. (17) Ils n'ont pas sujet de nous croire amoureux, s'ils ne nous voient vivement portés à la pratique des vertus, et nous-mêmes ne savons pas si notre amour est vrai ou faux, que par ce moyen incessamment pratiqué intérieurement entre Dieu et nous, au plus profond de nos solitudes, où nous enfermons notre corps pour l'assujettir à l'esprit. Que s'il y est déjà pleinement sujet, nous faisons en sorte que par les vertus comme telles, ou par amour et vertu, si nous les avons surpassées, non seulement nous empêchons nos esprits de se répandre hors de nous, mais nous les réduisons en unité et tâchons de les tenir uniques, simples et uniformes, pour habiter sereinement le fond essentiel, où Dieu réside et opère en nous d'une merveilleuse manière.

Mais dans cette si pure occupation il faut savoir souvent agoriser, et enfin mourir, abhorrant les diverses espèces dont la nature nous veut emporter subtilement dans les désordres et dans les vices. Ainsi, tandis que Dieu nous laisse à nous-mêmes selon le sens, nous sommes et vivons en continuel exercice, et nous lui conservons son bien et le nôtre, jusques à ce qu'à son retour sensible nous nous sentions si parfaitement renouvelés que tout le passé soit évanoui et oublié.

L'amour, donc, conserve les vertus, et les vertus conservent l'amour : elles nous montrent si nous aimons ou non. L'un ne peut être sans l'autre, vu que dans notre constitution humaine, la nature, au défaut d'être tirée de Dieu, cherche toujours à se répandre et ne peut supporter d'être dans la nudité. C'est cet ordre perfectif qui sanctifie les hommes, à proportion qu'ils sont

fidèles à lui répondre amoureuxment de tout soi, en toutes occasions. [240v^o] Celui qui meurt davantage est plus saint et plus esprit, tant selon la théorie que selon la pratique⁷⁶. C'est ainsi que les hommes recourent en leur éternelle origine, sans faire réflexion sur eux-mêmes hors de temps et de raison.

76. La *théorie* désigne ici la vie contemplative, par opposition à la *pratique*, ou vie active, d'après une distinction traditionnelle depuis Évagre le Pontique.

Chapitre 6

Du principal moyen d'acquérir les vertus

Comme nous avons une très grande région à traverser pour sortir de notre rien et passer en Dieu qui est notre tout, il faut par nécessité que nous empruntions les moyens de ce retour de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, s'étant fait homme pour notre amour, nous les a seul abondamment fournis en lui-même, ayant pris pour cela toutes nos faiblesses, qui ne lui pouvaient convenir selon sa divinité. Ces moyens ne sont autre chose que les vertus, lesquelles nous ne pouvons avoir méritoirement sans lui, mais seulement par le mérite de celles qu'il a exercées entre les hommes pour leur remède et pour leur exemple.

Cela ravit en admiration pour jamais ses plus chers et plus excellents élus, et l'ayant incessamment pour leur miroir et pour leur exemple, son amour qui ravit incessamment leur volonté les excite à l'imiter vivement et à le représenter, tant en la vie de son esprit intérieur et divin qu'en celle de son corps, et tant en sa divinité par le dedans qu'en son humanité par le dehors, représentant le plus vivement qu'il leur est possible ses œuvres, ses gestes, [43n2, 209r°]⁷⁷ ses paroles et toutes ses sacrées vertus. Si bien que nous ne cherchons point ailleurs notre éternel miroir, notre modèle et notre exemplaire, puisque nous voyons en lui suréminemment et suressentiellement tout cela comme une seule chose. Voilà comme quoi il est merveilleusement sorti en temps et lieu à la production de ses merveilles, dont les effets infinis ravissent pour jamais les anges et les hommes, tant ceux

77. Chap. 6. : « De la nécessité des vertus au spirituel. »

qui jouissent déjà du fruit de ses travaux que ceux qui sont dans le continuel exercice de cette amoureuse et glorieuse conquête.

Ainsi tout ce qui est saint recoule incessamment en son principe qui est Dieu, et pour lui ressembler parfaitement, il éloigne de soi toute la figure et la substance de ce monde, dont les impressions lui sont plus horribles que la mort. C'est pourquoi il est incessamment en action contre soi-même pour se donner éternellement à Dieu et se rendre à lui en holocauste d'amour, moyennant le flux amoureux de la divine sapience, à quoi Dieu prend d'autant plus de plaisir qu'il se plaît de l'allécher par ses dons, qui lui étant aussitôt renvoyés par sa créature, elle en reçoit encore de nouveaux de plus en plus. Si bien que par ce succès amoureux, elle est faite lui-même d'une manière ineffable et incompréhensible.

Comme donc il est vrai que si, par supposition, Notre Seigneur eût manqué à une vertu de celles qu'il a pratiquées, il eût semblé qu'il ne nous eût pas surabondamment rachetés comme il a fait. Il faut (18) aussi que nous tendions partout à l'excès, en matière d'amour et de vertu, d'une façon très divine. Car il a toujours agi selon amour et vertu en sa vie, en sa mort et en sa passion. Or en toutes ces excellentes vertus, il nous a souvent proposé l'humilité avec une infinie recommandation. *Apprenez, dit-il, de moi que je suis doux et humble de cœur*⁷⁸. C'est ce qui (comme j'ai dit) ravit les hommes et les anges en admiration.

Que désirons-nous de plus ? Et où cherchons-nous nos motifs de vertu ? Les voilà toutes en évidence dans notre Sauveur et en ses saints. À quoi nous arrêter au-dehors de la circonférence, et dans le raisonnement ? Voilà Dieu fait homme par humilité, et au même instant rendu obéissant, doux et humble de cœur, patient, pauvre, peineux, et cela [209v^o] d'une manière très héroïque et sans relâche en quoi que ce soit. Comment ne mourons-nous pas confus en ce si ravissant⁷⁹ et abyssal aspect ? Voilà Dieu en habit de pécheur entre les pécheurs. Que ferons-nous et que dirons-nous sur cela ? Qu'est-ce que l'homme, Seigneur ? Pour-

78. Mt 11, 29-30 ; 21, 5.

79. *ravissant* : qui enlève de force

quoi l'avez-vous tant aimé, sachant très bien son ingratitude et son infidélité? Je n'ai rien à dire et ne sais que penser là-dessus en mon ravissement, si mon éternel silence ne vous parle pas pour moi. Je ne vous dis pas que je n'ai point de concepts, mais je vous dis, en mon véritable excès, que les hommes n'en ont point. Cependant on semble concevoir et écrire choses merveilleuses de vos abîmes. Hé, Dieu! Qu'est-ce que le rien à votre égard et comment pourra-t-il vous satisfaire?

Épouvantez-vous éternellement sur cet aspect, ô saintes âmes à qui j'adresse cet écrit, et considérez avec attention ce Dieu anéanti pour vous. Que l'aspect de son amour éternel et de ses souffrances amoureuses ait la force de vous anéantir et de vous réduire à moins que rien, et si vous désirez raisonner là-dessus, faites-le essentiellement et en la vue de ce ravissement sans excès.

Allez toujours à sens contraire de vous-mêmes, et suivez Jésus-Christ en profond amour et dans la pratique de toutes les vertus, qui sont les suites de son humilité. Si vous êtes parfaitement humbles, vous serez quant et quant⁸⁰ parfaits en toutes les vertus. Car cette sainte vertu est comme un arbre précieux, planté profondément en tous les cœurs saints, qui produit toutes les vertus évangéliques: l'obéissance, la patience, la diligence, la force, la pauvreté, la chasteté d'esprit et de corps, la sobriété, la tempérance et autres semblables, qu'il faut incessamment pratiquer en toutes occasions, en bon ordre, et avec sagesse et discrétion.

C'est pourquoi il faut être en attention continuelle sur soi pour ne se point laisser répandre au-dehors, et tenir fortement la nature captive sous la loi de l'esprit et de la raison supérieure, par un ardent et continuel amour de Dieu. C'est là qu'il faut que nous tournions incessamment le vive point de tous nos appétits, afin d'être en continuelle occupation avec Dieu, considéré en sa nature et en ses infinies perfections, qui ne sont que lui-même, ou bien en l'aspect de Notre Seigneur vrai Dieu et [210r^o] vrai homme, de son amour et de toutes ses vertus que son amour a produits héroïquement pour nous rendre ses vifs et éternels imitateurs.

80. *Quant et quant*: de nombreuses fois

Nous sommes des guerriers d'amour, qui par notre active et continuelle générosité, devons nous affranchir de la tyrannique servitude des vices et de leurs subtils appétits qui, comme de méchantes herbes, croissent incessamment en nous, si nous n'avons une fidèle, active et forte diligence à les extirper. Ce combat contre les vices se doit faire avec ordre, opposant à chaque vice une vertu, rangeant à cela nos passions et les assujettissant toutes avec tous nos appétits à Dieu, en sorte qu'il n'y ait jamais plus aucune puissance ou habitude, ni aucun acte et mouvement en nous, soit extérieur, soit intérieur, qui ne soit à lui.

C'est ainsi que Dieu revêt l'être chétif de sa créature de son être infini, la reformant en sorte que sa perfection s'accroît et se consomme toujours en lui de plus en plus, sans qu'elle y fasse réflexion. Elle suit roidement⁸¹ ses voies et gagne pays, comme on dit, sans penser si elle avance ou non, d'autant que son amour est infini dans les petits termes de ses œuvres et bien plus dans ses désirs. Cette forte et ordonnée application à recouler en Dieu fait qu'enfin on devient esprit, excellemment divin, par sentiment unique et savoureux et selon toute perfection. Et l'âme ainsi faite esprit se trouve si pleinement ornée et illustrée qu'elle n'admet plus rien du dehors au-dedans de soi. Elle habite désormais la région des esprits amoureux, en laquelle la grâce l'a fait parvenir à ses propres dépens. Là, elle vit bienheureuse, très éloignée (quant à l'appétit) du corps, qu'elle anime comme (19) par nécessité et avec patience, jusques à ce qu'il plaise à Dieu de l'en séparer pour la mettre en pleine possession de son infinie beauté, au total de soi-même. Telle est la vie des saints en ce triste séjour, et par là on voit combien vif et continué est leur reflux amoureux en leur divin Objet. [210v^o]

Quant à ceux qui sont d'une vie contraire, ils sont totalement actifs à se répandre animalement et incessamment aux objets vains, sensuels et vicieux, et les meilleurs mêmes d'entre eux le font aussi, sous prétexte que cela est licite et dans l'honnêteté, couvrant de ce masque leur honte, leur folie, leur malice, leur

81. *roidement* : sans fléchir

sensualité animale, leur ignorance et, pour dire en un mot, leur ingratitude envers Dieu. Ah, qu'il y en a qui font démonstration de mener la vie de l'esprit, qui manquent à la fidélité qu'ils doivent à Dieu !

Ils prennent de hauts exercices, dans lesquels ils se composent assez bien pendant que tout leur est favorable et qu'ils n'endurent rien, mais quand il faut agir passivement pour beaucoup de temps, ils rejettent tant qu'ils peuvent les souffrances, labeurs et difficultés que Dieu leur présente et se font quittes de son joug. Car ils se mesurent par le goût, et non par la vraie vertu. Ils semblent perdus à tout et néanmoins quand il faut travailler, même par obéissance, on les voit tellement marchander qu'on est contraint de se passer d'eux. Ils ont même l'adresse de prévenir le travail, en sorte qu'ils le refusent avant d'en être priés, vivant ainsi en leur propre goût et sentiment, dans un continuel rebut de la Croix.

Cependant on ne les peut assouvir de préceptes et de moyens de tendre à la perfection, quoiqu'ils n'en veuillent pas approcher quand il est question de pratique, sinon de très loin et pour peu de temps. Car ils ne se veulent pas quitter ni sortir de soi que fort petitement, craignant la touche, la peine et surtout la longue durée du travail. Quand on voit ces grands dévoreurs de livres, qui entassent préceptes sur préceptes, c'est signe qu'il y a en eux beaucoup de disette, de recherche puérile et de sensualité d'esprit. C'est assez d'avoir un bon auteur et un bon et vigoureux exercice rempli de sagesse divine. Il n'est pas mauvais de lire sobrement les bons livres, mais s'y acharner, c'est indice qu'on est vide en la faculté amative pour aimer en vérité de pratique, à ses dépens et d'un amour accompagné de vertu.

Il est vrai que les habitudes de ces gens ici, tant infuses qu'acquises, ne laissent pas d'être véritables et divines, encore que dans les occasions importantes elles ne soient pas suivies de leurs actes, mais ces âmes timides, par leur mollesse, lâcheté et infidélité, les diminuent par degrés au lieu de les accroître jusques à leur perfection, si bien que, s'ils [211r°] continuent longtemps en cette sorte de vie, ils se sentiront déchoir de jour à autre et se trouveront enfin tournés et convertis à eux-mêmes, sans plus vouloir

ni pouvoir réparer leurs bonnes habitudes. Ainsi ils demeureront affaïsés en eux-mêmes, ne ressentant plus que leur dommage présent, ce qui leur géhenne⁸² et bourrelle la conscience.

Or cela ne leur est arrivé que pour avoir servi en partie à Dieu et partie à eux-mêmes, n'ayant jamais voulu se perdre à leurs propres exercices pour suivre Dieu en éternelle durée, hors d'eux et par-dessus toute considération et discrétion. On peut dire que, tandis qu'il ne faut point souffrir à ses propres dépens, le lait de la sagesse divine coule abondamment du cœur et de la bouche de ces personnes, et ceux qui ne les connaissent pas tels qu'ils sont en effet les révèrent et les admirent comme grands saints. Mais pour l'ordinaire ce n'est que faste, présomption et enflure d'esprit. Ils se servent de cela superbement, et comme hypocrites qu'ils sont entre Dieu et eux, pour se couvrir aux hommes par ostentation. Croyez-moi que le Sage a bien dit que *celui qui méprise les choses petites tombera peu à peu dans les grands défauts*⁸³, et on voit tous les jours que cela arrive aux âmes qui sont infidèles à l'éternelle poursuite d'amour selon toute vertu.

S'il se trouvait quelqu'un si fidèle à son devoir qu'il eût entièrement passé la région des mourants⁸⁴, en sorte que les profondes et continuelles morts lui eussent admirablement supprimé toute sa propre vie dans le feu d'amour et de la cuisante et consommante tribulation tant d'esprit que de corps, ô Dieu, qu'il serait excellent ! Mais c'est chose si rare à trouver en ce siècle qu'à peine en connaît-on un seul. Il n'y a personne qui se veuille cacher. Tout homme veut paraître non ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas, et être estimé et réputé saint. Et ce que les hommes ont reçu de Dieu pour le pouvoir aimer tourne à leur confusion et à leur dommage éternel. (20)

Sans doute le sentiment amoureux, et même le goût éternel, si ravissant qu'il puisse être, n'est point le vrai amour. [211v°] Les pécheurs même que Dieu veut tirer à lui en sont parfois si

82. *gêhenner* : beaucoup plus fort que « gêner » ; vallée maudite près de Jérusalem, la Géhenne est l'enfer au sens figuré.

83. Si 19, 1.

84. Au sens spirituel.

pleins qu'ils semblent en regorger, et toutefois ils sont en péché mortel. C'est en la souffrance, c'est en la croix volontaire, c'est en la pratique des vertus aux occasions, c'est en la profonde humilité et dans le mépris et l'abjection de soi-même, c'est en l'éternelle pauvreté d'esprit en suprême degré, c'est enfin en l'amour nu que consiste le pur, parfait et essentiel amour, et la vraie sainteté, telle qu'elle doit être exercée en cette vie, à l'éternelle suite de Notre Seigneur, mourant tout nu sur la croix pour notre amour.

Je le dis encore une fois, s'il se trouvait quelqu'un qui ne sût autre chose en pratique que l'amour mourant, ce serait un phénix⁸⁵ entre les hommes. Peut-être y en a-t-il, mais croyez-moi qu'on ne les connaît plus. Tandis qu'un homme ne s'excédera point, il s'affranchira toujours de la croix pour vivre à la satisfaction de ses sens. Plusieurs même que l'on croit excellents sont vaincus à ce point et se couvrent en cela de la volonté de Dieu, chose qui ne se peut assez déplorer. N'être véritable que jusques à un certain terme, c'est ne rien faire. Il faut tout donner et toujours rendre la vie en cette agonie, sans espoir d'aucune allégeance et consolation, et si les saints n'eussent ainsi éternellement agonisé, Dieu ne serait pas si glorieux en eux, ni eux en lui. Celui qui ne se rassasie jamais des souffrances et des angoisses, dans leur abondance et dans leur durée, est très saint, et partant très merveilleux entre les hommes ; c'est ce que je n'ai encore guère connu entre les vivants. Il est vrai que c'est assez à un [212r^o]⁸⁶ corps faible d'endurer ce qu'il peut, et le peu en ce sens, voire le désir dedans les saints, est réputé pour le tout. Mais il faut de nécessité que l'esprit soit fort pour n'être jamais ébranlé ni touché des désordres et des calomnies dont les vrais saints sont souvent persécutés à tort et sans cause, quoique ceux qui les traitent ainsi le fassent ignoramment et avec la meilleure intention, ce leur semble.

Que le fidèle amoureux de Dieu sache et croie qu'il doit incessamment plus pratiquer que connaître, car toute la connaissance qu'on puisse avoir de l'infinité de Dieu, tant en lui-même qu'en

85. Le phénix est un oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres.

86. Forte compression du ms.

ses effets amoureux, n'est infuse à ses saints que pour pratiquer. L'amour qui n'a point franchi ce pas hors de soi-même, n'est que demi-amour, le meilleur chemin reste à faire, pour les causes qu'il doit bien savoir, et je l'en avertis afin qu'il s'anime activement à l'acquérir, ou selon l'état passif, ou selon l'actif, conformément à son degré. Rien ne lui manquera pour cela de la part de Dieu, s'il veut prendre les occasions qu'il lui présente incessamment par soi-même, par les hommes, par les démons et par les maladies et adversités du corps, telles et en si grand nombre qu'elles puissent être⁸⁷.

87. Bas du f° 212r°.

Chapitre 7

De la connaissance de soi-même, et de l'humilité, premier fondement de la vie spirituelle

La connaissance de soi-même est une si haute et si nécessaire science que sans elle rien ne peut profiter à nos âmes. Le propre effet de la sagesse infuse, et de cette noble science, est que [43n2, 200r^o]⁸⁸ l'homme goûtant Dieu voie et sente à même temps la vérité de son rien, et ce qui fait que le pécheur vraiment converti ne peut assez s'étonner de voir un amour de Dieu si excessif et si démesuré à son endroit et de ce que cette souveraine Majesté l'a daigné prévenir si abondamment des bénédictions de sa douceur. Voyant en cette immense lumière la laideur de ses péchés, cela le pénètre tellement que c'est merveille comment il peut subsister en ce prodigieux aspect. De vrai, si la divine Majesté ne le préservait en cette vue, il mourrait à l'instant, mais quoique cette sorte de mort fût douce et bienheureuse, Dieu néanmoins veut qu'il continue à vivre dans la vue et en l'expérience de son rien, et qu'il expérimente toujours de plus en plus que tout être créé n'est rien au respect de l'être infini de Dieu⁸⁹.

Cette vue et ces impressions l'abîment jusques au fin fond des enfers, d'où il se voit miséricordieusement délivré par la forte prévention de l'immense bonté de Dieu. Il se juge la pire créature de tout le monde et sait très bien que sans le secours actuel

88. Ce chap. 7 reprend le ms., au chap. 3 : « De la connaissance de soi-même », après avoir intercalé les chap. 5 et 6 sur les vertus.

89. Même expérience chez Benoît de Canfield, Angèle de Foligno, Catherine de Gênes, etc.

de la grâce, dont Dieu le prévient fortement et l'accompagne abondamment, il ne ferait que tomber sans cesse dans l'abîme du péché. C'est pourquoi il emploie tout son effort à s'humilier (21) et se confondre au-dessous de toute créature, non seulement en considération de son propre rien, mais encore en la vue présente et vif ressentiment qu'il a des innombrables injures qu'il a faites à sa majesté infinie, ce qui, l'ayant autant de fois réduit au non-être quant à la grâce, l'eût anéanti même quant à la nature dès son premier péché, [200v°] si la Justice de Dieu eût retiré son concours, comme elle le pouvait. Vérité si abyssale que c'est de quoi se confondre éternellement : aussi ne perd-elle jamais cela de vue ni de sentiment. C'est là que *les abîmes s'invoquent l'un l'autre*⁹⁰, et que tous les hommes réduits au non-être, comme ce qui n'a jamais été, se perdent dans l'infiniment spacieuse⁹¹ mer de la bonté et miséricorde de Dieu, dont l'abîme ne peut être conçu ni exprimé.

De là est que la créature se résout à se soumettre dorénavant à l'aveugle et sans raisonnement à l'équitable Justice de Dieu. S'il plaît à Sa divine Majesté que tout l'univers s'arme contre elle, elle s'y soumet volontiers, afin de satisfaire à ses péchés, jusques à souffrir des peines infinies si Dieu le veut ainsi, et la mort même, voire en l'éternité. Surtout elle se défie de soi-même, voyant par expérience ce qu'elle n'a rien de soi, sinon la chute, le malheur et l'éternel non-être.

C'est de ce non-être d'où elle est incessamment tirée de nouveau, pour vivre et refluer en son éternel Principe, premièrement par une vie entièrement sainte selon son pouvoir, et qui par après vient à être plus étroite, plus parfaite et plus divine. Car Dieu vient à la tirer tout autrement, et d'une manière beaucoup plus vive, plus forte et plus pénétrante qu'auparavant, et c'est en cet état que la créature est tellement passée en Dieu et si plaisamment pénétrée qu'elle est comme éternelle et passée en l'éternité. Là elle souffre les diverses impressions et notions de la Sapience

90. Ps 41, 8.

91. Nous corrigeons ainsi « spacieuse ».

éternelle, en la propre région d'amour, en laquelle vivent et demeurent les bienheureux esprits angéliques et humains qui y sont tirés. Mais comme cela n'est pas pour beaucoup de [201r°] temps, il faut retourner en la région de dissimilitude pour batailler⁹², et quiconque n'agit pas ainsi à son retour de cet attrait divin est très coupable, pour raisons qu'on peut tirer du Tout de Dieu et du rien de la créature⁹³, et parce qu'on eût été mille et mille fois anéanti si Dieu eût exercé sa Justice.

La créature est très méchante⁹⁴ qui fait ce tort à Dieu que de vouloir être quelque chose, même au respect de qui que ce soit. Où donc nous mettra-t-on ? Haut ou bas ? Loin ou près ? En l'honneur ou en l'infamie ? Au bien ou au mal ? Que nous soyons également contents, sans réfléchir ni raisonner basement sur nous-mêmes, mais en Dieu seul, duquel et dans lequel nous vivons, pour le posséder pleinement, et pour être mutuellement et réciproquement possédés de lui. Car il est notre éternel et bienheureux centre, auquel étant parvenus, transfus et perdus par la totale transformation de notre volonté et de tout notre appétit en lui, nous jouissons dès ici de la plénitude des saints, dans laquelle nous demeurons en grand plaisir et repos d'esprit et de cœur, même au plus fort de nos batailles et de nos croix. Ceci est une chose si merveilleuse, que Dieu prend un singulier plaisir à polir⁹⁵ tous ceux qu'il aime, par toutes sortes d'exercices, quoique fort diversement et en différentes voies. Que si on veut savoir de certaine science ceux qui lui sont plus agréables en cette vie, qu'on sache et qu'on croie assurément que ce sont ceux qui marchent entièrement anéantis en sa présence.

Dans ce néant, et là où il n'y a rien, l'humilité est en son centre et a pour lors son continuel effet. Car le vrai rien ne peut nous

92. « Ce qu'il faut faire quand l'attrait divin est cessé » (annotation marginale).

93. Expression qui eut une large influence et propre à Benoît de Canfield. Constantin de Barbançon dans son *Anatomie de l'âme* en corrige l'interprétation parfois excessive (lorsque l'on s'en tient au néant de la créature).

94. *méchante* : qui ne vaut rien (participe présent de l'ancien verbe *méchoir*)

95. *polir* : rendre uni et luisant à force de frotter (« poncer », dirait Madame Guyon).

paraître par soi-même, mais en son lieu la mort nous apparaît. Nous voyons les mourants, tandis que le rien nous demeure inconnu, et même à celui qui y est réduit, tant il est profondément abîmé en Dieu. Mais, mon Dieu, de qui parlons-nous ? Pour mon regard, je ne sais, car ceux-là mêmes qui semblent parfaitement anéantis veulent sentir, entendre, voir et connaître. La voie royale de la volonté et de l'amour perdu étant assez connue et estimée, [201v^o] on ne veut pas y vivre perdu sans réfléchir sur soi et sur l'excellence de sa voie.

C'est pourquoi les choses étant ce qu'elles sont, j'estime que l'humilité ne convient point, même aux plus grands saints, d'autant que c'est l'épouvantable⁹⁶ vertu d'un Dieu fait homme, pour l'anéantissement amoureux de ses saints à sa suite⁹⁷. C'est un excès que je fais en mon abyssale vue, laissant néanmoins et voyant dans les hommes l'ordre d'amour parfait tel qu'il est et doit être.

Chose étrange, qu'il semble que les hommes pleins de sagesse ne s'emploient (22) éternellement, s'il faut ainsi dire, qu'à persuader les autres à force de raisonnements, de suivre leur souverain Bien ! Ô pauvres hommes, pleurons hardiment notre pauvre et faible condition, puisque la Sagesse même, par le ministère des saints, ne nous peut approcher de Dieu qu'en se conformant à notre faiblesse, se servant de la persuasion pour nous attirer à lui par diverses montées et degrés. C'est un indice et un argument très certain que le pauvre homme n'est que terre et qu'il ne peut autre chose que ramper, quoiqu'il se persuade être un oiseau très subtil à raison de l'éminence des dons qu'il a reçus de la nature. Car ces dons naturels sont moins que rien, en comparaison du moindre degré de la grâce et de la sagesse infuse, qui par son continuel exercice produit excellemment l'amour et la vertu. Quiconque ne sait pas ce que je dis, qu'il sache que je ne parle pas à lui⁹⁸ !

96. Au sens de merveilleuse, excessive. « L'espouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico », Montaigne, *Essais* IV, 17, cité par Littré.

97. « La vraie humilité ne convient qu'à Jésus-Christ » (annotation marginale).

98. Dicté par Jean de Saint-Samson emporté mystiquement !

Si ce que je dis ici de l'humilité et de l'amour perfectif est trop haut et trop perdu pour ceux à qui j'adresse ce traité, ce n'est pas pour leur montrer ce qu'ils sont présentement, mais ce qu'ils peuvent être, moyennant l'amour infini de Dieu et le leur réciproque. Cependant, si peu élevés qu'ils soient, ils doivent être contents, et néanmoins faire leur possible pour aspirer de toutes leurs forces à la perfection, sans avoir égard, quant à eux, s'ils sont en haut ou bas degré de sainteté. Le désir de Dieu les doit toujours faire avancer, sans demeurer arrêtés en un état, afin qu'il [202r°] n'y ait rien en eux que Dieu non seulement n'accepte, tôt ou tard, au feu de son amour infini, jusques à ce qu'ils soient totalement perdus en lui.

Or la Sapience divine, dans ses voies et dans ses degrés, a un ordre qui ne doit pas être outrepassé : on ne doit jamais monter du dernier lieu, qu'on n'en soit importunément sollicité par son ardent amour ; agissant ainsi, on agit sûrement. Car Dieu ne veut point le désordre : sitôt que l'amour est pleinement possesseur de l'âme et du cœur, tout désordre en est banni, et partant, afin que l'ordre soit gardé, l'amour doit être mutuel entre Dieu et la créature, prenant garde d'être toujours en la vie de son Objet amoureux et non en la sienne propre. Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si je vous montre et vous dis beaucoup. Commencez dans l'ordre des pratiques auxquelles on vous introduit, et si Dieu vous porte au-delà par ses infusions sensibles, laissez-vous conduire par vos directeurs selon ses divins attrait.

Vos directeurs ne vous nuiront jamais dans les voies de Dieu, d'autant qu'ils ne vous conduiront pas par leurs propres industries, sachant que, quoiqu'ils travaillent beaucoup pour votre édification, leur travail est totalement inutile si la Sapience ne s'écoule en vous par son rayon fort et unique, si elle ne bâtit votre maison, ou plutôt la sienne en vous, et si vous ne passez en elle par l'amoureuse ardeur de vos désirs enflammés et continuels. Il faut chercher, non de loin, mais essentiellement, les voies qui conduisent à cette sagesse, et plus vous vous comporterez ainsi, plus tôt passerez-vous en son amoureuse région, la goûtant en elle-même.

Vous saurez alors pourquoi les exercices doivent être hors de vous. Vous les pratiquerez intérieurement, sans jamais plus les reprendre directement comme tels pour matière d'exercice : autrement, ce serait vous détourner et divertir d'unité, en laquelle [202v°] vous devez être stablement arrêtés par les exercices intérieurs, c'est-à-dire par l'Amour en lui-même.

Cet avis est de telle importance que, si vous ne faites ainsi, même dès les premières caresses sensibles que vous recevrez de Dieu, ou pour le moins aussitôt que vous les sentirez plus fortes et plus grandes, vous ne demeurerez toute votre vie que dans l'extérieur, ne vous exerçant qu'au-dehors, dans les matières des vertus comme vertus. C'est pour ce défaut que si peu de personnes sont intérieures, parce que les exercices du dehors leur ont paru plus beaux, plus excellents et plus méritoires : ce qui ne convient qu'aux âmes mercenaires et peu fidèles.

Mais pour retourner à mon premier propos, je dis qu'il y a divers degrés, et diverses considérations et états, pour parvenir à la savoureuse connaissance de soi-même et à la parfaite humilité. La vue et l'horreur du péché est le premier. Dans ce degré, l'âme envisage la laideur de cet ennemi de Dieu, ses maudits effets et autres choses qui lui en font concevoir une horreur infinie. On considère comme quoi il a changé les anges en démons et fait un enfer pour eux, comme il a depuis donné la (23) mort à tous les hommes et été la cause de celle de Jésus-Christ même, comme il va toujours continuant ses mauvais effets, à la ruine éternelle des réprouvés et à la diminution de la gloire des âmes tièdes et lâches, et enfin comme il sera matériellement la cause de l'exaltation et augmentation de la gloire des fervents élus. Les raisons de tout cela sont prises de la miséricorde de Dieu et de sa Justice. C'est avoir déjà reçu quelque attrait de la sagesse divine que de sentir cette parfaite horreur du péché, tant mortel que véniel, [203r°] s'exerçant en toutes choses avec ferveur d'esprit, pour éviter l'un et l'autre autant qu'il est possible, et se donnant de garde d'agir indiscrètement en quoi que ce soit. Car on a déjà quelque expérience que par le moyen de cette ferveur d'esprit (qui est un don spécial de Dieu) on s'éloignera des péchés véniels et des occasions

d'y tomber. Voilà le premier état ou degré des infusions de la sagesse divine.

Dans un autre degré, cette sagesse donne à l'âme divers sentiments sur le sujet des misères de cette vie, et sur le vaste infini de ses mauvais effets en tous les hommes et dans les éléments, comme aussi sur la nécessité de mourir, sur l'incertitude [de] l'heure de la mort et sur tous les effets et diverses espèces et circonstances : sur le paradis, le jugement dernier, l'enfer, etc. Mais c'est avoir acquis un excellent degré que d'être déterminé à aimer la volonté de Dieu partout, autant dans les enfers que dans le Ciel.

De là, la sagesse divine conduit l'âme dans un sentiment affectueux sur la douloureuse, vertueuse et amoureuse Passion de Notre Seigneur : douloureuse, quant à l'œuvre, pour les commençants, qui ne peuvent pas encore pénétrer les vertus excellentes et héroïques avec lesquelles il a souffert ; vertueuse, quant à la manière de souffrir, pour les profitants qui pénètrent vivement de cœur et d'esprit les rares vertus qu'il a fait éclater dans sa Passion ; enfin elle est amoureuse quant à la cause, qui est l'amour, et ce degré appartient aux parfaits. La Passion est aux premiers un sujet de compassion, aux seconds un sujet d'imitation avec quelque degré d'amour, et aux derniers elle est un sujet d'amour vivement allumé, lequel va toujours s'épurant, jusques à ce qu'ils se perdent tout à fait en Dieu.

L'amour nu et essentiel est une autre voie, pour ceux qui sont fidèles à le soutenir, et il a beaucoup de degrés de perfection. Mais il est grandement difficile à supporter, et celui qui ne manque point à cette pratique peut être dit vraiment fidèle. Par ce degré, les hommes acquièrent l'excellente similitude de leur Bien-Aimé, à proportion que leur fidélité [203v^o] et leurs forces répondent aux douleurs et angoisses de cet Amour nu et essentiel. Je ne fais pas état de me rendre ici plus théorique que pratique, et je désirerais qu'on se rendît si fidèle à aimer qu'on méritât plutôt par sa propre expérience que par voie d'instruction, l'intelligence de toute la vie mystique et de ses voies, c'est-à-dire par le succès des traits et des attraits de l'abondante communication que Dieu fait

aux âmes qu'il trouve parfaitement disposées par sa grâce. Car le flux sensible et expressif des hommes n'est que bégaiement en cette matière.

Aussi, tandis que l'homme n'excédera point sa propre industrie, à peine pourra-t-il savoir ce que nous disons, car encore qu'il soit assez fidèle aux exercices extérieurs, il n'arrivera point aux intérieurs qu'il n'ait surpassé leur dernier effet, qui est d'être si enflammé du désir des louanges de Dieu qu'il ne sache comment le louer à suffire, ce qui appartient à l'amour que les mystiques appellent *toujours mouvant*⁹⁹. On sait que l'amour a bien d'autres degrés de perfection, qui procèdent des exercices intérieurs, mais cet effet dernier en est l'entrée, si bien que, sans autre considération, l'âme doit à yeux clos se mettre en ce chemin.

Sur ceci, il faut déplorer une erreur de certains qui conduisent les âmes dans la vie spirituelle sans avoir jamais sorti d'eux-mêmes et sans être perdus au fond de la Sapience, de sorte qu'ils ne savent rien des effets divers de son flux amoureux dans les âmes. De là vient que, quand Dieu tire quelques-uns à soi par voie extraordinaire et quand il les élève fortement et abondamment, ces directeurs sans expérience, d'ordinaire, leur disent que cela n'est pas bon et les contraignent de travailler toujours à leur première mode, parce qu'ils ne savent rien de la perte et abandonnement que l'âme doit alors faire de tout soi à Dieu. Ils ne savent quasi enseigner à leurs disciples que les fréquentes directions des œuvres à Dieu et la pratique des vertus extérieures plus nécessaires, de sorte que quand on est vivement touché à l'intérieur, (24) c'est à [204r°] quoi ils n'entendent rien, et ne savent ce qu'ils doivent dire ou faire à ces âmes touchées de Dieu. Aussi est-il très expédient qu'ils désistent de donner conduite aux autres, à cause de leur ignorance, et les supérieurs, avertis des attraits que ressentent les âmes susdites, en doivent prendre la charge eux-mêmes, s'ils ont plus de connaissance des voies de l'esprit, sinon ils doivent les faire communiquer avec ceux qui

99. Souligné par l'italique.

sont expérimentés, soit au-dedans de la maison, soit même au-dehors, et non pas les ruiner par leur ignorance, pour jamais.

Pour ceux qui semblent se consommer à l'oraison et n'y profitent point, ils [res]semblent à ceux qui s'efforcent de monter une droite et haute montagne, étant si faibles pour cela qu'à chaque pas ils reculent. Leur travail est sans beaucoup de fruit, parce qu'ils ne veulent point laisser leur vieilles habitudes. Ils ont assez de sentiments, et parlent beaucoup des vertus, mais de mourir à l'amour-propre et aux autres propriétés qui naissent de là et dont ils fourmillent, ils ne savent pas seulement ce que c'est. À peine même entendent-ils bien ce qui est la perfection, quant à l'extérieur.

Si ces personnes s'exerçaient comme il faut aux vertus et à l'imitation de Notre Seigneur, ainsi qu'il leur semble faire, elles s'efforceraient de tenir leur esprit en bride par la mortification de leurs vices spirituels ; mais comme ils ne le font pas, leur peine est infructueuse et du tout inutile. Leur conversation est fort souvent mauvaise, hagarde¹⁰⁰ et sensuelle ; et à peine aucun échappe-t-il leur langue, qu'ils ne le piquent et ne l'outragent ordinairement¹⁰¹. Ils sont incessamment dans les voies d'autrui comme fols et vains et ne font aucun état de faire des actions et dire des paroles oiseuses : bref, tout leur coule hors du cœur, raillant, bouffonnant, piquant et mordant les autres, tantôt avec adresse et tantôt sans discrétion.

Cette vie est entièrement contraire et opposée [204v°] à celle des vrais enfants de l'esprit, lesquels oubliant incessamment ce qui est en arrière, s'étendent vers ce qui est leur véritable Objet. Ils font tout en esprit et réduisent tout là, portant en tous lieux leur solitude intérieure, et ainsi leur conversation est très fructueuse. Ils ont atteint par la pureté de cœur le doux et secret silence du repos intérieur de l'esprit, et sont diligemment attentifs et actifs au continuel culte de leur fond, qu'ils ne laissent dépeindre d'aucune espèce, image ou figure. Ils ne pensent ni à sainteté ni

100. *hagarde* : qui a l'air farouche et sauvage (à l'origine, terme de fauconnerie)

101. Ils attaquent celui qui ne partage pas leur conversation.

à pureté par réflexion, quoiqu'ils en fassent les exercices d'une continuelle et entière application de toutes leurs forces en Dieu. Par ce moyen, ils acquièrent très excellemment la pureté et la sainteté, dont ils sont revêtus comme d'un précieux ornement, au plaisir et à la gloire de Dieu.

Que s'ils sont hors de la conduite du Père Maître, ils ne relâchent rien de leur vie ni de leur ordinaire exercice. Comme ils sont vraiment pauvres en esprit et bien stylés¹⁰² à la mortification, ou pour le moins toujours mourants à eux-mêmes, ils ne savent ce que c'est que réfléchir sur les œuvres d'autrui. Le bon exemple les touche et les édifie profondément, et le mauvais demeure au-dehors, sans entrer nullement en eux, si bien qu'ils vivent exemplairement par-dessus l'exemple, c'est-à-dire qu'ils donnent exemple tel qu'ils doivent au prochain, sans se soucier de le recevoir des autres : par ce moyen, ils vivent sans souffrir aucun dommage des choses extérieures.

Voyez, mes frères, si ceci vous convient, et quel chemin vous avez à faire pour arriver à cet état de pureté, car je vous montre et vous dis beaucoup. Quant à ceux d'entre vous qui ont passé cette expérience, cette doctrine ne leur est point nouvelle : j'avoue que ce sont des grands maîtres en matière d'amour. Ne craignez point de communiquer avec ceux qui pourront [205r^o] être vos maîtres, d'autant qu'ils vivent dans une région d'esprit qui vous est encore inconnue. Mais prenez garde à la faiblesse de ceux qui ne vivent que d'exemple, et tâchez de ne les pas offenser, même par votre innocente liberté, car ils s'offensent de tout. Pour vous autres qui êtes entièrement possédés par l'Amour divin ou qui avez appris par expérience à vous convertir à Dieu, le mauvais exemple d'autrui vous servira même pour vous y convertir davantage. Car c'est le propre de l'amour de regarder son unique objet, même dans ses propres chutes, sans les envisager directement. Aussi d'ordinaire ne sont-elles que de fragilité et d'infirmité : c'est pourquoi Dieu les oublie et les remet fort facilement.

102. *stylés*: dressés, habitués

Au reste, tant plus vous passerez avant en la (25) sapience, plus tôt vous saurez pourquoi la vie de l'esprit ne s'apprend point, encore qu'on soit obligé par un autre motif de la couler et de la dilater si largement aux hommes, même avant le temps, qu'à certains qui ne vivent que dans l'extérieur, toute la circonférence du raisonnement ne leur suffit pas, d'autant qu'il n'y a que cela qui les puisse émouvoir : misère et faiblesse très grandes, dont j'ai jugé à propos de vous spécifier quelque chose, afin que la voyant telle qu'elle est, vous ne vous en étonniez pas plus que de raison. Aussi ne serez-vous pas beaucoup étonnés de vos chutes, si vous n'avez aucun bon sentiment de vous-mêmes. [205v^o]¹⁰³

103. «...vous-mêmes.» Achève 204r^o. Donatien omet les chap. suivants 5 et 6 du ms. pour passer en fin de 212r^o.

Chapitre 8

Du même sujet de la vertu d'humilité

On connaît assez la nécessité, l'excellence et l'importance qu'il y a d'être profondément et radicalement humble [43n2, 212v^o]¹⁰⁴ ; mais les hommes, à parler naturellement, sont totalement opposés à cette vertu par leur vie animale et totalement effuse¹⁰⁵ par appétit dans la corruption d'esprit et de corps, par toutes voies illicites. Cela fait qu'ils s'entre-mangent pour avoir la préséance et l'empire l'un sur l'autre. C'est ce qui compose le monde, qui sont les superbes¹⁰⁶, dont la terre est remplie à l'infini, et qui sont les instruments du démon contre les élus.

Pour y remédier il a fallu qu'un Dieu se soit abaissé jusques à nous, vêtu de notre habit et chargé de nos peines et de nos infirmités, excepté l'ignorance et le péché. Il a fallu qu'il prît notre nature, l'unissant à la sienne, afin de transformer en lui par une autre union, moindre à la vérité, mais très merveilleuse, tous ceux qui à son imitation voudraient marcher par le chemin royal de la Croix, qu'il nous a si amoureusement frayé. Car il ne s'est ainsi humilié sous la puissance de Dieu son Père et ne s'est rendu obéissant à lui jusques à la mort que pour lui donner gloire, lui témoigner son amour et nous convier par son exemple à suivre éternellement ses traces et ses vestiges¹⁰⁷. Comme donc nos appétits sont très éloignés de son humilité, il faut nous en approcher

104. Chap.7 : « De la nécessité des vertus au spirituel. De l'humilité. »

105. *effuse* : répandue

106. *superbes* : orgueilleux

107. *vestiges* : marques, pistes à suivre

par un désir amoureux de retourner à notre souverain Bien et à notre Principe éternel, par le moyen de l'humilité et d'une continuelle humiliation.

Plusieurs ne s'humilient que par hypocrisie, méchamment et pernicieusement, *l'intérieur desquels est plein de fraude et de déception*¹⁰⁸, se trompant eux-mêmes et autrui. [213r°] Ce sont agendaires¹⁰⁹ du diable, duquel ils font volontiers les affaires et portent ses intérêts. Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'être de ce nombre : aussi n'est-ce pas de quoi il s'agit, mais de vivre dans une basse estime de nous-mêmes et de vouloir être traités comme très vils.

On assigne divers degrés de moyens tant intérieurs qu'extérieurs pour monter à cette divine vertu, mais je ne fais pas état d'initier de si loin ceux à qui je parle, et je confesse aussi que je n'y suis pas propre. Je n'en parle seulement ici qu'afin de leur inculquer vivement l'importante nécessité de leur continuel reflux en Dieu par vrai amour et par vraie vertu, et je les y anime par les plus vifs et puissants motifs, tirés de l'amour même sursentiel, qui est Dieu infini abrégé en notre chair, dans l'abîme infini de son humilité. C'est pourquoi nous avons déjà dit que l'humilité ne convient point aux hommes, mais à Dieu seul, qui s'en est voulu revêtir, afin que ceux qui ne devaient jamais passer à l'amour perfectif s'humiliassent au moins et confondissent leur arrogante superbe par la vue de cette abyssale humilité du Verbe Éternel fait homme.

Quant à ceux qui sont vivement touchés et remplis de la Sapience divine et pénétrés, en toutes leurs puissances intérieures et extérieures, par la vivifique abondance de son flux amoureux, ils sont si pleins de Dieu et voient si parfaitement le *rien* de toutes choses et leur propre néant qu'ils n'admettent point d'humilité pour eux ni en eux, comme telle, d'autant que l'humilité en elle-même n'est que l'ordre et la voie pour arriver au *rien*. Pendant qu'on voit et qu'on sent en soi quelque chose que ce soit, on est bien loin d'être anéanti. Le *rien* donc est le terme, à quoi ils ne

108. Italique présent dans l'original.

109. *agendaires* : agents

manquent pas de faire servir et l'humilité et les humiliations, sans penser à humilité ni à humiliation, mais seulement à la vérité de leur rien. [213v^o]

Plusieurs, par leur effort naturel accommodé à la suavité de la Sapience, ont bien découvert ce secret par sentiment, mais quand il a été question de travailler nûment aux vertus, ils se sont trouvés tout vides et tout dénués de bonne volonté et de force pour ce travail, tant à l'agir qu'au souffrir, et par conséquent (26) vides des mêmes vertus. Car quoiqu'ils semblent en avoir un désir infini, néanmoins cela n'est pas, d'autant que ces habitudes ne peuvent compatir ni demeurer ensemble avec leurs naturels trop vifs et trop animaux, et dominés en leur fond de l'esprit de superbe ; et plus ils désirent s'affranchir de cette tyrannie, tant plus ils y sont fortement engagés, tant aux occasions de travailler que hors d'icelles¹¹⁰.

Toutefois, ils ne se doivent pas déconforter pour cela, car s'ils se résignent à Dieu et à son éternel plaisir, avec une extrême douleur de se voir tels, il acceptera leur bonne volonté, prenant pour satisfaction et contentement leur humilité nue, profonde et très renoncée. Par ce moyen, il les préserve de la vaine complaisance et conserve leurs âmes pour le reste de ses dons. Ainsi l'enflure douloureuse préserve ces fonds-là de l'enflure délectable, qui est la vaine complaisance d'eux-mêmes, dont ils seraient remplis si toutes choses leur étaient favorables en matière de perfection.

Dieu sans doute a très grande horreur que la créature se recherche dans les dons qu'il lui départ, puisqu'il en préserve quelques-uns de ce mal par la superbe dont il permet qu'ils soient gourmandés¹¹¹ et même surmontés¹¹² dans l'occasion de travailler et d'endurer. Il y en a certains qui n'ont pas assez de douleur [214r^o] raisonnable là- dessus, entre Dieu et eux, et qui agissent trop librement et avec trop d'ascendance entre les créatures, montrant qu'ils ne sont pas entièrement humiliés et

110. *Icelui, icelle...* : « celui-ci, ce ; celle-ci, cette » ou simplement « lui, elle, en, y » ; emploi jugé barbare par Vaugelas.

111. *gourmander* : réprimander

112. *surmontés* : dominés

anéantis devant Dieu, quoiqu'il leur semble le contraire. C'est à eux d'y avoir expressément égard et de réparer les brèches faites à leur fond en leur privée conversation. Toutefois, bien qu'ils soient infirmes en leur fond et éloignés de la perfection, ils ne sont pas désagréables à Dieu, et il ne les laisse là-dedans que pour leur bien. S'ils se renoncent et se résignent à son bon plaisir, peut-être leur sera-t-il favorable à l'article de la mort, et dans ce moment il les accoïsera¹¹³ et les perfectionnera.

Au reste, le vrai humble ne sait ce que c'est que l'humilité pour lui, ainsi que j'ai dit. Il ne s'attribue que vileté¹¹⁴ entre les créatures, vu la science et la croyance qu'il a de son rien. On ne lui saurait faire tort ni injure, vu qu'on ne saurait tant prendre de plaisir à le déprimer qu'il en prend pour s'avilir. Il y a néanmoins plusieurs degrés pour ceci dans les esprits et dans les fonds des hommes, et les degrés d'humilité sont innombrables, selon les appétits d'un chacun. Car les hommes même assez bons ne passent point cela. Leur humilité ne consiste qu'en certain ordre et en certaine civilité et soumission extérieure. Les rois mêmes prennent plaisir à s'humilier ainsi, ce qui fait que leurs bons sujets se sentiraient confus s'ils ne s'humiliaient à leur exemple. Mais à vrai dire, cette sorte d'humiliation est [214v^o] plutôt un effet de police¹¹⁵ et de considération humaine qu'autre chose, attendu que la nature sait bien tenir cet ordre en la due police de ses républiques. Et quoique cette considération puisse produire de bons effets, cela est trop sensible et trop éloigné de sa source, qui est Dieu fait homme, sur les divins appétits duquel il faut que nous reformions les nôtres. Nous devons regarder son divin exemple pour nous porter vivement à son amour et nous rendre semblables à lui, revêtant nos âmes de la sienne, notre corps de la pureté de son corps, et nos œuvres, avec toute notre vie, de ses œuvres et de sa vie divine.

Or il y a deux sortes d'humilité, l'une *claire*, qui s'exerce par effort de raison, et l'autre *fervente*. La première n'est pas de grande

113. *accoïser* : rendre coi, calme, tranquille

114. *vileté* : bassesse, abjection

115. *police* : ordre, règlement

durée ni de grande force, parce que les hommes ne peuvent souffrir le désordre ni le défaut en autrui ; et comme le désordre est plus fréquent en l'homme que le bon ordre, ceux qui ne se font humbles que par raison se portent incontinent avec impatience contre ces désordres et se jettent là-dessus pour en faire la proie de leurs diverses passions.

Sur quoi il faut dire en passant que les hommes ne sont point blessés par les hommes ni par les diables, mais par eux-mêmes. Ils se tuent eux-mêmes des armes que les autres hommes leur forgent seulement par occasion, et même sans y penser. Ils se perdent eux-mêmes par leur superbe, qui rend le commun des hommes si faibles que par la moindre touche qu'on puisse faire de parole à leur honneur (dont ils sont diaboliquement idolâtres), on les précipite en enfer, sur le bord duquel ils vivent continuellement, prêts à perdre la grâce de Dieu en toute occasion, sans s'en mettre aucunement en peine. Ceux qui n'ont pas dompté leurs passions ne sauraient soutenir le désordre [215r^o] d'autrui, et même ceux qui vivent à Dieu imparfaitement tombent dans ce défaut. Ils veulent voir reluire partout (27) la perfection entière dans les autres, cependant qu'eux-mêmes demeurent et gisent dans leur imperfection, plus grande que celle qu'ils exaspèrent avec tant de zèle. C'est ce qui fait voir le faible fondement de l'humilité qui n'est exercée que de la seule raison ; je dis même dans les meilleurs de ceux que nous supposons ici.

Mais l'humilité fervente a bien un autre motif, d'autres raisons et un autre ordre dans les vrais saints, et plus encore dans les plus parfaits. Ils n'ont égard à rien, ni du dehors ni du dedans, pour les exciter à l'amour, mais mourant à tout cela en un temps, et entièrement morts en un autre, ils sont éternels, inattingibles¹¹⁶, immobiles et forts en esprit, pour tout endurer et soutenir. Tout cela demeure au-dehors, sans leur faire aucune impression ; et par ce moyen ils jouissent de Dieu en éminent repos, ineffablement ravis en sa perpétuelle contemplation, et en quelque façon bienheureux en cette vie, vu l'ineffable amour et douceur qu'ils

116. *inattingibles* : qui ne peuvent être atteints

trouvent là-dedans sans réflexion. Je dis sans réflexion, car ils suivent toujours ce qui les ravit à soi, et demeurent toujours plus purs, plus lumineux, plus forts, et surtout plus humbles et plus parfaits en tous sens.

Le seul Amour, soit actif, soit passif, est leur éternel motif, qui change les vertus en lui-même et qui les exerce sans aucun égard à ce qu'elles sont en soi, mais en lui-même, en sorte qu'elles sont simples et uniques, en l'Amour déiforme, et leur très simple intention est changée en continuelle attention. C'est en l'ardent et continu exercice de ce jeu amoureux et réciproque entre Dieu et l'âme que ceux desquels nous parlons ne sentent plus avoir d'appétit ni de sens pour les choses du dehors. Car l'âme, à force de vive et forte pénétration que son cher Époux fait de toutes ses puissances, se voit et se trouve très large et très une en la bienheureuse région de tous les esprits amoureux, passés, fondus et perdus au même Amour.

Là l'esprit, ou pour mieux dire tout l'homme [215v°] rendu déiforme d'une ineffable manière, est si unique et si simple en sa perception qu'il ignore toutes les formes, images et figures scientifiques¹¹⁷. Cela demeure au-dehors quant à lui, quoique les hommes qui ne vivent que selon la nature en fassent tant de cas. Que si on ne les ignore pas, parce qu'on les a acquises autrefois, elles sont si éloignées de l'appétit (qui ne veut jamais savourer que l'éminente sagesse dont il est pénétré) que ce qui ne lui était auparavant que science lui est désormais un vrai goût de sagesse divine.

En effet, tandis que l'appétit se trouve encore en quelque vigueur pour savourer la science comme telle, cet appétit-là n'est pas plein de sagesse de sagesse, ni par conséquent plein au Tout de Dieu, et est bien éloigné d'y être entièrement réduit et perdu ; et cela est ainsi, encore qu'un homme semblait tout enflammé et tout enivré du divin Amour par le flux igné de son cœur et de son esprit. Il est nécessaire que la sagesse surmonte parfaitement la

117. *images et figures scientifiques* : représentations qui peuvent être atteintes par la science, la connaissance

science et que l'appétit soit entièrement mort à celle-ci. Quand même la science est infuse, elle ne délecte pas l'appétit possédé de la Sagesse ; c'est alors une double sagesse, ou si vous voulez, une docte sagesse ; ce qui n'est pas souvent donné aux hommes, si ce n'est pour gérer et traiter choses grandes et merveilleuses. L'une et l'autre furent également données par le Saint-Esprit en son don septiforme¹¹⁸ aux apôtres, afin de conquérir tout le monde à Jésus-Christ. Voilà quant à nous où est la région de cette vertu, là où la créature est parvenue à force d'aimer et de mourir de la plus profonde humilité qui se puisse penser.

Quant aux imparfaits mourants, c'est à eux de s'examiner sur les effets de cette vertu : s'ils sont fidèles à l'entière observation d'eux-mêmes, s'ils ont une force passive et active pour souffrir éternellement, sans s'émouvoir si peu que ce soit de l'opprobre et mépris éternel et dans les éternelles moqueries, confusions, injures et calomnies. Si quelqu'un à l'abord [216r°] de ces choses se ressent si peu que ce soit, il n'a pas cette habitude en souveraine perfection. C'est ici que pour l'épreuve de cette noble vertu toutes les vertus sont en exercice, chacune selon son rang, et les personnes que nous supposons n'ont repos qu'en ceci même, dans le continuel aspect¹¹⁹ de notre divin Sauveur.

Ceux qui ne sauraient vivre si parfaitement pourront tendre à ceci le mieux qu'il leur sera possible, se renonçant et résignant à être privés de ce qu'ils ne peuvent avoir. Cette profonde vertu n'est pas donnée de Dieu à tous, mais à qui il lui plaît. Celui-là est assez saint en quelque façon qui tend à ceci de toutes ses (28) forces, tant d'esprit que de corps, et qui vit au plus près de ceci qu'il lui est possible, sans penser ni à saint ni à sainteté, quant à soi. Et quoiqu'il ne pénètre pas si avant en cette région si éloignée, qu'il fasse son mieux. Marchant toujours par ce chemin, sans s'arrêter, il parviendra au lieu que Dieu lui a déterminé de toute éternité, chérissant le plus et le total en ceux qui sont vraiment saints et meilleurs à son respect.

118. *Septiforme* : qui a sept formes (renvoie aux sept dons du Saint-Esprit).

119. *aspect* : vue

Pour mon regard, sans m'arrêter à la circonférence¹²⁰ et aux particularités de ceci, mon but est de montrer l'excellente beauté de la divine Sapience en elle-même, laquelle désire faire infiniment plus qu'elle ne fait dans les hommes, à cause des empêchements et de leur résistance actuelle. Mais en tous ceux qui la révèrent comme il faut, elle est glorieuse : elle désire remplir de tous ses biens, de sa gloire et de ses [216v°] dons, jusques à regorger, tous ses excellents élus, et les récompenser de sa pleine jouissance. Tant moins ils y réfléchissent, tant plus et tant mieux cela sera de sa part, car chacun d'eux, tels que nous les supposons, n'a aucun égard qu'à lui consacrer mille vies en toute manière. Plusieurs d'entre eux sont même tout autres, et autrement véritables à leur amour et à ses pratiques, qu'ils ne pensent, car leur état et leurs opérations sont plutôt hors d'eux qu'en eux-mêmes, à raison de quoi ils vivent purement abstraits de tout le sensible et deviennent par succession de temps purs esprits, auxquels leurs corps sont assujettis.

C'est là qu'est la Sapience, et ceci est sa gloire et son repos : ici se fait l'entière production de ses divines merveilles, dont on ne sait que penser ni que dire, vu l'ineffable et le ravissant aspect de sa nue beauté, laquelle change et transforme les hommes en soi d'une manière ineffable. Car comme ils sont habitants de cette région divine qui n'est autre que la même Sapience, ils sont là perdus, et regorgeant de tous ses biens et de toute sa gloire, à la mesure de leur amour.

C'est ainsi que la Sapience édifie sa maison et que la créature faite hôtesse de cette divine Sagesse la loge avec un mutuel et réciproque plaisir, et c'est une merveille que l'hôte et la maison sont une seule et même chose. L'amour et la vertu bâtissent cette maison, ce vaisseau, cette capacité, ou pour mieux dire ce temple où la Sapience doit loger. Ce n'est pas le grand nombre d'œuvres qui compose cette divine fabrique, c'est l'infini Amour, qui ne sait point la détendue¹²¹ de son objet en tout sens et manière

120. *Circonférence* : l'extérieur multiple des choses par opposition à leur centre (mot souvent employé par Jean de Saint-Samson dans ce sens général).

121. *détendue* : expansion

possible, et l'humilité l'accompagne en pareil degré d'éminence et de force, pour la production de toutes les vertus.

Tout ceci n'est autre chose que le même fond totalement pénétré des [217r^o]¹²² innombrables effets que Dieu y produit par ses avènements. Car je suppose qu'il a toujours accompli son ouvrage d'une merveilleuse façon et de mieux en mieux, de sorte qu'enfin l'âme, dans le succès de ses pertes profondes en Dieu, s'est trouvée plus agie qu'agissante, et plus passive qu'active, quoiqu'il soit vrai que cette éminente perfection n'est pas l'œuvre d'un peu de temps.

Il semble que je me sois fourvoyé de mon sujet de l'humilité, mais non, car l'humilité accompagne ici inséparablement l'amour, ils sont tous deux ensemble l'excellence des serviteurs de Dieu. Or comme il peut arriver qu'un homme soit devenu si parfaitement humble qu'il ne sache plus ce que c'est que l'humilité, ni autre vertu comme telle en sa pratique, de même on peut ignorer ce que c'est qu'amour à force de l'avoir surpassé en Dieu d'une manière ineffable. De vrai, tout aussitôt qu'il n'y a plus rien de l'homme en l'homme, il est dès lors le vif instrument de Dieu, pour faire sans réflexion incessamment et éternellement sa très sainte volonté. Je rentre donc au rien, tant des créatures que de moi-même, pour être passivement et éternellement agi de Dieu, sans amour, sans humilité et sans autre vertu, d'autant qu'amour et vertu sont hors de moi, ou pour mieux dire ils ne sont point quant à moi, et là où je suis et où je vis, il n'y a ni différence ni distinction.

Pour vous autres, il ne faut pas vous faire voir trop subtils et trop perdus pour ceci, attendu qu'il ne s'agit pas de la réduction des hommes jusques à ce point. Hélas! à grande peine les hommes passent-ils la région sensible, d'où vient qu'ils sont incapables des notions perdues, qui ne conviennent qu'à la vie des purs esprits et à la pure région qu'ils habitent. Ce qu'un chacun doit faire en son degré, c'est de se rendre irrépréhensiblement véritable.

122. Donatien quitte le ms. à la fin de ce paragraphe pour développer l'humilité. Il reprendra le ms. au même folio dans le chap. 12 ci-dessous.

Or comme il est vrai qu'ayant l'excellente habitude de la foi savoureuse, nous voyons tout très parfaitement au travers de son voile : c'est là que nous vivons sans (29) vivre et agissons sans agir ; et de ce que nous voyons, nous n'en exprimons rien, d'autant que nous sommes totalement perdus, recoulés et refus¹²³ en Dieu, en son total ineffable et inexprimable.

L'humilité, dans les hommes qui la chérissent, ne doit jamais manquer à son effet, mais elle est comme dans son centre en notre seul Sauveur, encore qu'il lui plaît bien nous en faire part et nous la communiquer amoureusement par infusion. Ne la croyons donc jamais ailleurs et ne l'exerçons qu'en lui, et dans cette vue objective et très ravissante, l'Amour infini animera notre humilité et ne fera des deux qu'une seule chose. Que si cela n'est pas sitôt acquis, quoiqu'on travaille beaucoup et avec un désir infini de Dieu, il faut avoir patience, qui est l'effet de la même humilité. Par ce moyen on sera toujours en exercice de cette vertu. Plus on l'exercera, plus aussi y trouvera-t-on de plaisir, et on se plaira à n'avoir point et n'être point ce qu'on désire.

Pour ceux qui sont peu avancés en l'amoureuse humilité et qui s'y portent à force de raisonnement tiré des choses sensibles afin de s'animer à s'approcher de Dieu, tandis que leur industrie est en vigueur ils acquièrent peu à peu lumière et faveur d'esprit, en sorte que ceux qui ont cette facilité actuelle, abondante et féconde, semblent souvent plutôt voler en Dieu que courir vers lui. Cela rend enfin leur état merveilleux, et on peut dire qu'il est autant passif qu'actif. Quand ils reçoivent un affront, ils l'acceptent de tout leur cœur, d'autant qu'ils ne réfléchissent pas sur eux par la moindre détendue de leur divin Objet. Je ne veux pas dire qu'on doive être insensible, cela ne se trouve que fort tard. Mais je dis qu'alors la force de l'appétit divin est si grande en l'âme que les souffrances qui pourraient le violenter, l'abaisser et lui faire quelque impression demeurent au-dehors sans entrer de si loin que ce soit. Je ne doute pas que plusieurs ne soient fort éloignés de cet état, mais n'importe : il suffit d'y tendre de

123. *refus* : répandus

toute son activité et indéficiemment¹²⁴, et comme c'est l'œuvre de Dieu, il le fera puissamment en eux, pour les recevoir heureusement et les couronner glorieusement.

Or quiconque se sent arrêté en ce chemin se doit animer à le poursuivre, par un raisonnement essentiel conforme à tout ceci. Celui qui ne peut pas se perdre doit agir sensiblement, voire en faveur des sens, pourvu que cela tende à Dieu, lequel est au-dessus de tous nos concepts. De plus, il faut que la mortification de notre part soit en éternelle vigueur et que nous donnions ordre que ce qui semble mort ne revive point : telle est notre vie et notre exercice en ce monde. Ce sera toujours à refaire jusques à notre dissolution totale, ce qui fait voir la grande pauvreté et faiblesse de notre nature. Dieu le permet ainsi afin qu'elle ne s'enfle pas par présomption et complaisance, chose si contraire au *rien*¹²⁵ et à l'humilité que cela la sape jusques en la racine.

Celui qui au-dedans de soi est bien muni contre le danger a beaucoup de force, car il a de bonnes armes défensives pour se garantir. Mais celui qui est errant et vagabond, ne sachant que faire et à quoi s'employer, est misérable : car il trouve toujours tant et tant d'ennemis domestiques qu'il n'a pas seulement le cœur de les affronter pour leur faire tête. Cela fait qu'enfin il est délaissé de Dieu comme vaincu, lâche et pusillanime, qui ne sait pas faire état de la vraie vie ni du vrai bonheur, qui n'est autre que Dieu en soi-même.

Nous montrons ici ce qui est souverainement parfait, sans néanmoins laisser de fournir les moyens d'y tendre et d'y parvenir. Ô Dieu! les grandes suppositions que nous faisons ici! Mais il ne faut pas que les grandes régions que nous vous faisons voir vous épouvantent, si vous les pouvez passer. Le peu, le beaucoup, le grand et le tout sont présents à Dieu. Il a bien vu et su la mesure que vous en deviez avoir, pour sa gloire et pour votre mieux. L'usurpation que ses serviteurs font de ses dons lui déplait tant que c'est ce qui ferme les mains à sa libéralité, et il ne

124. *indéficiemment* : sans déficience

125. Italique présent dans l'original (comme précédemment).

se retient de les départir qu'afin de nous rendre moins coupables devant lui. C'est pourquoi, faisant la clôture de ce chapitre, je vous avertis que, tandis qu'il y aura en vous la moindre réflexion de la part de l'homme sensuel, vous n'êtes pas parfaits.

Chapitre 9

Traité plus ample de l'humilité

L'ange superbe se voulant égaler à Dieu et mettre son siège à l'égal du trône de Sa Majesté a été fait diable, (30) et en un moment précipité du haut du ciel au plus profond de l'enfer ; et nos premiers parents, tentés du même orgueil, lui ayant consenti et transgressé le commandement de Dieu, nous eussions été pareillement damnés si Dieu en nous en eût miséricordieusement garanti, nous rendant la vie de sa grâce par une très merveilleuse manière, qui est l'humilité. Cette vertu ne pouvant convenir à sa divinité, il s'est fait homme pour nous en enseigner les pratiques par son exemple et pour nous guérir de la superbe par son humilité. De sorte que comme le diable est le principe de la superbe parmi les anges et les hommes, Dieu infini dans la loi de la grâce est l'auteur, le principe et l'exemplaire de l'humilité.

Le premier acte qu'il en a fait a été son Incarnation, par laquelle il s'est fait notre remède et notre exemplaire, pour la gloire et le plaisir infini de son Père éternel : ensuite de quoi il a toujours pratiqué cette vertu, premièrement comme Dieu enfant et puis comme Dieu homme, jusques à la mort de la croix. Il s'est abandonné aux hommes pour souffrir tous les effets de leur cruauté, afin que, s'humiliant jusques à la mort, il accomplît son amoureux dessein pour notre bien éternel et infini. Ce n'est que pour ce sujet qu'il a vécu entre nous comme l'un de nous, dans les actes continuels d'une très amoureuse humilité, et dans toutes sortes d'abandonnements et de résignations, dont les merveilleux effets en vérité ne se peuvent exprimer que d'une distance infinie, vu ce qu'il est et ce que nous sommes.

Ce très vif et profond aspect ravit si fortement les élus prédestinés, qu'entièrement vaincus et confondus, ils ne savent que penser ni que faire pour y correspondre par éternelle et profonde humiliation, et pour imiter ces si ravissantes œuvres d'un Dieu avili, travaillé et méprisé par la maligne cruauté des hommes maudits, ses perverses et ingrates créatures. Ils envisagent continuellement ce Sauveur humilié pour eux, sachant que depuis le péché, les hommes sont de telle condition que, quoiqu'ils aient été guéris de la superbe par l'abaissement du Fils de Dieu, s'ils le veulent, néanmoins ils ne sauraient jamais s'humilier surnaturellement et comme il faut sans l'aiguillon et la vue très vive de cet Objet. Ce qui les ayant une fois vivement touchés au-dedans d'eux-mêmes, ils sont contraints de se réputer¹²⁶ désormais comme le même rien, en soi et en vérité.

Puis donc qu'il est vrai que le sang de ce divin Médecin a été répandu pour être le médicament et le remède de l'homme frénétique¹²⁷, c'est ce sacré remède et médicament duquel nous devons faire un perpétuel usage pour la guérison de tous nos maux, et ce remède nous étant appliqué efficacement par ce Médecin nous guérira entièrement. Nous ne pouvons assez nous humilier en l'aspect de cette infinie grandeur abaissée et humiliée sous les pieds des hommes maudits, qui par leur enragée cruauté ont exercé contre elle toute leur malice, jointe à celle des diables.

Que ferons-nous donc et que dirons-nous à tout ceci? Si tout y est infini de la part de l'Objet, voire en chacune de ses moindres œuvres et souffrances, n'est-ce pas plutôt un sujet de demeurer éternellement ravis en notre admiration, que de parler si basement d'un fonds si prodigieux, qui, comme une mer infinie, contient toutes sortes de prodigieuses vérités, tant en l'œuvre qu'en la manière et en la cause? Car quant à *l'œuvre*, les peines et les douleurs sont infinies. Quant à *la manière*, nous ne voyons rien que d'infini dans ses humiliations et résignations, dans sa très humble

126. *se réputer*: croire de soi que

127. *frénétique*: atteint d'égarément d'esprit

obéissance et dans sa patience héroïque. Enfin quant à *la cause*, son amour est infini, lequel a été la source motive de tout cela.

Si donc c'est l'amour à qui nous sommes entièrement redevables de tout notre bien, c'est au même amour souverainement humilié, c'est à un Dieu fait homme, pour vivifier les hommes de sa propre vie divine, que nous sommes infiniment obligés ; et c'est devant cette humble Majesté que nous devons répandre mille et mille vies, si nous les avons. Puis donc que nous ne pouvons y employer qu'une si chétive et misérable vie que la nôtre, et que Dieu nous y convie incessamment, c'est ce que nous devons faire avec ardeur et infatigablement, allant toujours à sens contraire de nous-mêmes, sans indulgence ni rémission quelconque.

Car l'amour-propre et la superbe étant une même chose en nous, c'est cette mortelle et infernale peste que Dieu est venu guérir, vêtu du sac de notre mortalité, afin que si nous vivons comme il a vécu en terre, nous soyons excellemment et hautement participants de tous ses biens, tant selon l'âme que selon le corps, en la claire, infinie et éternelle vision de Dieu. (31) Ce sont là les moyens et le vrai ordre pour retourner en bref, quoiqu'avec une difficile facilité, au terme duquel nous nous sommes éloignés par notre vie effuse et corrompue dans les habitudes du vieil homme, tout opposé et contraire à Dieu.

Humilité n'est autre chose qu'une habitude, accompagnée d'actes intenses et fervents, laquelle fait qu'on désire être cru et traité comme très vil. Par ce désir entretenu toujours en sa vigueur, on s'assujettit au-dedans et au-dehors à tout homme, sans exception, et sans considération de petitesse ou de grandeur, pour l'honneur et l'amour de Dieu, et cela en temps et en éternité, à quelque prix que ce soit. Voilà la définition essentielle que je donne à l'humilité. Les Pères de l'Église et les mystiques parlent plus au long de ceci, c'est pourquoi, laissant les discours intellectuels et persuasifs, je dirai seulement ce qui est de pure et importante pratique, essentiellement et succinctement.

Pour parvenir donc à cette vertu si surnaturelle, il faut vaquer en vérité de pratique à la connaissance de soi-même, avoir une ferme croyance de son propre rien et se mettre au-dessous du

plus vil homme qui vive sur la terre. Cette vile estime de soi-même est de la foi du vrai humble, d'autant qu'il voit qu'il a plus et tout autrement offensé Dieu que tout autre pécheur, et s'il veut bien sonder le fond de cette vérité, il verra, sentira et croira qu'il a plus péché que tous les hommes ensemble.

Que s'il n'a cette vue et ce sentiment si vif, au moins lui sera-t-il facile de croire qu'il eût pu autant pécher et qu'il eût autant offensé Dieu par effet, si sa divine Bonté ne l'eût arrêté de sa toute-puissante main, et ne l'eût empêché de tomber en des péchés mortels encore plus grands qui, comme autant d'abîmes, s'invoquaient et s'appelaient les uns les autres¹²⁸. Il verra comme quoi Sa divine Majesté lui a ôté plusieurs occasions de ruine et lui a peut-être donné un cœur tendre, docile, dévot et amoureux, ce qui lui sera un sujet d'éternel étonnement ; par ce moyen, il arrivera bientôt à la vraie connaissance de soi-même, désirant joyeusement, et en paix et tranquillité de cœur, le vrai mépris, avec plus d'avidité qu'un homme altéré ne désire le vin le plus délicieux. Il prendra un très grand plaisir à se porter discrètement aux vraies humiliations, et tandis qu'il y aura quelque répugnance, il la découvrira très exactement à son directeur, afin qu'il l'exerce sans l'épargner au vrai mépris et à la honte, vergogne et confusion de soi-même, selon sa lumineuse prudence.

Mais il ne faut point que celui qui s'exerce comme il faut entre Dieu et soi se méprise par paroles ou gestes de son propre mouvement devant les hommes. Toutes ces humiliations, telles qu'elles puissent être, ne sont très souvent que mensonge et apparence, et des effets de vanité, de chatouillement et de complaisance de cœur. Il faut que toutes ces pratiques soient commandées expressément. Que si on vous dit vos vérités, vous pourrez une fois seulement, d'une face allègre, répondre qu'il est vrai, sans faire aucune amplification de ce qu'on vous a dit. Il y en a pourtant qui peuvent le faire à la bonne foi, mais qu'on tienne pour règle générale qu'il ne faut dire ni bien ni mal de soi-même : c'est assez qu'on nous mésestime, nous gardant de donner mauvais exemple.

128. Cf. Ps 41, 8.

Si on dit du mal de nous, il en faut être joyeux en notre cœur, nous étonnant pourquoi on n'ose nous traiter comme méchants et malins¹²⁹, et comme les plus déloyales créatures de la terre. Cela est plus aisé à dire qu'à pratiquer, et ce n'est pas un effet de nos propres forces, mais de la pure grâce de Dieu. C'est pourquoi nous défiant de nous-mêmes, nous devons nous confier totalement en Dieu, qui nous donnera toujours le désir actuel de nous confondre véritablement, conformément à la vérité de notre rien.

À quoi nous joindrons en tout rencontre les actes de toutes les vertus, tant entre Dieu et nous, qu'à l'extérieur ; desquels nous naissent les diverses affections, en nous humiliant en vérité, tant par dedans que par dehors, quand il en sera besoin.

Comme cette riche vertu est un très excellent joyau, il faut aussi grandement travailler pour l'acquérir en toute la manière susdite. Il faut pour cela que nous nous portions aux humiliations, aux mortifications intérieures et extérieures, à la sainte et joyeuses haine et au continuel mépris de nous-mêmes, aux joyeux combats de nos opiniâtres passions et à toutes autres semblables choses, qu'il faut incessamment pratiquer jusques à ce que l'on soit devenu libre et sans empêchement de cœur, et partant, seigneur et maître absolu de soi pour Dieu. Alors on vivra de la vie de l'esprit avec pure et droite attention, et on aura l'habitude de (32) l'humilité et des autres vertus qui l'accompagnent inséparablement, puisqu'elle en est la mère et la productrice.

De vrai, quiconque est vraiment humble est par conséquent obéissant, patient, doux, mansuet¹³⁰, fort, diligent et actif, et ainsi du reste des vertus. Il est aussi entièrement mort à la nature, de laquelle, par succession de temps et d'exercices, il a manifestement connu les voies très occultes et très fines. C'est pourquoi il abhorre la nature comme la mort même, non comme nature, mais à cause de sa malice et de sa finesse, et parce que, comme d'une subtile glu, elle englué incessamment l'esprit par ses

129. *malin* : qui se plaît au mal

130. *mansuet* : qui a de la mansuétude

propres recherches, ne voulant point de mortification, comme totalement contraire à sa propre vie.

Mais une âme humble se rendant généreuse et magnanime, ne fait état que de faire mourir toujours et partout cette nature viciée et corrompue, pour rendre Dieu maître et possesseur absolument et entièrement de tout soi. C'est pourquoi elle désire mourir en un temps, elle meurt en un autre temps successivement, et elle est morte au dernier temps à tout propre jugement, à sa propre estime, à sa propre opinion, à sa propre complaisance, à sa propre sagesse et à tout le reste de ses propriétés naturelles très malignes qui font continuellement la guerre à Dieu.

Enfin, quiconque a l'habitude de la parfaite humilité par exercice est bienheureux en un bon sens, vu la grande disposition qu'il a par ce moyen à la vraie sainteté. Mais personne n'est revêtu de cette noble habitude en perfection, qui ne soit de mœurs, sentiments et affections très purgés, qui ne soit net de cœur et qui n'ait la faculté de l'âme véritablement réparée, pour voler en l'amour de Dieu au-delà de toutes les vertus.

Or, à mesure que quelqu'un avance et profite en cette vertu, tous les actes en sont plus faciles et plus savoureux, ce qui fait qu'on surpasse facilement le sens et la raison, demeurant déjà arrêté en quelque état de repos, où tout l'homme sensitif est recueilli et déjà simple uniformément en quelque manière. Si bien que, quand le labeur de l'homme n'outrepasserait jamais cet état par l'ardente activité de ses amoureux exercices, il serait dès là grandement heureux, pourvu qu'il sache toujours référer tout le bien qu'il a reçu à Dieu même qui en est l'auteur et qui ne le lui a donné à autre fin que pour lui être rendu incontinent; et pourvu qu'il ne désire autre chose pour soi que la confusion, le mépris et l'opprobre perpétuelle.

Il faut remarquer avec saint Bernard et les autres mystiques qu'il y a deux sortes d'humilité, l'une qu'ils appellent *claire* et l'autre *fervente*. La première s'exerce par la raison persuadée et convaincue: par exemple, voyant qu'un Dieu qui est la cause et l'objet final de toute créature s'est tant abaissé, humilié et totalement anéanti en vivant et mourant pour le salut des hommes.

Toutes les œuvres de ce divin Sauveur nous étonnent tellement et nous ravissent en une si profonde admiration, qu'éternellement anéantis sur cet aspect, nous ne savons alors que faire, que dire ni que penser. Nous voyons clairement qu'il faut répondre à cela par œuvres, par renonciations et par morts ; et convaincus et persuadés des infinies raisons de contraires si opposés l'un à l'autre, nous nous rendons et rangeons à notre devoir, qui est de recouler activement, sans cesse et de toutes nos forces en notre centre divin, éternel et désirable.

L'âme tombant dans ces profonds abîmes épuise bientôt sa raison et soi-même en Dieu infini, auquel elle est arrêtée et attachée fixement, à contempler en profonde admiration les infinies merveilles qu'il a tirées et manifestées aux hommes pour leur bien éternel. Ici la raison cède, et l'homme demeure ravi dans le silence éternel ; et ayant surpassé toute son intelligence, sa raison et soi-même, il tombe et défaut totalement à sa compréhension. Il voit en cet abîme combien le pouvoir humain est court et limité pour la compréhension de cette infinie immensité ; et cela fait que l'homme se ravit et se perd de plus en plus en l'aspect de cet Objet qui, par ses attouchements divins, remplit le cœur et toutes les puissances sensitives d'un amour admirable, si bien qu'il est déjà par ceci totalement changé de ce qu'il était, avant qu'il eût la connaissance de Dieu.

Or à parler humainement, c'est le propre de la nature bien judicieuse et bien raisonnable, qui agit et est arrêtée dedans les bornes et en l'ordre de ses propres lois, conformes à la lumière de la raison, que les personnes de moindre condition se sentent obligées de quitter les vices et de se rendre vertueux, s'il voit les grands rois, princes et autres gouverneurs de la république faire (33) gloire d'une vie vraiment vertueuse. La Sainte Écriture, la terre, et même les profanes moraux, sont pleins d'exemples de tout ceci ; et nous disons en commun proverbe que tout le monde se porte ou au vice ou à la vertu selon l'exemple des rois.

Selon cette vérité, plusieurs sont grandement portés par la raison à être humbles, bons et vertueux, et le font tandis qu'ils sont puissamment émus par la présence ou par le souvenir de ces

rare exemples. Mais cela étant éloigné de leurs yeux ou de leur mémoire, ils demeurent tout nus et tout vides en eux-mêmes de ces mouvements et connaissances, et retournent incontinent et sans délai, les uns peu à peu et les autres tout d'un coup, à leur première vie et à tout leur vieil homme corrompu en ses naturelles et bestiales appréhensions et en ses actions et pratiques.

Ceux qui ne savent pas se perdre en vraie mort d'esprit montrent assez évidemment en ce que je viens de dire qu'ils n'ont jamais cherché purement Dieu, mais seulement eux-mêmes dedans les dons et attouchements divins, à cause qu'ils sont très délectables au goût du cœur et de l'esprit. Ils y ont établi leur repos final, et non purement en celui qui en est l'auteur, lequel doit être craint, révééré, servi et aimé d'un très pur et filial amour, à cause de ce qu'il est, qu'il a et qu'il possède en tout lui-même. Aussi n'ont-ils que la vie purement sensible et ne sauront jamais ce que c'est que de surpasser les sens, la crainte, la honte et toute la raison. Encore qu'ils aient beaucoup reçu des influences divines, n'importe, il en sera ainsi ; d'autant qu'ils ne sont point parvenus au pur amour qui fait en la créature une vraie et forte adhésion à Dieu ; et cela est cause qu'il faut que les docteurs mystiques, par nécessité, se munissent d'un monde de raisons et qu'ils en remplissent de très gros livres, qui ne servent à autre effet qu'à induire persuasivement et à vaincre et convaincre l'homme charnel et animal.

Sans doute, nous avons un grand sujet de déplorer la condition humaine, de la voir si effuse¹³¹, si courte et si ravalée. Car supposé même que quelqu'un soit de meilleure et plus forte trempe que ceux dont je viens de parler, il aura toujours très grande peine à se maintenir en son désir de Dieu. Les choses humaines sont composées d'ordre et de désordre, ce qui fait même une harmonie composée de discordants accords. Mais cela même lui fera incessamment relâcher sa course vers Dieu, et souvent plus ou moins cruellement passionner¹³² son cœur de toutes sortes de mouvements et de passions naturelles, sans ordre ni raison, et en

131. *effuse* : répandue

132. *passionner* : exciter la passion, l'intérêt

totale confusion de tout soi. De sorte qu'il se sentira totalement renversé en l'esprit, captivé et vaincu de ses premiers appétits bestiaux, et retourné à la chair et au sens, ou pour mieux dire à l'homme sensuel et bestial.

L'humilité donc de ces passionnés qui ne sont que dans le sens, n'est que plâtre et mensonge, qui ne durera, à tout le plus, qu'autant que durera l'influence divine. Ils feront assez voir ce que je dis quand on les exercera en quelque façon, que ce soit au-dedans et au-dehors, contre leur raison et leur jugement. On les verra murmurer, contester et piquer mortellement, et si quelques-uns d'entre eux dissimulent et endurent les pointes qu'on leur donnera, ils seront sages au respect des fols qui remplissent la terre à l'infini.

Il est donc vrai que s'il y a plus de raison que d'amour dans le motif de l'humilité, elle n'est que feinte et apparente ; elle n'endurera jamais l'exercice des hommes au-dehors, et ils excéderont toujours plus ou moins sa raison. C'est pourquoi il se faut plus exercer par l'amour que par la raison, et si on ne s'exerce que selon la raison, on bâtit sur le sable. Les païens mêmes ont bien reconnu cette vérité, qui envisageant l'excellente beauté de la vertu, se sont souvent plus exercés dans l'amour d'icelle que non pas en la seule raison.

Animons donc ardemment notre Objet qui est Dieu. Animons notre raison et notre connaissance d'un ardent amour, mais qui soit véritable et qui soit au-dessus du raisonnement humain. Car si l'amour ne surpasse cela, l'homme n'outrépassera jamais soi-même ; et ne faisant point mourir son homme extérieur, qui est le sens et la raison inférieure, pour le rendre esprit par le motif et la voie d'amour, il ne se sentira jamais convenablement élevé, même à la première et plus basse unité du cœur.

Ce n'est aussi qu'un jeu illusif et de nulle valeur de n'avoir en ceci que le sentiment d'une tendresse et dévotion sensible ; d'autant que, lorsque que cela est passé, (34) on se trouve totalement destitué de bonne volonté pour les exercices précédents et accoutumés ; et qu'il n'y a point encore de vrai amour acquis ni infus dedans le cœur, ni dans l'appétit, ni dans aucune des puissances de l'homme supérieur ou inférieur. Ce défaut est la cause

que plusieurs commençants qui ont semblé faire merveilles en matière d'oraison et de vertu, et après avoir surpassé tout ceci et avoir été touchés du pur amour de Dieu, font voir par après qu'ils n'étaient possédés que de leur amour-propre et ne se reposaient qu'en eux-mêmes.

Car la longue soustraction des influences sensibles de Dieu les a totalement vaincus et déjetés, comme pusillanimes et efféminés ; et retournant à eux-mêmes par réflexion active, ils ont perdu Dieu et son accès facile. Il se sont rappelés à la vie de l'homme animal et se sont répandus toujours de plus en plus en toutes occasions dans les créatures, et même ils ont oublié les premières traces, vestiges et impressions de Dieu en eux. En sorte qu'ils ne se souviennent plus de leurs premières élévations et dilatations de cœur, des premières connaissances qu'ils ont eues de Dieu et d'eux-mêmes, ni des désirs qu'ils avaient de l'aimer tout seul et de toutes leurs forces, en se haïssant eux-mêmes parfaitement et continuellement. Les résolutions qu'ils avaient formées de n'avoir jamais autre objet, autre repos, ni autre plaisir que lui se sont évanouies, parce qu'ils n'ont pas suivi Dieu purement, mais son influence sensible, non son pur amour, mais seulement la savoureuse douceur de l'amour sensible. Bref, ils n'ont pas suivi la croix ni la mort de Jésus-Christ, laquelle il a souffert pour tirer tout l'homme à soi et pour le perdre en infini abîme de son amour, moyennant son actuel et continuel plongement amoureux en tout lui.

Les directeurs des consciences doivent avoir beaucoup d'égard à ceci, afin que ceux qu'ils conduisent perdent et surpassent leur première sphère en temps et lieu, par un véritable amour. Car il est totalement impossible que l'on commence à sentir et vivre mystiquement par simple intelligence et par la sagesse divine et infuse, sinon par cette totale mort et suppression de l'appétit sensitif et raisonnable, dont le premier ne convient qu'aux hommes brutaux et l'autre ne le surpasse pas assez. En un mot, cette mort de tout l'homme extérieur est totalement nécessaire pour entrer au commencement de la foi et de la vie du vrai esprit.

L'intelligence de cette vérité est cachée à tous les hommes qui ne vivent que dans la nature, tant doctes puissent-ils être des sciences humaines, parce que tout cela est de la science des saints, qui comble d'amour et de lumière ses amoureux sujets. Chaque chose a le goût de ce qu'elle est : la chair a le goût de la chair et les hommes pleins de la divine Sagesse ont aussi le goût de la même Sagesse. Parce que cela est de l'effet du même Amour débordé en eux pour les faire recouler impétueusement et pour les arrêter stablement en l'immensité de son Tout, dedans lequel ils se plongent et se perdent de plus en plus à eux-mêmes, ne laissant rien à faire ni à endurer pour cela. Car leur désir est toujours plus grand et plus avide, qu'ils ne peuvent pratiquer à cause de la grandeur, beauté et bonté de leur divin Objet.

L'homme animal écouterait tout ceci, le lira et ne le comprendra point. Au contraire, il jugera et croira que ce n'est que folie, d'autant que, comme les mystiques *sondent tout, même des choses profondes de Dieu*, selon le dire de l'Apôtre¹³³, les hommes animaux au contraire sont autant éloignés de cette intelligence et de ce jugement que leur vie est bestiale et animalement effuse dans la chair et dans le sang. Par tout ceci on discernera manifestement ce qui n'est qu'apparent d'avec ce qui est vrai, ce qui n'est que corps d'avec ce qui est esprit, le peu d'avec le beaucoup, le grand d'avec le plus petit, le rien d'avec le très peu, et pour tout dire en un mot, le divin d'avec l'humain. On verra quand et pourquoi finira la vie du sens, et comme lui succédera une vie éternelle. On verra l'humble amour aux commençants, et beaucoup mieux aux profitants, et l'amour humble et unique aux vraiment parfaits.

Rentrant en mon sujet, je dis avec saint Augustin¹³⁴ que, si on me demande qui est le meilleur et le plus agréable à Dieu d'entre les hommes, je réponds que c'est celui qui est humble ; et si on me faisait cent fois la même demande, je répondrais toujours la même chose. Que si on me demandait qui est le meilleur entre les humbles, je répondrais toujours que c'est celui qui est le plus

133. I Co 2, 10.

134. Cf. saint Augustin *Lettre 118, 2*.

humble de tous. Mais ce sont personnes qui paraissent (35) ordinairement moins que les autres : ils ne sont connus que par leurs semblables. La mort et les croix continuelles reçues de toutes parts sont leur unique plaisir, quoiqu'ils n'en témoignent rien. Mais hélas, de qui parlons-nous ? D'un homme sans doute aussi rare entre les hommes que le phénix entre les oiseaux.

Car on voit beaucoup de serviteurs de Dieu dont le cœur semble ne respirer qu'humilité et leur voix ne résonner autre chose que cette vertu, lesquels cependant aux occasions d'exercice, voire du plus petit qui se puisse présenter, en sont autant éloignés que le ciel est éloigné de la terre. Ils se consomment presque vainement et sans fruit en oraison, parce qu'autre chose ne vit en eux que l'homme extérieur, assez subtilisé et plein de ses vieilles habitudes et de ses propriétés mauvaises et corrompues.

Ces personnes, ainsi engluées d'elles-mêmes, veulent toujours être préférées en toutes choses. Elles veulent juger de tout, sans jamais se démettre de leurs sens, au moins intérieurement. Elles tirent tout à leur intérêt, s'il leur est possible, avec tout l'artifice que leur subtile et caute¹³⁵ nature leur fournit, tâchant toujours de faire ce qu'elles veulent, selon toute l'étendue de leurs desseins. Elles méprisent tout autre sentiment et jugement que le leur, par une grossière et pourtant inconnue recherche, qui est un effet de leur superbe. C'est ce vice qui produit en eux toutes les occultes propriétés, qui rendent leur fond plus infect et corrompu qu'on ne le saurait penser. Ils sont très habiles et actifs à exercer les autres, spécialement si ceux-là sont de moindre condition qu'eux ; et plus quelqu'un leur est inférieur et inégal en condition, plus aussi le traitent-ils cruellement. À peine leur peut-on donner suffisant exemple, tant ils sont rigoureux et sévères à juger et à censurer ce qui leur apparaît le moins défectueux, quoique souvent bon et sans coulpe.

Or si ces personnes voulaient être totalement changées de leur vie corrompue, ils devraient se donner en proie et se résigner aux violents et continuels efforts de quelqu'un qui, par manière de

135. *caute* : qui a de la précaution

dire, les poussât continuellement à bout. Mais comme ils sont infiniment éloignés d'un tel appétit et affection, ils vivront et mourront en leur vieille peau. Au reste, quoiqu'il soit vrai qu'il s'en trouve qui semblent n'avoir aucune estime d'eux-mêmes, pendant qu'il ne s'agit point d'affaires à traiter avec des personnes plus judicieuses et de plus grand poids, néanmoins la vérité est qu'ils sont détenus d'eux-mêmes pour jamais, sans qu'ils le sachent et le connaissent, tant ils sont subtils et fins à se chercher eux-mêmes. Car leur subtile corruption leur est cachée, dedans le fin fond de leur nature viciée.

C'est pourquoi la vraie humilité toujours mourante dont nous parlons étant si contraire à leur nature, ils ne sont nullement propres à un si excellent, si pénible et si laborieux exercice que celui-ci. Pendant qu'il ne s'agit de rien contre eux, ils conçoivent et parlent comme des saints ; mais touchez ces montagnes, elles jetteront une épaisse fumée ensouffrée et pleine de mauvaises odeurs. Car ils sont pour l'ordinaire d'un esprit sourcilleux, inquiet, hagard et ambitieux, et avec cela chagrin, amer, noirement mélancolique et plein d'autres défauts qui sont nés avec eux. De sorte qu'ayant entrepris l'exercice de l'amour de Dieu et la mortification d'eux-mêmes, ils sont demeurés vaincus tout à l'entrée de cette voie, et dès la première pointe et rencontre de leurs ennemis, tant par le dedans que par le dehors d'eux-mêmes.

Comme les contraires se montrent et se font voir plus parfaitement par leurs contraires, nous opposons ces misérables à ceux qui sont véritables et saints, pour faire voir l'excellence de leur vie : vie qui est toujours souffrante et toujours mourante, selon que leur amour infini et objectif exige d'eux incessamment, s'ils sont arrivés à ce haut état de perfection. Les sensuels dont nous avons parlé fuient soigneusement et diligemment les croix ; et ceux-ci, animés de la force de Dieu active et passive, les attendent à tout le moins de pied ferme et les reçoivent amoureusement, non jamais d'autre part que de la part de leur Bien-Aimé, comme au contraire ceux-là ne les reçoivent que de la part des créatures, d'autant qu'ils sont tout réfléchis sur eux-mêmes.

Au reste, nous ne prétendons pas les rendre meilleurs par ceci. Ils lisent et entendent assez d'excellentes vérités, tant spirituelles que de la pure doctrine ; et cela leur devrait suffire pour se connaître eux-mêmes, et laissant là tout le dehors qui ne fait point à leur but, rentrer à bon escient tant en Dieu qu'en leur propre fond. Mais ne le faisant pas, Dieu aussi n'a rien en eux (36) davantage que ce qu'il a dans les hommes du commun, et qui ne sont qu'en un bas degré de sa grâce et de son amitié. Pour mon regard, je voudrais bien que ces pauvres hommes se voulassent appliquer ordinairement à la lecture, et bien plus à la pratique, du livret intitulé *Le Mantelet de l'Époux*¹³⁶ : ils se verraient là naïvement représentés avec toutes leurs misères.

Nous avons assez manifestement montré que l'humilité *claire* toute seule n'est guère de chose, et que plus on va profitant en la voie de l'esprit, plus facilement on quitte la raison pour suivre Dieu et ses divins attraites. Car l'homme tiré au-dedans par ce moyen est déjà rendu simple pour entrer et pénétrer d'un esprit actif et d'une simple et très facile application dans la perfection et grandeur de Dieu et en son essence divine ; ce qu'il contemple et pénètre comme une seule chose si clairement, si à découvert et avec si grand plaisir d'esprit, que tous les plaisirs créés ne sont rien en comparaison. L'âme désormais s'avance tellement en ce jeu et en ce négoce d'amour que le moindre détour de là lui est une mort très amère. Aussi ne peut-elle plus se résoudre de s'en détourner, à moins que d'être totalement méchante et déloyale à son amour, qui va tirant, ou pour mieux dire ravissant le sien à soi. C'est pourquoi ces âmes redoublent de plus en plus leur activité amoureuse, jusques à ce qu'elles défont du tout à leurs forces et à leur opération en l'abîme de Dieu, leur amoureux Objet.

Mais avant d'être arrivées là, il leur a fallu souffrir les profondes et mortelles rigueurs de fervente humilité en un temps, et plus que fervente en l'autre temps, en nudité, morts, renonciations, pertes, résignations, indifférences, conformités, et toutes autres

136. *Le Mantelet de l'Époux, De l'imitation intérieure de la vie et croix de N.S. Jésus Christ, enseignant l'homme et le conduisant à la perfection*, du franciscain Frans Vervoort (v.1495-1555), disciple de Ruusbroec, traduit en français en 1596.

semblables voies qu'il a fallu généreusement passer sans appui ni consolation aucune. De sorte que les misères souffertes ne se peuvent exprimer de bien loin, telles qu'on les a senties et passées successivement, et très diversement en chacun de ces degrés. Car l'amour illumine en un temps, il illumine et commence à purger en l'autre, et puis il purge purement sans consolation ni lumière, et enfin cet Objet infini se montre à l'âme en toute sa beauté, qui la ravit en un moment à soi, de sorte qu'elle est toute liquéfiée et fondue éternellement dedans toute l'immensité de son feu très actif et très dévorant.

Alors ces âmes sont arrêtées par-dessus toute chose en l'éternelle contemplation et fruition de leur bien objectif, duquel elles sont entièrement surcomblées en leur total, par-dessus la distinction, et très uniformes, très unes et très uniques en leurs opérations, plutôt passives qu'actives, mais passives en action¹³⁷, ce que ceux de cet état seulement peuvent comprendre. C'est ici qu'il n'y a plus rien de la créature, à cause du Tout infini, qui est et existe par soi-même. Mais nous dégageant du fin fond de cette mer, il faut nous y replonger moins profondément, en sorte que nous n'y soyons pas entièrement perdus.

Je dis donc que c'est l'amour qui met en acte les habitudes des vertus et les fait être même chose avec lui, sans qu'il y ait plus de distinction entre lui et elles dans l'état actif, et bien moins encore dans l'état passif. Mais plusieurs seront autant éloignés de me pouvoir comprendre qu'ils le sont de cet état très haut et très perdu. Car c'est ici une science mystique, dont l'excellence et la fruition profonde, large, simple, très unique, n'appartient qu'à celui qui est dessus l'escalier d'amour, et qui le monte très activement ; et ce qu'il doit faire, c'est de se rendre digne de toujours monter plus haut, se laissant emporter sans résistance au mouvement impétueux de son amoureux Objet.

137. « On ne prétend donc pas de ne point agir, mais seulement d'agir par la dépendance de l'Esprit de Dieu, pour donner lieu à son action de prendre la place de celle de la créature » (Madame Guyon, *Moyen court*, XXI, 6).

Or le plus tôt que l'âme se perdra en se renonçant, plus tôt elle sera accomplie et rendue digne de la jouissance de son Bien-Aimé, qui la possédera au tout de lui-même, comme sa très déiforme épouse, avec une joie et un plaisir grand et immense, vu la jouissance qu'elle a de tout lui en son total et en sa totale déiformité. Cela semble dû à l'âme qui, étant généreuse à se perdre pour Dieu, s'est librement portée à toutes les premières morts de la nature, lesquelles sont entièrement nécessaires pour entrer utilement et fructueusement aux exercices de l'esprit.

Mais il faut ici avertir les directeurs de ne donner nullement par ordre méthodique des sujets et des matières déduites par les mystiques, de tout ce qu'une âme doit mortifier et faire mourir en elle pour ceci. Mais il faut adroitement trouver tous les sujets de telle mort dans les exercices d'un chacun. (37)

Faire autrement, ce serait tout détruire et boucher de toutes parts les avenues de l'âme à Dieu. Je dis bien plus : il ne leur faut pas même permettre d'en faire la lecture, d'autant que tout cela n'est digéré qu'en pure théorie. Mais on leur pourra réduire ces sujets pratiquement et conformément à leurs portées et capacités. Au reste, celui qui n'est pas propre pour ce qui est moindre en ce traité ne sera jamais ni spirituel de si loin que ce soit, ni même vraiment religieux. Or le moins qu'il faille avoir en ceci pour l'humilité *claire et fervente*, c'est l'humble amour, avec accès à Dieu, par un excellent degré d'amour, acquis à force d'aimer.

Qu'est-ce d'un homme qui n'est point humble en fond ? En quel abîme de maux n'est-il point submergé ? Et comme il n'y a point de moyens d'acquérir la vraie humilité ni les autres vertus, ses inséparables compagnes, sinon par l'amour acquis en quelque bon et véritable degré, comment pourra-t-il avoir les habitudes des vertus (je ne dis pas pour l'esprit, mais même pour la vie morale), ayant si peu d'amour ? De là est qu'on voit si peu de vrais humbles, d'autant que quelques bonnes dispositions qu'ils aient eues au commencement de leur conversion, la nature a prévalu contre Dieu, et ils n'ont ni crainte ni honte de le laisser, étouffant les remords de leur propre conscience. C'est pourquoi ils sont incomparablement plus misérables que ceux qui n'ont jamais

connu ni goûté Dieu par attouchement de grâce et par dévotion sensible. C'est donc en ce point de fidélité ou d'infidélité que consiste tout le bien ou tout le malheur des hommes en cette vie.

Or, encore que toute la science, même mystique, qu'on puisse recevoir d'un autre, ne soit pas capable de disposer l'âme à recevoir les célestes influences de l'amoureuse Sagesse de si loin que ce soit, néanmoins la diligence active lui est totalement nécessaire, et sans cela Dieu ne s'approcherait jamais d'elle par grâce et par dévotion sensible. Il est vrai que cet art et cette industrie ne sert que de très éloignée disposition pour cet effet ; mais aussi faut-il dire que la science de l'esprit, en quelque degré que ce soit, est l'effet de la divine sagesse abondamment infuse, qui fait amour et lumière, et qui donne à l'âme la jouissance d'ineffables et innombrables secrets, et le tout pleinement possédé en vérité et en ordre de très simple esprit. Les très divins mystiques en ont montré et exprimé quelque chose en pure théorie, fort subtilement et excellemment, quoiqu'ils n'en aient non plus approché que l'excellent écoulement que Dieu fait immédiatement en l'âme par soi-même, est plus pur que celui qui se fait par une créature. L'homme bien instruit par l'onction divine et vivifique du Très Saint Esprit, et par la riche lumière des divins maîtres, doit admirer tout cela en profonde révérence et en profond silence, soit qu'il en ait l'intelligence et le sentiment, ou non.

Il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent vivre que de la vie des humiliations, et tout ce qu'elles peuvent faire est de tomber et se relever incessamment¹³⁸. C'est pour cela que tant de livres et de préceptes extérieurs purement sensibles sont digérés : afin de les tenir en continuelle humiliation ; et ils ne se pourront jamais porter plus haut, à cause de leur nature très mal habituée et totalement contraire aux vertus morales, dont le propre est d'orner excellemment l'homme sensitif, selon qu'elles sont parfaitement acquises. Qu'on n'attende donc jamais rien de meilleur de ces personnes. Néanmoins la continuelle guerre faite contre eux-

138. « §8. De ceux qui ne mettent l'humilité que dans l'humiliation » (résumé en annotation marginale).

mêmes les pourra sauver, s'ils persévèrent jusques à la mort. Mais dans cet exercice ils ont très grande peine et douleur de se voir si contraires à eux-mêmes, et si éloignés de la paix et tranquillité de leur cœur.

Cette vérité devrait faire ouvrir les yeux à ceux qui sont employés pour reconnaître tant de mauvais naturels qui se présentent pour être reçus en religion, afin que, faisant un examen entier et exact de ces mauvais esprits, ils les refusassent comme totalement contraires au but de la religion, qui est que chaque religieux vive dans l'étroite amitié de Dieu sans être esclave de ses passions. C'est cette vie malheureuse et si dissemblable à celle de Jésus-Christ qui détruit incessamment la religion et qui lui fait ressentir toutes sortes de mauvais effets ; et on peut bien dire que la religion, telle qu'elle soit, qui n'appréhende pas assez tout ceci par esprit, n'est pas grand-chose, et se verra bientôt entièrement réduite au point de sa ruine. Qui lira ceci l'entende, et qu'il s'adonne hardiment à vaincre toutes ses passions. (38)

Quelques-uns de ces fonds malheureux, superbes, et qui abondent en toutes les vicieuses propriétés de nature, quand on les reprend de chose légère ce leur semble, ils disent : « Qu'est-ce que cela ? Voilà bien de quoi tant crier ? », ces personnes ne faisant conscience d'autres péchés et défauts pour eux que des péchés visiblement et manifestement mortels, quoiqu'à grande peine on les en puisse trouver exempts. Que si, par antiquité de profession, ils ont droit d'opiner sur quelque chose d'importance, en chapitre ou ailleurs, lorsqu'ils ont dit leur sentiment, s'ils voient qu'on ne suit pas leur avis, c'est beaucoup pour eux s'ils peuvent dissimuler cela sans en faire paraître quelque chose. Les plus présomptueux de ceux-là, pleins de propre confiance et de propre estime, négligent les assemblées et s'en déportent, parce qu'il n'y a là ni gibier ni proie pour leur appétit et pour leur propre jugement. Et cela se trouve ainsi non seulement parmi les hommes, mais encore dans les congrégations de filles, certaines desquelles font toute instance à leur supérieure ou à leur abbesse

pour être licenciées¹³⁹ des communes assemblées, parce qu'on ne les croit pas et qu'on ne suit pas leur opinion et leur jugement. Aveuglement et misère si déplorable qu'il est impossible que le pieux et humble lecteur de ces vérités n'en soit profondément touché au-dedans de lui-même, et qu'il n'en rougisse de honte.

Retournant au vrai ordre des humbles en leurs humiliations, je dis que personne n'est si humble qu'il veuille vivre inconnu entre les hommes, sauf la prudence et la bonne discrétion. Cela serait plus facile à celui qui est solitaire tant du corps que de l'esprit ; mais il est difficile dans les communautés, même les meilleures de la terre, beaucoup plus difficile en celles qui sont plus médiocres en esprit et vertu, et totalement impossible entre les hommes du commun. M'arrêtant donc au premier, je dis qu'il faut être souverainement humble, fort et patient pour vivre inconnu entre les meilleurs hommes, et n'être connu que de Dieu seul ; et le nombre de ces âmes vraiment humbles est si petit qu'à peine en peut-on rencontrer une seule. C'est pourquoi le meilleur est d'être parfaitement solitaire tant de corps que d'esprit, autant qu'il est possible ; mort entièrement à soi et à toutes choses créées pour n'être connu en ses voies, en son esprit, en l'ordre de ses intentions et motifs, en ses œuvres, paroles et procédures, que de Dieu. Il vaut mieux être jugé indiscret et imprudent que de se justifier et s'excuser là-dessus, si ce n'était au respect des esprits grandement faibles. Mais à l'égard de ceux qui sont grandement sages à leurs propres yeux, et qui pour cela sont curieux et subtils examinateurs et scrutateurs des esprits, il ne le faut pas faire ; sauf toujours la discrétion modératrice de toutes les vertus, et la défiance de soi-même.

Davantage, le vrai humble en parfaite habitude ne pense quant à soi aucunement à l'humilité ni à sainteté. Il a un sentiment très vil de soi-même, et attend incessamment qu'on le traite conformément à cela, selon l'ordre éternel de Dieu, auquel et duquel il vit et en qui il meurt, très content en tous événements. Il ne réfléchit jamais au-dehors sur soi pour se rechercher, ni sur

139. *pour être licenciées* : pour obtenir permission

les créatures, et reçoit d'elles à très grand plaisir tout mauvais traitement, en désirant toujours recevoir et endurer davantage ; et il fait cela en l'amour infini de son amoureux Objet, son très vif exemplaire, son modèle très parfait, son miroir et son tout, auquel il désire parfaitement ressembler.

Cela l'âme toujours à dévorer toutes sortes de peines et de croix, aimant en perfection celui qui se rend plus actif et plus cruel à le tourmenter, et y employant toute l'étendue de son amour très simple, très fort, et très vigoureux à tout soutenir en très grande joie d'esprit. Les humiliations de ces personnes telles que je les suppose, sont passives et actives entre Dieu et elles au-dedans. Mais pour l'ordinaire elles sont plus passives qu'actives, comme étant l'effet du très fort amour parfaitement acquis, qui est très simple et très patient à tout soutenir, comme je l'ai dit. Mais leurs humiliations sont actives au-dehors, quand et autant qu'il en est besoin.

Les humbles de cœur et d'esprit sont outre cela très joyeux, de sorte que ceux-là même qui les maltraitent croient assurément que ces humbles personnes dont ils font leur jouet et leur plaisir n'endurent point, ou qu'ils souffrent leurs cruels efforts et leurs mortelles pointes avec extrême regret et crève-cœur de ne se pouvoir promptement venger, et qu'ils ne s'en abstiennent que par vraie hypocrisie. C'est ici une vraie marque et un vrai effet des hommes (39) souverainement humbles ; et l'Apôtre l'a manifestement montré par ces paroles : *Nous sommes, dit-il, estimés de ceux qui nous maltraitent, comme des séducteurs, quoique nous soyons véritables ; comme inconnus, et néanmoins on nous connaît bien ; comme châtiés, et non mortifiés*¹⁴⁰ ; *comme tristes, et toujours joyeux ; comme mourant, encore que nous vivions ; comme indigents, quoique nous départions des richesses à plusieurs ; comme n'ayant rien, quoique nous possédions toutes choses*¹⁴¹.

140. *mortifiés* : mis à mort

141. II Co 6, 8-10.

De cette parole on collige¹⁴² facilement la souveraine humilité, telle que la pratiquaient les apôtres. Mais on ne peut davantage montrer ni comprendre dans le parfait humble, que par le terme de *mort* : attendu que s'il est totalement mort à tout le créé et à lui-même, rien ne se voit ni ne se trouve plus de lui, pour des raisons qui sont autant perdues pour un tel homme que lui-même est perdu en Dieu.

L'humilité des parfaits qui vivent en exercice par-dessus tout exercice, est souvent couverte de la liberté divine ; si bien qu'en l'ordre et l'effet de cette divine liberté, on semble souvent juger des choses dont il s'agit, et même contester, quoiqu'on ne fasse ni l'un ni l'autre. On ne fait autre chose qu'ajouter par esprit le poids à chaque vérité qui se présente, et cela dans la balance de la raison et de l'équité. Car l'homme spirituel voit et appréhende autant subtilement par esprit les vérités morales qu'il vit en esprit, très abstrait du sens et du sentiment. Si bien qu'il n'y a personne qui le puisse discerner ni le connaître, à cause de son éminente élévation, sinon ceux qui sont de pareille vie et de même esprit.

Néanmoins ces personnes sont assez connaissables par leur égalité, stabilité et immobilité, et en ce qu'elles ne sont touchées ni émues au-dedans si peu que ce soit, encore qu'il puisse sembler le contraire à l'extérieur. Mais ils se doivent donner diligemment de garde que leur sainte liberté ne couvre à eux et aux autres la subtile superbe et l'humilité vraie sous un même voile. On les reconnaîtra aussi à leur totale démission par dedans, quand on ne jugera pas leur opinion équitable ni meilleure que le jugement de quelqu'un ou de plusieurs sur ce qui se présente.

Voyons maintenant combien la superbe est subtile dans les hommes, même après qu'ils semblent en être purgés par l'infusion et le fidèle exercice de l'humilité. Il peut arriver qu'à la longue ils aient en partie reçu et en partie acquis avec leur travail la vraie humilité, et qu'ils semblent être affranchis de la servitude de la superbe, et que cependant la superbe soit encore fort enracinée en eux. Car elle a tant de subtiles et déliées racines

142. collige : extrait

qu'à peine les hommes les peuvent-ils rencontrer. Et quoique, par la suavité divine, la principale de ces racines soit arrachée du fond de leur cœur quant au désordre des passions manifestes et désordonnées, néanmoins cela n'a pas été en telle sorte qu'il n'en soit demeuré quelque chose. Ces racines inconnues produisent et poussent leurs branches et leurs fruits au-dehors, pour la subtile recherche et délectation de la nature ; et ce mal est si universel et si subtil dedans les esprits qu'on n'a pas encore su découvrir toutes ces subtilités. Si bien qu'il n'y a homme si parfait qui n'en soit inconnûment entaché et contagié. C'est pourquoi tout ce que ces personnes désirent beaucoup et sans une parfaite indifférence, quand ce serait avec la meilleure intention du monde, sans doute il est à craindre que ce ne soit un effet de superbe. Tous nos maux si divers procèdent de quelqu'une de ces subtiles racines, et ce qu'on fait volontiers, on s'y recherche le plus souvent avec un secret amour-propre et une propre complaisance très secrète.

On a décrit et découvert une infinité de ces vérités et de semblables fonds de ces déliées, occultes et vives racines, et de leurs fruits pernicieux ; mais à peine pourra-t-on jamais tout découvrir. Le Saint-Esprit en découvre toujours de nouveaux effets qui, procédant de diverses causes particulières, n'ont qu'un principe universel, à savoir la superbe, mère de la propre estime, de l'amour-propre, de l'appétit de propre excellence et du désir intime que tout homme a d'être quelque chose, et chose grande, quoiqu'en effet dès là même il ne soit rien du tout.

En ce sens les saints et les parfaits demeurent pris d'eux-mêmes, les uns englués, les autres enchaînés, et les autres très finement et subtilement enlacés de lacets¹⁴³ imperceptibles, quoique leur vue soit très vive et subtile en sa pénétration. Ils sont quelquefois englués de l'amour d'eux-mêmes, tout un grand temps, dans l'excellence des dons de (40) Dieu, èsquels¹⁴⁴ ils se reposent comme en leur dernière fin, quoique indirectement. Que si certains d'entre eux, par la subtilité de leur vue et par leur fidélité,

143. *lacet* : petit *lac*, piège fait d'un cordon

144. *èsquels* : dans lesquels

ont évité cette glu en leurs voies, ils demeurent néanmoins très subtilement détenus de leur propre amour, dedans les mêmes dons de Dieu, èsquels ils se reposent comme les autres, d'une manière qui leur est totalement inconnue.

C'est pourquoi ces bonnes âmes marchent très soigneusement en l'observance de leurs voies, pour éviter tous les plus subtils lacets que leur nature et les diables leur puissent tendre, afin que, par un transcendant et libre vol, ils puissent s'élever des plus éminents dons de Dieu en Dieu même. Ils se rendent, dis-je, de plus en plus attentifs, par une exacte fidélité à se perdre irrécupérablement en Dieu, par-dessus toute raison, appréhension, discrétion, science, connaissance et sentiment, et ont ainsi franchi et évité innombrables lacets. De sorte qu'étant très libres de tous empêchements d'esprit, immobilement arrêtés en Dieu et jouissant de lui à très grand plaisir, autant qu'il est possible, ils se perdent en lui de plus en plus sans ressource et se reposent éternellement en sa contemplation et fruition, comme en leur propre centre et élément, où toute la gloire de Dieu est la leur. Mais le nombre de ces personnes est si petit, au respect de ceux qui sont très subtilement pris de leurs appétits naturels, qu'à peine s'en trouve-t-il une totalement divine et entièrement perdue de tout le créé et créable en Dieu, comme il convient l'être toujours de plus en plus, sans réfléchir ni varier jamais de là.

Cette science expérimentale est peut-être la cause que certains hommes, se voyant chéris et honorés tant pour leur insigne piété et sainteté que pour le reste de leur vertu, qui les rendaient naturellement recommandables, afin de se délivrer tout d'un coup de tant de biens et de tant de précipices, se sont résolus, par l'inspiration du Saint-Esprit, de contrefaire les fols, par une héroïque vertu et sagesse. Et un seul acte a été suffisant pour les faire croire tels du monde insensé : en quoi ils sont autant louables et admirables que non imitables.

C'est chose merveilleuse que depuis peu de temps quelqu'un se soit trouvé en cette sorte de vie et de pratique, qui dans la commune créance des hommes, a été estimé fol, et s'est possédé et conduit heureusement, moyennant un saint directeur, conser-

vant et possédant son infinie sagesse, reculée et arrêtée en son Auteur infini qui est Dieu, jusques à la mort.

Par tout ceci on verra assez combien peu l'homme est assuré en cette vie. Car jaçoit qu'il¹⁴⁵ s'efforce de recouler en Dieu de tout son pouvoir, incessamment et à perte d'haleine, pour ne reposer qu'en lui seul, néanmoins ce qui est déplorable, c'est qu'à mesure qu'il s'avance en cette divine occupation, ses ennemis se subtilisent infiniment en lui, pour lui empêcher la liberté de son vol pur et actif.

Mais la vie et la liberté mourante trouvent toujours assez d'activité pour perdre son sujet en Dieu, quoiqu'à l'extrême regret de la nature. Si bien que l'âme généreuse, qui ne se plaît qu'à mourir en son Objet, est non seulement victorieuse de tous ses ennemis, mais elle les tire, les change et les convertit en soi, afin que, en son total, unique, très pur et intime amour, elle soit parfaitement et facilement sujette à Dieu, le moindre divertissement duquel lui est une amère mort.

C'est ici et en cette pleine et entière victoire de tous ses ennemis que les fruits de la paix sont pleinement savourés et possédés avec une indicible suavité, voire dans les douleurs et dans les morts. De sorte que l'âme si agréablement confinée là-dedans, possède comme un paradis en la fruition de son Objet dans son corps mortel et passible, lequel est par cela même entièrement reformé et pleinement assujetti à l'esprit pour participer à ses délices selon sa manière possible.

Or comme ce très noble et suréminent état d'union, fruition et repos suppose et surpasse tous les précédents, lesquelles nous avons assez déduits, cela fait que nous n'en parlons point davantage. Si bien que l'âme amoureuse, qui par la faveur de son divin Époux, est arrivée à la voie agréable et présente de la vie continuellement mourante d'amour, arrivera bientôt au même état de sagesse et entière possession, de fruition et de plaisir, que les âmes plus suréminentes dont nous avons ci-devant parlé.

145. *jaçoit qu'il*: quoiqu'il

C'est ainsi que la vraie humilité a mérité le vrai amour, et que l'amour en son commencement a mérité son excellent progrès, bien loin au-delà de toute (41) humilité : d'où le même amour a mérité de pouvoir atteindre le comble de sa perfection selon son total, dedans le fin fond de son infini Objet, dans la mer immense duquel l'âme est totalement fondue et perdue, jouissant là de délices ineffables et d'un très simple repos, dont on ne peut rien exprimer suffisamment, parce qu'ils ne tombent point sous le sens ni sous la compréhension humaine.

C'est pourquoi il y a une infinie distance entre les hommes de cet état, vivant d'une vie d'esprit très pure, très perdue et très inconnue, et ceux qui ne sont que dans une vie de bonne, continue et vigoureuse action d'esprit. Car ceux-ci sont encore grandement bornés et limités en leur voie, nonobstant les excellentes notions qu'ils puissent avoir reçues de Dieu, et ne comprennent quasi rien de ceci, d'autant que cela est d'une tout autre région que la leur, dont ils n'ont encore eu jusqu'ici ni vue ni expérience.

Il ne laisse pas néanmoins de s'en trouver quelques-uns qui y ont été ravis pour quelque petit espace de temps ; mais étant retournés à leur ordinaire voie et pratique, il leur a fallu travailler comme auparavant, jusques à ce que Dieu les ravisse par ses profonds attouchements au secret de sa Face. C'est pourquoi, attendant ce bonheur non encore reçu de Sa divine Majesté, ils doivent faire leur mieux selon l'ordre éternel de Dieu, plutôt en lui-même qu'en eux, afin que, donnant tout à Dieu, ils méritent recevoir le tout pour en jouir, non plutôt comme les très saints et très parfaits, mais selon l'ordre éternel du même Amour, et conformément à leur disposition tant méritée que reçue. Pour donc y parvenir, la bonne âme telle que nous la supposons s'efforcera de mourir généreusement, pour l'unique contentement de son Époux, auquel et duquel elle désire éternellement vivre et mourir.

Si quelqu'un se haïssait si parfaitement qu'il se procurât tout le mal qui lui serait possible, par acte d'appétit continu, ou, s'il ne l'osait faire à raison de quelques circonstances, s'il l'attendait au moins de pied ferme et arrêté, aucune créature ne lui serait peine et rien ne l'offenserait. Car on ne le pourrait nullement

trouver, et il serait à jamais imperturbable et totalement impénétrable, non seulement dans son propre fond, mais en tout Dieu, auquel étant totalement perdu, il vivrait là-dedans très caché et très inconnu, en totale solitude d'esprit et du corps, autant qu'il lui serait possible. Encore que tels hommes communiquent au-dehors avec les serviteurs de Dieu leurs semblables, n'importe, ils ne seraient pas moins cachés quant à eux, d'autant que toute leur pratique et leur communication n'est que de pure nécessité, en l'ordre et étendue de la discrétion divine.

Mais comme il a si peu de telles personnes sur la terre, de là est qu'on voit si peu de vrais humbles, selon toute l'étendue de la très forte habitude d'humilité, en partie acquise et en partie infuse. Car cette habitude très excellente n'est le lustre et l'ornement que de ceux qui sont vraiment morts ; et il n'y a que l'amour en soi-même qui anime le vrai mort, comme vivant hors de soi dans la vie et le plaisir de son propre Objet. Cela fait qu'il sort à¹⁴⁶ toutes les vertus chacune en son ordre, selon toute la force de leur étendue, et cela très facilement. Et c'est le même Amour qui fait éternellement cela en telles créatures, comme en étant le Maître et Seigneur absolu, desquelles il se sert non comme de servantes, mais comme de ses très chères et intimes amies. De sorte que quand il faut faire ou endurer quelque chose, ces âmes sont en leur centre ; et tant plus il faut travailler, tant plus elles ont de plaisir et de satisfaction.

Pour parler donc d'une façon surmondaine de l'excellence de cette si surnaturelle et si divine vertu, il faut dire que cette humilité est irraisonnable ou surraisonnable ; et qu'il faut parler en ces termes pour ôter toute l'imperfection de l'œuvre et de l'appétit éternel de cette vertu, et pour spécifier suffisamment sa perfection très tendue, très forte, et très arrêtée en son Objet. Car ses sujets méritent mieux être appelés anges qu'hommes, à cause de leur très forte, très héroïque et indéficiente action. Sur quoi même les bons et saints doctes me comprendront assez. Car ils savent très bien que cette façon de parler est très propre et

146. *sort à* : pratique

convenable à ce qui est très surmondain, ainsi que le témoignent suffisamment les saints expositeurs du divin Aréopagite sur sa *Hiérarchie céleste*¹⁴⁷.

Que s'il y a différence entre les anges et ces parfaits humbles, c'est que ceux-là sont esprits purs, très actifs et très tendus en leur acte continu, par une ardeur (42) indicible du feu de l'Amour divin qui les anime et les embrase plus fortement qu'on ne peut concevoir. Et les humbles parfaits sont embrasés du même feu très fort et très actif (mais seulement en quelque excellent degré mystique selon l'ordre de Dieu), pour aimer en tous sens et manière, et en tout vrai moyen, tant actif que passif. C'est ce qui les rend inaltérables dans leur arrêt et fermeté, et très stables en la vue et en la contemplation de Dieu ; lequel a fait cela en eux, et le continuera toujours de plus en plus, jusques au point de leur suprême accomplissement, selon l'ordre de son éternelle prescience.

Puis donc que ces hommes angéliques de l'une et de l'autre condition font ses délices, son plaisir et son tout sur la terre, cela m'anime d'autant plus à en parler, en l'ardeur de mon amoureuse jubilation, encore même que je sache très bien, et je le confesse ingénument, que je n'ai du tout rien au très heureux et très délicieux exercice d'un amour si surdivin de tant d'excellentes et saintes âmes. Ma pauvreté, qui pourtant me délecte, me fait d'autant plus volontiers exalter et magnifier ses prodiges que je suis, ce me semble, plus éloigné de ressembler, d'œuvre et d'effet, à tant et tant d'excellentes créatures en l'être de la grâce et en ses très excellentes opérations. C'est ce que je chéris et chérirai toujours plus pour chacune d'entre elles que pour moi, qui, bien que je fasse tout mon mieux, ne mériterai jamais, à leur respect, [qu'] être tenu et estimé pour la plus grosse et plus vile écume de leur or très pur et très fin. Je m'entends bien, et tout homme de mon sens m'entendra bien aussi. Je ne prétends pas même m'appliquer cette comparaison, car elle ne convient qu'à celui qui a au moins quelque degré d'humilité et de bonté devant Dieu.

147. « Les théologiens appellent anges les échelons les plus saints des plus hautes essences célestes, à titre de révélateurs de l'illumination théarchique » (Trad. Gandillac des œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite).

Qu'on ne me dise point que ceci est exagéré à plaisir, puisqu'on ne connaît point de semblables hommes. Je sais qu'il y en a, et partant qu'on ne laisse pas de les connaître sans les connaître, quoiqu'il soit vrai que leur nombre en est très petit. Car pour l'ordinaire ce qui semble pur et fin or se résout et s'évapore en fumée, étant mis dans le violent feu de la tribulation.

Mais ce n'est pas de ces personnes folles que nous parlons ici : c'est des vrais saints, qui sont si étroitement cachés que le commun des hommes ne mérite pas de les connaître. Ils se verront ici à grand plaisir, et ceux de moins de vol, s'efforçant toujours de profiter de plus en plus, auront sujet de louer Dieu pour sa bonté infinie et pour la magnifique et amoureuse largesse avec laquelle il orne si richement ses excellents amis, dont les témoignages sont présents dans l'Écriture et dans les Pères, qui nous l'ont exposée et l'exposent tous les jours en la douce abondance du Très Saint Esprit. C'est aux vrais enfants de l'Esprit que ceci s'adresse, lesquels désirent ardemment en faire profit. Ce sont eux qui se haïssent vraiment, qui cherchent et désirent avec ardeur le pire traitement qui se puisse penser, et cela comme méritant ce très juste châtement, parce qu'en effet ils se sentent et s'estiment devant Dieu beaucoup pires que tous les hommes ensemble, et ils se croient plus méprisables que la boue, que le fumier, et que le même rien. Bref, ce sont ces vrais enfants de Dieu qui se haïssent en vérité, spécialement de cœur et d'esprit, et en leur corps, autant que la bonne discrétion le peut permettre.

Parlant encore des vrais spirituels qui ont fait incessamment un très grand profit aux excellentes habitudes de toutes les vertus, ils ne visent qu'à aller leur chemin, sans aucune réflexion sur leur avancement et sans penser à sainteté pour leur regard. Ils se contentent de réfléchir très simplement quand ils se sentent reculer, tomber ou trébucher ; ce qui leur étant arrivé, ils se trouvent aussitôt sur leurs pieds. Sur quoi il faut noter que le trébuchement et la moindre chute montrent évidemment la superbe dedans l'homme. Car s'il était vraiment humble au-dedans et au-dehors, non seulement il ne tomberait jamais, mais

encore il ne rencontrerait jamais rien en son chemin qui le peut faire trébucher.

Tout homme faisant chemin doit être incessamment attentif à ses pieds. Et c'est sur cela que j'ai dit que les vrais humbles, vu leur profonde attention à eux-mêmes, ne rencontrent jamais rien qui les puisse ni doive offenser, ni scandaliser le prochain, attendu que, comme humbles, ils ne vont point rôdant comme *de maison en maison*¹⁴⁸ chez autrui : ils demeurent fermement arrêtés chez eux pour voir comme tout y est disposé et ordonné, et combien il y a de défauts, manque de s'être profondément et soigneusement observés. Ils se trouvent là-dessus saisis d'une extrême (43) vergogne¹⁴⁹ et confusion ; et étant ainsi touchés au-dedans de leur propre honte et confusion et du vrai mépris d'eux-mêmes, ils se donnent diligemment de garde de passer le seuil de leur huis¹⁵⁰ pour sortir chez les autres et pour syndiquer¹⁵¹ et juger de leurs actions, vu qu'ils ont tant à chercher chez eux et pour eux-mêmes, selon l'ordre de bonne charité, raison et prudence. S'ils faisaient autrement, un chacun les devrait très justement humilier et confondre, et les juger et condamner d'insigne folie. Les bons païens en ce cas leur feraient une pressante leçon de sagesse ; et certes on peut bien dire que ceux qui font au contraire de cette pratique sont insensés et sont la superbe même.

Que s'ils s'estiment assez fort en Dieu et en eux-mêmes pour ne se perdre pas, en considérant et jugeant ainsi toutes les actions d'autrui, cela même les rend pires, plus méprisables et plus comptables devant Sa Majesté. Au contraire, s'ils sont grandement faibles, c'est en cela qu'ils sont beaucoup à déplorer, comme étant presque aucunement capables de recevoir bon exemple de qui que ce soit. Supposé qu'il se trouve des personnes si défectueuses et misérables, il ne faut que les laisser aller leur train dans leurs amertumes, immortifications, inquiétudes et misères, sans s'en empêcher nullement, puisqu'il est écrit : *Que celui qui est saint le*

148. Lc 10, 7.

149. *vergogne* : honte

150. *huis* : porte

151. *syndiquer* : critiquer, censurer

*soit encore plus, et celui qui est immonde le soit encore davantage*¹⁵². Voilà quelle est la misère dans les misérables, l'infidélité dans les infidèles, et l'ingratitude dans les ingrats. Mais laissons là la folie des fols, qui pâtissent beaucoup sans fruit ni salaire futur, pour montrer d'autres vérités plus importantes.

Très peu cherchent avidement la mortification en tous sens et manière, au contraire chacun la fuit fort soigneusement. Quelques-uns ne lui sont pas ennemis, mais ils ne la cherchent pas assez comme la médecine salubre de leurs âmes, pour la purger de leurs humeurs superflues, désordonnées et peccantes¹⁵³ : cela fait qu'ils languissent et n'ont qu'une faible santé. Quant aux souverainement parfaits, ce n'est point pour eux qu'on établit la loi, d'autant qu'ils vivent en la loi par-dessus la loi, comme s'il n'y en avait point pour eux. La loi ne reçoit point de glose ni d'interprétation de leur part, qu'autant que leurs supérieurs leur en font de vive voix, qui la leur modèrent, s'ils la jugent trop rigoureuse, ou les en dispensent du tout pour un plus grand bien.

Mais le commun des hommes, qui même vont en quelque manière à Dieu par les vertus de l'esprit, craint la mortification comme son fouet. Par exemple, on en verra qui ne sauraient souffrir les brocards, les risées et les coups des langues des mondains, dont néanmoins ils devraient faire gloire, s'ils cherchaient vraiment la croix et la mortification, et se tenir trop heureux de soutenir ces coups en humilité, patience et charité. Cela, dis-je, devrait être tout leur plaisir, de supporter volontiers ce que les médisants et imposteurs leur imputent, soit en général, soit en particulier. Car il y a toujours des mondains qui, par une désordonnée liberté, se donnent licence de tout dire et de tout examiner ; auxquels, nonobstant toute considération, il ne faut rien répondre pour l'ordinaire en ces rencontres, demeurant en gravité et en modestie chrétienne, comme si on était sourd ou muet, si ce n'était que, pour quelque bonne circonstance et en bonne discrétion, on crût leur devoir ôter leur fausse croyance

152. Ap 22, 11.

153. *Peccant,-ante*: épithète donnée aux humeurs qui pèchent en qualité (terme de médecine)

en leur répondant bien à propos. Mais comme c'est chose bien difficile de faire une si favorable rencontre, cela n'est conseillé qu'aux plus sages.

On en voit qui se plaignent non seulement à leurs supérieurs, mais à tous les autres du mauvais traitement qu'ils ont reçus, se mettant à murmurer, sous prétexte de scandale reçu. Mais au fond cela vient de leur profonde immortification et de ce qu'ils sont ennemis de la croix et de la vraie mortification. Si bien que, par après, on a peine à leur faire reprendre leurs fonctions et les résoudre de traiter avec ceux qui les ont offensés, parce que les fols ne leur donnent pas des louanges, qui est ce qu'ils voudrait toujours ouïr tinter à leurs oreilles, à cause de la bonne estime qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur propre amour et philautie¹⁵⁴. Qu'on cherche donc un grain d'humilité et de vrai mépris de soi-même ailleurs qu'en toutes ces personnes, quelque belle apparence de vertu qu'elles portent, car en effet leurs exercices ne sont que plâtre.

Quant aux vrais mourants, ils avalent très joyeusement ce calice, comme chose très sortable¹⁵⁵ à leur âme, et pour leur vrai bien. Cela fait voir combien la (44) vraie humilité est rare, puisque personne ne se trouve qui en veuille aborder les moyens et les chemins, qui sont la vive et continuelle mortification et le vrai mépris de soi-même. Un chacun voudrait avoir couru cette carrière insensiblement et sans avoir rien frayé du sien ; et les meilleurs voudraient être exercés à ceci selon leur invention et leur jugement, ce qui est comme s'ils disaient : « Ne me touchez pas au fond, ni en l'honneur, ni en ma réputation ; car je ne l'endurerai jamais et je quitterai tout là infailliblement. » On ne trouve personne qui se veuille laisser toucher ainsi et qui veuille mourir comme il faut et entièrement à soi-même.

C'est pourquoi la vraie humilité est si rare qu'elle ne se trouve quasi point. Elle n'est qu'en ceux qui combattent, agonisent et meurent incessamment à sa poursuite, pour le seul amour et bon plaisir de Dieu, à la vie et perpétuelle imitation de notre bien-

154. *philautie* : complaisance pour soi-même

155. *sortable* : qui convient

heureux Sauveur, tant au-dedans qu'au-dehors, sans jamais réfléchir ailleurs et sans recevoir plaisir ni consolation des créatures. Ce sont ces seuls humbles qui souffrent l'exercice des hommes et des diables, tel qu'il puisse être, et celui de Dieu par-dessus toute considération, discrétion, appréhension et raison.

Ce ne sont pas les imparfaits qui semblent se consommer à force d'exercice amoureux. Ceux-ci, dans leur activité purement naturelle, ne peuvent supporter les désordres du prochain. Ils le condamnent sans compassion, comme s'ils avaient pris à tâche la réformation des autres. C'est de ceux-ci que j'ai dit ci-devant que, sous prétexte qu'ils se croient fort en Dieu et en eux-mêmes, ils ne craignent pas de censurer continuellement les actions d'autrui. Ils seraient tels en effet s'ils se voulaient posséder en paix et en repos de cœur, et demeurer en toute simplicité et humilité en eux-mêmes, attendant là le bon plaisir de Dieu de pied ferme, tant pour la vie que pour la mort, et laissant toutes les choses du dehors, qui ne les devraient non plus toucher que ce qui n'est point. C'est une grande peine et un grand combat, qui quelque jour sera infailliblement suivi d'une victoire héroïque, pourvu qu'on se résolve d'y persévérer jusques à la mort.

Mais quand nous considérons la grandeur de l'amour que nous porte un Dieu humilié, anéanti et mort sur une croix pour nous rendre hautement participants de son abondante Rédemption, il faudrait être sans cœur et sans âme, et plus ingrat que l'ingratitude même, pour ne pas lui répondre de toutes nos forces. Car notre propre amour ne nous rend semblables qu'à nous-mêmes, et nous fait contracter amitié avec les diables, à cause de la superbe que nous nourrissons et portons avec nous, pour la délectation de notre appétit naturel ; et si nous lui obéissons, nous sommes malheureusement méchants et maudits, puisque nous le préférons au bien et à la gloire infinie de Dieu. Pour mon regard, j'estime que nous serons plus profondément confus et humiliés pour n'avoir pas vaqué à la perfection de l'esprit en l'état de la religion, qui en est le lieu et l'école, que pour tous les péchés de notre vie passée, quoique écoulée en toute corruption.

Voilà quel sera le sort de ceux qui sont volontairement superbes, et qui préfèrent une vie bestiale à la vie de Dieu en eux.

On ne doute point que l'humilité ne soit la vertu des vertus, leur base, leur soutien, leur vie, leur bien-être, leur force et leur nerf principal. Toutes les vertus morales reçoivent d'elle abondamment leur influence, leur vie et leur vertu ; et son fonds est si second¹⁵⁶ pour cela qu'on ne le saurait épuiser. Quoiqu'on en dise, on ne l'épuisera jamais ; encore qu'il soit vrai qu'il n'est pas nécessaire absolument de le tant approfondir et pénétrer, pour l'établissement de la vie de l'esprit, que nous le faisons en ce traité. Mais n'importe, on verra au moins que c'est le fonds très fécond et abondant qui nous a fourni de ses riches minières¹⁵⁷ de quoi bâtir la maison de présence d'Amour, en laquelle l'homme étant entré par un ardent désir de vivre à Dieu et non plus à soi ni aux créatures, s'efforce de monter de là en avant l'escalier d'Amour pour s'unir et se joindre étroitement à Dieu, souverain Seigneur de ce lieu de plaisance en la créature.

Pour cet effet, il lui a communiqué abondamment son Esprit, en la vertu et suavité duquel elle a entrepris, continué et mis à chef¹⁵⁸ un si glorieux ouvrage, pour la seule délectation et le bon plaisir de Son infinie Majesté. Si bien que, comme Dieu a pris un très grand plaisir à la structure de cet ouvrage, la créature qui s'y est employée avec fidélité à la grâce y fait sa demeure avec un double plaisir, et (45) que Dieu y réussit pareillement, se délecte à l'infini d'en jouir et de le posséder, comme s'il n'y avait rien du sien et que ce fût le seul ouvrage et la seule industrie de sa créature. L'Amour ne lui a donné ni paix ni repos, jusques à ce qu'elle ait bâti un lieu de toutes délices, digne de l'éternelle demeure de Son infinie Majesté¹⁵⁹. Et c'est ce qu'il fait encore tous les jours dans les âmes, par l'ardent appétit qu'il leur donne de l'humilité et de toutes les vertus.

156. *second*: qui seconde, favorise

157. *minière*: lieu d'où l'on extrait à ciel ouvert

158. « Leurs lieutenants leur ont *mis à chef* de grandes entreprises », Montaigne, *Essais* III, 90, cité par Littré.

159. Cf. Ps 131, 3-5.

Que si, pendant qu'on bâtissait ce saint édifice, on semblait ne travailler qu'à la vertu et pour la vertu, il n'en était pourtant pas ainsi ; car encore qu'on ne peut surpasser pour lors la vertu d'une facile et pénétrante activité d'Amour, néanmoins on avait l'Amour en objet et en intention. Ce qui a été très suffisant jusques à ce que toutes les excellentes habitudes des vertus se soient comme rencontrées ensemble, pour la décoration et le lustre de leurs sujets, à l'infinie gloire de Dieu.

La digestion des divers motifs de l'Amour, et puis la très suave liquéfaction du même Amour, ont abondamment fourni à l'âme de quoi construire ce si riche et si magnifique palais, jusques à tel point d'excellence ; et dans le succès perfectif de cela, l'Amour très pur a fait et parachevé tout le reste. De sorte que celui qui était disetteux s'est trouvé abondant en un temps, et puis disetteux et faible (et néanmoins très riche et très fort) en un autre, en la consommation de son ouvrage. C'est ce que l'Amour a fait réciproquement pour son propre bien, afin de pouvoir, par ce moyen, très hautement et largement déifier la créature en tout soi-même, pour n'être plus jamais séparés l'un de l'autre.

Mais comme ce très riche palais n'est pas si tôt accompli, il y en a qui dans cet ouvrage n'outrepassent point en eux la première demeure, qui est l'homme purement sensitif et moral, accompli par le continuel exercice de toutes les habitudes des vertus morales. Demeure dont ils jouissent en quelque paix et repos savoureux, et en quelque unité de cœur, qui recueille entièrement et avec plaisir tout l'appétit sensitif ; et ceux-ci sont les plus hauts et les plus nobles de cette demeure. Mais il y en a beaucoup d'autres qui n'atteignent jamais le plus haut et le plus délicieux de ce premier degré, n'outrepassant jamais les efforts naturels du sens et de la raison inférieure. Que s'ils semblent juger et appréhender hautement dedans les choses morales, ce n'est qu'en la lumière de la raison naturelle. Voire même quelque excellent exercice que certains puissent pratiquer l'espace d'un grand temps, ils ne passent nullement outre ceci pour le plus, en faveur de l'esprit. Cela fait que toutes les habitudes de vertu sont fort faibles et languides en eux. Mais je ne me veux point

arrêter autrement sur cette vérité, attendu qu'elle est dedans les premiers éléments de la théologie mystique, en toute l'étendue de son ordre et de ses raisons, et spécialement aux œuvres de ses plus excellents auteurs.

Or encore que certains demeurent dans ces bas étages, s'ils font tout leur possible et s'ils se renoncent et se perdent entièrement en ce qui regarde ici leurs propres intérêts, ils ne laissent pas de plaire grandement à Dieu en cela même. J'alléguerais sur ceci quantité de profondes raisons en leur faveur, mais je sais qu'ils ne les ignorent pas, d'autant que c'est de quoi les livres sont remplis, pour la consolation et le contentement de ceux qui sont en cet état. C'est en cela que la volonté, qui est tout le trésor de l'homme, sacrifie amoureusement tout son empire à Son infinie Majesté, par-dessus toute influence et tout sentiment; et cet amour renoncé faisant toujours son possible est assez souvent plus agréable à Dieu qu'un amour entièrement liquéfié et hautement élevé. Il n'importe pas tant ici qu'on ait ou qu'on n'ait pas, pourvu qu'on désire ardemment de s'unir à Dieu d'une raisonnable et indéficiente activité, avec une exacte observation de soi-même, de son cœur, de ses mouvements, de ses gestes et passions, de ses paroles et de ses œuvres, pour ne se plaire ailleurs qu'au plus intime de son fond, où Dieu fait sa résidence, et auquel on s'écoulera sans cesse, par manière de dire, le mieux qu'on pourra.

Que si on se sent beaucoup traversé de quelque passion, ou de plusieurs, on doit employer toute son activité pour y résister, ou pour en empêcher la sortie, ou pour la prévenir, qui est un plus noble degré de puissance et d'habitude acquise, afin que l'homme intérieur demeure en paisible jouissance de son cœur et de toutes ses puissances, et élevé par-dessus les choses sensibles en ordre de toute rectitude (46) et justice. Par ce moyen, il sera maître et seigneur absolu de sa passion, et jouissant d'une vraie liberté, il sera toujours de plus en plus propre à l'introversion continuelle de tout soi en Dieu. Pratiquant ceci à son mieux, il deviendra esprit en quelque excellent degré, tant pour la vie d'Amour par-dessus la vertu que pour la vie des vertus en l'ordre du même amour.

Au reste, il n'importe nullement combien on ait de théorie de ces vérités. La fidèle pratique est ici nécessaire toute seule, sans avoir égard à l'excellence de son état. C'est la cause pourquoi certains excellents mystiques ne veulent digérer leurs écrits et leurs concepts qu'en pure, profond, perdu et savoureux sentiment. De vrai, n'est-ce pas bien plus tôt fait de s'humilier, se mortifier et se mépriser que de connaître seulement combien c'est chose excellente de s'humilier ? On dit le même de toutes les vertus qui doivent accompagner l'humilité, à toutes lesquelles l'humilité doit donner son esprit et sa forme. Et lorsque cela est, il n'y a vertu qui n'opère en double esprit¹⁶⁰, et chaque acte d'icelle rend l'homme très agréable à Dieu. C'est pourquoi il faut travailler de toutes ses forces, sans relâche au-dedans et au-dehors, sans rémission ni détendue d'esprit, et sans considération de quoi que ce soit.

Le meilleur pour l'homme est d'ignorer en cette vie en quel degré de grâce et de charité il est, et même d'ignorer du tout s'il est agréable à Dieu, à cause de sa profonde superbe. Dieu use de bonté et de miséricorde infinies envers tous ceux à qui il cache ainsi les riches trésors de son amour et de ses grâces, et l'homme n'a rien à faire de meilleur que se laisser et abandonner à chaque moment à Dieu, avec ordre et raison, et par-dessus tout ordre et toute raison, se donnant en éternelle proie à Dieu par l'entière perte de sa volonté. Perte heureuse qui rend l'homme très riche, pour se donner soi-même et toutes ses richesses à Dieu, soit dedans le feu de la profonde tribulation, accompagnée de la suprême pauvreté en tous sens et manière possible, ou encore dedans le double feu de l'amoureuse résignation, qui supprime tout sentiment tant dedans que dehors, et même jusques aux moelles de l'âme et au plus intime de son fond.

L'âme qui est réduite au point d'une telle désolation et impuissance brûle son holocauste par-dessus toute connaissance dis-

160. Référence au « double esprit » (dans la traduction de la Vulgate : *duplex spiritus tuus*) du prophète Élie, figure inspiratrice de l'Ordre du Carmel (cf. II R 2, 9). Des générations de carmes se sont interrogés sur la teneur de ce « double esprit », mais aujourd'hui on traduit d'après l'hébreu : « une double part de ton esprit ».

tincte et propre satisfaction ; et alors elle ne sait si elle est digne d'amour ou de haine, si elle connaît Dieu et si elle lui adhère, en ce très nu et très simple amour. Néanmoins c'est la vérité que par une secrète force passive, elle adhère très nûment et simplement à Dieu, ne pensant nullement à chercher les moyens de sa délivrance ; et tout son plaisir est de mourir en cette croix éternellement, si tel était le bon plaisir de Dieu, sans qu'aucune créature soit capable de la consoler ; au contraire leur consolation ne lui servent qu'à rengréger¹⁶¹ son mal, et à l'augmenter de plus en plus.

Ces âmes ici sont bien des plus excellentes et des plus pures qui vivent sur la terre. Mais hélas ! À peine savons-nous de qui nous parlons ! Il est pourtant vrai qu'il ne laisse pas de s'en trouver qui sont mourantes presque continuellement d'une mort si amère ; si ce n'est si universellement en leur total, c'est pour le moins par dedans, voire au plus intime de leur fond, dont elles ne font non plus de démonstration visible que de ce qui n'est point. Car elles font gloire d'être inconnues des hommes et de mourir inconnûment, afin de se rendre très conformes au Fils de Dieu notre Sauveur. Ces âmes sont arrivées au plus haut de leur seconde demeure, qu'elles ont édifiée et construite comme à leurs propres frais et dépens, sans le savoir et sans le connaître, mais non sans souffrir et combattre, et sans cruellement mourir. Car elles ont soutenu pour cet effet très fortement et constamment les angoisseuses opérations de Dieu, dont la véhémence se peut mieux expérimenter et déplorer que se concevoir et s'exprimer par un langage humain.

Mais il nous faut sortir de ce détroit angoisseux pour prendre le large, et parler de ceux qui le tiennent. Ils ont encore assez à faire et à souffrir, tant de la part d'eux-mêmes que des créatures ; et ils reçoivent et soutiennent en toute humilité, patience, force et joie d'esprit, autant qu'il leur est possible, tout ce qui leur arrive de fâcheux, non comme venant de la main des créatures, mais purement de la libérale main de Dieu, et comme effets de son infini Amour. Leur amour n'est jamais oisif ; c'est pourquoi

161. *rengréger* : accroître, empirer (en parlant du mal)

il ne demeure pas longtemps en un état, s'efforçant toujours d'avancer leur (47) carrière, et si cet amour est fort et vigoureux, il ne s'arrête point qu'il n'ait surpassé à vive course d'affection et d'action tout ce qui lui fait obstacle et empêchement.

Quant à l'humilité et aux vertus qui accompagnent l'amour, s'il est vrai que ce soit la bestiale et aveugle superbe qui rend l'homme malheureux, c'est son contraire qui le rend bienheureux, l'appliquant à la profonde connaissance de soi-même, l'espace d'un grand temps ; et par cette noble habitude il est fait autant heureux qu'il était malheureux en l'état de sa propre vie. C'est ce qui commence à lui ouvrir les yeux pour bien et sainement juger de toutes choses ; et cela s'augmente selon l'ordre et la science théorique de la théologie mystique, des divines infusions de laquelle il est souvent rempli ; et s'il est plus excellent, il en est tout inondé et tout liquéfié, et si rempli des secrètes notions d'amour qu'il lui semble être comme en un autre monde, vu l'abondance divine qui le remplit. Ce sont les restes de ces bons jours qui le réveillent et l'excitent désormais à célébrer des fêtes de joie et de plaisir à la gloire de Dieu, au temps de sa plus grande désolation et pauvreté.

C'est ici que l'âme se trouve en une région de paix et de jouissance de tout bien. Que s'il lui reste encore des ennemis, ils gisent au-dehors tout languides, faibles et incapables de lui nuire si elle veut demeurer fidèle à Dieu. Autrement, comme ils ont été anéantis, ou au moins fort affaiblis par sa vie vigoureuse et vertueuse, si elle vient à ralentir sa ferveur et sa vigueur, elle retournera bientôt au premier état de sa ruine et reprendra sa première vie peu à peu, se rendant sensuelle et charnelle, et ennemie de l'esprit, pour le combattre d'une ardeur plus opiniâtre que jamais. Mais il n'est pas tant ici question de cela comme de passer outre ce premier état, dans la jouissance de Dieu, en la très spacieuse région de tous les esprits vainqueurs de la chair et du sang et de tous leurs propres appétits.

C'est donc une chose excellente, bien sûre et bien courte, de s'exercer vivement et continuellement en la haine de soi-même entre les créatures. Mais quand on a l'habitude acquise de cela,

il s'y trouve beaucoup de recherches, d'autant qu'alors rien n'est si facile que de s'accuser et se mépriser par accoutumance. Que si cela se fait avec une pure et simple intention, c'est chose fort excellente ; mais il est fort à craindre que l'impureté n'y soit si fort cachée que ces personnes ne la voient pas, d'autant qu'elles ignorent les voies et les recherches de la nature. Le vrai et assuré chemin est d'être exercé des créatures vivement, sans cesse et sans ordre ni discrétion.

L'âme qui est humble selon ces pratiques est incomparablement plus sainte et plus excellente, plus pure et plus accomplie, parce qu'elle est perdue et anéantie en Dieu, là où les autres n'agissent et ne vivent qu'en elles-mêmes et pour elles-mêmes, ne sachant rien de meilleur que ce qu'elles font et ce qu'elles veulent, en quoi elles croient beaucoup mériter de récompense. Mais les vrais humbles ne pensent ni à ceci ni à cela, et n'envisagent que l'abîme du Tout de Dieu et celui de leur rien. Je ne sais si on comprendra ce que je veux dire, mais il me suffit que les profonds et subtils mystiques me voient bien et qu'ils touchent au doigt tout l'ordre et l'importance de ce point.

Ah, que notre nature est maligne pour se chercher, et aveugle en la connaissance de ses attaches à elle-même ! Mais quoi ? On n'oserait seulement manifester cette vérité à ces personnes sans qu'elles y répugnent et la contrarient à force de raisonnement. Ce qui est une très évidente marque qu'elles sont et vivent en elles et pour elles-mêmes, dans leurs exercices mêmes d'humiliation. Ce n'est pas que je les condamne totalement, mais c'est merveille si ce que je dis n'est plus ou moins vrai en beaucoup d'eux. Quant à vous, désirez, attendez, souffrez et mourez inconnus pour jamais : cela est tout, et la vraie sainteté.

Quelques-uns donnent des préceptes d'humilité qui n'exercent l'homme que par le dehors et ne sont propres qu'à crucifier le sens à force d'extrêmes et continuelles violences ; c'est pourquoi l'onction divine ne s'y trouve point. Ces préceptes encore servent de fin, d'objet et de moyen tout ensemble à ceux qui les observent, s'y arrêtant en sorte que leur esprit demeure toujours sec et vide de la sapience divine et de sa connaissance et onction

savoureuse et mystique, qui se communique ordinairement à ceux qui s'exercent comme il faut par le dedans, en bon ordre et avec vérité. Ces conducteurs même ne craignent pas (48) de défendre la lecture des excellents auteurs mystiques, et je me persuade qu'en cela ils ont bonne intention ; mais cela ne suffit pas pour faire qu'on les doive croire.

Je dis donc que les directeurs ne se doivent point servir de cette sorte de conduite, vu que l'onction divine et la vraie habitude d'humilité, plus infuse qu'acquise, produira toujours à point nommé des meilleures lumières et préceptes. Cette conduite par préceptes extérieurs ne convient qu'à personnes sévères, austères et critiques qui, demeurant toutes vives au-dedans, seront toujours pleines de mauvais sentiments, de soupçons et de jugements téméraires. Et quand elles n'en auraient pas de sujet au-dehors, à raison du bon exemple qu'on leur donne, leurs natures toutes vives et corrompues leur représenteraient quelque chose du passé pour cela. Enfin cette vie du sens et de continuelle réflexion sur soi n'a pas le moindre vestige de vérité. Mais quoi ? Au défaut d'un pain délicat, on se repaît d'un pain grossier, qui n'est propre quasi que pour les animaux.

C'est chose étrange qu'il se trouve même des mystiques auxquels il faut se communiquer avec art et méthode, si on veut être compris ; ce qui fait assez voir qu'ils sont très éloignés d'être parfaitement mystiques. Car comme la mysticité est très une, très simple et très éternelle, ceux qui sont mystiques doivent avoir ces mêmes qualités, dedans le total de son même fond et abîme, qui est sans fond et sans rive. Or, encore que la science mystique dispose l'homme à devenir esprit, si est-ce toutefois que jamais personne n'est devenu et ne deviendra esprit par apprendre purement ou pour avoir appris : ce que je ne veux point manifester autrement en ce lieu.

Toutefois les esprits s'entre-rencontrant par lumière, science et sapience, s'entre-illuminent, au moins tout le temps qu'ils sont capables de recevoir lumière et esprit, dedans le moyen d'esprit à l'esprit, et non dans le moyen sans moyen. Ou si on veut prendre ceci plus étroitement, nous trouverons que le moyen et l'esprit

se rencontrent de même sorte et manière pour faire cela même, je veux dire pour illuminer réciproquement ceux qui s'entre-communiquent par le moyen de leur flux coulant de l'un en l'autre sujet. Si on n'entend pas ce que je dis, n'importe. Je ne juge pas néanmoins que ce soit grande chose à qui est souverainement mystique. Quant au moyen totalement excédé, cette vérité et ces raisons n'ont point de lieu. C'est encore un autre fonds de secrets aux souverains mystiques. Il n'est pas besoin d'en parler davantage en ce lieu ; c'est assez qu'on sache que cette théologie étant plus divine que mystique, elle entre, pénètre et est perdue au-dedans, ne laissant aux hommes au-dehors ni trace ni vestige de soi pour sa compréhension, afin de n'être comprise que d'égal à égal.

C'est ainsi que les hommes sont souverainement esprit, auquel tous esprits et toutes leurs raisons sont réduites, fondues et perdues en l'infinie vastité du très simple Unique, au-delà du même fond. Si bien qu'il faut que les hommes, même d'assez éminent vol, cessent de nous chercher pour nous comprendre, car cela ne leur est pas possible. Il est néanmoins vrai que le flux ou la manière de parler, quelque éminente et perdue qu'elle soit, donne toujours quelque sens et intelligence de foi à celui qui est vraiment mystique, quoiqu'en plus bas degré.

Au reste, c'est l'effet de la plus haute mysticité de voir et de goûter tout ensemble les écoulements de sa très pénétrante lumière. Quoiqu'il soit vrai que le flux ordinaire se trouve être fort excellent en quelques mystiques, qui affectent grandement et délicieusement l'appétit de l'âme par la simplicité de leur amour, néanmoins l'autre flux de la plus haute mysticité est incomparablement autre en ses effets, en ses lumières et en ses prétentions et vérités, dont la touche, l'impression, la suavité et la délicatesse ne peuvent être suffisamment exprimées, à cause de leur excellence.

Il y a grande différence entre mourir et être mort. Mourant en détail et peu à peu, on acquiert les habitudes de toutes les vertus, spécialement de l'humilité comme dame et motrice de toutes les autres, ses inséparables compagnes. Mais quand on est mort en vérité, on est en jouissance de toutes ces mêmes habitudes parfaitement acquises et parfaitement pratiquées en

temps et lieu. C'est ce que disent et montrent évidemment les plus excellents mystiques en termes équivalents. Ils disent que trois choses conviennent à l'homme mort, à savoir : être inhumé, qu'on marche sur lui jusques au (49) jour du Jugement, et qu'il est réduit en cendre. Ce sont ces vrais morts qui sont véritablement en possession et jouissance de tout le vrai bien du parfait viateur¹⁶². Quant aux mourants, comme il y a pour eux une haute ascension à faire avant que d'arriver à la jouissance de tout bien et à leur mort sensible et spirituelle en Dieu, lequel est leur propre sépulcre, cela fait qu'il nous faut toujours plus parler à ces vivants non encore totalement morts, qu'à ceux qui sont morts en vérité. Et cela non tant par raisonnement et persuasion qu'en pur esprit et avec simplicité.

Tandis qu'il faut persuader une âme d'être humble, et pendant que la persuasion a lieu dedans les hommes, ils sont pleins de leur propre vie. Mais quand la persuasion ne leur est plus nécessaire, ils sont, pour lors et non plus tôt, morts à eux-mêmes et par conséquent jouissant de la vraie vie de Dieu. Il est vrai que ce fond est le centre et le point d'une infinie circonférence, laquelle on doit tenir à l'égard de tous ceux qui n'ont aucun accès à cet état. Aussi n'est-ce pas à eux à qui s'adresse l'esprit unique de ce même fond, en son éminence et en sa profondeur. Quoiqu'il soit vrai que ceux qui sont bien avancés en exercice me verront et me goûteront, selon qu'ils auront de vraie perfection acquise, par leur fidèle et continuelle introversion. Car à mesure qu'on devient esprit, on conçoit, on pénètre et on goûte l'esprit, voire même très supérieur au sien. Quant aux souverainement parfaits, ils me voient, m'entendent et me goûtent très suavement en tout ceci. Ils prennent volontiers leur part en ces matières, d'autant qu'ils se jugent plus selon la vie, dont ils craignent être secrètement empêchés et arrêtés, que selon l'entière mort, dont ils se croient fort éloignés. De sorte qu'encore qu'ils abhorrent en eux

162. *viateur* : voyageur. (En théologie on parle de la vie *in via*, « en chemin », c'est-à-dire encore sur cette terre, par opposition à la vie *in patria*, dans la patrie céleste. Le terme renvoie ici à cette distinction.)

et pour eux la persuasion, si est-ce qu'ils se délectent grandement des vifs sentiments, des hautes vues et lumières et des profondes vérités écoulees simplement, vivement et profondément ; ce qui les tire en leur propre fond, à cause de leur conformité totale, tant d'esprit que d'appétit et de fond, à celui d'où ces choses leur sont écoulees. C'est pourquoi ces fonds-là sont affectés de ces sentiments ici, très vivement et savoureusement.

Mais il se trouve bien peu d'hommes en cette vie qui soient entièrement morts et qui n'aient affaire d'une autant subtile science de l'esprit pour se découvrir à eux-mêmes qu'ils vivent secrètement et subtilement. Cela les tient et les arrête toujours en une crainte raisonnable, accompagnée de vraie renonciation d'esprit, qui ne les empêche et ne les détient aucunement d'eux-mêmes. Mais ce qu'on leur dit et ce qu'on leur coule de ceci, et de toute la vie de l'esprit, est un flux si réduit et si concis, si vif et si pénétrant, si essentiel, si compendieux et qui comprend tant de choses, qu'il ne convient qu'à très peu de personnes.

Les uns sont tous occupés dedans les raisons démonstratives de ce qu'ils disent ou écrivent, les autres au contraire s'enfuient de là comme de la mort, à savoir au plus profond et au plus intime de leur propre fond, où ils se revêtent toujours de plus en plus de toutes les plus nobles qualités appartenantes à l'esprit, à savoir de l'Amour éternel, de simplicité et de lumière ; et là ils jouissent en quelque manière de la béatitude future. Mais celui qui n'a ni ce fond ni ce flux, ne sait ni n'entend rien de tout ce que nous disons ici ; d'autant que tout cela est de la plus profonde et plus perdue mysticité, tant selon la science que selon la sapience, dont les hommes sont très éloignés.

Parlant maintenant à ceux qui sont vraiment morts, je dis que ce leur est tout autre chose d'être entièrement anéanti que d'être entièrement mort ; car la mort est l'entrée à l'anéantissement. Mais, bon Dieu ! que disons-nous ? De quoi et à qui parlons-nous, puisque si peu se trouvent être entièrement morts ? N'importe, disons que ceux qui sont vraiment anéantis selon le dernier et suprême état demeurent dès là ignorés et inconnus, et qu'ils sont différents de beaucoup d'assez saints et excellents mystiques.

Il n'y a saint, par manière de dire, si spirituel qu'il ne s'en trouve d'autres plus excellents et plus élevés que lui. Mais on peut dire qu'il y a des hommes de si suréminente sainteté, et dont la perte est si vraie et si entière qu'elle les rend tous tels que leur infini Objet. Ce n'est pas mon dessein de particulariser autrement ce sujet à ceux qui gisent au-dehors, quoique ce soit en esprit. C'est assez qu'on sache que les plus excellentes personnes de cette vie divine sont telles dans ce suprême et dernier état entre tout ce qui est pur esprit.

On ne voit et on ne comprend point (50) comment cela peut être vrai en eux, attendu qu'on les voit très libres à l'action, dont même les bons et les saints font conscience¹⁶³. Mais il faut savoir que plus on est devenu esprit et divin, à force d'agir, de fluer¹⁶⁴, de pâtir et de mourir en Dieu, et à force d'aimer soit dans l'Amour, soit par-dessus l'Amour, moins doit-on être compris et jugé en ces voies, si ce n'est par un esprit tout semblable. Si bien que les esprits inférieurs à tout ceci n'ont qu'à tenir leur chemin sans s'empêcher nullement de ce qui surpasse leur atteinte. S'ils ne se voient pas si libres que cela en leur sortie, ils doivent assurément croire que c'est parce qu'ils ne sont pas tant esprits que ceux desquels je viens de parler.

Cependant il faut remarquer que, nonobstant toutes leurs divines libertés, ils édifient toujours profondément le prochain ; et s'ils manquent quelquefois d'y bien rencontrer, cela vient plutôt de la faiblesse des autres que de la leur. En quoi néanmoins ils manquent grandement, faute de prévision, d'attention et de circonspection. Pour mon regard, à parler sainement et comme il faut, je ne les dis ni ne les crois pas impeccables ; mais leurs fautes sont fort petites et légères devant Dieu. C'est ce que nous avons assez souvent inculqué en nos écrits, afin que personne ne se trompe. Que si les saints et les autres font également leur devoir, ils ne se mettront que bien peu en peine de cela, donnant ordre d'aller leur droit chemin sans réfléchir.

163. Sont sujets à un problème de conscience.

164. *fluer*: couler, s'épancher (en Dieu)

J'ai dit ci-devant que l'humilité des souverainement parfaits est irraisonnable, et néanmoins elle n'est ni sans raison ni contraire à la raison ; mais à cause que son habitude est telle que son même fond, infiniment au-delà de toute raison, et est d'autant plus simple, lumineuse et unique que l'esprit est élevé au-dessus du raisonnement. Ce que nous rendons assez notoire et assez clair par le terme de non-réfléchir. Car c'est le devoir des vraiment saints de laisser toutes choses être ce qu'elles sont en elles-mêmes, excepté celles qui leur touchent d'office et de condition. Que si cela est du fait de ceux qui sont entièrement morts, combien à plus forte raison le doit-il être du rien, et à infiniment plus forte raison de celui qui, quoiqu'il vive, n'est jamais sorti pour la vie.

Que l'on me prenne en mon sens sous cette similitude. La nature critique, quelque science qui la fasse exceller, ne peut avoir aucun droit de me juger sur ceci, attendu que rien ne se trouve ici qui contrarie à la foi, de si loin que ce soit¹⁶⁵. Si j'eusse désiré être entendu et compris des doctes, j'eusse tout autrement parlé dans mes écrits que je n'ai fait. Je sais que tout docte qui sera vraiment spirituel m'approuvera facilement, tant selon sa science que selon sa sagesse. Que s'il excelle souverainement en l'une et en l'autre, il le fera encore avec plus de facilité à cause de sa sainteté, de sa force et de ses expériences, et à raison de sa bonne volonté à l'endroit de tous ceux qui mènent la vie de l'esprit. Plus il les verra perdus en esprit, plus leurs écrits le délecteront et lui satisferont avec admiration ; ce qui ne peut et ne doit être autrement.

Or poursuivant ce que j'ai dit, que le très bas lieu convient au mort, en son estime et en son sentiment, je dis qu'être enseveli comme mort, c'est encore un tout autre état, et puis être pourri et corrompu, et de la pourriture être rédigé¹⁶⁶ en cendre, ce sont encore d'autres états plus proches du *rien*. Mais le même *rien* n'est rien¹⁶⁷. Il faut que le mystique avise soigneusement lequel

165. Annotation en marge : « On ne doit pas condamner les termes mystiques sous prétexte d'obscurité. »

166. *rédigier* : réduire, ramener

167. Bégaiement universel : « Rien n'est rien, et tout cela n'est rien. Admire l'œuvre de ce roi, quoiqu'il [la terre] ne la considère lui-même que comme un pur

de tous ces états lui convient, afin que sans s'arrêter, il tende toujours à plus, non selon la pure spéculation, ce qui serait tôt fait, mais en véritable pratique dans les occasions, qui ne lui manquent jamais, et avec ordre et discrétion. C'est un œuvre¹⁶⁸ d'un siècle, à dire la vérité. Enfin, que chacun s'étonne d'une part, et s'encourage de l'autre, voyant tout ce que j'ai dit en ce traité ; et que celui qui est humble sans le penser le devienne toujours plus, jusques à ce qu'il ait atteint le but et le dernier terme de sa carrière.

Touchant ce que j'ai dit, que les plus parfaits qui se puissent concevoir en cette vie sont inattingibles, impénétrables, immobiles et inaltérables en leur fond, et que là même ils vivent bien loin au-delà de leur propre fond, j'ajoute qu'encore que cela soit très vrai, néanmoins on les peut excéder, non pas eux, mais en ce qui apparaît d'eux. Par exemple, cela peut bien être quand quelqu'un, faute de bonne lumière et de prudence, agit désordonnément contre ce qui est de leur office ou condition, dont leur raison illuminée doit être nécessairement touchée, spécialement si ces désordres sont grands, (51) comme il arrive assez souvent. La raison de cela est que leur grande lumière (qui est et l'effet et la cause du vrai ordre, et qui porte toujours au juste milieu, au droit, à la justice et à la raison) ne peut ni ne doit voir les ténèbres, qui lui sont totalement contraires, sans en être plus ou moins touchée et affectée. Car ce qui se détourne de son juste devoir ne peut qu'il ne choque la raison, qui est bien lumineuse ; d'autant qu'elle ne requiert pas moins de bon ordre et de prévoyance en ceux qu'elle suppose devoir être prudents, lumineux et parfaits en esprit, qu'elle en requiert en son propre sujet. Que si ce désordre se voit en quelqu'un d'office et de condition éminente, qui suppose en lui une grande lumière et une totale perfection, avec profondeur de charité, d'amour, d'humilité, de bénignité et de compassion, un esprit qui possède éminemment toutes ces qualités comme une seule chose, ne les peut voir contrariées par celui-là sans douleur et ressentiment, ni sans souffrir une peine raisonnable sur ce désordre. Je dis bien davantage :

néant » (Attar, invocation ouvrant le *Langage des oiseaux*, trad. Garcin de Tassy).

168. *un œuvre* : un travail

que plus quelqu'un est spirituel, lumineux et parfait, tant plus cela doit être ; et penser autrement, c'est détruire l'essence de la perfection en l'homme spirituel.

Quant aux solitaires contemplatifs, rien du monde ne les doit toucher : ils se touchent eux-mêmes s'il le faut. Ils jouissent de Dieu en suréminence de repos et de lumière, si bien que, par-dessus tout ceci et tout autre exercice, ils sont incessamment attentifs à regarder et contempler Dieu leur Objet infini, en très pure charité par-dessus l'amour. On ne sait quels ils sont, et ils connaissent tout le monde : c'est de ce divin Objet qu'on ne les doit aucunement divertir.

Je conclus et dis, touchant les supérieurs, qu'il n'y a homme, tel qu'il soit, qui ne soit plus obligé à lui-même et à son propre bien spirituel qu'à celui de tout le monde. Les supérieurs doivent la nourriture et le culte à leurs inférieurs ; mais à combien plus forte raison doivent-ils cela à eux-mêmes ? Comme ils ne reçoivent rien d'autrui pour leur perfection, ils sont en très grand hasard d'en avoir beaucoup moins que les autres. C'est pourquoi s'ils prennent l'ascendant sur autrui autrement qu'en profonde humilité et charité, ils sont à vrai dire perdus ; d'autant que par ce moyen ils s'aveugleront de plus en plus. Pour mon regard, je ne vois pas qu'aucun soit appelé à sauver les autres, fût-ce tout le monde, au préjudice de sa propre perfection. Ils sont bien plus obligés à mener une vie purement renoncée, et d'employer toutes leurs forces à devenir parfaits et vraiment mourants. Quand quelqu'un en est venu là, il est comme un miroir très clair et très poli, qui représente vivement et excellemment la très haute similitude de Dieu en tous ses sens extérieurs, lesquels sont entièrement morts à la vie animale et totalement vivants de la pure vie de l'esprit.

Chapitre 10
Des vertus d'obéissance, patience,
bénignité, abstinence et sobriété ;
et de la solitude tant de corps que d'esprit

Il est de nécessité que là où est la parfaite et profonde humilité, là soient aussi toutes les vertus, pour l'ornement accompli de tout leur sujet. Et si l'humilité le voulait posséder toute seule, elle le rendrait difforme et le ferait voir ou tout nu ou seulement couvert de ses vieux haillons ; ce qui ne doit pas être. Tant s'en faut, donc, que l'humilité, compagne inséparable de l'Amour, admette ce désordre, qu'au contraire l'un et l'autre, par une merveilleuse propagation, rend les esprits qui sont désireux de Dieu excellemment féconds en toutes sortes de vertus. La mère, qui est l'humilité, a en soi tous les esprits de ses filles, et les enfants ont une telle connexion et rapport avec leur père et leur mère, qui sont l'Amour et l'humilité, que tous leurs actes extérieurs, [43n2, 222v^o] ¹⁶⁹ quoique faits en la vue de Dieu et pour sa gloire, sont infiniment moins qu'eux-mêmes.

Toute cause précède ordinairement ses effets, et si elle est défectueuse, ses effets le seront aussi ; ce qui doit être appliqué à l'humilité et aux vertus qui sont ses productions, son contentement, sa gloire et son ornement précieux. Elles sont ses chers enfants, conçus en habitude d'esprit par le même esprit, ès puissances supérieures de l'âme, dont les effets s'étendent aux puissances

169. Chap. 8: «Des vertus filles d'humilité», commençant au f°222r°
« Il est de nécessité... »

inférieures, et puis au-dehors pour sa manifestation. Là donc où est la mère, là sont aussi ses enfants pour son suprême ornement ; c'est une génération ou production spirituelle de l'Amour et de l'humilité, qui s'accomplit en Dieu notre Objet final, par-dessus toute appréhension. (52)

Que si le père et la mère sont défectueux, croyez-moi que le sujet est très pauvre et indigent ; car si tout être désire sa perfection, celui qui est plus excellent appète la sienne plus qu'aucun autre. En un mot, c'est ici que le père et la mère font voir l'excellence de leurs enfants qui sont les vertus, et les enfants réciproquement font voir l'excellence de leur père et de leur mère en suréminence d'être divin participé. Je ne dis point ceci à plaisir ni par spéculation, mais parce que nous le voyons et le sentons être de la sorte¹⁷⁰.

Ceci supposé, la première fille de l'humilité est l'amoureuse obéissance. La région de cette vertu est plus grande qu'on ne le croit, et les hommes en sont autant éloignés qu'ils sont naturellement amoureux d'eux-mêmes. C'est pourquoi, sans le prendre de plus loin, nous demandons par admiration : qui est-ce d'entre les hommes qui obéit selon l'ordre de la parfaite obéissance, ainsi que Notre Seigneur l'a toujours accomplie, comme le merveilleux effet de son amour infini ? Hélas ! la nôtre en est autant éloignée qu'il y a de distance entre lui et nous, en tous sens et manière. Si vous êtes véritablement saints, vous savez par expérience ce que je dis, car vous obéissez amoureusement, uniquement, promptement, avec joie, simplicité, force et persévérance. Qui est-ce des hommes du commun, et même des meilleurs, qui veut obéir ainsi ? Il n'y a sans doute personne, et si quelqu'un semble obéir même selon toutes ces circonstances, le temps l'aura incontinent vaincu et recru. Ô Dieu infini ! Le temps d'obéir parfaitement n'est plus : il est écoulé avec la vie des anciens moines anachorètes et de nos premiers Pères. Personne ne se trouve quasi plus qui désire travailler éternellement à cette vertu si excellente et si digne d'un bonheur infini.

170. Ce paragraphe est absent du ms. [223r°] qui reprend : « Ceci supposé... »

Quant à ceux qui obéissent ainsi, ils sont autant merveilleux que rares ; d'autant que ce qui est parfait l'est toujours et en tout lieu, sans aucune distinction, agissant toujours autant qu'il est possible en l'amour de son cher Objet. Mes sentiments ne plairont peut-être guère aux religieux difformes, qui n'obéissent que le moins et le plus tard qu'ils peuvent, ne font que couler le temps, en faisant beaucoup plus d'actions qu'ils ne voudraient, et souffrant ainsi un martyre sans fruit. Ils obéissent comme [223v°] des galériens, seulement à l'œuvre, afin de ne perdre pas leur réputation, et n'obéiront point du tout s'ils n'y étaient contraints à force de punition. Souvent leurs supérieurs leur obéissent plutôt qu'ils ne leur commandent, les contraignant souvent de leur commander ce qu'ils veulent, qui n'est autre chose que ce qui leur plaît : cela soit dit en passant.

Il y en a de beaucoup meilleurs que ceux-ci, qui obéissent assez facilement, non seulement à l'œuvre, mais encore à l'intention du supérieur. Mais si leur obéissance est de trop longue durée, ils sont incontinent lassés et vaincus, d'autant qu'ils se bornent et se limitent eux-mêmes, et aussi parce qu'ils n'ont pas davantage de fond que cela. Ah, que de raisonnement on voit en eux, lorsqu'il est question d'un acte d'obéissance !

D'autres encore meilleurs obéissent par affection, et leur corps est aussi prompt à l'œuvre que l'esprit à le désirer et le vouloir. Ils obéissent en l'union de volonté, d'attention, d'œuvre et de manières, selon toutes ces circonstances que requiert cette noble vertu pour être faite en souveraine perfection. Telle est l'obéissance¹⁷¹ des excellents contemplatifs, non seulement de ceux qui vivent en la sainte religion, sous l'obéissance, pauvreté et chasteté, et sous la discipline et régularité religieuse, mais encore de tous ceux qui sont soumis à Dieu et à un directeur, auquel ils obéissent en tout. L'obéissance de ces personnes, soit en religion, soit au monde, est plus agréable à Dieu qu'on ne saurait penser ; et ce qui est aux premiers un œuvre d'holocauste est aux autres un œuvre d'excellent sacrifice.

171. *obéissance* : obéissance (en parlant des religieux)

C'est selon ce dernier degré que les bons supérieurs et directeurs enseignent l'obédience à la jeunesse, quoique peut-être ils ne leur spécifient pas le fond de ce degré ni sa hauteur par le dedans, mais seulement par œuvres. On les exerce vivement dans leur commencement, afin de les rendre souples à obéir en choses dures et laborieuses [224r°]; et on prend garde que l'appétit intérieur soit exercé, afin que l'obédience soit telle par dedans qu'elle est en dehors, à savoir volontaire, prompte, forte, affable et patiente; autrement si elle n'était que pour l'œuvre, le dedans demeurant immortifié, ce ne serait presque rien qu'une continuelle peine de peu de fruit.

De là vient qu'en quelques congrégations, on ne sait ce que c'est qu'obéissance en quelque bon degré, parce que leur (53) esprit ne consiste qu'à chanter au chœur et en des cérémonies extérieures, l'intérieur demeurant en friche et plus négligé qu'il n'eût été dans le monde. On voit là des personnes qui, sous un habit de piété et sous des marques extérieures de religion, portent un esprit immortifié, plein de désordres, et d'où le Très Saint Esprit ne peut approcher, à cause de leur totale corruption et de leurs péchés d'esprit. Mais je ne fais pas état de m'étendre sur ce sujet, ni de découvrir toutes les misères qu'un habit de piété peut couvrir aux yeux du monde.

Ceci doit être épouvantable à nos enfants du Carmel, et dans cette vue ils ne peuvent assez chérir l'excellence de notre esprit. Cela les anime de plus en plus à la pratique de tout ce qui leur est enseigné, et fait qu'ils se donnent incessamment et totalement à Dieu, au-delà de ce qui leur est enjoint par la règle, vivant en continuelle solitude d'esprit et du corps, autant qu'il leur est possible. Leur ardent amour les unit très étroitement et parfaitement à Dieu, et son feu est toujours vivement et ardemment allumé en eux nuit et jour. La sainte obéissance les gouverne à son plaisir, et ils la pratiquent incessamment, en souveraine perfection de l'esprit; et comme le principal point de notre règle est que nous vivions entièrement reclus et solitaires, non plus dans les déserts puisque nous n'y sommes plus, mais dans nos cellules, c'est à quoi

ils s'adonnent ponctuellement, et les bons et saints supérieurs les y portent incessamment, sans y mettre aucun obstacle¹⁷².

L'humilité et l'obéissance, animées d'une force vigoureuse pour tout souffrir, produisent la patience. C'est par cette vertu que l'âme se possède elle-même, et en soi, et en Dieu. Mais l'homme qui ne se possède que pour soi ne vaut rien, d'autant qu'il fait la fin de lui-même, et quand il serait cent fois le jour ravi hors de ses sens, il serait aussi méchant que le diable.

La patience est une vertu affective produite en l'esprit par la force divine, soit pour agir, soit pour souffrir de grandes adversités avec joie intérieure, nonobstant que la partie sensitive gémit et se plaigne humblement dans la longue violence de ses maux. La patience qui se laisse vaincre par la durée des souffrances montre que le fond d'où elle procède est encore imparfait, parce que l'humilité, l'obéissance et la force ne font pas leur devoir. De vrai, en quelque condition que nous soyons, nous ne faisons qu'attendre la détermination de Dieu, laquelle nous devons mettre joyeusement à chef¹⁷³, à quelque prix que ce soit, quand elle nous sera signifiée.

Quant à ceux qui sont totalement incultes et sans ornement des vertus au-dedans, ils sont pleins de murmures, de plaintes, d'accusations et d'animosité contre ceux qui leur font tort. Il y en a qui souffrent assez facilement les grandes douleurs du corps, à cause de leur forte complexion naturelle ; mais si les commodités leur manquent à point nommé, on les voit incontinent dans les murmures, remuant ciel et terre pour recouvrer ce qui leur manque. On en voit même qui s'en prennent aux médecins et à ceux qui les traitent, étant si soigneux de leur santé qu'à force de la conserver et de l'idolâtrer, ils craignent tout petit rencontre¹⁷⁴ qu'ils s'imaginent leur devoir nuire ; c'est pourquoi ne rencontrant pas toujours à leur souhait, parce qu'il est impossible, ils deviennent inquiets et sans repos, et imaginativement malades, de

172. Bas du f° 224r° ; la suite fort critique portant sur des mauvais religieux n'est pas reprise par Donatien.

173. à *chef* : en tête

174. *rencontre* : combat imprévu

sorte que les médecins sont contraints de le dire aux supérieurs, et cela peut être si vif et si fort entre eux que de les rendre malades en effet. On en voit qui pour ce sujet lisent des livres de médecine et ne parlent que de remèdes, disant qu'il serait à propos qu'il y eût des médecins en religion, sans considérer que ce serait sa prompte ruine. Bref, ces gens-là ne veulent point de maux portatifs ; et comme ils n'en peuvent être exempts, quelque effort qu'ils fassent pour secouer le joug, cela les géhenne et leur tourmente continuellement l'esprit. Il ne laisse pas même de se trouver d'assez bons religieux qui en sont là : chose très déplorable et digne d'admiration de les voir si attachés à leur santé. Cela étant ainsi, quel sentiment devons-nous avoir là-dessus, nous autres qui voyons qu'un si grand nombre de serviteurs de Dieu ont la triste et amère pérégrination de cette vie si chère et si douce ?

Je¹⁷⁵ voudrais que ces personnes idolâtres de leur santé méditassent bien ce passage de saint Bernard où, rapportant les recherches de quelques-uns d'entre eux, il dit ainsi : « Les légumes, disent-ils, sont venteux ; le fromage charge l'estomac ; le lait nuit au cerveau ; boire de l'eau pure est dangereux pour la poitrine ; les (54) choux nourrissent la mélancolie ; les poireaux enflamment la bile ; le poisson d'étang et d'eau bourbeuse est contraire à ma complexion naturelle¹⁷⁶. » Hé ! d'où vient qu'en tout ce qu'il y a de fleuves, de jardins et de dépenses, à peine peut-on trouver de quoi contenter votre appétit ? Sachez que vous êtes moine, et non pas médecin ; et que vous devez plus penser à votre profession qu'à votre complexion. Pardonnez, je vous prie, à votre propre repos, au travail de ceux qui vous servent, à la charge de la maison où vous êtes, etc.

La vertu de patience est bien opposée à ces pratiques : elle arrête son sujet, le rend stable et fait qu'il se possède en paix dans ses souffrances. Car comme le siège de toutes les vertus est l'esprit, elles y ont aussi leur principal exercice, de sorte que tout l'homme est élevé et recueilli en quelque simple unité ; et

175. Début de [225v°].

176. Saint Bernard, Sermon 30 *sur le Cantique des cantiques*.

plus on est parfait, tant plus cela est ainsi. Pour ce qui est de la patience persuadée, ce n'est pas grand-chose, encore qu'on la voie au-dehors par ces effets. Ceux aussi qui ne se plaisent pas au mépris et aux moqueries qu'ils souffrent de la part des séculiers en mendiant, ne sont pas parfaits ; et cela fait voir en eux une grande faiblesse. [226r^o]

La forte et humble patience engendre la bénignité, qui est une condescendance facile, gracieuse et agréable, ou une respectueuse honnêteté à l'endroit du prochain. Ceux qui n'ont point cette vertu sont d'un abord rev che et d'un difficile entretien, inquiets, turbulents et sans civilité dans leurs conversations, si ce n'est qu'ils soient d'un bon naturel ; mais dès là ils sont assez enclins aux vertus et portés à la compassion, à la modestie et aux autres vertus naturelles. Or il faut que le vrai patient n'ait aucune répugnance aux choses difficiles, et qu'il soit tellement esprit qu'il ait facilité surnaturelle à tout bien ; car tandis qu'il trouvera de la difficulté quelque part que ce soit, ce lui sera comme un grand mur, qu'il faudra nécessairement abattre.

Il faut que les parfaits se trouvent vêtus des dons du Saint-Esprit¹⁷⁷ d'une excellente manière, et que ces dons aient leurs effets entre les hommes visiblement, toujours et en bon ordre, autant qu'il en sera besoin. Il faut qu'ils cachent leurs plus secrètes connaissances, apparaissant comme des clairs flambeaux allumés, pour l'édification de tout le monde. Il faut qu'on les voie prompts et allègres au bien commun, et surtout à se surmonter eux-mêmes. Ils doivent faire tout le bien possible en bon ordre et avec esprit, sans rien tirer à eux-mêmes de ce qu'ils font, demeurant entièrement abstraits sans en recevoir jamais d'empêchement.

Ils abhorrent la négligence aux moindres choses comme la mort ; ils sont les plus pauvres par affection qui soient sur la terre ; c'est pourquoi en leur plus grande désolation ils se trouvent

177. Les sept dons du Saint-Esprit sont : intelligence, conseil, sagesse, connaissance, piété, force et crainte. (Is 11, 2-3 : Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de sagesse et d'intelligence...)

fort bien et se croient trop bien partagés ; d'autant que le Très Saint Esprit, qui fait rejaillir d'eux ses divins effets, fait en eux un assemblage de toutes les vertus et de tout bien. Que si cela n'est pas sitôt suffisamment acquis, [226v°] il faut se contenter de moins, car Dieu n'exige pas même chose de tous. Ils sont toujours pleins de vraie joie, et leur cœur et leur chair s'éjouissent en Dieu vivant. Enfin le Saint-Esprit est si jaloux de son habitation en eux qu'il ne permet pas que la moindre paille d'imperfection réside en leurs cœurs. Que s'il y en arrive, il les consomme incontinent en son fond amoureux, leur donnant une merveilleuse vigilance à tout ce qu'ils doivent pour le bien d'autrui, et une subtile et continuelle circonspection sur eux¹⁷⁸.

Quant à l'abstinence, il semble que c'est même chose que mortification, mais non, si on ne prend le nom d'abstinence plus largement. Les saints Pères et docteurs disent que c'est une habitude qui modère et ordonne le violent désir et appétit que nous avons de quelque objet ; elle consiste à s'abstenir de quelque qualité actuellement appétée, ou qui se peut désirer, soit présente, soit absente. Si elle est présente, elle fait abstinence et mortification tout ensemble, et cela d'autant plus que la chose présente nous semble bonne et appétable. De vrai, lorsque nous nous privons des objets sensibles qui, comme malgré nous, nous tirent à eux, c'est excellemment pratiquer l'abstinence, puisque son souverain degré consiste à mortifier nos sens dans les choses qui, par leur beauté et bonté, les ravissent puissamment à soi.

On prend encore le nom d'abstinence largement lorsqu'on s'abstient des choses dont, si on ne s'abstenait pas, on donnerait jusque dans le péché. Or pour acquérir cette vertu en perfection, on la doit pratiquer même dans les choses licites, jusques à ce

178. Donatien quitte ici le manuscrit pour un développement ascétique. Dans l'état de pauvreté de la Bretagne, le boire et le manger revêtaient une importance primordiale (c'est ainsi le sujet principal de la littérature picaresque d'une Espagne aussi misérable), d'où l'attention que lui porte Jean de Saint-Samson en conseillant ses novices. On peut omettre ce développement ciblé en reprenant la lecture à la page (57) de l'original, paragraphe commençant par : « Cette vertu encore pousse sa pratique en haut, touchant les matières de l'homme élevé et spirituel. »

qu'on se sente totalement indifférent à les avoir ou non. C'est ce qu'entend saint Grégoire, disant que celui-là (55) est abstinent qui se sait adroitement priver et abstenir des choses licites.

Mais l'abstinence a son lieu pour l'ordinaire au manger, au dormir, et aux autres nécessités du corps. Quant au manger, on peut dire que l'abstinence est quasi nulle et sans effet, quand on ne s'abstient que de la seule qualité, sans rien retrancher de la quantité. Car ce serait peu de chose de ne vivre que de pain et d'eau, sans se mortifier en la quantité et en la manière de les prendre. À ce compte, il n'y a pas de quoi présumer¹⁷⁹, pour ne faire purement que s'abstenir de quelque chose licite, puisque passant au-delà on tomberait dans la gourmandise ou autre sorte de péché.

Pour la manière de se mortifier au manger, il faut tâcher de modérer l'activité de son appétit naturel et n'être pas tout dans cette action, évitant néanmoins l'autre extrémité, qui est d'être plus long au repas que le temps ordinaire ne le permet. Mais il faut qu'on se sente toujours attentif à soi-même, et que se possédant dans cette action brutale tout autant que dans les actions saintes, on s'y rende souverainement agréable à Dieu, selon les préceptes que les Pères de la vie spirituelle en ont donnés.

Quant à la quantité du boire et du manger, la difficulté est de se réduire au juste terme de la nécessité et du bien-être, qui ne doit jamais être pris sans manifeste mortification, en quelque exercice que ce soit. Sans doute quelques-uns sont exempts des grandes abstinences, à raison de leur bas âge, de leur faiblesse et de la nécessité qu'ils ont de croître. C'est assez qu'ils tâchent de s'abstenir de quelque chose dans la qualité ou quantité, selon les épreuves qu'ils pourront faire de leurs forces. Il ne faut pas qu'ils se sentent en appétit plus de demi-heure, ou une heure au plus après le repas. Mais il faut qu'ils se donnent de garde d'arriver jusques à se trop remplir le ventre et l'estomac, en sorte qu'il ne leur reste plus que le goût à mortifier. Il faut donc s'ajuster à la mesure de sa nécessité. Mais celui qui peut tromper sa nature en quelque chose

179. *présumer*: avoir trop bonne opinion

de la quantité des viandes est grandement fidèle et ordonné tant en Dieu qu'en lui-même, s'il est spirituel, comme je le suppose.

Au manger, il faut bien prendre garde d'être trop avide et de se comporter autrement qu'avec civilité et modestie, tout ainsi que dans l'action la plus grave et la plus sérieuse du monde. Car Dieu, qui est Esprit et Charité en nous aussi bien qu'en lui-même, veut que nous soyons parfaits en tout, en intention et attention, au-dedans et au-dehors, sans distinction de temps, de personnes ni de lieux.

Encore donc que ce soit abstinence de se retrancher de la qualité des viandes, néanmoins c'est peu de chose. La meilleure et plus excellente abstinence se fait de la quantité notable, selon qu'on voit des plus anciens religieux, lesquels mangeaient si peu que c'était plutôt irriter leur appétit que le contenter. Encore ne lui donnaient-ils que des viandes plus grossières et absolument nécessaires à la vie, rejetant le reste bien loin, et prenant plaisir à combattre incessamment contre la faim, la soif et le sommeil. Ainsi faisant, ils en venaient à bout et se trouvaient habitués à la facile et continuelle pratique d'une telle vie. De sorte que tout leur soin était de vaquer à Dieu en esprit nuit et jour, comme s'ils n'eussent point eu de corps à traiter.

Pour ce qui est de nous, la vraie abstinence consiste dans le retranchement des délicatesses et des choses non nécessaires absolument à la vie commune, tant pour le particulier qu'à tous nos semblables, qui faisons tous ensemble un seul et un même corps. Néanmoins, selon les diverses occasions, circonstances et états, quand nous sommes en public, le très sobre et mortifié usage de ce qu'on nous présente nous est plus utile et de plus grande vertu que la totale abstinence de cela, afin de nous conformer au commun et éviter singularité. Plusieurs se trompent en ce point, qui condamnent et jugent tacitement les autres, qu'ils voient libres à prendre ce qu'on leur présente. Tout est bien, pourvu que l'usage en soit pratiqué divinement, et avec civilité, modestie et honnêteté.

Il est beaucoup plus difficile d'arrêter et supprimer l'appétit irrité de quelque nourriture nécessaire ou délectable, que de s'en abstenir du tout ; et plusieurs assez portés à jeûner et à s'abs-

tenir ne se peuvent modérer dans l'action, s'y comportant sensuellement et de tout leur appétit jusques à se saouler, comme on dit. De sorte que sans s'en apercevoir, il ne leur reste plus de quoi se mortifier là-dessus. Il faut donc être grandement circonspect, spécialement si on est vif et actif à cette action, et la faire avec crainte, modestie, civilité et bon ordre. Que si après s'être (56) comporté avec fidélité, on se sent néanmoins pesant après le repas, il ne sera pas besoin de s'en affliger. Souvent cela peut arriver sans aucune faute, à cause des flatuosités que l'aliment excite dans l'estomac quand on mange promptement ; ou parce que la nature n'est pas bien complexionnée ni ordonnée en son tempérament, spécialement si elle manque de suffisante chaleur pour faire la digestion.

Le reste de ce qu'on peut dire sur ceci se doit laisser à l'examen du bon pénitent et du prudent confesseur. Mais les péchés que les spirituels commettent en ceci et en semblables actions sont très petits et de pure infirmité, parce qu'ainsi que je suppose, ces actions se font dans un parfait amour de Dieu et dans une parfaite haine de soi-même, et par conséquent avec une profonde crainte d'y excéder. Que si on a consenti en quelque manière à quelque mouvement déréglé, il faut l'exprimer humblement et sans exagération à son confesseur. Mais si on n'en a eu que le seul sentiment avec répugnance, il ne sera pas besoin d'en rien dire, si ce n'était qu'on ne se fût pas assez excité pour en avoir horreur. Au reste, on saura de certaine science qu'on a excédé, spécialement au manger, si par après on ne se sent pas totalement libre pour s'introvertir et s'occuper avec Dieu.

Selon tout ceci, la continuelle mortification exercée dans la quantité d'aliments est beaucoup plus excellente que la longue, fâcheuse et pénible abstinence, qui débilite grandement le corps par succession de temps. Elle est aux jeunes un vrai martyre, et elle mate et abat les vieux, comme insensiblement.

Enfin chacun sait combien les actes animaux du corps, comme le manger, le boire, le dormir, etc., sont à grand contrecœur à l'esprit déiforme. C'est ce qui a fait que les saints l'ont tant haï, et le haïssent tant que cela leur est une cruelle mort que de se porter

même par pure nécessité à ces actions. Cela a fait qu'ils l'ont traité comme un ennemi, ne lui donnant que sa simple nécessité pour vivre. En effet il est rien de plus horrible ni de plus sensuel que les excitations de la gueule¹⁸⁰, entre autres choses : l'âme déiforme les ressent à très grand regret et voudrait pouvoir mourir mille fois ; mais sachant que c'est une chose indispensable, elle s'en abstrait tant qu'elle peut, faisant cela comme si l'action ne se faisait point. Ainsi elle cherche toujours le moyen d'en ressentir moins les effets, le tout selon le bon plaisir de Dieu, qui vit et se meut en elle et par elle pour son éternelle gloire.

Afin d'éclaircir encore la règle que j'ai donnée ci-dessus, pour discerner l'arrêt de l'appétit et le réduire au juste milieu de la nécessité et du bien-être naturel, il faut croire que la douleur présente qu'on ressent en l'esprit sur les mouvements de l'appétit sensitif et animal fait qu'ils doivent être estimés non volontaires. Au reste, c'est le propre de l'âme sainte de brûler toujours en Dieu et de toujours couper et retrancher, tantôt par la totale abstinence et continuellement par la mortification en tant que mortification, et presque continuellement par l'abstinence et mortification tout ensemble. Que si on est arrivé en âge de ne plus croître, il ne faut point craindre la vive et notable mortification en abstinence. Mais l'âme fidèle à force de mourir en Dieu à tout ce qui n'est point lui, est faite et rendue si impassible, par manière de dire, en ces matières, qu'elle n'a que faire d'y réfléchir pour voir si elle excède en quelque chose.

Cette vertu d'abstinence regarde aussi bien l'âme que le corps, et comme l'âme est plus subtile, l'abstinence qui la touche est aussi plus excellente. Cette vertu est conforme aux trois vies du vrai spirituel, à savoir de nature, de mœurs et de l'esprit, soit en son corps, soit en ses sens intérieurs, soit en son pur esprit et en son fond. C'est à elle et à son contraire que répond le licite en diverses matières. Néanmoins il y a des vertus fort semblables et conformes à celle-ci, comme sont la sobriété et la tempérance ; et toutes ces vertus se doivent pratiquer par le fidèle spirituel, tou-

180. *geule* : gloutonnerie

jours et partout, en esprit, avec vigueur, en l'ordre de discrétion lumineuse, en ses appétits, pensées et actions, tant entre Dieu et soi, à l'infini et selon son total, qu'au-dehors en tout son extérieur, tant pour sa propre édification que pour celle d'autrui. Bref, on s'abstient de tout ce qui touche l'appétit de l'homme en toute sa plus basse partie, selon toutes les plus basses puissances, et cela en ce qui est purement licite, selon l'ordre de vraie discrétion.

Cette vertu encore pousse sa pratique en haut, touchant les matières de l'homme élevé et spirituel. Elle passe encore plus haut en l'homme purement spirituel (57) et nu, qui pratique souverainement cette vertu, tant en agissant qu'en pâtissant, en ce qui même ne troublerait nullement son repos intérieur. Et il le fait comme s'il était une personne toute commune, aimant néanmoins infiniment mieux la vie abstraite, par laquelle il repose doucement en son fond, que de sortir librement aux hommes par beaucoup d'actions licites et non nécessaires. Ces personnes, dis-je, se plaisent infiniment à demeurer solitaires, et les espèces créées ni leurs sentiments n'entrent point en leur fond, pour les tirer ou dépeindre d'images et de figures, de si loin que ce soit.

Ils sont tous tirés et abstraits en pleine et parfaite liberté d'esprit, et se plaisent infiniment plus d'entendre parler des choses divines que d'en parler, tant à cause de leur entière mort qu'à raison de leurs éminentes vertus, dont ils possèdent entièrement les habitudes en leur propre fond, où leurs puissances sont toutes réduites. Là ils sont simples, uniformes et réduits comme en une seule chose, pour procéder désormais à l'infini en vue et en action, tant au-dedans qu'au-dehors, supposé qu'il soit besoin qu'ils sortent au bien et à l'utilité du commun des hommes. C'est de ce fond que chaque vertu sort éminemment à tous ses actes ; que si on admettait librement quelque désordre dans ses passions et affections, on serait bien loin d'être établi dans ce fond où l'homme doit être mort à toutes choses et à soi-même, et rendu comme impassible, non selon le sens et le corps, mais selon la raison et l'esprit, qui doivent être avec le reste des puissances tant supérieures qu'inférieures une seule chose en essence avec lui et en lui.

Cette atteinte et totale transfusion est le suprême et dernier royaume de l'âme, lequel elle possède et gouverne comme reine très magnifique, et demeurant là pour ses suprêmes délices, ou pour mieux dire, pour celles de Dieu qui la comble de caresses en la fruition et aux embrassements infiniment amoureux et réciproques de toute la glorieuse Trinité. Car elle y est totalement absorbée et engloutie en amour continuel du Très Saint Esprit, avec lequel et par lequel elle est entièrement transfuse en naissance et substance du Père et du Fils, pour être, autant qu'il se peut, tout ce que la Trinité est, et pour avoir tout ce qu'elle a. Ainsi une telle âme est souverainement ordonnée tant au-dedans qu'au-dehors, et ses communications et conversations ne sont autres qu'abondantes effusions de sagesse et de divine lumière.

Il faut encore savoir que tout le monde porte avec soi des inclinations notables au vice, et que les appétits s'en excitent tous les jours, à l'occasion des nécessités du corps qu'on est obligé de prendre pour le maintien de la vie. Ce qu'on apercevra aisément si on se porte librement à ces pratiques, supposé qu'elles soient absolument nécessaires, et que l'on soit bien attentif à soi, avec crainte d'y excéder. Car alors on se sentira comme manifestement sollicité de ces vices sensuels et bestiaux, et on en serait totalement captivé si on ne savait bien dextrement et puissamment réprimer cette bestiale tyrannie.

Mais le serviteur de Dieu est grandement subtil et clairvoyant, qui abhorre en soi-même ces mouvements et ces appétits. Il sait que cela dérobe l'affection du cœur, en sorte qu'elle se porte, ce semble, toute entière vers la sensualité, jusque-là qu'il lui est avis qu'il n'en peut être autrement ; parce que même la raison dicte la nécessité qu'on a de ces choses, conformément au bien-être de la vie, comme en effet cela est vrai pour manger ou dormir, et autres nécessités qui regardent le bien-être du corps.

L'âme a aussi ses attaches et sa glu qui la détiennent, en ce qu'elle croit souvent être obligée de s'émouvoir selon les sens, sur toutes sortes d'objets qui se rencontrent. Et plus elle est subtile et abstraite, à cause du progrès qu'elle a fait en la vie de l'esprit, plus aussi est-elle subtilement enlacée par des prétextes

d'un bien apparent. En effet, ses affections et ses appétits sont si prompts et si subtils à couler, et la recourbent si finement sur elle-même que, si elle n'est attentive à ne rien désirer du tout, elle y sera incessamment prise et y demeurera captive, sans qu'elle le voie ou le sache.

C'est pourquoi il faut demeurer incessamment inconnu et totalement mort à soi-même, par la renonciation et résignation sur toutes sortes d'objets, tant sensibles que raisonnables et spirituels, surpassant par cela infiniment la raison, recevant tout ce qui se pourra présenter de fâcheux et l'acceptant amoureusement de la divine et libérale main de Dieu, et non jamais comme venant des créatures.

Or ceux-là ont très bien dit et encore mieux senti, qui ont écrit qu'on ne peut (58) satisfaire à la nécessité sans satisfaire à la sensualité. Cela est vrai à raison de l'appétit bestial, de ses effets et de sa puissance, par laquelle il s'efforce de nous tirer à lui et de nous délecter de ses mouvements voluptueux et actes bestiaux. Et si le serviteur de Dieu n'est grandement attentif à soi, il en sera même notablement ému, jusques à s'y arrêter et s'y délecter. C'est pourquoi il ne se faut porter à ces actions de nécessité naturelle qu'à très grand regret et douleur. Et plus elles sont nécessaires, plus aussi faut-il s'exciter à une grande douleur et crainte en les pratiquant. Car ce passage du Saint-Esprit est véritable en tous les hommes, que *personne n'a jamais hai sa chair*¹⁸¹.

Il ne faut pas néanmoins penser que cette exacte observation de soi soit si difficile, spécialement à qui s'y accoutume. Cela consiste spécialement à bien suspendre son action, sans pencher ni au trop ni au peu, chacun diversement et selon sa nécessité. Or il est vrai qu'encore que ces choses se passent ainsi de notre part sans péché, néanmoins elles nous y attirent assez puissamment ; et si nous ne sommes bien sur nos gardes, nous y mettrons notre affection en nous y délectant secrètement, ou bien en n'abhorrant pas assez ces bestiaux allèchements, ou manquant à quelque autre circonstance de notre devoir. Ce m'est assez d'avoir montré

181. Ep 5, 29.

ce profond et subtil secret, non peut-être jamais déduit d'aucun mystique, nonobstant sa très grande importance. Cependant si on pratique tout ce que j'ai dit en ce traité de l'abstinence, on ne devra pas craindre d'avoir excédé en ces actions de nécessité et de bien-être naturel. Car tandis qu'on a la crainte et la douleur, on est assez éloigné de pouvoir excéder.

Or nonobstant toute circonspection possible, Dieu veut que dans nos examens ordinaires, nous lui demandions pardon de toutes les recherches secrètes et de toute la délectation prise sensuellement et par amour-propre, au boire, au manger, au chauffer, au dormir et autres semblables commodités, nous plaignant très simplement et très confidemment à lui de ce que nous portons tant et tant de misères en nous-mêmes, qui nous rendent si impurs et si dissemblables d'avec Sa divine Majesté et d'avec sa vie très divine en notre humanité.

Au reste, les plus spirituels qui se puissent penser ont affaire de cette pratique pour leur utilité propre, sans que personne en soit exempt. Et plus ceci est ignoré des spirituels, il leur en est pis. De sorte que fort souvent ils se trouvent de nuit en dormant être le jouet des diables, qui se délectent d'eux par toutes sortes d'illusions, sans qu'ils sachent d'où cela peut procéder, vu qu'il ne leur semble pas leur en avoir donné sujet, parce qu'ils font ce qui leur semble, autant attentifs à soi qu'il leur est possible, faute de se voir impurs comme ils sont en telles pratiques.

La sobriété d'esprit aussi bien que celle du corps fait que les parfaits ne cherchent ni ne désirent sentir les choses qui les surpassent, et même qui leur pourraient bien être permises. C'est elle qui tient toutes leurs puissances en leur ordre pour ne sortir et ne rien appéter hors de raison, ni autrement qu'il ne faut. Ces personnes parlent peu et écoutent volontiers, spécialement ce qui est bon et saint. Ils haïssent toute curiosité, même sur les sentiments de l'esprit, sur ceux des mœurs ou de la nature. Ceux qui leur sont contraires sont entachés de plusieurs vices de l'esprit, et mal affectés au-dedans, actifs à se rechercher dans les dons de Dieu, dont ils font leur curée avec propriété, les appétant avec gourmandise et franchise d'esprit. Enfin ils ne sont autres chose

que le gibier de leur amour-propre : il n'y a en eux que fausseté, mensonge et tout désordre d'esprit. N'en parlons pas davantage, ce sont gens totalement inaptes à la vie intérieure.

Il faut donc que chacun se résolve de se rendre intérieur autant qu'il pourra, s'exerçant sur ce qu'il trouvera ici plus à son goût, ou en quelque autre bon livre. Mais qu'il s'avise bien de ne se rendre pas propriétaire d'aucun exercice d'esprit, lorsque Dieu le tirera ailleurs ; et quoiqu'il doive grandement chérir la solitude, il se doit bien garder de s'en rendre propriétaire, parce que nous devons suivre Dieu et non pas nous-mêmes. Il faut laisser Dieu pour Dieu, spécialement quand on voit fort expressément ce qu'il désire de nous. [227v°] Hors de là, on doit mener une vie solitaire autant que faire se peut, et elle deviendra douce et savoureuse au plaisir singulier de Dieu. Ce n'est pas un petit contentement à un supérieur d'avoir de tels solitaires, de parfaite oraison et contemplation, qui chérissent et sanctifient leur solitude extérieure par une vie divinement exercée et pratiquée, et par une continuelle occupation de tout soi en Dieu. (59)

Quant à la solitude des doctes, qui sont si fort passionnés pour l'étude, je ne la loue ni ne la réproûve pas. Ce n'est pas celle-là qui nous est commandée par notre règle, et j'en ai parlé ailleurs en son propre lieu. C'est à ceux qui se ravissent de cette sorte de solitude, pour l'extrême plaisir que les sciences leur donnent, de ne s'en rendre pas propriétaires, et de faire que Dieu soit leur fin en cet extrême plaisir, faisant recouler ce plaisir en Dieu et distribuant leurs sciences et leur talent au-dehors, sans faste ni superbe, à la seule gloire de Dieu et à l'édification du prochain. À propos de quoi je dis que le miel de la divine sapience est d'autant plus excellent que le miel de la science acquise, que Dieu qui le communique est tout autre que la nature, laquelle n'acquiert la science que par son industrie et avec grande peine et labeur.

Il est donc grandement important que le solitaire se rende véritable par sa fidélité, afin que Dieu le puisse élever de plus en plus par-dessus soi ; et qu'il soit tellement perdu à lui-même qu'il ne sache plus là où il est ni là où il réside. Alors il sera passé en Dieu d'autant plus excellemment que moins il connaîtra où

il est, sinon par la vérité de sa simple et nue foi. Il transcendera toutes choses d'un très nu regard, qui le remplira d'admirable théorie, éminemment par-dessus tout discours, et deviendra contemplateur perpétuel de la ravissante beauté de son infini Objet, d'une manière ineffable, simple, nue et essentielle. Là il ne verra qu'abîmes, qu'il pénétrera d'une façon merveilleuse, plutôt en l'effort de son esprit nu et surélevé que par l'activité du sens, [228r°] contemplant d'une façon sublime de plus en plus et de mieux en mieux la lumineuse Divinité, tant selon la nature que selon les Personnes.

Cela est le même paradis en la terre de tout l'homme rempli d'une admirable activité, à la manière des hommes éminemment déifiés, lesquels, jaçoit qu'ils n'aient pas entièrement supprimé leurs actes, si est-ce que l'action divine élève la leur d'une merveilleuse et éminente manière. Ils habitent par cela même l'entrée de la région mystique, de laquelle ils perçoivent abondamment et sûrement les très délicieux fruits. Cela est si haut, si pénétrant et si merveilleux, et le seul souvenir en est si plaisant qu'on ne saurait qu'en dire. Ainsi quiconque se soumet totalement à Dieu comme son instrument inutile, Dieu fait en lui ses plus hautes et plus inconnues merveilles.

Quelques-uns de ceux-ci sont honteux¹⁸² dans l'abondante perception du très éminent état où ils se voient et s'expérimentent ineffables, en l'aspect et l'impression de plusieurs secrètes vérités que Sa Majesté leur communique amoureusement. Mais comme ce n'est pas l'œuvre d'un jour, ces excellentes amantes n'y pensent point. Néanmoins elles s'y trouvent arrivées par l'infinie bonté et amour de Dieu, qui se plaît infiniment à les déifier ainsi et les enrichir si abondamment. Ces âmes sont toutes mortes aux opérations naturelles et vivent de la divinité au Tout d'elles-mêmes.

D'autres personnes se trouvent avoir surpassé tout ceci, qui sont élevées et établies en un état de félicité beaucoup plus perdu et plus éminent. Là elles sont agies si loin d'elles-mêmes qu'il leur semble ne rien apercevoir de sensible, ni qui convienne à la

182. *honteux*: confus

créature, et que leur jouissance ne tombe point sous les sens pour pouvoir être suffisamment exprimée. Néanmoins il y a encore bien une autre région à traverser, et la créature qui a assez de force pour cela et qui en est capable la traverse fort différemment. [228v°] Elle habite en cette région comme au lieu de sa félicité, et ce n'est autre chose que la divinité même, non plus en la créature, mais au tout de la même divinité. Là, tout est réduit en l'immensité de son feu infini, ce qui contient plusieurs degrés et plusieurs états, autant que la créature y soit totalement consommée. Tel est le succès de l'amour réciproque entre Dieu et sa créature. Mais d'autant que peu de personnes savent ce que nous disons, il ne nous faut point perdre davantage en ces abîmes.

Il n'importe donc pas tant de savoir son état comme d'être fidèle à Sa divine Majesté, selon son degré. Si cela est, tout se fera bien et sûrement pour nous, à la très haute gloire de Dieu et au bien de la créature, soit qu'il lui faille vivre ou mourir, être en abondance d'amour sensible ou en abondante douleur, qui lui semble supprimer la vie ; elle sera sans cesse adhérente à Dieu, au plaisir duquel elle se donnera très amoureusement en temps et en éternité. Oh ! que la créature est heureuse quand elle est totalement passée et transfuse en son Essence infinie, et quand rien d'elle ne se trouve plus en elle, tout étant si plein de Dieu que ce (60) n'est plus que lui-même.

Quant à ceux qui se trouveront occupés à l'exercice des vertus en la manière que nous avons exprimée, Dieu acceptera leur holocauste amoureux à très grand plaisir, à cause de leur indigence, supposé qu'ils ne puissent parvenir à l'Amour ; et même leur excitation difficile et laborieuse ne sera pas dépourvue d'Amour en quelque façon¹⁸³. C'est assez être amoureux et spirituel que de s'attacher à Dieu notre Sauveur, être homme d'oraison et le suivre par la pratique éternelle de ses vertus. Encore que la vie de l'esprit soit très pure et très abstraite de cela, ceux du commun seront assez spirituels s'ils sont ainsi. Car je vous prie, qu'avons-nous à suivre, sinon Jésus-Christ crucifié en l'effort de son Amour infini ?

183. Donatien quitte ici le fil du ms.

Celui-là n'est pas bon qui n'est pas conforme à notre prototype, et tous les hommes appelés au service de Dieu doivent être résolus de suivre ses exemples à quelque prix que ce soit.

Mais quoique j'aie dit qu'il faut s'occuper à l'exercice des vertus, je n'ai pas entendu qu'il faille s'y occuper principalement ; car cela est beaucoup moins que s'exercer selon l'Amour, qui contient éminemment toutes les vertus, et qui en est comme l'âme, joint que nous parlons ainsi pour ceux qui sont vraiment intérieurs, et qui ont la touche, le goût et la pénétration des profonds et solides exercices de l'esprit. Car d'ailleurs, tout est bon à celui qui ne sait et ne connaît pas mieux¹⁸⁴.

184. Ce dernier paragraphe reprend le début du second paragraphe de [227r°].

Chapitre 11

De l'abnégation ou renonciation

Les auteurs mystiques ont assez amplement écrit de cette matière, c'est pourquoi je ne prendrai pas leur route ni leur style : j'en parlerai fort simplement et comme en passant, en théorie et en pratique, selon que l'Esprit de Dieu me fournira. L'amour renoncé, ou la renonciation et abnégation évangélique, est un entier abandon de tout soi à Dieu en toutes choses, sans aucune exception ni d'œuvre ni de temps, en vertu duquel abandon la créature n'agit, ne pâtit, ne veut, n'ordonne et n'accepte rien pour soi ni pour son propre contentement, mais pour le seul bon plaisir de Dieu infini. L'explication de toutes ces particularités serait ennuyeuse ; je me contenterai de dire quant à l'une de ces circonstances, qu'autant de fois qu'il se présente occasion de vraie perte et abandon de tout soi à Dieu, pour son infini amour, l'âme vraiment amoureuse le fait toujours sans exception.

En effet l'homme qui veut vivre à Dieu et l'aimer comme il faut doit par nécessité mener une vie renoncée ; et Dieu désire cela de nous tous, parce que cette sorte de vie est une disposition nécessaire à son Amour, et qu'elle nous est plus conforme, quoique plus fâcheuse au sens et à la nature. Or ce qui rend une telle vie si difficile à aborder, et même si inconnue, c'est que l'homme n'est quasi jamais que dans les sens : il ne se sert de sa raison que pour les choses sensibles, et ne sait ce que c'est que son esprit, son intelligence et sa raison plus séparée. S'il monte plus haut que le sens, il ne veut concevoir les choses divines que par voie d'entendement, et croit que toute sa sainteté doit consister en la forte élévation et dans le lustre de son entendement illu-

miné de Dieu pour le connaître et le goûter. De là est qu'il ne le veut point de cette vie renoncée, désirant toujours avoir la satisfaction de son appétit de propre excellence. Il ne veut point aller là où il ne sait pas, ni s'exposer à se perdre et s'abandonner à la conduite de Dieu, ne la voyant que par une foi très éloignée, qui n'a pas force en lui pour un si haut effet.

À la vérité, lorsqu'il agit par voie d'entendement, la volonté s'y joint par une suite naturelle ; et parfois ces deux puissances sont tirées de Dieu. Mais supposé qu'il n'y ait en elles aucun attouchement, l'homme demeure gisant à terre, cherchant sa consolation dans les sens et dans les créatures, souvent même jusques au plaisir illicite, faute de vouloir mourir renoncé pour l'amour et le bon plaisir de Dieu. Car il faut que pour connaître et aimer Dieu, nos puissances soient élevées par lui, selon l'ordre qu'il tient ordinairement pour cela dans les hommes spirituels ; et la seule foi selon le simple degré des hommes du commun ne leur donnera jamais de force à suffire pour cela.

Le Saint-Esprit opère d'admirables et extraordinaires effets en certains hommes. Mais la nature semble faire la même chose en ceux qui paraissent naturellement vertueux, quoique parfois enclins et portés à quelque vice mortel. Ils semblent tous également émus par la (61) haute estime qu'ils font de Dieu, jusques à mourir pour lui s'il était de besoin, ce qui pourtant n'est qu'un effet de leur bon naturel, et le semblable se voit assez souvent dans les bons et généreux guerriers. De sorte qu'il est très difficile de discerner si ces mouvements-là sont de nature ou de grâce. Néanmoins il est vrai que ceux qui ne sont point en péché sont ordinairement mus à cela de Dieu et de sa grâce, comme aussi les autres abusent de leur bon naturel pour continuer dans leur vice et pour pécher plus sûrement sous cette couverture.

À peine personne veut-il entreprendre cette vie renoncée, encore que chacun la voie très héroïquement pratiquée par notre divin Sauveur. Personne ne le veut imiter à ses propres dépens, si ce n'est en peu de chose, et non jamais au tout et pour toujours ; et ce qui est plus à déplorer, les hommes sont dans cette lâcheté même après qu'ils ont senti les très fortes attractions et opéra-

tions de Dieu : pendant telles influences, ils promettaient merveilles, mais sitôt qu'ils en sont destitués, plusieurs n'ont ni cœur ni courage pour suivre Jésus-Christ chargés d'un petit bout de sa croix, et pour souffrir et mourir avec lui, dans les croix du corps et de l'esprit. Cela fait que très justement il se plaint des hommes qui ne lui veulent être amis qu'à la table, le laissant à l'abandon et à la merci de ses cruels ennemis, pour souffrir et mourir par leurs iniques, cruels et mortels efforts.

Il ne laisse pas néanmoins de s'en trouver qui sont de meilleure et plus forte trempe, et qui par une vive imitation le suivent jusques au sanglant sacrifice de leur propre vie, laquelle ils lui donnent tant en gros qu'en détail. Aussi prend-il en eux un singulier plaisir, les voyant s'étudier à le suivre et lui ressembler par une vie totalement renoncée, et à ne vouloir rien pour eux que tout mépris et toute confusion, et à Dieu tout bien, honneur et gloire, tant en eux selon leur total qu'en toutes les créatures.

Cette sorte de vie a été décrite et exprimée par les mystiques sous les termes de *désappropriation*, de *dépouillement*, de *conformité*, et autres noms et actes semblables, qui marquent certaines affections de la volonté désireuse et enflammée de Dieu, et ravie par-dessus toute connaissance intellectuelle en un ardent désir de son amour. Celui qui profite en la voie d'Amour pratique et pratiquera toujours à peu près tous ces actes, selon les fréquentes occasions que Dieu et les hommes lui en fourniront ; et supposé qu'une âme y soit fidèle, les acceptant de bon cœur, Dieu fera toujours que ces rencontres auront un bon effet en elle. Si elle profite véritablement, elle saura par une lumineuse discrétion pourquoi cela doit être ainsi.

Car il faut savoir en passant qu'on ne peut pas dire qu'une personne ait profité en la vie spirituelle, qui n'a point de discrétion, de lumière ni de science des voies qu'elle tient à la suite de Dieu ; et cette lumière ne se peut donner des hommes, ni par paroles, ni par instructions. Cela est de l'effet des habitudes tant infuses qu'acquises, qui peu à peu changent l'homme sensuel en spirituel. De sorte que c'est peiner inutilement que de vouloir instruire quelqu'un en cette matière et l'illuminer comme il faut.

C'est quasi tout si on les détourne de certains détroits et mauvais passages qui se rencontrent en ce chemin ; sur quoi ils doivent souvent lire les mystiques.

Il faut encore savoir que les sujets de renonciation ne sont que peu de chose, tandis qu'on a inclination selon Dieu de se porter ou non à quelque acte de mortification ; quoique cela soit toujours de grand mérite, si on s'y porte par le seul motif du pur Amour. Mais la vraie vie renoncée en totale conformité et uniformité est lorsque Dieu ou les hommes, ou l'un et l'autre ensemble, exigent de nous que nous allions et vivions à sens tout contraire de nous-mêmes, sans considération de temps, de lieu ni de personnes. Cela n'empêche pas que lorsqu'il nous est loisible de vaquer avec pleine liberté à notre profit intérieur, il ne nous soit toujours permis, voire meilleur et très expédient, de fuir les conversations humaines et d'élire l'entière retraite tant de corps que d'esprit, la discrétion toujours sauve afin d'éviter la singularité.

Quant aux satisfactions momentanées que nous ôtons à nos sens, cela est mieux appelé mortification que renonciation, car la renonciation regarde les choses qui sont de durée et dont il semble que nous ne pouvons nous délivrer, quoique que nous soyons très libres à vouloir cela même en notre acte électif et passif, ou pour mieux dire en notre amoureux désir et en notre amoureuse souffrance. Mais si (62) les croix tant d'esprit que de corps nous sont si douloureuses et ennuyeuses que cela passe encore au-delà de ce que je viens de dire, alors nous passons de l'état de *renonciation* à celui de *résignation*, si nous sommes toujours autant fort et généreux que je le suppose.

Par tout ceci, on voit en quelque façon ce que c'est que *mortification*, que *renonciation* et que *résignation*. Ces trois choses dans leur perfection sont douces et faciles, dures au commencement et puis faciles au milieu, selon l'exigence de l'amour perfectif. Tous ce que le vrai spirituel a à faire dans les occasions de grande mortification et de renonciation, c'est d'agir en pleine conformité (s'il n'est totalement suspendu en ses puissances) sans grand effort du sens, et seulement du plus profond de son cœur et du plus intime de son esprit. S'il est tellement suspendu et destitué

en ses puissances qu'il ne puisse agir, il faut qu'il endure ces languoureux efforts d'esprit en éternelle résignation, s'il est de besoin, avec joie et plaisir. En cela consiste la plus épurée et excellente sainteté des âmes fortes et généreuses, qui soutiennent ainsi Dieu par-dessus toute influence de son concours et de ses lumières sensibles ; et c'est en pur et essentiel Amour que convient cette éternelle pratique.

Il n'est pas besoin de parler de ceci à l'homme qui n'a que le seul esprit d'un bon naturel, et qui ne demeure et n'agit que dans le sens. Car il ne saura jamais rien de meilleur que les bonnes œuvres, et ne se renoncera jamais comme il faut, s'il se voit impuissant et sans moyen de les faire. C'est pourquoi la vie active, qui est plus dans le sens que dans la raison, est grandement délicieuse à ces personnes, et ils souffrent volontiers plusieurs peines à cause des grands mérites qu'ils en espèrent ; mais ils sont en cela même tout pleins de leurs propres voies, appétits, recherches et propriétés, totalement ignorants d'eux-mêmes et du vrai bien en lui-même. Ils ne se veulent jamais perdre, de si loin que ce soit ; et s'ils se perdent quelquefois, à force de persuasion, ce n'est qu'avec une extrême crainte de perdre leurs sentiments et leurs goûts de Dieu. Encore ne s'abandonnent-ils que peu à peu et le moins qu'ils peuvent, ne pouvant croire que la vie renoncée, indifférente et résignée soit la vraie sainteté.

Erreur, ténèbres et misère, qui procèdent de ce que l'homme prend pour soi le don et le goût de Dieu, qui ne lui est donné sinon comme un moyen pour acquérir l'habitude de sainteté, laquelle habitude en est la fin, dont les vrais actes sont la vraie vie renoncée ; car à bien prendre, qu'est-ce que telle vie, sinon les actes de toutes les saintes habitudes pratiquées non tant en soi que par-dessus soi-même, étant perdu totalement en Dieu, à la majesté duquel on désire toujours satisfaire, et nullement à soi.

Cette vérité perd tellement les vrais ennemis de Dieu à eux-mêmes, et les arrêtent si parfaitement en Dieu pour vivre de lui et en lui tous renoncés, par-dessus les plus douces influences de son Amour sensible, que ce qu'ils craignent le plus, c'est, par manière de dire, de recevoir ces mêmes influences. Ils savent que

ce n'est pas en cela que gît le bien solide, et qu'il consiste en la forte habitude, suivie incessamment de toutes sortes d'actes de vertu, qui sont la vie de l'esprit complétée en totale renonciation et abstraction de tout ce qui n'est point de Dieu.

Cette science fortifie et anime toujours de plus en plus l'âme fidèle à se faire quitte des réflexions sur soi-même et sur ses propres intérêts dans les dons de Dieu. Elle vit très indifférente à avoir ou non avoir, à vivre en paix ou en guerre, en recueillement ou en effusion, à perte ou à gain, en humilité ou en inclinations de superbe, en action ou en contemplation, en ordre intérieur ou en désordre, et en tous semblables effets. Car elle croit toujours très parfaitement qu'elle a reçu de Dieu trop plus qu'elle ne mérite, vu la profondeur de ses misères, donnant en tout et partout incessamment la gloire à Dieu pour ce qu'il est en lui-même, et qu'il fait ou permet en elle de plus sinistre, moleste¹⁸⁵ et fâcheux, tant par-dedans que par-dehors, tant par les diables que par les hommes, voire par les meilleurs et plus saints, qui même s'élèvent souvent contre elle, comme si elle était la plus grande ennemie de Dieu et de tout le genre humain.

À mesure donc qu'une âme profite en ces pratiques, elle se perd très utilement en l'ordre, science et expérience de cette sainteté très mystique, en laquelle les hommes ne connaissent du tout rien, quoique souvent assez saints selon le plus haut effet de la vie active. Au contraire, ils blâment et persécutent ces personnes comme oiseuses et ennemies de (63) vraie sainteté. Cependant ceux qui s'exercent seulement en la vie active envisagent et peut-être poursuivent avidement la sainteté s'ils sont bons. Mais leurs contraires, qui mènent une vie totalement renoncée, ne pensent non plus à la sainteté en eux et pour eux qu'à ce qui ne doit jamais être, d'autant que leur vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, lequel, quand il apparaîtra, alors ils apparaîtront à eux-mêmes avec lui en gloire. Ce sera quand l'hiver de cette vie sera entièrement passé et que le printemps florissant en toutes sortes d'odorantes beautés sera venu, lorsqu'on taillera les vignes et

185. *moleste* : tourmenté

quand en leur terre on entendra la voix de la tourterelle, ensuite de quoi tous les effets nécessaires succéderont à l'infini comme tout d'un coup, pour combler d'infini bonheur et d'une gloire infinie une telle vie et une telle mort, pour une autre sorte de vie dans l'éternité¹⁸⁶.

Cette vie renoncée est si surnaturelle qu'elle est par-dessus tous les miracles que les saints ont opérés et opèrent en Dieu, la part où ils soient¹⁸⁷ ; aussi se trouve-t-il très peu d'hommes qui l'exercent fidèlement. Car il y a beaucoup à pâtir, voire ce semble parfois tout ; ce qu'il ne faut pourtant pas croire, mais il semble que cela est ainsi à cause de la grande nudité, destitution et faiblesse dont on est aggravé, avec une totale ignorance de soi et de Dieu, et une entière effusion de ses puissances inférieures ; ce qui fait qu'on ne sait si on est mort ou vif, si on perd ou si on gagne, si on consent ou si on résiste.

C'est là que l'âme agonisante rendant la vie à Dieu meurt et expire, plus de douleur et d'angoisse que d'amour, ce lui semble ; mais c'est une amoureuse douleur et angoisse qu'elle souffre entre ses bras divins, demeurant là pour jamais entièrement soumise, renoncée, et résignée à tout ce qui est de son bon plaisir. Or cette perfection est totalement accomplie et consommée quand on est devenu simple et fort en habitude passive, soit pour contempler Dieu éternellement en très simple et très une adhésion, ou pour lui adhérer simplement et uniquement en moindre état et constitution, ou bien pour être totalement perdu et submergé en cette mer infiniment large, vaste et profonde, en laquelle on est totalement refus, simple et éternel comme elle-même, par-dessus toute distinction et différence de vues et de notions des spectacles éternels. Mais ce n'est pas tant de quoi il est question, et nous ne disons ceci que comme en passant et faisant à notre propos.

Reprenant donc notre fil comme dès son commencement, nous disons qu'il n'y aura jamais de renonciation en l'âme qui

186. «Tiens-toi bien caché, doux ami. [...] Et voici que la tourterelle / A, sur la verdoyante rive, / Trouvé le Compagnon ardemment désiré (Jean de la Croix, Cantique A, 32-33). Cf. aussi Ct 2, 11-13.

187. [quelle que soit] la part où ils soient.

n'aura point été touchée de Dieu par amour sensible ; et si, outre cela, elle n'aime davantage Dieu en lui-même que ses propres dons et ses propres œuvres, elle n'arrivera jamais à recevoir l'infusion des habitudes divines très fortes et très excellentes qui appartiennent à la vie vraiment renoncée. La raison est que cette âme est encore en toute la vie de la nature, quand même elle serait excellemment spiritualisée, de laquelle elle ne veut jamais rien perdre ; que si elle se perd en un point, elle prétend pour cela un plus grand mérite. Si bien qu'elle ne sait que le goût et la lumière, et jamais ne saura rien de la vraie souffrance, étant éloignée de vouloir pâtir, tout autant qu'elle est ignorante et amoureuse d'elle-même.

Il faut bien noter sur ceci que toute la force de Dieu en l'homme renoncé au temps de sa désolation réside aux puissances supérieures, et qu'il n'y a en tout ce temps-là que la partie inférieure qui ressent et qui souffre les violences, assauts et agitations des diables et de la nature ; car la partie supérieure demeure forte et vigoureuse pour adhérer à Dieu, et totalement exempte de semblables efforts. Cela fait que l'âme est très éloignée de pécher pour ce temps-là, vu l'effort de sa véhémence douleur ; et encore qu'elle ne soit pas arrivée à un si haut degré de contemplation ni à une si forte union et transformation en Dieu, n'importe, cela n'est pas moins ainsi, à cause des amoureux efforts qu'elle a faits pendant le temps de sa paix pour donner, incessamment et d'un ardent amour, tout le sien à Dieu son unique Époux.

Or, cependant que l'âme se trouve perplexe et en soin de chercher le plus ou le moins en ses œuvres, de là qu'elle n'a ni discrétion ni lumière, et ne sait en cette occasion en quoi consiste son vrai bien, qui est de demeurer attentive à s'introduire uniquement en son Époux, s'il lui est possible. Que si elle ne le peut, son bien consiste à endurer fortement les pénibles efforts de sa soustraction, attendant patiemment son désiré retour ; et jamais il ne faut chercher sa consolation au créé en quoi que ce soit. Que si on sort au-(64)dehors pour se divertir à quelque chose, il faut que ce soit par absolue nécessité.

Enfin il faut mourir en éternelle agonie (si Dieu l'ordonne ainsi) plutôt que de se rendre infidèle à Sa Majesté divine, de si loin que ce soit. Cette perte véritable n'est dure qu'au commencement, c'est à savoir pour les jeunes apprentifs¹⁸⁸ ; car elle est facile au milieu et très douce à la fin. Mais tout ceci suppose toujours que l'âme fidèle y emploie tout son pouvoir. Si elle fait ainsi, se laissant conduire à Dieu, il la rendra comme un miroir très clair et très poli, qui représentera excellemment sa grandeur, son unité, sa fécondité et toutes ses divines perfections. Et elle jouira pleinement de lui. Rien ne peut arriver de nouveau, de fâcheux ni d'étrange à telles âmes ; d'autant que Dieu, duquel et auquel elles vivent, leur est toute plénitude de bien, de repos et de paix, par-dessus tous les événements créés.

Tout ce que j'ai dit fait assez voir combien ces hommes sont rares, peu connus, goûtés et suivis même de ceux qui semblent grandement excellents et relevés en sainteté. Car la plupart de ceux-ci ne connaissent que leur corps et l'austérité, et même les beaucoup meilleurs en esprit prennent l'apparent pour le vrai et l'ombre pour la vérité. Les vrais amis de Dieu ne sont connus que de leurs semblables, et leur propre est d'être cachés autant qu'il leur est possible, selon l'exigence de la vraie vie renoncée.

Quant à ce que nous avons dit, que l'âme renoncée fait en sa suspension tous les actes de ses habitudes, cela est parfaitement vrai en tout ce qu'il lui faut faire à l'extérieur, en quelque façon que ce soit et dans toute la durée qui se puisse penser. Cependant elle demeure au-dedans de soi allègre, joyeuse et contente, très élevée en Dieu, excellemment revêtue de lui en tout son fond et en toutes ses puissances, et hautement réparée¹⁸⁹ de longue main en l'habitude de sa force passive. Par ce moyen elle agit excellemment en tous événements, selon le très pur et essentiel amour, dans lequel elle adhère très nûment, simplement, uniquement et paisiblement à son infini Objet, désirant être le paradis de Dieu en sa vie et en sa mort toute renoncée, si tant est que Sa Majesté

188. *apprentifs* : apprentis

189. *réparée* : remise en bon état

le veuille ainsi. Car elle ne se plaît à rien tant qu'à délecter infiniment Dieu en son total, à ses éternels dépens. Elle donne aux amis de Dieu¹⁹⁰ la très haute sainteté qui paraît en tous ses dons plus excellents, sans se soucier autrement de soi-même, croyant toujours qu'elle a trop plus qu'elle ne mérite, et aimant bien plus cette sorte de sainteté en tous les amis de Dieu qu'en elle et pour elle-même. Ce qu'étant ainsi, il se fait qu'elle est comblée et illustrée de la sainteté de tous, en la vérité de son amour pur, essentiel et même parfois sursésentiel, non réfléchi et souvent incapable de l'être. Ainsi elle vit attachée à Dieu en sa totale perte et nudité, et elle est vivante de Lui, par-dessus toute science et discrétion, pleinement et toujours également contente en tous événements.

Il est bon de savoir que la nature, même dans les plus avancés, est tellement encline à se rechercher, que si on lui ôte une chose, elle a aussitôt recours à une autre pour s'y reposer et délecter. Si on lui ôte un objet sensible, elle a recours à un objet de l'esprit. Si on lui ôte ceux de l'esprit, elle cherchera sa propre satisfaction en Dieu même. On doit prudemment et diligemment examiner ceci pour ne point laisser arrêter les personnes spirituelles à ces propres recherches, les unissant et attachant à Dieu au temps de la privation et soustraction de cette douce influence sensible, afin de les épurer et perfectionner totalement. Par quoi il sera bon que dans ce temps-là ils ne surpassent point semblables ressentiments, si ce n'est en profondeur de simple désir. Mais ils ne doivent pas prendre d'eux-mêmes un objet affectif pour se dilater en Dieu, afin de ne point ressentir les répugnances, contrariétés et mouvements sur ce qu'on leur a ôté. Ils ne doivent non plus se servir pour cela de Dieu même, chose qui serait une aussi subtile sensualité que le sujet et l'action paraissent bons, raisonnables et à propos. Ce point n'est pas de petite conséquence.

On doit encore savoir que tous ceux qui ne s'exercent que selon leur raisonnement et leur connaissance sont en eux-mêmes et en leur amour naturel, qui fait qu'ils ne passent jamais et ne sauraient passer au-delà d'eux-mêmes pour suivre Dieu, endurent et

190. C'est-à-dire : « elle les crédite de ».

mourant à leurs dépens et en amour nu. Il semble parfois qu'ils fassent choses grandes ; mais ils ne passent jamais au-delà de l'action douce et agréable à la nature, et il ne leur est pas possible de faire autrement, parce qu'ayant souvent converti l'esprit de Dieu en leurs propres goûts et délices, et réfléchissant sur eux-mêmes et non en Dieu, (65) ils se sont rendus sensuels dans les sentiments et goûts de leur propre esprit naturel, et bien souvent de l'esprit du diable qui s'y joint. Cela fait qu'ils sont incapables pour jamais de la profonde, simple et unique introversion de l'esprit, pour se laisser eux-mêmes à leurs dépens, comme nous avons dit.

Mais ceux qui s'exercent non seulement selon la raison, mais encore avec ferveur, réfléchissant sans cesse en Dieu et non sur eux-mêmes, sont seuls propres à suivre souverainement Dieu par les chemins déserts, arides et pierreux des abandonnements du corps et de l'esprit, en toutes les manières que l'on peut dire. C'est-à-dire à leurs propres coûts et dépens, voire même jusques à la consommation entière de la moelle de leurs âmes et de leurs propres vies. À cet effet ils tendent incessamment en haut par le simple et nu amour, qui les brûle et les consume, demeurant sans cesse suspendus par ce très simple exercice en la même éternité, où il est impossible de les atteindre. Et quand ces personnes-là tombent en quelque défaut, elles se relèvent incontinent, se plongeant avec une nouvelle ferveur et activité d'esprit en Dieu.

Par cette distinction des uns et des autres, on pourra discerner parfaitement l'apparent d'avec le vrai. Car c'est en cela que se trouvent différents l'amour saint et l'amour-propre ; ils se ressemblent comme deux cheveux de la tête, mais aussi ils diffèrent totalement en divers temps et en divers effets.

Ensuite de cela, il faut dire que les sensuels dont nous parlions ci-dessus, qui semblent faire quelque chose conforme à la vraie charité, se sont prescrit et ordonné une vie raisonnable selon leur fantaisie, avec ses préceptes, tant en action qu'en passion et destitution, les termes et limites de laquelle ils ne surpasseront jamais. Cela fait que quand on les exerce et les touche hors de là (je dis, soit Dieu ou les hommes), ils se font voir tels qu'ils sont, défectueux, corrompus et totalement sensuels en esprit. Il n'est

pas besoin d'en dire les particularités : elles sont assez manifestement connues et comprises sous ce terme universel de *sensuel* et de *sensualité*. Et suffit que l'on sache que la vraie vertu s'exerce au-dessus de la raison, soit en mourant à soi lorsqu'on est exercé contre sa propre raison, soit en demeurant dans la tranquillité et l'impassibilité, s'il faut ainsi dire, de cœur et d'esprit, supposé qu'elle soit parfaitement acquise. Tandis qu'on sent la moindre répugnance dans la raison, on n'est pas encore parfaitement vertueux. Mais quand la raison se délecte de la vertu et quand le cœur s'y repose avec plaisir, quelque vertu que ce soit, elle est souverainement acquise.

Chapitre 12

Ce que c'est que mourir à soi ; et des diverses morts, tant du sens que de l'esprit

[43n2, 240v°]¹⁹¹ Nous parlons si souvent de mourir, et cependant plusieurs ne savent ce que c'est, encore même qu'il puisse arriver qu'ils le pratiquent. Mourir convient à toutes les parties de l'homme : il est sensuel, il est raisonnable, il est spirituel et déiforme. Si quelqu'un vivant selon les sens veut acquérir la perfection morale, il faut qu'il se règle au niveau de la raison et qu'il lui assujettisse cette partie bestiale. C'est une mort encore grossière, mais très fâcheuse aux nouveaux convertis ; néanmoins on en peut venir à bout, par étude et par exercice, assujettissant le sens à la raison, comme l'ont bien su faire les anciens philosophes. À bien plus forte raison le fera-t-on par la grâce que Dieu communique extraordinairement.

La sensualité, donc, a ses matières de mort, la raison a les siennes et l'esprit les siennes. Or mourir selon quelque partie que ce soit, c'est pâtir quelque manquement à son bien-être. Quand le vrai mourant en a rencontré l'occasion, il souffre fortement et généreusement cette indigence de son bien, qui lui est ordonné de Dieu pour un autre bien plus grand ; et tant plus l'indigence est notable et de durée, Dieu est plus glorifié, et l'homme qui la souffre, non pas humainement, mais en la vertu et en la force de la grâce.

Nous parlons ici de perfection, et nous parlons aussi pour les imparfaits, qui tendent ardemment et de toutes leurs forces

191. Troisième phrase de 240v°. Donatien varie librement...

[241r°] à la perfection, dans le désir et l'amour que Dieu leur a sensiblement communiqué pour lui. Mais pour effectuer pleinement ce désir, il y a innombrables vicissitudes à souffrir de la part de Dieu et des créatures, tant pour agir que pour pâtir. C'est une excellente mort de voir qu'on ne peut faire quelque bien selon son désir ; mais elle est beaucoup plus excellente (66) quand on ne peut souffrir selon son désir infini ; et sans doute, tant à faire qu'à souffrir, si on est véritable, la mort est plus à estimer que l'exercice de la souffrance ou de l'action, car Dieu veut nous anéantir à nous-mêmes, et plus il en voit les effets en nous, plus il y prend de plaisir ; et cela est d'autant plus vrai que nous le connaissons et le croyons moins, à cause des horribles ténèbres et autres mauvais effets que nous ressentons en nous.

Or, pendant qu'en ce temps de désolation on se sent aggravé¹⁹² au sens et en la chair, et que l'esprit est tiré de part et d'autre, il ne faut pas être oisif, s'il est possible, au-dedans de soi ; et quoique le plus souvent l'esprit assiégé de mort et d'angoisse ne puisse autre chose que pâtir en regardant et gémissant amoureusement vers son cher Objet, néanmoins il faut alors former ses actes de la voix, au moins l'espace de quelque temps, faisant ainsi suppléer la voix au défaut et manquement de l'esprit désolé, qui pour sa grande suspension ne peut autre chose que souffrir et mourir. Que si cela encore lui est trop angoisseux et du tout insipide, qu'il ait patience, ne laissant pas d'élancer cordialement et vocalement quelques plaintes et gémissements vers Dieu. On doit agir en la même façon lorsqu'on ne peut surmonter quelque peine touchant l'humilité ou autre vertu, à cause qu'on a le fond trop contraire à cela et qu'il serait trop requis de force. On formera verbalement et vocalement ses désirs et ses plaintes à Dieu, implorant son secours en ce combat importun, et on lui dira de paroles ce qu'on lui dirait en esprit en un autre temps, raisonnant sur ce qu'on sent de fâcheux et de moleste, et se plaignant à Dieu de ce qu'on sent une telle contrariété à l'ordre de son bon plaisir et de sa gloire. [241v°]

192. *aggravé* : appesanti

Ce que fait la tentation lorsqu'elle émeut puissamment la sensualité à l'encontre de la raison, cela même arrive en ce que je viens de dire touchant l'humilité. Car le combat qui se ressent entre ces deux parties suppose qu'on résiste fortement et comme il faut ; et quoique la force n'étant pas bastante¹⁹³ pour supporter de si grand coups de la part de la sensualité, il semble qu'on demeure aggravé et vaincu sous ce faix ; néanmoins on ne pèche pas pour l'ordinaire, d'autant qu'on ne peut pas mieux ni davantage, puisque ces violents efforts contre la raison ne sont pas le péché si la volonté les abhorre fortement avec la raison. Si on dit que cela ne peut être sans quelque petit péché, d'autant qu'on ne résiste pas assez fortement et de tout son pouvoir, bien soit ; mais cela même est tenu et estimé de Dieu presque comme rien, attendu que tout cet effort est suivi d'une douleur indicible.

Pourvu donc que ces personnes s'efforcent de faire leur possible, se défiant d'eux-mêmes et se confiant en Dieu, il a leurs combats et leurs morts très agréables, Sa Majesté se servant plutôt par permission qu'autrement de ce fâcheux moyen pour les conserver et les tenir en bride d'humilité et d'humiliation. Sans doute les hommes du commun qui abhorrent fortement le péché agonisent et meurent hautement en leurs combats, croyant souventes fois que ce qu'ils font est un grand mal. Mais cela leur tourne dès là-même à très grand bien, s'ils persévèrent constamment sur cette mortelle croix, faisant en sorte que tout leur exercice réponde à leur non-pouvoir en profonde humilité de cœur. Leur résignation les doit maintenir en vigueur au fond de leur esprit, d'une manière inconnue, adhérant simplement à Dieu et vivant en Lui d'une foi nue et très abstraite. Plus ils se persuadent le contraire, plus cela est simplement au fond d'eux-mêmes, où Dieu, par sa force secrète et vertu vivifiante, les préserve d'eux-mêmes et des créatures. Bref ces âmes, étant véritables en leur violents et mortels combats, perdent d'une terrible manière leur vie pour Dieu, la lui donnant à chaque moment, qui est un singulier genre de martyr. Si elles n'ont pas vécu en esprit [242r°]

193. *bastante* : suffisante

par le passé, ces fréquents rencontres leur servent de vif purgatoire pour l'expiation de leurs péchés, et de plus leur causent un très grand mérite.

Les âmes fidèles se discernent d'avec les infidèles en ce que celles-là ne font aucune démonstration de leur combat, sinon à ceux à qui elles sont obligées de le faire, et poursuivent fidèlement leur exercice sans se détourner de Dieu. Elles ne sortent point à la consolation et récréation de leurs sens dans les créatures. Elles ont de vils sentiments de soi, faisant toujours néanmoins leur possible. Elles croient que les souffrances leur sont très dues et de très justes châtiments, tant pour leur vie passée que pour le grand abus qu'elles ont fait des dons de Dieu. (67) Les infidèles, au contraire, quittent tout là, et laissent Dieu après avoir fait très peu et pour peu de temps résistance à leur sensualité. Alors ils reprennent tout ce qu'ils semblaient avoir quitté, tant par eux-mêmes que par les créatures. Si bien qu'ils se gorgent de plaisirs sensuels, sous prétexte qu'ils ne croient pas pécher, et sont tout convertis en ordure et très vil fumier, au très grand plaisir des ennemis de leur salut.

Vous donc, ô Enfants du Carmel, si vous ne pouvez voler à guise d'aigles aux éternelles splendeurs des infinis secrets de Dieu, vivez d'humiliation et d'humilité ; abîmez-vous aussi bas, en la vérité de votre rien, que la nature se voudrait guinder¹⁹⁴ en haut, pensant voler sans ailes. Ce n'est pas pour votre ruine ni pour votre perte que parfois vous vous sentez déchus et précipités du lieu où l'amour-propre vous faisait aspirer, pourvu que la vraie vie de l'esprit et ses exercices vous plaisent. Si Dieu vient à vous élever à lui, se manifestant et se faisant contempler à vous, vous pourrez très humblement l'accepter et le suivre en éternelle indifférence, pourvu que vous ne perdiez jamais la vue ni le sentiment de votre rien et de votre infinie misère. Faites principalement état des ravissements de la volonté, vous donnant bien garde d'agir de vous-mêmes et par vous-mêmes pour votre seule nature en vous attribuant et prenant pour vous [242v^o] les dons de Dieu

194. *guinder*: lever, dresser

dans ses œuvres et dans les vôtres par un faux et glouton désir de sainteté, comme indignes mercenaires. Chose qui est autant éloignée du vrai humble que la grâce et la nature sont opposées l'une à l'autre¹⁹⁵.

Les mystiques nous disent, ce qui est vrai, que trois choses conviennent à l'homme mort : on l'ensevelit, on l'enterre, et puis on marche sur lui jusques au jour du Jugement. On ne saurait mieux exprimer l'insensibilité des morts, et à cette marque on verra si nous sommes morts entièrement à la nature, si toutes ces choses se trouvent en nous pleinement et de tout point véritables. Cela sera ainsi quand les hommes feront de nous, soit par l'instigation des diables, soit de la part de Dieu, tout ce qu'ils voudront, sans que nous fassions la moindre réflexion sur nous-mêmes ; et cela en temps et en éternité.

C'est donc aux hommes [43n2, 217v°] de bien voir s'ils sont morts ou mourants, d'autant qu'il y a entre ces deux choses une très grande distance. Il est vrai que ceux qui sont en perpétuelle agonie sont très proches de la mort, comme aussi cette agonie dure quelque temps sans mourir du tout ; mais je ne pense pas qu'il se trouve beaucoup d'hommes en ce siècle qui soient entièrement morts en sorte qu'on en puisse porter ce témoignage qu'ils soient conformes à ce que j'ai dit des corps morts. Hélas ! aujourd'hui toutes les occasions nous font sortir à notre vie naturelle : nous ne voulons point la supprimer ; et nous voulons toujours sentir, agir, nous mouvoir et vivre pour être vus et estimés des hommes, ou par impatience, ou par superbe. Enfin de si loin que ce soit on trouve adroitement la vie de l'homme animal, si bien qu'on peut dire que nous savons tout et ne faisons rien. Car quiconque en ceci laisse quelque chose à faire de son pouvoir, doit être dit et cru ne rien faire.

De vrai, il faut confesser qu'il est plus difficile de souffrir le continuel exercice des hommes malins que des diables, d'autant qu'on les voit dépouillés de toute humanité. Mais quiconque

195. Donatien passe ici à un autre bloc (du même manuscrit 43n2), fin de 217r°, « Les excellents mystiques nous disent... »

est entré en la lice du combat avec connaissance de cause, voit toujours l'infinité de Dieu dedans soi, qui opère là-dedans une secrète force, par laquelle on vit content et joyeux au-dedans de soi au temps de l'exercice qu'il faut soutenir, de quelque part qu'il vienne, sans réfléchir sur soi, si ce n'était pour le moment, supposé qu'on ne soit pas plus parfait que cela.

Mais il faut qu'on sache que c'est des souverainement parfaits que nous parlons ici, qui ne savent ce que c'est que réfléchir sur eux, tendant à Dieu de toutes leurs forces et d'un amour indéficient. Mon Dieu, que tout ceci est aisé à dire ! Il est vrai aussi que la gradation en est très grande, selon que les hommes sont plus ou moins parfaits.

Fort souvent on est si violenté et si transporté dans la souffrance, et le mouvement dure si peu, qu'il n'y a presque rien de la raison en cela, ou rien du tout¹⁹⁶. Ne rien ressentir du tout, c'est être joyeusement mort, et je ne sais s'il se peut trouver un homme entièrement tel, parce que notre vie n'est pas radicalement supprimée, ni notre radicale vitalité supprimable. Celui-là seul est au-dessus de ces mouvements-là, qui est excellent en l'abondante grâce de Dieu et qui est parfaitement devenu esprit. Il les laisse au-(68)dehors murmurer et gronder de fort loin, tandis que l'esprit, maître absolu de tout l'homme, ne fait que s'en rire.

Au reste, ce qui se plaint et s'afflige en nous n'est pas l'homme : c'est son serviteur, c'est-à-dire la sensualité, qui n'est jamais si parfaitement domptée et affaiblie par l'esprit qu'il ne lui reste toujours quelque vie et vigueur pour se plaindre contre son maître. Je dis cela pour consoler les hommes qui se comportent en vrais guerriers, les assurant que moyennant la grâce de Jésus-Christ et leur fidélité à le suivre par les pénalités et travaux, ils remporteront la victoire de leur puissante sensualité. Ils feront d'elle à leur plaisir, comme le maître fait de son serviteur entièrement assujetti à son service. Mais cela se trouve vrai plus tôt aux uns qu'aux autres, selon l'ordre de la Providence divine, qui se plaît fort différemment à voir ses amoureux s'exercer fidèlement

196. À partir d'ici s'intercale un développement étranger au f° 218r°.

et persévéramment, chacun en son degré jusques à la fin. La science de ces guerriers est que Dieu ne change point ; c'est pourquoy il faut que leur amour et leur vertu soient toujours en action vers lui ; et cela d'autant plus joyeusement et allègrement que les peines et les afflictions sont horribles au-dehors de l'esprit.

De vrai, on peut dire qu'entre les saints il y a des géants pour souffrir quant au corps, et d'autres qui sont la faiblesse même, à quoi Dieu a très expressément égard. On ne peut nier que ceux qui, en la profonde force du Saint-Esprit, souffrent des cuisantes douleurs de corps, n'aient en cela reçu un très excellent don de Dieu, et que cette sorte de sainteté et de saints ne soit grandement rare et précieuse aux yeux de Dieu. Car comme l'amour les possède très fortement en leur souffrance, leur corps et leur esprit sont aux exercices de sainteté. C'est pourquoy la félicité et la gloire de tels saints, tant essentielle qu'accidentelle, leur sera doublement avantageuse.

[218v^o]¹⁹⁷ Ah, pauvre homme ! regarde à quoi tu es né et appelé. Si tu es si favorisé de Dieu que d'être en religion, ce n'est pas pour t'y chercher ni pour y vivre selon la nature : c'est pour le suivre généreusement et incessamment, mais d'une roideur et tendue¹⁹⁸ active et indéficiente, prenant en cela tout ton plaisir à la vive imitation des saints. Cela doit être tout ton repos et ta félicité en terre, et si tu y manques si peu que ce soit, tu en ressentiras le dommage : tes ennemis domestiques se soulèveront contre toi et tu les sentiras si contraires que tu ne seras plus maître de toi-même. Si tu es fidèle, tu expérimenteras combien l'exercice t'est nécessaire ; si tu ne l'es pas, tu seras la proie de tes ennemis. Enfin si tu vis par-dessus la raison, tout ceci demeurera au-dessous de toi, et ta vue deviendra de plus en plus fixement active et arrêtée à regarder Dieu et son Fils Jésus-Christ. Sa grâce par succession de temps fera qu'insensiblement tu te verras avoir traversé toute la région des créatures, et la tienne propre ; et te voyant en la région divine avec les bienheureux esprits, tu

197. Reprise du manuscrit.

198. *tendue* : action de tendre. On retrouvera une même association à une activité « indéficiente » au chap. 7, [218v^o].

n'auras qu'à te garder étroitement de la subtile complaisance en soi-même et de la fine et spiritualisée nature.

On peut ici voir que nous parlons souvent en homme et souvent en ange : nous parlons en homme pour animer et fortifier à la guerre d'amour les hommes plus ou moins affaiblis par la violence et la longueur de l'exercice. Nous leur disons qu'Amour ne recule jamais et ne dit jamais : « C'est assez¹⁹⁹ » ; il rougit, entendant le terme de difficulté ; là où il est, il opère toujours choses grandes, et sitôt qu'il refuse d'opérer, il n'y est plus. Ce que nous disons de l'amour, nous le disons aussi de ce qui le doit accompagner éternellement. Nous parlons en anges lorsque nous parlons aux très saints guerriers d'amour qui, par expérience et par infusion, ont toutes ces connaissances et ces pratiques, qui pour cela en ont consommé [219r^o] chair et sang, et les moelles de leur corps et de leur âme ; soit que ces guerriers et si excellents esprits soient connus ou inconnus, lesquels sont plutôt en l'ordre des brûlants séraphins qu'en un ordre angélique plus bas.

Enfin nos exercices et nos voies ne désignent qu'abandon, perte, résignation, mais résignation éternelle d'esprit et de sens, mort sans consolation ni rafraîchissement, ni selon l'esprit, ni selon le sens, ni selon le corps. De sorte que nous nous croyions et sentions comme réprouvés et inconnus de Dieu, ni plus ni moins que ce qu'il n'a jamais connus ; sans néanmoins désister pour cela, ni nous détendre d'un seul point d'esprit et de cœur de son éternelle suite²⁰⁰. Jésus-Christ, notre cher Époux, a ainsi vécu pour nous. Chose si merveilleuse que c'est de quoi ravir éternellement le ciel et la terre, qui admirent en leur ravissement ces éternels spectacles. (69)

Où prendrons-nous la circonférence de ceci, pour ceux à qui elle est nécessaire ? Qui est-ce qui la peut désirer en cette vue abyssale ? À quoi²⁰¹ je vous prie tant chercher les raisons de notre devoir et de l'amour infini qui est dû à Dieu ? Je laisse la circon-

199. Cf. saint Augustin, *Les Confessions* X, 20.

200. Sans cesser de poursuivre Dieu.

201. à quoi : à quoi bon ?

férence pour les faibles, pour les languides et pour les enfants qui ne savent ce que c'est que du rien et de l'anéantissement de l'âme en Dieu : ils ont pour leur satisfaction une infinité de livres pleins d'art et de doctrine. Je sais néanmoins qu'il faut tenir ordre en cette voie, mais si on le faisait selon l'ordre des excellents mystiques, les hommes s'y achemineraient bien plus promptement et plus excellemment. Quoique c'en soit, il est raisonnable que ceux qui ne sont pas propres pour ceci demeurent en la basse-cour du palais : qu'ils s'attachent donc aux livres qui traitent des moyens de les y introduire.

Mais l'âme attachée à ses propres exercices n'est pas encore disposée pour passer entièrement en Dieu ; d'autant qu'elle ne se quitte pas assez pour le suivre purement et nûment là où il la veut tirer en esprit. Ce n'est pas une chose de petite importance de vaquer à Dieu en esprit : il le faut faire à bon escient, sans relâche et sans réserve. Car la créature doit passer d'elle-même en Dieu ; et celle qui a un plaisir infini de Dieu ne serait pas rassasiée si elle n'était pleine de lui. Partant, elle se doit vider entièrement d'elle-même ici-bas. Quand cela est, alors la terre est esprit, même dans un corps humain, qui participe à ses qualités spirituelles. [219v°] L'Amour ne consiste pas dans les révélations, ravissements d'entendement, visions excellentes, notions intellectuelles, ni dans les secrets d'esprit, selon qu'on le voit en certains excellemment saints. Il consiste parfaitement et entièrement en ce que j'ai spécifié.

Cependant il faut vivre joyeux et allègres, ainsi qu'il convient aux vrais amoureux de Dieu ; d'autant que Dieu est à soi-même tout son bien, et que tout notre plaisir en notre infini amour est que Dieu soit ce qu'il est, qu'il ait ce qu'il a et qu'il se bienheure²⁰² présentement soi-même en sa présente éternité. Voilà ce qui réjouit les anges en la gloire et les hommes en la voie, en quelque condition prospère ou adverse qui se puisse rencontrer ; et c'est ainsi que le bonheur de Dieu et sa félicité dans les hommes est leur félicité en la terre, et que le paradis de Dieu est en eux.

202. *se bienheure*: se rende bienheureux

À la vérité, comme l'homme est composé de deux parties, il se peut faire qu'il puisse pleurer en demeurant joyeux au-dedans. Mais encore ne voit-on point de sujet raisonnable de pleurer. Car quiconque désire d'un ardent amour la honte, la calomnie, l'opprobre et tout mépris, la maladie, la perte, la pauvreté, la croix et la douleur, quand il y est, il a ce qu'il désire, et partant il a sujet de se réjouir, si en effet les maux et les oppressions ne le violentent par trop en la partie sensitive ; car alors il peut pleurer et à même temps se réjouir en son âme supérieure, qui est la raison. Cela même est souvent inconnu, d'autant que tout l'homme semble être occupé de la tristesse ; et quand cela serait qu'on ne fût aucunement joyeux au-dedans, à cause de la cuisante et profonde tribulation, n'importe, la profonde résignation d'esprit et du sens tiennent en quelque façon le lieu de la joie. Pleurer donc de tristesse et de douleur, et se réjouir à même temps, c'est chose rare ; mais cela peut être, et on l'a vu et le voit-on encore aux excellents saints, qui vivent d'une terrible manière dans les présents et éternels exercices de Notre Seigneur. Enfin la résignation contente et joyeuse est ici nécessaire et suffisante. C'est ainsi que la vie des hommes est laborieuse [220r°]²⁰³ et joyeuse, heureuse et malheureuse ; et il est vrai que tant moins l'homme aura de soulagement, de joie et de repos, tant plus excellemment et de plus près il imitera notre Sauveur.

Au reste, ce qui est envisagé comme beau, comme saint, comme parfait et comme excellent, ne convient en aucune façon au mourant ni au mort, mais seulement à celui qui est vivant en la nature. Ce que les mourants ont à faire, c'est de vivre comme s'il n'y avait que Dieu et eux au monde. Ainsi faisant, ils se trouveront plus tôt morts qu'ils ne pensent, pour donner pleine et éternelle gloire à Dieu en lui-même, et comme il se glorifie sans eux.

203. Dernier feuillet utilisé par Donatien.

Chapitre 13

Des morts plus subtiles et plus spirituelles que l'âme doit souffrir constamment en ces voies mystiques

Il est certain que les morts, tant selon le sens que selon l'esprit, sont encore plus subtiles que je ne l'ai exprimé jusqu'ici. (70) Elles sont autres dans les parfaits²⁰⁴ et autres dans les imparfaits, et elles répondent toujours au degré de l'esprit. Quant aux morts que Dieu fait souffrir par la totale suspension des puissances qui, comme étroitement liées, sont sans pouvoir et sans mouvement, et cela souventes fois si angoisseusement qu'il n'y a point de douleur pareille, telles sont, pour l'ordinaire, les angoisses du dernier degré et état de l'appétit actif, dont les mystiques ont amplement écrit et moi aussi.

Sur quoi je dis que l'excellente sainteté dans les hommes est inconnue, d'autant qu'il n'y a moment en la vie, par manière de dire, qu'il ne faille expirer en Dieu, au moins autant que la fidélité est véritable. De sorte qu'à mesure qu'ils sont élevés et subtils, les morts sont plus subtiles, aiguës et profondes ; lesquelles produisent par l'effort de leurs douleurs de terribles effets au-dehors, qui procède du dedans.

Tels furent les morts et les douleurs de Job, et les tristes et douloureuses plaintes qu'elles produisirent les font assez voir telles qu'elles ont été, à savoir les plus cruelles et les plus horribles qui se puissent penser. Sur quoi on a sujet de s'étonner de ce qu'on

204. Troisième phrase de [43n2, 242v°].

voit même plusieurs doctes ignorer ceci, et de ce que plusieurs interprètent ces mortels excès très ignoramment, et contre toute raison et vrai sentiment d'esprit. Que si Dieu même ne l'eût justifié là-dessus, les hommes l'eussent condamné de forcenerie [*sic*] et de blasphème. Voilà ce que c'est qu'ignorer la science des saints et n'en n'avoir pas l'expérience, ne sachant point que Job était à même temps profondément tourmenté en esprit aussi bien qu'en son corps.

Toutes ses plaintes n'ont été autre chose qu'un continuel excès de douleur amoureuse; et tant plus il semble avoir perdu et excédé la raison envers Dieu, tant plus et tant mieux il exprimait par ces plaintes [43n2, 243r°] l'amour qui lui causait un cruel tourment. Car dans son abandonnement universel, il ne savait où asseoir son pied, c'est-à-dire son appétit, pour ne pouvoir trouver repos ni en soi, ni aux créatures, tant il était étroitement et de toutes parts assiégé, en l'âme et au corps, de très fortes douleurs et angoisses. À quoi ses amis se joignirent, et spécialement sa femme, par leurs opprobres et moqueries, pour achever de combler sa misère; car leurs paroles ne servaient qu'à le tourmenter davantage.

Le même arrive tous les jours aux plus intimes amis de Dieu: les uns sont tourmentés en l'esprit et au corps, et les autres sont délaissés sans sentiment, sans consolation et sans connaissance en l'esprit, de sorte que dans leurs infernales langueurs ils sortent quelquefois par paroles à des excès étranges. Ce qu'étant ignoré des hommes, ils les jugent forcenés. Mais les hommes divins qui ont passé par ce triste et affreux désert en jugent bien autrement. Ils les estiment autant saints en cela même qu'ils sont violentés au propre exercice de Dieu, qui leur est très mortel excès, exprimant par leurs plaintes la véhémence des tourments d'amour, qui leur supprime radicalement la vie d'une manière inconcevable. Aussi leurs expressions sont-elles autant éloignées de leur vrai état qu'ils sont alors perdus inconnûment en Dieu.

Les hommes, mêmes bien saints, ignorent les exercices de Dieu sur les esprits de ses plus intimes amis; c'est pourquoi ils réprouvent ces pauvres affligés comme chose qui n'a jamais rien

été à Dieu. Ce sont ces personnes qui en leurs tourments ne peuvent être consolés, et la consolation des spirituels même augmente de plus en plus leurs tourments. Que si leurs corps étaient aussi affligés, ce serait la chose la plus pitoyable qui se puisse penser ; mais pour l'ordinaire Sa Majesté laisse le corps libre, et s'il lui plaît affliger le corps excessivement, il les laisse libres d'esprit pour s'occuper en lui, recevant ses caresses amoureuses par ses fréquentes visites qui les remplissent de joie et de lumière ineffable, pendant que le corps est détenu sous la presse des douleurs. Dieu a soin [243v°] d'eux, et même il semble s'affliger avec eux, leur donnant courage ou devant l'affliction ou en l'affliction même, pour la soutenir fortement. C'est en ce genre d'excellents saints que Dieu prend ses délices sur la terre²⁰⁵.

Fort souvent, tant plus on devient esprit, tant moins on est puissant contre soi-même ; de sorte qu'on ne peut plus faire que très difficilement par dedans et par dehors tout ce qu'on faisait auparavant très volontiers et très facilement. La partie inférieure se révolte contre la supérieure : ce ne sont que mauvais sentiments et passions révoltées contre Dieu et la vertu, ce qui est si étrange à sentir et à voir qu'on croit être perdu. Alors un petit fêtu à remuer semble une grosse (71) poutre ; et enfin on ne se

205. Paragraphe commenté dans les *Justifications*, clé 50, § 72, par Madame Guyon : « Il y a des serviteurs de Dieu qu'on approuve jusques à un certain point, parce que leur état ne passe pas la portée d'une certaine compréhension humaine, docte, raisonnable, pieuse et droite ; mais dès qu'on entre dans des états qui surpassent cette raison éclairée, on entre en défiance. On devrait juger de ces personnes non par la raison, mais au-dessus de la raison, et penser qu'un état qui a des commencements si bons et incontestables, une fin toute divine, ne doit pas être condamné dans des choses particulières qui, d'elles-mêmes, peuvent être prises en bonne part et qui, en Dieu, ont un sens divin, comme ce qui est rapporté de sainte Thérèse (en sa vie écrite par l'évêque de Tarrassone, chap. 19) que Dieu lui dit : "Ma fille, si Je n'avais pas créé le Ciel, Je le créerais pour toi seule", ce qui marquerait une extrême ostentation, pris du côté de la raison. [...] Si on savait les profondes et intimes communications qui se passent entre Dieu et l'âme, on serait étonné des bontés de Dieu pour Ses pauvres créatures ; et je m'étonne moi-même comment elles ne meurent pas d'amour. Dieu remet Ses intérêts entre leurs mains, comme elles lui ont remis tout le leur, et semble quelquefois les obliger à disposer de Sa justice et de Sa miséricorde. »

peut imaginer les horribles bourrasques d'un si étrange accident, Dieu tenant ce terrible moyen pour achever d'épurer et de purger l'âme de ses plus subtiles propriétés. Si l'homme n'est courageux, en ce temps de désolation, pour se soumettre à ce qu'on lui dit, comme aussi pour supporter ce mortel état avec patience, croyant qu'il ne fut jamais mieux, il déchoira de l'excellence de son état, retournant peu à peu en soi-même, et reprenant ses exercices extérieurs pour affliger son corps, qui lui semble causer cette guerre et cette révolte ; en quoi il se trompera extrêmement, et au lieu d'y trouver sa force et son repos, il se sentira violenté de plus grands efforts que jamais.

Ce degré est ordinairement le dernier de l'appétit actif ; c'est par ces efforts supportés fortement et avec foi nue et simple, que l'âme est entièrement purgée de ses subtils appétits. Alors elle commence à passer en la région passive et mystique, pour recevoir, voir et entendre des notions et des secrets, en excercitation nue et passive, qui ne tombent point sous le sens pour leur ineffable et suréminente excellence.

Mais tout le monde n'est pas ici tiré. Seulement ai-je voulu grossièrement tracer ce degré, dû à la [244r°] fidélité de semblables hommes, dans lequel Dieu les enrichit de ses dons en tout soi-même, d'une manière autant ineffable qu'inconnue. Je l'ai, dis-je, bien voulu montrer, afin que, si quelqu'un se trouvait si fidèle que d'en venir là, il ne s'étonne point, mais qu'il demeure ferme en sa résignation et en sa mort continuelle, pratiquant en toutes ses actions ce qu'il trouvera ici de lumière.

Au reste, tous ceux qui pensent être véritables en leur degré ne le sont pas. Il s'agit ici de mort et de mourir ; et plusieurs n'y veulent pas passer. Ils ne sont pleins que d'eux-mêmes et de leurs réflexions, justifications et propres recherches ; ils disent que personne ne veut, et même ne peut être fidèle, pensant avoir bien couvert par ce moyen leur infidélité et non-vouloir. Si bien qu'il faut confesser haut et clair qu'il n'y a rien en ces fonds-là, puisqu'ils ne veulent point sortir d'eux-mêmes par la mort et perte sensible pour pouvoir être perdus en Dieu. Que s'ils y étaient entrés par vérité de mort, ils n'en voudraient jamais

sortir par la moindre relâche de leur fidélité active ou passive. Enfin ils ne s'outrépasseront jamais, et agissant en leur sphère naturelle, ils demeureront affamés la main à la bouche, vides de Dieu, toujours languides et défectueux dans leur sens et contentement actif; et toujours ils ignoreront ce que c'est que la jouissance de tout bien, qui est en Dieu infini. Car cette jouissance ne se communique qu'après la totale transfusion de la créature en tout Dieu; et alors toutes les vicissitudes de la vie humaine demeurent au-dehors, je dis en tant que contraires au bien-être humain, quoiqu'elles soient très conformes au bien-être divin de la créature perdue en tout Dieu.

Pour arriver heureusement à cette transfusion en Dieu, il faut que toute la créature soit perdue à son vivre, à son sentir, à son savoir, à son pouvoir et à son mourir, pâtissant sans pâtir, se résignant sans se résigner. Dès lors que tout cela lui est inférieur, en son acte électif (ce qui ne se trouve que rarement) l'âme est dès là-même impassible, inattinguible et immobile, d'autant qu'il n'y a que Dieu en elle, lequel la créature ni ses inventions ne peuvent atteindre d'une infinie distance. Mais il ne faut pas aisément se persuader qu'on soit parvenu à cet état.

Il y a une infinie gradation avant que [244v°] d'être arrivé voire au premier degré de cette infinie jouissance; et elle ne peut et ne doit être possédée au total de Dieu que par l'entière suppression de la créature et de tout ce qu'elle a de créé. Elle ne réfléchit point même là-dessus, d'autant que cela appartient à la science et n'est que réflexion très indigne faite sur soi. Il n'y a plus en cet état d'acte de réflexion et, par manière de dire, l'âme est hors de puissance de le faire. Toutefois le franc arbitre demeure en sa pleine et entière vigueur. En ceci il y a infiniment de quoi s'émerveiller et admirer la force de l'amoureuse activité de Dieu à fondre et convertir totalement en soi ceux qui lui ont voulu sans réserve répondre de tout soi, tant en la vie qu'en la mort.

Mais à quoi montrer ceci aux hommes? À peine veulent-ils jamais passer la région des sens et veulent toujours voir sur quoi se reposer. Aussi ceux-là n'entreront-ils jamais aux secrets de la science mystique, encore qu'ils aient l'entendement et la

mémoire pleine de telle science, lue et entendue, voire même savoureusement goûtée lorsqu'ils étaient fidèles, ce qui n'a duré que jusques à ce qu'on les ait (72) voulu excéder. Car alors leur étant demandé par équivalence s'ils voulaient mourir en l'amour et pour l'amour, ils ont dit librement et franchement que non et que, comme il s'agissait d'extrême perfection, ils ne croyaient pas y être obligés.

Ah ! pauvres hommes ! Que direz-vous à ceci ? Votre infidélité envers Dieu n'est-elle pas clairement découverte ? Vous lui avez promis tant de fois vos vies, et maintenant vous avez bien le front de nier Sa divine Majesté et son amour, non pour autre sujet que parce que vous ne voulez pas l'aimer à vos dépens. Certains de vous autres en ont quelque désir, mais cela ne montre autre chose tant à vous qu'à tout le monde, sinon que vous voudriez être divins pour rien. Vos fonds mensongers vous montrent assez : encore que vous ayez tout [245r°] entendu et que même vous ayez été assez pénétrés de Dieu, de ses rayons divins et de ses goûts, vous êtes cependant demeurés tout nus et tout vides de tout cela, entièrement laissés à vous-mêmes, comme ce qui n'a jamais rien connu ni senti de Dieu.

Je ne me veux point arrêter à vous exaspérer autrement, vous voyant plus déplorable et à lamenter mille fois que vous ne vous déplorez vous-mêmes et votre volontaire infortune ; aussi n'est-ce pas mon propre, sinon rarement, de tant entasser de misères les unes sur les autres. Si vous les voulez voir, vous vous trouverez naïvement figurés chez les mystiques, encore que je n'aie pas laissé d'en parler çà et là. Cependant on ne vous voit parler que de perte, d'essence, de vie suréminente et autres termes très cachés et abstrus ; et pourvu qu'on vous parle de cela ou que vous le lisiez, vous êtes très satisfaits et vous appuyez là-dessus. Si les hommes sont à déplorer, c'est spécialement en ceci, de les voir si amoureux d'eux-mêmes en leur sphère naturelle d'où à peine jamais ont-ils vu ni su le vrai moyen de sortir, quoiqu'il leur semble du contraire. Mais les effets, tant au dedans qu'au-dehors, font assez voir ce qu'il en est.

Au reste, il est bon et même excellent de s'exercer à la spéculation des perfections divines. Mais si cela n'est fait simplement et avec sagesse, ce ne sera que science scolastique et un appât de l'entendement, qui ne passe pas ordinairement au-delà de la nature, et est souvent très contraire à l'infusion divine. Car le flux de cette infusion est simple, et savouré en vérité d'esprit et de simplicité ; et ce n'est autre chose que la même sagesse écoulée en nous. Par ce flux successif et ordonné, les hommes devenus simples en esprit sont éternels en leur simple fond, vivement pénétrés [245v°] de longue main des écoulements amoureux de Dieu, de ses diverses opérations et de ses allées et venues fréquentes, diversement senties et perçues. Dans cet ordre d'amour si merveilleux en ses succès, l'âme qui lui a fidèlement répondu selon son total est une en Dieu même, ou dedans son fond continuellement habité, ou bien infiniment au-delà de son fond, en la propre région de Dieu. Mais comme cette dernière région ne convient pas aux hommes de cette vie, sinon à très peu, il ne nous faut pas arrêter à en parler, quoiqu'il soit vrai qu'en cet exercice j'en aie parlé pour quelqu'un.

Chapitre 14

Du fond de l'âme et de l'excellent état de ceux qui sont parvenus

C'est²⁰⁶ une chose étrange, que les hommes ignorent le point et les propres exercices de leur infini bonheur, et qu'ils ne sachent aucunement ce que c'est que leur fond et le culte amoureux d'icelui. Pour le leur enseigner comme il faut, au moins à ceux qui sont d'un bon et affectueux naturel, toute la mysticité tant théorique que pratique est couchée par écrit avec indicible sagesse, selon l'ordre des divers esprits et des diverses voies. Mais de tous les livres mystiques, il y en a d'incomparablement meilleurs et plus propres pour disposer l'âme solidement et avec facilité à la connaissance, à l'entrée, au progrès et à la totale réduction de son propre fond, où étant parvenue à force de fluer activement en Dieu et de soutenir l'effort de son absence sensible, elle est bienheureuse en la terre de son propre corps. La doctrine de ces mystiques manifeste largement tout ceci d'une manière très délicate à sentir et à pratiquer ; et entre eux il y en a qui sont plus théoriques et d'autres plus pratiques, tous s'efforçant d'induire des hommes à devenir divins, surtout ceux qui doivent cela davantage à Dieu et à eux-mêmes, comme sont les religieux.

Or certains de ceux-ci se sont exercés (73) à cela si heureusement qu'ils jouissent à présent très abondamment, voire pleinement, des fruits éternels de leur amoureux labeur, en la pleine possession desquels on les pourrait dire bienheureux, autant qu'on le peut être en cette vie. Certes on ne peut rien dire de

206. Donatien poursuit ici 245v°.

cette excellente perception, non pas même ceux qui jouissent de ses biens ; et quoique leurs écrits en expriment choses grandes, cela néanmoins n'est rien au respect de ce qui en est : le flux [43n2, 246r°] essentiel, simplement et uniquement réduit au même fond, est infiniment autre en soi.

Là il n'y a que silence et sérénité, en amour ineffable, dont l'entrée est infiniment délicieuse à son sujet. Les connaissances qu'ils reçoivent en leur fond, vivement pénétrées des divines illustrations, et en leurs puissances rendues simples et uniques, sont si merveilleuses qu'ils quittent très facilement et volontiers tout le créé, comme le même rien, pour faire là éternellement leur habitation et leur demeure. Mais parce qu'il leur reste encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à la pleine jouissance de ce fond, vu que Dieu ne le doit pénétrer que peu à peu pour y réduire les puissances de l'âme (qui néanmoins demeurent toujours puissances pour leurs opérations) et parce que souvent ils se voient tirés de là et répandus aux objets créés, ils s'affligent amoureusement, et cela leur fait bien voir qu'ils sont encore fort éloignés de leur pleine félicité : je veux dire de la facile et libre habitation de ce fond, où les parfaits entrent quand ils veulent, s'y enfoncent et s'y perdent tant qu'il leur plaît.

Néanmoins comme les vicissitudes diverses des choses humaines demandent qu'on sorte souvent à l'action, l'homme qui se possède comme il faut en son fond est aussi obligé de quitter souvent son repos et son ineffable suavité. Mais ce n'est jamais en telle sorte qu'il la perde, et que la liberté de cœur et d'esprit dont il jouit ne l'y fasse fréquemment rentrer. Si bien que telles personnes n'agissent que du corps dans leurs occupations, sans en rien tirer à elles, et ne se divertissent jamais, si ce n'était pour très peu de temps, de leur paradis objectif²⁰⁷. Aussi parlons-nous ici des hommes plus parfaits qui se puissent trouver en action

207. Jean de Saint-Samson aime l'adjectif *objectif* qu'il emploie dès qu'il s'agit de qualifier une réalité divine : paradis objectif, amour objectif, centre objectif, bien objectif, etc. Nous lisons dans le *Dictionnaire de l'Académie* : « On dit en termes de Théologie, que *Dieu est notre béatitude objective*, pour dire, que Dieu est le seul objet qui puisse faire notre bonheur. » (Max Huot de Longchamp.)

d'amour contemplatif ; si bien qu'il ne les faut pas autrement tirer au-dehors, que selon les règles que nous avons données ailleurs.

C'est tout ignorer que d'ignorer ceci par défaut d'excellente sagesse, dont le vif rayon pénètre entièrement les puissances et le fond du fidèle amoureux de Dieu. Mais celui qui, par fidélité à la grâce, a pleinement découvert cette inconnue région pour y faire désormais sa demeure, est si heureux sur tous les hommes qui vivent d'une vie animale qu'il y a autant de [246v°] différence d'appétits, de sentiments et d'affections entre eux, comme il y en a entre les brutes et les hommes moralement vertueux. Ce n'est pas sans cause qu'on dit que ceux-ci sont esprit, car ils sont tellement revêtus et remplis des qualités de l'esprit que leurs puissances et leur fond ne sont qu'une seule chose, où rien n'entre du dehors pour les atteindre et leur donner empêchement. On atteindrait, par manière de dire, aussitôt Dieu qu'eux, d'autant que leur âme est moins dans le corps qu'elle anime, qu'en Dieu, c'est-à-dire par appétit, non seulement en tant que Dieu est en leur fond, où ils se sont pleinement transformés à vive force de plongement amoureux en son infinie mer, mais encore, au-delà de tout cela, ils sont perdus là-dedans sans ressource, en l'essence de Dieu, sans réflexion sur eux-mêmes ni sur le créé.

C'est ce culte divin que les mystiques persuadent premièrement et si vivement aux hommes comme le lien, le moyen et le principe du vrai bonheur de la créature humaine, gisante en un corps mortel mais pleinement assujettie à son esprit, sans résistance ni contradiction de sa part. Ils font cette représentation très vivement et savoureusement en faveur de ces excellents hommes que le monde ne connaît point, quoiqu'ils connaissent très bien le monde et l'aient en horreur.

Non seulement les mondains, mais encore les saints et vertueux, fort souvent, leur font souffrir des persécutions vives et fréquentes, d'autant que leur voie est inconnue, comme infiniment différente et éloignée de la leur. La raison est que ces personnes vertueuses sont pleines de leurs voies, ne pouvant penser ni croire qu'il en puisse avoir de meilleures ni de plus excellentes entre les hommes. Ils ne savent que les exercices propres, choisis

et curieux ; et selon ceux-ci ils se remplissent toujours de plus en plus de leurs propres inventions, attirant à soi les dons et sentiments de Dieu, pour y prendre leur propre repos. Ils sont entre eux de fort différentes voies, et chacun s'estime toujours tacitement meilleur que les autres. (74) Ils croient être aussi saints que les exercices qu'ils mènent le sont en eux-mêmes, soit en la vie active, soit en la contemplative. Mais tant s'en faut qu'ils remplissent le monde de bonne odeur²⁰⁸ et de bon exemple qu'au [247r°] contraire ils donnent sujet aux saints de manifester leur folie, vanité, erreur et mensonge. Ceci soit dit afin de faire voir à un chacun qu'on ne se doit pas tromper pour avoir des excellents exercices ; car tels qu'ils soient, ils ne le sont et ne valent que ce qu'on les fait être et valoir.

Ceux qui n'ont que la vertu pour principe, sujet et matière d'exercice, à peine tout ce qui peut s'en écrire leur suffira-t-il ; et ils ne passeront jamais au-delà, parce qu'ils trouvent cela beau, excellent et meilleur que toute autre chose. C'est pourquoi ils ne sauront jamais les vrais exercices par la pratique desquels on devient esprit en se perdant toujours de plus en plus à soi-même, abhorrant son propre repos sensible, que les communs spirituels prennent en toutes choses, et dont ils ne veulent pas se priver pour un seul moment. De vrai il leur faut toujours sur quoi s'appuyer, et c'est un effet de la corruption d'esprit en eux, annulant en cela même Dieu, son ordre et ses dons autant qu'ils peuvent.

Mais les fidèles amoureux qui savent l'amour, plus pour l'avoir exercé et pratiqué par éternelle mort que pour l'avoir connu, senti et appris, sont bien loin d'agir ainsi. Leur vie, toute perdue quant à eux-mêmes, est si parfaitement et si entièrement à Dieu en tous événements de mort, tant grand que petit, qu'ils ne savent s'ils vivent à eux ou à Dieu, qui est une vérité d'infinie enceinte. La raison est que l'amour et l'humilité leur ôte toute réflexion, les occupant et les perdant toujours de plus en plus en Dieu, où ils sont et vivent sans distinction ni discernement de ce qu'ils font ou ne font pas. Ainsi ils vaquent incessamment au devoir

208. Cf. II Co 2, 15.

de l'amour réciproque, sans croire ni penser qu'ils y satisfassent, sinon de fort loin et chétivement.

Or l'amour ne consiste pas, comme je ne le puis assez dire, ni au sentiment, ni en la parole, ni en la conception de ce qui se peut écrire, ni au flux de ses sentiments. Il consiste dans la pratique [247v°] des plus vifs et plus essentiels exercices que Dieu requiert, pour être satisfait par un amour réciproque; et c'est une tromperie étrange, une folie manifeste et même une grande malice, de se feindre un amour chimérique qui ne tire point sa vie de Dieu. Quant au discernement, nous avons dit que le faux et le vrai or ne se peuvent connaître par la couleur: c'est la vive touche qui les discerne l'un de l'autre. De même l'amour ne peut être vrai, s'il est défectueux d'un seul petit point de pratique; et chacun a autant et non plus de vérité qu'il tend à la vraie perfection, en vérité d'exercice, tant selon la vertu que selon l'amour.

Selon ce fonds de vérités, il n'y a guère de parfaits amoureux de Dieu sur la terre, et si cela est vrai des plus parfaits, que diront ceux qui n'ont rien du tout de ceci, qui n'ont l'amour qu'en la superficie, et au fond tout leur intérêt y réside pleinement comme dans son propre fort, dont il est tellement maître qu'il ne permet pas qu'on se fasse la moindre violence pour Dieu? Que si on le fait, ce ne sera pas pour beaucoup de temps, et si on est pressé, les passions s'élèveront: on jettera son venin. Que diront sur ceci les insensés qui veulent être estimés comme des déités sur la terre, et qui n'ont qu'eux-mêmes et leurs propres idoles pour fin? Hélas! s'ils n'étaient point idolâtres des excellents dons de Dieu pour décevoir²⁰⁹ le monde et eux-mêmes, encore aurait-on patience et le mal serait beaucoup moindre. [248r°]²¹⁰ Mais laissons ce limon à ceux qui y sont gisants, et nous en revolons²¹¹ au lieu d'où nous sommes sortis à dessein.

Le fond donc de notre âme est le lieu de notre ineffable félicité, voire par manière de dire, dès son entrée. Là, ce que Dieu nous

209. *décevoir*: tromper

210. Emplacement approché, Donatien s'écartant ici du manuscrit.

211. *revoler*: retourner quelque part en volant

manifeste de lui-même est si merveilleux que rien n'en tombe sous le sens pour être exprimé, de sorte que les mystiques n'en ont rien dit au respect de ce qui en est. C'est là que nous sommes passés et perdus en Dieu, où nous demeurons fiables et immobiles en la même plénitude des saints. C'est là que nos racines sont profondes à l'infini, dont les productions sont une abondance toute visible d'excellents fruits, pour le plaisir et la délectation de Dieu, des anges et des hommes. Là, notre jouissance est ineffablement savoureuse par-dessus le goût éternel d'amour en soi-même, en éminence de très simple repos. C'est de quoi on ne sait que dire, attendu que c'est dedans ce fond que nous sommes refus, transfus et perdus comme ce qui n'est point sorti ; sans néanmoins désister d'opérer en notre être, selon (75) l'ordre et la raison de notre nécessaire bien-être.

Quant à ceux qui n'ont point cette expérience, ce langage leur est inconnu et étranger. Je parle à ceux qui par expérience savent ce que je dis, et ne leur peux assez vivement inculquer la nécessité de cette plus grande et meilleure introduction en cette suprême région. Je leur faire entendre la nécessité qu'ils ont de suivre là nûment leur divin Objet, voire par-dessus toute action, jusques à ce que la nature les renverse de là en eux-mêmes. Car alors ils y doivent revoler derechef, pour se perdre avec plus d'activité et si parfaitement en Dieu qu'ils ne sachent plus ni esprit ni fond, en l'ordre de simple cogitation, qui se rend et se fait même chose avec le fond, où tout est simple, unique et perdu sans ressource. Mais dans cette chute, la forte habitude de l'esprit au même esprit n'est pas empêchée ni souillée de l'effort du sens. Si bien que c'est là que la créature possède pleinement son bonheur, au plein bonheur de Dieu, non par compréhension, mais par défaillance à sa compréhension ; et en cela même consiste éternellement le plein bonheur de la créature²¹².

Enfin l'âme épouse de Dieu, étant arrivée à cette divine unité de son fond, est dorénavant toute transformée en Dieu ; non par nature, car cela ne se peut, mais par grâce et par effet d'abondance

212. Fin de l'« Abrégé et réduction de tout cet exercice » du ms. 43n2 [248v°].

d'un amour vigoureux, lequel est généreusement actif en un temps, et nûment et simplement passif en un autre. Là elle meurt et expire en la force de son simple désir, et quoiqu'elle soit en la destitution et vacuité sensible de son Époux, elle vit en la plénitude de ses délices, qui la ravissent et la dilatent en la fécondité dont elle est mue et ravie en lui, pour y être à jamais totalement plongée et submergée.

Cette possession et jouissance s'expérimente en la douce et délicate manifestation que Dieu fait de soi-même à l'âme son épouse, se montrant totalement à elle ; et alors, comme elle le possède à pur et à plein, toute fondue et liquéfiée d'aise en l'aspect de sa très ravissante beauté, elle lui dit en la fruition de son paradis objectif: « Ô mon cher Époux, qu'il fait bon vous adhérer par un nu et simple amour ! Mes souffrances sont assez amplement récompensées par la jouissance totale que j'ai de vous et de votre très ravissante beauté : elle délecte et assouvit tellement mon âme que je n'ai ni similitudes ni paroles qui le puissent exprimer, parce que ma jouissance et ma vue sont ineffablement ineffables. »

Or comme l'âme est toujours de plus en plus désireuse de posséder Dieu nûment, passivement, tranquillement et du tout hors d'elle-même dedans son simple fond, ou autre que Dieu ne peut habiter pour se produire (s'il faut ainsi parler) lui-même en lui-même pour ses épouses ses plus intimes, de là aussi il se plaît de sortir assez souvent, avec l'exubérance ses dons, pour la souveraine délectation et le suprême ornement de ses mêmes épouses. Ce qui s'accomplit par l'écoulement qu'il fait de soi-même en leurs puissances, rendues uniques et toutes tirées en sa suprême unité par ses divins attouchements. À cela succède une joie admirable, une paix inconcevable et des délices divines, desquelles il faudra parler en un autre lieu.

Chapitre 15

De l'amour de Dieu et de ses divers effets et degrés

[43n2, 236r^o]²¹³ Tout ainsi que le soleil fait diversement ses effets sur la terre, à proportion qu'il en est proche ou éloigné, afin de la rendre féconde pour le bien des hommes, ainsi le divin Soleil de Justice ne manque point de produire des effets de son amour dans les hommes, ès uns plus tard et aux autres plus tôt, et en un différent degré, selon qu'il trouve la terre de leurs cœurs diversement disposée à cela par la grâce. La saveur et l'expérience que nous avons de cette vérité nous est très délicate, et c'est en cette manière que nous pénétrons tous les effets de cet Amour ; lesquelles il ne produit dans les hommes que pour les enrichir de plus en plus de sa grâce, les élevant en lui et leur découvrant sa beauté et ses vives splendeurs, afin de les rendre parfaitement amoureux de lui-même, dont la vue et le goût éternel leur causent tout bien et les portent jusques au ravissement.

Par ces fréquents effets et ces divins succès, ils dépouillent le vieil homme et se revêtent du nouveau, qui est divin en eux, et qui les rends divins en lui ; et cela se fait selon divers degrés de grâce et selon la profonde lumière qu'ils ont reçue, par le merveilleux écoulement de la divine Sapience qui féconde ces terres (76) spirituelles de ses dignes et abondantes productions, et y fait une grande diversité de prodiges. Elle les produit, dis-je, non par nécessité mais extraordinairement, et néanmoins en qui il lui plaît, non qu'elle ne se communique [236v^o] suffisamment à tous, mais elle ne le fait avec profusion qu'à certaines personnes,

213. « Abrégé et réduction de tout cet exercice ».

et encore en divers degrés. Cela fait que les plus avantagés demeurent éperdument épris de son amour, lequel les remplit et les ravit tellement à soi qu'ils lui sont dorénavant très étroitement unis pour jamais ; et la créature qui possède ce bien le trouve si délicieux qu'elle en demeure éternellement de plus en plus étonnée.

Dieu fait ainsi ses merveilles en la pauvre terre de l'homme, entre les mourants, par le moyen des fréquentes vicissitudes et merveilleux effets de sa grâce et de son amour. C'est là que l'amour divin se manifeste, produisant un amour réciproque dans la créature qu'il a rendue divine, et qui fait voir par là sa continuelle fidélité à répondre à l'amour infini qui l'absorbe et l'engloutit en soi, pour ne jamais plus vivre que d'amour et d'aimer²¹⁴. Mais ceux qui sont au-dehors ne savent ce qui se passe dans ce centre objectif.

Dieu donne son Amour à qui il lui plaît, et pour ce sujet il élève l'homme à lui et en lui par degrés, le rendant amoureux par-dessus toute raison, et agissant et pâtissant choses grandes sans se lasser, parce qu'il est partout amour de l'Amour. Au commencement cet amour est sensible et facile, mais à la fin, et même dès le milieu, il est très nu et très simple, par-dessus toute raison et appréhension.

L'amour en bas degré et d'une commune charité n'est que raisonnable et n'excède point la raison. Quand il agit, c'est, par manière de dire, un acte de contrainte ; et quand il souffre, s'il en vient jusque-là, ce n'est qu'effet et acte de patience appuyé sur la raison. Que s'il fait quelquefois des actions plus nobles et généreuses, tant à l'agir qu'au souffrir, que le sont les actions de commune charité, on est bien en peine si cela est de la nature ou de la grâce.

Si ce qu'il faut faire ou souffrir est grandement contraire à l'appétit et au-dessus de la raison naturelle, il n'y a point de doute que ce ne soit effet de la grâce. Mais le bien que quelqu'un fait à un autre sans une actuelle direction de l'amour et volonté de Dieu, n'est d'ordinaire que d'instinct de pure nature. Car la nature, suivant sa propre inclination, fait cela pour recevoir

214. Donatien quitte ici le manuscrit, ce qui est regrettable.

le réciproque en une autre occasion ; et ce motif suffit pour la porter à faire ou à endurer grandes choses, quoiqu'elle le puisse aussi faire par la force d'un esprit naturel. Mais comme elle est intéressée et réfléchie sur elle-même, exigeant toujours son droit, c'est-à-dire œuvre pour œuvre et souffrance pour souffrance, si celui à qui elle a fait du bien manque à lui rendre le réciproque, elle est vaincue à même temps et cesse de lui bien faire ; d'autant que l'un et l'autre n'agissent que naturellement l'un pour l'autre, et ils manquent plutôt à l'amour naturel et raisonnable, ou pour le plus à l'amour de commune charité, supposé que cet amour soit de la grâce ; car ce bas degré de charité ne va jamais totalement au-delà des raisons de la seule nature.

Mais l'amour de charité qui est actuel n'est point intéressé ; son effet est continuel, tant au souffrir qu'à l'agir : il est raisonnable, mais toujours amoureux, sans se lasser ni se laisser vaincre, et toujours véritable en son continuel effet, soit dedans le sens, soit par-dessus le sens et la raison. Il faut remarquer qu'encore que l'amour sensible raisonne pour aimer, il ne laisse pas d'être excellent, et son opération est de Dieu. Mais aussi faut-il avouer que tandis que l'amour est sensible, en quelque élévation que ce puisse être, si n'est-il pas de beaucoup loin si noble ni si excellent que l'amour abstrait, nu, simple et totalement éloigné du sens, lequel fait endurer toutes choses comme hors de soi, et ce semble à ses propres dépens.

La commune charité est toute au-dehors et il semble qu'elle n'est autre chose qu'une rectitude de raison naturelle. Elle est vaincue par les désordres d'autrui, et les grandes œuvres extérieures de ceux qui ne sont que dans ce degré ne sont quasi que de boue et que terre. Au contraire, pour aimer en vérité, il faut être simple et uniforme, non divisé ni multiplié au-dehors, dans les exercices de la vie active. Car ceux qui ne sont que là y cherchent leur satisfaction, croyant beaucoup mériter, et cela fait qu'ils en cherchent les occasions de plus en plus.

Mais la vie vraiment intérieure tire son sujet au-dedans en unité de cœur, par une simple et affectueuse inclination, désirant,

par un amour qu'on appelle *insaisissable*²¹⁵, et par le flux amoureux et actif de toutes ses puissances, imiter Jésus-Christ, plus selon sa divinité que selon son humanité, (77) quoique cette seconde imitation suive incessamment la première, autant qu'il est en eux. Ils voient et contemplent très intimement ce Dieu revêtu de notre chair humaine, s'unissant en la force de son amour infini si étroitement et parfaitement à elle qu'il n'est qu'une même personne en deux natures, divine et humaine, Dieu et homme, la vie, les actions et les souffrances duquel sont divines. Cela ravit ces âmes en très profonde admiration, et puis les absorbe en la mer d'une infinité d'abîmes et de mystères secrets, qui se rencontrent en ce Dieu-homme, dans lequel le Verbe et notre chair ne sont personnellement qu'une même chose, et l'Amour duquel embrasse le ciel et la terre, capable de brûler infiniment plus, sans souffrir pour cela aucune diminution en lui-même.

Ce profond sentiment les ravit et les absorbe de plus en plus en l'immensité de ce feu amoureux, pour s'y fondre, s'y perdre et s'y consommer entièrement, et y vivre dans l'imitation de leur amoureux Objet ; ce que ces âmes font par uniformité de simplicité, d'intention, d'affection et d'exercices uniques, simples, amoureux et essentiels. Elles gémissent vers cet Objet, elles lui compatissent, elle l'admirent, elles aspirent et soupirent vers lui ; elles le contemplent et lui élancent souvent les dards acérés de leur amour intime, s'anéantissant, s'humiliant et se dilatant à proportion des attraits, splendeurs, opérations et autres effets que Dieu fait en elles, à quoi elles répondent de tout leur pouvoir pour jamais. Ces personnes servent d'instrument à Dieu pour grandes choses. Il les élève à soi de lumière en lumière et de splendeur en splendeur ; au moyen de quoi ces âmes se vont perdant de plus en plus et de mieux en mieux, jusques à ce qu'elles aient accompli l'œuvre de leur totale transformation et de son Amour intime, jusques au point de suprême perfection. Aussi se trouvent-t-elles en peu de temps plutôt déiformes et déifiques en leur intention et affection que simples au même Amour.

215. *insaisissable* : qui ne peut être cédé (terme de jurisprudence)

Cette voie d'Amour si noble est très courte pour arriver à la jouissance de tout bien. Car pour pratiquer cette vie amoureuse, il n'est pas besoin de théorie ni de spéculation, ou de raisonnement humain. Il n'est point besoin pour cela de se répandre de tout soi au-dehors ni dans la considération des choses créées, tout cela étant contraire à cette divine voie ; et tant moins on le fait, tant plus on est propre pour y entrer. Néanmoins le bon naturel est une excellente disposition pour y parvenir. Pour le regard de l'intention qui fait tout pour Dieu seul, tous ceux qui gisent au-dehors et qui y veulent reposer en la vie active n'auront jamais cette sorte d'intention et n'arriveront point aux splendeurs, manifestations et délices de la vie intérieure.

Au reste, celui qui est simple selon ces vérités se donne bien de garde de s'empêcher au-dehors ni au-dedans ; il fait infiniment plus de cas de son simple fond, auquel il est totalement réduit et transfus, que de tout ce que son fond même lui puisse produire, pour l'occuper et le tirer tant au-dehors qu'au-dedans. S'il a présentement quelque occupation attractive au-dedans, c'est Dieu qui la fait, pour telle raison qu'il sait et qu'il lui plaît ; et l'esprit demeure en cette constitution toujours arrêté au-dedans, pour regarder son Objet fixement, nûment et simplement. L'âme arrête là son repos et sa vie, y mettant tout son bien et sa joie ; et comme il n'y a là ni forme ni image, elle se donne bien de garde de se laisser écouler au-dehors à ces images, si subtilement que ce soit. Elle ne doit pas même appéter ici quoi que ce soit, d'autant qu'en cette noble constitution et arrêt, Dieu est simplement vu et goûté, et véritablement possédé en lui-même, par un nu et simple aspect de l'âme toute réduite et transfuse en son esprit.

C'est là qu'elle se délecte de lui-même en simplicité d'esprit et de repos, par-dessus la compréhension ; à quoi étant toujours toute attentive et tirée, elle se donne bien de garde d'en sortir, quelque violence que lui fasse le sens pour son soulagement. Car il lui persuade par son effort subtil et naturel de s'occuper spirituellement aux objets les plus hauts qui se puissent appréhender, désirant toujours voir, entendre et sentir quelque chose de plus, pour sa secrète et propre satisfaction. Mais l'âme très prudente et

très arrêtée en sa vue, science et fidélité qu'elle doit à son Objet intime, endure patiemment et constamment ces fines et subtiles appréhensions sans lésion et sans y rien contribuer de sa part. Au contraire, cela la rend plus attentive, plus forte et plus fixement arrêtée à regarder son Objet, qui l'attire et la ravit du sens et d'elle-même en lui, où elle jouit de ses délices très simplement (78) et ineffablement. C'est pourquoi elle ignore cela même, jusques à ce qu'elle ne soit revenue à soi.

Mais pour ne point varier de cet état, il faut à la vérité qu'une telle âme se rende grandement circonspecte à ne se point chercher finement, en faisant sa proie de la mort du sens. Elle doit vivre là toute perdue à elle-même, sans science ni vue de ce qu'elle est en ce noble état, pour le seul bien et plaisir de Celui qu'elle veut infiniment délecter, en sa perpétuelle et profonde mort, qui la fait adhérer simplement et totalement à lui.

Encore que cette sorte de vie soit d'une foi simple et nue, il est permis, sauf tout meilleur jugement, de s'adresser quelquefois à Dieu amoureusement par un affectueux raisonnement vocal, non à dessein de s'introvertir, mais simplement comme étant chose licite et convenable, laquelle l'amour parfaitement consommé requiert souventes fois comme acte de bienveillance. D'ici on peut voir quelle force secrète l'âme se doit faire pour demeurer fixement arrêtée, quoi qu'il arrive, en la contemplation et fruition perpétuelle de son Objet. Car le plus noble état de cette force divine, et qui est le dernier, à cause de sa simple et profonde éminence, est de faire que l'âme ne s'impatiente point en la durée de sa mort : qui est tout dire, et nous ne le manifesterons pas davantage en ce lieu. De vrai, supposé que l'âme soit arrivée à cette constitution ou état, il faut lui dire qu'il n'y a plus d'autre genre de mort pour elle, sinon les morts de l'impuissance, qui est encore un autre très profond secret.

Quiconque dans cet état ne conforme pas sa vie et ses pratiques à ceci, ou à chose meilleure, est indigne d'un état si noble et si éminent, et ne mérite pas de vivre et de mourir en la vérité et perfection d'icelui, puisque, par défaut de répondre de tout soi à son infini Objet, il se recourbe et se répand à soi et aux créatures, qui est faire injure notable à Dieu, l'empêchant de nous transformer et déifier en lui selon son infini désir.

Chapitre 16

De l'Amour pur, et de son excellence au plus haut point de son état actif

Je ne veux point ici m'étendre sur les principes et les commencements de l'exercice de l'amour aspiratif, l'ayant fait assez amplement ailleurs. On sait assez que l'aspiration se doit pratiquer [40n11-1, 239v°] continuellement, doucement, avec vigueur, et plus de l'esprit que du sens. Car celle qui est simple, roide et unique, doit être purement intérieure, simplement et uniquement dilatée par la très vigoureuse efficace de son très pur motif, et sur le sujet du même amour qui, par sa simple action, tire toute l'âme en son Objet unique, simple et incréé. Mais il faut qu'en ses dilatations faites par sa seconde industrie, elle ne réfléchisse jamais sur soi ni sur autrui, par des raisons qui aient la force d'exciter son amour. Il faut que, mourant pour jamais à ces raisons, elle croie en effet que son amour et son affection doivent être une même chose pour atteindre uniquement son Amour incréé.

Pour m'expliquer sur ceci, je dis que là où il y a de la raison pour aimer, l'amour n'est point, d'autant que l'amour est suffisant de soi-même pour tirer et ravir en unité d'esprit tout le sujet qu'il anime, sans l'aide et le concours des raisons réflexes. Aussi les amoureux versés [f°240r°] en cette science d'amour aiment mieux mourir de mille morts, par manière de dire, que d'aider leur amour actif et passif avec des motifs purement raisonnables. Ces âmes aiment mieux être transpercées de mille flèches par le dehors et par le sens que de sortir ainsi pour chercher consolation et appui de la part des sens dans les choses créées. Elles ne s'en

veulent plus jamais servir en tel cas, d'autant qu'elles voient que le moyen réflexe²¹⁶ est infiniment distant du moyen unique et efficace, qui est le droit et pur amour. C'est donc de cet unique moyen qu'elles se servent continuellement, par des aspirations vives, simples et de peu de formes, de peur de réfléchir ailleurs qu'en Dieu, leur amour unique et objectif.

À vrai dire, cet exercice fidèlement pratiqué par l'âme profondément navrée²¹⁷ de l'amour de son Bien-Aimé est un des plus hauts que les saints puissent pratiquer en cette vie. Car dans son action, il est fondé sur le pur et unique amour, et dans la souffrance il est fondé sur l'amour pur et nu. L'âme fidèlement amante s'abandonne par cet amour aux angoisses et langueurs mortelles que son Bien-Aimé lui fait souffrir en sa présence [f°240v°] sans se montrer à elle ; et cela lui cause ces tristes, désolées et mortelles langueurs, pendant lesquelles elle meurt et expire par un amour impatient et toutefois tranquille (79) entre les bras de son Époux, sans le vouloir chercher, soit au-dedans soit au-dehors, par l'aide des sens ni par les créatures, en quelque façon que ce soit.

Tout cela est aisé à dire, malaisé à faire, difficile à endurer, très difficile à surmonter. Car il faut demeurer stable, ferme et immobile au-dedans de l'esprit, en simple repos, par-dessus l'action et l'intention, par-dessus le flux sensible présent et essentiel de l'Époux ; et cela éternellement, parce qu'on croit ne devoir jamais vivre autrement, et que cet aimable Époux ne doit jamais retourner pour donner encore le baiser de sa bouche à sa très chaste et très aimée épouse.

C'est ici que l'industrie humaine est épuisée. C'est ici que cesse le concours actif de l'Époux fluant en son épouse et de l'épouse refluant en lui. C'est pourquoi sa fidélité est parfaitement éprouvée, car se montrant généreuse et constante à souffrir l'absence de son Bien-Aimé, elle pâtit extrêmement, ne cherchant, comme j'ai dit, consolation ni au-dehors ni au-dedans,

216. *moyen réflexe* : moyen indirect, par appui sur les choses créées

217. *navrée* : blessée

directement ou indirectement. Elle ne se console que de ses propres désolations, de ses plaintes et de ses gémissements plus amoureux par lesquels elle exprime à son Époux, comme elle peut, ses regrets tristes, lamentables et angoisseux, [f°241r°] si toutefois il lui reste quelque respir actif pour cela ; sinon, elle se plaint encore plus douloureusement dans sa totale suspension, dans ses souffrances, angoisses et langueurs mortelles, par le continuel regard de son esprit vers son Époux.

L'épouse, dis-je, souffre plus ainsi qu'on ne peut exprimer, étant en cette manière attentive et arrêtée au regard de son Époux sans qu'elle y pense, pendant que l'action de ses puissances est totalement suspendue. Car encore qu'elle ait souvent expérimenté les rigueurs de l'absence de son Époux dans les précédents moyens et de grâce et d'amour, celui-ci toutefois lui est beaucoup plus pénible. Il lui semble ici qu'elle est toute nouvelle et sans expérience en matière de souffrance, à cause des effets rigoureux qu'elle ressent, tout autres que les précédents ; et elle ne sait, par manière de dire, si elle est morte ou vive, ni si elle est à elle ou à son Époux. L'unique consolation qu'elle a est qu'aucune créature ne la peut consoler dans la perte qu'elle pense avoir faite, quoique néanmoins elle soit en possession de son Bien-Aimé sans le savoir ni le croire, mais non pas sans le désirer ardemment et avidement. En cela même il est évident qu'elle est dans sa possession objective, laquelle tire et ravit à soi la plus noble partie de l'âme. [f°241v°] En effet, elle réside, demeure et subsiste totalement en lui, le regardant fixement, tandis que, vide de son affluence sensible et lumineuse, elle va plaignant et lamentant son infortune dans sa secrète solitude.

Ici donc il faut s'armer de force, de patience et de constance pour ne varier jamais ni à droite ni à gauche, sans faire autre chose que pâtre, si on ne peut autrement, et attendre en pleine et amoureuse confiance le bienheureux et agréable retour de l'Époux. Il faut, dis-je, que l'épouse, toute dépouillée de soi-même et de toute satisfaction soit totalement résignée et renoncée, se conformant toute à la volonté divine, pour souffrir en temps et en éternité les rigueurs d'un tel hiver, je veux dire de l'absence de son

Époux, et se sentir toute vide et destituée de lui, et totalement insipide en ses sentiments.

C'est en ceci que consistent la fidélité et la sainteté des amantes dignes d'un tel Époux, et non dans les grandes connaissances, réplétions²¹⁸, goûts, dilatations, simplifications, révélations, visions et ravissements de l'entendement humain. Cela est grandement considérable, et il importe beaucoup de faire voir à ceux qui désirent aimer que la sainteté et la fidélité de l'amour ne consistent pas dans les visites et réplétions sensibles de Dieu en l'âme, mais en la satisfaction de Dieu en elle et par elle, sans elle, et que, hors de là, elle consiste à pâtir et à souffrir la retraite de son Bien-Aimé. Car cela n'arrive qu'afin que les âmes [f°242r°] ne se satisfassent point elles-mêmes d'un désir glouton et affamé de posséder Dieu plus pour elles que pour lui-même. Qu'elles lui satisfassent donc en criant, en lamentant et en toutes manières possibles ; surtout par leur patience et simple résignation d'esprit, par laquelle elles se donnent en proie à lui, avec tous leurs propres actes, en conformité et déiformité. Car le moins est contenu éminemment au plus, et faire ainsi toute sa vie, c'est être au monde sans y être.

De là on voit qu'en ce degré d'amour pur, les âmes doivent être ferventes et actives pour se tirer au-dedans, afin de n'être jamais oisives si peu que ce soit. On voit combien elles doivent frayer et dépenser pour répondre par amour à leur Époux, et pour mieux dire, qu'elles doivent y employer toutes leurs forces, et y (80) parvenir par leur entière consommation au feu de l'Amour divin, lequel les dévorera et les engloutira pour les transformer en soi, moyennant leur réciproque fidélité.

Je ne veux point m'étendre davantage sur l'excellence de cet état actif, me contentant d'en avoir montré nûment et à découvert l'esprit et le fond. Je l'ai montré en son éminence, lorsqu'il est acquis par un esprit amoureux, fidèlement actif ; il faut maintenant que je le montre en ses principes et commencements, par la [f°242v°] pratique desquels on les puisse acquérir en sa souveraine

218. *réplétion* : état de plénitude, de surabondance

perfection, telle que nous l'avons réduite et manifestée, avec ce qui appartient à la nudité simple, vacuité et stérilité de cet état.

Ceux donc qui sont capables d'aimer et qui ont fait quelque progrès aux vérités de l'Esprit, se résolvent et se déterminent d'aimer Dieu continuellement et ardemment, par simples aspirations dilatées en l'oraison et hors de l'oraison. Ces aspirations sont de peu de formes ou de mots, mais elles élèvent toute l'âme en Dieu, ne laissant aucune division sensible entre l'un et l'autre. Si on veut expérimenter ces effets, non tant en la manière des commençants que des vrais profitants, on verra assez que l'aspiration est un moyen propre pour acquérir toute perfection. Il faut s'en servir par le seul motif très excellent de l'Amour pur, qui ne sait ce que c'est que d'admettre des raisons pour aimer son divin Objet.

Par ce même motif, il est très facile de pratiquer toutes les vertus en leur temps, car n'est-il pas facile à celui qui a volé en haut de voler aussi pour descendre ? [f°243r°] Aussi doit-il être très facile au fidèle amoureux de descendre toujours au mépris et anéantissement de soi-même, quand les occasions s'en présentent, tant de la part de lui-même et de ses propres chutes et misères, que de la part du prochain. Sans doute il doit être infiniment joyeux que tels sujets d'humiliation se présentent, pour lui faire voir ce qu'il est.

Nous réduisons ici à l'amour toutes les vertus qui sortent de la vraie humilité, ou pour mieux dire, de l'amour souverainement humble. Car jamais les vertus ne doivent être distinguées ni séparées de l'amour, sinon dans leur action qui sort et paraît aux hommes ; et non jamais en leur essence, qui doit être unique en l'essence de l'amour ; et c'est le moyen essentiel dont l'âme se sert, tandis qu'elle est active en amour simple, unique et interne. Remarquez qu'il faut agir en la force et excellence de ce motif d'amour pur dans les exercices extérieurs et en ceux du dedans sans faire distinction de l'extérieur d'avec l'intérieur. Car comme Dieu sort à sa fécondité au-dehors d'un seul acte [f°243v°] perpétuel, laquelle agit toujours selon la fin de son principe, ainsi faut-il que nous sortions aussi volontiers et aussi facilement aux choses distractives comme nous embrassons celles du dedans. Et

quoique les exercices du dehors soient bas, terrestres et multipliés, néanmoins ils nous sont présentés de Dieu, et non des hommes. C'est pourquoi il faut nous y abandonner totalement, demeurant stables et arrêtés au plus simple et au plus intime fond de notre esprit, et adhérant toujours en simplicité de regard et d'attention à notre Objet souverainement désiré : attention et regard qui sera par-dessus la simple intention. Je ne vois point de moyen (aussi n'est-il pas expédient) de me recourber sur ceci, pour vous spécifier les diversités extérieures auxquelles on vous tirera : suffit qu'il faut que vous soyez résolu, en cet état, de vous laisser tirer, pousser et mouvoir tant et comme on voudra.

Aussi faut-il que vous sachiez que raisonner par amour en Dieu et avec Dieu [f^o244r^o] humblement et familièrement, ce n'est pas acte de raison mouvante pour aimer. Ce sont des représentations à Sa divine Majesté qui vous sont de très pures et profondes admirations sur lui et sur son amour. Aussi l'amour actuel est cause de l'amour, et l'augmente jusques au dernier point de sa perfection conforme à cet état. Mais avant que cela soit, il faut de nécessité que ceux qui ne sont pas arrivés là travaillent purement aux vertus pour l'amour, c'est-à-dire pour Dieu, jusques à ce qu'ils en aient acquis les habitudes et les solides désirs, pour les mettre en pratique en toute occasion. J'avertis donc qu'en cet état il faut toujours agir quand il sera possible, s'animant avec industrie à inventer et découvrir des moyens affectueux pour s'entretenir et s'unir avec Dieu. Cela rend l'esprit second²¹⁹ en excitations amoureuses, simples et familières, et fait qu'il ne se relâche jamais aux moindres dissemblances d'avec Dieu, en ses affections, mouvements et paroles²²⁰. (81)

219. L'amour précède toute réflexion ou raisonnement.

220. Fin du « Traité de l'état de l'amour pur ».

Chapitre 17
Les industries de l'âme,
et la conduite que Dieu tient sur elle
pour l'élever à l'état d'amour pur

Dieu éternel et infini ayant résolu de toute éternité de sortir hors de soi, sans toutefois sortir, a produit par cet écoulement et par cette seconde sortie une infinité d'effets en la bonté et en l'amour de soi-même et de son incompréhensible excellence, créant selon ses divines et éternelles idées tout ce grand monde, tant visible et inférieur que supérieur et invisible. C'est cet univers qui manifeste évidemment l'incompréhensible bonté, amour et perfection de son Auteur, de son origine et de son principe, spécialement les anges et les hommes qui accomplissent et perfectionnent cet ouvrage ou, pour mieux dire, qui en sont l'accomplissement et la perfection. Car si tout ce qui est du monde inférieur est si admirable qu'il montre évidemment par ses propriétés visibles et par ses effets l'excellence de son Auteur, combien le même Créateur de ce grand Tout s'est-il montré plus admirable dans ces invisibles substances, dans leur existence, conservation et perfection, en l'état de grâce et de nature? Ce sentiment présupposé, il est facile d'admirer par amour profond, voire excessivement profond, l'amour et la bonté de l'amour et de la bonté même, en sa propre source, qui est Dieu éternel et infini.

Or cet amour, étant vu en son essence éternelle, est multiplié en ses effets de création, de conservation et de rédemption, et tout autrement en ceux-ci, tant à l'égard des élus qu'à l'égard des purement appelés. Effets qu'il produit par son exubérante grâce, qui va sortant de la vive source de sa divine bonté désireuse de se

communiquer, mais qui paraissent bien plus amplement dans la consommation de son ouvrage, joignant par participation l'effet à sa propre cause, c'est-à-dire la créature intelligente à son divin et amoureux Objet. Cela étant ainsi, cet amour et cette infinie bonté ne peut et ne se veut récompenser que par une bonté et amour réciproque, et par une imitation vive, ardente et continue, qui ne s'alentisse²²¹ jamais dans son action vigoureuse en son désir et en son appétit, même dans ses plus langoureuses, pénibles et angoisseuses détresses.

On prendra donc à tâche cet exercice d'amour, y réduisant le corps et l'essence en sorte qu'ils soient incessamment tirés, si faire se peut, au plus pur et profond de l'esprit. Il faut s'enflammer incessamment à cette pratique d'amour, et imiter au plus près de notre pouvoir l'amour et la bonté excessive de notre Auteur qui est Dieu, lequel, par de si plantureuses communications de soi-même, nous a hautement déifiés en sa similitude, et qui ne peut désirer moins pour nous que cette ressemblance et la déification.

L'amour encore, quoiqu'un en essence, a plusieurs noms et degrés en l'homme réformé, à cause des divers effets qu'il lui fait ressentir, et qui font monter l'âme à son inaccessible principe, comme par un escalier à divers étages et degrés. Entre ces degrés l'amour *intense et profond* est un des principaux par l'exercice duquel on mérite de monter les autres étages plus sublimes, auxquels étant parvenu par ses labeurs affectifs et par l'entière consommation de soi-même, on peut alors se reposer et cesser de toute opération laborieuse et difficile. Car à mesure du progrès que l'âme fait en la vie de l'esprit, moyennant les influences, soit sensibles soit secrètes, de Dieu illuminateur de ses fidèles amants, l'amour se subtilise et se simplifie, de sorte qu'on s'exerce facilement et sans labeur. De plus, il est tout manifeste que Dieu opère en nous selon la qualité de nos exercices : s'ils sont vifs, ardents et continuels, il se communique à nous à proportion de notre ardeur et de notre activité ; et alors ses influences divines sont si fréquentes et si abondantes que l'âme, conformément à

221. *s'alentir* : se rendre plus lent

son activité, se trouve entièrement ornée de toutes les vertus et des sept dons du Saint-Esprit, sans qu'elle s'en aperçoive, par manière de dire.

La manière de cet amour ardent et vigoureux est courte et facile. Sa matière est l'aspiration continuelle et amoureuse, qui, pour être parfaite, demande d'être si continuellement et si vivement exercée qu'elle devienne aussi facile que le respir. Elle a plusieurs degrés, qui sont tous réduits et distingués en quatre principaux, c'est-à-dire quatre principales industries. La première est d'offrir à Dieu soi-même et tout le créé, et plus, si faire se peut, en abstraction. La seconde est de demander ses dons en lui et pour lui-même. La (82) troisième est se *conformer* à lui par une pleine et entière *conformité* de tout soi, très haute, très parfaite et très amoureuse, et le désirer pour toutes les créatures capables de ce si haut amour. La quatrième est *s'unir*, ou amour *unitif*, qui est un degré de transcendance contenant les précédents en souveraine éminence. Non que les précédents degrés ne soient faits en union profonde et parfaite, selon le progrès de l'âme en cet exercice ; mais en ce dernier degré, l'âme n'a aucun sujet ni matière que *l'union* même, pour aller à son Bien-Aimé.

Voilà les quatre degrés ou principales matières de l'amour actif de l'épouse, qui va par cet amour vigoureux à son Époux : j'en pourrais dire quelque chose ci-après ; mais pour maintenant, je m'arrêterai à montrer selon mon pouvoir les effets des divins états et succès de ce très noble exercice de l'âme fidèle, afin de lui persuader d'entreprendre cet exercice dès le commencement jusques à la fin, et que, par la consommation active des moyens d'icelui, elle arrive à une autre consommation plus parfaite de soi-même en Dieu. Ce sera alors entrer d'un abîme de profonde jouissance en un autre abîme de jouissance qui est d'une infinie profondeur. Je veux dire en l'abîme final et objectif, où tout le sujet sera entièrement perdu et abîmé d'infinies délices en son abyssal et éternel Principe.

En effet, par la vive et continuelle pratique de cet amour, l'âme montant par ces susdits degrés reçoit (selon le progrès qu'elle y

fait) des caresses de Dieu, des intractions²²² et des écoulements si vifs et si efficaces de son amour très simple, très délicieux et enflammé, que son appétit est de plus en plus excité à la perpétuelle jouissance de son savoureux Objet. Duquel se trouvant très étroitement embrasée, elle ne sait que faire pour aucunement répondre à ce torrent débordé d'amour, qui la tient étendue et dilatée dedans le fleuve des délices objectifs de son Objet infini. En cet état de délicieuse et très simple ébriété, sa capacité apéritive, qui est son inclination jouissante et active, s'ouvre et s'anime de plus en plus à la jouissance de ces divins amours en son cher et unique Époux. Et lorsqu'elle voit tout son pouvoir annulé au feu de la compréhension incompréhensible de son bienheureux Objet, elle succombe sous l'état de cette attrayante beauté, qui s'efforce toujours de plus en plus de la combler de son exubérance divine, redoublant à cet effet l'activité de son trait lumineux.

Mais comme ceci ne dure pas toujours, Dieu se retirant (quant à son influence sensible et jouissante) de son Royaume déjà sanctifié par la jouissance de ce délicieux et divin Objet, l'âme est contrainte de retourner de nouveau frapper à la porte, et ne cesse cette douce et amoureuse impulsion jusques à ce qu'elle soit une autre fois reçue dans le sein amoureux de son très aimé et très chaste Époux. Alors le succès²²³ lui est beaucoup plus favorable que [par] le passé, et elle est plus tirée, plus étendue et plus capable de la jouissance de ses amours en l'essence même de Dieu, en qui elle est totalement transfuse et transformée. Ainsi les avènement de l'Époux succédant les uns aux autres approfondissent

222. Jean de Saint-Samson reprend ici les transcriptions, plus que les traductions françaises du *introtractus* latin, traduisant à son tour le *intreken* de Ruusbroec et des auteurs nordiques, pour indiquer l'attrait intérieur qui provoque l'âme au recueillement : « Il arrive quelquefois que Notre Seigneur répand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui témoigne de sa présence, et alors les puissances, voire même les sens extérieurs de l'âme, par un certain secret consentement, se retournent du côté de cette intime partie où est le très aimable et très cher époux » (Saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, VI, 7). (Max Huot de Longchamp.)

223. *succès* : ce qui arrive, survient (bon ou mauvais)

dissent l'âme et la tirent à plus grande jouissance et simplification et à de plus grandes délices en son amoureux Objet ; et dans cette divine opération, les puissances de tout l'homme reçoivent leur lustre et embellissement souverain par le succès de ces profonds attouchements, accomplis de tous points, pour l'entier et singulier plaisir de l'Époux.

Alors l'âme amante, toute enivrée d'aise et comme affolée de l'amour de son Bien-Aimé, dit dans l'affluence de ses délices : *Mon Bien-Aimé est à moi ; il fera sa résidence entre mes mamelles*²²⁴. C'est-à-dire qu'il possédera pour jamais son cœur et son âme, à quelque prix que ce soit, y allât-il de mille vies. Dieu l'inonde davantage et tout autrement, la gratifiant d'une toute autre communication de lui-même et de ses dons lumineux et délicieux, qui contiennent abondamment des grâces qu'il ne lui avait encore jamais faites.

Dans cette agréable jouissance, ces deux esprits s'écoulent, s'enfoncent, s'abîment et se fondent l'un en l'autre, moyennant le flux débordé de l'Unité divine et les liquéfactions très délicieuses que l'Époux fait en elle par l'abondance de son amour. Car il a résolu d'inonder l'épouse de ces divins flots et de l'y submerger entièrement. Et l'épouse entièrement perdue et abîmée là-dedans expire et meurt entre les mamelles de son Bien-Aimé.

De cette expérience, active d'une part et passive de l'autre, résulte la vie vivifiante, laquelle fait évanouir tout sentiment, souvenir et appétit de la vie mourante, et même de la vie purement raisonnable²²⁵. (83) Dans la jouissance de ces amoureuses accolades, qui se font d'esprit à esprit, en l'unité de l'esprit, on ne sait si on a été ni si on est, d'autant que l'Objet divin est si puissant qu'il ravit son épouse en lui par l'agréable torrent de ses

224. Ct 1, 12.

225. Suit un long développement lyrique où l'épouse se plaint de l'absence du Bien-Aimé. Ce discours très faible couvre les pages de l'original repérées (83) à (85). Il glose le *Cantique* aux chap. 1 et 3 puis 5. Nous respectons l'assemblage de Donatien en le livrant intégralement, mais il est permis d'en oublier des éléments : on peut poursuivre par le paragraphe du milieu de la page (86) débutant par : « Mais enfin, après tant de lamentables et pitoyables paroles, l'Amant ému de pitié... »

inondations amoureuses. Alors l'amour et la faim de cette jouissance croissant encore de plus en plus, et l'âme amoureuse, produisant ses excès, dit : *Je tiens mon Bien-Aimé étroitement embrassé. Je ne le quitterai jamais*, quoiqu'il arrive de contraire, *jusques à ce que je l'aie introduit en la chambre de ma mère*²²⁶. C'est-à-dire jusques à ce que, par son activité consommée, par son soin et par sa diligence amoureuse, elle ne l'ait mis en possession du plus intime de son âme.

Ceci se fait par le très noble exercice de l'aspiration, ou par les conversations simples et essentielles, qui contiennent éminemment tout ce qui est compris en l'aspiration formée et dilatée ; ou bien cela se fait par les regards de l'âme encore plus simples et plus éminents, qui résultent en l'appétit de la suprême pointe de sa puissance amative, touchée et enflammée du simple amour de l'Époux, par-dessus le sens, par-dessus l'entendement et par-dessus tout le sensible.

Déjà dans ce degré de transformation, l'épouse dite à l'Époux : « Vous êtes ce que je suis et je suis ce que vous êtes sans qu'il y ait de dissemblance entre nous deux. » Et dans la continuation de ses excessives admirations, elle lui dit : *Vous êtes beau, mon Bien-Aimé*. Et l'Époux lui réplique : « *Vous êtes belle, mon amie, ma colombe, mes amours et mes délices*²²⁷. Votre beauté est de moi et en moi, je l'ai convoitée, en ce que vous vous êtes activement convertie et tournée vers moi, vous possédant vous-même en cette activité de mon amour, et vous portant affectivement à me voir et m'écouter seul parler au plus secret de votre cœur, et puis au plus intime de votre esprit. Cela vous montre assez comme j'ai su et voulu convoiter votre beauté, pour m'unir à vous par mariage solennel et éternel, et vous faire à jamais en moi ce que je suis pour moi-même. Vous voyez en cela que je suis la même Vérité. Vous voyez votre petitesse dans ma grandeur, et dans mon tout votre rien, lequel enfin elle fait tout en mon tout. Consommons donc notre réciproque amour, au nœud et au lien amoureux du Très Saint

226. Cf. Ct 8, 1-2.

227. Cf. Ct 4 ; 6 ; 7.

Esprit, consommons-le par-dessus toute appréhension et capacité intellectuelle, en notre inaccessible unité. Jouissons à pur et à plein des délices réciproques l'un de l'autre ; j'irai incessamment à vous pour cet effet : nous renouvellerons notre amour et notre joie dans la consommation de cette réciproque jouissance. Je ne veux plus, mon épouse et ma bien-aimée, que vous disiez : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*. Je vous veux étroitement serrer entre mes bras amoureux ; que votre bouche soit collée à la mienne, et que vous jouissiez de mon agréable et suave respiration, et moi de la vôtre. Tel sera le plaisir également agréable de deux amants, devenus un seul esprit en la douce et impulsive force de celui des deux qui est le plus noble, pour la parfaite conversion et la totale transformation de l'autre en mon étendue, qui suis l'origine éternelle de tout bonheur et l'accomplissement de mes chastes épouses. »

Pendant cet état de jouissance intime et profonde, l'âme ne sait que faire ni que penser, pour répondre hautement à l'amour qu'elle va regorgeant de toutes parts d'une façon toute divine. Il lui est sans doute bien difficile de se contenir et tenir son amour délicieux serré au-dedans sans en manifester quelque chose au-dehors par signes ou gestes non accoutumés. Car, comme le vin doux bout puissamment dans le tonneau et se déborde de son vaisseau par l'impétuosité de son action, de même bien souvent cet amour ne se peut contenir dans la capacité des puissances appétitives, qu'il ne se fasse voir par divers effets extérieurs. Alors il semble à cette âme que chacun soit comblé de pareil amour, de mêmes délices, de même lumière, de même compréhension, de même sagesse et de même jouissance. Elle ne sait ce que c'est de contrariétés et d'afflictions ; et il lui semble que sa profonde paix, sa jouissance, son repos et sa douce, simple et intérieure activité dureront toujours. Néanmoins, appréhendant parfois comme de loin quelque funeste événement, elle se munit et s'empare de désirs si fervents pour demeurer immobile au temps de contradiction, de guerre et de désolation, qu'il lui semble être inexpugnable en ces rencontres.

En effet, rien ne répugne à cela au-dedans de ses puissances, parce qu'elles sont sensiblement possédées de Dieu ou remplies de lui et de sentiments divins, ou même tellement comblées de son exubérance qu'elle va la regorgeant en très (84) grande et très simple dilatation de toutes les facultés. De sorte que pendant la vigueur de cet amour actif et réciproque, l'âme est en un paradis de délices, autant éloignée des objets créés parmi lesquels elle converse, que s'ils étaient à cent lieues loin ou s'ils n'étaient point du tout. Car quoiqu'elle sorte au-dehors pour sa nécessité ou pour celle des prochains, par le motif ou de l'obédience ou de la charité, elle ne peut être attentive qu'à son Objet béatifique, qui l'attire et la ravit par-dessus soi, et souvent hors de soi en lui-même. Ce qu'il fait moyennant certains simples et impétueux transports d'esprit, qui sont d'une telle force et d'une si douce impulsion qu'ils emportent en un moment cette âme et toutes ses puissances en l'unité jouissante de son esprit, par-dessus son esprit. Là elle voit et comprend, à proportion de son étendue et démesurée lumière, la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur de Dieu même, qui la tient embrassée en sorte qu'il semble la vouloir anéantir entièrement. Tout ceci se fait dans l'âme en science, connaissance, expérience et délices qui surpassent infiniment toutes similitudes et formes précédentes, si pures, simples et spirituelles dont on se puisse servir pour exprimer les diverses manifestations que Dieu fait de soi-même à l'esprit éperdument épris de son amour.

Mais hélas ! L'Époux divin, qui ne désire rien tant que de perfectionner son amante jusques à la plénitude de son amour tout consommé, la laisse le plus souvent tout d'un coup et lorsqu'elle s'en aperçoit le moins ; et il le fait ainsi pendant qu'elle dort profondément en son sein délicieux.

Faisant donc évanouir d'elle en un moment sa présence vive, lumineuse et délicieuse, l'épouse s'éveille soudain ; et comme venant d'une extrémité à l'autre, elle ne voit et ne sent plus qu'elle-même, et souvent se trouve toute pleine de confusion et d'assauts impétueux de la part du sens, de la chair et des diables, auxquels mandement a été donné de l'Époux pour un si funeste

et angoisseux exploit. Cependant c'est pour l'exercice perfectif de son épouse, montrant en cela même qu'elle lui est aussi chère et agréable que jamais. Car Sa Majesté a résolu de la sanctifier par la plénitude immense de sa propre similitude et de sa transformation en lui, en sorte qu'il lui puisse dire : *Tu es toute belle mon amie, mon épouse ; il n'y a en toi aucune tâche*²²⁸ ni souillure d'amour-propre, vu que tu me reçois et mes dons en moi et pour moi-même et non pour toi.

Nonobstant cette vérité, l'amante ignorant en quelque façon ce très haut dessein de son Amant, ne sait que faire ni que penser de sa désolée et lamentable aventure, et sur cela qu'à son réveil elle voit et ressent la très dure et très griève absence de son Époux : en telle angoisse et détresse, elle ne sait à quoi recourir pour réparer sa perte et pour sa consolation, sinon aux larmes, aux soupirs, aux gémissements et aux sanglots, formant ainsi ses plaintes au plus profond de son cœur : « Où êtes-vous allé, mon Époux ? Où vous êtes-vous retiré, ma très chère vie ? Pourquoi me faites-vous si tôt veuve et orpheline de votre très douce présence ? Et comment me vois-je aussitôt veuve qu'épousée ? Hélas ! si vous aviez vu des défauts en moi, que ne les réparez-vous par l'exubérance de vos dons plutôt que de me quitter ainsi ? Ne saviez-vous pas, ô mon Époux et ma vie, que, comme je ne suis et ne puis rien sans vous, aussi je n'ai vie et ne respire que vous, et ne puis vivre que dans votre sein amoureux, qui donne vie et le comble de délices à moi et à tous mes semblables ? »

« Pleurez, ô fidèles épouses, et lamentez avec moi ; déplorez mon infortune en abondance de votre regorgeante charité. Ayez compassion de l'angoisseuse calamité que je souffre, puisque aussi bien que vous, j'avais un Époux le plus riche, le plus beau et le plus aimable qui se puisse jamais concevoir²²⁹... Je l'ai perdu, j'en suis privée, il m'a abandonnée à la merci de mes ennemis et m'a laissé autant de regrets et d'afflictions pour son absence, que sa présence m'avait auparavant comblée de joie et de délices. Hélas !

228. Ct 4, 7.

229. Manque une fin de phrase.

je ne m'attendais pas à m'en voir si promptement et inopinément privée. Conviez-le de retourner pour un moment : *qu'il me donne encore un baiser de sa bouche*. Qu'au moins pour un seul moment je ressente ce gracieux retour, qu'il me montre derechef sa très gracieuse face, et que sa jouissance m'enivre encore une fois de son amour. Je consens qu'après ce bienfait, il m'ôte la vie. Aussi bien ne fais-je plus que languir, attendant le bien de ma totale et très désirée dissolution, afin que par ce moyen, je sois rendue pleinement jouissante de son essence divine, puisqu'il est notre souverain bien, notre repos et notre très cher et unique Époux.

(85) Ne vous étonnez pas, ô mes très chères compagnes, si vous me voyez défigurée et décolorée comme je suis, puisque mon Époux et mon soleil s'est absenté, sans que j'en sache le pourquoi. *Je vous conjure* toutes par sa charité infinie, *que vous ayez à lui dire sans délai que je languis de douleur pour son absence*. Dites-lui *qu'il descende dans son jardin*²³⁰ : il y verra ses vignes florissantes, qui vont exhalant l'odeur de mes très chastes et épurés désirs, produits par l'excellence de ses dons en lui-même. Dites-lui que son petit lit est semé de fleurs, et surtout de mon nard qui rend sa très douce odeur. Mais hélas ! tout cela ne m'est rien et ne me peut satisfaire. Ce ne sont qu'indices et témoignages que la présence visible de mon Époux s'est écoulée et éloignée de moi, dans les délices de laquelle consistait mon paradis : comme tout au contraire ce²³¹ retraite et son absence me fait languir, misérablement gisante au-dedans de mon homme sensitif²³². Si vous me demandiez un même plaisir, en cas de pareille nécessité, hélas ! je sortirais librement et ne cesserais de solliciter votre Époux par toutes sortes d'instances d'amour jusques à ce qu'il retournât à vous et vous montrât derechef sa divine face, pour vous combler de l'aise et de l'amour infini qui en résulte pour la propre félicité de ses amantes. Mais hélas ! que me sera-t-il de

230. Cf. Ct 5, 8 ; 4, 16.

231. *Sic.*

232. Par opposition à l'homme intellectuel : Bossuet distinguera « les opérations sensitives et les opérations intellectuelles » de l'âme.

me plaindre et de crier, puisque mon Époux fait le sourd à mes lamentables voix ?

« Si vous ignoriez, ô mon Époux, que mes soupirs, mes cris et mes gémissements procédassent du plus profond de mon cœur, vous auriez juste sujet et raison de ne les pas exaucer. Mais puisque vous voyez qu'il n'en est pas ainsi et que je suis totalement et au plus profond de moi-même attentive à cette action amoureuse pour vous manifester ma langueur, sans doute vous devriez être ému de compassion et retourner vite et légèrement à moi, qui suis votre indigne épouse.

« Quoi donc ? La bonté même que vous êtes, pour avoir été peut-être offensée de votre épouse que je suis, cessera-t-elle d'être ce qu'elle est ? Quelle bonté, ô mon amour, quelque offensée qu'elle soit, parmi les anges ou entre les hommes, refusera de se rendre flexible aux voix plaintives, aux lamentations et aux satisfactions de son semblable ? Quoi ? souffrirez-vous que le ruisseau, je veux dire les perfections créées, produisent des effets de bonté, et que vous, qui êtes la mer d'où dépendent, d'où procèdent et où retournent tous les effets créés comme en leur centre originaire, soyez vaincu par vos créatures ? Quoi ? les fleuves seront-ils plus féconds que vous en leurs effets, qui néanmoins n'expriment et ne manifestent autre chose que l'excellence de leur auteur que vous êtes, et qui en est la source et la mer originaire ?

« Père céleste, éternel et divin, permettez-moi d'entrer en raison avec vous. Il est vrai que vous m'avez donné votre Fils et votre même Dêité pour mon Époux ; mais je ne sais par quel malheur, soit de ma part ou autrement, il s'est absenté et m'a misérablement quittée et abandonnée comme une personne de néant. Comment l'avez-vous permis, vu l'importance du sujet et que je ne puis vivre ni respirer qu'en lui et pour lui, non plus que sans vous-même ? Que si vous voulez avec lui vous ressouvenir de mon ancienne vie de dissemblance avec vous, comment contrariez-vous à votre mariage et à vos noces divines, consommées réciproquement en nous ? Ne savez-vous pas que c'est là ma propre et entière félicité ? Il est vrai qu'elle n'est pas entière en ce

corps mortel, mais au moins l'estimais-je telle, tandis que l'amour et les délices de mon possesseur m'ont tenue fortement occupée et attentive à la contemplation et jouissance objective de sa ravissante, incomparable et incompréhensible beauté. Ne craignez-vous point que mes désastreuses langueurs, mes morts et mes angoisses ne vous fassent juger pour un Dieu de trop grande rigueur et sévérité ? Que serait-ce cela ? Et qui pourrait supporter ce jugement ? Quant à moi je mourrais au même instant de douleur aussi bien que d'amour, si j'entendais ou connaissais porter un tel jugement par vos créatures. Mais, ô Père éternel, une chose suffit pour y remédier, c'est que vous me rendiez mon Époux, et que l'Époux revienne à moi qui suis son épouse, et nous serons hors de ce reproche.

« Et vous, mon très aimé et très cher Époux, n'aurez-vous point égard à mes plaintes ? Que dira-t-on, et comment vous pourrat-on donner le titre de tout miséricordieux et amoureux, si vous quittez sitôt votre épouse, qui n'aime éperdument que vous et rien du tout hors de vous ; si on vous voit ainsi vous retirer (86) et mépriser ses amoureux embrassements, on dira sans doute que vous souvenant du passé, vous vous serez voulu venger d'elle par cette retraite et par cette absence.

« Pour donc éviter ces sujets de plaintes, venez, ô ma vie, revenez et prenez derechef possession de moi qui suis votre épouse, quoiqu'indigne. Faites en moi votre séjour éternel, comme en votre royaume, en qualité d'Époux et de Roi de gloire éternelle. Ah ! Ne voyez-vous pas que ce présent hiver détruit votre jardin ? Les plantes et les fleurs semblent n'y avoir plus de vie. La terre y est stérile et sans fécondité, à cause de la longue absence et retraite de son soleil, que vous êtes. Et si vous ne lui apparaissez et ne la frappez de votre clarté, la ranimant de votre chaleur et de vos divins rayons, ces fleurs et ces fruits ne sortiront point en évidence.

« Voyez donc, ô les amours et le centre de mon cœur, voyez à ne plus longuement différer votre très attendu et très désiré retour. Ne vous laissez pas vaincre en compassion à vos créatures : quel honneur et quelles louanges en recevriez-vous ? Mais je dis mieux, laissez-vous vaincre à moi, non comme à votre créature,

mais comme à votre épouse éplorée et désolée que je suis par votre absence. Et je vous promets, ô mon amour et ma vie, toute la fidélité qui me sera possible, et de ne me rendre jamais dissemblable d'avec vous. Et bien que je sois contrainte de demeurer si longtemps et à regret exilée dans cette prison et dans cette région de dissemblance, soit que vous retourniez ou non, n'importe, ô mon cher amour, je suis contente, votre volonté soit faite. Si je ne puis vous posséder en moi et pour moi, je vous posséderai hors de moi et au-dehors de moi, en vous et pour vous, et par-dessus vos dons. »

Si ces plaintes ne se font actuellement et en cette manière, elles se font encore plus angoisseusement par patience, par enflammés regards et par entière, essentielle et muette conversion de l'âme vers son divin Amant.

Mais enfin, après tant de lamentables et pitoyables paroles, l'Amant, ému de pitié et de compassion amoureuse, retourne d'une activité momentanée, comme un foudre ou un éclair, plus léger et plus subit qu'on ne saurait exprimer. À cet abord l'âme trouve que ses ténèbres sont dissipées et qu'une lumière infinie leur a succédé, se sentant toute renouvelée en elle-même, en ses opérations intimes et profondes et en ses sentiments. Ses multiplicités précédentes sont réduites à l'unité de l'Esprit et ne lui sont plus rien ; elle est tout autrement tirée, ravie et caressée de Jésus-Christ, son Époux et son Amant ; elle est dilatée et étendue plus efficacement que jamais, demeurant ainsi fondue, liquéfiée et entièrement réduite en la Dêité et Divinité de son Époux. Si bien qu'à ce même moment, toutes ses plaintes angoisseuses se sont aussi parfaitement évanouies, comme si jamais elles n'avaient été.

C'est ici qu'on ne peut dignement concevoir les efficaces étendues de la réciproque action d'amour jouissante entre l'Amant et l'amante. Les voilà encore plus que jamais fondus en l'esprit de liquéfiant simplicité délicieuse et lumineuse. Car ici le soleil divin est arrivé aux puissances supérieures de l'âme, pour leur ornement et leur accomplissement, et à la très haute unité d'Esprit, d'où s'écoulent secondement trois ruisseaux de lumière et d'amour simple et simplement jouissant, comme d'une même fontaine ou d'un fleuve très profond, qui noie de très simple et

très délicieux amour les puissances tant supérieures qu'inférieures de l'amante entre les bras de son Bien-Aimé.

Pendant cet effet d'amour et de délices, elle agit si simplement, si intimement et si secrètement en ses opérations que, dans ce jeu d'amour simple et simplement actif, elle semble être sans action ; et à peine saurait-on exprimer cette expérience, sinon grossièrement et bassement, et d'une manière très éloignée de la perception de cette jouissance objective, affective et effective, de l'un et de l'autre amant. Car d'en écrire comme les mystiques plus diserts que moi ont écrit, ce serait user de redites et faire en quelque façon éclater sa lumière aux dépens d'autrui : ce que je me suis dès le commencement résolu d'éviter autant qu'il me serait possible ; d'autant que ces écrits ne sont ordonnés à autre sujet que pour une pure et simple méthode du vrai et parfait amour, laquelle pratiquée d'un excellent esprit, sera beaucoup efficace pour porter l'âme à l'usage de ces moyens et fera voir naïvement le bien qui lui en doit arriver. Ce que j'ai fait à dessein de l'animer à la jouissance de l'Époux très cher et très unique de nos âmes.

Il y a encore, outre ceci, d'autres degrés (87) d'union auxquels l'âme pourra parvenir par le moyen de nos soliloques et pratiques d'aspirations vigoureusement et amoureusement exercées²³³. Pour cela, elle aura plus besoin d'un amour grand et enflammé, spécialement au commencement de cet état, que de beaucoup de science et de connaissance de Dieu et de ses divines perfections. Il suffit, et même il est ici comme nécessaire, d'être totalement ignorant, pour faire progrès en l'abîme de l'amour transformant de l'essence divine. Car en vérité les profondes considérations et les hautes conceptions et spéculations théologiques ne font qu'appâter la puissance intellectuelle. Par conséquent, il y a une infinie distance entre l'aspiration entière et profonde et la considération telle qu'elle soit, même des choses plus internes et appartenantes à Dieu.

233. *Ceuvres du V. fr. Jean de Saint-Samson*, Livre quatrième : chap. VI et VII, « De l'Aspiration » (321 suiv.) ; Livre cinquième : « Soliloques, ou entretiens intérieurs affectifs et familiers de l'âme avec Dieu », (337 suiv.). (*Le Vrai Esprit du Carmel* constitue le Livre premier.)

Il est vrai que ce chemin et cette voie d'amour est pénible et laborieuse en son commencement, mais elle est douce et facile après quelque temps, et puis par succession, très douce et très facile, vu qu'elle se fait par simple et enflammé regard et par des conversions courtes, essentielles et muettes, signamment²³⁴ au temps de la totale soustraction que Dieu fait de soi et du concours efficace des puissances actives en l'âme. Et cet exercice a cela d'excellent que, ni dans son action dilatée ni dans l'activité de ses amoureux et simples regards, il ne permet aucun entre-deux entre l'âme et son bienheureux et divin Objet, la tenant toujours fixement attachée, unie et collée à lui en quelque temps que ce soit, et ne lui permettant pas de s'en séparer pour un seul moment.

Heureuse donc, et mille fois heureuse, l'âme qui se résout d'exténuer ses forces sensitives par le moyen de ce divin exercice, et de mourir et expirer en l'Objet béatifique de son Époux surcéleste et divin ! Elle sera infailliblement embrassée étroitement au plus intime fond de son unité essentielle et jouissante, où l'Époux ne fait que soi-même en elle, pour la félicité de l'un et de l'autre. Où, dis-je, elle est fondue et perdue totalement à elle-même et à toutes créatures, en cette vaste et étendue essence divine, laquelle se contient et se possède par elle-même infiniment loin de toute essence, par son infini amour et regard, anticipant tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est en son unité seconde et simple et en sa fécondité simple et unique.

Étant arrivé à ce très noble état par les divers et amoureux succès de cette pratique, les amoureuses œillades de l'âme vivement élançées de tout soi en son Époux seront aussi fréquentes que sa respiration corporelle. Et soit qu'elle veille soit qu'elle dorme, qu'elle boive ou mange, qu'elle parle et converse parmi les créatures ou qu'elle lise, étudie et psalmodie, elle fera toujours cet exercice d'amour : lequel l'unira souverainement et de plus en plus à son Objet très simple et infini. Et cet Objet, agissant sur elle d'une manière très noble et très simple, tirera et ravira tout ce qu'elle est en lui-même, comme il fait à l'endroit de ses plus

234. *signamment*: spécialement

favorisées épouses, pour les perdre irrécupérablement en lui et pour le comble de leurs félicités. C'est ce qu'il fera moyennant la surabondante communication de ses divines délices versées à guise de torrent, impétueusement mais très simplement, qui va roulant du haut en bas de ses puissances, et submergeant, entraînant et perdant le tout par la simple rapidité de son action, en la simple et féconde mer de son Principe éternel.

Or l'exubérance de cet amour fera que l'amante aura incessamment son très aimé et très cher Époux vivant, et comme visible en sa propre chair et substance ; et prenant pour son continuel objet son image intérieure, qui contient toutes ses perfections et ses beautés, elle lui jettera sans cesse ses ardentes et enflammées œillades d'amour. Que si quelquefois il lui est possible de former encore quelques paroles d'amour, ce seront peut-être celles-ci qu'elle élancera en un moment : « Ah, mon amour ! Ah, mes délices ! Ah, ma vie ! Ah, ma félicité ! Ah, mon tout ! » D'autres fois, elle s'écriera par-dessus l'admiration : « Ô terre ! Ô anges ! Ô toutes créatures ! » Et cela se fera de la sorte sans qu'il lui soit possible de se dilater davantage sur quelque sujet que ce soit, même qui puisse exprimer l'excellence et la nature des perfections divines. D'autant que ces mots seront élancés du plus haut et du plus éminent amour dont on puisse presque jouir en cette vie, sans dessaisir à sa vie et à son action. Et tous ces actes sont autant de suréminentes admirations de l'Objet qui la ravit en lui-même par-dessus l'admiration.

Puisque l'âme doit être unique et une dans sa totale réfusioin en la mer sans fond ni rive de son origine éternelle, elle doit par conséquent vaquer uniquement à (88) Dieu, être attentif à lui et ne cesser jusques à ce qu'elle soit entièrement perdue et écoulee en lui. Lors donc qu'il lui faudra psalmodier en public, l'amour, ou pour mieux dire son Époux, lui apprendra facilement à soupirer et à s'écouler en lui ; le sens de tous les versets l'animera à cette pratique et lui fera jeter des regards et des soupirs suréminents en Dieu. Cette façon d'agir si enflammée contient en soi éminemment et essentiellement tout ce qui saurait jamais être dit et écrit des louanges et grandeurs de son Époux. Et cela semble quasi le

dernier terme de l'action appétitive, ou de l'appétit agent, en son unique Objet. Cette manière de tendre à Dieu par aspiration ne peut admettre aucune distinction entre un temps et un autre, entre un jour et un autre jour, ni entre le bon et le meilleur ; elle est aussi sans multiplicité d'exercice, procédant toujours également à son action enflammée, qui tire et ravit l'âme totalement hors de soi-même en son Objet éternel, infini et incréé.

Or, quoique nous ayons dit que l'humanité et la divinité ensemble du Sauveur doive[nt] servir d'objet et d'exemple à l'âme son épouse, pour être de tout point perpétuellement imitée en son image extérieure et intérieure, néanmoins elle pourra souvent, et quand il lui plaira, prendre son Époux pour objet selon sa seule divinité. Le regardant comme un Dieu seul, incircoscrit et infini, contenant en unité de nature toute la très sainte et sacrée Trinité en distinction²³⁵, toute tirée, engloutie et absorbée en sa même unité, en l'amour et par l'amour de la troisième Personne²³⁶, produite par la fécondité de son principe naturel, éternel et unique.

Mais il faut savoir qu'encore que je semble donner une méthode déterminée à cet exercice, cela n'a lieu que pour ceux qui le commencent ; et les mystiques n'ont entendu d'y établir cet ordre qu'afin de le rendre plus méthodique et plus facile. Car il est permis à quiconque s'en sert d'agir selon le degré de son amour actif sans qu'il importe comment, combien ni en quoi, pourvu que son activité soit vigoureuse, enflammée et détachée des sens, et sur quelque sujet et matière que ce soit, pourvu qu'elle soit d'amour unitif.

Néanmoins il faut se donner de garde de violenter et altérer ses forces naturelles, en exerçant cette action trop aux sens ou par le sens, d'autant que l'âme mettrait grand obstacle et entredeux entre l'Époux et elle, et se rendrait par ce moyen inapte et inhabile à son entière, prompte et parfaite union, outre d'autres grands inconvénients qui lui arriveraient. Il faut que les éléva-

235. Nous proposons de lire : « sans distinction ».

236. *la troisième Personne* : le Saint-Esprit

tions soient plutôt du plus intérieur que du pur sens animal, car vouloir enfermer et emprisonner Dieu dans le pourpris²³⁷ du sentiment animal, c'est grandement se tromper. Ce n'est pas là que consiste le suprême bien de l'épouse : c'est en l'action vigoureuse séparée et abstraite du sens, unissant par sa force l'esprit et le sens à son suprême et défique Objet.

Néanmoins au commencement de cette exercitation et lorsque les objets contraires s'efforcent d'occuper le siège de l'Époux, il est bon de se faire un peu de violence, jusques à ce que l'on ait surpassé le sens et ses imaginations ; et même de ne point cesser d'agir ainsi amoureusement, jusques à ce qu'on se sente surpassé et immédiatement uni à Dieu. Que si ces sentiments bestiaux étaient trop importuns et trop forts à surmonter pour un coup ou pour quelque temps, on pourra différer ce violent combat jusques à ce que l'on ait un peu repris nouvelles forces, pour les affaiblir de nouveau avec même vigueur qu'auparavant, ne cessant de se comporter ainsi en cette seconde ou troisième action, jusques à ce que l'on en ait le dessus. Ô contentement insigne ! Ô délices incompréhensibles de l'Époux et de l'épouse animée à ce combat par sa divine présence ! Il semble à la vérité quelquefois bien éloigné d'elle, mais elle jouit toujours du bien de sa victoire et de sa secrète présence, qui la meut à cette action par un secret contentement et par une force cachée en lui et pour lui-même.

Quand on aura fait quelque bon progrès en cette exercitation d'esprit, par aspiration formée et vigoureusement dilatée, on pourra se plonger et s'écouler en Dieu par un simple et vigoureux regard, contemplant la beauté de l'Époux comme en lui-même, par-dessus toutes formes et similitudes. Pendant cette action intuitive et jouissante, on sera totalement perdu et fondu en l'unité divine ; et cependant (qui est fort peu de temps) l'âme se renouvelle totalement et reprend nouvelles forces pour s'employer derechef à son action intérieure.

Or le temps de cette intuitive et simple (89) introversion est fini quand l'âme se retrouve du tout revenue aux sens et aux

237. *pourpris*: enceinte, habitation

objets sensibles dont elle se voit environnée ; alors elle commence son action active formée et dilatée selon la mesure et proportion de son degré. Toutefois, à cause de la distance de ces deux extrémités, elle se sent avoir grande force pour agir, mais avec peu d'efforts ; et par ce moyen, elle se reguinde²³⁸ au même état et degré dont elle est déchuë. Heureuse et infiniment heureuse l'âme attentive à cet exercice d'amour ! Car elle mérite de goûter et de savourer au plein de son vaisseau les savoureuses délices du même amour, qui va s'écoulant de son Bien-Aimé en elle, par diverses saillies, communications et effets.

J'ai dit ci-devant qu'il semble à l'amante que son Époux ne s'absentera jamais d'elle ; et cela est vrai, vu l'éminence de ses ravissantes et divines délices par-dessus celles des précédents états. Car il faut bien croire que l'âme, aux précédents degrés et états de sa conversion, a passé toutes les soustractions et suspensions occurrentes, tant pour la preuve de sa fidélité que pour apprendre combien elle doit être éloignée d'elle-même et de son propre intérêt, en l'amour simple et nu de son Époux.

Or, quoique je me sois dilaté sur ces plaintes et lamentations, il faut que je dise encore que souvent en faisant ainsi, elle se sent et se trouve suspendue tout d'un coup à son action plaintive, et toute obténébrée²³⁹ et réduite au sens, n'ayant non plus de pouvoir qu'une statue de s'élever par plaintes. Alors elle est comme en un enfer, aimant mieux, s'il était à son choix, mourir que de vivre ainsi misérablement destituée de tout pouvoir de manifester à son Époux comme elle voudrait les infinis regrets qu'elle ressent pour son absence. Mais elle se laisse patiemment tirer et conduire par une très secrète résignation qui réside au profond de l'esprit, moyennant les habitudes infuses et acquises de toutes les vertus, lesquelles y sont résidentes comme en leur source fontale, et embellissent et ornent l'esprit des effets de ce simple, nu et patient amour, destitué de toutes actions quant aux puissances actives.

238. *se reguinde* : s'élève à nouveau

239. *obtnébrée* : enténébrée

Ici le rien, l'indifférence, la désappropriation, la conformité, l'humilité et la transformation déifique de l'épouse reluisent, en ce qu'elle est résolue de suivre perpétuellement toute nue son Époux tout nu sur la croix. Tout nu, dis-je, au-dedans de lui-même, et tout dénué du pouvoir actif de ses sacrées puissances. De sorte qu'il était tout autrement crucifié en esprit que son corps ne l'était sur la croix. En cet enfer, dis-je, et partout ailleurs, l'amante, pour le comble de sa totale perfection et pour se consommer entièrement, se sait bien servir de la suprême résignation interne de l'esprit. On l'appelle ainsi parce qu'elle a son action et sa fruition au plus profond de l'esprit, et qu'elle n'use d'aucun instrument séparé de son sujet ; mais l'éclairant par-dessus le sens et par-dessus le temps en l'éternité, elle se perd totalement au Tout incréé où succombe le rien créé. Et cela par le non-vivre, le non-vouloir, le non-pouvoir, le non-agir, le non-pâtir, étant, dis-je, l'épouse comme au milieu de ces extrémités sans aucune satisfaction d'elle-même, l'acte réflexe lui étant ôté, pour ne pouvoir discerner pour lors son état, ni comprendre l'éminence de son élévation. Cet état ou cette excitation est inférieure pour l'ordinaire aux derniers états exprimés ci-dessus.

Telle âme est aussi abstraite de la vie et de tout ce qui se fait à l'extérieur, comme si elle ne vivait point en un corps mortel. J'entends pour elle et quant à elle, et non pas pour autrui, signamment si elle est chargée de la conduite de quelqu'un. Elle voudrait bien ne parler jamais, sinon de ce qu'elle voit, sent et goûte au-dedans, et comme elle voit ne le pouvoir commodément faire, ce lui est une mort. Néanmoins, si elle voit parler de choses joyeuses et indifférentes, elle les approuve pour la récréation d'autrui, *se faisant toutes choses à tous*²⁴⁰. Comme elle est souvent nue, déstituée et pauvre des dons de son Époux selon les sens, elle ressent fort bien les incommodités de la vie ; mais sachant qu'il ne se peut faire autrement, puisque son Époux même les a ressenties et supportées jusques à la mort de la croix, elle surmonte facilement à l'activité

240. I Co 9, 22.

de son amour, et se guide par le vol subtil de son trait pénétrant, amoureux et enflammé, dedans le sein suessentiel de son Époux.

Là elle se tient à couvert, et elle se plonge et s'abîme en l'efficace et melliflue²⁴¹ faveur qui, quelquefois interrompant ce temps d'affliction, la noie et la submerge toute de délices divines, dans les étroits et amoureux embrassements de son très divin, très cher et très unique Époux. (90) Telles âmes s'exercent toujours et partout en leur unique Objet, clairement et fervemment, c'est-à-dire en raison amoureuse et en amour par-dessus la raison, l'appréhension et la discrétion. Et tout cela en très simple ou plutôt en déiforme intention, qui en la force actuelle de son degré éminent, ne fait point de distinction entre le sujet et l'objet.

J'ai encore dit que l'âme s'émeut au commencement de cette excitation, *en amour intense*. Je l'appelle ainsi à son égard, parce qu'elle brûle efficacement, en tout son appétit actif, de l'amour suprême et parfait de son Époux. Il est aussi dit *profond*, non de la part de l'âme, mais de la part de Dieu, qui nous a ainsi profondément aimés d'une profondeur très profonde, nous autres qui sommes, quoique indignement, ses très chères et très désirées épouses. Il est appelé profond en son objet originaire et essentiel pour nous et envers nous, voire aux anges et autres esprit célestes ; d'autant que le créé, ni par son action active, ni par son appréhension conceptive, ni par sa simple contemplation jouissante et intuitive, soit en la gloire, soit en l'état de la grâce consommée, n'en peut atteindre le fond que d'une infinie distance.

Il faut remarquer qu'en certains degrés de ces excitations amoureuses, les mains de l'épouse se trouvent distiller la myrrhe²⁴², non telle quelle, mais la triple myrrhe, ainsi dite parce qu'elle est très précieuse, très fine et très odorante. Ce qui est véritable de tout point, en ce que l'âme est tellement abandonnée des créatures, et ce semble de Dieu même, que les diables et les hommes lui courent sus à même temps, par toutes sortes de tentations et d'afflictions possibles. Et ce qui est le pis, c'est, comme

241. *melliflue*: abondante en miel

242. Cf. Ct 5, 5.

j'ai dit ailleurs, que Dieu son Époux s'enfuit d'elle et lui dit : « Je ne te connais point, je ne sais qui tu es, toute ta vie m'est inconnue et tu ne mérites pas les biens de simple nature que je donne libéralement à tous. » Alors l'épouse se trouve entièrement attachée au gibet langoureux d'amour nu, privée de tout secours et comme suspendue entre le temps et l'éternité. L'âme qui a expérimenté ces angoisses infernales sait ce que c'est, et s'il est possible de l'exprimer par raisons et similitudes.

Pendant ces amoureuses exercitations font de la totale, entière et inséparable union de l'âme avec Dieu son Époux [une] union qui est par-dessus l'union commune, laquelle unit par sa force active deux sujets en un. Car par-dessus cela infiniment l'âme est unie en unité suessentielle, par une entière transformation d'amour en son Amant. C'est pourquoi on ne parle point ici, sinon en passant et comme de loin, de la vie profitante et de la vie parfaite appartenantes aux précédentes exercitations, laquelle a eu ses degrés d'aspiration propre et qui a orné de perfection l'unité plus basse du cœur de l'épouse. D'où on peut voir combien l'exercitation d'union ou d'unité transformante est abstraite et épurée des formes basses et matérielles des créatures, et combien au contraire elle doit être simple en ses sentiments spécifiques et en ses formes dilatées.

Il n'est pas possible que celui qui s'exercera fidèlement dans ces pratiques ne voie et ne sente l'effet de cette vérité en expérience. Voire, s'il est fidèle en cette exercitation, il se sentira souvent tiré et comme extasié par aspirations transcendantes et anagogiques²⁴³, du tout hors de lui-même ; là où il sentira combien le plaisir est excessif de se fondre et se liquéfier, de se plaire et se complaire en la douce et regorgeante affluence des délices du sein suessentiel de l'Époux, lequel est son paradis total et qui semble avoir résolu de se fondre et verser totalement en elle, pour l'abîmer d'amour et de délices divines en lui-même, qui est son propre Objet originaire et éternel, au-delà du temps et de l'éternité.

243. *L'anagogie* indique le mouvement de l'âme qui passe d'une saisie sensible ou intelligible de la réalité, à sa saisie dans la foi, au-delà de ce qu'elle peut en sentir ou en comprendre. (Max Huot de Longchamp.)

Ceci néanmoins n'est ni la profondeur ni la hauteur des suréminences qui se pourraient atteindre par ceci même. Mais pour cette heure il n'est requis autre chose que de bien et fidèlement s'adonner à cette pratique, ni trop lâchement ni trop sensiblement, comme nous l'avons dit, se servant pour un temps de tout sujet inflammatif qui se pourra rencontrer, durant quelque temps, jusques à ce qu'on y soit habitué ; et par après il faudra commencer cet exercice selon la méthode des quatre genres d'aspirations que nous avons spécifiés et établis pour en être la base et le fondement. Que si on se comporte fidèlement en cela, on pourra sans beaucoup de secours humain arriver à l'ornement et jouissance de la vie suressentielle de l'Esprit, en perpétuelle jouissance et contemplation de Dieu infini, hors du créé et par-dessus l'action, en sa jouissance même, en suraction et en surpassion. (91)

Or comme j'ai dit ci-devant, encore qu'ici nous semblions déterminer quelques genres et matières d'aspirations, cela néanmoins n'aura pas lieu, quand on sera bien exercé et instruit en cette divine pratique au degré susdit de suprême illumination. Alors l'âme se pourra laisser emporter et transporter au mouvement et désir de son amour impétueux, et sur tout sujet qu'il lui plaira. Mais son sujet ne sera jamais autre qu'en son même Objet infiniment désiré, faisant voir à son divin Époux qu'elle est infiniment animée, passionnée et agitée de son unique et simple amour. Je dis bien plus : qu'en l'éminence ce degré, l'épouse est perdue et abîmée entièrement en son Époux, où elle est un avec lui-même, en sa charité très infinie et très simple, par-dessus son simple amour, en quelque simple moyen.

Les âmes qui tendent par leur vigoureuse et amoureuse action à ce degré, et qui par leur fidélité y parviennent, sont déjà grandement illuminées, et leur est impossible de sortir à l'action sans le su, l'ordre et le fait de raison illuminée. Elles sortent comme, quand et autant qu'il est nécessaire aux vertus communes et qui concernent le bien du prochain. Elles vont par ciel, par mer et par terre sans danger, et avec une très grande lumière et utilité, éclairant ceux avec qui elles ont à traiter. Elles tiennent en toutes choses et toujours le milieu, tant en elles-mêmes qu'aux autres,

qui est beaucoup dire, car cela présuppose une grande lumière acquise. Davantage, elles jugent tout et ne sont jugées de personne, pour la même raison que j'ai alléguée, et ne peuvent être vraiment connues que de leurs semblables, c'est-à-dire de ceux qui ont et qui font même exercice qu'elles. *Car toute la gloire de la fille du roi*, c'est-à-dire de l'épouse déifiée par l'Époux divin en lui-même, procède du plus *intérieur*²⁴⁴ fond de son esprit ; et ceux qui gisent au-dehors pour s'y reposer, cherchant repos hors de l'Époux, par les choses sensibles qui lui appartiennent, n'atteindront et n'arriveront jamais au propre fond de leur âme, où l'Époux fait sa résidence. Outre qu'ils ne savent ce que c'est que le fond intérieur ni les simples et confidents exercices, qui n'ont source, vie ni vigueur que d'amour en amour.

Au surplus, ces personnes adorent les jugements inscrutables de Dieu, ès choses tant prospères qu'adverses, qui arrivent tant à elles qu'à autrui, par sa Providence divine. Elles les adorent, dis-je, comme lui-même, sans distinction ni différence, ce qui est être immobile en l'Époux comme l'Époux même. Bref, elles sont tellement plongées et perdues en la divinité de leur Époux, soit en l'abondance, soit en la disette et destitution de son concours sensible, qu'il est impossible aux créatures de les trouver. Qui les voudrait toucher toucherait aussitôt Dieu même leur Époux, infiniment jaloux de la pureté et du bonheur de cette très chère et très pure épouse. Voilà comme quoi l'épouse fait paraître sa lumière acquise dans les rencontres, en ses gestes et en ses paroles, agissant, pâtissant et se comportant à guise d'un flambeau lumineux enfermé en un corps transparent, pour l'illumination d'autrui ; ou bien comme le soleil, qui darde ses rayons au travers d'une vitre bien claire et transparente.

244. Cf. Ps 44, 14 (Vulg.)

Chapitre 18

Divers avis et renseignements pour s'avancer et se conserver dans le vrai amour de Dieu

[40n11-1, 253r°] Chaque cause produit son effet conforme à ce qu'elle est. L'amour divin produit des effets divins, et le naturel n'en produit que de naturels. Pour donc connaître l'amour de Dieu par ses effets, voyez si l'âme est profondément humble, abjecte à ses propres yeux, vertueuse en fond et en vérité, et si elle sort pour l'édification du prochain aux actes des vertus, dans les occasions qui se présentent, les prenant, non jamais de la part des hommes, mais toujours de la part de son Époux.

Une telle âme sait très bien ce que c'est que de laisser l'Époux (quant à elle et à son propre intérêt) pour le plaisir, la joie et la satisfaction du même Époux. Ce qui se fait dans ses dérélictions, abandonnements et sorties amoureuses ; [253v°] et ce que j'ai dit ci-devant de l'état de l'amour pur et de son excellence le manifeste et le déclare assez. On ne dit point ici quand et combien de fois cet abandon se fera, car il le faut toujours pratiquer en amour unique de l'Époux, autant de fois qu'il désirera. Ceci semblera peut-être bien difficile au commencement, mais quand on sera bien résolu d'être fidèle à ses amours, on se trouvera autant enclin à aimer en sortant au-dehors qu'en demeurant au-dedans ; et on tirera les choses (92) extérieures au-dedans, pour n'être jamais entièrement distrait ni séparé de l'union divine.

Il faudra néanmoins autant appliquer son esprit et son attention aux choses extérieures, que l'action bien ordonnée leur

requerra, sans avoir égard à ce qu'on se sent distrait ou non. Il ne faut avoir égard qu'aux désirs de l'Époux, qui doivent être ceux de l'épouse en conformité, pour s'y conformer ; en uniformité, pour totalement unir sa volonté à la sienne ; en déformité, pour demeurer immobile et bien ordonnée en l'union intime de son même Époux, et agir, pâtir et mourir en lui en uniformité.

De là on voit manifestement quelle infidélité c'est d'abaisser si peu que ce soit son esprit, et ralentir et diminuer son action vers Dieu, quand on est à soi. Mais quand on est beaucoup occupé au-dehors pour s'introvertir, il faut se servir de simples regards et mouvements d'esprit qui, par leurs forces actives, tirent toutes les facultés de l'âme en son simple et amoureux Objet. Voilà les moyens de pratiquer divinement l'action, tant au-dehors qu'au-dedans.

[254r°] Ceux qui sont en cet état, soit commençants, soit profitants, voire même parfaits, ne sont pas impeccables. Au contraire, je dis que l'Époux prend un extrême plaisir d'exercer diversement les âmes ses épouses par des chutes (non pas grièves, mais de toute commune infirmité), de peur de les voir s'élever et s'enfler de superbe et d'amour-propre de ce qu'elles ont reçu de lui et de ce qu'elles font en lui. Il aime mieux leurs chutes, non comme chutes, mais à raison de ce qu'elles produisent, qui est la profonde humilité, l'abnégation, la rectitude, la stabilité en l'union simple et amoureuse avec lui ; et il faut bien croire qu'il ne permettrait qu'elles tombassent si ce n'était pour ce sujet. Car Sa Majesté, qui ne désire en cela que sa gloire, veut être satisfaite en ces rencontres par la renonciation et l'abnégation de ses épouses.

C'est donc à l'âme fidèle qui désire uniquement plaire à son Époux, de lui donner ce contentement si désiré, en se relevant de ses chutes et extroversions avec le même amour que si elle n'était point tombée, et rentrant en son exercice actif comme si rien ne lui était arrivé. C'est assez qu'elle lui dise : [254v°] « Ô mon amour et ma vie ! À quoi me suis-je portée ? Je me suis alléchée et délectée de moi-même. Ah ! qu'ai-je fait ? Je me suis faite dissemblable à vous. Pardonnez-moi cette offense, ô mon amour ! Il n'en sera jamais plus ainsi, moyennant votre grâce. » Encore qu'il

vous arrivât de tomber plusieurs fois le jour, il faudra toujours vous relever ainsi, avec pleine, fidèle et amoureuse confiance en ce divin Époux.

Cette pratique est importante, et la renonciation qu'il faut ici pratiquer est profonde et subtile. Car il faut que vous sachiez que votre renonciation doit être telle qu'elle agisse et produise toujours son effet aux occasions, en la plus pure, abstraite et séparée partie de l'âme, qui est le pur esprit ; et cette renonciation pure, simple et subtile, consiste à être entièrement perdu à soi-même en un non-pouvoir, en un non-vouloir, au non-vivre, au non-mourir, sans qu'il soit permis de se rechercher de si loin que ce soit. Cela est bientôt dit, mais la pratique de ce point semble inaccessible.

Se pourrait-il bien trouver des âmes si fidèles à leur Époux [255r°] que de demeurer, quant à elles, pour jamais inconnues aux hommes, quand il est question de leur justification et de leur souffrance, dans les occasions qui touchent leur bien-être ordinaire ? Il ne faut pas néanmoins entendre ceci en sorte qu'on ne se fasse toujours connaître à ses supérieurs, signamment quand ils nous demandent quels sont nos sentiments en ces rencontres.

Pour donc bien rencontrer en sa fidélité active, il ne faut pas avoir égard à ce que l'on sent, mais à ce que l'on désire. Il faut avoir égard au fonds très solide et parfaitement acquis de son habitude, de son désir amoureux, de l'amour en l'amour même, et de la vue de l'Époux en lui-même. Car c'est ce qui pour lors a force et vigueur en l'esprit, tirant subtilement et comme insensiblement à soi toutes les puissances de l'âme, laquelle en sa simple et intuitive attention à ce fonds, se convertit nûment par sa simplicité active à son divin Époux. La pratique de cette vérité est de telle importance que toute âme amoureuse qui s'en servira fidèlement par sa continuelle et fidèle action rencontrera toujours heureusement et au plein souhait de son Époux.

Pour se dilater en l'oraison et aspirer vers Dieu en quelque lieu que ce soit, on pourra prendre le modèle d'aspirations que j'ai données ailleurs. [255v°] Toutefois je ne veux pas dire que celui qui s'en servira se doive attacher à produire une multitude (93) d'actes confus, croyant que s'il n'agissait ainsi, il n'aimerait pas

comme il faut. C'est une faute assez commune à ceux qui sont nouveaux en matière d'amour. C'est assez qu'il ne soit point oisif au-dedans pour un temps un peu notable, signamment quand l'âme est totalement à soi ; et si elle est vraiment touchée d'amour et ardemment amoureuse, son amour actif ne la laissera pas dans l'oisiveté.

Au surplus, si l'état supposé en cet exercice est une fois suffisamment et parfaitement acquis en habitude subtile et efficace, il est par-dessus toute distinction du bon, du meilleur et du très bon, et par-dessus toute multiplicité d'exercices. Ici l'âme se porte à son excercitation amoureuse, simple et unique, par-dessus tout exercice privé et particulier. Elle tire et réduit toutes choses par-dessus tout exercice en simple unité d'esprit, d'où son Époux lui suffisant en lui-même, elle s'efforce réciproquement de lui satisfaire par sa généreuse et constante fidélité. Elle vit à lui, pour lui et en lui seul, de sorte qu'en tout rencontre et en toutes difficultés d'action et de mort, elle lui dit du plus intime fond de son ardent amour : « *Vous êtes à moi, mon amour, et je suis à vous*²⁴⁵. Ce que vous êtes à vous-même, vous l'êtes à moi. Aussi suis-je pour jamais à vous, en vous et pour vous à quelque prix que ce soit. [256r^o] Chantez hardiment sur ceci, ô esprits bienheureux, un cantique nouveau d'infinie louange, voyant que votre Époux est mon Époux, et que par un effet de son amour infini, il est à moi, pour moi et en moi, comme je suis à lui, pour lui et en lui !

« Ô qu'heureuse, ô mon Amour, et qu'infiniment heureuse sera votre épouse en cette vie, qui ira ainsi activement à vous, et qui traitera avec vous et en vous, avec une si amoureuse, fervente et généreuse fidélité ! Hélas ! on ne voit personne qui en veuille venir là, que d'employer toutes ses forces pour un si divin Époux ! Que ferai-je ? Ah ! miséricorde, ne me laissez pas succomber en ce point de si grande importance. Que m'importe que je fasse et que je devienne, pourvu qu'au temps de la tentation et de la soustraction de votre absence sensible je vous sois vraiment fidèle, moyennant la sainte et divine force que vous me donnerez

245. Cf. Ct 2, 16.

pour cela ! Ah, mon amour ! Eh ! c'est de ce point, de ce temps et de ce combat périlleux que dépend le bien, le bonheur et la félicité de vos chastes épouses ici-bas. »

Il ne faut pas que vous preniez trop largement les commodités du corps. [256v°] Limitez-vous et vous donnez par raison une certaine borne et mesure : autre que vous ne vous la peut ordonner ni trouver. C'est pourquoi il faut vous éprouver vous-même, sans néanmoins vous abstenir trop notablement de chaque chose, comme du dormir, du boire, du manger, du chauffer, etc. Enfin on ne peut vous donner autres règles que votre bonne discrétion, qui vous fera toujours tenir le juste milieu. Je dirai seulement que des deux extrêmes, le plus dangereux est de se porter au trop peu, et qu'il serait moins mauvais d'excéder, pourvu que ce ne fût pas notablement. On remarquera facilement par les sorties de l'âme ce qu'elle est en fond, spécialement ès personnes plus illuminées ; on découvrira facilement, même par la moindre de leurs actions, si leur fond est bon ou mauvais, parfait ou imparfait.

Les épouses donc d'un tel Époux doivent être extrêmement fidèles à ne se jamais rechercher elles-mêmes, ni au-dedans ni au-dehors, et se doivent résoudre de plutôt mourir mille fois [257r°] que de passer là, au préjudice du plaisir et du contentement de leur divin Époux. Quand une âme se trouverait ravie cent fois le jour, si au retour de là elle n'est pas fidèle dans les combats, difficultés et adversités qui sont de durée, où il faut souffrir et mourir en amour nu, elle n'est qu'en elle-même. Tout le poids du parfait ornement amoureux de l'épouse consiste en cela, de suivre son Époux tout nu et toute dénuée, par les chemins déserts et arides des croix occurantes et de grande durée.

De vrai, la fidèle amante, désireuse de suivre et d'imiter son Époux en amour et dans la pratique des vertus héroïques, sous le faix de son joug amoureux intérieur et extérieur, est résolue, en la force de son amour langoureux, de pâtir et de mourir en toutes ces rencontres en son Époux et pour son Époux, en temps et en éternité. Oh que cela est aisé à dire, même à ceux qui aiment en apparence ! Mais difficile à faire et à endurer, sinon à ceux qui aiment en vérité. Cependant l'homme n'est point véritable

et n'est point amour s'il ne fait cela et s'il ne passe pas cette pratique : dès là-même il n'est pas amour, son amour n'est que naturel et vain. Mais l'épouse généreuse, touchée et douée du vrai et simple amour de son Époux, ne s'arrête pas en si bon chemin : (94) elle désire de plus en plus mourir et expirer en lui, pour lui donner entière [257v°] preuve de sa parfaite et perpétuelle fidélité. Quand même il lui faudrait exposer pour cela mille et mille vies. Ne vous promettez donc pas autre chose en cette vie que croix et afflictions, ô épouse très noble, car on ne peut être digne d'un tel Époux que par une généreuse constance et fidélité à mourir pour lui et en lui sur la croix.

Quand vous ressentirez l'absence de votre divin Époux et que vous vous verrez toute aride, vous pourrez vous servir de vos aspirations. Ne vous mettez pas en peine si vos actes ne vous semblent pas savoureux ni efficaces au-dedans : cela ne vient que de la suspension de vos puissances actives. Et au cas que cette suspension fût entière, ainsi qu'il arrivera souvent, en sorte qu'il vous fallût cruellement mourir en cette destitution d'action, demeurez alors content et tranquille au-dedans de vous, ou pour mieux dire, en votre Époux. Regardez-le fixement et attentivement en lui-même, par votre immobile regard et, nonobstant les grands efforts et cruelles douleurs qu'il faut endurer, non en vous, mais en lui, quoiqu'il vous semble être hors de lui et qu'il vous ait totalement abandonné et rejeté, donnez-vous bien de garde de croire qu'il en soit ainsi. [258r°] Il faut que vous ayez cette vérité de la présence et l'assistance continuelle de Dieu en foi vive et profonde : cela donnera quelque allègement à vos langueurs et rendra votre esprit ferme et immobile et tranquille à souffrir la mortelle rigueur de l'Époux apparemment absent.

Il ne faut pas vous porter à faire des cris plaintifs et lamentables, avec effort impétueux, ni même notable, de vos puissances actives. Cela est dangereux, et vous produirait de plus grandes ténèbres. Mais il faudra doucement élaner les regards simples et essentiels de votre esprit en Dieu, soupirant et gémissant simplement, et du pur fond de l'esprit, après la présence de ce divin Époux, et désirant toujours et partout son parfait contentement,

qui doit être le vôtre. Attendez ainsi en humble et patient amour son retour très désiré, et croyez que cet état vous est plus utile qu'on ne peut penser, car c'est par ce seul moyen qu'il fait voir à son épouse si elle est véritablement fidèle. [258v°]

Mais quand l'Époux se montre et se rend actuellement présent à son épouse, quand il la remplit toute de lui, quand il la tire toute en lui par ses divines opérations et par ce qu'il est en lui-même, la faisant être manifestement ce qu'il est et la dilatant largement en lui, en sorte qu'alors elle se sent en une admirable simplification d'esprit, et dans une largeur de ses puissances toutes tirées en unité d'Esprit, et même en l'unité de l'Époux — ce qui se fait tout d'un coup, et sans qu'elle sache comment —, dans ce rencontre l'âme se doit laisser élever, emporter et transporter sans rien faire, et suivre ainsi le trait lumineux et simple de son Époux au-dedans de lui, là où il réside en lui et pour lui. Par après, quand le flux attractif est cessé, il faut qu'elle ménage dextrement ce qui lui est demeuré de la pleine et abondante lumière qui lui a été communiquée, agissant d'une douce activité à la faveur de ce reste de lumière, sans se forcer ni se violenter selon le sens. Car par cette lumière elle est rendue très disposée pour agir avec facilité et pour se dilater simplement en son Époux selon son état et son exercice accoutumé.

Si l'Époux se trouvait souvent regorgeant d'amour et de lumière même en ses puissances sensibles, le corps s'en sentirait débilité et affaibli. C'est pourquoi, pendant cette influence [259r°] sensible, il ne s'y faut pas rendre attentif ni suivre son trait : on se pourra alors occuper saintement à l'extérieur, comme à lire, étudier, prier, ou à quelque autre occupation extérieure s'il s'en rencontre. Et quand on sentira cette influence passée, on reprendra le cours de sa douce, simple et unique introversion, et de son simple et unitif amour.

Il ne se faut donc plus soucier de telles influences que de rien, mais seulement des bonnes et solides, qui sont simples, qui dilatent saintement l'esprit au-dedans et en simple lumière, et ne redondent point grossièrement au corps ni à la partie inférieure. Je ne dis pas que les premières soient mauvaises, pourvu que l'on

s'y comporte comme nous avons dit ; mais je dis que les autres sont pures et plus dignes de l'Époux, qui flue en ses épouses déjà hautement et excellemment reformées, et lesquelles, à mesure et proportion de leur reformation, le sentiront s'écouler plus doucement, plus simplement et plus largement au plus intime fond de l'unité de leur esprit. Tout cet avis est de grande importance.

(95) Je ne prétends pas que vous vous serviez exactement des manières d'aspirations que j'ai composées, en sorte que, si vous ne faisiez [259v°] ainsi, vous crussiez n'avoir rien fait. Je désire vous laisser votre liberté d'aspirer de vous-même comme vous pourrez. Toutefois il sera très bon que vous preniez de là votre matière et vos sujets d'entretien avec Dieu en unité simple, et que vous imitiez cette manière-là autant que vous pourrez, en la même profondeur et unique simplicité. La cause pourquoi on vous les a faites et exprimées à si longue haleine et en cette profondeur, c'est pour vous manifester à découvert l'état auquel il faut que vous parveniez, qui y est nettement exprimé ; et encore à ce que vous ne demeuriez point court de matières d'amour unitif, pour vous pouvoir à jamais dilater en votre Époux. Tandis que vous êtes à vous-même, vous ne pouvez sans grande infidélité vous comporter autrement que d'aller ainsi amoureuxment vers Dieu.

Mais quand vous êtes occupé à quelque notable exercice au-dehors, qui vous empêche l'effet de cet amour totalement actif, il faut convertir votre occupation extérieure en amour, et la faire comme l'action interne du même amour vigoureux et vigoureusement actif. C'est pourquoi il ne faut pas oublier, pendant votre action, d'élancer en Dieu vos œillades et vos regards très intérieurs, très simples et très légers. Que si l'exercice dont il est question était de soi si abaissant et si distrayant qu'il vous tint attaché et tout occupé à le bien faire, il suffira que par intervalles de temps vous jetiez vos regards en Dieu durant cette occupation. [260r°] Car la perfection ne consiste pas à sentir l'Époux noyant d'amour les puissances de son épouse, mais à le voir, le désirer et lui adhérer sans sentiment, par une simple vue très nue et très éloignée du sens ; ce que je dis même des plus parfaits.

Quand vous serez à vous-même, vous ferez cette amoureuse aspiration interne à votre Époux : « Vous et moi, mon Amour, vous et moi, et non plus. Vous êtes la même bonté, l'essence qui remplit toute essence et tout être, qui opère en tout être, qui le conserve et qui le perfectionne. Vous êtes sans bornes et sans limites, au-dessus de la compréhension de l'être. Vous êtes la fin et l'infinité de l'être, pour le non-être que je suis. Vous êtes l'amour de l'être divin, et l'amour de l'être créé réduit en l'unité de votre être. » Vous pourrez faire aussi cette autre aspiration : « Je vous festoierai, ô mon Amour et mon Époux, je vous festoierai *du moût de mes pommes de Grenade*²⁴⁶, qui est un secret entre nous deux, ô ma chère vie ! »

Au reste, vous savez les effets de l'Esprit de Dieu et ceux de la charité en ses épouses, selon la déduction qu'en fait l'Apôtre : *La charité est patiente, bénigne et mansuète*²⁴⁷, etc. [260v^o] Ce que je vous dis pour très profonde raison. Car que serait-ce si vous vous portiez volontairement et librement à ne vouloir pas endurer dans l'occasion, et si vous vouliez agir au contraire de ces belles qualités de la charité ? Que feriez-vous ? Que diriez-vous ? Sachez que, comme il nous est libre d'aller à l'Époux en amour, de même il nous est libre de nous recourber et nous réfléchir sur nous-mêmes par amour-propre.

Or c'est une vérité très assurée et très importante, que l'homme n'a pas plus de vertu ni de vraie charité qu'il a de force et de constance pour porter généreusement la nécessité tant de l'esprit que du corps, mais signamment celle-ci. Par exemple, ayant grande soif, ou grand appétit de manger, ou de manger quelque chose particulière, on vous en fait refus même en la maladie, si vous vous impatientez et grondez là-dessus, dites-moi qui serait l'homme de bon jugement qui crût que vous eussiez la charité, qui *est forte comme la mort, et laquelle les grandes eaux ne peuvent ni éteindre*²⁴⁸ ni diminuer si peu que ce soit.

246. Ct 8, 2.

247. I Co 13, 4.

248. Ct 8, 6-7.

Cet avis compendieux est d'une pratique et d'une importance infinie à l'épouse fidèle. Néanmoins elle doit demander ses nécessités, signamment en maladie, [261r^o] sans aucune crainte. Mais si on les lui refuse, qu'elle fasse lors plus de cas de ce qu'elle désire en Dieu, lui adhérant uniquement, nûment et simplement, que de ses ressentiments naturels, lesquels au reste lui sont matière de combat et de victoire en son amour et en son Époux. Hélas ! c'est ici où la fidélité manque le plus souvent à l'âme et qu'elle donne du nez en terre, se laissant vaincre à son amour naturel et sensuel. De sorte qu'en cela même Dieu se trouve offensé, et pour punition il la laisse, quoique à très grand regret, en proie à son amour naturel et à ses appétits bestiaux : chose extrêmement lamentable.

Quand il faudra converser avec le (96) prochain, soit en public, soit en particulier, ce sont personnes plus considérables que vous, ne faites jamais le réservé, portez-vous bonnement et honnêtement à cette action. S'il faut se recréer, faites-le, pourvu que vous soyez respectueux et retenu d'une crainte d'y accéder. Car si vous sortiez avec trop de liberté, ceux-mêmes qui vous provoqueraient à vous recréer vous auraient à dédain et à contrecœur, et se rebuteraient de vous, vous condamnant d'imprudence ou de superbe. [261v^o] Ce n'est donc pas assez de converser avec eux simplement et confidemment, il faut outre cela que votre simplicité soit accompagnée de prudence, vous défiant en ces occasions et mettant les choses au pis qui puisse arriver. C'est assez pour cela que, sortant d'une action bien retenue au-dehors, vous approuviez, même à l'extérieur, ce que les autres font pour leur récréation. Après avoir usé de ces précautions, qu'on vous loue ou qu'on vous blâme, il n'importe, car au reste faisant ainsi on aura toujours plus de sujet de vous louer que de vous blâmer justement.

Il se trouve des naturels qui sont d'eux-mêmes grandement attrayants et capables de gagner tout le monde ; mais tant plus cela est, plus ils doivent être graves et retenus, toutefois sans force et sans violence, afin qu'il n'y ait point de désordre ni d'excès en leur sortie ; autrement ce serait un puissant moyen de perdre tout d'un coup, et pour un vain plaisir, l'Esprit de Dieu et toutes les vertus acquises. Regardez, ô épouse fidèle, si cela est d'importance ou non.

Il faut néanmoins être libre et parler librement des choses indifférentes, signamment quand le temps ordonné le requiert ainsi, comme allant à la campagne avec quelqu'un l'espace d'un jour ou de moins, pourvu que ce soit respectueusement et sans contester, spécialement avec celui qui est pour lors votre ancien. [262r^o] Or lui déduire vos raisons et vos sentiments une fois ou deux, sur quelque sujet dont il sera question, ce n'est pas contester, c'est plutôt un acte de bonne raison et de civilité. Mais vous seriez mal si vous passiez outre, en le voulant point céder à ses raisons. Prenez garde aussi qu'il a de droit de vous commander pour le présent, et que vous dépendez de lui comme de votre supérieur même en ce qu'il se rencontrera de casuel²⁴⁹. De sorte que si vous y aviez de la répugnance, il faudrait nonobstant faire ce qui vous est commandé, sauf à en avertir par après le supérieur. On en voit qui se jettent dans de grandes inquiétudes par leur superbe, faute de vouloir toujours pratiquer ceci exactement et envers tous, ne considérant pas que celui qui quitte toujours sa propre volonté pour faire celle d'autrui, les autres font toujours la sienne ; et jamais on ne lui commande aucune chose qu'il ne la fasse gaiement et allègrement comme si cela venait de lui-même²⁵⁰. [262v^o]

Dans la commune conversation avec vos frères, fuyez toute singularité d'actions et de paroles, vous donnant bien de garde de parler singulièrement de la vie de l'esprit ni à vos égaux ni à vos inférieurs. Ne faites jamais paraître tacitement ni indirectement que vous ayez plus de science et de perfection que les autres : c'est en quelque façon les mépriser et dire : « Nous autres ne faisons pas [263r^o] ni ne vivons pas ainsi », qui est proprement dire avec le pharisien : « Je ne suis pas comme le reste des hommes. » Cela se pourrait dire parfois sans y penser.

Il faut aussi que vous fassiez paraître que vous vous plaisez également en la compagnie de tous, abordant joyeusement les saints et les autres, encore bien que vous ne les connaissiez pas si spiri-

249. *casuel* : qui dépend des cas, des accidents

250. Omission du début 262v^o.

tuels, pourvu que vous ne vous y arrêtiez pas trop longtemps. Ne réprouvez point leurs gestes ni leurs paroles : laissez-les aller leur train et être ce qu'ils sont, les estimant toujours meilleurs que vous. Ce point, aussi bien que les autres, requiert une insigne prudence. Mais quoi que ce soit, donnez-vous bien de garde de rejeter la compagnie d'aucun qui vous aborde le premier, tel qu'il puisse être. Acceptez-le et lui montrez bon visage, le recréant et le consolant pour quelque temps. [263r°]

Quand vous serez vraiment touché du plus profond, plus simple et plus intime amour de Dieu, vous saurez par expérience non seulement tout ceci mais infiniment davantage. Vous saurez ce que c'est que s'élever au-dessus du sens et d'être vraiment intérieur, et la différence qu'il y a entre les exercices, sentiments et appétits de l'homme intérieur et ceux de l'homme extérieur. Alors et non plus tôt tous vos sens seront morts à leur action et à leur appétit, et l'esprit intérieur vivra séparément au-dedans de soi-même et tranquillement amoureux de Dieu. Ses exercices tirés au-dedans, là où il est, l'élèveront et l'établiront en son simple repos, où étant arrivé, il ne (97) fera plus de cas et n'aura plus de désir de l'extérieur comme extérieur. Enfin il y a une distance infinie de l'un à l'autre, je veux dire du sens à l'esprit, d'autant que celui-là ne cherche et ne désire que le dehors, et l'autre est tiré au-dedans en simple fond d'amour, de vertu et de lumière.

Quand vous vous verrez affligé contre tout droit et raison par les créatures, ou même par vos supérieurs, excitez votre amour en Dieu, non par aspirations de longues formes, mais par simples soupirs, mouvements et regards vivement et fréquemment réitérés et [264r°] élancés de tout votre cœur en lui. Faites le même quand vous vous trouverez grandement malade. Si vous souffrez de grandes douleurs, signamment de la tête, les plus simples soupirs, mouvements et regards par lesquels vous vous convertirez et unirez à l'Époux, seront les meilleurs ; et il n'importera pas qu'ils ne soient point si fréquents, encore qu'il n'est pas possible à la

fidèle amante de s'en abstenir, non plus qu'il n'est pas possible que la pierre jetée d'en haut ne tende à son centre²⁵¹.

Enfin, je n'ai pas prétendu jusqu'ici que vous dussiez être insensible aux coups de la mortification : on vous les fera bien ressentir. Je ne prétends pas non plus que vous ne deviez pas voir que ce qu'on vous fera parfois sera contraire à toute bonne raison, et que les persécutions que vous souffrirez seront bien injustes. Mais patience, il n'y a remède. Il faudra toujours avaler ces pilules, quoique très amères, sans faire aucun état de votre ressentiment naturel, et demeurant dans le profond désir que vous avez d'être inconnu aux hommes pour jamais et connu de Dieu seul, le divin Époux de votre âme. Ainsi faisant laissez les choses être ce qu'elles sont, ne les regardez point selon ce qu'elles apparaissent. Suivez seulement votre chemin en toute assurance et avec amour, soit dans l'action, soit dans la souffrance.

[264v°] Chacun sait que de tous les hommes qui remplissent la terre, ceux-là mêmes qui ont la connaissance de Dieu ont tous divers appétits, diverses humeurs et des raisonnements tous différents. Cela fait que ceux qui s'attachent à la raison et au raisonnement sur les actions d'autrui vivent en continuelle inquiétude et comme dans un enfer. Or c'est chose très excellente et recommandable, et un chemin très court, de supprimer et surpasser la raison, pour aimer uniquement et se rendre amoureux en raison très simple par-dessus la raison. Cela requiert à la vérité une grande force et générosité d'esprit, pour ne se laisser jamais atterrer ni recourber sous le fait des pressions nues dont on se trouve souvent aggravé, et cela moyennant son abstraction.

Mais aussi ne faut-il pas que vous soyez si simple et si stupide que de ne vous pas garantir ou délivrer de ces croix par moyens bien ordonnés et en bonne discrétion, et de ne les pas prévenir, afin de n'en être pas chargé mal à propos, parce que Dieu votre Époux le veut ainsi et non autrement. C'est pourquoi nonobstant ce que j'ai dit, quand vous vous trouverez faible et sans force d'esprit, en sorte qu'il vous semblera ne pouvoir résister

251. Abandon provisoire du manuscrit.

aux impétueux assauts qui vous sont livrés sans merci de la part des créatures, et que vous vous sentirez près à tomber en dépit et en impatience d'esprit, soit entre Dieu et vous, soit en présence de la créature, [265r°] recourez plutôt aux raisons humaines qui pourront émouvoir sensiblement votre amour envers lui, pour le moins vous faire souvenir de ce divin Époux, que de tomber en dépit et en impatience d'esprit, et ce qui est encore le pis, en passion manifeste.

Toutefois vous saurez sur ceci que le simple mouvement d'impatience aussitôt étouffé que ressenti, et qui n'aura point paru au-dehors, ne sera rien. Supposé que vous ayez un profond regret de l'avoir senti, il ne faudra que poursuivre votre action interne, comme si rien ne vous était arrivé. Que si vous vous êtes emporté au-dehors devant quelqu'un par impatience, demandez-lui incontinent pardon, et satisfaites à votre Époux suivant la pratique de l'avis qu'on vous a donné.

Sur toutes choses, vous ne devez jamais vous inquiéter pour quelque accident, si funeste et si désastreux qu'il soit, d'autant que l'inquiétude est la porte qui donne entrée aux démons dans l'âme : c'est son nid, c'est le nourrisson, voire la fille même de l'amour-propre. De sorte que la vertu, la perfection et Dieu même désiré avec inquiétude d'esprit, ce n'est que recherche et satisfaction de soi-même. Cela est grandement à noter, pour ne se laisser point appâter à la nature ni tomber dans ses pièges ; car elle est très subtile à se rechercher et à se délecter ès dons de Dieu, et en Dieu même ; et cela d'autant (98) plus qu'elle est plus profondément illuminée.

L'Esprit de Dieu possède son épouse toujours en tranquillité parfaite et entière, et elle le possède aussi en parfait contentement, quoi qu'elle puisse souffrir [265v°] en sa présence, ou pour mieux dire, en lui-même. Aussi l'Esprit de Dieu produit-il en elle au-dedans et au-dehors des effets très bons et dignes de lui. Il fait toujours en cela ce qui est le meilleur pour elle, et ne cesse de s'écouler effectivement et amoureuxment en elle, jusques à ce qu'il l'ait embellie et ornée de tout, tant au-dedans qu'au-dehors, de toutes les vertus et de son amour si nécessaire pour sa suprême réforma-

tion, transformation et déformation, tant active que passive. Voilà pourquoi il importe à l'épouse d'être à jamais fidèle à son Époux.

Au surplus, la lumière présente, efficacement ressentie, vous fera toujours voir votre état, tant passé que présent. Car les illuminations qui se succèdent l'une à l'autre se font voir et découvrir naïvement les unes par les autres, à cause de la clarté et simplicité qui se retrouve plus grande dans la dernière que dans les précédentes. La raison de cela est la plus grande disposition acquise de l'épouse.

Pour conclure cet avis, j'en ajoute un autre d'une très grande valeur, qui est que *la vertu se perfectionne en l'infirmité*; et que *vous pouvez tout* en votre Époux, *qui vous conforte*²⁵², et vous confortera toujours. Il en [268r°] sera entre vous et lui ce que vous voudrez et autant que vous voudrez, mais non pas comme vous le voudrez. Car en toutes choses vous devez vouloir et procurer de vivre et de mourir en lui, en son amour et pour son seul contentement infini, et non plus jamais pour le vôtre comme tel. Les personnes vraiment fidèles peuvent et doivent prendre plaisir à ce qu'elles font, puisque tout est pour leur Époux, et rien pour elles.

Toute cette pratique que nous vous prescrivons est faite en amour unique et profond, et ne sait ce que c'est que se divertir tant soit peu de son centre objectif. Elle vous montre assez manifestement et à découvert que vous ne devez pas faire grand état de vos exercices, s'ils ne surpassent ce que la nature fait facilement dans les hommes du commun, qui sont d'un naturel disposé seulement à certaines choses conformes à leur appétit de propre excellence: par exemple à jeûner, prier vocalement ou mentalement, visiter les églises, donner l'aumône aux pauvres, prendre même la discipline, se mortifier à leur fantaisie, veiller longuement, et tout autre chose semblable, auxquelles la nature prend son plaisir à cause du bien qu'il lui en doit résulter. [268v°]

On reconnaît ceux qui sont de cette trempe en ce qu'ils ne savent et ne veulent savoir que cela, sans jamais passer au-delà de ces pratiques; étant ignorants et totalement aveugles en la connaissance et aux œuvres des sujets surnaturels qui font uni-

252. II Cor 12, 9; Ph 4, 13.

quement reposer l'âme en Dieu et qui la portent toujours à épurer, dénuer et perfectionner souverainement son amour. Ces gens-là ne connaissent que les sens et l'animalité, et pour le plus (qui est pis) leurs puissances sensualisées dans les goûts, lumières et attraits sensibles de Dieu, desquels ayant un long temps abusé, ils s'y attachent avec avidité, comme des bêtes à leur pâture, dont le premier aspect emporte par nécessité leur appétit brutal. Cela ne se peut assez déplorer dans une âme choisie entre mille pour choses grandes : je veux dire pour jouir souverainement de Dieu en cette vie, en suprême liberté et exercitation d'esprit, pour être rendue totalement divine et se reposer simplement et uniquement en la jouissance de son Objet souverainement aimable en lui et pour lui, et digne de l'amour infiniment excessif de ses amoureux²⁵³. [266r°]

Par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, on peut voir combien il se faut profondément et pour jamais abandonner en vraie renonciation et destitution d'esprit, non seulement dans les sujets de mortification et en tout ce qui porte à nous dénuer, mais encore dans les dons plus savoureux et plus délicieux qui puissent fluer de Dieu en l'âme, et en tout ce qui regarde le corps et le reste de ses appétits inférieurs, naturels et même raisonnables, afin de suivre Dieu et Jésus-Christ notre Époux en totale destitution et nudité, tant au-dedans qu'au-dehors de nous-mêmes, et pour mourir et expirer ainsi tout nu sur la croix d'un amour langoureux et continuellement affamé de sa souveraine union avec son divin Époux.

Comme donc l'amour est second non seulement en lui-même, mais encore en ses communications et en ses sorties, par exemple à l'égard des substances raisonnables, intellectuelles et angéliques, il faut aussi que votre amour soit toujours second en sa totalité, sans jamais s'abaisser (99) au-dessous de soi, se maintenant en l'éminence de son état et en son active et divine fécondité, qui subsiste en un temps au-dedans par son action, et qui sort en un autre temps par la même [269v°] fécondité et par la même action.

253. La numérotation des folios est ici aberrante : 266 suit 268 ; et plus bas 269 suivra 267 (on a la séquence : 265, 268, 266, 267, 269).

Il faut, dis-je, que votre amour paraisse généreusement et immobilement permanent en son action et en son simple Objet, par-dessus la simple et profonde humilité d'esprit, là où ne réside et ne subsiste autre chose que l'Époux, faisant soi-même pour soi-même.

Ainsi, l'âme généreuse aime mieux souffrir mille morts que de jamais abaisser son esprit vers la diversité des vicissitudes et changements des choses qui arrivent à chaque moment. Car une telle âme a tout et possède tout pour son partage : elle voit tout et connaît tout, sans qu'aucune des choses qui sortent au-dehors lui puisse être cachée ni celée. Son appétit et sa gloire est de posséder son Époux à pur et à plein, en la force de son amour, le pouvoir duquel est presque atténué et évacué à force d'aimer, soit en l'union profonde d'elle-même à l'Époux, soit par la simple et nue adhésion à icelui, au-delà de leur profonde et mutuelle union. L'âme, demeurant ainsi simplement perdue en son Époux, s'abandonne par sa fécondité sortante en la manière que je l'ai dit, pour agir et pâtir en temps et en éternité, en toute occasion de dehors, telle qu'elle soit, après qu'elle a bien vu et bien reconnu en l'acquisition simple et immobile de son Époux infiniment aimable et désirable. [267r°]

Il semble que je ne dois pas m'abaisser au-dessous de ceci, et même que vous ne le voulez pas, pour me dilater sensiblement à longue haleine sur une infinité d'objets tirés au-dehors. Ce vous sera assez de les voir quand ils vous apparaîtront, et d'avoir votre amour en votre Époux pour franchir toutes les difficultés et les totalement surpasser, en demeurant toujours également tranquille et en égale égalité d'esprit, sans mouvements volontaires propres à faire vivre la nature en elle-même, et par conséquent à vous rendre dissemblables de l'infinie excellence de votre bienheureux Époux.

Il faut un peu parler de la vraie et perpétuelle joie des amoureux, qui s'éjouissent continuellement en l'unité de leur Époux par toute cette fidèle pratique. Le sujet de leur joie perpétuelle est l'être total et infiniment infini de Dieu. C'est lui qui produit et fait fluer toute joie en ses épouses par le flux fécond et abondant de ses divines visites, lesquelles les remplissent et les noient tota-

lement de divines délices. Au défaut de ces divines inondations, le sujet de leur perpétuelle joie est la vue très simple [267v°] de ce même Époux, laquelle est le fruit et l'effet de la science qu'elles ont de lui comme immobile, existant, se contemplant soi-même en sa gloire infiniment infinie, immobilement immobile, également égale, au-delà du temps et de l'éternité. L'aise que leur produit cette connaissance, cette vue et cette expérience, les saoulent toujours également par une égale égalité d'esprit et par une joie abstraite au plus profond d'elles-mêmes ; et au-dehors elles s'élèvent par le sens le mieux qu'elles peuvent, au temps même des plus fâcheuses maladies et des plus pénibles adversités qui s'efforcent de les déprimer et atterrer.

Encore donc que les épouses d'un tel Époux semblent être capables de tristesse, elles sont infiniment loin d'y adhérer quant à l'acte au-dedans et au plus profond d'elles-mêmes, en la simple unité de l'Esprit, là où par inclination jouissante elles adhèrent continuellement et comme immobilement à leur suprême Époux. Ce que je dirais plus au long sur ceci serait de moindre poids et de moindre élévation et efficace que le fonds essentiel de toute cette vérité. Je l'ai exprimé jusqu'ici pour exciter de plus en plus vivement, subtilement et divinement l'épouse d'un tel Époux à lui être vraiment et de tout point fidèle, au plus fort de ses languoureux abandonnements, jusques au dernier soupir de la vie. Vie qu'elle supporte avec patience, se plaignant de ce qu'elle lui est tant prolongée, vu le désir infini et très affamé qu'elle a de jouir de son Époux nûment et à découvert, pour le comble de sa satiété, [269r°] en la plénitude même de la délicieuse satiété de Dieu, non en elle, mais en lui, non pour elle, mais pour lui ; et ainsi l'Époux sera très pleinement satisfait en ses fidèles épouses. [269v°]²⁵⁴

Qu'on sache donc que la joie et la vie de l'épouse ne vient que de son Époux et n'est qu'en son Époux. Car, comme l'amour et la joie sont le bien, la vie, le plaisir et la félicité de l'Époux, ainsi le bien, la vie, la joie et la pleine félicité de l'épouse est non en elle,

254. 269v° succède immédiatement à 269r° par omission du « Dix-neuvième avis » du manuscrit.

mais en la félicité même de son Époux, soit en elle, soit dehors d'elle, soit en amour pur et actif non (100) réflexe, soit en amour nu et passif, en simple inspiration de simple admiration, soit en aspiration très simple au-dessus de l'admiration, au simple et nu regard presque exempt de formes et d'espèces sensibles en son sujet ou en soi-même. Cela se dit ainsi pour montrer la grande agilité et subtilité de l'épouse qui a acquis cet amour par le moyen de son exercitation amoureuse, pratiquée en amour rigoureux et impatient qu'il n'a la jouissance de son Époux.

Car quoique que nous parlions ainsi ici et ailleurs, si est-ce que dans ce noble et profond plongement actif, l'âme n'est pas sans action ni sans espèces formées de sa part. Mais on dit que son action, en cet endroit, est faite si subtilement et sous des formes si subtiles qu'à peine elle-même les aperçoit-elle, par manière de dire. Néanmoins c'est bien la vérité qu'elle n'est pas ignorante de son action, qui est toujours faite avec un désir simple, avide et toujours également affamé de posséder son Époux sans dissimilitude, non pour la [270r°] satisfaction d'elle-même, mais pour celle de Dieu. De le posséder, dis-je, nûment, passivement et tranquillement, et du tout hors d'elle-même dedans son simple fond où autre ne peut habiter que lui, pour se produire, s'il faut ainsi parler, soi-même en soi-même, pour ses épouses plus intimes. De là aussi il se plaît de sortir assez souvent avec l'exubérance de ses dons pour l'ornement suprême et la suprême délectation de ses épouses : ce qui s'accomplit par l'écoulement qu'il fait de soi-même en leurs puissances, rendues uniques et toutes tirées en la suprême unité par ses divins et sacrés atouchements²⁵⁵.

Or, pour conserver cette joie susdite et cette simple adhésion à Dieu, ceux qui sont intérieurs savent bien ce que c'est que de ne se point relâcher dans l'action de ce qu'ils doivent à Sa divine Majesté. Ils font toutes les choses extérieures qui sont d'obligation, promptement et avec diligence ; et c'est une marque vraie et certaine d'une âme intérieure, quand elle fait vivement les

255. Abandon du manuscrit, qui développe sans détour : « L'épouse possédant son Époux tout nud, et à pur et à plein » (influence de Canfield).

choses extérieures. La raison pourquoi les personnes vraiment intérieures (desquels seules je parle en ce lieu, et non de ceux qui sont tout dans les sens et sans dévotion) ne sortent à l'action et n'agissent que vite dans les choses extérieures, c'est parce que leur amour est au-dedans et au fin fond d'elles-mêmes, et qu'elles craignent d'être dépeintes des images et des espèces de ce qui se fait ou se dit à trop longue haleine. Cela diviserait leur esprit et le détournerait de sa simple et intérieure unité, dans laquelle il jouit de sa paix et de son unique repos par-dessus les espèces et les images des créatures.

Quand on recommandera quelque chose de particulier à vos prières, il ne faut pas que vous vous contentiez de présenter cela à Dieu par un simple mouvement ou regard d'esprit, quoique cela soit bon et que ce soit le moyen d'y satisfaire comme il faut. Mais il est bon d'être quelque temps attentif en oraison sur cela, voire un temps notable si la chose est de grande importance et si elle vous touche de près. Ensuite de quoi il faut s'en ressouvenir quelquefois, et présenter cela à Dieu par des mouvements et regards affectueux. Si parfois vous vous trouvez occupé de l'espèce de quelqu'un qui se présente à vous, sachez que cela est ordonné de l'Époux pour le besoin qu'a cette personne de votre secours. C'est pourquoi vous la présenterez à la divine Majesté par un simple et amoureux regard, sans plus y penser.

Chapitre 19

Quelques autres lumières sur les divers mouvements de la nature et de la grâce

Il est rien de plus nécessaire à l'homme que de se perdre incessamment en la meilleure et la plus essentielle manière qu'il lui est possible, et se donner de garde très soigneusement de soi-même, afin que ce qui ne vit plus en la vie grossièrement pour lui ôter la vie de la grâce, n'y revive subtilement pour le surprendre, le détourner et l'éloigner de Dieu ; c'est pourquoi je veux encore ici montrer, le mieux qu'il me sera possible, les mouvements de la nature et de la grâce, et tâcher d'en faire le discernement. [43n2, 229v^o]²⁵⁶

Depuis que la nature est une fois spiritualisée, elle est très fine à se rechercher. Elle ne réfléchit que sur soi et sur son propre bien dans les dons de Dieu, et se recherche en Dieu même. Elle est extrêmement encline à sa propre excellence, et plus sa connaissance est grande et notable, plus aussi elle la rapporte à soi-même, spécialement si ce qu'elle connaît est digne d'être aimé, comme sont les dons de Dieu, lesquels elle n'aime qu'à cause du goût et de la saveur qu'elle y trouve, (101) et non en Dieu qui est infiniment autre que ses dons. Or ce qui rend ceci plus étrange, c'est que plus l'avancement est grand, plus ce désordre et ce malheur est à craindre ; d'autant que la nature étant éprise de son propre amour et engluée d'elle-même dans les dons de Dieu,

256. Donatien est si libre dans son adaptation que l'on ne sait placer exactement ce folio.

les ordonne et les détermine pour soi d'une manière qui lui est inconnue ; ce qui peut être si subtil qu'à peine aucun s'en peut-il apercevoir. C'est sans doute un sujet à une âme de s'humilier et de s'anéantir éternellement en l'aspect de sa malice spirituelle. Car que me servira de m'abstenir des plus grossières recherches et réflexions sur moi-même, si je retiens celles qui sont plus subtiles dans l'esprit, au préjudice du plaisir de Dieu ?

Pour y remédier, il ne faut rien désirer de précieux, de beau, de bon, de meilleur, d'excellent, de haut, ni même de saint en un bon sens : tout cela n'est que curiosité et gibier de nature. Il faut se perdre en vérité et ne s'attacher qu'à Dieu seul, et non à aucun de ses dons tel qu'il soit, ayant une continuelle horreur de soi-même. Car tout appétit et attache à quoi que ce soit, même à la pénitence et à la sainteté, affecte la nature d'elle-même et la porte à se satisfaire, et non pas à Dieu, quoiqu'il lui semble le contraire. Si excellents que soient les dons de Dieu, la créature ne les doit point tant désirer, car il ne les lui départ gratuitement que pour les ravoir à l'instant par un reflux amoureux. Elle doit savoir qu'elle en est infiniment indigne, pour ses démérites et pour son propre rien, outre qu'elle souille et corrompt ces dons de Dieu par la glu de son amour-propre, dont la vue et la recherche sont extrêmement délicats.

J'avoue que celui qui reçoit souvent des révélations divines doit être attentif à ce [230r°] que Dieu lui révèle, pourvu que l'âme soit véritable et que dans ces révélations rien ne répugne à l'Écriture sainte, aux Docteurs, aux Pères, aux Conciles et aux sentiments de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Ma raison est que dans cet état et en cette voie, Dieu a pu se servir de ces personnes pour manifester sa divine volonté aux créatures et à elles-mêmes, pour sa gloire et pour leur propre bien. Mais croyez-moi que, même en ce cas, ce n'est pas le meilleur pour la pauvre créature d'avoir des révélations, et qu'elle a sujet d'être en de perpétuelles transes et en une extrême peur d'être trompée du diable, qui sait aussi subtilement se transformer en ange de lumière qu'il est malicieux et rusé pour tout contrefaire et tout décevoir.

Il ne faut pas qu'une âme se persuade être dans un état qui ne lui convient pas si elle est manifestement appelée à quelque chose de plus qu'à faire son salut particulier. Mais pour ceux de qui je viens de parler, il n'en va pas de la sorte, car Dieu ménage leur salut et celui de plusieurs autres par leur entremise et ministère. Pour ceux à qui cet état n'appartient pas, ils ne doivent point, sous quelque prétexte que ce soit, admettre ces choses extraordinaires sans avoir premièrement bien reconnu et épuré leur intention et leur affection, qui ne doivent être qu'une seule chose et très déiforme, d'autant qu'on y peut encore être trompé par l'appétit naturel qui se recherche en ces choses, et va inquiétant l'âme et l'empêchant de voler actuellement à Dieu. Néanmoins s'il faut accepter quelque chose, il faut toujours que ce soit ce qui nous est plus contraire ; encore le doit-on faire avec une profonde discrétion. [230v^o]²⁵⁷

On ne doit pas pourtant prévenir de pensée les grandes afflictions, ni même les tourments qu'on devrait souffrir pour l'honneur de Dieu, se figurant comment on les souffrirait si cela était arrivé. Cela n'est qu'imagination, désordre, amour-propre, ou pour le moins une chose inutile, qui atterre l'âme et l'empêche de s'élever à Dieu. C'est assez de penser aux afflictions quand elles sont venues ; et alors il les faut prendre joyeusement de la main de Dieu, pour autant de temps qu'il lui plaira. Aussi cette terrestre réflexion ne vient-elle qu'aux commençants, et qui sont tout sensuels et amoureux d'eux-mêmes.

Les mouvements de la nature sont tous à peu près de même manière, et le seul motif final fait voir si nous agissons pour Dieu et en Dieu, ou pour nous et en nous. La nature veut suivre les créatures, la grâce y veut mourir. La nature désire ce qui est beau, bon, excellent, saint et parfait, et elle le veut avoir toute seule ; la grâce au contraire préfère les autres à soi, aimant mieux ce qui est excellent pour autrui que pour soi-même, d'autant qu'elle croit un chacun meilleur devant Dieu qu'elle n'est. La nature veut paraître comme grande chose à tout le (102) monde ; et la grâce,

257. Donatien est si libre dans son adaptation que l'on ne saura où placer [231r^o].

abhorrant cela, désire la dépression, le mépris, être inconnue, mourir à sa propre vie et satisfaction ; enfin elle se nourrit de confusion éternelle, s'il est besoin.

La nature cherche son soulas²⁵⁸ partout, à quelque prix que ce soit ; la grâce n'en veut point, adhérant nûment à Dieu son soulas et son tout. La nature aime les créatures pour son plaisir et la grâce refuse de les aimer pour aimer Dieu entièrement et parfaitement. Ainsi tout ce que la nature veut pour soi, la grâce l'a en horreur par appétit contraire. Ce que l'on désire avidement et avec inquiétude, c'est appétit de nature, qui est désireuse de sa propre vie et de sa propre excellence, quoiqu'en cela elle tâche méchamment de se couvrir du désir de la vraie gloire de Dieu et du mépris de soi-même. Ô Dieu ! Qui pourra éviter les lacs²⁵⁹ d'une telle et si visqueuse malice, qui semble aussi subtile qu'est subtil le très pur esprit en foi ?

Quant à ceux qui ne sont qu'en un degré commun de charité, ils se cherchent grossièrement et sensuellement par la puissance irascible sur les injures et dommages qui leur sont faits. Et pour s'en venger en assurance et à couvert, ils se servent de la gloire de Dieu même. Ainsi le mal que leur propre conscience leur dénie, ils le font vouloir et désirer à Dieu ; et la nature, agissant au long et au large de son art diabolique, se zèle jusques à l'extrémité pour sa vengeance. C'est ainsi que l'iniquité est vindicative et maudite, se vantant même aveuglément de sa propre malice.

Mais en ce qui touche la concupiscible à l'égard des excellents dons de Dieu, c'est à quoi la nature s'attache finement, les tirant à soi pour le moins indirectement. Sur quoi il faut remarquer qu'il y a des naturels plus faibles et plus sensuels à s'y rechercher, et d'autres que la grâce a rendus plus forts, qui reçoivent ces dons indifféremment sans y réfléchir, demeurant très contents de les avoir ou non, et laissant à Dieu ménager ses dons en eux sans autre soin, sinon d'avancer chemin selon leur état et degré.

258. *soulas* : soulagement, consolation, joie, plaisir

259. *lac* : cordon, nœud coulant qui sert à prendre le gibier

Quant à l'extérieur, le meilleur est d'agir toujours d'une manière conformément à notre pouvoir et à notre devoir, pratiquant toutes ces vertus qui se présentent pour notre édification et pour celle du prochain, soit que nous vivions dans la maison, soit que par nécessité nous soyons au-dehors. Si nous sommes solitaires, il ne faut pas chercher des œuvres à faire au-dehors : il faut attendre qu'on nous y emploie, et suffit d'être toujours prêt à tout ce que l'on désire de nous, évitant le défaut de certains esprits qui ne cherchent qu'emploi et vont rôdant partout avec désordre, comme gens qui ne sauraient supporter la solitude de l'esprit ni de corps, et qui y passent le temps comme dans un enfer.

Aussi est-ce l'ordinaire des hommes du commun, dépourvus de la divine sagesse, de n'avoir que des instincts de fange et de boue ; et s'ils semblent honnêtes et vertueux, ce n'est que conformément à la raison et selon l'honnêteté morale. Ceux qui sont plus bas ne vivent qu'en animaux, selon toutes sortes de désordres tant d'esprit que de corps. Or on verra toujours quelles sont nos habitudes dans les soudains mouvements qui nous surprendront ; et c'est ce que les sages remarquent aux changements fréquents qui se font en la face des hommes. [231v°] Mais les parfaits étant morts à soi sont hors de cette maxime. Ils sont toujours également supérieurs à eux-mêmes, et stablement arrêtés en eux, ou par-dessus eux-mêmes en Dieu, et sont ni plus ni moins qu'une eau très pure, en laquelle on se peut clairement mirer. C'est à eux de donner ordre²⁶⁰ que cela se trouve toujours véritable.

D'autant que les instincts de la nature spiritualisée peuvent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de la grâce ; pour les découvrir, il se faut représenter d'autres pareils instincts inventés de nous-mêmes, qui soient de même matière et de même sujet que ceux-là, et totalement conformes au plaisir de la nature. Si d'abord ces représentations entrent pleinement au-dedans de nous, le premier instinct aura été de nature, et partant il est à rejeter. Il n'est rien en ceci de plus assuré que la profonde humilité ; et il est impossible que le vrai humble, qui ne désire rien et qui croit que

260. *donner ordre* : faire en sorte

personne ne lui saurait faire tort, puisse jamais être trompé de la nature ni du diable, d'autant que Dieu l'environne puissamment et fortement de toutes parts, comme chose qui lui appartient.

Les instincts du diable provoquent toujours à présomption, et ceux qui semblent s'humilier par ce principe le font afin d'être exaltés des hommes et réputés pour saints. Mais le diable n'a rien (103) à faire dans le vrai humble, qui (comme nous avons dit) est plus vil à ses yeux que la boue et la fange ; et l'homme spirituel qui vit abstrait de soi et de toutes choses, mort à soi-même et perdu en Dieu, n'appréhende rien, d'autant qu'il est tellement assujetti à Dieu en temps et en éternité. Mais le mourir, et par conséquent la parfaite abstraction de toutes choses, est l'œuvre d'un siècle.

Il y a autant de degrés de propre vie dans les hommes qu'ils craignent en diverses manières de se perdre, les uns selon l'esprit et selon la voie d'amour nu, les autres selon la raison, les autres selon le sens, les autres selon le moral. C'est pourquoi la circonférence de tout ceci et tous ses mauvais effets leur doivent être expliqués le plus largement qu'il est possible, ainsi que l'ont fait les mystiques, et moi autant aussi que j'ai pu, [232r^o] tant pour moi que pour les autres.

Or à parler ici plus subtilement, il est vrai que tandis que les sens animaux vivent en l'homme et qu'il y a combat entre le sens et d'esprit, moyennant l'action de Dieu en l'âme, l'intellect lui produit sous de bons prétextes une infinité de figures et d'images apparemment spirituelles ; et les hommes, ignorant que cela n'est qu'un effet de leur imagination spiritualisée, s'en laissent occuper et engluer et s'emploient à écouter et recevoir tous ces mouvements afin de les exécuter. À quoi plus ils s'arrêtent, tant plus ces représentations naturelles leur causent une douceur fautive et sensuelle.

La nature se cherche ainsi subtilement dans les grands esprits, qui sont d'un vif naturel et d'une vive imagination ; et quoiqu'ils fassent état d'être dévots et recueillis, ils ne sont pas moins pleins d'eux-mêmes, prenant leurs propres instincts pour vraie dévotion et inspiration divine, qui cependant ne sont que l'effet d'un bon naturel. Tout de même ils ont parfois de fausses et douces

lumières pendant le sommeil, lesquelles ils prennent pour de grandes grâces de Dieu ; et néanmoins ce ne sont encore qu'effets de leurs fantaisies, accoutumées à telles représentations. Ainsi les hommes séduits par eux-mêmes s'appuient sur l'apparence et non sur la vérité. Tout ce en quoi l'homme se délecte ainsi n'est que nature selon les diverses humeurs et inclinations dont il est affecté. Car la nature est toujours à la recherche de son bien et de sa propre satisfaction, et on ne saurait lui faire faire le contraire. On ne saurait l'attirer au mépris de ses fausses impressions ; et pour les soutenir elle remuera ciel et terre, sans autre raison pour l'ordinaire que sa seule superbe.

Quiconque ne sait pas par expérience les voies de la nature, soit qu'elles lui soient agréables ou désagréables, ne sait ce que nous disons ; il ne sait rien en manière de discrétion des esprits, et il n'est pas perdu dans la région des vrais esprits, qui sont morts à tout sentiment : je ne veux pas dire qu'ils n'aient plus de sentiments, [232v°] mais c'est qu'ils les renvoient incontinent en leur source qui est Dieu, sans en faire autre estime pour eux-mêmes. Aucun ne doit être dit vraiment mystique, qui ne soit très bien expérimenté en cette science des voies de la nature, tant en soi qu'en autrui. Mais il semble que plus on recherche cette science, plus on s'en éloigne ; d'autant qu'on n'expérimente point au-dedans ce que Dieu a accoutumé de départir aux bonnes âmes, soit peu à peu, soit quelquefois à l'extraordinaire et tout d'un coup, qui sont les habitudes infuses dont les actes sont intérieurs.

On se contente de rôder dans les choses extérieures, et ceux qui ne vivent qu'au-dehors y mettent toute leur perfection ; c'est pourquoi on les voit incessamment en action, pleins de formalités et de cérémonies, même en choses de néant. Si bien qu'ils n'estiment aucunement celui qui n'est point actif comme eux. C'est là proprement s'enfuir à vive course du recueillement intérieur, sous apparence de bien, et mener cette sorte de vie opposée à la vie intérieure, c'est se fermer pour jamais la porte de la vie spirituelle. On l'ignorera toujours tandis qu'on fera gloire du dehors, et plus les hommes s'accumulent abondance de ces formalités et cérémonies superflues pour acquérir ou éviter quelque chose,

plus aussi s'éloignent-ils de se pouvoir connaître eux-mêmes par voie de pur esprit, en vraie, nue et lumineuse simplicité, et en simple et parfaite abstraction et récollection.

Enfin, ceux qui gisent au-dehors [233r^o] se recherchent en tout ce qu'ils font. Tout cela est le fait continuel de leur imagination conforme à leurs divers appétits : ils reposent incessamment en leur intention et en leurs œuvres, et y prennent tout leur plaisir. Leurs recherches sont comme un gros fleuve renfermé en quelque lieu étroit, d'où il se précipite (104) tant plus rapidement qu'il est violenté dans sa course ; et leurs appétits sortent de tout leur effort, pour avoir incessamment tout leur plaisir, sans épargner quoi que ce soit pour cela, même aux dépens d'autrui. Voilà ce que font universellement ceux qui sont ravis, dominés et emportés de leur propre mort et de leur superbe. De là vient tout péché et toute corruption tant d'esprit que de corps ; et si dans les meilleurs cela ne vient pas jusques au péché, ce qui est bien difficile, on peut au moins dire que ce qu'ils font n'est que fange et perte de temps.

Pour ce qui est des enfants²⁶¹, ils se recherchent puérilement ; et comme ils sont nouveaux à recevoir la faveur divine, ils sortent quasi incessamment quand ils sont ensemble à leur propre jactance pour s'exalter indiscretement et se montrer entendus en semblables choses plus que les autres, et pour les mépriser tacitement ; de sorte qu'ils jugent leurs œuvres et se zèlent contre leurs défauts, formant des paroles et des plaintes intérieurement contre eux, et ne pensant sinon aux moyens de les réformer.

Mais les recherches de ceux qui ne sont plus enfants, quoique parfois semblables à celles que nous venons de dire, sont ordinairement d'une autre manière. La raison, qu'ils devraient avoir et dont ils ne se servent pas, fait qu'ils pèchent grandement et fréquemment dans toutes ces impressions que leur cause leur corruption ; car ils affectent indirectement, et même directement souventes fois le mortel venin, lequel ils répandent au-dehors

261. On est ici au milieu de [234r^o], Donatien omettant tout un développement de Jean sur le chant pratiqué en complaisance, ce qui trahit une grande sensualité.

par œuvres, par paroles et par gestes, à la ruine des prochains. Les apprentifs de l'esprit doivent bien prendre garde à ceci, et [234v^o] renouveler leur intention et direction, ne faisant rien et ne laissant rien à faire qu'il ne leur soit permis, ou si faire se peut, actuellement commandé. Finalement ceux qui gisent au-dehors et qui néanmoins vaquent à l'oraison sont lents, pesants et démesurément longs en leur raisonnement et en leurs procédures, d'autant qu'ils s'y reposent directement ou indirectement.

Les vrais spirituels au contraire ne s'affectent de rien que de Dieu seul, et n'ont rien de propre, ni dans les choses sensibles ni en eux-mêmes. Ils demeurent tranquilles et ordonnés en Dieu, et le possèdent par-dessus tous ses dons, d'une manière ineffable, faisant tout l'extérieur purement, saintement, vite et sans affection sensible. C'est là un effet de la vraie science de l'esprit, de laquelle sont doués les vrais humbles (comme vrais morts) et dont ils se servent heureusement pour se garantir des écueils et des précipices de la nature. Ils savent que depuis le péché elle est demeurée animale et dominée de ses ennemis, qu'elle les porte et les nourrit au fond d'elle-même, et qu'encore qu'elle soit cultivée par le flux affectif du don septiforme du Très Saint Esprit²⁶², même très sensiblement, il arrive néanmoins que ses ennemis, qui sont les appétits, se rendent d'autant plus subtils pour le plaisir de la nature que l'homme semble devenir subtil à répondre de tout soi à Dieu, en pur Amour et en pur esprit.

Cela devrait avoir la force d'anéantir les saints hommes, en la vue de Dieu et de leur véritable rien ; mais il y a infiniment à redire de notre part. Nous serons toujours assez bons et assez forts quand on ne nous fera rien. Mais quand on insultera contre nous et quand on voudra nous traiter sans respect, ce sera lors que nos passions gronderont tout de bon. C'est proprement avoir le désir et l'esprit à la bouche et non [235r^o] au cœur ni aux œuvres. C'est avoir au-dedans des passions toutes vives, qui nous porteront toujours à nous venger ; et si nous ne le faisons pas à l'extérieur, cela se fera au-dedans de nos cœurs immortifiés,

262. Des sept dons du Très Saint Esprit.

qui ne sauraient supporter le désordre en autrui et qui, pour ce sujet, trouvent de toutes parts des armes pour s'offenser. Or celui qui vit purement en esprit est aussi éloigné de ce désordre que Dieu par manière de dire est éloigné de la créature. Au contraire, n'être pas véritable en amour et en vertu, c'est ne rien valoir. C'est pourquoi les saints tendent à l'infini, tant au-dehors qu'au-dedans d'eux-mêmes.

Sus donc, ô pauvres hommes, quiconque vous soyez ! Si vous faites peu d'estime de votre réformation et de la connaissance de vous-mêmes, et si vous voulez demeurer gisant en la corruption, comment pourrez-vous vous appliquer à la vertu, y étant si contraires ? Gisant en vous-même, vous êtes malheureux, là où au contraire vous seriez bienheureux, vivant à Dieu et en Dieu de toutes vos forces et de tout votre appétit, et en vous observant continuellement vous-mêmes en sa présence. La nature n'aurait en vous ni pouvoir ni effet, encore même que vous souffririez ses importunités ; d'autant que, lui faisant bonne guerre (105) pour la gloire de Dieu, tout faibles et infirmes que vous soyez, vous seriez très forts en lui, et votre fidèle renonciation d'esprit et du sens vous ferait mourir et perdre irrécupérablement en lui. Considérez que votre pauvreté vous peut servir de richesses, et votre misère universelle de félicité, non en vous mais en Dieu infini, puisque vous pouvez vous perdre nûment et de plus en plus en son immensité et, dans cet abîme, jouir de lui par une continuelle vue et contemplation. Tant moins vous auriez de science et le sentiment de cela, tant mieux seriez-vous en cette [235v°] mer infinie, où votre jouissance et contemplation serait ineffable, au plus profond de la solitude de votre désert.

Je parle ainsi afin que les défauts que j'ai ici remontés ne vous fassent pas perdre cœur au chemin de l'esprit, et que vous fassiez plus de cas de la grâce de Dieu que de tout autre chose. Elle vous confortera toujours si vous la révèrez dignement, et vous rendra tout-puissants pour faire toutes choses, pour endurer et pour mourir.

Si vous révèrez la Sapience, elle vous remplira de foi et de ses divins effets avec abondance. Elle vous rendra forts et puissants

contre vous-mêmes, et désormais vous ne serez plus blessés par votre propre faiblesse. Le péché vous a ruinés et vous a répandus dans la créature ; mais la grâce vous guérira après vous avoir relevés et recueillis en quelque unité, sinon au tout, au moins en partie, de sorte que vous verrez Dieu en pureté de cœur d'une manière excellente ; prenez garde d'en déchoir, et avancez toujours chemin selon qu'il vous est prescrit. Souvenez-vous que plus vous chercherez la circonférence, plus vous vous éloignerez de votre centre. Rendez-vous essentiels, étroits et concis en votre exercitation d'esprit ; en sorte pourtant que vous ne vous deséchiez par les puissances et que, par trop grands et fréquents efforts, vous ne détruissiez point la nature, car par après vous ne seriez pas capables de recevoir ni de soutenir l'action divine, ce qui serait un très grand mal. Agonisez en Dieu, et attendez de lui seul la délivrance de vos ennemis. Si pour votre grande langueur il semble trop tarder de le faire, il faut que son amour donne force au vôtre, pour vous rendre courageux et constants en votre résolution ; c'est ce que Sa Majesté mérite infiniment de vous et de tout le créé. Gémissiez intérieurement de ce que les élus sont en si petit nombre, et de ce que si peu s'emploient à ce négoce d'amour ; tandis que l'enfer est toujours prêt à dévorer toute la terre, par manière de dire.

Chapitre 20

Des œuvres extérieures

[43n2, 205v^o]²⁶³ Si nous n'avions à traiter qu'avec Dieu entre lui et nous, nous demeurerions au-dedans et n'aurions besoin que de notre propre misère pour nous faire mourir à nous-mêmes par un continuel exercice de mort. Mais d'autant que nous sommes appelés au secours du prochain, il faut s'y employer, non jamais de soi-même, mais quand et autant que l'obéissance le requerra. Pour le bien faire et pour converser avec profit, il faut demeurer tels que vous êtes, sans vous changer en la façon de faire des mondains, vous tenant toujours sérieux et graves. Il les faut entretenir avec prudence, gravité et lumière, leur laissant toujours la liberté de parler, pourvu qu'ils le fassent sérieusement et comme il faut. S'ils sont scandaleux en leurs entretiens, fussent des personnes de condition, tirez-les prudemment de leur discours et en faites naître d'autres qui soient plus sérieux. S'ils sont si attachés à parler que votre prudence ne puisse pas les en détourner, reprenez-les doucement, pourvu que vous pensiez y profiter ; sinon, c'est assez que vous montriez un visage triste, témoignant par là combien ces paroles mauvaises vous déplaisent. Mais tâchez toujours, par quelque moyen que ce soit, d'entrer en quelque sérieux discours.

C'est sans doute une chose étrange [206r^o] de voir que beaucoup de mondains, même de condition, ne craignent pas de nous mal édifier, sans considérer notre état. Mais souvent ce mal vient de ce que nous ne sommes pas assez graves en nos gestes et en nos paroles, et que nous nous montrons trop libres à écouter

263. Chap. 5 : « Des oeuvres extérieures ».

bien et mal, de sorte qu'alors les mauvaises langues vident l'excrément de leur cœur dans un autre ; et Dieu veuille que nous ne tirions pas cela à nous, par une liberté fausse et sensuelle, nous plaisant à nous en souvenir et en faire le récit aux autres. Quelle honte serait-ce de se servir de cette ordure pour l'entretien de nos conversations, (106) ou de trouver en religion des esprits si hagards en leur geste, mouvements et paroles, que les mondains eussent sujet de les tenir pour bons railleurs ou de s'en mal édifier profondément ! Cela soit dit en passant, afin qu'on tâche d'éviter comme la mort ces pièges profanes, qui sont même en horreur aux graves et sérieux séculiers.

Les vrais religieux n'ont garde de tomber dans ce désordre. Ils portent au fond de leur cœur l'idée et l'image extérieure de notre Sauveur, et intérieurement ils volent par une amoureuse et continue conversion en son infinie divinité. Là, ils sont arrêtés à la simple et nue contemplation de son essence, de ses perfections infinies et des mystères de la foi ; et sortant sans sortir aux œuvres extérieures, ils regardent très attentivement son humanité et sa simple présence qui les accompagne. De sorte qu'ils conversent toujours sagement parmi les hommes, et même parmi les pécheurs, et vont imitant Notre Seigneur qui l'a ainsi pratiqué, lorsque la nécessité et son infini amour l'y appelaient. [206v°]

Mais comme nous sommes infiniment éloignés de sa perfection, nous devons toujours craindre l'extérieur ; car nos puissances, bornées comme elles sont, ne peuvent que très difficilement être attentives à Dieu et aux choses du dehors tout ensemble. C'est pourquoi il faut fréquemment rappeler notre cœur à Dieu, et ne nous empêcher point désordonnément de ces choses extérieures. Cela étant, nous demeurerons abstraits, et nous ferons nos actions extérieures comme si nous ne les faisons point ; de sorte que nos sens étant morts à leur opération purement animale, notre esprit sera en vigueur et partant très éloigné de ces choses-là. Que si nous ne sommes pas encore arrivés à cette perfection, au moins aurons-nous de quoi nous garantir de ces mauvaises images et impressions.

Il pourrait arriver qu'en quelque religion, les supérieurs seraient extrêmement portés à faire sortir leurs religieux pour traiter avec le monde, sous des prétextes ou des raisons de paille. Mais le vrai esprit du Carmel est opposé à cela, tout ainsi que le feu à l'eau et le jour à la nuit. L'entende et le comprenne qui voudra, c'est un piège que j'ai découvert en ce lieu. [207r^o]

Dieu préserve, dit saint Grégoire²⁶⁴, ses enfants qu'il aime avec plus de tendresse, des œuvres extérieures, et se comporte comme un père de famille qui dresse ses serviteurs au travail, duquel il exempte ses enfants. Sa Majesté exerce les siens par les croix et tribulations d'esprit, tandis que les serviteurs demeurent gisants et appesantis vers la terre. Ô Dieu ! que pensera-t-on et que dira-t-on sur ceci ? Mettez, ô supérieur, la main à la conscience²⁶⁵, et voyez si vous imitez Dieu en ceci. Envisagez le plus grand bien de vos enfants ; donnez-leur fréquemment la pâture spirituelle dont ils ont besoin pour leur faiblesse, par vous-même ou au moins par quelque autre de votre part ; et le faites avec sagesse, afin que vous n'ayez point à rendre compte à Dieu de ce côté-là, par votre lâcheté et négligence. Assistez-les chacun selon leur degré ; car y apportant une infinie circonspection, encore à peine ferez-vous en cela votre devoir. Le temps des hommes dure peu, Dieu seul et cette vérité dure éternellement. Ah ! que c'est peu de chose qu'un tel éclat, qui se résout et s'exhale en fumée, et qui n'a quasi que le moment. Mais ce n'est pas ici le lieu de vous en parler davantage ; seulement vous dis-je derechef que vous devez nourrir vos enfants d'une façon convenable : dans leur enfance, du lait divin coulant de vos mamelles ; et en un autre temps, du pain et de la viande solide de l'esprit²⁶⁶, qui est le flux de la divine sagesse, que vous devez avoir convenablement ordonné et digéré en vous.

264. *Deos quo suos tenere diligit, eo sollicitè ab externis actionibus abscondit* (*Moralia in Job*, 25).

265. [207v^o] car Donatien comprime fortement le long développement critique du manuscrit, qui s'étend jusqu'à [208v^o].

266. Cf. I Co 3, 12.

Quant à eux, ils ne doivent pas craindre désordonnément d'être appliqués aux œuvres extérieures, mais on doit prendre garde de les surcharger et de les y tirer sans raison. Que s'ils n'y voulaient jamais sortir aucunement, il les y faudrait pousser et les y tirer au-dedans de la maison, jusques à ce qu'ils aient appris à trouver Dieu également partout. Néanmoins si quelqu'un n'avait aucune aptitude aux choses extérieures, on le devrait laisser en la solitude, sans le tirer au-dehors, sinon le moins qu'il est possible, ce que j'ai dit non seulement des plus spirituels, mais encore des commençants et des nouveaux ; d'autant que la solitude est notre but, qui aboutit directement à notre fin objective.

Pour ce qui est de ceux qui ne sont pas nés pour la solitude ni pour la vie contemplative, les supérieurs doivent s'en servir à l'extérieur ; et d'autant que les excellents solitaires seront toujours en trop petit nombre, il se faut bien donner (107) de garde de les accabler d'œuvres extérieures opposées au vrai et solide bien et à la meilleure partie pratique de notre pur esprit ; c'est un désordre que j'ai déploré en son lieu. Ce sera sans doute un grand mal quand on ne fera plus de distinction entre ceux qui sont nés pour l'extérieur. Mais quand ce mal sera sans remède, donnez ordre, ô âmes religieuses, par votre fidélité active et continuelle, de porter votre solitude en tout lieu. Par ce moyen vous expérimenterez grandes choses. Vous saurez par expérience les fréquentes allées de Dieu en vous et de vous en Dieu. Vous saurez que tant plus on sort de soi-même en vérité de mort, tant plus profondément on entre en Dieu, dans lequel vous vous devez perdre irrécupérablement. Enfin vous saurez ce que c'est que l'éminent repos dans le très solitaire silence, auquel vous jouirez partout des excellentes arrhes de la félicité des bienheureux.

Dieu, qui est Esprit et Charité en nous aussi bien qu'en lui-même, veut que nous soyons parfaits en tout, en intention et attention, sans distinction de temps, de personnes, ni de lieu. Comme il est Esprit infini, nous sommes aussi remplis de lumière infinie, pourvu que nous nous conformions totalement à lui en vrai ordre au-dedans et au-dehors de nous. Nous sommes en lui, nous vivons en lui et nous nous mouvons en lui ; c'est pourquoi

il faut que notre vie réponde incessamment à la sienne de toute notre activité, et à son Esprit infini, qui réside en nous selon nos puissances et selon notre fond éternel et suressentiel.

L'homme spirituel doit incessamment orner sa similitude et ressemblance divine d'un nouveau lustre et d'une nouvelle splendeur de la perfection de vie et d'esprit, tant au-dedans qu'au-dehors, afin de se rendre parfaitement semblable à Dieu ; et cela se doit accomplir en l'activité de ses puissances inférieures continuellement tirées et entièrement dressées aux supérieures, des supérieures à l'esprit, et de l'unité de l'esprit à l'unité du fond. Là, il se faut incessamment plonger et demeurer par simple et interne occupation en la fruition et au repos de son divin Objet, selon lequel rien n'est petit ni grand, mais tout est égal en son uniformité et en la suressentielle suréminence très simple et très uniforme. Voilà ce que c'est que de vivre à Dieu, de Dieu et en Dieu ; et comme les œuvres et choses temporelles sont éternelles au-delà du temps, en la force et fidélité de notre total amour réciproque au sien, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine d'y pouvoir répondre, ce qui se fait par la force qu'il opère en nous, ou secrètement ou manifestement, en l'abondance d'amour et de suavité divine.

Chapitre 21

Conduite des actions de la journée, et des quelques autres occupations importantes de la vie religieuse, comme d'étudier, mendier, prêcher, confesser, etc.

Lorsqu'il faudra vous lever pour aller à Matines²⁶⁷, persuadez-vous que c'est Dieu même qui vous y excite et qui vous appelle pour assister en esprit aux angoisses, persécutions et souffrances de son Fils unique Notre Seigneur Jésus-Christ, et pour voir ce qui en doit être fait par la cruelle félonie des hommes et des diables. Vous ne manquerez pas dans ce moment de répondre de toutes vos forces à Dieu, tant au-dedans qu'au-dehors, et de tout vous-même, sans vous arrêter tant soit peu sur la couche.

Jetez-vous généreusement à terre, disant, avec un vif sentiment de compassion, d'étonnement et de profonde admiration, sur les douleurs et souffrances du Fils de Dieu, cette parole ou autre semblable : « Est-il possible, ô Seigneur, est-il possible ? Est-il vrai, ô bon Jésus, ce que j'envisage des yeux de mon esprit ? Que projetez-vous ? Pourrais-je bien penser à d'autres choses voyant un tel spectacle, sans me fondre et me perdre totalement dans l'abîme de votre excessif amour ? Allons, mon âme, accompagnons notre Dieu, notre Sauveur et notre amour, avec étonnement, en perpétuelle vérité, et en perpétuité de mort à nous-mêmes, puisque la Vie de notre vie est sur le point d'expirer

267. Après l'admirable développement mystique du chapitre précédent, Jean veille à relier cette vie intérieure au déroulement de la journée conventuelle.

bientôt et que voilà ce divin Sauveur parvenu à ce qu'il désirait avec tant d'avidité, à savoir aux tourments inconcevables dont il sera pénétré jusques à la très pénible mort de la croix, et qui le consommeront et l'anéantiront pour nous rendre entièrement participants de sa suprême et infinie déité. »

Si le temps et l'affection vous le permet, vous pourrez encore former ces actes suivants : « Ô mon Amour ! mon cœur est préparé pour mourir à moi-même (108) dès maintenant et à jamais, à quelque prix que ce soit. Je veux mourir nu et vide de toutes choses, afin de vous imiter au-dedans et au-dehors à la vue des créatures. Elles me verront véritablement animé et languissant de votre amour, et nous courrons tous ensemble la même lice²⁶⁸ d'amour et de pénitence, à votre parfaite imitation. Hé ! quoi ? Vous vous donnez tout en proie et en perdition ? Et nous, devons-nous faire quelque chose de moins ? »

Vous vous entretiendrez sur ce sentiment au plus profond de votre cœur, durant le temps de Matines, sans pourtant désister de votre attention à chanter dévotement. Mais quand on ne chantera point, vous vous ravirez²⁶⁹ de ce spectacle et de ces motifs du plus intime de votre affection, répondant avec fidélité à tous les pieux et affectueux mouvements que Dieu vous fournira, soit de compassion ou de patience, ou d'amour, ou de résignation, ou de mort entière à vous-même. Vous vous servirez de ces aides pour seconder et accomplir héroïquement vos bons desseins, ou pour mieux dire votre amour, par toutes sortes de pratiques divines, extérieures et intérieures. Et ainsi vous vous aiderez de ce sujet ou de quelque particulier mystère de la vie, mort et Passion de Notre Seigneur, spécialement au temps de l'oraison, et en d'autres temps que vous aurez plus de commodité.

Entrant en l'église, vous vous la représenterez comme le ciel empyrée où Dieu se délecte à l'infini, tant en soi qu'en tous les bienheureux, qu'il bienheure abondamment de sa gloire essentielle et de tout repos en souverain degré, de l'état desquels vous

268. *lice* : lieu préparé pour les tournois

269. *ravirez* : retirerez

voyant si éloigné, vous vous étonnerez et vous confondrez en vous-même, faisant cette aspiration ou autre semblable : « Hélas ! Seigneur, jusques à quand demeurerai-je gisant en ce corps mortel, où je suis contraint de couler incessamment au rien et de souffrir les dissimilitudes d'avec vous à l'infini, à cause des imperfections qui me dominent continuellement ? Jusques à quand, Seigneur, en sera-t-il ainsi ? Hélas ! malheur à moi de ce que mon cruel bannissement est tellement prolongé ! Ne voyez-vous pas, Seigneur, combien je suis enclin de moi-même à me délecter avec les habitants de Cédar²⁷⁰, c'est-à-dire avec les pécheurs ? Ah ! Dieu éternel, faites-moi miséricorde. Changez mes inclinations. Rendez mes désirs efficaces par votre grâce. Que je me fasse continuellement force et violence pour aller à vous, et pour vous adorer en esprit et vérité. »

En cette disposition, vous aurez une profonde attention d'esprit à ce qui se lira, dira ou chantera. Je ne dis point ici comme il faut garder le silence en ce lieu, car d'y parler hors de la pure nécessité, ce sont des péchés aux séculiers, et aux religieux une espèce de sacrilège. S'il y faut parler nécessairement, que ce soit brièvement, en sorte que personne n'en reçoive mauvaise édification.

Pour le regard de la psalmodie, il ne faut point que vous en cherchiez tant le sens ni que vous en occupiez si fort votre esprit, sinon autant qu'il se présentera à vous. Alors cela vous animera de Dieu, comme un vif aiguillon, vous représentant plusieurs de ces merveilles, en différentes manières. Il faudra pour lors vous contenter de voir et de sentir simplement votre cœur et votre esprit animé de ces sentiments, envisageant Dieu d'une simple vue et préférant cela à tous les discours pieux et excitatifs.

Enfin il faut plus faire de cas de votre simple intention, attention et affection, qui regarde Dieu simplement, éminemment et essentiellement, que de toute intelligence que vous pourriez former. Ceux qui ont quelque expérience de la sagesse divine savent bien cette vérité et en rendraient profondément la raison ;

270. Ps.119, 5 : *J'ai demeuré avec ceux qui demeurent à Cédar. Mon âme a été longtemps étrangère* (trad. Sacy).

mais les purement doctes et autres se portent en telles occasions à sens contraire. Cependant cette pratique est le moyen de divinement psalmodier, puisque nous devons faire plus de cas de Dieu et de notre simple inclination savoureuse vers lui pour lui adhérer nûment et purement, que de plus profond et plus riche sens, cherché avec effort, qui n'est que distraction et division.

Pour ce qui est de la Messe, ce mystère demande toute l'attention de notre esprit. On le devrait plutôt révéremment contempler par-dessus l'admiration, que de méditer profondément ce qui s'y fait et s'y représente. Néanmoins, parce que nous sommes gisants en un corps mortel, il faut pour le moins pendant ce temps-là entrer vivement dans ces abîmes d'amour et de bonté éternelle qui nous paraît en ce sacrifice offert par la main de tant de prêtres pour remédier à nos maux et nous rendre amoureux de l'Amour même en lui-même. Car c'est lui que nous voyons là offert pour notre (109) bien, pour notre médecine et notre remède, et pour nous donner perpétuel accès à Dieu son Père, afin que, de terrestres que nous sommes en cette mortelle prison, nous devenions totalement divins, moyennant notre diligence active. C'est pourquoi il faut que nous animions notre amour et fassions continuellement refluer nos puissances en leur origine, c'est-à-dire en notre propre fond où Dieu réside, et d'où il se daigne bien écouler en elle par ses attouchements, afin de les ravir et dilater en lui-même.

Pour le regard des lectures, il s'y faut rendre attentif à la manière de la psalmodie, si c'est de l'Écriture Sainte; et pour les autres lectures spirituelles, il y faut avoir attention, non tant pour s'animer par des motifs, comme pour voir, appréhender et sentir Dieu en lui-même. Servez-vous donc de ce que vous remarquerez (par exemple, dans la lecture de la vie des saints) pour vous exciter purement de Dieu, sur la merveille qu'il a faite en eux. Il ne faudra pas que vous réfléchissiez tant sur les saints, pour les suivre et les imiter, comme sur Dieu même, qui est celui que vous devez perpétuellement imiter au-dedans de vous d'une roide activité d'esprit, qui ne sache jamais ce que c'est que de relâcher tant soit peu de son action.

Quant aux sciences, il est fort difficile de s'y adonner sans préjudice de la sagesse divine, à cause de la grande opposition qu'il y a entre l'un et l'autre. Car la sagesse divine est simple et unique en elle-même ; et par ce don sacré, on est simple en son fond, réformé en ses puissances et disposé à s'unir de tout soi facilement à Dieu. Les sciences au contraire multiplient l'esprit et lui rendent l'accès auprès de Dieu fort difficile.

Pour donc conserver cette sagesse en l'exercice des études, il faut intérieurement s'arrêter au désir intime qu'on a de toujours adhérer à Dieu, par une simple et jouissante inclination de l'esprit, et s'attacher toujours à la science et certitude qu'on a que *Dieu est*, se possédant soi-même actuellement et s'unissant souvent et de tout soi à ce Dieu des sciences et des vertus. Ce n'est pas que, pendant le travail de l'étude, on doive toujours sentir que Dieu flue et s'écoule ès puissances de l'âme, la remplissant et les tirant à lui : il suffit qu'on fasse cette action sans une totale délectation et satisfaction de la nature, et sans y mettre sa fin. Ce n'est pas aussi que la science ne doive nullement toucher ni délecter l'appétit ; car il s'en doit délecter médiocrement, ni plus ni moins que l'on voit les personnes bien nées et spirituelles être délectées du boire et du manger, plus pour la nécessité et pour le bien-être que pour la volupté et la sensualité.

En ceci comme en tout autre chose, il faut obéir hautement en amour et par amour divin, se donnant bien de garde de pratiquer hors de Dieu cet exercice ni tout autre, si laborieux qu'il soit ; mais il les faut tous pratiquer également et uniquement, comme on pratique les exercices simples du même amour, qui sont plus internes, plus savoureux et plus simples. Car il n'y a aucune distinction du dehors au dedans, pour celui qui est touché d'un ardent désir d'aimer Dieu. Et quoiqu'on se sente malgré soi beaucoup multiplié et distrait par les occupations extérieures, il faut souffrir cette pénible guerre, en se sacrifiant à cela par brèves aspirations, élançées de tout soi en Dieu, au moins l'espace d'un *Ave Maria*.

On fera ainsi de quart d'heure en quart d'heure, s'il est possible, selon la mesure de son appétit amoureux et affamé, auquel ce petit délai semblera dix mille jours à cause de la grande peine

qu'il sentira en soi-même de se voir occupé à choses si opposées à l'exercice simple, amoureux et totalement intérieur de Dieu en soi et de soi en Dieu. Cette aspiration ou conversion amoureuse se pourra faire en cette sorte : « Puisque vous voulez que j'étudie, ô mon Amour, ce n'est et ne sera jamais pour connaître autre chose que vous. Ce sera pour vous aimer uniquement et tout seul. Ce ne sera point par amour et par attache aux sciences, mais par affection à votre sagesse. » Outre l'oraison par laquelle vous unirez plus intimement et plus étroitement à Dieu que vous pourrez, vous n'aurez presque besoin de faire autre aspiration que celle-là ; si ce n'était que vous vous servissiez de simples regards et de conversions essentielles.

Il vous sera permis d'émouvoir votre raison en la dispute, afin de faire voir vos raisons, sentiments et difficultés en bon ordre. Mais il faudra bien vous donner de garde de perdre votre désir et votre attention vers Dieu. Regardez bien que je ne vous dis pas que vous vous sentiez toujours attentifs à Dieu ; mais vous devez rappeler votre attention à Dieu quand il le faut, et la retirer des sujets et matières des sciences (110) purement naturelles qui de soi distraient l'esprit de son souverain repos objectif, s'il ne prend garde à soi de fort près.

Par cette sainteté si laborieuse il faut que vous acqueriez vos sciences, vous humiliant, vous démettant et agissant ainsi partout, tant au-dedans qu'au-dehors. Il faut ainsi conserver l'esprit en son inclination amoureuse, savoureuse et jouissante au-dedans de lui-même, afin que toujours, au moins en quelque manière, on voit et appréhende Dieu simplement et avec profonde attention. Il n'y a point de doute que les saints n'aient ainsi étudié et pratiqué cet exercice si pénible. Il est distrayant, je l'avoue, mais patience : puisque Dieu désire cela de vous pour un temps, il faut vous sacrifier à sa divine volonté, et faire en sorte que le feu de votre amour et de votre suprême pauvreté d'esprit vous consume et vous réduise en cendres, comme un amoureux holocauste.

Il sera aussi fort à propos que vous vous fassiez exercer dans ce même amour à l'extérieur, en faisant une fois ou deux la semaine,

en particulier ou en public, telle pénitence qu'on voudra vous imposer ; et il sera très bon que vous vous attachiez très librement et amoureusement à cette pratique, d'autant que cela vous tiendra en bride quant à l'extérieur et vous rappellera à vous-même de vos saillies extérieures.

Rendez-vous plus que jamais attentifs à l'étroite observance des plus petites règles extérieures qui vous seront prescrites pour vous maintenir en bon ordre, vous trouvant à tout, tant aux exercices de l'étude qu'à quelque autre que ce soit.

Mais une difficulté sera dans la conversation avec vos semblables et avec vos frères d'exercice. Un vrai moyen sera de trouver bon tout ce qu'ils voudront, feront et diront, si ce n'était que cela causât du dommage, ou quelque inquiétude juste et raisonnable à votre esprit. Alors, voyant Dieu en eux et prenant tout de sa main, il faudra souffrir patiemment le mieux que vous pourrez, avertissant les supérieurs au plus tôt de ce qui se passe, sans crainte d'y faillir. Du reste, ne vous souciez que de vous, et non de ce qui se passe dans les autres, si ce n'était qu'on vous en interrogeât expressément. Rendez-vous doux, affable et communicatif à tous en bonne civilité, honnêteté et discrétion raisonnable, et en la très haute Charité de Jésus-Christ.

S'il y a quelques-uns dans la compagnie qui soient manifestement imparfaits, gratifiez-les de tout votre pouvoir, vous donnant bien de garde de les rabrouer ou de rebuter leurs sentiments ; s'ils ne vous semblent bon, il les faut dissimuler : cela est l'effet d'une bonne prudence. Bref, soyez tout à tous, vous changeant en la forme des particuliers, dans la Charité de Jésus-Christ, autant que la bonne civilité, honnêteté et discrétion le pourra permettre.

Si vous voyez quelques-uns par trop excéder, ne les imitez pas ; ne les provoquez pas aussi : c'est assez que tenant le juste milieu, et vous ordonnant en vous-même et à l'égard d'autrui, vous soyez toujours égal en toutes choses, non jamais plus ému d'une chose que de l'autre, et toujours exempt au-dehors et au-dedans des désordres et des passions déréglées.

Il faut que votre véritable amour et que votre humilité fasse que vous vous laissiez plutôt vaincre et surmonter en dispute que

de vous aheurter à vouloir supplanter les autres, sans omettre néanmoins de soutenir votre opinion en bon ordre, autant que la chose le requerra.

Enfin, dans l'exercice de l'étude, il y aura toujours, aussi bien qu'en tout autre exercice, des règles à observer, qu'autre que vous ne vous saurait prescrire. Néanmoins, si vous vous exercez en la manière susdite, vous ne sortirez jamais de vous-même par le moindre désordre ou passion que ce soit, que vous ne vous en aperceviez aussitôt, et dont aussi ceux qui seront illuminés ne soient touchés. Mais s'il arrivait que vous négligeassiez cette pratique, vous deviendriez tout ténébreux, errant d'esprit çà et là, en perpétuelle misère et inquiétude, et ne sachant plus à quoi vous attacher, d'autant qu'alors toute chose vous serait amère et sans saveur.

Ayez toujours grande compassion des plus faibles et moins capables. Ne soyez point de ceux qui passent le temps des récréations en vanités, distractions et gausseries, au mépris des uns et des autres ; et si vous ne pouvez autre chose, montrez au moins par quelque contenance que cela ne vous est point agréable, vous souvenant que tout le temps qu'on y emploie est très mal employé.

Il ne faut pas être lâche à l'étude, il y faut employer tout le temps ordonné. Pour les jours de fête, vous les devez (111) passer tout entiers à la piété et dévotion. Les autres jours, si vous vous sentez trop dépeint des espèces de vos études, supposé qu'il vous restât beaucoup de temps, vous pourrez faire quelque lecture très simple pour vous rappeler à Dieu.

Plusieurs pratiquent d'abord amoureusement cet exercice des études, craignant de perdre Dieu. Cela fait qu'ils veulent être totalement attentifs à l'étude et à Dieu tout ensemble, ce qui ne peut être. Il ne faut pas craindre d'être suffisamment attentif à l'étude et à la recherche et l'intelligence des sciences, pourvu que l'on ne s'y jette point de toute son affection et appétit, et ce sera assez d'avoir toujours une amoureuse crainte de l'excès, tant en la spéculation qu'en ses sorties.

Mais ce qui fait que plusieurs oublient Dieu dans leurs études, c'est que perdant peu à peu et insensiblement son amoureuse,

simple et lumineuse sagesse, ils se délectent, sans s'en apercevoir, d'eux-mêmes et des objets naturels, lesquels ils reçoivent scientifiquement par les sens, d'autant qu'ils sont naturellement doux et délectables à l'entendement naturel. Ensuite de quoi, comme ils sont accoutumés à cet oubli de Dieu et à se délecter des choses purement naturelles, dont ils contractent bientôt l'entière habitude, perdant celle de la simplicité interne et efficace, ils n'ont point de vergogne par après de dire que c'est par ce chemin et par ces objets qu'on va purement et simplement à Dieu. On ne saurait assez déplorer en cela la misère humaine et son grand aveuglement à percevoir le faux pour le vrai, déçue qu'elle est par les fallacieuses astuces des sens, qui, d'eux-mêmes et avec toute leur industrie, ne sauraient éclairer une âme. Au contraire, l'âme qui sera conduite par les sens ignorera toujours le vrai bien et ne le goûtera jamais ; elle n'aura jamais un libre accès aux influences de la sagesse divine, d'autant qu'elle ne se connaît point soi-même.

Ceci soit dit de ceux qui veulent vivre en bêtes ; car quant aux autres, toutes choses leur succéderont à bien et Dieu ne se dénierait point à eux. Comme ils sont craintifs et retenus en sa présence par le vif aiguillon de son Amour, il soulagera leurs peines, se communiquant amoureusement à eux. Il fera une partie de leur chemin, les enrichissant de lui-même, de sa sainteté et de ses dons d'autant plus abondamment qu'il verra leur fidélité et constance à l'aimer et le chercher avidement et en vérité. (Voyez sur ce sujet de l'étude des sciences les *Epîtres* ou *Lettres spirituelles* de l'auteur 30, 31, 32²⁷¹.)

271. Livre neuvième, *Recueil de plusieurs lettres spirituelles*, 638 suiv. : Lettre 30 : « Comme il faut cultiver l'esprit de sagesse divine dans l'étude des sciences » ; Lettre 31 : « Comme il faut étudier sans déchet de la sagesse divine » ; Lettre 32 : « Pratiques spirituelles pour un étudiant ».

Comment les religieux doivent exercer dans l'Esprit de Dieu la pauvreté ou mendicité, lorsque pour ce sujet ils sont envoyés à la campagne

Puisque nous avons volontairement renoncé à toutes choses pour vivre pauvres des biens de ce monde, il faut que nous voyions en quelle manière nous devons exercer incessamment notre vœu de pauvreté pour la gloire de Dieu, à l'imitation de son Fils unique, qui s'est fait indigent et nécessaire pour nous enrichir de sa pauvreté. Sur ce fondement objectif nous devons ordonner toute notre vie, tant extérieure qu'intérieure.

Et premièrement nous ne devons prendre toutes ces choses qui regardent le bien-être de notre corps que le plus écharnement²⁷² (quoique suffisamment) qu'il nous sera possible, afin que nous puissions, librement et sans obstacle, vaquer continuellement à Dieu de cœur et d'esprit, toujours répandus devant Sa divine Majesté comme une eau très odorante en sacrifice d'amour. En toutes choses, il faut éviter les extrémités du trop et trop peu, et demeurer dans le juste milieu autant que l'on pourra, comme au boire, au manger, au dormir, au vêtir et en tout ce que la nature désire pour sa commodité, se modérant dans l'usage toutes ces choses, afin que l'âme ne soit point empêchée en ses fonctions ni aggravée sous le poids de son corps ; car l'étroite liaison qui est entre l'un et l'autre fait que l'excès de la souffrance et des pénalités répand toute l'âme au-dehors et la jette dans le désordre. Néanmoins, comme c'est une absolue nécessité, il faut patienter et s'y soumettre avec discrétion, mais toujours il ne faut pas empêcher par aucun désordre extérieur l'oiseau, je veux dire l'âme, de voler, même continuellement, en son centre.

Encore que nous portions des corps de terre, il faut que nous vivions au-dessus des choses sensibles et visibles par le vol continu de notre cœur et de notre esprit à Dieu, et que nous n'ayons que le corps en terre, tandis que l'âme a sa conversation dans le Ciel. Car comme nous ne tenons la vie et toutes ses (112) dépendances que de Dieu, tant selon la grâce que selon la nature,

272. *écharnement*: parcimonieusement

nous sommes obligés de retourner activement en lui et de nous y refondre vivement, afin que nous puissions toujours de mieux en mieux acquérir et conserver sa divine similitude en toute notre vie et dans nos mœurs, nos gestes et nos paroles, et que nos prochains aussi bien que nous voient et savourent cela en nous avec profonde édification.

Pour ceux qui n'évitent le désordre que par motif d'honnêteté morale ou de la crainte des hommes, nous les laissons être ce qu'ils sont et faire à leur mode, pourvu qu'ils n'offensent ni Dieu ni les hommes par des actions grossières : c'est ce qu'on en peut espérer. Il ne faut pas que les enfants de l'esprit s'empêchent de leur exemple ni de leur pratique : ils doivent continuer leur chemin, laissant toutes choses être ce qu'elles sont, sans en rien attirer à eux ni en être dépeints si peu que ce soit, et doivent faire tout ce qu'ils font purement, joyeusement et avec simplicité, sans préjudice de la liberté de leur cœur et de leur esprit, n'appliquant leur attention et leur affection qu'autant qu'il est nécessaire à toutes les œuvres extérieures qui se peuvent faire avec facilité.

Ils doivent éviter fort soigneusement l'exemple de la conversation des hommes tout corporels et animaux, desquels on ne voit sortir que vie animale et toutes sortes de mouvements désordonnés. Car quoique ceux-ci paraissent en quelque façon connaître leur conversation, néanmoins leur vie et leur activité toute animale ne paraît que trop dans leur composition et immodestie, ne produisant même qu'avec désordre la science qu'ils ont acquise. Enfin ce sont gens rudes et ineptes pour l'intelligence des choses purement divines et de la sagesse divinement infuse.

De vrai, ceux qui ne sont point esprits par appétit et par exercice sont totalement effus en tout ce qu'ils font ; ainsi qu'on peut voir lorsqu'ils expriment leurs conceptions avec gestes de pieds et de mains, et de tout leur effort, tant au-dedans d'eux-mêmes qu'à l'extérieur, étant tout là-dedans par une effusion animale. Mais les vraiment spirituels ne craignent rien de tant que la moindre effusion d'eux-mêmes. Voire, ils appréhendent l'abord de ceux qui sont totalement effus, comme ce qui est capital ennemi de l'esprit. Ils demeurent vraiment abstraits en toute occasion, tou-

jours égaux de cœur et d'esprit, et tous les accidents de cette vie demeurent au-dehors d'eux, sans entrer au-dedans ni les pénétrer. Rien du dehors n'est totalement contraire à leur perfection, et quoiqu'ils désirent beaucoup la solitude de corps et d'esprit, néanmoins lorsqu'ils sont tirés par nécessité à l'action pénible et laborieuse, ils s'en acquittent avec plaisir, en la vue de leur amoureux Objet, de sorte que leur cœur et leur fond demeure non dépeint des images que l'on pourrait tirer de ces choses-là, par excès d'appétit et d'affection. Si donc l'homme spirituel est tiré à l'action, il verra par ceci comment il s'y doit comporter pour la bien faire sans détriment de sa solitude d'esprit.

Au reste, quoique parfois il soit violenté en soi-même à cause de l'activité du travail, néanmoins il fera toujours plus de cas de Dieu, qui le tire à soi par une affection interne, ou à tout le moins raisonnable, que de la peine qu'il souffre en son exercice. Car s'il aime vraiment, c'est en cela qu'il a trouvé le moyen de travailler pour Dieu. Que s'il se rend facilement et se montre fatigué et vaincu par les exercices pénibles et difficiles, c'est un indice très certain qu'il n'a l'amour qu'en désir et dans les paroles, et non dans le cœur et aux œuvres. Je ne veux pas dire qu'on doive être de fer et de bronze dans la souffrance et dans les exercices fâcheux et importuns ; mais si²⁷³ l'homme est amoureux au-dedans de soi-même en vérité et fidélité, l'effet en paraît toujours au-dehors. On voit en lui une vigueur et une générosité d'esprit qui lui fait aisément tout entreprendre avec défiance de soi-même et avec une parfaite et entière confiance en Dieu. Car il sait que Dieu ne lui refusera jamais son secours en ce chemin, si difficile qu'il soit. De là est qu'un tel homme fait toutes choses comme il faut et sans appréhension désordonnée dans les événements contraires à la nature, d'autant qu'il est assuré que Dieu est amoureusement pour lui en toutes choses, prospères et adverses.

Le fol qui exalte partout la folie n'est pas ainsi. Il est comme la poussière que le vent jette de part et d'autre sur la terre avec effort et impétuosité, et toutes occasions le surmontent et l'abattent.

273. Nous corrigeons « aussi » en « si ».

Mais l'autre, *comme un arbre planté sur le courant des eaux*²⁷⁴, prospérera partout sans qu'il se trouve un seul de ses désirs qui (113) périsse. Ce sont là toujours les feuilles verdoyantes de cet arbre qui portent en sa saison des fruits pleins de maturité et très agréables à Dieu. Ces personnes font toujours bien toutes choses, et c'est d'eux que le Saint-Esprit dit ces paroles : *Dites au juste que tout va bien pour lui, qu'il mangera le fruit de ses travaux*²⁷⁵.

Ils savent par savoureuse expérience ce que dit saint Augustin, qu'afin que l'homme soit quelque chose, il faut qu'il se convertisse de cœur et d'esprit à Dieu qui l'a créé. Se divertissant de Dieu, il devient froid en l'amour du souverain Bien ; et s'en approchant par continuelle conversion, il devient fervent en la poursuite de tous les effets de son amour. Enfin l'éloignement de ce souverain Bien produit les ténèbres ; et l'approche qu'on en fait les dissipe par la lumière très excellente qu'il communique libéralement à l'âme ; et par cette expérience on connaît que le bien de tous les hommes consiste à s'unir à Dieu. Quand on s'attachera totalement et incessamment à lui, on ne trouvera ni travail ni douleur : on aura en lui une vie pleine de lui, car il est vrai que ce qu'il remplit de soi est hautement élevé en esprit, bien loin par-dessus le sensible et le visible, par un entier recueillement de toutes ses puissances.

L'esprit vide de Dieu et du saint Amour est extrêmement onéreux et à charge à soi-même ; il ne lui peut arriver que mal et que peine en toutes manières sans cet amour réciproque ; et toute l'abondance des plaisirs créés, licites et honnêtes, et qui ne sont point Dieu, tout cela ne lui est que disette et que langueur très amère. On a donc raison de dire aux hommes qu'ils s'approchent tous de Dieu de toutes leurs forces et de tout leur amour, et que par ce moyen ils auront tout bien dans le bien de Dieu ; au défaut de quoi ils demeureront malheureux en eux-mêmes, gisant en tous maux d'esprit. Sans doute c'est bien la raison et la justice qu'à²⁷⁶ tous ceux qui l'ont malheureusement laissé pour suivre leurs ins-

274. Ps 1, 3.

275. Ps. 127, 2.

276. *Sic.*

tincts naturels, soient aussi malheureusement laissés à eux-mêmes pour être la proie et le sujet de toutes sortes de malheurs.

Mais pour parler particulièrement de ce que j'ai entrepris, s'il faut que vous exerciez votre vœu de pauvreté en mendiant votre vie, ce vous est le plus grand honneur qui vous puisse jamais arriver. Ah ! Que j'aimerais bien mieux être ainsi honoré en imitant le cher Époux de mon âme fortement dans la pauvreté et dans cette peine, que de me voir honoré des plus hautes charges, plein d'éclat et de lustre, et suivi d'acclamations populaires ou même des louanges des doctes. Hélas ! l'effet de tout cela n'est que le vent et qu'un faux chatouillement des oreilles ; tous ces honneurs sont totalement faux et mensongers.

Ah ! que c'est un grand paradoxe aux fols qui dédaignent cette action humble, basse et ravalée, estimant que ces simples religieux qui vont à la mendicité ne sont à leur respect que de pauvres bêtes, toujours disposées à porter le faix ; ce qu'ils n'ont pas de honte de dire souvent et en leur absence, et même lorsqu'ils sont présents, tant ils sont malheureusement forcenés de leur diabolique superbe. Mais bon Dieu ! quelle distance il y a entre les uns et les autres ! Car les uns servent au péché et aux idoles de leur amour-propre, et les autres servent à Dieu infini d'un amour excellent. Je tire cette conclusion que c'est le plus grand honneur que le religieux puisse recevoir des anges et des hommes, que de s'employer comme il faut à l'exercice de la pauvreté et de la mendicité.

Il ne laisse pas néanmoins de s'en trouver qui, au lieu de tirer le profit qu'ils pourraient de cet exercice, sont de si bas aloi et si terrestres qu'ils y passent les semaines et les mois entiers sans en rapporter aucune utilité pour leur âme, parce qu'ils le font à regret. D'autres, quoique bien contents de travailler, demeurent dans leur grossière simplicité et stupidité, sans diriger, sinon rarement, leur travail à Dieu, ne sachant pas qu'il n'y a homme si grossier qui doit oublier Dieu pour un temps tant soit peu notable. Or comme cette action de soi est laborieuse, cela même les doit provoquer à se sacrifier fréquemment à Dieu avec leur labeur et leur peine, afin d'en adoucir la rigueur.

En effet, celui qui est ardemment désireux de Dieu tâche de le trouver et de le conserver partout. Il se représente toujours la vie et la Passion de Notre Seigneur, ses pénalités, ses travaux, ses mépris, ses confusion, affronts et ignominies qu'il a reçues des hommes pour nous faire dieux d'une façon admirable, pourvu que nous nous souvenions fréquemment de lui avec une compassion amoureuse. Il n'est pas nécessaire pour cela d'être docte ni d'être pourvu d'un rare esprit. Il suffit (114) d'avoir une bonne volonté et être bien véritable à son endroit.

Ceux qui ne se sentent pas tirés à la récollection et qui sont distraits et divertis par la stabilité de leur cœur et la vivacité de leur nature, doivent appliquer leur jugement et leur attention à former vocalement entre Dieu et eux les considérations qui leur seront plus convenables, et les dilater à longue haleine. Cela enflammera leur cœur assez délicieusement et leur servira d'oraison mentale. Ils formeront donc leur colloque affectif sur l'infinité de Dieu en sa nature : comme il mérite infiniment d'être aimé, comme les créatures sont faites pour cela, comme les plus nobles d'entre elles portent son image et sa semblance, à savoir l'ange et l'homme, et sont obligées pour ce sujet de recouler en lui de tout leur cœur, de toutes leurs pensées et de toutes leurs affections ; comme le péché détourne les hommes de cela par la force qu'il a sur eux, si Dieu ne leur donne son secours actuel et une bonne volonté de lui correspondre de tout leur pouvoir. Bref : qu'y a-t-il dans toutes les choses visibles, qui ne nous représente les perfections divines ?

Sans doute il faut croire que l'homme est très nu, très pauvre et très aveugle, qui ne s'applique point à ceci par amour actuel. Car il n'y a personne qui, à moins que d'être du tout sans amour et sans dévotion, ne puisse faire ainsi, spécialement s'il a ouï former là-dessus quelques dévots discours. Ô froideur ! ô langueur ! ô misère des hommes, qui n'ont ni sens ni esprit pour ces vérités ! Parlant même des plus judicieux, la difficulté leur en fait perdre le goût. Ainsi ils ne savent jamais ce que c'est que la douceur de cette divine manne, qui ravit tous les esprits amoureux, les rendant possesseurs de Dieu.

Les bons enfants du Carmel exerçant leurs vœux de pauvreté s'animeront l'un l'autre de ces motifs lorsqu'ils seront en chemin, formant sur ces considérations diverses sortes d'affections et de sentiments afin d'allumer en leur cœur le feu d'amour avec une cordiale et ardente dévotion. Celui qui sera plus judicieux animera l'autre, et le plus ardent en amour enflammera celui qui le sera moins, sur les matières tirées de l'infini trésor d'Amour éternel que Dieu a mis en évidence lorsqu'il s'est abaissé à nous par un Amour infini, afin de rendre les anges et les hommes tout brûlants de son Amour, et qu'ils le puissent éternellement louer et bénir dans sa jouissance éternelle et en la plénitude de sa félicité. Que si ces pieux mendiants sont également touchés d'Amour et élevés en esprit, ils s'entraineront facilement sur ceci, et trouveront dans ce petit raccourci pleinement de quoi satisfaire à leur désir.

Mais à quoi tant raisonner pour animer les lâches et les tièdes à s'acquitter de l'obligation qu'ils ont d'aimer Dieu également partout, autant dans la difficulté que dans la facilité ? Hélas ! celui qui ne s'y porte qu'à force de persuasion, sans une forte et efficace sagesse divine, est aussitôt déjeté et totalement diverti de son premier désir, parce qu'il ne saurait supporter la nue présence et action de Dieu au plus intime de son cœur et de ses puissances. Mais celui-là a traversé une grande région, qui est pénétré de Dieu en esprit d'Amour simple et unique. Il semble que par la persuasion vivement efficace et pratiquée avec persévérance, on arrive à grandes choses ; mais ce n'est pas à cela qu'il faut attribuer cet avancement : c'est aux attouchements que Dieu fait au cœur et aux basses puissances de l'âme, pour récompenser l'humble et amoureux travail de ses nouveaux serviteurs.

Or, descendant maintenant à choses plus particulières, je dis que celui qui fait l'exercice de la quête et de la mendicité religieuse doit premièrement, s'il est prêtre, avoir un ardent désir de dire la messe tous les jours ; que, s'il ne le peut aux jours communs sans préjudice de son emploi, sa bonne volonté suffira devant Dieu pourvu qu'il la dise aux fêtes et dimanches avec tout le soin et la dévotion possibles.

Deuxièmement : au matin il doit prendre son temps pour dire au moins une partie de son office, en sorte que après dîner il ne lui reste que Vêpres et Complies à dire, car je suppose que le soir précédent il a dit Matines avant que se coucher, ce qui se doit aussi observer par les frères tant du chœur que laïques.

Troisièmement : pour l'oraison mentale, il suffira qu'un chacun exerce son esprit et l'occupe comme il faut intérieurement avec Dieu.

Quatrièmement : les jours de fêtes et dimanches, si celui qui est prêtre n'a pu dire la sainte messe, ni le frère y assister, l'un et l'autre l'entendra et y communiera, s'il est possible. (115)

Cinquièmement : il n'est pas de nécessité à ce jour-là d'être à Vêpres, pourvu qu'ils vaquent à l'oraison deux fois le jour quand ils sont arrêtés, nonobstant leur occupation intérieure pendant le reste du jour.

Sixièmement : si on a davantage de temps libre, on le peut employer à quelque pieuse et dévote lecture, par exemple du livre de *L'Imitation de Jésus-Christ*, ou autre semblable. Celui qui est bien jaloux de l'honneur de Dieu et du profit de son âme s'efforcera toujours de récompenser²⁷⁷ aux fêtes et dimanches le temps perdu pendant la semaine.

Septièmement : ceux qui sont plus simples et qui ont moins d'ouverture d'esprit doivent toujours avoir quelques oraisons jaculatoires à darder au cœur amoureux de Dieu ; ils en trouveront de toutes faites dans les livres, ce qui même sera propre pour ceux qui sont lettrés. Néanmoins si le feu est vivement allumé au cœur des uns et des autres, il produira incessamment son effet.

Huitièmement : la prudence est nécessaire en toutes nos actions. C'est pourquoi aux jours de jeûne, si le religieux qui mendie actuellement par la campagne a nécessité du souper, il doit dire tout haut et librement sa nécessité, n'ayant pas dîné à suffire, et que son travail le dispense du jeûne. Néanmoins qui-conque pourra jeûner fera bien, et dans la nécessité ce sera acte

277. *récompenser* : dédommager, réparer les pertes passées. (On dirait aujourd'hui « compenser ».)

de prudence de manger plutôt en particulier, afin de ne pas scandaliser les faibles.

Neuvièmement : il est vrai que tout ouvrier est digne de son salaire et que, pour la semence de la Parole divine que l'on jette dans le cœur des fidèles, on peut justement mendier d'eux de quoi sustenter sa vie dans cet exercice-là. Mais malheureux sont ceux qui ne font cela à autre dessein que de recueillir beaucoup, et pour manger. C'est rendre la Parole de Dieu sordide, et sans aucun fruit des âmes.

Il est bien à craindre que plusieurs ne se prêchent eux-mêmes et non Jésus-Christ, dans le large de leurs propres intentions, doctrines spéculées, descriptions, afféteries, discours profanes et narrations de fables. Hé Dieu ! que faut-il tant à un peuple inculte et grossier, qui n'a besoin que d'être instruit et catéchisé ? Ne le devrait-on pas faire aussi simplement que les auditeurs sont grossiers à comprendre les choses de la foi, moralisant d'une manière intelligible sur l'Écriture Sainte, et rapportant des exemples et des histoires qui touchent les cœurs ? Il n'est point besoin, ce me semble, de tant de doctrine pour cela. Il suffit, avec une médiocre doctrine, d'être simple, humble, dévot, sage, modeste et de bon exemple, ne prêchant rien qui ne doive fructifier au cœur du simple peuple et qui ne soit comme une douce et divine manne pour sustenter leurs âmes.

Tel doit être le prédicateur désireux de Dieu et zélé pour fructifier dans la vigne de son Maître par son petit travail, qui, sans le secours de la grâce et l'abondance du Très Saint Esprit en lui et en ses auditeurs, se doit croire un serviteur et un instrument très inutile. Sans ces conditions et hors de cet ordre, la science, tant ici que dans les écoles, enfle et n'édifie pas. L'homme qui désire être vu et applaudi ne se plaît qu'à délecter et chatouiller les oreilles, et non à poindre les cœurs.

Le vrai prédicateur doit être touché le premier, et puis il touchera aisément les autres par ses paroles vives et enflammées. Et quel fruit pourra faire un prédicateur qui dans la chaire semble dire d'or et dont les mœurs et la conversation sont profanes ? Ce n'est pas assez qu'un religieux ne soit point si grossièrement et si

sensuellement répandu hors de soi. S'il n'est très vertueux et maître de ses passions, son travail sera sans fruit et sans effet ; et s'il a assez de conscience, il sentira toujours qu'elle lui fera ce reproche au-dedans de soi : *Médecin, guéris-toi toi-même*²⁷⁸. Croyez-moi que c'est un grand mal de voir en cette action un homme incompasé au-dedans de soi, et la vie duquel ne prêche aucunement. Cette sorte de gens sont indignes de cet admirable emploi, et Notre Seigneur leur darde abondamment ses vives répréhensions dans la Sainte Écriture et par la bouche des saints Pères.

Un autre devoir du prédicateur mendiant et évangélique est de consoler ceux de chaque maison qu'il visite, les animant à la dévotion par quelques pieux discours, dans le peu de temps qu'il est chez eux, en sorte que toute leur vie ils s'en puissent souvenir. Il doit les exhorter à la patience dans leurs travaux, à vivre et mourir en l'observance des commandements de Dieu, dans sa crainte et dans l'horreur du péché, leur inculquant cela le plus vivement qu'il lui sera possible.

Si on lui présente à boire et à manger, il l'acceptera humblement dans sa nécessité, faisant la bénédiction et rendant (116) actions de grâce à Notre Seigneur. Il recevra les aumônes, sans réfléchir s'il y a peu ou beaucoup, avec humble remerciement, et assurera ses bienfaiteurs qu'ils ont part aux prières de tous les religieux de la maison.

Il prendra garde que ceux qui le conduisent n'excèdent pas au boire. Car ce serait une grande indignité à un religieux de les laisser s'enivrer par défaut de charitables remontrances. Tout de même il les empêchera d'être incivils au manger. Il excitera ces conducteurs à la crainte de Dieu et à le servir, les entretenant par le chemin de bon discours, leur enseignant à faire la direction de leurs œuvres à Dieu, à garder ses commandements, haïr le péché, examiner leur conscience, entendre la sainte messe aux jours d'obligation. Il leur montrera une cordiale affection, les traitant avec douceur et bénignité, s'informant de leurs peines et afflictions et les consolant là-dessus.

278. Lc 4, 23.

Supposé qu'il fasse rencontre de personnes qui le veuillent surprendre et le forcer d'excéder au boire, il ne le fera pas non plus en cette occasion qu'en tout autre lieu, se tenant toujours aux règles de la pure nécessité. Autrement quel désordre serait-ce contre l'honnêteté et la gravité religieuse, de se laisser vaincre à ces importunités ? Si jamais on doit être résolu, c'est dans cette tentation ; et plus on est grave et relevé, plus on doit se retirer de ce désordre et faire quelque sorte de violence pour se dégager de la compagnie. On pourra alléguer pour raison de sa retraite qu'on a très expressément à faire ailleurs, ce qui sera toujours vrai puisqu'on a d'ordinaire à prier Dieu et à éviter les occasions du péché. Si la compagnie est de personnes de haute condition, il demeurera dans sa modestie, ne pouvant pas mieux, avec abstraction de ce qui se passe devant lui, et tâchera de se dégager de là au plus tôt.

J'ai dit ci-devant quelque chose de ceux qui font cette œuvre d'obligation qui est la mendicité religieuse, plutôt par acquit et à regret qu'amoureusement en la vue de Dieu et de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, d'infiniment riche, s'est fait très nécessaire afin de guérir notre superbe et notre corruption²⁷⁹. Grâce à sa bonté, il ne se rencontre pas dans les corps²⁸⁰ bien réglés plusieurs personnes de cette trempe, ni encore moins de ceux de qui je parlerai ensuite de ceci. Mais pour obvier au futur, je dis que ces personnes veulent être nourries du travail des autres sans y contribuer de leur peines, plutôt semblables, si je l'ose aussi dire, à ces animaux qui n'aiment que l'auge et la voracité, qu'à de vrais pauvres mendiants imitateurs de Jésus-Christ.

C'est chose étrange de voir le soin qu'ils emploient à leur traitement et à leur vêtir, sans vouloir que rien leur manque dans le plein de leur bien-être, [chose] dont ils devraient faire extrême conscience, puisque c'est manger le labeur et les sueurs des vrais pauvres et boire indignement le sang du Crucifix²⁸¹. Cependant ils marchent effrontément et tête levée, sans vergogne et

279. Cf. II Co 8, 9.

280. *corps*: ici, communautés religieuses

281. *Le Crucifix* désigne ici le Crucifié, et non l'objet de piété qui le représente.

sans pudeur de mener une vie si licencieuse. Il s'en peut même rencontrer qui sont dans l'éclat aux yeux des hommes, qui non seulement n'ont jamais vaqué à cet exercice de la mendicité, mais encore qui n'ont point porté le fardeau des choses difficiles de toute leur Règle, spécialement où il faut se contrarier soi-même, vivant le plus au large qu'il leur est possible. Ah ! Que c'est grande pitié de voir un religieux sensuel, adorateur de soi-même, qui n'est propre qu'à murmurer, gausser, contrefaire les gestes d'autrui, et dont la langue darde ses pointes mortelles contre tous, sans que personne en puisse être exempt.

Que dirons-nous de certains autres, qui dans cet emploi de la mendicité religieuse se rendent importuns, avares et comme oppresseurs, à qui les pauvres villageois ne peuvent jamais satisfaire, se forçant par leur discours artificieux de tirer de l'huile d'un caillou de sorte qu'il est impossible à ces bonnes gens de s'en défaire qu'ils n'aient entièrement contenté ces sangsues avides, qui tâchent de tirer toute leur substance ? Voyez où en est venue la corruption des hommes et du sanctuaire de Dieu. On peut penser quel profit spirituel cette sorte de religieux peuvent faire au peuple. On me dira que si on n'use d'industrie, on ne rapportera rien à la maison. Le prétexte est spécieux, et nous porterait facilement dans l'avarice et dans la convoitise, qui serait une chose très abominable. Hélas ! Dieu bénirait d'une merveilleuse manière le peu que nous aurions mendié pour son amour et dans sa vive représentation. Tout ce qui est fait en autre esprit n'est qu'effet de matoiserie et de nature.

Mais au reste, vous qui êtes religieux, n'auriez-vous point de honte de vous rendre si vils, si mesquins et si vénaux ? Quel (117) salaire devriez-vous attendre de Dieu pour votre travail ? Sans doute non autre que de lui rendre un compte très étroit des impiétés que vous auriez commises en cet emploi. Vous ne devez pas croire qu'on vous doive traiter autrement que les pauvres qui mendient de porte en porte, et si vous manquez d'entrer dans ce sentiment, vous vous rendrez insolents envers Dieu et envers les hommes, et insupportables à vous-mêmes. Ce n'est pas que le peuple soit si grossier et si peu courtois qu'il vous veuille traiter

de la sorte ; car d'ordinaire on voit qui font leur possible pour vous donner selon leurs moyens, et souvent beaucoup plus qu'ils ne peuvent. Mais aussi ne faut-il pas arracher le morceau des mains de ceux à qui, pour leur extrême pauvreté, vous devriez plutôt donner l'aumône que la recevoir d'eux, ou au moins ne leur rien demander, acceptant avec amour et cordialité la bonne volonté dont ils sont pleins à votre endroit.

Or sus, que ce qui est saint le devienne encore davantage ; et ce qui ne l'est pas le devienne encore moins²⁸². Le sort de l'un et de l'autre se trouvera après la mort, mais très différents, comme d'un contraire à l'autre. Que s'il faut que ce qui est impur descende en purgatoire (Dieu le préserve d'aller plus bas), il sera jeté au plus profond de ce feu, pour y brûler incessamment ; et ce qui est saint aura une joie incomparable et un contentement indicible dans l'éternité. Ô maudit fleuve de coutume invétérée dans les hommes, quand te dessécheras-tu ? Jusques à quand le respect humain aura-t-il tant de pouvoir sur les âmes que de les ravir dans la bestialité sans frein et sans ordre, au mépris du culte divin ? Jusques à quand les hommes seront-ils privés de raison, vivant d'une manière profane, même dans le sanctuaire de Dieu, à la ruine des uns et des autres ?

Je ne parle qu'à vous, ô hommes qui n'êtes ni chauds ni froids, mais qui demeurant dans la tiédeur, êtes sur le point d'être vomis de la bouche de Dieu. Est-ce pour cela que vous êtes entrés en un si saint état, pour y vivre au plein de vos appétits, et non selon l'ordre de Dieu et de vos règles ? Savez-vous ce que c'est que l'obéissance ? Peut-être ne l'avez-vous jamais faite qu'à l'extérieur, faisant vos œuvres sans aucun esprit. Vous êtes exacts à borner et limiter votre obligation envers Dieu ; à raison de quoi il arrive souvent que vous ne lui donnez rien du tout, et Sa divine Majesté vous laisse dans ce malheureux désarroi, en sorte que vous passez votre vie dans le plein de tout votre plaisir, autant que les occasions vous sont favorables. C'est ce que le démon se réserve d'alléguer contre vous au point de la mort, à votre

282. Cf. Ap 22, 11.

effroyable confusion. Ô Dieu ! que vous voudriez, à cette heure-là, avoir vécu saintement ! Mais il ne sera plus temps. C'est pour quoi résolvez-vous dès cette heure à vivre autrement, selon votre devoir et selon l'exemple de vertu que vous donnent les saints religieux qui tendent à la plus haute perfection.

Avis pour la direction d'un bon confesseur

Les livres sont pleins de diverses règles pour discerner les péchés, adresser²⁸³ les pénitents et savoir ce qu'un bon confesseur doit faire et éviter en ce qui concerne le moral de sa vie et de son ministère. Mais le confesseur, comme spirituel, ne trouve pas partout des règles et enseignements pour sa conduite dans la direction des âmes. Il se doit acquitter de cet emploi en la vue de Dieu et de sa volonté, [40n4, 39v°] et en son amour, faisant aux uns office de médecin et aux autres de chirurgien : s'appliquant à reconnaître la cause des maux par le dedans, ordonnant la médecine, traitant les plaies selon la nécessité et y employant tantôt l'huile, tantôt le sel, le vinaigre et autres sortes de remèdes, soit lentifs, soit acrimonieux²⁸⁴, selon sa science et sa prudence.

Mais afin de ne point tirer à lui la boue des apostèmes et des plaies de ses patients, et ne point affecter, ou pour mieux dire, infecter son cœur de telle misère et pourriture, il faut qu'il ne considère que l'âme seule, et sa beauté ou sa laideur, qui doit être réparée et rétablie en sa première beauté. Ces deux considérations de la beauté et de la laideur de l'âme me fourniraient amplement de quoi lui donner instruction ; mais faisant abstraction de cela, je dis pour maintenant que le confesseur doit envisager l'âme en toutes ces deux qualités, excellemment et éminemment, d'une vue simple et abstraite, avec le sentiment de ces deux états de laideur et de bonté, de corruption et d'incorruption, de péché et de justice, d'impureté et de pureté, d'inimitié et de grâce, amitié et réconciliation avec Dieu.

283. *adresser* : diriger

284. *Lentif* comme l'huile, *acrimonieux* comme le vinaigre.

Il faut que dans ce ministère il soit si circonspect et si attentif à ce qu'il doit à la (118) pureté et intégrité de son cœur et de son âme, que de tout ce qu'il entendra, il n'en tire rien à soi dont il puisse par après être dépeint et touché, comme font certaines mauvaises [40r°] espèces et figures. Je sais que cela est fort difficile à notre commune misère et que, nonobstant toute attention et circonspection, on demeure souvent englué, non par affection, mais parce qu'il a fallu se rendre attentif au discernement et au remède des maux et des plaies du pénitent. De sorte que cela vient plus de l'action intellectuelle et de la spéculation que de la volonté. Il est, dis-je, très difficile de demeurer parfaitement libre en soi-même après cette cure. Mais quoi ? La misère humaine est telle ; l'entendement humain a ses bornes et ses limites. Néanmoins, quoiqu'il y ait en cela quelque espèce de nécessité, il faut faire en sorte qu'on n'y perde rien du sien, ce qui se fera facilement par le moyen que j'ai donné.

Mais on y remédiera encore mieux si, devant et après cette action, on est occupé d'un bon et vigoureux exercice qui tienne l'âme fidèlement attentive à Dieu, plus par amour que par la pratique des vertus comme telles. Car elles n'ont pas tant de force pour le parfait et simple recueillement du cœur, que l'amour accompagné des vertus, et qui excède toujours toutes les vertus. Cet amour est simple, uniforme, non multiplié ni multipliant ; et étant acquis [40v°] à force de fluer activement et amoureusement en Dieu, il rend son sujet tranquille, recueilli, large et étendu au-dedans en appétit, très disposé à goûter et savourer l'Esprit divin et ses divines irradiations et illustrations, qui sont d'une saveur et d'un goût incomparable.

Voilà en somme l'effet du vrai Amour divin dans une âme qui en est touchée. Que si, sans cet Amour exprès, l'âme ne s'exerce que selon les vertus ou selon la raison, elle sera toute sa vie languide et défectueuse et ignorera perpétuellement la source de tous ses maux, qui est qu'elle ne réfléchit que sur soi et qu'elle ne veut, quoiqu'indirectement, que son propre bien parce qu'il lui plaît, sans se soucier du bien propre de Dieu en elle. Cela est ignoré de la troisième partie des bons, qui se trouvent tout agis-

sant au-dehors dans les exercices de l'action, ignorant les vrais et solides exercices de l'esprit par lesquels on devient divin et on arrive à sa bienheureuse fin qui est Dieu, en très peu de temps et par un très court chemin.

Or les exercices de l'amour interne sont : *imiter* ; *gémir amoureuxment au- dedans* [41r^o] ; *regarder, conformer, unir*. Et tout cela avec persévérance, de tout soi, en tout et partout. Quant à l'extérieur, les exercices sont : *fuir* la conversation inutile et tout ce qui ne fait point à sa perfection, sauf toujours ce qui est de pur office et de pur bien-être ; *éviter* toujours toute sorte de singularité, comme la peste de l'esprit. *N'entendre* qu'avec indifférence toutes choses sans s'y attacher, conformément au dire du Sage : *N'attache pas ton cœur à tout ce qui se dit*²⁸⁵. C'est-à-dire qu'une telle vie doit être abstraite et éloignée des choses matérielles et sensibles qui ne sont point à propos, et qui sont sans profit et sans utilité ; autrement on serait toujours pris et empêché en soi-même, et non jamais purement libre de tout son cœur et de tout soi pour se pouvoir incessamment convertir à Dieu, vigoureusement, pleinement, amoureuxment, sans obstacle ni empêchement quelconque.

Ah ! que tout cela est aisé à dire, et que c'est tôt dit ! Mais difficile à celui qui ne travaille pas à bon escient, et incompréhensible à celui qui est vide des sentiments de Dieu. [41v^o]²⁸⁶. Il n'est rien tel que de vivre ainsi à Dieu, s'élever vers lui incessamment, et le soutenir en amour et en humble patience, en raison amoureuse, ou bien en raison d'amour éminent, qui excède toute manière de raisonner basement. Il faut aimer du plus haut amour, auquel parviennent par la grâce de Dieu les plus excellents hommes, selon la mesure de la même grâce, et selon notre petite portée, laquelle Sa Majesté ne désire point excéder²⁸⁷. En tout ceci, et en

285. Nous n'avons pu retrouver à quel verset biblique Jean de Saint-Samson fait ici allusion.

286. Donatien s'écarte du ms et le début de 41v^o est incertain.

287. Ici Donatien laisse de côté des phrases obscures de sa source : « Hé ! Que tout cela est aisé à dire, et que c'est tôt dit, mais difficile à qui ne travaille à bon escient, et incompréhensible à celui qui est vide des sentiments de Dieu en soi-

toutes semblables pratiques, tirées et réduites selon la simplicité du pur fond, on aura suffisamment de quoi se mettre en chemin, commencer, s'avancer et profiter de plus en plus, voire se perfectionner jusques au dernier point de toute perfection, s'il faut ainsi dire. C'est pourquoi il se faudra vivement attacher à toutes ces pratiques, qui toutes ne sont qu'une seule chose, réduisant toujours par une forte occupation d'esprit toutes les puissances en l'unité même du cœur et du fond.

Bref, le confesseur n'a rien à craindre, pourvu qu'il se veuille exercer fidèlement et excellemment au-dedans de soi, selon le pur amour de Dieu. Par cet amour, il (119) surpassera toutes choses et soi-même, sinon toujours et sans discontinuation, au moins toutes fois et quantes qu'il se retirera vivement en Dieu, non par des discours purement intellectuels et spéculés, ainsi que font le commun des hommes, qui gisent toute leur vie au-dehors et dans les choses créées, mais par exercices affectueux et amoureux, par le moyen desquels les saints hommes demeurent pleinement possesseurs de Dieu et d'eux-mêmes, et perdus tant à eux qu'à toutes choses créées. Que s'il en tire parfois quelque chose à lui, à cause de sa faiblesse et infirmité, comme il ne se peut pas autrement, il surpassera incontinent cela et l'anéantira en la force de son vigoureux amour. [42r^o]²⁸⁸

Or pour se convertir incessamment et entièrement à Dieu, ainsi que doit faire celui qui est employé à ce ministère, et pour le faire en vérité de cœur et d'esprit, il faut très soigneusement faire mourir toutes les mauvaises pensées et affections naturelles, animales et raisonnables, pour pouvoir paisiblement et en repos occuper son cœur en Dieu seul. Car on ne saurait dire combien de désordres et empêchements nous arrivent des mauvaises pen-

même selon ceci ! Cela se pourra assez voir par ce que j'ai dit en l'exercice. Ainsi il faut faire ou ne faire point, être ou n'être point, et ainsi vivre ou bien mourir, et rien n'est tel et ne sera jamais tel que de vivre ainsi, ou mieux encore à Dieu, s'excitant de lui puissamment et excellemment, et le soutirant en amour et humble patience, en raison amoureuse, ou bien en raison d'amour éminent excédant toute raison raisonnant basement. »

288. Ici Donatien quitte sa source.

sées volontaires, puisque même parfois celles qui sont bonnes de soi sont entre-deux et séparation entre Dieu et nous ; en sorte qu'à cause cela nous ne pouvons parfaitement et sans discontinuation nous unir à lui selon notre devoir.

Je ne m'étendrai pas sur ceci plus sensiblement ni plus grossièrement, je répéterai seulement qu'il ne faut pas négliger d'occuper ordinairement et fortement son cœur et son âme de Dieu et en Dieu, afin que qu'on ne se fasse pas faire la guerre par sa propre nonchalance. Je veux dire lorsqu'on sera occupé aux confessions ou dans les autres choses, où plusieurs mauvaises espèces se présentent à nous par nécessité. Il faut, dis-je, hors de là, combattre non seulement les mauvaises pensées, mais encore assez souvent il faut refuser l'entrée de notre esprit aux meilleures qui soient au-dessous de Dieu. Toutefois lorsqu'on se trouvera occupé sans sa faute manifeste, on les endurera en Dieu et à sa suprême gloire, comme une croix et une espèce de martyr, autant de temps qu'il plaira à Sa divine Majesté, voire en l'éternité, s'il lui plaisait, sans s'en procurer aucunement la délivrance.

Mais il faut que je dise ici assez au long quelque chose qui n'est pas de moindre importance. C'est que certains confesseurs qui entreprennent la conduite des âmes se font voir manifestement tels qu'ils sont, à savoir ignorants, aveugles et défectueux en la connaissance et conduite des esprits. Ils se jettent dans cet emploi avec précipitation, à raison de l'extrême désir qu'ils ont d'avoir le crédit et la réputation de personnes spirituelles. Mais ce sont aveugles qui conduisent d'autres aveugles, qui tiennent la voie des ténèbres et de l'erreur, et ne connaissent point la voie de la vérité. De sorte qu'ils prennent l'apparent pour le vrai, et l'ombre pour la figure et la réalité, s'englant tous ensemble dedans la fausse liberté et sensuelle amitié les uns des autres.

Vous les verrez tout un jour, par manière de dire, en quelque coin ou détroit²⁸⁹ parler bouche à bouche, s'entretenant ainsi et fomentant leur sensualité spirituelle, sous apparence d'esprit et de dévotion. Cependant ce n'est qu'une totale effusion en babil et en

289. *détroit* : lieu resserré, passage étroit

paroles de néant, sur tout quoi ces pauvres gens font le plus grand fondement du monde, s'engageant de plus en plus en leur erreur et fausseté, et en leur ignorance, ténèbre et sensualité d'esprit.

Il s'en trouve entre ceux-là qui châtient et macèrent grandement leur corps en tous sens, à quoi ils se plaisent si fort — pour la grande sainteté qu'ils pensent être en cela — que qui les voudrait seulement modérer en leurs exercices accoutumés, ils ne le permettraient jamais ; et dès leur premier mouvement on les verra insulter et bondir, disant qu'à Dieu ne plaise qu'ils quittent cela. Enfin ils se délectent tellement en ces exercices d'austérité qu'ils (120) y constituent leur repos et leur dernière fin, et cela leur plaît davantage que Dieu, de sorte qu'aucun ne les peut tirer de là, pour si peu de temps que ce soit, en quelque autre pratique.

Ce sont ces personnes qui se ravissent incontinent de la conduite des autres, et on peut penser quel aveuglement et misère se trouve en ces conducteurs. Car le diable, sous cette belle apparence et couverture, fait avantageusement ses affaires et ne se soucie pas tant de leur faire faire des plus grands maux à l'extérieur, pourvu qu'il les entretienne en leur sensualité d'esprit, et qu'ils s'aveuglent de plus en plus en leur superbe, présomption et propre complaisance. De vrai, ignorant comme ils font les péchés qu'ils contractent et dans lesquels ils gisent, ils ne se reconnaissent nullement pécheurs au-dedans, et s'ils se disent tels, c'est par faste et vanité ; en quoi même ils se chatouillent et se délectent subtilement et indirectement, sans le connaître (ce qui ne les excuse pas), tel étant l'effet de leur étrange aveuglement.

Ils ont pratiqué peut-être des exercices hauts et curieux, que leur superbe entendement leur a fournis pour sa proie, comme serait de méditer les perfections divines, la nature et la qualité des anges, et autres semblables qu'ils ont spéculés, repaissant de cet appât leur esprit idolâtre, et nommant cela du nom de contemplation. Les mystiques ont décrit ce désordre très amplement, et nous n'en faisons mention ici qu'en passant. Mais cela est digne de très grande compassion. L'appétit de propre excellence est tellement amorcé et aiguë en ces personnes par ces exercices de spéculation, qu'ils s'engluent de plus en plus dans la nature

sensuelle, poursuivant toujours avec ardeur et fidélité l'heureux succès de leurs desseins, si bien qu'à peine sort-il aucun mouvement de ces personnes qui ne soit de pure recherche.

C'est de quoi nous ne saurions suffisamment exprimer les maux en détail et par le menu. Il serait à désirer comme chose très avantageuse pour eux qu'ils fussent comme les communs hommes qui vivent en la grâce de Dieu en un commun degré de charité. Car ils seraient bons et s'estimeraient pécheurs là où ils s'estiment et se jugent grandement bons et saints par-dessus les autres, étant très sensuellement affectés. Leur amour-propre, qui leur distille finement le sucre et le miel sensuel au cœur, leur fait croire qu'ils sont étroitement unis et hautement élevés à Dieu, mais à leurs fruits l'on voit fort bien quels arbres ce sont, vu que tout ce qui sort d'eux n'est qu'attache, curiosité, multiplicité, insatiabilité d'esprit et instabilité.

C'est assez dire que tels gens ne connaîtront jamais les voies de la nature en eux. Tous leurs sentiments, mouvements et appréhensions ne sont que pour avoir, entendre et connaître beaucoup, et pour mériter beaucoup. Et quoi qu'ils puissent dire, ils sont serviteurs plus mercenaires que ceux qui le font plus grossièrement. Ils ne sauront jamais ce que c'est que se haïr et se perdre par esprit et selon l'intérieur. Ils ne connaissent et ne connaîtront jamais les vrais exercices intérieurs et n'ont aucune disposition à la mortification de leurs sens intérieurs, leur donnant tout le contentement qu'ils peuvent au long et au large. Toutefois je ne veux pas dire qu'ils soient hors de la grâce de Dieu, quoique cela se pourrait bien faire pour quelques-uns.

Je le répète encore, il serait bien meilleur qu'ils fussent dans la voie morale, selon la bonne et pure conscience, accommodant leur voie et leur vie selon les plus étroits casuistes, sans se mettre à idolâtrer en esprit avec soi-même, par des péchés d'esprit à eux inconnus. Que s'ils les connaissent et les acceptent par attache d'esprit, cela pourrait bien être la cause de leur damnation, selon le sentiment des théologiens moraux : c'est ce qu'il nous serait aisé de montrer, si nous le voulions. Enfin c'est tout dire, que tels gens n'ont rien en propre des choses du dehors, mais par le

dedans et en esprit ils sont pleins d'eux-mêmes et de tous leurs appétits, savoir est de propre sagesse, propre estime, propre complaisance, propre jugement, propre opinion, et de toutes autres propriétés internes.

Voilà ce que c'est qu'ignorer soi-même et son propre esprit, lequel on fomente et adore en toutes sortes de sensualités spirituelles, sous couleur et prétexte de chercher Dieu. Cela étant ainsi, ce n'est pas merveille qu'ils précipitent les âmes qu'ils veulent conduire en ténèbres, leur faisant avaler le sensuel doux pour le vrai, et le facile pour le difficile. Je dis bien plus, ce que l'on sait assez, qu'ils commencent souvent en beaucoup de pareilles occurrences par l'esprit et finissent par la chair; ce qui se voit si fréquemment (121) que les malheureux effets n'en paraissent que trop, au grand scandale et préjudice des fidèles, voire de toute l'Église catholique.

Davantage, il y a des personnes mélancoliques qui font choix de ces confesseurs d'autant qu'ils sont fort propres à nourrir et fomentier leur pouvoir et terrestre humeur; car procédant tout autrement avec eux qu'il ne faut, ils s'arrêtent à les écouter, les entretenir et à raisonner sur leurs chimères tant qu'elles veulent, laquelle pratique est totalement contraire à leur bien. De sorte que l'un étant malade d'esprit, l'autre qui ne le voit et ne le sait pas est bien loin de le guérir, puisqu'il le fomente et le nourrit, faisant état de lui remédier selon vraie et lumineuse conscience, comme si telles personnes en étaient capables; qui est tout ignorer et tout perdre en cette occasion.

Je laisse à dire les mauvais effets qui suivent d'ici, tels qu'on les voit en beaucoup de personnes; d'autant que l'expérience parle d'elle-même. Il suffit d'avertir que tels gens sont plus propres à tout ruiner qu'à édifier quelque chose au fait de la vie de l'esprit. C'est pourquoi tout ceci bien supposé, on s'en doit diligemment donner de garde, et ceux qui désirent converser avec Dieu en esprit ne doivent rien craindre davantage que de faire rencontre de tels conducteurs, prenant bien garde à qui ils se livrent. Car semblables personnes détruisent et annulent ce que les autres auraient peut-être bien fait, et ainsi ce n'est que changement,

désordre et instabilité, et toujours à recommencer nouvelles conduites et nouvelles voies d'esprit. Voilà la raison pourquoi plusieurs, ainsi conduits si diversement et à sens si contraire, n'avancent jamais en rien et ne font que s'enlacer et s'engluier d'eux-mêmes, et souvent prendre sujet de se dépiter et quitter tout là, voyant tant et tant de diverses façons d'agir. Jugez quel débris et quel enfer c'est à une pauvre âme !

Pour mon regard, je ne sais comme les meilleurs de ce genre sont attachés comme par nécessité à faire dire de fil en aiguille à ceux et celles qu'ils conduisent tous leurs mouvements, pensées et sentiments, depuis un exercice jusques à l'autre, et plus encore depuis une confession jusques à l'autre. C'est sans doute le moyen de ruiner et soi et ceux que l'on conduit, parce que telles âmes ne donnent aucun lieu à Dieu pour faire ses opérations en elles, étant en continuelle crainte et perplexité, et en continuel acte de réflexion sur soi. Que si leur esprit est englué dans l'abus de leur nature, ils se forgeront par cela mille imaginations ; et pour se discerner et se comprendre, ils feront des circonférences d'une infinie étendue — ce qui n'est que misère, terre, propre complaisance — et toutes sortes d'autres recherches, chose fort ordinaire à plusieurs filles à raison de la mollesse de ce sexe, car quand elles ont rencontré qui les fomentent ainsi en leurs désordres, elles se tiennent les plus heureuses du monde.

Tout ce défaut procède de ce que les uns ne sont pas propres à la vie de l'esprit, et les autres n'en savent ni l'abord ni les difficultés ; et néanmoins ils se mêlent de l'enseigner et d'y conduire, comme maîtres bien entendu : chose déplorable ! Or les sages se donnent bien de garde de ces rencontres et de ces naufrages. Difficilement entreprennent-ils la conduite de personnes dont ils ne connaissent l'esprit être dûment disposé par un assez bon et propre naturel pour pouvoir mourir à soi-même en stabilité, force et constance, et pour se perdre dûment et convenablement en Dieu, selon leur degré d'illumination.

Au reste, encore que souvent il arrive autrement que ce qu'ils avaient espéré, n'importe, ils n'ont pas pour cela été trompés ; car la volonté qui est en puissance de vouloir et de faire aura

peut-être donné lieu à l'impatience d'esprit vaincue des fortes, pénibles et nues soustractions que Dieu fait de son concours sensible. Cela arrive ainsi souvent pour les insupportables croix d'esprit que Sa Majesté fait par elle-même au même esprit, dont les sentiments, mouvements et œuvres au-dehors sont si étranges et terribles qu'on ne le peut assez exprimer. C'est en ceci que les hommes croient que tout est perdu et que ce n'a rien été de ces pauvres gens que tromperie, illusion, aveuglement et superbe. Que si leurs bons conducteurs n'ont expérimenté ces horribles et effroyables voies en eux-mêmes, ils sont trompés et déçus aussi bien que les autres, sur ce qu'ils voient des choses qui leur sont du tout inconnues, de sorte qu'ils leur font et leur donnent beaucoup de peine là-dessus, redoublant leur enfer ; et c'est merveille que ces âmes ne se désespèrent du tout.

Quoi donc ? ne faut-il rien dire de ce (122) qui se passe et de ce qu'on sent en esprit à son Père spirituel ? Ce n'est pas ce que nous disons. Mais il le faut remarquer sans peine et sans avoir tant d'égard à toutes les circonstances des mouvements et sentiments, et si on les remarque, que ce soit en peu de temps, sans s'amuser à toutes les particularités de telles choses et sans en venir à tant de paroles toutes inutiles, qui ne servent que pour les engluier pour jamais en toute propriété. Joint que ces personnes ne suivent que les hauts exercices, y mettant le plus souvent leur repos final et ignorant qu'elle est la vraie voie royale de la volonté et quels sont ses exercices.

Car comme cette voie est plus pénible que douce et délectable, ils la laissent pour suivre leur repos par la voie intellectuelle, quoiqu'à la vérité celle-ci soit excellente et divine en ceux qui y sont conduits et élevés en profonde humilité ; car après cela la volonté demeure la maîtresse pour donner incessamment tout son sujet à Dieu par simple et nue adhésion d'esprit, en force et vérité plutôt mortelle que passive. Ce sont ces personnes qui sont en terre les suprêmes délices de Dieu. Mais si les autres s'avisent d'écrire ce qui leur vient et qui se passe en eux, ils diminueraient en cela même beaucoup de leur peine.

Or nonobstant toute considération, j'estime que ce serait assez de faire telles recherches peu de temps avant que de parler à son directeur, ou bien quand il en interrogerait actuellement. Alors si les sentiments et notions ont été notables, on s'en souviendra assez pour les digérer simplement et brièvement ; ou bien il suffira d'en dire ce que l'on pourra, avec ordre ou confusément. Car pourvu que l'on désire le communiquer à son pouvoir sans se cacher ni celer, cela doit suffire ; et même si les directeurs connaissant leur voie et leur état les peuvent aider à se découvrir en cela ordonnément, comme par anticipation de chemin et de lumière, ce sera un grand bien pour eux, et ce sera une bonne partie de leur chemin fait.

Suivant ce que j'ai avancé des mauvais naturels, d'esprit sourcilleux et englué, on ne saurait dire combien les filles de cette sorte d'esprit se délectent et se complaisent à concevoir au-dedans de soi ou à parler à leur directeur de leur vie interne ou externe. Si bien qu'en cet ordre si désordonné, leur circonférence est d'une étendue infinie, leur intention étant en cela de faire voir leur bon esprit, au fil de si longue digestion : cela fait qu'elles vous défilent toutes leurs inquiétudes avec une infinité de paroles sans se lasser jamais.

Chapitre 22

De l'amour unitif et de l'oraison par voie mystique ; et comme cette voie est opposée à la scolastique

Ceux qui ont la connaissance de Dieu à suffire et qui sont simples en leur exercice, autant qu'ils peuvent, devant Sa Majesté, se doivent médiocrement²⁹⁰ forcer à former des aspirations essentielles, tantôt sur ses bienfaits universellement, tantôt sur quelqu'un d'iceux, tantôt sur l'Amour et sur ses effets. Faute de cela, on demeure oiseux, ne sachant²⁹¹ à quoi s'attacher, à cause de sa nudité et impuissance d'agir. Mais ce n'est pas [42n5, 285v°] tant impuissance que manque à la volonté de se bien appliquer aux sujets et aux matières propres à l'enflammer. Car elle ne doit pas demeurer sans attache à quelque moyen, faute d'action convenable pour se bien occuper de Dieu au-dedans de soi.

L'exercice d'aspiration n'est pénible qu'au commencement, et à mesure qu'on en acquiert l'habitude, on la trouve facile et sans peine. Mais ce qui ne coûte rien est peu estimé : c'est être amplement récompensé de sa peine que d'avoir la noble habitude d'amour en lui-même et une très grande facilité d'aimer. Au commencement, on prend sujet de toutes choses visibles d'aspirer à Dieu ; et puis après, l'aspiration se va étressissant peu à peu, et contenant la vérité réduite d'une manière plus essentielle, conformément à l'appétit de la volonté. [286r°] Si bien qu'à mesure qu'on reçoit les splendeurs et les profonds attouche-

290. Se dit pour *peu*, sans jugement de valeur.

291. « À faute de quoi je dis : de se forcer là-dessus, on demeure oiseux et à rien ne faire, ne sachant » [R].

ments de Dieu, qui sont et contiennent diverses manifestations de sa grandeur et beauté, et de sa longueur et profondeur, avec la science et connaissance expérimentale du rien de la créature, l'âme se trouve plus que jamais désireuse, intérieure et active, mais sans labeur, se sentant et se voyant perdue, fondue et réduite dans l'immensité de ce feu dévorant ; et là, surpassée et perdue d'elle-même en son éminente élévation et constitution, elle ne vit plus d'autre vie que de la vie de Dieu, qui l'anime et l'agite de son Esprit²⁹². (123)

Ceux donc qui ont disposition pour cet exercice d'aspiration se doivent forcer médiocrement, jusques à ce que leur aspiration, plus étroite que large, leur soit douce, sensible et savoureuse ; et s'accoutumant ainsi à ce laborieux exercice, ils pourront [286v^o] prendre le large de toutes matières propres à enflammer la volonté, et particulièrement celles des bénéfiques divins, afin de se rendre plus féconds à aspirer par colloques enflammés.

La manière de produire ces aspirations consiste en certaines exclamations, interrogations et demandes de l'amour, de l'union, de la perfection et de choses semblables. Ce que l'on continuera de faire en l'ardeur de son appétit enflammé, selon l'exigence des sujets sur lesquels on s'exerce. Les livres mystiques sont pleins de ces dards amoureux, et il n'est pas besoin d'en former ici : c'est assez que vous sachiez que la bonne aspiration ne compatit point avec l'imperfection volontaire. Ces dards vivement enflammés pénètrent le cœur amoureux de Dieu et l'obligent à s'écouler en nous. Ils nous ravissent de lui et en lui d'une ardeur et impétuosité indiciblement douce et [287r^o] savoureuse ; et par cette expérience on apprend comme quoi l'amour suffit à soi-même, et qu'étant une fois acquis, il n'a plus besoin d'art ni de préceptes. Car étant vif et lumineux, il est aussi très fécond et très instruit par l'onction vivifique du Saint-Esprit, qui le verse abondamment avec soi-même²⁹³.

292. La source de ce paragraphe est expressive, voir le manuscrit 42n5 autour de 286r^o.

293. Autre paragraphe à apprécier dans son jaillissement : « ...enflammés. [...] Au reste, l'ordre des courtes, étroites et réduites aspirations est interrogatoire

Encore qu'au commencement de cet exercice on ne sente pas son cœur excité ni enflammé des dards qu'on élance vers Dieu, l'occupation n'en est pas moins bonne et sainte, et si on s'y applique vivement, on se sentira enfin tiré au-dedans et ému de l'Amour divin. Cette occupation ne bande point la tête : elle affecte le cœur selon l'état de celui qui s'exerce. Mais il faut en ceci, surtout au commencement, manger son [287v^o] pain à la sueur de son visage, se souvenant que l'Amour n'a ni paix ni repos s'il ne voit son Objet, s'il ne lui parle, et s'il ne se sent pas parfaitement uni à lui. Il abhorre le dehors et la dissemblance avec lui comme la mort. Bref, tout son plaisir et toute sa vie sont en lui seul et il lui dit souvent : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant*²⁹⁴ ; ils s'y réjouissent et s'y réjouiront à jamais.

Il est donc très à propos que l'on épanche son cœur, plutôt en l'effet d'un véritable et fidèle amour que par aspiration recherchées et apprises dans les livres. C'est le moyen d'acquérir plus facilement l'Amour en lui-même. Néanmoins, plutôt que de demeurer oiseux et stérile, on pourra recourir à celles qui sont couchées dans les livres mystiques, les digérant comme si on les avait formées pour soi-même.

Or c'est par l'Amour en lui-même que l'âme vivement touchée désire se joindre étroitement à Dieu²⁹⁵ ; et c'est ce que nous enten-

par vives exclamations des flammes, interrogations et demandes de l'amour, de l'union, de la perfection et de toute semblable chose à Dieu, et qu'on continuera de faire en l'ardeur de son appétit enflammé, à mesure de la vérité de son amoureux appétit de Dieu, et le tout en l'ordre des matières concernant la perfection du même amour, pour la vraie et immobile stabilité. [...] Tous les écrits des mystiques sont pleins de toutes les sortes des dards amoureux, si bien qu'il n'est ici en besoin de vous en former expressément. Mais c'est assez que vous sachiez que la bonne aspiration ne compatit point avec l'imperfection volontaire, attendu qu'elle est pratiquée de dards vivement enflammés, pénétrant le cœur amoureux de Dieu, qui le contraignent de se vivement écouler en nous, nous ravissant de lui et en lui, d'une ardeur et impétuosité plus ou moins grande et indiciblement douce en saveur [f^o 287r^o] savoureuse. Ce qu'expérimentant par ceci, vous saurez en quoi et pourquoi amour suffit à soi-même. »

294. Ps. 83, 3.

295. « ...apprises dans les livres. De quoi, vous dis-je, vous recevrez et ressentirez un double effet, pour par cela plus facilement pouvoir acquérir l'amour en

dons par la concision et réduction de l'aspiration enflammée sous peu de paroles et de formes, qui n'est quasi que le mot d'*Amour*. Cet Amour pousse ses ardentes et vives flammes de tout soi. Et par ce moyen s'allume vivement en l'âme un feu divin, en suite du flux amoureux, enflammé et embrasé dont Dieu l'anime et la tire vivement au-dedans.

Le dessein de Dieu en cela est de la perdre, la fondre, liquéfier et résoudre en toute cette immense fournaise d'Amour, afin qu'elle y vive désormais de sa très douce et très délicieuse vie. Aussi n'a-t-elle point de repos qu'elle n'ait acquis ce noble et divin Amour, et reçu la grâce qui le produit efficacement ; et Dieu le lui verse, pour ainsi dire, à gros bouillons, pour entièrement dévorer et consommer son intime amante. Laquelle répond de toute son action et de tout son effort [f° 288v°] à l'Amour qui l'attire et la ravit en lui²⁹⁶ pour l'unir et la transformer pleinement et parfaitement en lui-même.

C'est là que l'âme jouit des ineffables embrassements, de la grandeur, de la bonté et des secrets ineffables de ce Dieu d'Amour, qui l'entraîne en son abîme ensuite de sa fidèle activité à lui répondre selon son total. En ce degré d'illumination et de jouissance, l'âme est vraiment plongée et baptisée au fleuve du feu très délicieux du Saint-Esprit, où elle est remplie²⁹⁷ de secrètes et délicieuses notions de tout ce qui touche et appartient à son suprême lustre, et à la beauté, splendeur et immensité de Dieu. Ainsi cet exercice d'aspiration devient par succession de temps très puissant, très fort, très noble et très subtil en son opé-

soi-même, pour lequel vous vous travaillez amoureuxment. Néanmoins plutôt que demeurer oiseux et stérile, vous pouvez recourir aux écrits, que vous vous rendrez vôtres, les digérant comme si vous les aviez formés de vous-mêmes. Enfin regardez de vous affecter le cœur, par les aspirations de moindre forme que vous pouvez, car moins [f° 288r°] elles ont de forme, plus elles sont vives en affection vivement de cœur. Enfin soyez discrets en cet exercice, pour le plus et le moins, pour ne vous excéder en cela, et pour ne faire aussi trop peu d'une activité languide et remise. Or c'est par l'amour en soi-même que l'âme, touchée vivement d'amour, désire se conjointre étroitement à l'amour même créé, qui est Dieu » (omission).

296. « ravit de lui et en lui » [R].

297. « Saint-Esprit ; où elle est vraiment mystique, étant plus remplie » [R].

ration ; et la créature s'en sert convenablement pour s'élever et se fondre au feu d'amour²⁹⁸.

Cette voie est bien appelée voie mystique, parce qu'elle est inconnue et cachée à ceux qui gisent un long temps dedans les sens et s'élèvent à Dieu comme ils peuvent par la connaissance des choses (124) sensibles, moyennant l'opération active de leur entendement. Encore serait-ce beaucoup si, sans se rechercher eux-mêmes, ils s'appliquaient à le connaître autant qu'il est possible en cette commune voie, joignant à cela des affections enflammées, sans s'arrêter à leur intellectuelle connaissance et à leur subtile spéculation, qu'ils appellent contemplation, laquelle les satisfaisant beaucoup, les appâte et les délecte de Dieu à la vérité, mais le plus souvent en eux-mêmes, et non en lui ni pour lui. Aussi ne sont-ils élevés ailleurs qu'en leur nature, qui, leur donnant certains goûts dont ils sont grandement satisfaits, leur persuade qu'ils sont contemplatifs et qu'ils ont accès à Dieu, quoiqu'ils en soient aussi éloignés qu'ils sont vifs en eux-mêmes. Bref, ces hommes, quoique curieux contemplateurs de toutes les vertus, sont animaux immortifiés, adorant leurs subtiles idoles, et eux-mêmes, qui en sont les inventeurs.

Il faut avoir pratiqué au moins une bonne année de toutes ses forces cette première voie de contemplation de sorte qu'on se sente grandement lumineux et enflammé d'amour. Après cela, on entrera plus facilement et plus utilement en celle qui est secrète et mystique. C'est une sapience qui remplit l'âme d'infinies splendeurs et délices, et une science divine que les hommes charnels et animaux ne sauraient entendre ni concevoir, parce qu'elle est divinement infuse par amour gratuit. Elle est réputée folie par l'homme animal, d'autant que l'effet de cette voie est d'anéantir bientôt les sens et les puissances de l'homme, en sorte qu'il devient simple et unique au feu de l'amour, qui le consomme en tout soi, en une tendue profonde, lumineuse et savoureuse par-dessus toute expression. Il est simple là-dedans, et totalement devenu esprit en l'Esprit divin, duquel il est plus agi qu'il n'est

298. Fin de cette source 42, n5, f° 288v°.

agissant, et dont il est plus jouissant que pratique, quoiqu'il soit l'un et l'autre. Il est pratique quand il le faut pour les œuvres extérieures auxquelles il lui faut nécessairement sortir ; pratique encore de tout soi selon le plus subtil de son exercice amoureux, quand il n'est pas si fortement tiré de Dieu. Mais quand il est vivement ravi et entraîné au fleuve, ou plutôt en l'immense mer de la très simple divinité, cela est si délicieux que c'est un paradis écoulé de Dieu en terre, qui fait en l'âme diverses élévations et divers état de pureté, de lustre et d'excellence en son total, avec autres différents effets et simples délices ; de sorte que cela est ineffable, et du tout hors de l'expression de celui qui en a l'expérience.

Mais les voies, sentiments et notions pratiques de ces mêmes effets sont trop plus utiles à l'âme amoureuse que toute la théorie qu'elle en puisse avoir, quoiqu'elle soit accompagnée de pratique. Car il n'est pas de nécessité ni le meilleur de s'exercer doctement, ni d'être docte mystique en pure doctrine théorique, qui explique les admirables effets et opérations de Dieu et chaque degré d'élévation spirituelle, déduisant par le menu les divins écoulements de l'Esprit divin et humain. Cela a été déduit en science théorique, très subtilement, purement et clairement par les plus doctes et plus éclairés mystiques, lesquels, élevés suréminemment par-dessus toutes ces expériences, se sont écoulés aux hommes à guise de fleuves impétueux, versant dans les âmes par la vue et la compréhension de cette divine science mystique la connaissance expérimentale de tout ce qu'elles ont jamais senti, vu et connu en toutes leurs diverses pratiques intérieures. De sorte qu'elles ne se peuvent étonner de se voir si subtilement et si clairement manifestées à elles-mêmes, en un ordre de si pure et si excellente science.

Mais quoique ces âmes transfuses en la Dêité, par les effets successifs de son feu très rapide, voient et sentent bien qu'une telle théorie est plus utile que leur pure et seule pratique, elles n'ignorent pas aussi que cette même pratique est beaucoup meilleure, plus noble et plus utile que toute la théorie qu'on puisse avoir de la science de la vie plus mystique ; d'autant qu'en la

théorie, la subtilité n'est qu'en vue, et on la sent comme au-dehors. Au contraire, la très haute pratique de la même théorie réduit toutes choses en un par son très simple flux amoureux et par son unique simplicité. De sorte que toute son expression est réduite en suprême unité, et s'il se trouve que toute l'âme soit perdue à elle-même, son flux est aussi perdu dans toute l'étendue du fond du dernier degré de suréminence.

J'ai bien voulu déduire ceci à dessein de faire voir à l'âme non peut-être assez expérimentée en ce qui est du divin Amour, que ce qui est plus théorique et plus subtil, naïvement et clairement expliqué, n'est pas le meilleur ; afin qu'elle ne s'en empêche pas mal à propos, puis (125) que l'âme qui jouit de Dieu très profondément, hautement et largement, abhorre toute expression comme chose qui la tire au-dehors et qui la divise subtilement, et même manifestement et sensiblement.

Ce n'est pas que la théorie ne soit fort à souhaiter, spécialement pour les directeurs. Mais pour ceux de qui Dieu prend un soin spécial, les conduisant par soi-même, il n'est pas besoin de théorie explicite : ils ont toutes ces vérités par ordre dans leurs exercices, et les sentent dans les manifestations et sentiments, qui leur sont infus de Dieu très largement et abondamment. Sur quoi j'ai dit en passant que certains docteurs mystiques font plus de cas de la théorie de quelques-uns qu'il ne faudrait, parce seulement qu'ils voient que telle théorie montre cette voie en ses moyens ordonnés. Toutes choses bien vues et bien examinées, si le plus contient le moins, à quel propos faire état de ce qui est beaucoup moins que n'est la chose en elle-même ?

Or certains doctes lumineux et savoureux théoriques répandent et écoulent leurs lumières tout ainsi que le lait et le miel, comme dit l'Écriture Sainte ; et ayant digéré cela en soi et pour soi, ils le servent très savoureusement aux autres, qui, d'un appétit très simple et très avide de telles vérités, mangent ce divin miel et boivent ce divin lait avec un plaisir et contentement indicibles. Cette saveur si doucement et si savoureusement attrayante tire au suprême Esprit, Père de tous les esprits, les cœurs et les âmes de

ceux qui, enrichis de ses perfections, reçoivent ces divines lumières sous formes très simples, compendieuses²⁹⁹, essentielles et perdues.

On ne doit pas moins donner à ce qui est devenu pur esprit en l'Esprit divin. Car l'esprit humain est en lui totalement renouvelé par une nouvelle saveur et étendue d'esprit, en toute l'immensité de l'Amour divin duquel il est fortement mû et agi, pour nous faire une totale transfusion de soi en lui. Et certes cet amour mutuel et réciproque n'a ni terme ni nom pour être exprimé ni entendu. Voilà quels sont (et encore tous autres) les effets de cette très noble voie mystique à ceux qui s'en servent non pour eux et en eux, mais au bien et au plaisir de Dieu seul.

Cette voie aussi bien que l'autre requièrent également la pratique de toutes les vertus. C'est pourquoi les mystiques disent bien à propos qu'en cette voie l'aspiration comme telle et les vertus font le corps, et l'amour unitif, très vif et très fort, en est l'esprit. Cet amour devient discret³⁰⁰ à mesure qu'il est fait divin pour pouvoir soutenir toutes les opérations de son divin feu en elle sans en recevoir lésion, faiblesse ou empêchement quant à sa nature corporelle au-dehors ; encore qu'il soit vrai qu'il soit parfaitement navré de la plaie d'amour au-dedans d'elle-même.

Quant à ceux qui ne sont que sensiblement et naturellement affectifs, cette voie ne leur convient pas, encore qu'ils semblassent se rompre le cœur et les entrailles à force de s'y exercer, parce qu'ils sont trop dans la satisfaction de la nature, qui leur fournit abondance de sensibilité sous prétexte de plaire à Dieu. Cependant ils sont si contraires à Dieu qu'ils n'ont et n'auront jamais peut-être rien en eux qui soit propre à cette pure influence. Je ne veux point en déduire les raisons : il suffit de savoir que ces personnes sont dans la voie de la seule nature, et fort souvent autant pleins et comblés de tous péchés d'esprit renversé, que leurs contraires sont ornés de toutes les vertus, compagnes du véritable Amour.

299. *compendieuses* : abrégées

300. *discret* : sage, prudent, réagissant à propos

Les jeunes enfants sont aussi naturellement sensibles, et quoiqu'ils n'aient fait aucun exercice de la commune et première voie d'oraison, ils se trouvent enflammés d'amour pour celle-ci. Mais on voit ordinairement que cela n'est que de nature, et il est à craindre, ainsi qu'on a expérimenté, qu'ils n'entrent jamais en Dieu, parce qu'ils sont autant dépourvus de son Amour que des vraies vertus. Car il ne leur faut point parler de mortification : ils sont trop délicats et sensuels, et ne veulent être touchés de si loin que ce soit. Et encore qu'il puisse arriver que Dieu s'écoule quelquefois abondamment en eux, ils n'en seront guère meilleurs ; d'autant que tout au plus ils ont les dons de Dieu pour fin et pour but, lesquels ils souillent de l'infection de leur subtile sensualité. Ils jouissent de ce dont ils désiraient seulement user, et méprisent dès là la jouissance du vrai bien, vivant ainsi dans un esprit renversé, et à sens tout contraire de ce qu'ils doivent.

Au contraire, ceux qui s'exercent comme il faut en cette voie, avec continuelle mortification, arriveront bientôt au comble de tous biens, et monteront heureusement tous ces états et degrés sans (126) aucun dommage. Je sais que cette voie, à la prendre largement, peut compatir avec quelques légères imperfections, mais elles ne doivent être aucunement volontaires ; ainsi de toute pure infirmité et faiblesse humaine. Il ne faut pas s'étonner de l'éminence de ces voies ni craindre de n'y pas réussir ; car comme il y a divers degrés et états, Dieu y tirera et élèvera l'âme selon sa constance et fidélité à cet exercice. Celui qui donne moins doit moins recevoir, celui qui donne beaucoup, reçoit beaucoup ; et celui qui donne tout et toujours, doit tout recevoir.

Or nous ne considérons ici l'Amour qu'en ses effets, et comme opérant très noblement en la créature. Nous supposons même tous les effets de l'Amour mutuel et réciproque entre l'amante fidèle et son Amant, celle-là ayant connu par expérience l'infinité de l'Amour et son rapide flux en elle, et encore tout autre hors d'elle, sans changement ni altération possible de la part de l'Objet. Elle l'a, dis-je, connu d'une autre manière dans la jouissance qu'elle a eu de ce divin Objet, autant qu'il est possible d'en pouvoir jouir en son degré, ou peut-être en suprême degré

de jouissance, le tout selon l'ordre et l'exigence de deux intimes amants qui vivent l'un de l'autre et l'un pour l'autre. Ceci est tout voir, tout comprendre et tout dire. Car là où il est question de *Tout*, cela se doit trouver vrai de toutes parts, autrement il y aurait grand manquement de la part de la créature infidèle.

Or personne n'est suffisamment disposé ni propre pour entrer en la vie suréminente s'il n'est entièrement destitué de son pouvoir actif, dans le plus pur et le plus simple de cette voie mystique. Mais quand on ne peut plus tendre activement en Dieu, on a quelque aptitude à l'entrée de la suprême mysticité, pourvu que cela soit vrai de tous points et en tous sujets d'actes possibles, parce que, tandis qu'il reste ici un point de vie possible pour le poussement amoureux, l'âme n'a point la disposition requise pour se donner et se livrer à pur et à plein en proie à Dieu, pour faire les premières approches de la voie mystique et suréminente par l'entière perte et abandonnement de tout soi.

Plusieurs semblent ignorer ceci, qui même sont doctes mystiques et qui par leurs écrits requièrent que les âmes (qui ont encore trop de vie et d'action possibles) entrent éperdument, se perdant et s'abandonnant entre les bras de Dieu infini, pour être mus de là en avant de lui seul. Mais comme il y a encore tant de vie en elles, et par conséquent de grandes unions et splendeurs à acquérir et surpasser par l'aspect mutuel de l'Amour réciproque, cela ne se doit pas faire ainsi. Il est de nécessité qu'une telle âme souffre souvent à cette occasion des mortelles et infernales langueurs, n'étant alors ni dehors ni dedans, attendu qu'elle n'a point encore été ravie des douces, fortes et impulsives attractions mystiques. Je dis expressément : mystiques, à cause de l'éminence de leur élévation et constitution, et de la nouvelle communication des délicieuses, secrètes, lumineuses et embrasées notions que l'âme qui est là élevée reçoit immédiatement de son Objet amoureux en son total. Cela, dis-je, n'étant pas et n'ayant jamais été en cette âme, il s'en faut beaucoup qu'elle n'ait la disposition pour cette si suréminente attraction. Agir donc ainsi, c'est exposer trop manifestement ces âmes à des cruelles langueurs et sans beaucoup de fruits. Car il n'importe pas tant de ne passer pas

si tôt à ceci ; mais il importerait bien plus de poursuivre l'activité d'amour en toute excitation et degrés, pour mourir et expirer au même amour, par l'entière suppression de l'appétit actif.

Il ne faut pas se faire trop de violence en cet exercice d'aspiration : l'effort trop violent et trop continu ruine la tête et le cœur ; et procéder trop vivement à ses actes dans l'abondance des influences divines, spécialement si c'est avec continuation, c'est détruire insensiblement sa nature, pour bientôt, par faiblesse d'esprit et de corps, n'être plus propre pour ce qui concerne l'esprit, ni peut-être pour l'exercice du corps. Quand donc on se sent profondément tiré en toutes ses puissances, en sorte que le cœur est comme bouillant en la très vive ardeur de ce divin feu, il faut alors purement souffrir cette divine action, et plutôt soustraire en quelque manière de son impétueux effort, par quelques exercices extérieurs, que de produire des actes qui sont alors plus dommageables qu'utiles, et seront accompagnés de propre recherche de la part de la créature. Et qu'est-il besoin de se rendre sensible en ce qui est déjà assez sensible de soi par l'effort du trait amoureux de Dieu qui ravit fortement la créature à lui-même ?

Cette voie, en la manière que nous (127) l'avons déduite, comme mystique, tient le large : son dernier et plus noble effet est celui qui s'exerce, se reçoit et se pratique aux puissances inférieures et sensibles, hautement élevées et largement dilatées : alors elles pâtiennent en leur union les merveilleux effets de *l'ébriété divine*, que les mystiques expriment sous les termes de *vin* et d'ébriété, à cause des prodigieux effets semblables à ceux du vin et de l'ébriété naturelle. Mais le tout est senti et opéré au-dedans et au-dehors en l'excessive jubilation d'amour, qui n'a ni terme ni nom pour pouvoir être exprimée, vu la douceur et l'abondance de sa rapide action. Car elle agit tout l'homme non seulement par-dessus lui, mais totalement hors de lui, comme ne sachant ce qu'il fait, à cause de la fruition excessive de sagesse qu'il y a en ce degré amoureux.

Mais cet amour passe à d'autres effets incomparablement plus nobles et, touchant fortement de son trait rapide les puissances supérieures, il y opère des effets plus excellents sans comparaison,

à cause de sa subtile, profonde et simple efficace. Car ceci est merveilleusement subtil, doux et délicieux dedans le fleuve du même amour, dans lequel tout l'homme est perdu d'une manière très profonde, très large et très simple. On y ressent un si simple, si pénétrant et si divin Amour que ce n'est plus que lui-même en son étendue ; et on y est devenu et fait esprit en tout son esprit, par-dessus toutes les démonstrations et similitudes. La sérénité qui est là est si grande que c'est une toute autre région, où l'âme jouit abondamment de tous les biens et richesses des très hauts esprits, au total de l'Amour incréé ; et où étant perdue, elle ne réfléchit point dessus les choses humaines et basses, non pas même sur les effets qui ont précédé celui-ci.

C'est ici que le Soleil divin, étant au plus fort de son action et en son plein midi³⁰¹, ravit tout l'homme incessamment et continuellement, de sorte que la partie supérieure est ravie et transfuse en l'unité de son esprit, et l'inférieure, la suivant d'un cours impétueux, est unie aux puissances supérieures. Alors il n'y a plus rien de l'homme en l'homme : il est tout là où il doit être, sans que, par manière de dire, il soit en puissance de réfléchir au-dehors. Là les effets de l'amour des deux amants sont totalement infatigables, pour la grande subtilité d'agir et de pâtir qui se trouve en l'un et en l'autre. Cela est ainsi arrivé à l'amante pour sa véritable fidélité à soutenir tous les effets successifs de son Amant en elle. Tout son homme sensitif est mort et perdu, et totalement changé en esprit ; et à mesure que cet état se perfectionne et s'accomplit, cet esprit vient à être fondu en la simplicité même : tout esprit se perd heureusement, au-delà de toute transfusion, en amour très fructif, au total de son béatifique Objet.

Tout cela est si simple et si unique que la dernière atteinte de cette suprême fruition est très éloignée du créé, par-dessus soi, en

301. « Le soleil qui brille sur les hautes terres, au midi de ce monde, donnant contre les montagnes, produit un été plus précoce, fait mûrir des fruits meilleurs, donne des vins plus forts, et il répand la joie dans le pays. [...] L'homme qui veut maintenant sentir l'éclat du soleil intérieur qu'est le Christ lui-même, doit être voyant et établir sa demeure sur les montagnes » (Ruusbroec, *L'Ornement des noces spirituelles*, trad. Bizet, « deuxième livre : la vie dans le désir de Dieu »).

l'Incréé. Et il n'y a rien là, ce semble, à consommer de la créature. Il n'en est pas pourtant ainsi, et l'Amant en ses nouveaux efforts trouve encore bien de quoi y consommer en temps et lieu, afin de faire de toutes autres élévations et plusieurs autres constitutions, qui contiennent divers degrés d'un très fort amour, et de très fortes illuminations et notions qui succèdent à tour et retour les unes aux autres. Ce qui ne cesse point d'ordinaire que l'entière consommation du sujet ne soit faite au total du même amour. Si bien que le total de cette suréminente constitution est possédé par-dessus l'Ineffable même, en intelligence, discernement, perception et sentiment.

De là vient le très simple et très unique repos, qui est la vie vitale, s'il faut ainsi dire, de tout cet état, consommé en l'ordre successif des très ravissantes influences, de tous les divers moyens et des délicieuses notions qu'Amour a suffisamment opérés, réduits, et fondus en unité d'être, d'entendre et d'opérer par-dessus l'être, l'intelligence et l'opération, conformément au très suréminent regard de Dieu et de l'âme, lequel fait ce très distinct négoce dedans l'Incréé, totalement hors de la créature. Ici donc il n'y a jamais plus rien d'elle pour discerner ni pour élire, mais purement pour tout faire par ses actes purement impératifs.

Cette âme si heureuse vit de la vie de Dieu, et Dieu vit en elle comme en soi-même (s'il faut ainsi dire) sans aucune résistance de la créature. Elle est comme ce qui n'a jamais été, au moins si elle n'est menteuse, contrariant en quelque chose à son juste devoir, comme en effet elle pourrait bien vivre de plus près ou de plus loin à soi-même. Car il est facile aux uns de sortir et de vivre s'ils voulaient, voire même aux plus accomplis et consommés de ce suprême état ; ce qui n'est pas tant (128) aux autres, qui sont fortement dominés du feu d'amour consommant, lesquels sont en cela même si suspendus en leurs puissances et si fortement agités qu'ils ne sauraient jamais sortir de l'activité de cet état amoureux.

Or celui qui est entré au repos de Dieu repose de ses œuvres, comme Dieu reposa des siennes après la création de toutes choses. Cet Esprit éternel dans le repos de sa simple jouissance est totalement incompréhensible et inattingible à tout esprit

inférieur. C'est en ce suprême point de consommation que toute la mysticité est réduite, faisant esprit très simple et très perdu au-delà du fond, en la suressence qui l'engloutit et l'absorbe dedans son Tout. En cette suprême unité rien n'est vu, appréhendé ni entendu de distinct ni de séparé, de distinguible ni de séparable. Là n'est rien que le maintenant éternel³⁰² ; et là Dieu seul est et vit en soi en la créature devenue lui-même par un amoureux reflux, laquelle, quoique refuse en son éternel Principe, demeure néanmoins et demeurera créature, même en la gloire, son être créé lui demeurant totalement pénétré de l'Être incréé, fondu et tout perdu là-dedans. De sorte qu'encore que, dans toute la plénitude de Dieu, elle ait toute la propriété et qualité de son être fait divin, si ne désiste-t-elle pourtant pas de sa créaturalité.

Au reste, nous n'écrivons pas pour être crus ni entendus, si ce n'était peut-être de quelques-uns qui, pour être arrivés pleinement ici, le doivent recevoir avec très grand plaisir, pour se voir par tout ceci parfaitement eux-mêmes, tant en l'ordre de toutes leurs expériences que très loin par-dessus cela, en l'éternelle mer de l'Amour éternel qui, en l'effort de sa rapidité amoureuse, n'a point de cesse qu'il n'ait tout abîmé et tout perdu en soi, pour heureusement et glorieusement vivre au total de sa propre vie.

302. « Ils voient, ils sentent, ils découvrent, moyennant cette lumière divine, qu'ils sont eux-mêmes ce même fond simple, selon ce qu'il y a chez eux d'incréé, d'où cette clarté jaillit sans mesure selon un mode divin, tandis que selon la simplicité de l'essence elle demeure éternellement au sein de l'unité où elle échappe à tout mode comme à toute diversité » (Ruusbroec, *op.cit.*, « troisième livre : la vie dans la contemplation de Dieu »).

Chapitre 23
De l'amour divin,
son commencement et son progrès,
par ordre et par degrés³⁰³

Encore qu'il soit vrai que l'Amour puisse être en tous exercices spirituels, toutefois il n'y est du commencement que comme Objet mouvant l'âme à agir pour sa fin, c'est-à-dire pour lui-même, ce qui fait l'intention droite par un regard actuel vers son Objet final. Après qu'on a acquis cette facilité à force de continuer ses désirs et ses élévations d'esprit pour la satisfaction de ce divin Objet, on se trouve porté à tout faire, à tout laisser et à tout endurer dans cette rectitude, c'est-à-dire pour le seul amour de Dieu. On se sent animé et [43n5, 290r^e] de plus en plus enflammé à plaire à lui seul en toutes choses ; en quoi le cœur se sent non seulement facilité, mais encore comme nécessité, s'il faut ainsi dire, de vaquer à cet exercice d'amour actif. Et il le fait avec discrétion, le plus fréquemment qu'il lui est possible, sur les sujets et des matières plus propres à le toucher.

Quand donc il vient à être exercé de longue main et qu'il se sent vivement touché des efficaces splendeurs de son Bien-Aimé,

303. La source de cette partie du *Vrai Esprit* (autour de 43n5, 290^e) a fait l'objet d'une adaptation qui ouvre le recueil : Jean de Saint-Samson, *La Pratique essentielle de l'amour*, Cerf, coll. « Sagesses chrétiennes », 1989, 14-30. Nous avons repris cette adaptation proche du manuscrit en fin de volume, au lieu de reproduire le manuscrit brut comme nous l'avons fait pour tous les autres sources, pour conclure en facilité et en beauté le *Vrai Esprit*. Nous indiquons dans ce qui suit entre crochets les pages de cette édition, outre les folios de la source.

ce cœur se trouve attendri et dilaté d'amour et dévotion sensible, et puis il se sent doucement convié et tiré à suivre amoureusement son Époux. Cela l'anime si vivement à se donner activement à lui que tout son appétit, ses mouvements, ses pensées, ses paroles et ses œuvres n'ont jamais plus autre fin ni autre objet que lui, sa douceur et sa suavité l'ayant amoureusement navré et blessé pour jamais.

Il est vrai qu'il y a plusieurs degrés pour parvenir ici ; mais en cet état Sa divine Majesté est vue et sentie telle en elle-même que l'âme a fait résolution mille et mille fois de quitter toutes choses et soi-même pour vaquer désormais fidèlement à la vive recherche et poursuite de ce très amoureux et très désirable Époux. [16] Elle ne sait que faire ni qu'endurer pour lui satisfaire ; et ce désir s'enflammant toujours de plus en plus, elle s'adonne à la continuelle mortification de soi-même, en tous sens et manière. Car elle voit que Sa Majesté infinie désire cela d'elle pour jamais, et bien davantage s'il était possible. Et recevant de plus en plus force, lumière et amour, pour l'éternelle exécution de son devoir, elle voit et croit fermement que tout son amour actuel et toute l'étendue de sa plus vive et continuelle exercitation n'est rien en comparaison de ce qu'elle doit à ce Dieu infini, lequel l'a bien daigné regarder et la choisir pour l'aimer d'amour perfectif, profondément et vivement efficace, et la rendre éternellement et incessamment amoureuse de lui, selon l'exigence de l'amour qui doit être réciproque et mutuel entre deux amants. (129)

Ici les noces amoureuses se célèbrent déjà au mutuel plaisir de Dieu et de l'âme divinement pénétrée des traits et attrait vifs, enflammés et délicieux de son cher Époux ; et c'est ce qu'ils expriment tous deux en leur étroite et divine union, sous innombrables similitudes. Dans cet amour réciproque, l'âme brûle de plus en plus de manifester, s'il lui était permis, à tout le monde, la grandeur et la [290v°] beauté éternelle de son très cher Époux ; et elle voit qu'on ne le peut dignement louer, sinon d'une infinie distance de ses infinis mérites. Se voyant pénétrée en fond d'amour, de lumière et des notions des excellences de cet Objet infini, elle ne peut assez s'étonner de voir l'ingratitude des

hommes, qui louent si peu et même déshonorent une si haute et si aimable Majesté. [17] Cela l'anéantit de douleur et la réduit à rien à force d'étonnement. Néanmoins comme elle voit l'ordre merveilleux de la secrète Providence de son cher Époux envers toutes les créatures, elle laisse aller toutes choses leur train, et les laisse agir et mouvoir au soin paternel dont il les conduit d'une merveilleuse manière. Car il ne veut forcer personne, et quoique ce soit l'infini devoir de la créature, n'importe, elle se repose de tout cela sur son ordre paternel, et pour son particulier, elle pense à faire son devoir éternellement, sans cesse et de tout son pouvoir.

Dans cet état, elle ne peut plus se défier de la fidélité de son cher Époux, se voyant tirer de la masse de perdition et choisie entre plusieurs milliers de personnes pour connaître son infinie beauté, pour en jouir et pour l'aimer d'un amour perfectif. C'est pourquoi elle sent toujours un très doux effort d'amour, qui la ravit et la pousse à réciproquer éternellement son amour à Sa Majesté, comme elle y est toujours résolue. Elle ne peut faire moins, étant si élevée en lui et si pénétrée de lui, dont l'action vive et le feu ardent l'agitent et l'occupent selon diverses voies et manières, en unité et simplicité mystique, qui tient toutes ses puissances recueillies et fondues en un, et où tout l'homme est déjà esprit, pour le moins en unité de cœur.

[18] Désormais ses sens sont morts à leurs opérations : ils n'agissent plus, sinon divinement en l'ordre de l'Esprit, lequel est devenu simple en ce nouveau changement et en cet amour fruitif et pratique. Je l'appelle *fruitif* quand l'âme est vivement agie de son Époux, et si vivement pénétrée, si hautement élevée et tellement perdue qu'il lui semble alors ne point agir. Je le nomme *pratique* quand elle est laissée à elle-même, afin que, par toutes sortes d'affections possibles, spécialement d'amour unique et ardent, elle s'occupe vers son Époux, s'unissant étroitement à lui en l'ardeur de son amour très affamé. Car comme il la convie toujours au plus secret d'elle-même à lui satisfaire ainsi selon son total, tant à l'agir qu'au souffrir et au mourir, aussi elle s'y occupe et s'y emploie en toutes occasions, [291r°] sans faire de distinc-

tion du facile et du difficile, de l'adverse et du prospère, du peu et du beaucoup. Il ne lui importe que faire ou qu'endurer.

Elle aime le mépris, les humiliations, le renoncement à tout intérêt, la résignation, les suspensions de ses puissances à opérer par amour sensible ; et là-dedans elle se trouve toujours forte en son Époux en la vue et science duquel elle ne manque jamais à son effet, et ne pense à autre chose qu'à se rendre de plus en plus véritable et fidèle. S'il lui arrive de chanceler si peu que ce soit en ses suspensions et en ces délaissements, elle le ressent aussitôt et en fait conscience comme de grand péché et d'un désordre contraire à son exercice.

Enfin la continuelle mortification est son plus grand plaisir. [19] Elle abhorre l'applaudissement et la louange des créatures ; elle voit et sait par expérience qu'elle n'est rien et n'a rien de bon en elle, qu'il n'y a que Dieu à qui soit dû tout honneur et toute louange, et à la créature, surtout à elle, éternelle confusion. C'est pourquoi elle se hait soi-même autant qu'un démon, sachant la malice de son propre instinct à se cacher et à se satisfaire partout, voire dans les sentiments, lumières et autres dons de Dieu, lesquels pour ce sujet Dieu lui cache souvent, afin de la faire éviter ce larcin, vu la nécessité qu'elle a d'aller toujours à sens contraire d'elle-même. Car elle n'ignore pas que la vérité de son amour ne consiste pas à se sentir toujours enflammée et enivrée d'un indicible amour vers son cher Époux, mais qu'elle consiste en la résidence que lui-même fait au fond du cœur de son épouse, qu'il a souventes fois pénétrée par ses écoulements amoureux.

C'est de là qu'il la convie autant qu'il peut à se perdre à elle-même et à toute créature, (130) et à vivre ainsi perdue en lui, spécialement au temps de son délaissement plus interne, et de celui qui est extérieur de la part des créatures. En cette pratique et fidélité consiste la sainteté de la fidèle épouse, et c'est en cette constitution et état que la *plaisie* du vrai Amour est sentie très douce au-dedans et très douloureuse au-dehors ; ce qu'on ne peut assez vivement représenter à celui qui n'en a point l'expérience.

Il est vrai que cette sorte d'aigles sont³⁰⁴ très rares, vu qu'aujourd'hui les hommes ne cherchent Dieu que pour eux-mêmes, et nullement pour lui. [20] Ils ne sont amis de Sa Majesté qu'à la table et aux noces. Partout ailleurs, ils sont idolâtres d'eux-mêmes, dans la jouissance des excellents dons [291v^o] de Dieu³⁰⁵. Lesquels ils ont tellement tirés et convertis à eux, qu'ils en ont fait leur Dieu et leur final objet, chose très déplorable. Plus les fidèles épouses sont actives à se cacher et tenir secret ce qu'elles ont reçues de Dieu, plus celles-ci³⁰⁶ y sont actives à le montrer et à le produire à tous, jactant ainsi leur apparente sainteté, qui leur causera d'autant plus grand châtiment (voire peut-être un enfer) qu'elles ont cru être élevées hautement par-dessus le reste des hommes, lesquels elles ont méprisés comme délaissés de Dieu, ce leur semble, pour croupir en terre et s'occuper dans les choses extérieures. Voilà qu'elle est la misérable ruine de ces âmes ingrates et mercenaires.

Mais les âmes fidèles à Sa Majesté vont à sens tout contraire : elles font tout, endurent tout, avalent tous les opprobres et les confusions comme chose qui leur est due, et se rendent toujours plus fortes en esprit. Bref, elles s'efforcent toujours de plus en plus de se conformer à leur Époux, afin qu'il les transforme parfaitement en soi, et qu'ensuite en cette entière conformité de leur vie toute semblable à la sienne, rien ne se trouve jamais d'elles en elles, mais que leur cher Époux y soit tout seul vu et senti au-dedans et au-dehors, sans la moindre dissimilitude d'avec lui. Tel est la distinction des fidèles et véritables épouses d'avec les infidèles.

[21] Ceux qui s'occupent dans les moyens plus éloignés de ceci ne savent ce que nous disons, et ne le sauront peut-être jamais, non pour autre raison que parce que ces choses qui les

304. *Sic.*

305. Commenté dans les *Justifications*, clé 48, « Propriété », par Madame Guyon : « J'ajoute ici que comme une personne serait propriétaire de son argent, qui le conserverait et n'en ferait aucune part à son prochain dans sa nécessité, une personne éclairée se croirait propriétaire des dons de Dieu, si elle n'en faisait pas part aux autres dans le besoin ; et la même libéralité qu'elle a eue pour ses biens temporels, lui est donnée pour ses biens spirituels. »

306. Les âmes idolâtres.

occupent leur plaisir plus que Dieu même. Car on ne voit pas tant Dieu dans la circonférence comme au centre de la créature raisonnable, où il opère toutes ces merveilles en soi-même, et d'où il fait tant et tant de merveilleuses opérations en toutes ses facultés, la changeant totalement soi, et la faisant autant divine qu'elle était charnelle et animale lorsqu'elle vivait à elle-même.

Mais tout cet ouvrage amoureux est totalement en la disposition de Dieu qui en est l'Objet et le Maître; et c'est l'œuvre non d'un jour, mais de plusieurs années. Aussi l'épouse fidèle demeure éternellement contente [292r^o] autant du peu que du beaucoup: les raisons d'amour et d'aimer lui suffisent, lesquelles consistent en l'infinie nature de son Objet. Et elle fait toujours en sorte qu'elle ne recule jamais: elle avance toujours chemin en se perdant de plus en plus, sachant très bien qu'aucun, si parfait qu'il soit, ne saurait atteindre le dernier degré de perfection possible, et que ce n'est pas à elle qu'une telle perfection est due. Elle marche directement en la vue et en la science de son cher Époux, sans réfléchir sur soi-même, n'ayant autre soin que de le contenter et de lui satisfaire à son possible, en temps et en éternité, en tous événements. En cela se voit la plus haute perfection à laquelle une âme puisse arriver, ou au moins en son appétit actif; [22] de sorte qu'elle vole désormais à guise d'aigle, et ne repose ailleurs à très grand plaisir que dans le cœur amoureux de son cher Époux, notre bienheureux Sauveur.

Au reste, il ne faut pas penser d'entrer en cet état si on n'est premièrement résolu à l'exercice des vertus, et de consommer chair et sang en éternel holocauste d'amour, car cet œuvre demande tout l'homme. Que si on se sent imparfait dans les vertus, qu'on ne présume pas d'entrer ici et de s'appliquer cette matière si perdue digérée. Ce serait infiniment se tromper soi-même et travailler en vain, par l'effort de sa sensualité; de quoi il se faut bien donner de garde, comme du plus subtil et plus cruel piège pour la créature qui se puisse penser. Car c'est ici le terme et la fin à laquelle aboutissent tous les moyens; et ces moyens qui sont les vertus doivent acheminer ici l'âme par degrés et comme par la main. Supposé donc qu'elle ait la connaissance suffisante

de tout ce qui lui faut passer pour arriver à ceci, je dis même par goût et vue de la sagesse, elle doit s'appliquer à cela par ordre, se résolvant de suivre Dieu par (131) les voies qu'il lui plaira tenir pour l'attirer à soi.

Elle se servira au commencement de l'aspiration large et prise de loin, et ne cessera point de faire ainsi, autant qu'il lui sera possible, unissant de discrétion pour ne point excéder par trop d'effort et de violence en ses pousses amoureux. [23] Quand elle y sera accoutumée, cela lui sera aussi facile que le respir. [292v°] Ensuite on peut se porter à la simple et savoureuse spéculation des perfections divines, qui est à la vérité une chose excellente. La perte de soi-même succède à cela. Mais la voie purement mystique, qui est le flux même de la sagesse, est infiniment plus noble, plus excellente et plus courte. Cette simple sagesse se réduit toute en elle-même, c'est-à-dire en Dieu, lequel elle voit et savoure en goût éternel ; et à son respect, toute la circonférence scolastique, laquelle médite et spécule les choses saintes à pointe de jugement, n'est que pur mensonge et comme de la terre totalement insipide au goût de l'âme, déjà excellemment préparé par les simples, savoureux, larges et profonds attouchements du flux de la divine Sagesse.

Les opérations de cette Sagesse sont si multipliées, si simples, si uniques³⁰⁷, et rendent l'esprit si agile à voler en son fond, et de son fond en son Objet, qu'on ne le saurait suffisamment exprimer. Elle est plus mobile en l'unique multiplicité de ses opérations que tout ce qui est plus mobile dans les choses créées ; et cela fait qu'on n'est pas longtemps agi d'une même sorte. [24] Tel est l'ordre du flux actif et effectif de Dieu en la créature choisie pour son amour perfectif, et pour le suprême repos et les indicibles délices de Sa divine Majesté. Si bien que c'est merveille de voir sortir tant de lustre et de splendeur d'un fond totalement pénétré et largement ouvert aux divines irradiations qui sont des diverses et inconcevables délices.

307. Cf. Sg 7, 27.

Mais avant que d'entrer ici, toute la purgation et illumination doivent³⁰⁸ précéder, et on y doit expérimenter tant de pauvreté, de misères et de fâcheux et mauvais sentiments, qu'à peine les peut-on souffrir et soutenir sans tout quitter, à cause de la vie mourante de la créature, qui doit traverser à ses dépens et souvent pour un très long temps cette laborieuse et très difficile région, et rendre la vie à Dieu en très douloureuse et amère agonie d'esprit, dont les mortelles transes ne se peuvent suffisamment exprimer.

C'est ainsi que tout l'homme doit retourner à Dieu, et que l'âme devient son Époux à ses éternels dépens, Sa divine Majesté lui donnant très amoureusement sa grâce abondante pour cet effet. [293r°][25] Le moins qu'on y peut tenir de méthode, c'est le meilleur ; et néanmoins il faut ordonner son cœur et son esprit à quelque méthode sans méthode. Car il faut ici marcher, voire doucement, avant que de pouvoir avancer ; il faut avancer avant que de pouvoir courir ; et il faut être très actif et très agile à la course avant que de pouvoir voler à guise des plus subtils et légers oiseaux, et d'être devenu aigle pour ceci. De sorte que tout cet ordre a ses degrés et constitutions en l'homme.

Mais quand l'homme est arrivé à son centre, alors, comme un aigle amoureux, il se repose en Dieu à très grand plaisir. La jouissance divine l'occupe en plénitude de délices, d'une manière très subtile, très simple et très spirituelle, et le plus souvent par-dessus soi-même, par-dessus tout sens et toute perception. Tandis qu'il demeure en sa seule industrie, il est très éloigné de son entière perte et résolution, et son occupation vers Dieu est très éloignée de ce centre.

Car la méditation a ses degrés, dont la facilité s'appelle oraison. La suspension du discours fertile, vif, compendieux et affectueux, est un autre degré. Suit par après l'affection volontaire de la part de l'âme qui est encore à soi. [26] Après vient la forte attraction de son entendement, de sa volonté et de sa mémoire de la part de Dieu, pendant laquelle douce impulsion et agitation, l'âme regarde celui qui l'attire et la tient suspendue en lui ; et elle

308. *Sic.*

est avec toutes ses puissances totalement recueillie d'un très vif effort, qui la remplit de délices, de lumières et de connaissances très secrètes, que Dieu lui fait sentir et voir plutôt en lui qu'en elle-même. Toutes ses occupations sont exercices d'une contemplation très noble et très excellente en soi-même.

C'est là que Dieu se manifeste si largement et avec tant de merveilleux secrets que la créature ne peut exprimer ce qu'elle a vu et senti, demeurant toute liquéfiée d'une ineffable manière en l'amour de son cher Époux. Tout le dehors et les honnêtes plaisirs lui sont insipides et ne lui sont que mensonge, et, pour dire comme il faut, que très cruelle mort (132) en comparaison de ceci, vu qu'elle est apprise et stylée à se plonger et s'abîmer éperdument en la mer immense et spacieuse de son cher Époux. [293v°] Mais comme elle n'est pas longtemps arrêtée en cette rapide attraction, à son retour de là, son action consiste à admirer les excellentes notions et représentations intellectuelles, simples et éternelles, qu'elle a vues et senties ineffablement ; et alors elle s'en revole de tout son effort là-dedans comme au lieu de son repos.

[27] Mais cet état étant très mystique et très perdu, nous ferons mieux de redescendre dans l'industrie humaine, appâtée purement de l'amour sensible de Dieu, auquel il faut aller conformément à sa nécessité présente. Il faut donc premièrement entrer en exercice par l'aspiration large, si on est trop loin de l'Esprit. Que si on est plus près et si on a une sensible facilité d'aspirer, on le fera par aspiration plus courte et plus concise, qui affecte le cœur et qui soit propre à le pénétrer et l'ouvrir pour pouvoir être touché de Dieu et se dilater et reposer en lui à plaisir, pendant sa vive et sensible attraction, non pas en réfléchissant sur soi-même, mais sur l'œuvre de Dieu qui tire l'homme à ce divin repos. Il apprendra là en très peu de temps, par la vive onction du Saint-Esprit, et à proportion qu'il avancera dans cet amour perfectif, tout ce qu'il doit faire et savoir, et deviendra docte en la science du divin Amour.

Étant devenu parfait amoureux, on pourra réduire sa science théorique en art, pour être communiqué aux hommes, dont le goût les touchera et allumera leur appétit à se rendre amoureux

de Dieu. Car tout ce qui sort de ces hommes ici est tellement esprit qu'il semble plutôt déiforme que simplement divin, leur fond étant si largement pénétré et ouvert qu'ils ne reçoivent plus rien des choses du dehors qui leur nuise. Il y a longtemps qu'ils sont morts aux formes et images naturelles comme effets de la propre vie, duquel désordre ils sont autant éloignés que la nature animale est éloignée du pur esprit. Car elle est totalement changée en Esprit, non pour se chercher et se reposer en elle-même spirituellement, mais pour mourir partout à soi, voire dans les plus excellents dons de Dieu, et se reposer en lui par-dessus tout cela et tout sentiment.

[28] Ici la raison est tellement lumineuse qu'elle voit et anticipe éminemment tout ce qui se voit et se présente à elle, pour être vu et jugé par pur esprit, tel qu'il est en soi. Enfin tout est esprit dans ces hommes, autant que tout y a été chair et sang.

[294r^o]³⁰⁹ À la première découverte de ce noble fond, et à l'aspect de ses abondantes richesses et inondantes délices, l'âme, déjà vivement pénétrée de Dieu, ne se donne ni paix ni repos : elle emploie tout son effort pour parvenir à cette demeure où Dieu vit et se bienheure en soi-même, et toutes les créatures qui sont retournées et refuses en lui par le moyen de leur propre fond ouvert et pénétré, lequel elles habitent à très grand plaisir en toutes occurrences. Mais ceci n'est connu qu'à soi-même et à ses semblables : tout le reste n'est que circonférence³¹⁰ ; ce ne sont que préceptes et manifestations de l'ordre, et des désordres qui sont innombrables et qui remplissent des volumes entiers pour l'instruction des hommes. Par ce moyen, ils apprennent à mourir à eux-mêmes comme il faut, afin de retourner en Dieu qui vit en eux et qui ne désire rien tant que de les changer et convertir

309. « ...chair et sang. Or cette réduction si compendieuse et perdue est faite et digérée au fin fond du même amour. Les simples formes de quoi semblent être sa même essence en très simple unité [f^o 294r^o] non seulement du fond mais en Dieu duquel tout fond coule en demeurant. Or il est vrai qu'à la première découverte de ce noble fond... » [R] (omission).

310. *N'est que circonférence* : n'est que périphérique, secondaire.

en soi ; et tout cela étant digéré en diverses manières, chacun y trouve beaucoup selon qu'il en est naturellement affecté.

Ainsi voit-on le soin merveilleux de notre bon Dieu à verser les écoulements de son divin Esprit dedans les hommes : comme il les affecte aussi diversement qu'il y a de diverses personnes, comme il les excite à chercher avec des dispositions propres et convenables pour s'en pouvoir approcher avec ardent désir de l'aimer éternellement. Et cela étant divinement commencé en la créature, Sa divine Majesté le perfectionne au plus tôt, s'il ne tient à elle, car elle n'est que trop souvent infidèle à son devoir, qui est d'exciter toutes ses facultés à s'écouler en Dieu. [29] Mais tout ce qui est fidèle à Dieu est bientôt plein de lui et de l'abondance de ses divines générations, qui sont Amour, Lumière et Esprit en tout ce qui en est vivement touché et abondamment rempli.

Enfin ici se montre et se découvre l'infinie beauté de l'Objet à l'âme hautement déifiée en lui, comme étant arrivée à son centre désiré, plus contente là-dedans qu'on ne peut concevoir. Dieu y est goûté et savouré en lui-même, en ineffable sentiment et goût de sa propre éternité toute présente, qui n'admet ni le temps ni la sortie. [294v°] C'est là que tout est fondu et perdu³¹¹, et cependant tout ce qui (133) reste de l'homme à remplir demeure pleinement et totalement assujetti à l'esprit, qui le tire toujours secrètement à soi et opère au-dehors amoureuxment selon l'ordre et exigence de son devoir.

Mais bon Dieu! de qui et de quoi parlons-nous? À peine connaît-on personne qui veuille, en se perdant incessamment, se laisser polir et façonner par les attouchements fréquents de Sa divine Majesté. Cette digestion est plus agréable aux oreilles de plusieurs qu'au cœur ; mais posé que quelqu'un sache ce que nous disons, même par expérience, pour avoir fait quelque progrès en ce chemin, si est-ce qu'il est infiniment éloigné de ceci par son infidélité à la poursuite de cet œuvre amoureux, ou parce que le temps de la consommation d'une telle perfection n'est pas encore arrivé. Je sens bien que je ne dis rien à ma digestion

311. Ruusbroec toujours!

parce que la sortie, la distinction et l'effusion aux divers ordres de matières m'est une très cruelle mort : il ne se peut faire que le fond ne produise³¹² soi-même à soi-même.

[30] Pour ce qui est de ceux que la circonférence de ceci ravit, selon que j'ai dit ailleurs, on ne leur peut fournir assez d'art ni assez de préceptes. Aussi sont-ils autant distants et éloignés de ceci qu'ils vivent à eux-mêmes dans les premiers appâts nécessaires pour les rendre désireux du vrai Bien. Cependant certains d'entre eux pensent entendre tout ceci, et même en avoir quelque chose ; mais ils sont bien trompés en leur sensualité spirituelle ; car ils se trouvent ravis dans la circonférence des préceptes digérés, qui enseignent à faire, à laisser, à mourir à soi-même, et se font voir tout vides et nus du vrai amour perfectif. Ce qui les trompe en ceci est un peu d'amour sensible qu'ils ont pour le plus, qui est totalement conforme à leur nature, laquelle se délecte d'aimer ce qu'elle sait et croit être infiniment bon et saint. Et néanmoins pour y arriver, elle donne du sien si écharnement que cela est tenu de Dieu plutôt pour rien que pour quelque chose ; c'est pourquoi tels gens ne moissonnent que selon le très peu de leur semence, je dis de leurs œuvres.

Ils ne surpasseront jamais la persuasion et n'arriveront jamais à la réduction d'icelle. Ils ne savent pas seulement ce que c'est que cela, et cependant on ne leur peut assez fournir des plus excellents écrits qui se puissent penser, ce qui n'est autre que se faire des fouets et des bâtons pour être flagellés [295r°] épouvantablement, au plus tard, quand ils partiront de cette vie. Il serait donc plus à propos que tous ceux-là prissent un bon auteur à tâche, afin qu'en s'exerçant selon ses écrits, ils fissent leur devoir, qui est d'acquérir solidement la vertu, et puis l'amour en conséquence de la vertu. Si bien que cette disposition plus éloignée est ce à quoi se doit occuper tout esprit qui est plein de soi et de sa propre vie, laissant ces exercices ici aux excellentes aigles et aux vrais contemplatifs³¹³.

312. *produise* : fasse paraître

313. Ici la source suit par une « Récapitulation de tout ce fonds », 295r°-300v°, omise par Donatien, reproduite dans *La Pratique essentielle...*, *op.cit.*, 31-46.

La necessité que le Cerveau
a d'estre spirituel.
Contin. neuf Chapitres.

Chapitre premier.

L'antiquité nous fait assez voir &
nous apprend assez à que nous auons eu nos progénitures & au
nous femmes nées. C'est de nous cela que iay amylioré iudicé sur
l'ouuertye principauze point de nostre Regle, ou par contrariété de
vie & de mort, ie fais voir vint & nostre Stabilité & nostre
ruine, en l'ordre et le desordre, de vertu et de vice, de corruption
& de incorruption, d'opier et de chauer. En l'elles contrariétés d'opier
de mouer et de vice. Si que toutes ces reductiones, les vobres s'en
trouua la vint & s'aygneront exprimez, pour la vire manifestation,
de chacun; qui comme ie lai dit la, verra o' quel a' et o' quel n'a pas,
o' quel est et ce qui n'est pas. Et que dans la quoy, on verra la
d'ouuer sapience vint & relier, comme un riche & splendide
contenu en tous les bons.

SOURCES MANUSCRITES

Nous éditons les sources manuscrites relevées sur le corpus de Rennes dans l'ordre de classement de ce dernier (décrit au début de ce volume). Leurs titres sont suivis du ou des numéros de chapitres de Donatien mis entre crochets. Certaines saisies de l'aveugle mystique par des transpositeurs — probablement les carmes novices qui lui rendaient visite — sont particulièrement obscures. Nous les avons cependant reproduites par souci d'exhaustivité et pour justifier le travail de Donatien.

AVIS POUR LA DIRECTION D'UN BON CONFESSEUR

[chap. 21]

[ms. 40n4 = *Vrai Esprit*, chap. 21, add. « Avis... »]

Il est vrai que cet exercice suppose non seulement un homme moral, mais encore un homme spirituel, qui est beaucoup supposer en ce sujet. Pour le regard du moral, tous les livres et docteurs en sont pleins, je dis qui sont pleins de diverses règles, tant pour connaître ce qu'ils doivent pour bien discerner et aviser, que de ce qu'ils doivent faire et éviter selon cela. Selon cela, dis-je, qui concerne telle vie. Mais l'homme spirituel ne trouve pas tant ici ni là des matières qui le concernent en ce fait. Attendu qu'il est vrai qu'à prendre cet exercice sagement tant en ses sujets qu'en ses matières, cela ne devait pas être son fait, mais seulement les sujets et les matières les plus étroites et plus pures de péchés purement véniels, comme il ne se laisse pas de se retrouver des sujets qui ne sont coupables devant Dieu d'aucune chose. Néanmoins, étant ces personnes spirituelles, telles que nous les pré-supposons de plus près, ou de plus loin appliquées à tel exercice, il faut qu'elles s'en acquittent en la vue et en l'aspect de Dieu et de sa volonté, ou pour dire mieux [39v°] de son amour, qui est plus dire, faisant aux uns office de médecin, aux autres office de chirurgien. S'appliquant à reconnaître les causes des maux par le dedans en ordonnant les médecines et confections salutaires, conformément aux causes des maux. De chirurgien aussi, appliquant dûment les remèdes aux plaies selon la nécessité et exigence d'icelles, par l'huile, sel, vinaigre et autres sortes d'onguents doux plénitifs selon sa science et prudence humaine et

divine. Mais il n'est pas tant question de cela ici que de ce qu'il a à faire, qui est de négocier pour lui-même en cette pratique pour ne point tirer la boue des apostumes³¹⁴ ou plaies de ses patients, et en affecter son cœur ou, pour mieux dire, l'infecter de telles misères ou pourritures.

Ce qu'il doit donc faire en cela, c'est de ne voir et n'appréhender que l'âme seule en la beauté et laideur réparée de sa laideur présente en sa beauté première. Car deux objets sont deux champs plantureux, mais faisant abstraction de toutes déductions des matières appartenant à ces deux sujets, il faut qu'il envisage l'âme en tous deux, excellemment et éminemment d'une simple et abstraite vue sans, comme j'ai dit, s'occuper de beaucoup de matière là-dessus, et qu'il s'imprime vivement la vue et le sentiment de ces vérités, ou plutôt de ces deux états de laideur et beauté, de corruption et incorruption, de péché et de justice, d'impureté et de pureté, d'inimitié et haine, et de grâce, amitié et réconciliation. Faisant en telle sorte en sa cure que d'être si circonspect et attentif à ce qu'il doit à soi-même, c'est-à-dire à la pureté et intégrité de son cœur et de son âme, que de ne rien tirer de tout ce qu'il entendra en lui et à lui au moyen de quoi il peut être dépeint et touché malgré soi de si [40r°] misérables espèces et figures. Je sais bien que cela est difficile à le prendre au sens de notre commune misère, et que, nonobstant toute l'attention et circonspection que l'on puisse employer à cela, il est fort difficile de ne demeurer englué à une telle glu, non qu'elle nous soit telle en l'affection et de notre part, mais pour ce qu'il a fallu pour le moins se rendre actif et attentif aux discernements et aux remèdes des maux et plaies du patient. Cela, dis-je, ayant plus procédé de l'action intellectuelle et de sa spéculation que de la volonté, qui n'a rien en toute cette procédure. Pour cela, dis-je, il est très difficile de demeurer libre totalement en soi-même après telle cure. Mais quoi, la misère humaine est telle, l'entendement humain ayant ses bornes et limites si petites et étroites qu'il lui soit de pure nécessité, assez souvent, de sortir jusque-là.

314. *Sic*, pour *apostèmes*: abcès.

Or nonobstant toutes ces nécessités très importantes, si faut-il voir et donner ordre de ne rien perdre du sien en semblable fait. Ce qui se fera facilement par le moyen et remède à cela, que je montrerai ici, et le tout se fera facilement, étant occupé devant et après cette action d'un bon et vigoureux exercice, qui tienne attentivement et fidèlement nos âmes là occupées avec Dieu et en Dieu. Plus, dis-je, en son amour et par son amour que par les pures et séparées vertus comme vertus, lesquelles dis-je, comme telles, n'ont pas tant de force pour le parfait et simple recueillement du cœur que l'amour accompagné des vertus, excédant, dis-je, toujours les vertus.

Or cet amour est simple, unique, uniforme, non multiplié ni multipliant. Lequel étant acquis [40v^o] à force de fluer actuellement³¹⁵ et amoureusement en Dieu, rend aussi son sujet simple, uniforme, tranquille, recueilli, large, étendu au-dedans en esprit, très apte et disposé à goûter et savourer l'Esprit divin en ses divines irradiations et illustrations qui sont de saveur et goût inconcevables. Voilà en somme l'effet du vrai amour en une âme vraiment touchée et excitée de lui envers Dieu. Que si sans cet amour exprès l'âme ne s'exerce que selon les vertus comme telles, ou bien que selon la raison à laquelle elle fait quadrer³¹⁶ les vertus, elle sera (croyez-moi) toute sa vie misérable, languide, désireuse de tous biens, ignorant perpétuellement la source de tous ses maux, qui est en cela qu'elle ne réfléchit que sur elle, ne voulant (quoiqu'indirectement) que son propre bien, qu'elle ne veut acquérir que par ce qu'il lui plaît. De plus, sans se soucier autrement du bien propre de Dieu en elle, et par conséquent du sien trop plus excellemment ; ce qu'étant ignoré de la troisième partie des bons, ils trouvent tous gisant dehors aux exercices de l'action, ignorant cependant les vrais et solides exercices de l'esprit, par lesquels on arrive à la divinité et devient-on divin en très peu de temps, comme par un très court chemin par lequel on parvient à atteindre sa bienheureuse fin, qui est Dieu.

315. Mot de lecture incertaine.

316. *faire quadrer* (ancienne orthographe de *cadrer*) : faire correspondre

Or les exercices de l'amour intime ou intérieur sont ceux-ci : imiter, gémir amoureusement au-dedans, compatir, aimer, ressembler, soupirer, aspirer, contempler, [41r^o] regarder, conformer, unir et selon chacune de ces choses et en toutes de tout soi, toujours et partout. Et par dehors fuir la conversation inutile et de tout ce qui ne fait point à propos pour ceci, sauf toujours ce qui est de pur esprit et de pur bien-être, évitant toujours toutes sortes de singularité comme telles, comme perte de l'esprit. Néanmoins tout ce que pouvaient³¹⁷ dire certains être singularité ne l'est pas, d'autant qu'il faut purement voir le purement nécessaire au bien-être, entendant indifféremment toutes choses sans s'y attacher, conformément au dire du Sage : *N'attache point ton cœur à tout ce qui se dit*. C'est-à-dire qu'une telle vie doit être vue et crue de tous abstraite et éloignée des choses matérielles et sensibles, qui ne sont point à propos et qui sont sans profit et utilité ; vu qu'autrement faisant, on serait toujours pris et empêtré en soi-même, et non jamais purement libre de tout son cœur et de tout soi pour se pouvoir incessamment convertir à Dieu, vigoureusement, pleinement, amoureusement, sans obstacle ni empêchement quelconque.

Hé ! Que tout cela est aisé à dire, et que c'est tôt dit, mais difficile à qui ne travaille à bon escient, et incompréhensible à celui qui est vide des sentiments de Dieu en soi-même selon ceci ! Cela se pourra assez voir par ce que j'ai dit en l'exercice. Ainsi il faut faire ou ne faire point, être ou n'être point, et ainsi vivre ou bien mourir ; et rien n'est tel et ne sera jamais tel que de vivre ainsi, ou mieux encore à Dieu, s'excitant de lui puissamment et excellemment, et le soutirant en amour et humble patience, en raison amoureuse, ou bien en raison d'amour éminent [41v^o] excédant toute raison raisonnant basement. Non par tout amour, ni les plus hauts amours qu'atteignent, par la grâce de Dieu, les plus excellents hommes. Mais le meilleur et le plus vigoureux amour que faire se peut, conformément à la grâce de Dieu, qui nous le donne selon notre petite portée, que Sa Majesté ne désire point

317. *Sic.*

excéder en nous. Ainsi par tout ceci, et autres semblables pratiques tirées et réduites selon la simplicité du pur fond, on aura suffisamment de quoi se mettre en chemin, commencer, s'avancer et profiter de plus en plus, voire se perfectionner jusques au dernier point de toute perfection, s'il faut ainsi dire. C'est pourquoi il se faudra vivement attacher à toutes ces pratiques qui toutes ne font qu'une chose en un, réduisant toujours par forte occupation et union toutes puissances en l'unité même du cœur et du fond.

Le confesseur donc n'a que faire de craindre, pourvu qu'il se veuille fidèlement exercer, non tellement quellement³¹⁸, mais excellemment au-dedans selon le pur et excellent amour de Dieu, par lequel et auquel on surpasse toute chose et soi-même. Que si ce n'est toujours et pour toujours, au moins cela est-il ainsi quand on se retire vivement en Dieu, par exercices affectueux amoureux, et non par discours purement intellectuels et purement spéculés, dehors selon ce à quoi s'occupe le commun des hommes ; mais iceux gisent toute leur vie dehors et dedans les choses créées. Ou au contraire, ceux-ci demeurent pleinement possesseurs de Dieu en eux-mêmes, perdant tant à eux qu'à toutes choses créées, lesquelles mêmes ayant tiré à eux par leur faiblesse et infirmité ne pouvant aucunement, ils les surpassent totalement en anéantisant la force de leur vigoureux amour, [42r°] duquel et par lequel ils se tirent en Dieu, très vivement et profondément³¹⁹.

318. *tellement quellement*, ni bien ni mal, mais plus mal que bien

319. Ici Donatien quitte (malheureusement) cette source.

TRAITÉ DE L'ÉTAT DE L'AMOUR PUR

[chap. 16]

[ms. 40n11-1 = *Vrai Esprit*, chap.16]

Je n'entends pas ici me déduire sur les principes et commencements de cet exercice, pour montrer comme il le faut faire, aborder et s'en servir en cela même ; d'autant que les mystiques en ont écrit suffisamment, joint qu'il n'est point de besoin de cela, et n'est à mon propos. Mais j'ai bien voulu montrer en quelque manière l'excellente force de l'aspiration, et où elle fait aboutir l'âme qui s'en sert fidèlement, laquelle doit être [239v°] faite continuellement, doucement et vivement plus de l'esprit et en l'esprit que du sens et par le sens. Et peut-on dire que l'aspiration simple, roide et unique, ayant le pur amour pour moyen, et l'Amour incréé pour objet simple et unique, doit être purement, adroitement, intérieurement, simplement et uniquement dilaté, en la vigoureuse et efficace force de son très pur motif dessus le sujet du même amour tirant et ravissant par sa simple et efficace action tout son sujet, c'est-à-dire tout soi-même en son amour unique, simple, objectif et incréé.

Mais faut-il que telles dilatations excitées par la fécondité de l'amante, [elle] ne sache [ce] que c'est que de refluer jamais sur soi ni sur autrui par raisons qui aient la force d'exciter son amour, mais mourant pour jamais à toutes raisons : il faut qu'elle croie et qu'elle veuille que son amour et son action soit la même chose pour atteindre uniquement son amour incréé et objectif qui est Dieu. Et pour m'expliquer sur ceci, je dis que où il y a de la raison en amour pour aimer, l'amour n'est point ; d'autant

qu'amour est suffisant de soi et par soi-même de tirer et de ravir tout le sujet qu'il anime et qui l'agite³²⁰, de le tirer totalement en unité d'esprit sans le concours et l'aide de raison réflexe; et les amoureux bien [240r^o] versés en cette science d'amour aiment mieux mourir de male mort, par manière de dire, que d'aider leur amour actif et passif au temps des soustractions des objets purement raisonnables, aimant mieux telles âmes être transpercées de mille et mille flèches par le dehors et par les sens, que de sortir ainsi pour chercher appui et consolation des sens et des choses créées, ne se voulant jamais plus se servir d'elles en tel cas, d'autant qu'elles voient ce moyen réflexe infiniment distant et éloigné du moyen unique et efficace, qui est le pur et droit amour, dont elles se servent uniquement et continuellement par très simples et très agiles aspirations de peu de formes pour ne réfléchir qu'en Dieu, leur amour unique et objectif.

Et à vrai dire, cet exercice fidèlement pratiqué d'une âme profondément navrée d'amour à l'endroit de son très aimé Époux est bien l'un des plus hauts que les saints puissent pratiquer en cette vie, d'autant qu'il est fondé et établi en son action dessus le droit, pur et unique amour, et en la souffrance et soustraction sur le simple et tout nu amour, auquel et durant lequel l'âme fidèlement amante s'abandonne totalement aux angoisses et langueurs mortelles que son Bien-Aimé lui fait souffrir en sa présence [240v^o] et toutefois sans se montrer à elle, ce qui cause de plus en plus ses tristes et mortelles langueurs, durant lesquelles et par lesquelles elle meurt et expire tout ce temps-là, par impatience d'amour, mais tranquillement, en son bien-aimé Époux, sans jamais vouloir se chercher par dedans, par dehors, par les sens ni par le créé, en façon que ce soit. Tout cela est aisé à dire, malaisé à faire, difficile à endurer et très difficile à surmonter en demeurant ferme, stable et immobile au-dedans de l'esprit constitué en simple repos par-dessus l'action et l'intention, par-dessus le flux sensible, présent et éternel de l'Époux tout ce temps-là, je dis éternel parce que l'on croit jamais ne devoir vivre autrement,

320. *Sic*, pour : « qu'il agite ».

c'est-à-dire que son très aimé Époux ne doit jamais retourner pour donner encore une fois le baiser de sa bouche à sa très chaste et très aimée épouse.

Or c'est ici qu'étant épuisée l'industrie humaine et le concours du jeu actif de l'Époux amoureux de son épouse, refluant d'elle-même en soi-même, c'est, dis-je, ici que sa fidélité est de tout point éprouvée, car l'épouse, se montrant généreuse et constante à souffrir et pâtir l'absence de son Époux, sans chercher consolation ni dehors ni dedans, comme nous l'avons dit, directement ou indirectement, ne se consolant que de ses propres désolations, plaintes et gémissements plus amoureux, par lesquels elle exprime comme elle peut ses tristes, lamentables et angoisseux regrets [241r^o] à son Époux sur son absence — si tant est toutefois qu'elle ait quelque respir actif pour pouvoir former ses paroles plaintives exprimant ses angoisses, sinon elle se plaint par sa totale suspension plus douloureusement et plus languoureusement par ses souffrances, angoisses et langueurs mortelles souffertes par un continuel regard que son esprit fait de l'Époux qu'il voit présent à soi et en soi — l'épouse, dis-je, souffre plus ainsi attentive et arrêtée au regard de son Époux — sans qu'elle le pense, et pendant que ses puissances sont totalement suspendues à leur action — que l'on ne le saurait exprimer ni penser.

Car encore que l'épouse ait souventes fois souffert les rigueurs de l'absence de son Époux aux précédents degrés et moyens d'amour, celui-ci néanmoins lui est beaucoup plus pénible, et lui semble ici être toute nouvelle et sans aucune expérience de souffrance en la force des efforts rigoureux et du tout autre que les précédents présentement ressentis, de sorte qu'en cela même elle ne sait, par manière de dire, si elle est morte ou vive, si elle est à elle ou à son Époux ; ce qu'elle sait seulement est que rien du créé ne la peut consoler dessus la perte qu'elle pense avoir faite, encore qu'elle soit en possession de son bien objectif sans le savoir ni le croire, mais non pas sans le désirer ardemment et avidement. En quoi même est évident et manifeste à tout le monde sa possession objective qui tire et ravit à soi la plus [241v^o] pure et séparée partie de l'âme qui réside, demeure et subsiste totalement

en lui, le regardant fixement et amoureusement, cependant que l'âme, ou pour mieux dire, l'épouse vide de l'influence sensible et lumineuses de son simple Époux, est à plaindre et lamenter son infortune en sa secrète solitude.

Or ici il se faut armer de force, patience et constance pour ne jamais varier à dextre ni à senestre, mais en pleine confiance amoureuse, et sans rien faire, sinon endurer, si on ne peut autrement atteindre ainsi le bienheureux désiré retour de son très aimé Époux, et cependant il faut que l'épouse, toute dépouillée de soi-même et de toute propre satisfaction, soit totalement résignée et renoncée en consommation totale d'elle-même à souffrir tant en l'éternité qu'en temps les rigueurs d'un tel hiver sur l'absence de son Époux, dont elle se sent totalement vide et destituée, et totalement insipide en ses sentiments.

Et c'est ici que consistent vraiment la fidélité et la sainteté des fidèles amantes dignes d'un tel Époux, et non pas aux grandes connaissances, réplétions, goûts, dilatations, simplifications, révélations, visions et ravissements d'entendement, comme l'on pense. Cela est grandement considérable pour faire voir et croire à ceux qui désirent aimer, que la sainteté et fidélité d'amour ne consiste pas aux allées, venues et réplétions de Dieu en elles-mêmes, mais elle consiste en la satisfaction de Dieu même en elles, et par elles sans elles-mêmes et dehors d'elles, en souffrant et pâtissant sa retraite et absence d'avec elles, afin qu'elles [242r°] ne se satisfassent point de lui et en lui d'un désir glouton et affamé bien souvent plus de le posséder plus pour elles que pour lui-même ; mais qu'elles lui satisfassent en criant, lamentant et se plaignant au fort de leurs infernales langueurs comme elles peuvent, et surtout par leur amoureuse patience et résignation simple d'esprit par laquelle elles se donnent en proie à lui en déiformité pour à jamais vivre contentes de lui et en lui à quelque prix que ce soit.

Tout ceci suppose l'uniformité et la conformité, et leurs propres actes, attendu que le moins est continu éminemment au plus. Et procéder ainsi toute sa vie, c'est être au monde sans y être, d'où on voit combien ceux qui veulent être épouses d'un tel Époux

en ce degré d'amour pur doivent être ferventes et actives³²¹ à se tenir au-dedans pour ne jamais être oisives en un temps tant peu que ce soit notable, et combien elles doivent frayer et dépenser du leur pour répondre par leur amour à la Majesté infinie de leur très cher Époux. Je dis mieux, qu'elles se verront devoir dépendre tout le leur par l'entière et totale consommation d'elles-mêmes au feu d'Amour divin dévorant et engloutissant en soi ses épouses fidèles pour les changer et transformer totalement en soi-même, moyennant la réciproque fidélité tant de l'un que de l'autre.

Or je ne veux point pour le présent me dilater plus amplement sur l'excellence de cet état actif, me contentant d'en avoir montré nûment et à découvert le fond, l'esprit et l'essence. Comme je l'ai montré en son éminence et excellence étant acquis au fidèle amoureux fidèlement actif, il faut que je le montre en ses principes et commencements par lesquels, ou bien par la [242v^o] pratique desquels, il puisse être acquis en sa souveraine perfection tel que nous l'avons déduit et manifesté en la nudité simple de la vacuité et stérilité de cet état.

Ceux donc qui sont capables d'amour et d'appréhender l'Amour incréé par l'amour sensible qui se fait quelque progrès³²² aux vertus de l'Esprit, se résolvent et se déterminent d'aimer Dieu continuellement et ardemment par simples inspirations dilatées au temps de l'oraison, et hors d'icelle brièvement et roidement, et en peu de formes et de mots élançés de tout soi en Dieu, en elles³²³ comme nous l'avons dit en sa définition, en laquelle l'on a exprimé son effet à notre possible et selon notre présente nécessité, de sorte que par cela même sachant et expérimentant ce qu'elle est et ce qu'elle fait non tant aux simplement commençants qu'aux vraiment profitants et déjà avancés, il faut travailler par elle comme d'un instrument et outil propre à tout faire et à tout acquérir ; et cela en la force du motif très excellent de l'Amour pur, qui ne sait ce que c'est que d'admettre ni de se servir de la raison pour animer de plus en plus et de mieux en mieux son sujet

321. Au féminin, *sic*.

322. *Sic*.

323. Leur contenu étant celui que nous avons dit.

vers son objet, de sorte que, tant par ceci que par ce que je vous ai dit d'ailleurs en suppression de ceci même, vous savez s'il est possible, mais plutôt s'il n'est pas très facile de pratiquer toutes les vertus en leur temps, en la force et excellence d'un tel motif, je dis de l'Amour pur. Car, dites-moi, je vous prie, n'est-il pas facile à celui à qui il semblerait avoir volé en haut de voler aussi pour descendre ? Cela se voit aux oiseaux qui [243r^o] se servent de leur propriété naturelle tant pour l'un que pour l'autre, et ainsi voyez ce que je veux dire : qu'il doit être très facile à l'amoureux vrai et fidèle de descendre toujours au mépris et anéantissement de soi-même quand les occasions s'en présentent, tant par soi-même que par ses propres chutes et misères que par autrui, étant en cela et sur cela infiniment joyeux que telles matières d'humiliation se présentent à lui pour lui faire voir non son humilité mais son amour, non s'il est humble mais amoureux en humiliation et humilité.

Et pour n'être point prolix sur ceci, nous réduisons toutes les autres vertus sourdantes de l'humilité vraie, ou pour mieux dire, de l'humble amour ou de l'amour souverainement humble au même amour, en qui et duquel jamais toutes les vertus ne doivent être distinguées ni séparées, sinon en leur action sortante et paraissant aux hommes, et non jamais en leur essence, qui doit être unique en l'essence de l'Amour, qui est le moyen essentiel de l'âme active en amour pur, droit, intègre et unique, selon que l'on l'a déduit.

Mais sur ceci je suis bien aise que vous sachiez ce que déjà je vous ai dit, et vous n'ignorez pas qu'il faut agir en la force et excellence de votre motif aux exercices extérieurs, tels qu'ils soient et de quelque nom qu'on les puisse appeler, aux exercices de dedans plus intimes et plus intérieurs, sans faire distinction en cela même du dehors au dedans. Car comme nous voyons Dieu sortir à sa fécondité productrice au dehors et tout d'un seul acte [243v^o] perpétuel, laquelle agit toujours selon sa fin ordonnée de son même principe, ainsi faut-il que nous sortions aussi volontiers à l'amour, et aussi facilement aux choses distractives de soi distinctes et multipliées dehors que nous agissions au-dedans ; et encore que les exercices du dehors qui nous seront présentés

de l'Époux, et non jamais des hommes, soient bas, terrestres et multipliant votre esprit, néanmoins en vous abandonnant totalement en iceux, vous demeurerez stable et arrêté au plus simple et intime fond de l'esprit pour, en cela et tout ce temps-là, adhérer simplement par une simple attention et un simple regard annexé à votre simple désir à votre unique Objet et Époux souverain ; ce qui se fera subtilement en une simple attention par-dessus la simple intention. Car vous savez ce que l'on vous a dit de la droite et simple intention, et de la simple attention acquise par la simple intention à proportion du moyen actif et vigoureux de votre fidèle amour.

Or je ne vois point de moyen et ne juge être expédient de me recourber sous ceci pour vous spécifier les diversités extérieures auxquelles on vous tirera, attendu qu'il faut que vous soyez résolu en cet état de vous laisser tirer, pousser et mouvoir quand et comme l'on voudra ; aussi faut-il que vous sachiez que raisonner par amour en Dieu, et avec Dieu votre Époux [244r^o] purement, familièrement et simplement, n'est pas acte de raison mouvante pour aimer, mais ce sont les représentations à Sa divine Majesté qui nous sont très pures et très profondes admirations sur lui et sur son amour sortant, dont nous sommes très hautes pensées et intelligences.

Au surplus, le moyen d'aimer Dieu votre Époux, selon saint Bernard, c'est lui-même, et le moyen même sans moyen : aussi l'amour acquis est cause de l'amour et fait l'amour en augmentation de soi-même jusques au dernier point de sa perfection conforme à cet état. Encore faut-il savoir qu'il faut toujours agir en tout cet état, quand il sera possible, s'animant à cela par sa propre industrie pour inventer et découvrir les moyens plus affectueux dont l'amour se puisse entretenir, tirer, ravir et totalement unir à son amour et Époux incréé, et que par ce moyen il devienne très fécond en excitations amoureuses, simples et familières, et ne se lâche jamais aux moindres et plus petites dissimilitudes d'avec son Époux, en ses mœurs, affections, mouvements, sentiments, paroles et actions.

J'ai dit ci-dessus que l'amour acquis fait l'amour en amour, ce qui ne s'entend pas autrement, c'est-à-dire qu'amour fait

amour en son seul ni pour son seul [244v^o] motif à ceux qui ne sont pas encore arrivés à l'atteindre, étant de nécessité qu'ils travaillent purement aux vertus pour l'amour, c'est-à-dire pour Dieu, jusques à ce qu'ils en aient suffisamment acquis les habitudes et qu'ils en ressentent en eux les mêmes habitudes et solides désirs pour les pratiquer en eux-mêmes, je dis en leur exercitation d'esprit, et par toutes occurrences à eux favorables en tel effet.

COMME ON CONNAÎT LES DIVERSES AMOURS,
LE VRAI ET DIVIN, ET LE NATUREL
[chap.18]

[ms. 40n11-1 = *Vrai Esprit*, chap.18]

Premier avis

[253r^o] Chaque cause produit son effet conforme à ce qu'elle est, et selon ce qu'elle est. Amour divin selon cette vérité produit ses effets tout divins. Amour naturel produit ses effets naturels, et naturellement. On connaît l'amour de Dieu et ses effets quand l'âme qui en est touchée est profondément humble et véritablement méprisée et vertueuse au-dedans de son fond, et non en apparence, et quand elle sort ce qu'elle est aux actions des vertus qui se présentent à elle, non jamais de la part des hommes, mais toujours de la part de son Époux, pour le bien et édification des prochains, soit en particulier soit en public ; et une telle âme sait très bien que c'est que de laisser l'Époux en elle et pour elle-même, pour le plaisir, la joie et satisfaction entière de son même Époux, au fait de ses dérélictions, abandonnements et sorties amoureuses : [253v^o] c'est l'état ci-dessus exprimé à notre possible, déclaré et manifesté évidemment. On ne dit point sur ceci où, quand, ni combien de fois cela se fera, mais il faudra toujours en l'amour unique de l'Époux, tout autant que le même Époux le requerra.

Cette pratique semblera peut-être un peu difficile au commencement, mais quand on se résoudra bien d'être fidèle à ses amours, on se verra autant facile et enclin à aimer en sortant dehors qu'en demeurant dedans, attendu que par cela même, on

tirera comme on pourra le dehors dedans pour ne jamais être entièrement distrait ni séparé de l'union de son Époux. Il faudra sur ceci appliquer autant son esprit et son attention aux choses présentes que leurs actions bien ordonnées le requerront, et ne faut pas avoir égard en ses sorties à ce que l'on sent ou que l'on ne sent pas, mais il faut avoir égard aux désirs de l'Époux et aux désirs de l'épouse, qui sont un et une même chose aux désirs de l'Époux, en conformité pour se conformer, en uniformité pour totalement unir sa volonté à celle et en celle de son Époux, en déiformité pour, demeurant immobile et bien ordonnée en l'union conjugale de son Époux, agir, pâtir et mourir, soit dans un temps, soit dans divers temps en déiformité. D'où l'on voit manifestement quelle infidélité c'est d'abaisser tant peu que ce soit son esprit, et ralentir et diminuer son action quand on est à soi ; mais quand l'on est beaucoup occupé au-dehors, il faut se servir, pour son action d'introversion amoureuse, de regards et mouvements d'esprit simples qui tirent tout par eux et avec eux, par leur simple force active, en leur simple et amoureux Objet. Voilà les moyens de pratiques divines de l'action pour jamais, tant dedans que dehors. [254r°]

Second avis

Or il se fait que ceux qui sont en cet état, ou commençants ou profitants, voire même parfaits, ne sont pas impeccables ; au contraire, je dis que l'Époux prend extrême plaisir d'exercer diversement ses épouses par diverses chutes, non toutefois jamais grièves, mais de toute commune infirmité, ce qu'il fait de peur de voir ses épouses très aimées s'élever et s'enfler de superbe et d'amour-propre naturel de ce qu'elles ont et qu'elles sont en lui ; et ainsi voit-on manifestement qu'il aime mieux les chutes, non comme chutes mais tout autrement, de ses épouses, pour leur profonde humilité et abnégation propre, que leur rectitude et stabilité en leur union simple et amoureuse avec lui, et il faut bien croire qu'il ne les permettrait jamais tomber si ce n'était pour semblable cause ; car Sa Majesté, qui ne désire en cela même que sa propre satisfaction, veut être nettement satisfait en ses épouses

par la renonciation et abnégation d'elles-mêmes dessus toutes telles occurrences ; par quoi c'est à l'âme fidèle qui désire plaire uniquement à son Époux de lui donner ce contentement désiré d'elle, en se relevant de ses chutes et extroversions volontaires ou autres de même amour que si elle n'était point tombée, prenant son exercitation active comme si rien ne lui était arrivé. Ce lui est assez de dire à son Époux : [254v^o] « Ô mon Amour et ma Vie, où me suis-je, et à quoi me suis-je portée ? Je me suis cherchée et délectée de moi-même, et suis sortie de vous en cela même que j'ai fait et tout ce temps-là, en quoi je me suis faite dissemblable à vous. Pardonnez-moi cette offense, ô mon amour, s'il vous plaît ; pardonnez-moi ce tout³²⁴, s'il vous plaît, à condition qu'il n'en sera plus ainsi, moyennant votre divine et favorable grâce. »

Et encore qu'il vous arrivât de tomber plusieurs fois le jour, il faudra toujours vous relever ainsi, et de pleine et fidèle confiance amoureuse en votre Époux. Cette pratique est grande, et la renonciation qu'il vous convient ici pratiquer est profonde et subtile. Sur quoi il faut que vous sachiez que votre renonciation doit être telle qu'elle agisse et produise son effet continuel aux actions et occurrences nécessaires à cela, en la plus pure, abstraite et séparée partie de l'âme, qui est l'esprit pur ; et cette renonciation pure, simple et subtile agissant en l'esprit consiste à être entièrement perdue à soi-même, en un non-pouvoir, en un non-vouloir, au non-vivre, au non-mourir, sans qu'il soit permis de se rechercher de si loin que ce soit en semblables occurrences, en cette très simple, spirituelle et subtile renonciation. Cela est tôt dit, mais la pratique semble inaccessible, et surtout elle est infinie en elle-même.

Mais ce pourrait-il bien trouver ces âmes si fidèles à leur Époux, qui lui voulussent être fidèles [255r^o] jusques à ce point, et demeurer quant est d'elles pour jamais inconnues aux hommes au fait de leur justification et souffrance dessus les choses casuelles et importantes à leur honneur et bien-être ordinaire ? Il ne faut pas néanmoins entendre ceci en sorte qu'on ne doive se faire

324. *ce tout*: tout cela

connaître à ses supérieurs, signamment quand ils demandent à telles âmes ce qui est d'elles et de leurs sentiments, sur tous semblables événements et pour toujours.

Suivant donc ce que j'ai dit ci-dessus pour toujours bien rencontrer en sa fidélité active, il ne faut pas avoir égard à ce que l'on sent, mais à ce que l'on désire, et au fond très solide et parfaitement acquis de son habitude et désir amoureux acquis de l'amour en amour même, et de la vue de l'Époux au même Époux, qui pour lors a force et vigueur en l'esprit attractif et tirant subtilement et comme insensiblement l'âme en ses puissances en soi, et se convertissant par sa simple et intuitive attention en cela même, et tout ce temps-là, par sa simplicité active et attentive, toute nue en son Époux. Cette vérité est de telle importance en sa pratique que tout amoureux qui s'en servira fidèlement en sa continuelle et fidèle action rencontrera toujours fidèlement, et au souhait, et au plus souhait de son Époux.

Troisième avis

Il faut prendre les aspirations que nous avons déduites pour se dilater en l'oraison, pour s'exercer en particulier [255v°] et pour aspirer en l'Époux dextrement par tout. Toutefois nous n'entendons point de dire que celui qui se servira d'elles se doit attacher à produire une multitude d'actes confus, lui semblant que, s'il n'agissait pas ainsi, qu'il n'aimerait pas assez et comme il faut. C'est une faute assez commune aux nouveaux amoureux en ce point, où c'est assez qu'il³²⁵ ne soit point oisif au-dedans quelque temps un peu notable, signamment quand il est totalement à soi ; et s'il est vraiment touché d'amour et amoureux ardemment, son même amour actif ne le pourra laisser oisieux, et qu'il ne l'excite à son exercitation ordinaire.

Au surplus, tout cet état et tout cet exercice est en son action unique suffisamment et parfaitement acquis en son efficace et subtile habitude, par-dessus toute distinction du bon, du meilleur et du très bon, et par-dessus toute multiplicité d'exercices,

325. *Sic.*

vivant en son exercitation amoureuse, simple et unique par-dessus tout exercice privé et particulier, tirant et réduisant toutes choses par-dessus tout exercice et en simple unité d'Esprit, où son Époux lui suffisant par soi-même, elle s'efforce aussi réciproquement de lui suffire par sa généreuse et constante amitié, vivant à lui et pour lui seul et en lui, et non autrement ni pour autre cause. De sorte qu'en ces entrefaites et en toutes difficultés d'action, de passion et de mort, elle lui dit du plus intime fond de son amour passionné : « Vous et moi, mon Amour, vous et moi ; puisqu'étant à vous et pour vous ce que vous êtes et vous êtes à moi et pour moi aussi ; aussi suis-je, à mes propre frais et dépens [256r°] et à quelque prix que ce soit, pour jamais à vous, pour vous et en vous. » « Chantez hardiment, ô esprits bienheureux, cantique nouveau d'infinie louange sur ceci, voyant que votre Époux est mon Époux, et que lui en cela même et en la force de son infini amour est à moi et pour moi et en moi, comme je suis en lui, à lui et pour lui. » Qu'est-ce que tout ceci, sinon amour bien pratiqué et pratiqué en bon ordre ?

Oh, qu'heureuse et qu'infiniment heureuse sera l'épouse en cette vie, qui ira ainsi activement à son Époux et procédera avec lui en lui d'une si amoureuse et fervente et généreuse fidélité ! Non, non, on ne voit personne qui en veuille venir là que de dépendre tout le sien par vous, ô mon Époux ! Que ferai-je ? Ah ! miséricorde ! Ne me laissez point succomber en ce point de si grande importance : que m'importe que je fasse, que je devienne, pourvu qu'au temps de la guerre et de la soustraction de votre absence sensible d'avec moi, je vous sois vraiment fidèle en votre simple et divine force opérant cela en moi. Ah ! mon amour ! Hé ! c'est en ce point, en ce temps, en ce combat périlleux que consiste tout le bien, le bonheur, et la fidélité de vos chastes et divines épouses ici-bas.

Quatrième avis

Il ne faut, pas nonobstant toutes choses, que vous preniez très largement les commodités du corps, vous [256v°] limitant à la raison une certaine bonne mesure propre à cela, que aucun sinon

vous ne peut trouver ni ordonner pour vous. En cela même, il faut sur cela vous éprouver vous-même, mais pourtant si faut-il que vous ne vous absteniez que de peu de chaque chose, comme serait du dormir, boire, manger, chauffer et autres choses semblables ; et on ne sait ni on ne doit vous donner autres règles sur telles choses que votre bonne discrétion, qui vous fasse toujours tenir le milieu, le plus juste et au plus près que faire se pourra. Toutefois le pire excès entre les extrêmes est plus notable et plus dangereux au notablement trop peu qu'au trop, pourvu qu'il ne soit point notable et manifestement connu de celui qui passe : cela est de grande considération pour dextrement éviter l'un et l'autre à son pouvoir.

Cinquième avis

L'on remarquera facilement par les sorties de l'épouse quel sera son fond et quelle elle sera ; et signamment les illuminées, voire par la moindre de leurs actions sorties, par laquelle on remarquera facilement le fond bon ou mauvais, ou imparfait, ou plus ou moins parfait. C'est pourquoi les épouses d'un tel Époux doivent être si fidèles à ne se jamais chercher elles-mêmes dedans ni dehors qu'elles se doivent résoudre de plutôt mourir mille fois [257r^o] que de passer là au préjudice du plaisir et contentement de leur présent Époux. Sur quoi il faut savoir une vérité infaillible qui est que, quand l'épouse se trouverait ravie cent fois le jour d'elle-même entre les bras de son Époux, et ne lui être pas fidèle au retour aux combats, aux pointes, aux difficultés, aux adversités qui sont de durée et par lesquelles il faut souffrir et mourir en amour nu, elle n'est qu'en elle-même ; car tout le point du parfait amoureux³²⁶ de l'épouse consiste en cela que de suivre son Époux tout nu toute nue aussi, par les chemins déserts et arides des croix occurrentes et qui succèdent les unes aux autres, et qui sont de grande durée, puisque de vrai la fidèle amante, résolue d'imiter son Époux en amour et vertus héroïques sous le faix de son joug amoureux intérieur et extérieur à sa suite, est résolue en la force

326. *du parfait amoureux* : du parfait comportement amoureux

de son amoureux langoureux³²⁷ de pâtre et mourir en cela et pour cela même, je dis en son Époux et pour son Époux, en cela tant en éternité qu'en temps.

Ô que cela est aisé à dire, voire à ceux qui aiment en apparence, mais difficile à faire ou pour le moins à endurer à celles qui aiment vraiment ! Néanmoins, amour n'est point vrai ni véritable en soi-même, qui ne puisse et fasse cela, et si il ne le peut faire et si il n'y passe, il n'est pas en cela même amour, mais amour naturel et vain. Mais la généreuse épouse, touchée et douée du vrai et simple amour de son Époux, ne s'arrête pas en si beau chemin, mais elle désire de plus en plus mourir et expirer en son Époux, pour lui donner entière [257v°] preuve de sa parfaite et perpétuelle fidélité. Voire quand il lui faudrait pour cela même exposer mille et mille vies, ne vous promettez pas donc autre chose en ce siècle que croix et afflictions, ô épouse très noble, puisque l'on peut être digne d'un tel Époux que le vôtre que par votre généreuse constance et fidélité envers lui sur icelle.

Sixième avis

Quand vous ressentirez l'absence de votre Époux, et que vous vous ressentirez aride sur cela, vous pouvez vous servir de vos aspirations pour vous animer de lui et en lui le mieux que vous pourrez ; et ne vous souciez point autrement si vos actes ne vous touchent que le dehors, s'ils ne vous sont savoureux et efficaces au-dedans pour vous donner quelque satisfaction d'eux ; car cela procède lors de la suspension de vos puissances actives qui sera faite ou plus ou moins. Mais le cas advenant qu'elles fussent entièrement suspendues à leur action, il vous faudra assez souvent cruellement mourir en telle destitution d'action : demeurez alors contente et tranquille au-dedans de vous-même, ou pour mieux dire, en votre Époux, lequel vous devez fixement et attentivement regarder en lui-même par votre fixe et immobile regard attentivement fixe et arrêté en lui, et vous donner bien de garde

327. *De son amoureux langoureux* : de son langoureux comportement amoureux (d'après le sens vieilli de *langueur* : maladie).

de croire qu'il soit absent de vous, nonobstant les grands efforts et cruelles douleurs qu'il vous faille endurer, mais en lui, [258r^o] quoiqu'il vous semble être dehors et totalement abandonnée et rejetée de lui ; mais il faut que vous ayez cette vérité en foi vive, nue et profonde, et cela même donnera quelque allègement à vos langueurs et renforcera votre esprit, pour demeurer ferme, immobile et tranquille à souffrir les mortelles rigueurs de l'Époux présent en l'absence.

Sur quoi il faut que vous sachiez qu'au pis de ceci, il ne faut pas vous porter à force de cris plaintifs et lamentables, je dis par effort impétueux ni même notable de vos puissances actives, attendu que cela est dangereux, et vous produirait de plus grandes ténèbres et plus grandes avidités ; mais il faudra doucement et tranquillement élaner vos simples regards d'esprit et essentiels en l'esprit, soupirant et gémissant simplement et du plus pur fond de l'esprit après la présence de l'Époux, désirant toujours et partout son parfait contentement, qui doit être le vôtre, et attendre ainsi en humble et patient amour et en telle exercitation le désiré retour de votre bienheureux Époux. Et à vrai dire l'absence est plus utile à ses épouses que l'on ne peut penser ; car c'est elle et non autre qui fait voir à son épouse si elle est véritablement fidèle ou non. En ce point donc consiste toute la vraie pratique de l'épouse fidèle à l'endroit de son Époux.

Septième avis

[258v^o] Mais quand l'Époux se montre et manifeste actuellement présent à son épouse en la remplissant toute de lui et en la tirant par cela même qu'il est et qu'il fait tout en lui, la faisant être ce qu'il est manifestement et la dilatant largement en lui, en sorte que l'épouse ne sent pour lors qu'une simplification d'esprit et une largeur de ses puissances toutes tirées en unité d'esprit, et de là en l'unité de l'Époux, tout d'un coup et sans qu'elle sache comment cela se fait, ce que l'épouse a à faire sur ceci est qu'elle se laisse élever, emporter et transporter sans rien faire ni craindre là-dessus, et qu'elle suive ainsi le trait lumineux et intime et

simple de son Époux au-dedans de lui-même, là où il réside en lui et pour lui, et elle est en lui et pour lui.

Mais quand le flux attractif cesse son action et laisse l'épouse libre pour retourner à sa propre action, il faut qu'elle ménage dextrement le reste qui lui est demeuré de la pleine et abondante lumière qui lui a été abondamment infuse de l'Époux, procédant d'une toute douce activité en la simple force du reste de cette lumière, sans se forcer ni violenter en son action par les sens, attendu qu'elle est, par sa lumière active, très apte et très facile pour simplement agir et se dilater en son Époux selon son état et excitation.

Et au cas que l'épouse se trouvât regorgeante de l'amour et de la lumière de son Époux en cette puissance sensitive, ce qui redonde bien souvent au corps qui ressent bien ces effets — et si cela arrivait souvent ainsi, le corps même s'en ressentirait débilité et affaibli —, cela fait que, pendant tout ce temps-là et en cette influence [259r°] corporelle et sensible, il ne faut pas se rendre attentif à cela ni suivre son trait, mais on se pourra occuper, devant le cours de telle influence, saintement à quelque occupation intérieure, comme serait à lire, étudier, prier ou faire quelque autre occupation au-dehors s'il s'en rencontre ; et quand on ressentira son influence passée, on reprendra les *erres*³²⁸ de sa douce, simple et unique introversion de simple et unitif amour. Sur quoi on doit être averti qu'il ne se faut non plus soucier de telle influence que de rien ; mais les bonnes et solides influences de l'Époux sont simples, dilatantes simplement l'esprit au-dedans et en simple lumière, et ne redondent nullement au corps ni même aux puissances inférieures grossièrement. Je ne dis pas que les premières dont nous avons parlé soient mauvaises, pourvu que l'on s'y comporte comme nous avons dit ; mais je dis que celles-ci sont pures, et plus ou moins dignes de l'Époux qui flue en ses épouses déjà hautement et excellemment réformées, laquelle à mesure et la proportion de sa réformation sentira fluer son Époux plus doucement, plus simplement et plus largement au plus intime fond de l'unité de son esprit. Tout cet avis est de grande importance.

328. *erre* : vitesse acquise par le navire (terme de marine)

Huitième avis

Je n'entends pas que vous vous serviez exactement et expressément de la manière d'aspiration que l'on vous a tirée en évidence, en sorte que si vous ne providassiez³²⁹ [259v^o] ainsi, vous pensassiez n'avoir rien fait, mais on désire laisser votre liberté sur ceci pour aspirer de vous-même comme vous pourrez. Toutefois il sera très bon que vous en preniez votre matière et vos sujets en unité simple selon elle, et initiez cette manière-là en leur profondeur et simplicité unique et interne, et autant que faire se pourra.

Or la cause pourquoi on les vous a faites et déduites à si longue haleine et en telle profondeur, c'est pour vous manifester à découvert ce qu'il faut que vous soyez par ce qu'il faut que vous fassiez ; et encore à ce que vous ne demeuriez point court de matières d'amour unitif pour vous pouvoir à jamais dilater en votre Époux, et tandis que vous êtes à vous, vous ne pourriez sans grande mauveté le faire autrement que d'aller ainsi amoureux en votre Époux.

Mais quand vous êtes occupée à quelque notable exercice au-dehors qui vous empêche l'effet de cet amour totalement actif, il faut, comme on vous a dit, réduire l'exercice au même amour, et comme l'action interne du même amour vigoureux et vigoureusement actif, n'oublie³³⁰ pas d'élancer vos œillades et vos regards très intérieurs et très simples, très légers, très vifs en votre Époux ; que si l'exercice dont il est question était de soi si abaissant et si distrayant qu'il vous tînt attaché à lui et vous tînt occupé pour le bien et dûment faire, il suffira que par intervalles de temps vous élançiez vos regards durant cette occupation ; [260r^o] car ce que l'on vous a déjà dit est que le point ne consiste pas à sentir l'Époux noyant d'amour la puissance de son épouse, mais à le voir, à le désirer et lui adhérer sans le sentiment et par une simple vue de lui, très loin et très éloignée du sens bien souvent, et même aux plus parfaits.

329. *providassiez* : prévoyiez

330. *Sic*. Nous proposons de lire « oublier ».

Or, quand vous serez à vous, vous ferez cette amoureuse action intime à votre Époux : « Vous et moi, mon Amour, vous et moi, et non plus ; puisque vous êtes l'amour de vous-même³³¹, et mon amour en vous-même ; puisque vous êtes la même bonté, l'essence pleine remplissant toute essence et tout être, opérant et conservant tout être, perfectionnant tout être ; puisque vous êtes sans bornes ni limites hors de la compréhension de l'être, et puisque vous êtes la fin de l'être et l'infinité de l'être au non-être ; et puis aussi vous êtes l'amour de l'être, et l'amour d'un non-être en l'infinité de l'être par-dessus l'être au non-être. » Vous pouvez faire aussi cette autre aspiration : « Je vous festoierai, ô mon amour et mon Époux, je vous festoierai *du moult de mes pommes de grenades*³³². Le secret de ceci, ô mon Amour et mon Époux, est de nous deux et en nous deux. »

Au surplus, outre ce que l'on vous a dit ci-dessus des effets de l'Esprit de Dieu en ses épouses, vous savez les particuliers effets de la charité selon la déduction qu'en fait l'Apôtre, quand il dit que *la charité en ses effets est patiente, bénigne, mansuète*, etc.³³³. [260v°] Ce que l'on vous dit pour très grande cause ; car quand volontairement vous vous verrez portés et librement et sans vouloir endurer, agir au contraire des susdites qualité de la même charité de l'Époux en vous, que ferez-vous ? Que direz-vous ? Comme donc il vous est libre d'aller à l'Époux en amour, de même vous est-il libre d'aller à vous-même par réflexion de vous-même sur vous-même en amour-propre.

Neuvième avis

Il faut que vous sachiez une vérité d'importance, qui est que l'on n'a qu'autant de vertu et de charité vraie comme l'on a de force et de constance pour combattre généreusement les soustractions des nécessités tant de l'esprit que du corps, mais signamment du corps, comme de dire qu'ayant grande soif, ou

331. *de vous-même* : par vous-même

332. Ct 8, 2.

333. I Co 13, 4.

grand appétit, ou de beaucoup manger, ou de manger quelque chose particulière, et vous étant refusée, même en maladie, si vous vous impatientiez ou grondiez là-dessus, qui serait, dites-moi, l'homme de bon jugement qui dût croire que vous eussiez la charité qui est forte comme la mort, et que les grandes eaux qui s'efforcent de l'inonder pour l'éteindre, mais la diminuer en elle-même pour peu que ce soit ? Cet avis compendieux est d'une pratique et d'une importance infinie à l'épouse fidèle³³⁴.

Nonobstant ceci, l'épouse doit demander ses nécessités telles qu'elles soient, signamment en maladie, où elle peut [261r^o] demander à boire et présenter sans crainte aucune toutes ses nécessités ; mais si l'on les lui refuse, qu'elle fasse pour lors ce que nous avons dit : plus de cas de ce qu'elle désire en son Époux, en lui adhérant uniquement, nûment et simplement tout ce temps-là, que de ses ressentiments bestiaux, qui lui sont matière de combats et de victoires en son amour et en son Époux. C'est, hélas, où la fidélité manque à l'épouse le plus souvent, et donnant du nez en terre, laisse vaincre son Époux de son amour naturel et sensuel, de sorte que l'Époux se retrouve grandement offensé sur la fidélité de son épouse, en cela même la laissant en punition de son forfait, mais à son très grand regret être la proie de son amour naturel et de ses appétits bestiaux. Sujet le plus déplorable et le plus lamentable qui se puisse jamais penser !

Dixième avis

Quand il vous conviendra converser, soit en public soit en particulier, avec plus grand que vous, ne faites jamais le renchéri comme l'on dit ; mais sortez à l'action bonne et honnête pour votre commune récréation, pourvu que vous soyez respectueux en cela même, et retenu d'une crainte d'excéder en cela ; car si vous sortiez autrement en pleine action et en pleine liberté d'esprit, ceux mêmes qui vous provoqueraient à vous récréer avec eux vous auraient à dédain et à contrecœur, et vous auriez, comme

334. *Sic* (tout ce paragraphe est copie d'une dictée incertaine).

on dit, fait avec eux³³⁵, pour ne vouloir iceux plus voir, et la première coulpe ou de chapitre ou autre qui se présenterait, ils vous y [261v^o] accuseraient grièvement. Ce n'est donc pas assez que de procéder simplement et confidemment, mais il faut que votre simplicité vraie soit accompagnée de prudence pour vous défier en semblables occurrences sur l'aspect et appréhension du pis qui puisse arriver. C'est assez en ceci que, sortant d'une toute retenue action au-dehors, vous ne réprochiez point ce que les autres font pour leur récréation, mais au contraire que vous montriez l'approuver par un applaudissement à iceux sur semblables actions. Et puis au demeurant, laissez-vous louer ou blâmer, il ne vous doit importer. Mais on aura toujours plus de sujet de vous louer sur vos sorties en procédant ainsi, que de vous blâmer justement.

Or il se trouve des naturels qui sont d'eux-mêmes grandement attrayants pour attirer tout le monde à les appéter, et ces personnes-là doivent être tant plus graves, retirées et retenues, sans force ni violence, pour ne se laisser appâter à personne par leurs désordres et excès en leurs sorties, qu'elles sont appâtées des autres ; et procéder autrement serait un puissant moyen de perdre et l'esprit et Dieu et toutes les vertus acquises en un seul coup, et pour un vain plaisir.

Regardez, ô épouse fidèle, si ce fait est d'importance ou non ! Il faut néanmoins être libre pour parler des choses indifférentes, signamment quand le temps ordonné le requiert ainsi, comme en allant aux champs avec quelqu'un l'espace d'un jour ou du moins, pourvu que ce soit respectueusement et sans contester signamment votre supérieur [262r^o] pour lors, à qui déduire vos raisons et sentiments une fois ou deux sur le sujet dont il est question : ce n'est pas contester, mais c'est acter de bonne raison et civilité, si serait bien si vous passiez outre en ne voulant pas céder à ses raisons. Prenez garde aussi qu'il a droit de vous commander pour le présent, et dépendez de lui comme de votre supérieur même, je dis en ce qu'il trouvera bon et en ce qu'il vous voudra commander de casuel ; de façon même que, quand

335. *vous auriez fait avec eux* : vous auriez rompu, en auriez fini avec eux

serait chose où vous eussiez de la répugnance pour la bien voir et juger n'être pas bonne ni faisable, il la faudrait faire néanmoins, vous étant commandé deux fois, ce qui s'entend même du couvent, pour le regard d'un Père qui vous commanderait deux fois quelque chose, et d'un frère, aux champs ou à la ville même, en occurrence nécessaire à cela et concernant sa prudence ; et il est vrai que même le frère plus ancien a autant de pouvoir sur vous qu'un Père, sauf à avertir le supérieur de tout par après. On en voit qui se mettent et descendent en enfer tout vivants pour ne vouloir, par leur superbe toujours et envers tous, exactement pratiquer ce point ; sur quoi il faut noter que quiconque ne fait jamais sa volonté pour faire la volonté d'autrui, les autres font toujours la sienne ; et jamais on ne lui présente ni commande rien à faire qu'il ne le fasse gaiement et allègrement comme chose conçue et inventée de lui comme effet de sa volonté même.

Onzième avis

[262^v] On n'a pas entendu vous dire jusqu'ici que vous dussiez vivre insensible aux coups que l'on vous fera bien ressentir, et que vous ne deviez voir les actions qui se feront des autres contraires à toute bonne raison, et les afflictions dont on vous persécutera être contraires de tout point à la raison. Mais patience, il n'y a remède : il faudra toujours avaler telles pilules très amères sans faire aucun cas de tel ressentiment bestial, mais du profond désir que vous avez d'être inconnu des hommes à jamais, sinon de Dieu seul votre Époux, et ainsi faisant laissant les choses être ce qu'elles sont vraiment, et ne les point voir comme elles apparaissent seulement, aller votre chemin sûrement en amour par votre action et par votre souffrance peut-être déjà accoutumée.

Douzième avis

Quand vous serez en commune conversation avec vos frères, fuyez toute singularité et d'action et de paroles, vous donnant bien de garde de parler singulièrement de la vie de l'Esprit ni à vos égaux ni à vos inférieurs, et ne faites jamais paraître en ce fait que vous ayez plus de connaissance ni plus de perfection que les

autres tacitement et indirectement, ce qui se pourrait bien faire au mépris des autres, comme on le pourrait voir en quelques-uns qui auraient dit en semblables cas : « Nous autres, nous ne faisons pas ainsi », ou : « Nous [263r^e] ne vivons pas ainsi » ; ce qui est vraiment dire : « Nous ne sommes pas et ne vivons pas comme le reste des hommes, mais du tout autrement, mais c'est vous autres qui êtes de cette commune farine. » Cette parole, qui quelquefois semblerait être dite sans y penser, exprimerait néanmoins tout cela aux autres. Et dites-moi, qui est-ce qui pourrait supporter l'effort de telles fastueuses et présomptueuses paroles ? Je vous laisse à penser où cela est et où cela va, et ce que l'on doit à bon droit juger d'une telle personne. Aussi ne faut-il pas faire distinction en ce temps-là ni en autre, je dis en la conversation commune des personnes si elles sont spirituelles ou non ; mais au contraire, il faut que vous montriez de vous plaire et vous délecter également en la compagnie de tous ; mais il faut que vous abordiez joyeusement tant les uns que les autres, encore même que vous ne le connussiez pas si spirituels : il n'importe.

Mais le meilleur est ici que vous ne vous y arrêtiez pas trop longtemps et que vous ne les réprochiez point en leurs gestes, actions et paroles, les laissant être³³⁶ ce qu'ils sont, toujours meilleurs que vous, et aller leur train. Ce point, comme les autres, requiert une insigne prudence de votre part, mais quoi que ce soit, donnez-vous bien de garde de rejeter jamais la compagnie d'aucun qui vous aborde le premier, tel qu'il puisse être, mais acceptez-le et lui montrez bon visage, et le récréez et consolez pour quelque temps à votre possible.

Treizième avis

[263v^o] Quand vous serez vraiment touché du plus profond, plus simple et plus intérieur amour de votre Époux, vous saurez par expérience non seulement tout ceci, mais infiniment autre chose, et vous saurez vraiment que c'est que d'être sensible et que d'être vraiment intérieur, et la différence qu'il y a entre les

336. *les laissant être* : les regardant comme

exercitations, sentiments et appétits de l'un et de l'autre ; car alors, et non plus tôt, vos sens seront morts à leur action et appétit, et l'esprit intérieur vivra amoureux tranquillement et séparément au-dedans de soi-même, et ses exercices, tirées au-dedans là où il est, le constituent en l'extérieur en son simple repos, où étant arrivé il ne fait plus de cas de l'extérieur comme extérieur ni pour l'appétit. Enfin, il y a une distance infinie de l'un à l'autre, d'autant que comme l'un est appété de mort, l'autre est appété, tiré et possédé dedans en simple fond d'amour, de vertu et de lumière.

Quatorzième avis

On vous a dit que, quand vous vous verrez affligé contre toute raison et tout droit par les créatures ou par vos supérieurs mêmes, avisez d'animer votre amour et vous-même en votre Époux, non par aspirations de longues formes, mais par simples soupirs, mouvements et regards vivement et fréquemment, autant que faire se pourra : [264r°] élancez de tout vous en l'Époux.

Il vous conviendra faire le même quand vous vous retrouverez grandement malade ; mais quand vous souffrirez de grandes douleurs, et signamment de la tête, les plus simples soupirs, mouvements et regards par lesquels vous vous convertirez et unirez à l'Époux seront les meilleurs, et il n'importera pas qu'ils ne vous soient pas si fréquents.

Toutefois il n'est pas possible à la vraie et fidèle amante de faire autrement, non plus qu'il n'est possible que la pierre jetée d'en haut ne va à son centre ; aussi ne faut-il pas que, quand on vous recommandera quelque chose de particulier en vos prières, que vous vous contentiez de présenter cela à Dieu par un seul mouvement ou regard d'esprit, quoique cela soit bon et le moyen d'y procéder comme il faut ; mais il est bon d'être quelque temps attentif en oraison sur cela, voire un temps notable si cela est de grande importance et qu'elle vous touche de près, et puis vous en ressouvenir quelquefois en procédant ainsi par les mêmes mouvements et regards affectueux. Que si aussi vous vous trouvez occupé de l'espèce de quelqu'un qui se présente à vous, sachez que cela est ordonné de l'Époux pour le besoin qu'il a de votre

secours, par quoi vous le présenterez à Sa divine Majesté par un simple et amoureux regard sans y plus penser.

Quinzième avis

[264v°] Chacun sait que comme la terre est toute pleine d'hommes, je dis même reconnaissant Dieu, mais de tous divers appétits et diverses humeurs, aussi est-elle par cela même pleine de différentes raisons, aussi bien que de divers et différents raisonneurs. Cela fait que ceux qui s'attachent à la raison en eux et aux raisons d'autrui, vivent en continuelle inquiétude et comme en enfer. Or, c'est chose très excellente et recommandable et un chemin très court de supprimer pour jamais, tant en soi qu'en autrui, la raison, pour aimer uniquement, pour se rendre amoureux en raison très simple par-dessus la raison. Cela requiert à la vérité une grande force et générosité d'esprit pour, moyennant son abstraction, ne se laisser jamais attirer ni recourber sous le faix des pressures dont il se trouve souvent et se trouvera aggravé par les diverses créatures. Aussi ne faut-il pas que vous soyez si simple ou si stupide que de ne vous garantir et délivrer par moyens bien ordonnés et en bonne discrétion de telles croix, et les prévenir ainsi pour n'en être chargé mal à propos, pour ce que Dieu votre Époux le veut ainsi et non autrement.

Mais nonobstant tout ceci, quand vous vous retrouverez totalement faible et sans force d'esprit, en sorte qu'il vous semble ne pouvoir résister aux impétueux assauts qui vous seront livrés sans merci de la part des créatures, et que vous vous ressentirez prêts à tomber en dépit et impatience d'esprit, ou entre votre Époux et vous, ou en l'aspect et présence des créatures qui vous affligeront, [265r°] recourez plutôt aux raisons humaines mouvantes et excitantes votre amour aux sens pour aimer, ou pour mieux dire, pour vous souvenir de votre Époux, que de tomber en dépit et impatience d'esprit, ce qui est encore le pis, en passion manifeste à tous. Toutefois, vous saurez sur ceci que le simple mouvement ressenti de vous d'impatience et dépit d'esprit aussitôt étouffé que senti, et qui n'aura point paru au-dehors, tel mouvement ne sera rien, supposé, ce qui doit être, que vous ayez profond regret

de l'avoir senti, et il ne faudra que poursuivre votre action intime comme si rien ne vous était arrivé. Que si vous vous laissez tirer dehors en vous laissant vaincre des créatures, demandez-leur instamment pardon tout à l'heure, et satisfaites à votre Époux suivant la pratique de l'avis qu'on vous a donné pour cela.

Sur toutes choses, il faut que vous soyez certain que vous ne devez jamais inquiéter pour quelque accident, si funeste et désastreux qu'il soit, d'autant que l'inquiétude est la porte du diable pour entrer en l'âme, et le nid et le nourrisson, voire la fille même de l'amour-propre. De sorte que les vertus qui moyennent³³⁷ la perfection, et la perfection même, et toute telle chose qu'elle soit, et Dieu même, désiré en inquiétude d'esprit, est recherche et satisfaction de soi-même : chose grandement à noter pour ne se point laisser appâter ni tomber dans les pièges de sa subtile nature, subtile, dis-je, à se rechercher et à se délecter d'elle-même, des dons de Dieu et de Dieu même, d'autant plus qu'elle est et qu'elle sera plus profondément illuminée.

Or l'Esprit de Dieu possède son épouse toujours en tranquillité parfaite et entière, et elle le possède aussi en parfait contentement sur cela même qu'elle puisse souffrir [265v°] de sa part en sa présence, ou pour mieux dire en lui-même ; de sorte que, pour dire vrai, l'Esprit de Dieu produit en ses épouses dedans et dehors tous bons effets et dignes d'un tel Esprit que lui, procédant toujours par cela même aux yeux de son épouse sans cesser le flux effectif et affectif de son divin Amour, jusques à ce qu'il l'ait embellie et ornée de tout point, tant dedans que dehors, de toutes les vertus et de son amour même, requis pour sa suprême réformation, transformation et déiformité active et passive ; et voilà de quoi il importe à l'épouse d'être pour jamais fidèle à son Époux.

Au surplus, la lumière présente efficacement ressentie vous fera toujours voir par soi votre même état tant passé que présent ; car les illuminations succédantes les unes aux autres se font voir et découvrir naïvement et leur état et action les unes par les autres, à cause de la plus grande clarté et simplicité qui se retrouve et qui

337. *moyennent* : servent à

de fait est tant aux présentes qu'aux précédentes ; la raison de cela est la plus grande disposition acquise de l'épouse.

Seizième avis

Enfin, pour ne point être prolix en cet exercice, je le finirai d'un avis de peu de mots, mais d'infinie valeur et substance, à savoir que la vertu se parfait à l'infirmité, et que vous pouvez et que vous pourrez tout en votre Époux, qui vous conforte et confortera toujours.

Enfin, il en [268r^o]³³⁸ sera entre lui et vous ce que vous voudrez et autant que vous le voudrez, mais non pas comme vous le voudrez, attendu que vous devez vouloir et procurer de toujours et partout vivre et mourir en lui, en son amour et pour son seul contentement infini, et non jamais plus au vôtre comme vôtre. Les personnes semblables à vous peuvent et doivent prendre plaisir à tout ce qu'elles font, puisque tout est pour leur Époux et rien pour elles.

Dix-septième avis

Toute cette pratique unique faite en amour unique et profond, et qui ne sait que c'est que de se tant soit peu lâcher pour se divertir de son Centre objectif, vous montre assez manifestement et à découvert que vous ne devez faire gloire de faire purement et simplement ce que la nature fait facilement aux communs hommes, en qui la même nature est assez bien disposée pour cela, seulement comme étant toutes ses matières-là annexées et conformées à leur appétit de toute propre excellence. Et ces sujets-là naturels ne consistent qu'à jeûner, prier vocalement ou mentalement, visiter les églises, donner aux pauvres, prendre même la discipline et se mortifier encore à leur fantaisie, et veiller longuement, et toutes autres choses semblables auxquelles nature prend son plaisir pour le bien qu'il sait lui en devoir arriver. [268v^o]

338. On est passé brutalement du f^o 265 au f^o 268 suite à une erreur de numérotation. On retrouvera plus bas le feuillet 266...

Mais on connaît ceux qui en sont possédés et dominés quand ils ne savent et ne veulent savoir que cela et ne veulent jamais passer au-delà de cela, étant ignorants et aveuglés totalement en la connaissance et aux œuvres des sujets surnaturels, et qui font uniquement reposer l'âme qui s'en sert fidèlement pour [*blanc*] et perfectionner souverainement son amour ; de façon que telles gens ne connaissent que les sens et l'animalité, et pour le plus et le pis, que la sensualité en eux par leur esprit, leur âme et toutes leurs puissances sensualisées aux goûts, infusions, lumières et attraits des dons sensibles de Dieu en eux, desquels ayant un long temps abusé, s'y attachent de pareille animalité et avidité bestiale ou plus subtile que les chevaux, comme on dit, s'attachent à l'avoine, au premier aspect de laquelle leur appétit brutal les emporte par nécessité.

De sorte qu'il ne se peut assez déplorer de voir un religieux appelé entre un million d'autres religieux à choses grandes, je dis à jouir souverainement de Dieu en cette vie en suprême liberté et exercitation d'Esprit, en laquelle il soit totalement divin et au-delà de laquelle il se repose simplement et uniquement par-dessus les espèces actuelles et sensibles de tout objet créé et satisfactoire, en la jouissance et son souverain et infini Objet infiniment aimable et infiniment désirable en soi-même et pour soi-même de l'amour infiniment excessif en ses amoureux, et des amoureux d'un tel amour en l'amour même par-dessus lui-même. [266r°]

On voit de ce que dessus combien et comment il se faut profondément pour jamais abandonner totalement soi-même en vrai abandonnement, renonciation et destitution d'esprit aux sujets plus nus qui se puissent toucher de l'âme, aux sujets et dons plus savoureux et plus délicieux qui puissent fluer de Dieu en elle, et aux sujets de son corps et de tout le reste de ses appétits inférieurs, naturels et raisonnables, qui puissent dominer en bonne raison même en toute bonne nature ; et le tout pour suivre Dieu et Jésus-Christ notre Époux en totale destitution et nudité, tant au-dedans qu'au-dehors de vous-même, et pour mourir et expirer ainsi misérable tout nu en croix d'amour langoureux et continuellement affamé en la force de ses langueurs de la souve-

raine et totale union de soi-même et de son objet total à l'Objet infini et son très aimé et très désiré Époux.

De sorte que, comme on vous a dit qu'amour est fécond en soi-même en ses communications et sorties raisonnables et intellectuelles, et en autres substances du tout séparées, très pures et très éloignées de toutes matières, comme sont les anges et toute la nature angélique, aussi faut-il que votre amour soit toujours fécond en la totalité de soi-même, pour ne se jamais abaisser de soi-même de si loin que ce soit, comme nous l'avons dit, se maintenant en soi-même, je dis en l'éminence de son état, en son active et divine fécondité subsistante en son temps au-dedans par son action et sortante en un autre en la même [266v^o] fécondité et en sa même action, par laquelle elle paraisse généreusement et immobilement permanente en son action et en son objet simple, par-dessus et au-delà de la simple et profonde unité de l'esprit, où ne réside et ne subsiste autre que l'Époux, faisant soi-même pour soi-même.

De façon que l'âme généreuse aime mieux mourir de mille morts que de jamais abaisser son courage vers la diversité des accidentelles et casuelles vicissitudes et changements des choses qui arrivent successivement les unes aux autres à chaque moment. Car une telle âme a tout et possède tout ; pour son partage elle voit tout et connaît tout, sans que rien des choses sortantes lui puisse être caché ni celé ; et son appétit et sa gloire infinie est de posséder à pur et à plein son Époux, en la force de son amour presque tout atténué et évacué en son pouvoir à force d'aimer, soit en l'union profonde d'elle à l'Époux, soit par sa simple et nue adhésion à son même Époux, ou de la profonde union d'eux deux ; pour, par cela même et en cela, demeurant simplement perdue en son Amour, je dis en son Époux, s'abandonner par sa fécondité sortante en la manière que je l'ai dit, pour agir et pâtir tant en éternité qu'en temps sur les choses casuelles du dehors telles qu'elles soient bien vues et bien reconnues en l'adhésion simple et immobile de son Époux infiniment aimable et désirable. [267r^o]

Et il me semble que je m'abîme au-dessous de ceci pour me dilater sensiblement à longue haleine sur infinis objets tirés

dehors, vu que ce vous sera assez de les voir quand ils vous apparaîtront et d'avoir votre amour en votre Époux pour franchir toute les difficultés, mais, je dis mieux, pour les totalement surpasser en demeurant toujours également tranquille et en égale égalité d'esprit, sans mouvements volontaires propres à faire vivre nature en elle-même et par conséquent à vous rendre dissemblable, ou plus ou moins que vous les aurez reçus de l'infinie excellence de votre bienheureux Époux.

Dix-huitième avis

Au surplus, il faut un peu parler de la vraie et perpétuelle joie des amoureux qui s'éjouissent continuellement en l'unité de leur Époux par toute cette fidèle pratique. Le sujet de leur joie perpétuelle est l'être total et infiniment infini, produisant et faisant fluer toute joie à ses épouses au-dedans d'elles-mêmes par le flux fécond et abondant de ses divines visites toutes remplissantes et toutes noyantes ses épouses de divines délices. Et au défaut de ses divines inondations, le sujet de leur perpétuelle joie est la vue très simple [267v°] comme le fruit et effet de la même science de leur infini Époux immobilement existant et contemplant soi-même en son infiniment infini, immobilement immobile, et également égale félicité sans temps, sans l'éternité de laquelle science, connaissance, vue et expérience les soutenant toujours également, par une égale égalité d'esprit, en une joie abstraite et toujours joyeuse au plus profond d'elles-mêmes, et au-dehors par les sens le mieux qu'ils peuvent, au temps même des plus fâcheuses maladies et plus pénibles adversités qui s'efforcent de les déprimer et atterrer. Et ainsi voit-on que, quoique les épouses d'un tel Époux selon cette pratique soient capables de tristesse, quant à leur pouvoir elles sont infiniment loin d'y adhérer quant à l'action au-dedans et plus profond d'elles-mêmes, en la simple unité de l'esprit où, en l'inclination jouissante, elles adhèrent continuellement et comme immobilement et pour jamais à leur suprême Époux.

Ce que je dirais de plus longue déduction sur ceci, savoir de moindre prix, de moindre élévation et efficace que le fonds essen-

tiel de toute cette vérité exprimée jusqu'ici, pour de plus en plus vivement, subtilement et divinement aiguillonner l'épouse d'un tel Époux à lui être vraiment et de tout point fidèle au plus fort et plus pénible de ses langoureux abandonnements jusques au dernier soupir de sa vie, qu'elle crie souvent lui être par trop prolongée en la force du désir infini très affamé de jouir de son Époux tout à nu et à découvert, pour le comble infini de sa satiété infinie [269r°] en la plénitude même de la délicieuse satiété de son même Époux, non en elle mais en lui, non pour elle mais pour lui. Et ainsi l'Époux est et sera très pleinement satisfait en ses fidèles épouses.

Dix-neuvième avis

Au surplus, ceux qui sont vraiment intérieurs savent bien que c'est que de ne se point relâcher à l'action, faisant toutes les choses extérieures qui leur sont d'obligation promptement et vite. Et c'est une vérité infaillible et la marque vraie et certaine d'une âme vraiment intérieure, quand elle procède vite-ment aux choses extérieures et dehors. Ce que j'entends de celles qui de vrai le sont, et non pas des autres qui sont sans dévotion et elles-mêmes, toutes aux sens comme animaux. La raison pourquoi les personnes intérieures ne sortent et n'agissent que vite-ment aux choses extérieures est pour ce que leur amour est dedans et au fin fond d'elles-mêmes, de peur de n'être dépeints des espèces et images des choses faites ou dites trop longuement ou à trop longue haleine ; et aussi pour ce que toutes telles choses divisent l'esprit en le détournant de simple et intérieure unité, là où il jouit simplement de sa simple paix en son simple et unique repos, par-dessus les espèces et images. Que l'on voie donc si cet avis est de souveraine importance aux illuminés. [269v°]

Vingtième avis

La vie de l'épouse n'est d'ailleurs ni d'autre que de son Époux, car comme amour et joie sont le bien, la vie, tout le plaisir et toute la félicité de l'Époux, ainsi le bien, la vie, la joie et la pleine félicité de l'épouse est non en elle, mais en la félicité même de

son Époux, soit en elle, soit hors d'elle, soit en amour pur et actif non réflexe, soit en amour nu et passif en simple aspiration de simple admiration, soit en aspiration très simple par-dessus l'admiration, au simple et nu regard presque exempt de formes et d'espèces sensibles en son sujet ou en soi-même. Ce qui se dit ainsi pour montrer la grande agilité et subtilité de l'épouse qui a acquis cet amour par le moyen de son exercitation amoureuse pratiquée en amoureux vigoureux et du tout impatient vers la jouissance de son très cher Époux. Car quoique que nous parlions ainsi ailleurs, si est-ce qu'il³³⁹ ne se fait pas que l'épouse soit en ce noble et profond plongement actif sans action ni espèces formées de sa part.

Mais on dit que son action spécifique est faite si subtilement et de forme si subtile en cet endroit qu'à peine les aperçoit-elle par manière de dire elle-même. Néanmoins c'est bien la vérité qu'elle n'est pas ignorante de son action, qui est toujours faite en la force d'un simple et avide désir, avide et affamé toujours également de posséder son Époux sans dissimilitudes, non en la [270r°] satisfaction d'elle-même, mais en la sienne propre par sa simple nudité passive et tranquille, et du tout hors d'elle-même dedans son simple fond, où n'y a ni peut avoir autre qui y habite pour faire soi-même en soi-même pour son épouse plus intime que lui ; d'où il se plaît de sortir assez souvent tant en soi en l'exubérance de ses dons pour l'ornement suprême et la suprême délectation de ses épouses en leurs puissances uniques et toutes tirées par la diverse succession de ses divers atouchements en la suprême unité de lui-même, où l'épouse étant arrivée est lui-même, non pas en nature ni par nature, car cela ne peut être, mais en effet d'abondance et d'amour vigoureux et généreusement actif en un temps, comme nous l'avons toujours dit, et nûment et simplement passif en un autre, ou pour mieux dire, auquel, comme l'épouse meurt et expire en la force de son simple désir en un temps, je dis en la destitution et la vacuité de son Époux sensible, elle vit en la plénitude de simples délices qui la

339. *si est-ce qu'il* : cependant, il

ravissent et la dilatent en la fécondité mouvante et ravissante son épouse en lui-même pour être à jamais totalement plongée et submergée de lui, la possession et jouissance de quoi s'exprimant par l'épouse dans la douce et délectable manifestation qu'il lui fait de lui-même, se montrant totalement à elle avec l'effet que nous avons spécifié ci-dessus, en quoi et durant lequel l'épouse possédant son Époux tout nu, et à pur et à plein, toute fondue et liquéfiée d'aise en l'aspect et contemplation de sa très ravissante beauté, l'épouse, dis-je, dit en la fruition de son paradis objectif: « Il fait [270v°] bon, ô mon Époux, il fait bon adhérer à vous, en amour nu et simple. Mes souffrances sont assez amplement récompensées par la jouissance totale que j'ai de vous, et votre très ravissante beauté qui délecte et assomme³⁴⁰ tellement mon âme que je n'ai ni désir, ni similitude, ni parole qui le puissent exprimer, pour ce que ma jouissance et ma vue sont ineffablement ineffables. »

340. *assomme*: abat par un coup violent, pèse sur

QUE C'EST QUE RELIGION ET RELIGIEUX

[chap. 3]

[ms. 40n11-2 = *Vrai Esprit*, chap. 3]

Mon très cher frère³⁴¹, puisque Dieu vous a appelé en religion, il faut que je vous fasse voir le mieux qu'il me sera possible que c'est que religion, et que c'est que religieux. Et pour ne point user de grand narré³⁴² sur ce sujet, je dis que religion, selon notre plus essentielle manière de concevoir, est un culte divin du tout autre que le commun fidèlement pratiqué de ses enfants et professeurs, qui consiste non seulement aux conseils évangéliques exprimés sous divers moyens par règle et statut pour être pratiqués à l'extérieur sous les trois vœux essentiels de religion et un supérieur ordonné à cet effet ; mais outre cela, religion, en chacun de ses professeurs³⁴³, est une totale perte de soi-même et des choses créées, par une entière transfusion et résolution de tout soi en Dieu, pour désormais ne vivre ni mourir qu'en lui et pour lui, jusques à l'entière consommation de la chair et du sang au feu de son amour, et ce par une entière et parfaite pauvreté d'esprit, laquelle est pratiquée en sa possession acquise en plusieurs [291v^o] degrés et états, et qui ne reçoit sa perfection totale que de l'entière résolution et consommation de son sujet, selon qu'il est au moins possible de pouvoir subsister en l'exercitation

341. Cette partie du manuscrit 40n11-2 fait suite à l'*Epithalame de l'Époux divin et incarné et de l'Épouse divine, en l'union conjugale de son Époux*, f^o 271r^o-290r^o. On comparera cette source à la suivante sous le même titre (qui concerne le chap. 2).

342. *narré* : discours

343. *ses professeurs* : ceux qui en font profession

amoureuse d'une simple et nue subsistance abstraite entièrement de tout le sens et le sensible, voire même de tout le spirituel, sur quoi on puisse asseoir son pied pour son repos et satisfaction soit divinement ou indivement.

Vous colligerez³⁴⁴ facilement de ce que dessus qu'autre est religion exercée et pratiquée en général et en soi, et autre la même religion exercée et pratiquée en particulier. Car, comme l'une est absolument nécessaire à ses enfants et professeurs pour rendre leurs vœux à Dieu par un culte divin extérieur bon et saint en soi, l'autre genre perfectif de religion l'est aussi pour réformer et sanctifier le chef et les membres séparément et distinctement pris de ce corps, pour mettre en terre le Royaume de Dieu et ses délices.

Car ce grand Dieu qui ne prend extrême plaisir sinon à la réformation et restauration totale de ceux qu'il a choisis et élus de toute éternité pour siens entre tout le reste des communs hommes, veut que, par amour entier et réciproque au sien, ils lui préparent et disposent son Royaume par leurs vigoureuses et continuelles activités amoureuses qui n'alentisse aucunement son ardeur actif³⁴⁵ en son endroit. Ce qu'il désire être fait par la vive et continuelle exercitation des puissances intérieures de l'âme, supposé qu'elles soient déjà aucunement réparées, à savoir l'entendement et la volonté, lesquelles ne sont données à l'âme que pour cela.

Mais comme mon sujet récent tend plus à [292r°] exciter et enflammer qu'à prouver et montrer cette vérité par divers objets purement intellectuels et spéculatifs, je mettrai peine autant qu'il me sera possible d'enflammer d'elle et en elle-même par tout ce continu, le fidèle et doux lecteur qui s'en voudra fidèlement servir pour sa propre et entière réformation.

Mais, bon Dieu, que voyons-nous en ce nôtre puissant siècle, auquel les religieux vivent purement et simplement selon la commune manière en religion, se contentant seulement iceux d'être exempts de vous offenser mortellement, menant pour

344. *colligerez* : déduirez

345. *Sic.*

eux-mêmes une vie quasi profane, ne sachant [ce] que c'est qu'intérieur, réformation et réparation de l'homme intérieur et nouveau ; et à peine le sauront-ils, la dernière heure de leur vie, l'importance de cette vérité, si ce n'est d'aventure en cela qu'ils se verront environnés de toutes parts d'infinis bourreaux qui leur feront voir à l'œil nu et toucher au doigt la rigueur de l'étroite et sévère justice de Dieu, qui en bref s'exercera au moins un très long temps en purgatoire à l'endroit de telles âmes plus infidèles à Dieu qu'innovantes de lui, de ses voies et de ses désirs, et de leurs devoirs réciproques.

Partant, mon très cher frère, il vous est loisible de mettre la main à la charrue, non négligemment, mais pour travailler à bon escient, tant dehors pour la religion — lui augmentant non seulement sa vie, mais aussi son lustre et ornement en l'insigne et perpétuelle édification de vos frères — que dedans vous, pour l'entière et parfaite réformation de votre homme intérieur créé selon Dieu et sa justice. [292v°]

Pour à quoi parvenir, il faut que, quoi que vous fassiez, vous êtes néanmoins à Sa Majesté serviteur inutile, puisque vos propres œuvres, en tant que vôtres, sont telles que la Vérité divine les exprime par une très vile similitude naturelle, et que le plus grand bien que Dieu vous ait fait faire, est de vous avoir fait religieux ; ce qui est pour vous, et quant à vous, une recreation de vous-même en nouvelle grâce.

Et que diriez-vous si je vous disais en bonne vérité et raison qu'il y a double prédestination en Dieu, l'une commune et générale de tous les élus, et l'autre particulière, laquelle à vrai dire est d'un entre un million. Les élus et choisis de laquelle ne sont ni ne se trouvent ailleurs qu'en religion bien réglée, ou par l'abondance des moyens efficaces de Dieu : amoureux prédestineur de vous et de nous, il a fait voir à son Église la plupart de ses saints avoir été produits en religion, soit par le lustre de leur propre religion, ou pour le lustre et décoration de l'Église militante. Et vous, jugez-vous qu'il requiert moins de vous que d'eux ?

Et puis dites-moi, une bonté infinie et un amour infini ne requièrent-ils pas une bonté et un amour égal à eux ? Et puis que

vous êtes tiré en évidence à vous-même du sein idéal et essentiel de la Divinité à si haute image et semblance de soi-même, pourquoi, je vous prie³⁴⁶, à cette si haute, si nécessaire, si importante, pourquoi, dis-je, ne vous appliquerez-vous à cette divine exercitation d'esprit ?

Et comment serait-il possible que l'enfant [293r°] amoureux et miséricordieusement adopté à la Divinité demeure fainéant et oisif à l'exercitation continuelle du jeu actif et amoureux qu'il doit continuellement et incessamment exercer pour le propre plaisir et intérêt de Dieu, qui désire et requiert cela de vous, et non moins ? Et puisque Sa Majesté est sortie par les effets de sa fécondité par tant et tant de créatures en ce monde visible, toutes faites pour votre service, et que non content de tout cela, il s'est manifesté et donné soi-même à vous, l'être de votre humanité demeurant Dieu et homme en un même, supposé, pourquoi ne sortirez-vous par une réaction d'amour continuels exercé de tout votre intérieur en son endroit, afin d'être élevé de la terre et de vous par-dessus vous, entièrement perdu par plongement vigoureux et amoureux en l'immense mer de son infinie divinité, où tous les esprits créés, se surpassant soi-même, se sont perdus, et où ils se sont consommés en amour comme dedans un très vif brasier qui les rend jouissant de l'infini amour et des infinies délices de Dieu même, le voyant être ce qu'il est, digne de son seul amour, pour être pleinement bienheureux et bienheureux par soi-même. Je crois, pour moi, que vous serez plus dur, en votre condition, que le marbre et l'acier, si tous ces aiguillons et motifs n'ont le pouvoir de vous exciter à ce jeu actif d'amour divin de Dieu en vous, et de vous en Dieu.

Il faut que je vous dise encore une vérité qui est que tous les saints et bienheureux esprits jouissant de la gloire divine et brûlant à guise de charbons [293v°] ardents ne sont pleinement heureux que de l'heur infini de Dieu même, qui pour être le paradis infini et incompréhensible de soi-même, les bienheureux tous par-dessus le comble de leur propre félicité essentielle par

346. Le manuscrit porte exactement : « prie ne vous à ».

cela même que sa félicité ne peut être comprise, bornée ni limitée d'eux, ains³⁴⁷ de soi-même qui en atteint totalement les bornes et limites par son aspect et regard infini et très simple. Et vous, ne vous animerez-vous point sur cette vérité à aimer infiniment ,si faire ce pouvoir, ce grand Dieu auteur et perfectionneur tant de la nature que de grâce, par la grâce sourdante de la mer infinie de son amour, pour vous faire et être, moyennant votre amour ardent ardemment actif, un même esprit avec lui en lui.

Si donc, mon très cher frère, vous ne procédez selon ceci et que vous vous reposiez dehors aux exercices extérieurs et tels quels, et ne vous tirez au plus profond de l'esprit par amour continu, ardent et vigoureux, vous ramperez toujours par les objets sensibles, tout attaché aux sens, aux figures et images, ce que tout que vous ferez ainsi vous empêchera la vue et les sentiments des divers avènements de Jésus-Christ, votre unique et très cher Époux. En quoi vous n'aurez au plus qu'un amour et une inaction et des sentiments sensuels, auxquels vous assistez comme à chose grande, vous y constituerez secrètement et indirectement votre repos, craignant de partir de là en passant plus avant et en procédant comme il faut à l'exercitation rigoureuse de l'esprit, qui étant fidèlement [294r^o] et dûment pratiquée, cause parfaite union et conjonction sans milieu ni entre-deux tant de l'un que de l'autre, ce qui est déjà être par expérience en quelque manière bienheureux. Et s'exercer ainsi en religion, c'est être vraiment et parfaitement religieux, tant pour la religion que pour soi-même, et cette vérité n'est et ne sera jamais accomplie autrement.

Mais, si vous voulez connaître les susdits premiers religieux irréguliers, vous les connaîtrez lorsqu'on les contrarie en leurs naturelles inclinations : vous les verrez tout vifs en leur fond, ne cédant à aucun, n'ayant vertu ni charité surnaturelle jusque-là. De sorte que le cas arrivant que vous les pressiez de près sur les choses qu'ils ne veulent ni ne désirent, ni faire ni endurer, ils feront soudain sortir les animaux de leur diverses passions hors du parc pour leur propre défense, sans qu'il leur soit possible

347. *ains* : mais

de faire autrement, d'autant qu'ils ont leurs anciennes et corrompues habitudes de tout le vieil homme en leur fond. Ainsi toutes choses sont à ces gens-là occasions de ruines et de scandales, beaucoup desquels pour être vidés de consolations divines et humaines, n'épient que les occasions de faire jouer le jeu à leur naturel subtil et sensuel, pour l'exercice et affliction des bons et parfaits religieux. Et à tels, la religion bien réglée et les bons et vertueux religieux sont un enfer, d'autant que telles gens jugent tous les autres selon eux et ce qu'ils sont, et que jamais ne veulent ce que l'on veut, préférant leur jugement et sentiment à celui des autres, voire à celui des supérieurs. Ils savent beaucoup de choses, voire de la vie et l'esprit, ou qu'ils ont apprises par pures [294v°] spéculations, destituées néanmoins de toute pratique, demeurant du tout ignorant d'eux-mêmes et de leur fond invétéré en sa première et antique corruption, leur semblant et se croyant être meilleurs qu'au passé et que les autres. Ils sont pour cela enflés de plus grande présomption en eux-mêmes et tout bouffis de superbe. Voilà, mon très cher frère, les moyens par lesquels vous connaîtrez très facilement ce genre de religieux, qui le sont plus en apparence qu'en effet.

Mais quant à vous, il faut que vous vous résolviez de devenir éternel, tant en vérité pratique qu'en vue et science expérimentale de l'éternité en la même éternité. Or, pour parvenir là, il faut fluer activement sans cesse de toute l'action de vos puissances, par lesquelles vous soyez tiré et ravi totalement après elle en cette étendue éternelle en laquelle vous soyez rendu simple et immobile, sans réflexion ni division quelconque, pour là heureusement consacrer votre vie aux perpétuelles morts occurrentes incessamment à l'âme fidèle qui désire témoigner sa fidélité perpétuelle par toutes sortes de morts à Dieu, en qui elle s'efforce de fluer sans cesse pour demeurer fixe et totalement immobile en lui, adhérant éternellement à lui en qui elle est éternelle. Si tant est que, sans rabaissements ni recourbements de sa part (je dis d'elle-même), elle ne se divise et divertisse de lui, ou pour mieux dire, de son suprême Objet, pour, par cela même, d'éternelle se rendre temporelle par sa totale désunion, ou même par l'amoindrissement de sa parfaite et entière union à son Objet éternel et infini,

les fréquents attouchements duquel font cela en elle, je dis l'éternelle union en une savoureuse [295r^o] expérience conforme à la dilatation du sujet en son Objet d'une manière toute divine et du tout admirable, comme vérité qui excède totalement la capacité, la compréhension et expression du sens. En quoi même les habitudes acquises de cela activement pratiquées, non seulement conservent, mais augmentent la noblesse, éminence et excellence de cet état acquis, d'une plus haute et profonde atteinte que l'on ne le saurait exprimer.

Que si c'est en cela, je dis en cette exercitation continuelle et ardente, que consiste notre souverain bien en action et sentiment totalement déiformes, conformément et proportionnellement ou à ce que nous sommes déjà, ou à ce que nous devons tendre et être, il faut que nous nous le conservions en son intégrité et pureté par notre fidélité active, au moyen de laquelle nous aspirons incessamment en action intime totalement déiforme (qui est beaucoup dire), à cette nôtre éternité objective, en laquelle et pour laquelle nous sommes éternels non tellement quellement et seulement simplement et idéalement, mais encore selon nous et quant à nous, c'est-à-dire en notre temporalité, je dis, de nos puissances temporelles sorties temporellement de ce fond simple et éternel qui est en nous, et en qui nous sommes, ou devons être reflusés et recoulés, par le concours de notre ardente, simple et continuelle action, tant en vivant là-dedans tout perdus à nous-mêmes pour tout faire agir dehors, qu'en mourant pour tout et toujours pâtir au-dedans pour continuellement mourir destitués totalement des dons fluants de cette même éternité pour notre propre bien, auquel renonçant au même moment qu'il nous est communiqué [295v^o] en le faisant refluer à son communicateur comme à son éternelle source et principe, nous nous sacrifions, en effet, totalement nous-mêmes Dieu, comme et selon qu'il le désire de nous conformément à l'éminence de notre degré acquis. Et si la vérité pratique de ceci est la vraie vie, vous le pouvez penser, si tant est pourtant que vous en ayez fait expérience de près ou de loin.

Or ce qui se donne ici à goûter et savourer, et par conséquent à contempler, n'est ni n'a rien de moins que Dieu même, qui étant en soi et pour soi ce qu'il est, est Dieu pour soi-même par-dessus la déité, tout plein et comblé d'amour et de la gloire de soi-même jusques au regorgement de ses divines délices, ou pour mieux dire, jusques à regorger, pour parler selon nous, ses divines délices, pour remplir tout être créé d'amour, de gloire, de lumière et de ses mêmes délices en éternité de goût, saveur et jouissance en Dieu même, à la glorieuse similitude duquel tout être créé qui par affluence de grâces divines à ce bonheur, ou que de pouvoir par cela même arriver en possession de ce bien incréé, ineffable et infini, ou d'y être déjà pour en jouir à plein voile en éternité sans éternité, se trouve hautement et profondément arrivé en déiformité déiforme pour à jamais appéter le paradis de Dieu, dont il jouit pour lui-même et de lui seul en la forme entière et totale satiété de son appétit bienheureux en Dieu et en lui, mais en Dieu duquel flue continuellement même plénitude de satiété, pour lui et pour tous ses semblables, capables de même possession et jouissance que lui au seul et unique objet de tous, qui fluant [296r°] ainsi soi-même en effet de communication ou de grâce ou de gloire, transforme tout cela même en qui il flue en soi-même d'une très profonde et ineffable manière.

De sorte que, selon cette vérité, les hommes qui vivent ici-bas en exercitation et en possession de ceci, ou qui sont en possession de ceci en ceci même, par-dessus toute exercitation, sont Dieu même, soit en éminent degré de transformation par grâce et par amour, ou par-dessus l'amour même, ou de la plénitude de la gloire consommée dont ils jouissent après cette vie, ou dont ils jouissent déjà, par laquelle et en laquelle ils sont essentiellement transformés en la même suréminente Déité, qui les glorifie et bienheure à la même très pleine de leur gloire et de leur félicité ; et selon cette vérité, c'est être Dieu même, autant qu'il est possible de le pouvoir être et atteindre, soit en moyen ou par-dessus le moyen, soit en amour ou par-dessus amour, et en la gloire même qui récompense d'elle-même. L'amour demeure amour où l'amour qui a excédé soi-même et qui à force d'action, de passion et de mort, a déiformément déifié son sujet fait éternel

et stable et totalement arrêté en la stable et immobile éternité. Et puis en la pleine gloire de son ravissant, indéficient, suprême éternel et tout remplissant Objet, en l'aspect contemplation et jouissance duquel toutes les créatures qui en sont là possèdent tout, entendent tout en la jouissance intuitive et glorieuse de leur suprême et toujours ravissant Objet.

De sorte que nous posséderons Dieu en Dieu même, et sa gloire essentielle en sa même gloire, à la [296v°] mesure et proportion de l'amour avec lequel nous nous efforçons de fluer en cette éternité de laquelle nous sommes issus pour y refluer activement par notre généreuse et constante fidélité, en l'exercice de laquelle tendant incessamment à l'infini sans jamais nous relâcher tant peu que ce soit à notre su, nous serons souverainement agréables à Dieu qui, étant ce qu'il est sans nom et sans déité, en excellence et éminence de négation, doit être aimé de nous autres selon cette vérité et non pas selon lui, sinon en admiration par-dessus l'admiration, soit en nous ou hors de nous, hors du créé en la même éternité de lui-même, en laquelle il désire infiniment que nous nous plongions éperdument par la totale perte et abandonnement de nous-mêmes, non pour le comprendre, car il est impossible, mais pour nous comprendre, contenir et totalement remplir de lui-même dedans l'immensité duquel il faut, et il veut, que nous soyons perdus et totalement transfus en toute son étendue éternelle, pour demeurer morts ainsi à nous-mêmes et quant à nous, et vivant en la vie vivifiante et éternelle de lui-même et de toutes créatures, tant de nature que de grâce.

De ce que dessus je crois que vous vous sentirez puissamment excité à aimer souverainement notre souverain Bien pour cela seulement qu'il est et qu'il subsiste par soi-même, bienheureux en soi, de soi et par soi-même en plénitude de satiété et suffisance et totalement suffisante pour surcombler de bonheur et de gloire une infiniment infinie majesté comme elle est, sans, dis-je, qu'autres raisons telles qu'elles soient, puissent hors de [297r°] là et de cela même, vous excitant par elles-mêmes à un tout raisonnable amour, qui doit être raisonnablement exercé de vous par-dessus toute raison, appréhension et discrétion, et tout essentiel-

lement pour vous rendre par succession des temps et de bon ordre toute suressentielle en sa même suressentialité, là où même l'éternité, ni la déité comme telle, ne se perçoivent ni se distinguent plus, pour être totalement passées, voire même consommées en elles-mêmes au-delà du temps, du créé et du moyen.

Mais d'autant qu'il pourrait sembler à ceux qui liront ceci que je voulusse tirer le religieux qui s'émouvra par ceci, et qui s'en servirait comme d'aiguillons et de moyens en cette totale étendue d'éternité, croyant peut-être que je désire le tirer par la force, l'aspect et la ravissante beauté de la même éternité qui, étant ce qu'elle est, à force de ravir tout sujet duquel l'inclination simple et jouissante a déjà reçu quelques attouchements de cet Esprit infini et éternel, tel, dis-je, pourrait penser que mon but et mon attention fût de tirer ainsi par-dessus l'action et le sentiment l'âme religieuse aimante cette nôtre commune Déité infinie et éternelle. Mais je désire lui faire voir que mon but et ma prétention en ceci est de rendre, ou pour mieux dire, de tirer la créature que j'aiguillonne d'un très vif amour par tout ceci, à être divine et éternelle en désir et appétit actif, par la vive action répétée et continuellement pratiquée duquel elle soit totalement éloignée et abstraite à jamais de tout le créé, et de tous événements tant bons que mauvais, pour être par cela même, je dis, par cette vive et continuelle pratique de moyen actif, aucunement perdue en cette immense Essence éternelle sans éternité.

De sorte qu'on voit manifestement qu'il me suffit que l'on soit éternel en cette éternité, en amour et appétit actif, et non pas en amour et appétit surpassé, si ce n'était peut-être que déjà on y fût arrivé à force de fluer amoureusement en l'infinie et éternelle étendue de l'Amour même dont nous parlons et [297v°] manifestons l'importance de notre entière et parfaite union avec lui et à lui en lui qui, nous faisant pleinement et largement participer à ce qu'elle est par l'abondante communication d'elle-même, nous fait et nous rend éternels en éternité, non tellement qu'elle-même, comme j'ai dit, mais divinement ou plus ou moins.

Or, comme c'est autre chose d'être éternel en cette éternité et appétit actif, aussi est-ce autre chose en cette même éternité

d'être éternel en éternité sans éternité en appétit passif, et encore autre chose d'être en cette même éternité sans appétit et sans amour, mais par-dessus l'appétit et par-dessus l'amour en la science et au regard de cette infaillible vérité continuellement et sans fin fructif³⁴⁸. De sorte que vous voyez que je vous attache à l'aspiration simple et amoureuse par la vive et continuelle ardeur de laquelle vous surpassiez en bonne et vraie victoire de vous-même, vous surpassiez, dis-je, vous-même et toute chose créée d'une manière et action toute essentielle, simple et naïve et profonde à mesure de votre pouvoir, à quoi étant déjà grandement disposé, selon que je le suppose, cela vous sera très facile pourvu que vous ayez l'appétit insatiable de cela en cela même.

Mais il faut que je vous éclaircisse ici une vérité d'importance : qu'il y a deux sortes de moyens pratiques réduits en action pour vous émouvoir et par conséquent pour arriver à ceci. Le premier desquels est la vive considération et représentation intellectuelle et volontaire, mais plus appartenant à l'entendement qu'à la volonté prise essentiellement, des perfections divines en général ou de quelques-unes d'elles en particulier. L'autre moyen est d'amour pur et ardent qui, produisant ardemment et continuellement des actions et affections conformes à son appétit à soi-même, a beaucoup plus de force pour émouvoir éperdument, et même simplement, son sujet de son objet simple et éternel, lequel amour actif ne cesse jamais son action qu'il n'ait entièrement perdu son sujet en son objet, où et en qui il est éternel sans éternité, et par conséquent Dieu sans déité comme la même déité sans déité, en distinction, toutefois sans distinction de la même déité sans déité. De sorte que vous voyez comment, et en quoi, et combien l'amour comme effet de la puissance aimante, prenant puissamment et partout sur la puissance, les habitudes et les actions de l'entendement actif, si fort [298r°] et si rigoureux qu'il puisse être, même au plus lumineux degré que montre sa bonne et sainte réformation, en sa force, vigoureuse et pénétrante action

348. *Fruitif* se rapporte à *l'amour*.

par laquelle il anticipe plusieurs choses tout d'un coup, et éminemment en éminence de son degré, et en son habitude acquise.

Mais il faut vous aviser sur ceci que le propre des fidèles amis de Dieu, c'est de ne s'attacher à aucun exercice déterminé ni particulier, mais bien d'aspirer et fluer en leur Bien-Aimé, par la vive fécondité de leur amour actif et fluant, par lequel ils s'absorbent et s'écoulent incessamment en Dieu sans aucun exercice limité, prescrit et déterminé. Ceux qui sont vraiment amoureux et agités du vrai esprit d'amour savent seuls si cela est vrai, et pourquoi. Mais vous qui êtes créé et recréé et tiré en l'effet de votre récréation ici pour éperdument, hautement et simplement aimer l'amour même en lui-même, vous voyez, dis-je, si vous devez et pouvez vivre autrement qu'en l'action et pour l'action de cela même, je dis de l'amour même, et que vous ne vous devez jamais reposer ici jusques à ce que vous ne soyez totalement fondu et transfus en lui-même et devenu de lui et par lui-même lui-même en lui-même³⁴⁹. De sorte que ce serait ici pire vous dire après tout ceci ce qu'il vous faut pratiquer en l'extérieur, puisque comme en bonne raison et expérience le plus suppose le moindre, le tout suppose le plus et tout ce qui doit être naïvement et fidèlement pratiqué conformément au lustre et à l'ornement de l'homme extérieur et bien ordonné en ses exercitations et sorties.

Je ne dis point ici les particularités et expresses richesses que possèdent à la vue de tous ceux qui sont éternels en cette éternité, attendu qu'elles se contiennent toutes éminemment et se montrent abondamment à les mêmes possesseurs en la même éternité en laquelle ils se sont surpassés et totalement fondus et écoulés. Et cela est tout dire en disant que Dieu n'a rien qui ne soit à eux et pour eux, voire ils sont lui-même en lui-même comme nous l'avons évidemment montré. [298v°]

Bon, ô mon Époux, il fait bon adhérer à vous en amour nu et simple ; mes souffrances sont assez amplement récompensées par la jouissance totale que j'ai de vous, et votre très ravissante beauté

349. Fin de l'usage du manuscrit par Donatien.

qui délecte et assommit³⁵⁰ si tellement mon âme que je n'ai ni désir ni similitudes, ni parole qui le puisse exprimer, pour ce que ma jouissance et ma vue sont ineffablement ineffables.

350. *Sic*, sans doute pour *assomme*.

QUE C'EST QUE RELIGION, ET QUE D'ÊTRE RELIGIEUX

[chap. 2]

[ms. 41n1 = *Vrai Esprit*, chap.2]

[651^o] Mon très cher frère³⁵¹, puisque Dieu vous a appelé en religion il faut que je vous fasse voir le mieux qu'il me sera possible que c'est que d'être religieux. Religion donc est une congrégation de plusieurs faisant un corps plus ou moins étendu, militante et combattante unanimement sous un même supérieur légitime, vivant tous unanimement en unité d'esprit et volonté et conformité de mœurs et actions, en l'observance régulière, sous une règle approuvée et expliquée par statut fait de la partie de tout le corps et professée de tous pour être inviolablement gardée; étant iceux statuts approuvés par l'explication de ses règles, dessus lesquelles tous professent unanimement vouloir combattre à la vie et à la mort.

Cela est assez connu de tous, ici n'est besoin davantage de montrer le fond et l'essence de cette définition; mais comme il importe grandement de voir comme les religieux sont séquestrés du siècle et congrégés en un lieu où plusieurs faisant un corps ordonné et animé en bon ordre de l'esprit théorique et pratique de ses règles et constitution bien approuvées, aussi faut-il montrer, selon l'importance de cette vérité, la nécessité qu'il y a de

351. On comparera le début de cette version extraite du manuscrit 41n1, source de Donatien pour le chap. 2, à celui de la version donnée juste précédemment, extraite du manuscrit 40n11-2, source de Donatien pour le chap. 3: les définitions du religieux sont proches, mais plus intérieures précédemment.

vivre et agir en soi, tant dedans que dehors, en bon ordre. Et comme on peut dire que ce corps est animé, aussi faut-il que les moyens qu'il doit tenir pour subsister en la vraie et bonne consistance soient conformes et conformément ordonnés à cela, tant pour le maintien et édification d'un que d'autre. Et comme il est vrai que toute la religion qui est au monde, qui a également Dieu pour but final, est une en diversité de corps diversement aussi animés, et de divers esprits, de diverses règles, statuts et coutumes, les actions, moyens et procédures à se maintenir chacun en sa consistance sont aussi diverses, conformément aux esprits de chacun d'iceux. Mais laissant là pour cette heure les esprits et les moyens de procéder dedans et dehors tous ces autres corps de religion, je n'outrepasserai point les bornes [65v^o] et limites de mon dessein, qui est de montrer la beauté et excellence de notre corps propre particulier et animé en bon ordre de notre esprit.

Chacun donc sait assez quelles sont les règles, quels les statuts particuliers et exposés qui animent et doivent animer pour jamais notre corps en sa perpétuelle pratique. On sait aussi que nos règles sont plus dedans que dehors, et néanmoins subsistent dedans et dehors, et aussi que toute règle expliquée est partie dedans partie dehors. Et encore ce qui n'est pas le continu, je dis aux statuts, pour abondamment et suffisamment expliquer nos règles de tous points qui n'apparaissent en ce qu'elles apparaissent. Car comme il n'est pas licite au particulier de se porter à l'explication de ce qui est déjà de foi, soit par écrits authentiques et bien approuvés que de vive voix, aussi doit-on requérir l'explication de tout ce qui n'apparaît point et qui dépend de notre règle, pour son ordre, du seul supérieur, qui est plutôt et beaucoup mieux établi de Dieu en charge pour cela, que des hommes. De sorte que comme le corps et les membres reçoivent leur influence du chef, aussi faut-il que nous recevions les influences de notre propre esprit en chacun de nous, de notre chef et supérieur. Lequel nous devons tenir comme un oracle divin pour faire tel cas de sa divine voix en ses exhortations, admonitions, préceptes, conseils, voire même

en ses rudesses et menaces, que nous ne laissions rien passer de nous sans l'exploit³⁵² de sa divine pratique.

Or comme nous voyons évidemment et manifestement et est conçu à tout le monde, tant par écrits bien approuvés que par vive voix qui nous est continuellement réitérée, quel est notre esprit et l'excellence de son lustre, il se fait néanmoins comme la plus [grande³⁵³] part de nous semble ignorer cette vérité, sans l'ignorer pourtant, mais [sans] ne s'en beaucoup soucier, ignore aussi vraiment les moyens requis à faire vivre et posséder notre esprit en son véritable lustre, pour par cela marcher en la présence de Dieu en bon ordre et bonne composition au-dehors et en vraie tranquillité d'esprit au-dedans. Cela fait aussi que nous ignorons, ou pour mieux dire, ne nous soucions d'animer notre esprit selon cela, et le faire paraître en son lustre aux occasions plus importantes, où il importe d'édifier expressément, et selon cela, ou pour mieux dire, selon Dieu, nous et les autres.

De sorte qu'au lieu de faire sortir son espoir en son ordre [66r^o] en ces occasions-là, comme se voit à la conversation privée d'eux avec les autres, nous produisons par nos paroles, gestes et mouvements, sentiments, appétits, actions et affections, notre espoir naturel tout animal et tout humain sous l'apparence et le manteau d'une belle police extérieure à tout. Le plus, et bien souvent et la plupart du temps, nous le faisons sortir en choses du tout pires et dont on ne peut recevoir que du scandale et ruine, et le moins est d'un total atterrement, ce qui fait souvent que quelques-uns pensant recevoir quelque consolation de leurs frères conversant avec eux, s'en retournent tout pleins des distractions et divertissements et dépens de diverses affaires qui touchent le plus souvent plus les séculiers que la religion. Que si elles touchent la religion quelquefois et peu souvent, elles sont si éloignées de l'esprit et tellement distractives qu'il serait bon de les taire pour toujours, et les laisser là en particulier et ordonner le temps pour les décider à la première commodité si elles en

352. *exploit*: acte d'assignation, ordre exprès

353. Cette saisie de la dictée de Jean particulièrement négligente nécessite interprétation et correction.

méritent la peine. Que si on en parle, ce doit être si brièvement et en telle démission et indifférence qu'on ne s'en anime et passionne point, afin que chacun ne perde du sien et de son esprit par telle conférence, pour pouvoir bien converser s'il veut avec Dieu, comme son esprit l'y oblige expressément.

Mais que dira-t-on sur ceci, voyant que les religieux les plus anciens, et qui comme les principales parties de tout le corps, ne s'animent à parler et agir d'autres et sur autres matières que de cela, en cela et sur cela ? Il faut dire sur ceci comme en nous écriant de profonde admiration que notre misère et corruption sont grandes, puisque Dieu étant pour soi, nous ne savons que dire ni de quoi nous entretenir et réjouir par ensemble. Ce qui est le plus évident et plus manifeste témoignage fait en nous de notre infinie et commune misère et corruption qui se puisse jamais imaginer. Je sais bien qu'on me dira là-dessus qu'être toujours bandé d'esprit en Dieu, et ne sortir de lui qu'en excès, c'est requérir trop de perfection de tous sujets indifféremment, puisque ce n'est que le propre effet des plus parfaits, qui ont cela de propre et particulier. Mais il est aisé de répondre à cela que c'est autre chose de sortir et procéder en la perfection des parfaits, l'action relevée desquels fait assez voir leur [66v°] degré acquis, excédant ou plus ou moins les moyens communs et communément ordonnés pour cela ; et autre chose, se porter à sortir aux moyens plus éloignés de la même perfection, ordonnés pour cela, desquels l'inclination vivement touchée vers Dieu d'amour, et vivement et puissamment touchée, ce qui ne se trouvant pas ainsi quand la commune et simple raison des communes choses qui appètent naturellement leur propre bien sans vouloir rien frayer ni dépendre du leur demeure perpétuellement gisant entre les mains vides des grâces et bénédictions divines touchantes et illuminantes leur inclination à se faire force compétente pour embrasser à roides bras les moins ordonnés, pour, par succession de temps et par bon ordre, arriver par degrés à l'esprit intérieur

des parfaits auxquelles l'esprit de la religion est en son lustre plus ou moins qu'il est vraiment acquis³⁵⁴.

C'est chose qui ne se peut jamais assez déplorer de nous voir ainsi oublier Dieu, notre profession et nous-mêmes, nous contentant de ne point pécher mortellement, le reste demeurant à penser et à dire, et par conséquent à acquérir. Hé! quelle religion, je vous prie, y a-t-il en cela, et comment notre esprit sortira-t-il de nous en sa force et vigueur pour nous édifier partout les uns les autres en toute sorte de vertu et en vraie sainteté! Procéder ainsi, dites-moi si ce n'est pas plutôt négliger et ruiner que vivre en assurance et repos de conscience ou en repos et tranquillité de cœur. Nous faisons profession de vivre religieux selon notre esprit qui est vraiment intérieur et beaucoup plus qu'extérieur; et cependant, négligeant d'appréhender son essence et ses moyens en toutes ces deux parties, nous nous portons en notre commune conversation à agir, négocier et traiter politiquement et séculièrement d'affaires et négoce toutes séculières et inutiles, qui ne nous dev[r]aient non plus toucher que ce que nous n'appréhendons jamais; je ne sais d'où cette mauvaise coutume et pratique procède, si ce n'est que tous en nous-mêmes, il nous semble et croyons que tout nous est licite, sur ce que nous ne voyons point de péché mortel manifeste. Mais nous ne considérons pas assez que les séculiers communs sont tenus de vivre en sorte qu'ils ne pèchent [67r°] point mortellement; pour quoi faire ils ont les commandements de Dieu qui les tiennent liés et astreints à cela, s'ils veulent procéder à leur devoir comme bons et fidèles catholiques. Et ce, pour être infiniment plus éloignés qu'eux par notre profession, en laquelle nous nous sommes obligés à Dieu par les trois vœux essentiels et sous l'observance régulière vivement et pour toujours pratiquée, plus au-dedans de nous qu'au-dehors, du plus intérieur et plus essentiel de nos vœux et règle à la perfection évangélique, qui consiste en la parfaite pratique des mêmes conseils évangéliques, faits et ordonnés et publiés de Notre Seigneur pour pratiquer ses commandements en leur perfection

354. Confirmation de la saisie défectueuse, galimatias qui justifie l'entreprise de mise en ordre par Donatien!

suprême, faisant ces mêmes conseils et pratiques tant dedans que dehors par moyens diversement ordonnés et mis en évidence par le Saint-Esprit pour cet effet. Si bien que les âmes des religieux qui s'en servent fidèlement arrivent, par cette même pratique vivement et continuellement exercée par succession de temps et en bon ordre, à un amour fervent, lequel les élève par activité des amoureuses aspirations à Dieu, en qui telles âmes se posent avec plus de contentement ordonné en Dieu, leur fin suprême, qu'on ne saurait exprimer.

Je ne veux pas inférer sur ceci que tous soient également obligés de tendre à la perfection, de même vol ni par mêmes moyens ordonnés à cela diversement. Car les plus puissants moyens sont déjà acquis par les moindres qui tiennent l'âme qui s'en sert vers la fin de un plus ou moins haut degré. Mais les moyens ordonnés et qui conviennent à tous pour se tirer communément en Dieu doivent être ardemment appelés et fidèlement pratiqués, pour selon cela acquérir quelque degré de paix intérieure, et par même moyen concevoir en soi-même et méditer souvent les choses divines et traitées d'icelles en temps et lieu, comme matières auxquelles nous montrons prendre un singulier plaisir, non pour nous et en nous, mais pour Dieu et en Dieu, en qui et pour qui nous sommes, mourons et vivons tant en grâce qu'en nature.

Mais ce qui fait que nous ne nous sentons pas excités de ces profonds motifs, c'est que nous ne reprenons pas les recherches et l'exercice de telles vérités qui font arriver et atteindre notre esprit à la perfection de son lustre, à tâche, comme on dit, pour n'avoir ni ne vouloir ardemment appéter ni faire autre chose en que cela³⁵⁵ en comparaison de cela, non pour un temps, mais pour toujours, afin que que par notre amoureuse exercitation, Dieu soit pleinement satisfait de nous et en nous, confirmant la diverse infusion de ses grâces fluentes incessamment de lui en nous, pour nous en disposer à sortir et quitter nous-mêmes, pour satisfaire seulement et de tous points, tant dedans que dehors à Sa divine Majesté, pour laquelle seulement la vie prospère et

355. *Sic.*

adverse nous doit être douce et agréable, [67v°] en considération que nous sommes à lui pour lui très expressément comme ses intimes amis par-dessus le reste des communs hommes. Mais hélas ! Peu de chose de tout ceci ou rien du tout ne se pratique dans nous autres, comme s'il n'y avait point de Dieu ni de religion. Comment Dieu, à qui ce fait touche, communiquera-t-il à semblables religieux, pour émouvoir, toucher et illuminer et s'unir à eux selon son désir, puisque tels religieux sont pour l'ordinaire plus éloignés de lui que le ciel n'est éloigné de la terre ?

Or il se fait que la plupart se contente[nt] d'une toute commune vie et manière de se convertir à Dieu, qui à peine leur touche les sens. Et encore ils procèdent en cela avec tant de division en leurs actes, qu'ils agissent plus en cela même aux choses créées qui les divisent et les abaissent, qu'en eux-mêmes pour se simplement et totalement élever à Dieu en ce qu'ils font. Et encore ne laisse-t-il pas de s'en trouver quelques-uns qui passent tout le jour sans s'élever à Dieu, soit qu'ils ne puissent arriver pour y simplement penser, pour les grandes difficultés qui les assaillent et s'opposent à cela de leur part, soit pour ce qu'ils le négligent du tout ou pour autres telles et semblables causes ; qui attendent, dis-je, le temps ordonné pour l'oraison auquel ils tâchent aucunement de satisfaire à leurs désirs qui est de se recueillir au-dedans. À quoi assez souvent et pour l'ordinaire ils ne parviennent et arrivent que difficilement et encore tellement quellement, et sans savoir ce qu'ils font et encore bien tard.

De tout ce que dessus le religieux pourra voir comme en sommaire et raccourci l'excellence de son esprit en toute la religion et en soi-même, tant pour l'édification de la religion que de soi-même, et l'importance de ce à quoi il s'est librement et volontairement obligé en cela et par cela même, en la force et en la cause finale de nous tous éternellement élus et choisis pour être admis tant en cette vie qu'au Ciel.

Voyez donc, mon frère, mon ami, si toute cette déduction et autres semblables que vous voyez sur ce sujet vous doivent être comme à moi et à nous tous de petite conséquence et impor-

tance. Et voyant tout ce que Dieu désire³⁵⁶ de vous et ce que vous lui devez, ne vous négligez pas à l'acquis de votre obligation. Que si vous en étiez venus là à vive force d'amoureuse et continuelle exercitation d'esprit, que de vouloir actuellement que Dieu soit en lui et pour lui, vous concev[r]iez et toucheriez facilement toute cette pratique, qui n'animerait pas moins votre esprit et toute votre âme en cette puissance pour la vivifier à soi, que votre âme animée anime votre corps pour nécessairement lui donner sa vie et sa forme.

[68r^o] Il n'est pas question en ceci de seulement vivre moralement et tellement quellement, comme je l'ai déjà dit, mais il faut et s'exercer saintement et divinement en cette triste vie qui est le lieu de votre pérégrination et bannissement, vous attachant amoureusement à Dieu le mieux et le plus amoureusement et souvent que vous pouvez, voire parmi les affaires et négoces plus distractifs de soi. Et que vous croyiez, comme article de foi, que vous n'avez rien tant à faire que cela, et principalement et de plus important. Et encore qu'on dise, chose vraie comme elle est, que l'obédience vaut mieux que les victimes. Si est qu'il faut que nous sortions dehors pour obéir sans quitter le dedans de l'esprit, par une simple attention et affection, qui nous tiennent aucunement suspens et attachés. Quant au simple à Dieu [*sic*], notre seul objet est pour lui adhérer simplement et nûment. Nous devons bien nous donner de garde de sortir animalement aux obédiences de précepte d'obéir promptement et parfaitement. C'est-à-dire que nous ne goûtions pas d'affection intime qui nous épande tout de nous-mêmes au-dehors et à l'action dont il est question, attendu que c'est assez qu'appliquions autant d'attention que les choses pour leur plus grande et moindre difficulté le requièrent de nous, pour les bien et dûment faire en bon ordre. Car depuis qu'on voit tout le dedans épars au-dehors, c'est signe qu'on n'a aucune habitude de vertu, et qu'on est tout au sens et à la nature, pour ne sortir que naturellement et animalement, et n'agir les choses divines que naturellement et sensiblement. Que si vous réflé-

356. *Désire*: ajout interligne (assez fréquentes corrections par une autre main, après une relecture très nécessaire).

chissez en Dieu amoureusement pour toujours comme étant cela le principal effet de votre intime et plus unique désir, vous pouvez en cela même et par le même moyen réfléchir sur vous comme en deuxième cause pour voir l'excellence de l'esprit de votre religion, tant en soi animant tous les corps de votre Ordre, au plus particulier et en vous-même. En qui vous le verrez et désirerez acquérir de plus en plus et vous le constituer en la pleine excellence de son suprême lustre, et le tout en la pleine conformité de tout vous-même, totalement laissé et abandonné pour jamais à la très haute et très sainte volonté de Dieu. Quand vous procéderez en effet et sincérité, et non en apparence, vous expérimenterez et savourerez cette pratique, en sachant aussi que c'est de laisser Dieu pour suivre Dieu, c'est-à-dire vous-même pour la propre satisfaction, pour le suivre en objets tout contraires en lui-même et pour lui-même ; [68v^o] sur quoi vous expérimenterez que les actes d'un parfait et entier abandonnement de vous-même, en ce que vous ne faites pas ce que vous voudriez, sont infiniment plus nobles et plus excellents que les voies propres et ordonnées de vous-même qui vous causent votre propre satisfaction, à laquelle vous pouvez subtilement adhérer sans y penser.

Au surplus, le chemin le plus court pour vous est le dedans de l'esprit, qui ne se doit jamais tant peu que ce soit délaissier au-dessous des sens, au fait de son activité amoureuse. Par laquelle, comme le poisson se plonge et replonge en l'eau coulante, son propre élément, centre et repos, vous vous plairez uniquement de fluer et d'adhérer continuellement à Dieu et d'obéir simplement, continuellement et uniquement du plus intime fond de vous-même en véritable force de votre amour actif à la vive voix de vos supérieurs, qui ne vous tireront jamais qu'en Dieu. Car il faut que vous croyiez que Dieu les illumine grandement pour eux et pour vous, afin de vous montrer, tant d'exemple que d'enseignement, la vraie voie de l'esprit, et pour vous y conduire en toute assurance quand vous y serez entrés par un véritable désir de mourir pour jamais à vous-même, pour vivre à Dieu seul, votre vie, votre gloire et votre repos éternel, tant en cette vie qu'en l'autre. Et sachez que si vous vous délectez seulement dehors et dans les objets sensibles, vous ne saurez jamais rien de

l'esprit et ne goûterez jamais les divines délices d'icelui, qui ne s'expérimentent et ne se savourent que de ceux qui sont vraiment morts à tout le dehors et le sensible, en ses divines délices, dons et richesses, les tirant de plus en plus au-dedans pour être incessamment, non tellement quellement recueillis, mais tout tirés en simple unité; et se dilatant simplement et lumineusement, ils goûtent et voient Dieu, et expérimentent les effets en eux de sa beauté, de ses délices. En l'expérience et sentiment de quoi, ils abhorrent plus le vieil homme, ses appétits, actions et sentiments, qu'on ne le peut penser.

Voyez donc derechef, mon frère, si vous voulez être profane ou divin, puisque cela est en votre libre pouvoir et vouloir. Ce n'est pas assez que d'avoir quelque lumière et connaissance naturelle de Dieu et des choses qui lui appartiennent, mais il faut être soi-même surnaturel en ses [69r^o] habitudes, en sa vie, en ses connaissances, en ses continuelles actions, en ses paroles, en cela tant dehors que dedans. Et ce qui en trompe plusieurs, c'est qu'ils se contentent des connaissances et des touches divines acquises par spéculation ou autrement et en nature. Desquelles il leur semble être beaucoup garnis, et cependant qu'ils se délectent de cette science et raison naturelle, ils vivent animalement et presque comme hommes du tout profanes, sans se soucier autrement de la vraie vie de l'esprit, quittant ses sujets ou plus ou moins bons qu'elle est véritablement pratiquée et possédée de l'esprit qui se possède aussi en elle, à mesure et proportion de ce qu'elle est véritablement et essentiellement en lui, et non autrement.

Mais c'est aux supérieurs d'entendre uniquement à cette vraie pratique en les corps pour s'y demeurer acquittés de leur charge envers Dieu, auquel ils sont comptables de toutes les ouailles que Sa Majesté leur a mises entre leurs mains. Pour cet effet, iceux faisant en sorte de les entretenir toutes ou plus ou moins selon ceci ou selon les forces et dispositions diverses, en lieu et état de grâce et d'abondants pâturages, afin qu'elles ne soient jamais à jeun et disetteuses des choses et matières appartenant à la vraie vie et réformation de l'esprit, laquelle ils doivent procurer en ses moyens et en elle-même avec toute industrie et diligence à eux

possible. Cela fait, ils doivent souvent faire chapitre pour verser la lumière divine que Dieu leur infond divinement en leurs inférieurs, les excitant amoureusement et en la douce affluence de leur simple lumière à vaquer à Dieu au-dedans en vraie et fidèle pratique d'esprit, se dilatant ou plus ou moins là-dessus qu'ils se verront affluer de lumière divine, laquelle ils doivent amoureusement employer à se déduire et dilater aux fruits, sujets et matières de telle importance.

Je ne désire point m'étendre davantage sur ceci, pour leur mâcher et digérer leur matière, attendu qu'étant en Dieu ce qu'ils doivent être, jamais ils ne manqueront de cela en leur besoin, ni pour eux ni pour les inférieurs. Je dirai seulement qu'ils ne doivent faire chapitre que premièrement ils ne satisfassent à Dieu et à leur devoir, en paissant et rassasiant leur troupeau de leur douces, simples et efficaces exhortations, corrections, admonitions et persuasions, pour les animer [69v^o] du désir de voler à guise d'aigles vers le suprême et final Objet, puis ils traiteront des affaires qui se présenteront.

AUTRE TRAITÉ DE LA DIFFÉRENCE DES DEUX VOIES,

MYSTIQUE ET COMMUNE

[chap. 22]

[ms. 42n5 = *Vrai Esprit*, chap. 22³⁵⁷]

[285r°] Ceux qui ont la connaissance de Dieu à suffire, et qui sont simples en l'exercice selon cela comme ils pénètrent dedans Sa Majesté, se doivent médiocrement forcer à user quelque temps de tel exercice de former des aspirations qui soient comme essentielles, et qui réduisent et contiennent, conformément à l'amour de Dieu, tantôt de ses bienfaits universellement, tantôt quelque'un d'iceux, tantôt aussi l'amour même en tous ses effets, forçant ainsi médiocrement son cœur de s'accommoder à être réduite en [di]spendieuses³⁵⁸ réductions. À faute de quoi je dis : de se forcer là-dessus, on demeure oiseux et à rien ne faire, ne sachant à quoi s'attacher à cause de sa nudité et impuissance d'agir sur quoi que ce soit, mais ce n'est pas [285v°] tant impuissance que manque à la volonté de se bien et dûment s'appliquer aux sujets et matières qui lui sont plus conformes pour l'enflammer. Si bien qu'en cet endroit

357. Cet *Autre traité de la différence des deux voies, mistique et commune*, f^os 285r316r, est suivi de *De l'excellence de la pauvreté religieuse et la manière de l'exercer deument en bien questant et de son contraire en ceux qui l'exercent mal, tant en mal questant que par tout ailleurs*, 317r°332r°, *Discours de la vieillesse, ses divers effets dedans les hommes et combien ils la doivent craindre*, 333r°338v – Donatien utilise seulement le début (285r°-288v°) pour son chap. 22.

358. *Spacieux* biffé, *spendieuses* : le scribe hésite (mais il est meilleur que celui de la précédente dictée).

il ne faut point demeurer sans attache ni court, faute d'action due et convenable pour se bien occuper de Dieu au-dedans.

Sur quoi faut savoir que ce noble exercice d'aspiration n'est fâcheux et pénible à former qu'au commencement, et qu'à mesure qu'on acquerra l'habitude par l'exercice même qu'on en fera, on le trouvera facile, si qu'on s'occupera selon icelui, facilement et sans peine. Mais ce qui ne coûte rien, ne doit être estimé guère de chose ; au contraire, ce qui coûte beaucoup pour ceci, est récompensé très amplement de la noble habitude d'amour en lui-même, et de la grande facilité à l'exercer par ce qui lui convient le mieux, c'est-à-dire par la très noble aspiration, laquelle doit être au commencement largement formée, prise et tirée de toutes les choses visibles, puis après elle se va rétrécissant peu à peu, comprenant et contenant les vérités plus étroitement et essentiellement des choses, ou pour mieux dire, des vérités réduites par cela même conformément à l'appétit de la volonté. C'est de quoi on trouve des matières largement et de loin réduites, en d'autres aussi un peu moins déduites ; en réduction, d'autres plus réduites encore, et d'autres encore très réduites. [f° 286r°] Si bien qu'à mesure qu'on reçoit les splendeurs divines en ses divins et profonds attouchements, qui font et contiennent diverses manifestations de plusieurs et divines notions, tant en la grandeur et la beauté de Dieu, en sa largeur et profondeur, qu'en la connaissance en science expérimentale de son rien, l'âme se trouve plus désireuse, plus enflammée, plus active sans labeur et plus intérieure que jamais, se sentant et voyant perdue, fondue et réduite dedans l'immensité de ce divin feu tout dévorant, savoir le créé, pour là-dedans surpassée et perdue d'elle-même en son éminente élévation et constitution, ne vivre plus d'autre vie que de la vie de Dieu, qui l'anime et l'agite de son enflammé Esprit.

Mais ce n'est pas tant de quoi est question ici, que de montrer la manière d'entrer en ce noble et divin exercice, à ceux qui ont déjà assez de dispositions pour cela, lesquels, dis-je, se doivent forcer plus ou moins (pour mieux dire) médiocrement. Si que leur aspiration, plus étroite que large, leur soit douce, sensible et savoureuse, lesquels s'accoutumant ainsi à ce glorieux exercice, ils

pourront prendre le large pour le continuer et poursuivre à long fil, je dis qu'ils se pourront [286v°] délaissier au large de toutes matières plus propres à enflammer de Dieu la volonté. Aussi se pourront-ils quand ils voudront appliquer vivement à la méditation des bénéfices divins, qui pourra prendre leur aspiration, afin de se rendre plus aptes, faciles et féconds à aspirer par colloques enflammés.

Au reste, l'ordre des courtes, étroites et réduites aspirations, est interrogatoire par vives exclamations des flammes, interrogations et demandes de l'amour, de l'union, de la perfection et de toute semblable chose à Dieu, et qu'on continuera de faire en l'ardeur de son appétit enflammé, à mesure de la vérité de son amoureux appétit de Dieu, et le tout en l'ordre des matières concernant la perfection du même amour, pour la vraie et immobile stabilité.

Tous les écrits des mystiques sont pleins de toutes ces sortes de dards amoureux, si bien qu'il n'est ici en besoin de vous en former expressément. Mais c'est assez que vous sachiez que la bonne aspiration ne compatit point avec l'imperfection volontaire, attendu qu'elle est pratiquée de dards vivement enflammés, pénétrant le cœur amoureux de Dieu, qui le contraignent de se vivement écouler en nous, nous ravissant de lui et en lui, d'une ardeur et impétuosité plus ou moins grande et indiciblement douce en saveur [f° 287r°] savoureuse. Ce qu'expérimentant par ceci, vous saurez en quoi et pourquoi amour suffit à soi-même, je dis qu'il n'a que faire, étant acquis, des préceptes des hommes, ni de leur artifice, ni de leur ordre, pour son occupation, ou pour avoir matières, art et précepte, de quoi bien et dûment s'occuper. Mais étant vif et lumineux en soi-même, doux et ardent, il est aussi par soi-même fécondement fécond, et très intérieur en enseigné de l'onction et [*espace blanc laissé par le copiste*] merveilleuse du Très Saint Esprit, qui lui verse abondamment avec soi-même.

Sur quoi faut être averti qu'encore qu'au commencement de cet exercice on ne sente pas son cœur excité ni enflammé des dards dont on s'excite l'occupation, néanmoins ne laisse pas d'en être bonne et sainte, à laquelle s'appliquant vivement, par dard de peu de forme, on se sentira enfin tiré, excité et ému au-dedans

des mêmes dards en flammes, si que par cela on se sentira allumé d'amour au-dedans envers Dieu, à quoi il faudra procéder avec assez de force et vigueur de cœur.

Or cette occupation ne bande point la tête, mais affecte le cœur selon son ordre, et selon aussi l'exigence et le désir du sujet qui l'excite, ou pour mieux dire, qui s'excite par elle. Je n'en exprimerai point d'autres effets, laissant leur admirable excellence expérimentale à l'âme de cette fidèle pratique. Mais croyez-moi qu'il faut en ceci, surtout au commencement, que vous mangiez votre [287v^o] pain à la sueur de votre visage, vous formant et composant vous-même et par vous-même, à la mesure de votre amour, vos dards amoureux, vous souvenant qu'amour n'a pays ni repos, s'il ne parle, s'il ne sent, je dis s'il ne se sent uni à son infini Objet en tout cela même, et qu'il abhorre le dehors comme la mort, la dissemblance de son même Objet comme la mort même. Si que tout son plaisir et toute sa vie sont en tout son infini Objet où souvent il respire ainsi : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant*³⁵⁹. Ils s'y réjouissent et s'y réjouiront à jamais.

Si que par ceci qu'il est très à propos que vous appliquiez votre cœur par l'effet de votre véritable et fidèle amour plutôt que par aspirations recherchées et apprises dedans les livres. De quoi, vous dis-je, vous recevrez et ressentirez un double effet pour par cela plus facilement pouvoir acquérir l'amour en soi-même, pour lequel vous vous travaillez amoureusement. Néanmoins, plutôt que demeurer oiseux et stérile, vous pouvez recourir aux écrits, que vous vous rendrez vôtres, les digérant comme si vous les aviez formés de vous-mêmes. Enfin, regardez de vous affecter le cœur par les aspirations de moindre forme que vous pouvez, car moins [f^o288r^o] elles ont de forme, plus elles sont vives en affection vivement de cœur. Enfin, soyez discrets en cet exercice, pour le plus et le moins, pour ne vous excéder en cela, et pour ne faire aussi trop peu d'une activité languide et remise.

Or c'est par l'amour en soi-même que l'âme touchée vivement d'amour désire se conjoindre étroitement à l'Amour même

359. Ps 83, 3.

incréé, qui est Dieu, et c'est ce que nous entendons par la concision et réduction de l'aspiration enflammée sous peu de paroles et de forme, qui n'est quasi que le vocal d'amour. Or comme cet amour est poussé d'ardente et vive flamme de tout soi, c'est-à-dire de tout le dedans de son sujet actif, c'est ainsi et par cela que l'âme allume vivement et ardemment le feu d'amour divin, moyennant le flux amoureux enflammé et embrasé de Dieu qui l'anime et la pousse vivement et ardemment au-dedans, pour se perdre et fondre, liquéfier et résoudre toute en cet immense feu d'amour, dedans lequel elle vit de sa très douce et très délicate vie, n'ayant l'âme cesse et repos qu'elle n'ait acquis l'instrument noble et divin d'amour et de grand effort, opérant efficacement le même amour, selon le même feu d'amour qu'elle débonde à gros brandons, pour entièrement dévorer et consommer son intime amante, qui en cela répond de toute son action et effort [288v^o] au même amour qui la tire et la ravit de lui et en lui, pour l'unir, mais pour la transformer pleinement et parfaitement en lui-même, par le succès continuel de ce très noble exercice. C'est là que l'âme jouit des ineffables embrassements à pur et à plein, de la grandeur, de la beauté et des secrets ineffables du même Dieu d'amour, qui l'entraîne en son abîme par cette fidèle activité de la créature à lui répondre selon son total. C'est là et en cela, je dis en ce degré d'illumination et jouissance que l'âme est vraiment plongée et baptisée au fleuve du feu très délicieux du Saint-Esprit, où elle est vraiment mystique, étant plus remplie des secrètes et délicieuses notions de tout ce qui touche et appartient à son suprême lustre, et à la bonté, beauté, grandeur, splendeur et immensité de Dieu qu'on ne saurait concevoir.

C'est ainsi et par tel exercice que ce très noble instrument devient par succession de temps très puissant, très fort et très subtil à son opération en la créature qui s'en sert divinement et convenablement comme du propre feu de Dieu, pour s'élever et se fondre au même feu d'amour³⁶⁰, dévorant autant de fois qu'elle veut. Si qu'elle se pousse toujours et s'avance de plus en

360. Fin du réemploi par Donatien. Nous restituons le début du développement qui suit.

plus en l'infinité très spacieuse de cet abîme d'amour incréé, sans jamais cesser son action très pure [289r°] et très noble qu'elle ne se sente totalement transformée en son bienheureux Amant. Pourquoi bien et dûment faire, elle se résout d'éternellement imiter notre béni Sauveur, tant dedans que dehors, tant selon sa divinité que selon son humanité, en sa vie, ses sentiments, ses mœurs, ses pensées, ses paroles, comme en toutes ses œuvres et toutes ses omissions, aimant mieux une telle âme mourir de mille morts que de jamais varier de là, par réflexions volontaires dessus le créé, désireuse qu'elle est de toujours de plus en plus et de mieux en mieux se rendre et se faire éternelle en toute l'immensité de Dieu infini. Si qu'elle est résolue de laisser le créé à la créature, le temporel à ce qui est purement temporel, faisant en sorte que d'être revêtue en son total, par la vérité de son intime et indéficient amour des divines splendeurs qui font et sont en elle-même tout bien de Dieu même. [...]

EXERCICE MONTRANT LE PORT DE NOTRE RELIGION

[chap. 1, 4-8, 10, 12-15, 19, 20]

[ms. 43n2 = *Vrai Esprit*, chap. 1, 4-8, 10, 12-15, 19, 20³⁶¹]

*Exercice montrant le port de notre Religion,
en faveur de ses plus saints enfants.*

Au lecteur.

Mes chers frères, s'il est vrai, comme il est, que Notre Seigneur anime ordinairement quelques religieux, voire quelque religion bien réglée, de pratiquer étroitement et hautement son esprit afin de prendre son plaisir plus expressément en eux qu'au reste des autres. C'est ce qu'il a fait voir depuis notre naissance jusques ici en plusieurs des nôtres par son infinie bonté et amour, certains desquels jouissent déjà par leur mort des fruits de leur labeur, en la bienheureuse fruition divine, le dernier desquels a si vivement et si roidement connu la divine loi d'amoureuse pénitence qu'il semble avoir surpassé de bien loin tous les autres. Sans pourtant que je désire préjudicier à la gloire d'aucun d'eux qui est tel en chacun d'eux en divers degrés d'excellence que Dieu la sait, mais si selon toute raison d'éminente sainteté, tant active que passive, on doit juger et voir la plus éminente jouissance et fruition de l'Essence divine, c'est sans doute qu'il nous faut très pieusement

361. Nous transcrivons tout ce long exercice 43n2, f° 193r° à 248v°. Il est repris avec des transpositions dans de nombreux chapitres du *Vrai Esprit du Carmel* (à l'exception de l'envoi *au Lecteur* du début).

croire que celui dont nous parlons doit de beaucoup surpasser tout ce qui a précédé³⁶² [193v^o] selon tout ordre d'éminente raison, d'exigence et due convenance. C'est de quoi et de qui je parle tant plus librement que nous étions saintement agglutinés lui et moi en Notre Seigneur. L'excellente sainteté duquel j'ai aussi bien connue, sinon mieux que je ne connais ma vie et mon état plein de défauts et de misères à raison de mes péchés. Croyez-moi que ce qui ne se peut bien concevoir ne se peut suffisamment dire, et que à qui ne peut suffisamment être dit est bien loin de pouvoir être exagéré. Telle a été la vie et la mort de notre très heureux et très saint Père Dominique de Saint-Albert³⁶³, qu'amour, les douleurs et la mort ont amoureusement consommé et rendu jouissant de son infiniment désiré et désirable Objet. Lequel prie et priera incessamment, et les autres aussi, pour notre observance, et pour l'heureuse vie et la mort de tous ceux qui les voudront divinement imiter, et surtout l'excellente vie de celui-ci. Quant est des vivants, qui sont en tel nombre que Dieu sait, qui mènent et exercent la vie de l'esprit en très ardent amour, je n'en parlerai point ici, d'autant qu'il n'est pas à propos de manifester ce qui doit être caché, qui néanmoins en cela même est suffisamment manifesté ; il est pourtant vrai que je ne sais quasi à qui je parle pour l'avenir, tant je crains qu'aucun ne se trouve qui veut succéder à si malheureux et si heureux sort, en voulant mener une vie d'éternel holocauste d'amour plutôt en Dieu qu'en la terre son propre corps, et qui selon cela veuille vivre éternellement véritable selon la plus éminente manière de concevoir et de faire.

Or tous ceux qui se trouveront résolus à l'exercice de ce mourant jeu trouveront en cet exercice abondamment esprit et lumière pour le pouvoir faire heureusement à souhait. Je dis bien plus, que les moins élevés par voie d'esprit y trouveront aussi abondamment esprit et lumière, ensemble tous les aiguillons et motifs nécessaires, soit pour les entretenir en leur état, soit pour les avancer en esprit tant qu'ils voudront à vrai dire. Tous ne peuvent pas toutes choses, mais tous peuvent avoir une bonne

362. « ce qui a précédé » : lecture incertaine.

363. Présenté au chapitre correspondant du *Vrai Esprit*.

volonté conformément et au même ordre que je l'ai prescrit en cet exercice pour être différemment édifiant. [1941°]

Or je ne puis assez inculquer à toutes telles personnes la nécessité qu'ils ont de s'attacher à un bon esprit, lequel trouvant ici ou ailleurs, n'importe, sans s'attacher jamais à autre, abhorrant les spéculations de nature et de l'école sur ceci comme leur propre et prompte ruine, tout ce qui n'est autre que la prompte sape de l'esprit mystique et de la sagesse en lui. Quiconque donc se résoudra à la pratique de cet exercice et autres de pareil esprit, ne fera que son devoir au désir et plaisir infini de si grand Dieu, qui nous en ayant fourni le désir et fomenté icelui en mille et mille diverses manières, nous donnera pleinement le parfait, voire sans discontinuation jusques à la fin.

Au reste, il s'est fait et rencontré presque je ne sais comment que j'ai [*blanc*] de l'ordure en certains lieux selon qu'on le verra, ce que j'ai fait tout à dessein, à fin de la faire avoir en horreur comme telle à vous tous qui enfantez continuellement et de plus en plus l'esprit d'amour unique au plaisir et contentement infini de votre très cher Époux. Telle doit être votre vie et telle votre mort, comme les éternels effets de vos amoureux et éternels holocaustes incessamment rendus à Dieu selon votre total. Que si mon esprit vous est favorable tant ici qu'ailleurs, bien soit. Il vous suivra pour la même fin que je le vous ai digéré et pleinement communiqué ici en ma règle et ailleurs. Et comme quand cela sera, je serai pourri dedans la terre, voire peut-être de long temps, souvenez-vous de moi au nom de Dieu, de prier Sa divine Majesté qu'il lui plaise mettre mon âme en son éternel repos. Que si j'eusse eu mieux de Sa Majesté, vous l'eussiez eu. Sa même Majesté vous veuille abondamment remplir de soi-même pour commencer, pour poursuivre et pour finir tout ce jeu amoureux très heureusement.

LA NÉCESSITÉ QUE LE CARME A D'ÊTRE SPIRITUEL

Contenant neuf chapitres

Chapitre premier

[chap. 1]

[43n2, 194v°] L'Antiquité nous fait assez voir et nous apprend assez ce que nous avons été, nos progéniteurs et où nous sommes nés. C'est de tout cela que j'ai amplement traité sur tous les principaux points de notre règle, ou par contrariété de vie et de mœurs, je fais voir vivement notre stabilité et notre ruine, en l'ordre et le désordre, de vertu et de vice, de corruption et d'incorruption, d'esprit et de chair, en telles contrariétés d'appétits de mœurs et de vie. Si que toutes ces déductions se verront et sentiront là vivement et largement exprimées, pour la vive manifestation de chacun, qui, comme je l'ai dit là, verra ce qu'il a et ce qu'il n'a pas, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Si que tant là qu'ici, on verra la divine sapience vivement reluire, comme un riche et splendide ornement en tous les bons.

Or puisque notre règle étant essentielle et consiste comme elle est, plus dedans que dehors, il nous faut voir la nécessité que nous avons d'être spirituels, afin qu'à tout le moins nous vivions en son excellente pratique en état d'excellente pureté, au moyen de quoi nous soyons et fassions ce qu'elle veut de nous, en recoulant en Dieu de toutes nos forces, par notre continuelle activité selon vrai ordre et vrai moyen. Que s'il faut séparer le vil du précieux, c'est aux vrais enfants qu'il nous faut ici parler, qui comme s'ils appètent ardemment à la gloire de Dieu, de retourner en lui de toutes leurs forces et leurs puissances, duquel

le passé les a [f°195r°] jetés dehors, les ayant comme soumis et contraints à l'esclavage de leur appétit et leurs corps, pour ne savourer que la volupté de la chair bestiale et corrompue en ses immondicités. Lesquels bons enfants ayant été plus ou moins vivement touchés de la grâce efficace de Dieu, ils se sont résolus de le suivre à perte d'haleine, tant en leur vocation qu'après leur même vocation. Si bien qu'ils se sont résolus de se vouer par vœux solennels pour jamais à son divin et amoureux service, duquel on ne les a jamais vus se fourvoyer, si ce n'a peut-être été quelquefois de fort loin, par désordres très petits, très légers et de peu de temps. Où ces bons et saints enfants, ayant été de plus en plus prévenus, touchés et remplis des divines infusions de notre bon Dieu, ils les ont très humblement relevées en lui et pour lui, je dis pour sa gloire et pour leur bien. Tellement qu'ils se sont résolus non seulement de quitter les choses de dehors, auxquels ils abondaient plus ou moins, mais eux-mêmes, dont ils ont fait holocauste éternel à Dieu, par continuelle guerre faite et à faire à eux-mêmes. Au moyen de quoi Son infinie Majesté règne parfaitement en eux tous à son éternel plaisir. Sachant très bien iceux que quand cela sera pleinement, ils seront grands rois, étant élevés sur eux-mêmes pleinement et entièrement assujettis à l'Esprit, je dis à l'Esprit de Dieu.

Or comme tout cet ordre se trouve éminemment vrai dedans les souverainement parfaits, ceux aussi qui le sont beaucoup moins selon divers degrés d'élévation et de constitution ont ordre à ceci à quoi tendant de toutes leurs forces, ils s'élèvent toujours par-dessus eux à leur mieux, assumant de plus en plus leur divin feu par la vive ardeur du feu de ceux qu'ils verraient les devancer en la lice et voie d'amour.

Or savoir combien douces et exubérantes sont leurs divines et enflammées [*blanc*] par entre eux. Le goût et les impressions en sont du tout ineffables. Car ce qui se passe, dis-je, paraît des divines générations en chacun d'eux, est dedans le flux [f°195v°] d'amour éternel, d'où le temps et ses délices sont aussi éloignés que ce qui n'a jamais été.

Or ce que le moindre de tous ces enfants puisse dire à Dieu et à soi-même en son abondance amoureuse, ce sont ces paroles et aux autres semblables : « Ô Dieu d'amour, qu'il [est] bon vous aimer, qu'il fait bon demeurer avec vous ! Que celui qui [a] la jouissance de vous est heureux³⁶⁴. » Car son âme et son cœur s'éjouissent en vous, Dieu vivant. Son âme est incessamment élevée et convertie et demeure fixement arrêtée en son repos éternel que vous êtes, tant en son admiration pour vos infinis bienfaits reçus qu'à cause de ce que vous êtes Dieu pour vous-même et en vous-même. Ensuite de quoi, elle se sent provoquée de dire à ses compagnons de pareil vol qu'elle et de même jouissance et état, ce qu'eux aussi lui veulent dire ; si bien qu'ils s'entredisent tous mutuellement leurs très savoureux sentiments au plein de leur excès. Non, mes frères, jamais aucun ne pourra être carme selon le désir de Dieu, qui ne vivra entièrement et pleinement spirituel.

Or la circonférence de ses mutuelles paroles dites en profond excès d'amour est de si grande enceinte qu'on ne sait par où se prendre pour y entrer, par manière de dire. Car elle est dans le désordre des vices pour les uns dehors, et dedans pour les autres totalement imparfait et défectueux, et dedans un peu d'oraison plâtrée pour les autres, et dedans un peu d'esprit apparent seulement pour d'autres. De tous lesquels si on voulait écrire dûment et comme il faut, la matière ne finirait point.

Entende, sache, voit, contemple, pénètre tout ceci, qui le doit. Afin que tout ceci l'aiguillonne vivement au-dedans de soi-même, et qu'il désiste dès maintenant de vivre maudit larron du bien infini de Dieu en soi-même, qu'il lui avait donné en pur don pour en faire éternellement à son bon plaisir, et tout aussitôt lui a dérobé cela même pour le donner en proie à tous ses ennemis tant en soi-même que dehors de soi. [f°196r°]

Mets la main à la conscience une bonne fois, scélérat et maudit, quiconque tu sois. Et vois si quand Dieu se fera encore longtemps voir insensible au cruel outrage que tu lui fais. Au

364. L'écriture est d'un corps plus large soulignant l'importance du dit et de ce qui suit jusqu'à : « ...en vous-même ».

reste la règle ne sert pas pour fondement d'exercice à ces enfants, mais Dieu même comme objet et sujet d'amour unique en soi-même. Et les moins avancés ont le même amour, ou la Passion de notre Sauveur, ou sa vie sacrée, ou qui méditent et considèrent, ou qui réduisent et digèrent en amoureux colloques accommodés à toutes les vertus que notre Sauveur a pratiquées en amour, ou et en quoi, je dis en toutes ces personnes ici. Il y a état de vie et vérité, de plus et de moins, plus tôt et plus, tant dedans les uns et les autres. Mais quoi que ce soit en ceci, quiconque est fidèle, au moins mérite recevoir de Dieu plus, pour la même fidélité rendue à Sa Majesté toujours pour plus et davantage. Ainsi est-il vrai que qui n'emploie toutes ses forces à ce négoce et pour ce négoce, vit pour rien, et ne vaut rien, et n'est rien.

Chapitre 2

De la mortification

[chap. 4]

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici précède souvent la mortification, même aux meilleurs, sans que pour cela ils soient beaucoup avancés et rendus solides tant en l'amour qu'aux vertus. Les raisons de quoi sont infinies en l'ordre de Dieu, tant pour sa gloire que pour le bien de sa créature en son élévation. Si bien que cet ordre est plus vite et plus prompt aux opérations réciproques que l'ordre du commun, qui est vu ramper à terre de loin, au respect même des moindres de ceux-ci, si que les uns [f^o196v^o] approchent petit à petit comme de la porte du souverain Bien. Et assez souvent ceux qui doivent être plus favoris sont introduits comme tout d'un coup, au moins facilement et en peu de temps en la présence de Dieu, en l'adoration amoureuse des pieds duquel ils vivent un temps, et puis par autre excellente ascension d'amour, ils vivent en l'adoration de ses divines mains, qui est un tout autre état d'excellence et de vie. Et puis par une secrète et

subtile ascension, ils arrivent à sa bouche trépassée³⁶⁵, laquelle ils adorent et baisent mille et mille fois à chaque moment, tous lesquels trouvent différents ruisseaux, fontaines et fleuves d'amour produisant toutes sortes de savoureuses affections dedans le goût de l'Amour éternel, toutes diversement convenables et conformes à l'état de chacun. Chose si merveilleuse à sentir et percevoir qu'on ne saurait l'exprimer suffisamment.

Mais pourtant si fait-il que cependant qu'on s'exerce dans les moyens plus éloignés de ceci, il faut nécessairement que tant les uns que les autres se mortifient incessamment en tout sens et manière par tout. Car encore que Sa Majesté ne tienne pas ici même ordre et voie en tous, acheminant tout diversement et différemment chacun, cet ordre aussi de mortification en tous sens et manière précède la facilité et stabilité de ceci en ceci même : aux uns avec plus de facilité, et aux autres avec plus de difficulté, Dieu voulant accommoder le trait de sa grâce sensible aux diverses dispositions de nature. Ainsi n'est-ce pas peu avoir avant ce chemin que d'être doué d'une bonne âme selon toutes sortes de bonnes inclinations. Aussi est-il vrai que d'autres se trouvent n'avoir pas la nature si propre, qui pour ce qu'elles se trouvent fidèles au peu au respect de celles-ci, qui est néanmoins beaucoup, arrivent enfin à beaucoup plus haut degré de perfection que beaucoup de celles-ci, nonobstant leur grand avantage en leurs facilités, d'autant que celles-ci ne convien[nen]t pas de toute leur activité et roideur en leur chemin, s'arrêtant à secrètement réfléchir sur leur facilité, qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes, mais pour moyenner l'activité de leur course en Dieu. Le désordre, dis-je, de quoi les rendant plus ou moins infidèlement fainéantes à la mortification [f°197r^o] vivent³⁶⁶ de tout elles-mêmes, déplaît plus ou moins à Dieu, lequel ne donne ses dons en plus ou moins excellent degré, que pour les ravoir incessamment et par continuuel reflux de toute notre activité.

365. *trépassée* : outrepassée

366. *Sic.*

Quant est des autres qui sont vues moins avoir que celles-ci, en différent degré et différente voie, il se fait souvent que par leur fidélité, elles arrivent enfin à plus grande perfection que celles-ci ; d'autant qu'elles ont eu incessamment la cognée en main, pour tout abattre et déraciner les gros et envieux arbres des vicieuses et invétérées coutumes et habitudes de tout leur champ, ayant quant et quant donné ordre de couper toutes les méchantes herbes d'icelui en la racine, lesquelles ayant vu souvent pulluler et rebourgeonner prêtes à revivre, se sont enfin résolues de les arracher de les mains à vive force, sans se donner repos qu'elles ne se sentent libres d'incommodité de cette part-là. Et d'autant que c'est souvent à refaire en cet exercice, Dieu infiniment bon en cette considération en a très grande pitié, à cause de quoi il se communique à eux par ses divines influences sensibles, afin de les vivement exciter à se sourdre et élever, même hors de ce temps d'abondance, dessous le faix de leur vicieuse corruption, quittant là leurs vieilles habitudes de corruption appartenantes au vieil homme pour en revêtir de nouvelles, dignes totalement de l'homme nouveau réformé selon vraie sainteté et justice³⁶⁷. Ce qui n'est autre que les mêmes dispositions partie infuses et partie acquises : toutes les vertus toujours dûment exercées et pratiquées selon raison et vérité, non seulement au désir tel quel de Dieu, mais à cause de ce qu'il est en soi-même, et non pas de ce qu'il est et fait envers nous, sinon en seconde fin par profonde et éternelle admiration.

Or s'il nous faut par nécessité réparer toutes nos puissances pour pouvoir vivre en état d'amour perfectif, il faut que nous croyons que Dieu le veut faire et le fera, si nous le voulons [f°197v°] et le faisons avec lui. Pour nous, ayant [étant] prévenus de l'abondance de ses bénédictions d'amour et d'onction sensible pour cela, en quoi nous avons expérimenté combien il est doux et suave, c'est pour nous faire faire sans cela et hors de cela, c'est-à-dire sans son concours sensible, une bonne partie de notre chemin spirituel, toujours fait et pratiqué en sa présence, vu et

367. Cf. Ep 4, 22-24.

perçu de nous par une simple foi selon le plus nu de nos exercices et opérations ; en quoi notre force amative, qui est notre volonté, opère cela toujours et partout, en la servette³⁶⁸ force du Très Saint Esprit qui opère cela en nous. Et lorsque cela est ainsi en nous, nos voies sont incomparablement autres et meilleures que les précédentes, auxquelles nous nous exercions très facilement et en l'abondante lumière sensible de Dieu. Ce qui nous faisait plutôt voler à tout ce qu'il nous convenait faire et endurer, que nous n'y marchions de nous-mêmes allègrement.

De tout quoi on fait des démonstrations à l'infini, sous diverses similitudes toutes propres à faire voir les raisons tant de la part de Dieu que de nous. De tout cet ordre et succès totalement à notre nécessaire, comme il est à Dieu très glorieux dedans les pauvres hommes ainsi dûment préparés aux divines infusions des dons admirables de Dieu, dont les excellentes habitudes doivent recevoir leur accroissement jusques à leur entière perfection par la fidélité de nos exercices actuels continuellement et sans cesse exercés en l'ordre et le plaisir de notre fin et Objet, duquel, auquel et pour lequel nous vivons, mourons et nous sommes pour sans cesse nous perdre dedans le vaste de son infinie mer, par notre vif ardent, continuel et indéficient reflux amoureux.

C'est pour cela que nous devons vivement allumer notre appétit et désir de lui, à quoi nous devons ranger et ordonner toutes nos passions, lesquelles doivent toutes agir et concourir à même fin par le moyen de l'appétit qui les range toujours à son vouloir et son effet, faisant toutes choses en temps et lieu selon leur ordre et exerçant amoureusement leur devoir, les unes pour désirer, aimer et se réjouir, les autres pour haïr, pour fuir et s'attrister saintement, ainsi des autres [198r°] lesquelles sont toutes ordonnées pour contrariété d'exercice nécessairement les unes aux autres à même fin et but. Enfin il faut que tout le vieil homme meure en nous si Dieu y doit vivre et régner, comme je l'ai dit, selon le total de l'homme pleinement et entièrement reformé, selon toute sainteté et justice tant dedans que dehors.

368. *servette* : aidante

C'est cette considération et vérité infaillible selon cet ordre que qui n'est spirituel en religion ne vaut rien. Ce que je ne prétends pas dire par superbe ni par insultation, mais pour le désir extrême que j'ai d'inculquer cette tant infaillible et tant importante vérité, déduite, étendue et digérée des gros et grands livres entiers de tous les saints, de toutes les scolastiques et tous les doctes et saints mystiques. C'est ce que montre et ordonne par la composition des hommes toute la [théologie] positive. Aussi ne pensé-je pas qu'aucun se trouve se vouloir ni devoir cabrer là-dessus ; que si cela se rencontrait, ce que je ne pense pas, je le renverrais à tout cela pour voir pourquoi et comment cela doit être. Mais ce n'est pas tant de quoi il est question, ayant jugé à propos de faire cette déduction purement et en passant.

Or nature est si superbe et si altière, tant inculte et si immortalisée en certains entre autres, qu'elle reçoit cette maxime comme un coup de foudre, qui lui crève le cœur et l'âme d'amertume. Sur quoi elle répand son fiel au-dehors, sous ces apparentes paroles à savoir, que l'on montre et produit la fin et non pas les moyens. C'est ainsi qu'ils se forgent des idoles spéculées sur ce fait, de la vue desquelles ils mettent à couvert leurs innombrables défauts, en leur superbe, en leur ignorance sur ces matières, en leur présomption fausse, en leur aveuglement, en leur amertume de cœur, en leur effrénée précipitation, et partant en leur presque impossible mortification. C'est toutes sortes de désordres, de passions furieusement agitées sur divers sujets que leur cœur leur produit incessamment en son amertume, qui est en eux comme une mer agitée de divers flots. C'est tout cela qui fait de moment à autre diverses impressions de maux, à quoi les diables joignant par leurs efforts, on peut penser quels gens ce sont, et les tourments infernaux qui [qu'ils] souffrent au-dedans, et cela incessamment. [198v°]

Voilà [ce] que c'est que de ne pas vouloir vivre à Dieu en esprit. Vivant partie à Dieu et partie à eux, ce qui fait qu'ils ne vivent ni à l'un ni à l'autre, vivant continuellement onéreux à eux-mêmes, sans qu'ils en puissent ni doivent être autrement, tels gens sont bien loin de recevoir au-dedans la douce rosée du Très Saint

Esprit, qui rend par sa douceur et pénétrante suavité souvent de grands pécheurs même componctes et disposés par cela à l'amour perfectif. Mais puisque tout ceci, je dis toute cette déduction, est si contraire en elle-même aux vrais enfants de notre Ordre, il n'en faut point parler davantage. Aussi ne disons-nous rien ici de ceux qui sont totalement impropres pour la vie intérieure. Néanmoins, quiconque a bonne volonté envers Dieu doit tâcher de s'humilier de toutes ses forces devant Dieu et les hommes, tant en tombant qu'en se relevant ; qui est son continuel exercice, qu'il possède son âme en patience s'il peut, que s'il ne peut, qu'il se renonce et résigne au bon plaisir de Dieu en son non-pouvoir. Telles personnes sont exercées de tout le monde sans même qu'on pense en eux. Aussi donnent-ils souvent exercice aux autres par leurs œuvres et paroles immortifiées, et par leurs désordonnées effusions selon quelque sorte de passion ou de plusieurs. On en voit de ce genre qui sont si attentifs à réfléchir animalement sur eux-mêmes en leur propre bien, et dessus l'ordre et le désordre de dehors, qu'ils se précipitent eux-mêmes furieusement là-dessus et s'aveuglent totalement en la vivacité et en l'amertume de leur cœur indompté et de toutes leurs puissances qui ne peuvent recevoir ni frein ni bride pour demeurer cois et tranquilles au-dedans. C'est tout cela qui tiraille et bourrelle la conscience et tout l'intérieur de tels gens plus qu'on ne le saurait dire.

Or il s'en trouve entre ceux-ci qui ont employé leur appétit de propre excellence et au même désir à digérer en eux-mêmes les plus vifs et plus hauts exercices qui se puissent penser, ce qui leur succédait le mieux du monde, ce leur semblait, au plein de leur souhait. Mais quand il a été question de l'exercice des vertus, ils se sont trouvés autant vides de Dieu pour cela, et des mêmes vertus pour Dieu, qu'ils se sont trouvés en vérité pleins d'eux-mêmes et de toutes leurs vieilles habitudes. Signamment [199r°] si qu'ils ont été laissés tout nus et tout vides à eux-mêmes, si que chacun acte de mort, à quoi ils ne pensent pas, leur cause des tourments infernaux au-dedans, grondant jour et nuit là-dessus. Mais j'ai écrit d'eux et de leur misère amplement çà et là. Je dis cela pour montrer la malice de nature de se chercher au fait de son propre bien en Dieu même, être plus que diabolique.

Quant est des vrais enfants de Dieu, ils commencent nécessairement, ils poursuivent nécessairement, ils continuent et achèvent nécessairement quoi que ce soit en fort différentes voies et états, la raison de quoi est, tant aux uns qu'aux autres, qu'en cette si sublime vie qui n'avance point recule, et que qui dit : « C'est assez », adhère déjà malheureusement à soi-même par son infidélité à Dieu. Or ce qu'il faut que les vrais enfants, dont nous parlons ici, mortifient, ce ne sont pas seulement les mauvaises pensées par l'horreur du péché, voire véniel, mais ce sont encore les bonnes pensées, lesquelles, soit qu'elles soient produites sans entendement ou avec entendement — quoiqu'il y ait infinie différence, car c'est sensible et même en quelque façon douce volupté, parlant des meilleures — qu'il faut rejeter et mépriser comme chose de néant, mettant notre simple action d'esprit à quelque bonne considération propre pour l'affection et par même moyen aux affections pratiques, qui terminent et perfectionnent leurs considérations. On supprime donc même les bonnes images, nuisibles à la liberté du cœur, qui s'en laissant dépeindre ne peut s'appliquer à Dieu par occupation pure et nue. Ainsi ces abondantes images et figures sont de gros murs et de grosses montagnes entre Dieu et la créature. Les raisons de quoi, selon l'ordre de toute théorie, sont infinies. Au surplus, ils ne doivent admettre ni recevoir aucune image en leur cœur que celle de notre béni Sauveur, tant intérieure qu'extérieure : l'intérieure en sa divinité en l'aspect de son amoureux abaissement jusques à nous, en sa bonté, amour et miséricorde en notre endroit, et en ses merveilleux effets selon tout cela ; l'extérieure en son humanité sacrée et en l'aspect continuel de toutes ses héroïques vertus, le voyant ainsi merveilleux en son œuvre, sa manière [f°199v°] et son amour, en l'œuvre prodigieux, en sa manière par ses vertus héroïques, et en son amour qui est la cause de tout cela. Voilà l'image perpétuelle de nos vrais enfants, à l'imitation de qui ils s'occupent nuit et jour.

Or ensuite de ceci, ils mortifient tous leurs appétits de quoi que ce soit : la curiosité, l'amour naturel vers eux-mêmes, l'amour de leurs parents, faisant gloire de la croix, de la tribulation, comme de l'extrême pauvreté de Notre Seigneur, toujours actifs à le vive-

ment représenter en leur vie, tant dedans que dehors. L'appétit d'étudier est totalement supprimé d'eux, très contents de savoir Jésus-Christ crucifié. Néanmoins, quand l'obéissance veut qu'ils étudient, c'est cela qu'ils font sans relâche ni diminution de leur ferveur, en la manière que je leur ai écrite ailleurs, qui se pourra voir en son lieu. Enfin ce sont des enfants qui, adhérant incessamment à Dieu, voire en amour nu et essentiel, prennent éternellement son parti à l'encontre d'eux-mêmes, ne raisonnant jamais qu'en sa faveur. C'est tout voir, tout comprendre et tout dire en ceci. Telle a toujours été la vie, est et sera de nos vrais enfants.

Chapitre 3

De la connaissance de soi-même

[chap. 7]

La connaissance de soi-même est une si haute et si nécessaire science que rien ne peut profiter aux hommes sans elle. Or le propre effet de la sagesse infuse en cette noble science, étant de nécessité que, selon [f^o 200r^o] toute raison et tout ordre, l'homme qui voit et goûte Dieu par son flux lumineux voit aussi, par même moyen et sens, quant et quant la vérité de son rien. Si qu'il ne peut assez s'étonner de voir un amour si excessif et démesuré de la majesté de Dieu en son endroit. En la vue et sentiment de quoi, il s'étonne infiniment de se voir si abondamment et si libéralement prévenu de l'amour merveilleux de Sa Majesté, lui qui voyant en cette immense lumière la laideur du péché : il a ceux de toute sa vie en bloc présents. Ce qui le pénètre tellement au vif que c'est merveille comme il puisse subsister en ce prodigieux et monstrueux aspect, ou pour mieux dire en l'aspect et l'impression ressentie de tant d'horribles monstres. Et de vrai, si Sa Majesté ne le préservait de mourir en cette vue, il mourrait à l'instant. Et quoique la mort en fût douce et bien heureuse, Sa Majesté néanmoins ne désire pas qu'il meure encore, mais qu'il vive et qu'il aille en la vue et l'expérience très parfaite et très certaine de cette vérité de son rien, selon toute sorte de raisons et de vérités, toutes essentiellement vues en infinité de l'Être de

Dieu, au respect duquel tout l'être créé n'a rien de soi ni par soi. Cette vue et ces impressions abîment la bonne âme jusques au fin fond de l'enfer, d'où elle se voit miséricordieusement délivrée par la forte prévention de l'immense bonté et amour de Dieu en son endroit, se voyant, sentant et croyant la pire créature de tout le monde. Sachant très bien que, sans le secours actuel de la forte grâce de Dieu, de laquelle il prévient fortement et accompagne abondamment ses élus, elle ne saurait qu'incessamment tomber au profond du même enfer. Ce qui fait qu'elle emploie sa raison et tout son effort à s'étonner, s'humilier et se confondre au respect de toute créature et en leur présence, non seulement en considération du rien de son être, mais en la vue présente et au vif sentiment qu'elle a des innombrables torts et injures atroces qu'elle a fait à Sa Majesté infinie. Ce qui l'a tout autant de fois réduite au non-être, si Sa Majesté n'eût voulu, aux abîmes de son infinie miséricorde [200v^o] même, servir à ses péchés par son réel et actuel concours. Ce que si elle n'eût fait ainsi, sa créature eut été réduite à rien dès son premier péché actuel.

Vérité si abyssale et si perdue au respect de la pauvre créature que ce lui est de quoi la confondre éternellement. C'est cela aussi qu'elle ne perd jamais de vue ni de sentiment. C'est là que *les abîmes s'invoquent les uns les autres*³⁶⁹, voyant les mers, tant d'elle que de tous les hommes, réduites au non-être comme ce qui n'a jamais été, dedans l'infiniment spacieuse mer de la bonté et miséricorde de Dieu. Vue tant abyssale que rien ne peut être conçu ni exprimé. Ainsi est-ce là que la créature se résout d'elle-même en l'ordre de toute vue, de toute connaissance, de toute science et de tout don, tant naturel que surnaturel, reçu de Sa Majesté, pour ne jamais contrarier par raison à sa très juste et très équitable Justice à l'encontre d'elle. Que s'il plaît à Sa Majesté que tout l'univers s'arme contre elle, c'est la même justice et équité, pourvu qu'en souffrant infinies peines et la mort même, voire en l'éternité, elle évite la coulpe, voire vénielle, et la moindre imperfection sciemment faite et de propos délibéré. Sur tout ceci, elle

369. Ps 41, 8.

se défie en se voyant et sentant, en expérimentant et croyant, vu qu'elle n'a rien qui soit à elle que la chute et le malheur et l'éternel non-être, d'où elle est incessamment tirée de nouveau à son être pour vivre et refluer en son éternel Principe idéal, par une vie entièrement rangée à son pouvoir, et puis par la même vie la plus étroite, parfaite et divine qu'il lui est possible.

Or c'est d'ici et par ceci que Sa Majesté l'attire à soi par une seconde attraction, tout autrement vive, forte et pénétrante que la première. Car c'est en cet état que la créature est tellement passée en Dieu et si plaisamment pénétrée qu'elle est là éternelle, voire passée en l'éternité, où elle souffre les diverses impressions et notions d'Amour éternel, en la propre région d'Amour, en laquelle vivent et demeurent tous les bienheureux esprits, tant anges que hommes, ici tirés. Mais comme cela n'est pas pour beaucoup de [201r°] temps, qui est de plus ou de moins, il faut retourner en la région de dissimilitude pour batailler en aimant, je dis, en aimant infiniment. Car ce qui à son retour ne procède point, ainsi ne vaut rien. Les raisons de quoi sont infinies, au tout de Dieu et au rien de la créature, mais encore aux raisons d'être mille et mille fois anéantie, si Dieu eût exercé sa justice ; si bien que la créature est très méchante qui fait ce tout à Dieu, et surtout en voulant être quelque chose, voire au respect de qui que ce soit. Ou nous [*blanc*] donc haut ou bas, loin ou près, en l'honneur, en l'infamie, au bien, au mal, que nous ne soyons également contenus, sans bassement réfléchir, ni raisonner sur nous-mêmes, mais en Dieu duquel et auquel nous vivons, pour le posséder tout seuls pleinement, et pour être mutuellement et réciproquement possédés de lui, comme étant notre éternel et bienheureux centre. Auquel étant parvenus transfus et perdus par la totale transformation de notre volonté et de tout notre appétit en soi, nous jouissons dès ici de la plénitude des saints, en laquelle nous demeurons en grand plaisir et repos d'esprit et de cœur, même au plus fort de nos batailles et de nos croix.

Ce qui est chose si merveilleuse que Dieu prend un singulier plaisir à polir de plus en plus par toutes sortes d'exercices, quoique fort diversement et en diverses voies, tout ce qu'il aime.

Que si on veut savoir de certaine science ceux qui lui sont plus agréables en cette vie, qu'on sache et croie assurément que c'est à qui marche entièrement anéanti en sa présence, je dis en la présence de Dieu. Si bien que où il n'y a rien, l'humilité, par son effet continuel, s'il est de besoin, est dans son centre. Car le vrai rien ne peut apparaître aux hommes en soi-même. Mais au lieu du rien qui ne leur peut apparaître, la mort leur apparaît. De sorte que les hommes voient les mourants et la mort, cependant que le rien leur demeure inconnu, voire même en son possesseur, tant il est profondément abîmé en Dieu. Mais bon Dieu, de qui et de quoi parlons-nous ? Pour mon regard je n'en sais rien. Car ce qui semble parfaitement anéanti veut sentir et entendre, savoir et connaître ; si bien que la voie royale de la volonté, ou pour mieux dire, de l'amour perdu, qui est assez connue et prisée des plus excellents, [201v°] mais croyez-moi qu'on ne veut pas y vivre perdus, sans se savoir et connaître, s'il est de besoin, je dis sans réfléchir dessus l'excellence de sa voie. Pour mon regard, les choses étant ce qu'elles sont, j'estime que l'humilité ne convient point aux plus excellents saints. D'autant que c'est l'épouvantable vertu d'un Dieu fait homme pour l'anéantissement de ses saints à sa suite amoureuse. C'est un excès que je fais en mon abyssale vue, laissant et voyant néanmoins l'ordre d'amour perceptif dedans les hommes tel qu'il est et doit être.

C'est chose étrange qu'il faille que les hommes occupent la sapience en eux de la persuasion éternelle, s'il faut ainsi dire, ne s'employant qu'à persuader les hommes à l'ordre de leur souverain Bien et ce en la circonférence d'infinie ratiocination. Ô pauvres hommes ! Pleurons hardiment notre faible condition, puisque la Sapience même, par le ministère des hommes, ne nous peut approcher de son moteur qu'en se conformant à notre faiblesse. Ce qu'elle fait en l'ordre et la masse de toute la ratiocination qui nous est plaisante et délectable, autant en l'aspect de notre propre bien, qu'au bien de Dieu infini. Et ainsi Dieu se sert de ce moyen dedans les hommes pour, par diverses ascensions et montées, les attirer et élever à soi. Eh bien soit, puisqu'il en doit être ainsi. Mais croyez-moi, c'est indice et argument très certain que le pauvre homme n'est que terre, ne sachant et faisant que

ramper, encore qu'il lui semble être oiseau très subtil, en l'éminence et ordre des dons de nature : tout ce qui est moins que rien au respect du moindre degré de grâce faisant agréable, et infiniment plus que la sapience sensiblement infuse faisant excellemment amour et vertu par les succès de sa continuelle exercitation. Mais quiconque ne saura ce que je dis, sache que je ne parle pas à lui. Que si ce vol est trop haut et trop perdu pour nos enfants, mon dessein n'est ici autre que de leur montrer non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils peuvent bien être en l'infini amour de Dieu et le leur réciproque au sien, et que tant peu élevés qu'ils puissent être, qu'ils soient très contents en faisant leur mieux, et en attendant de toutes leurs forces discrètement à tout sans considération ni de plus ni de moins pour eux, mais que le désir de Dieu ne les tienne point arrêtés en un état, à fin qu'il [202r°] n'y ait rien en eux que Dieu non seulement n'accepte, mais qu'il ne consume plus ou moins vivement, plus ou moins tôt ou tard au feu de son Amour infini pour être perdus totalement en sa mer infinie.

La gradation des voies de la sapience en son ordre universel et particulier est infinie. Si bien que chacun de ces amoureux guerriers ne doit jamais monter du dernier lieu, que son ardent amour ne l'en sollicite importunément, ce qu'il continuera de faire sûrement en cet ordre et moyen, donnant ordre toujours que son amour demeure ordonné, tant en la vue de son Objet amoureux que de soi-même, lequel ne sait ni ne veut le désordre. C'est pourquoi, aussitôt qu'il est pleinement possesseur de l'âme et du cœur, le même désordre en est banni. Les raisons de quoi sont infinies de la part d'amour mutuel.

Vous autres donc, ô saints enfants, à qui je m'adresse, ne vous étonnez pas si par ceci je vous dis et je vous montre beaucoup. Commencez dedans l'ordre des pratiques puis bonnes voies auxquelles vos saints maîtres vous introduisent, et si vous avez mieux de Dieu au-dedans par ses infusions sensibles, ils vous doivent conduire selon ces attractions, se donnant bien de garde de vous faire tort aux voies de Dieu en telle occurrence par leur enseignement, inventions et industries. Se souvenant que, quoiqu'ils suent et peinent après vous pour travailler à votre édification,

leur travail sera totalement inutile si la même Sapience ne s'infond et ne s'écoule en vous par son rayon vivifique, fort et lumineux, et n'édifie votre maison, non plus vôtre comme vôtre, mais la sienne et comme sienne, et jusques à ce que vous n'ayez mérité de Sa Majesté de passer plus ou moins excellemment en elle, par l'amoureuse ardeur de vos enflammés et continuels désirs.

Tirez la circonférence non de loin, mais essentiellement, attendu que tant plus vous procéderez ainsi, plus tôt aussi vous passerez en son amoureuse région, et cela d'une façon et constitution merveilleuse, de laquelle ayant vu et savouré la beauté en vous-même, ou pour mieux dire en elle, vous saurez pourquoi les exercices extérieurs doivent être hors de vous, lesquelles vous exercerez intérieurement sans jamais plus les prendre comme tels pour matière d'exercice ni appliquant nullement votre esprit. D'autant que cela serait vous détourner et vous divertir d'unité, en laquelle [202v°] vous êtes plus ou moins stablement arrêté par les exercices intérieurs, qui ne sont autres en eux-mêmes qu'amour en soi-même, comme vous expérimenterez dès lors. Cet avis est de telle importance que, si vous ne procédez ainsi, voire dès les premières caresses, par manière de dire, que l'amour vous fera sensiblement, ou pour le moins aussitôt que vous les sentirez plus fortes et plus grandes, que sans cela, je dis en vous exerçant dehors aux matières des vertus comme vertus, vous ne demureriez toute votre vie que dehors. Et ce pour ce défaut, que personne n'entre en l'intérieur et n'est en effet intérieur. Ce qui est ainsi pour s'en être du tout détournés sur ce que les exercices de dehors leur ont semblé plus beaux, plus excellents et plus méritoires. Ce qui ne convient qu'aux mercenaires et infidèles.

Chapitre 4

Des divers degrés de méditation

[chap. 7]

L'horreur du péché en l'aspect de sa laideur infinie et de ses maudits effets, ayant fait les anges diables de l'enfer pour eux, et puis ayant tué tous les hommes, et puis après Dieu même, lequel continuera toujours ses maudits effets à la ruine éternelle des réprouvés et à la diminution de la gloire des lâches et tièdes élus. Comme à sens contraire matériellement il sera cause de l'exaltation et augmentation de la gloire des fervents élus. Les raisons de quoi sont infinies dans le goût très contraire des uns aux autres. C'est de quoi les gros et grands livres sont tout pleins pour l'amplification de ces matières. Sur quoi il faut savoir que celui-là a déjà reçu quelque trait de la sapience en lui-même, qui est parvenu jusques à voir et sentir la laideur du moindre péché véniel, et sans cesse l'abhorrer vivement, pour lequel laisser à son [203r°] pouvoir, il s'exerce partout avec ferveur d'esprit, autant qu'il lui est possible, se donnant de garde de procéder en ses moyens indistinctement, ayant déjà quelque expérience que, tandis qu'il aura la ferveur d'esprit, qui est un don spécial de Dieu, il s'éloignera par cela des péchés véniels et des occasions d'iceux.

La misère humaine, considérée dedans l'infini vaste de ses mauvais effets, tant en l'âme qu'au corps, dans tous les hommes et les éléments, est un autre degré. La mort et sa certitude, et l'incertitude de son heure, en la vue de tous ces effets bons et mauvais, ces genres divers avec toutes circonstances de chaque vérité, est un autre degré. Le Paradis en est un autre. Et tout le reste, comme l'enfer et le jugement dernier. Mais c'est déjà un excellent degré acquis que d'être déterminé à aimer la volonté de Dieu partout, en soi-même comme en Dieu, autant en enfer éternellement qu'au Ciel.

La facile méditation de l'amoureuse, douloureuse et vertueuse Passion de Notre Seigneur : la douleur est pour l'œuvre dans les commençants qui ne sauraient encore pénétrer les excellentes et héroïques vertus. La manière, à savoir les vertus, quand on

y est parvenu par vive pénétration de cœur et d'esprit, est pour les profitants, l'amour est pour les parfaits, et c'est la cause. La compassion est aux premiers. La même compassion avec plus de perfection, avec quelque amour est aux seconds. Et la cause, qui est l'Amour en soi-même, lequel allume vivement le même au troisième est pour eux, lequel s'épurant toujours de plus en plus en eux, ils se perdent par cela même peu à peu du sens, à mesure et proportion que cela se fait en eux. L'amour nu et essentiel est un autre degré en ceux-ci, s'ils sont fidèles à le soutenir, lequel a beaucoup de degrés dedans la perfection de ses sujets. C'est de tout cela qu'écrivent amplement les mystiques, tant en théorie qu'en pratique, ce qui est grandement difficile à soutenir, et celui qui ne recule point en cet ordre de plus et de moins peut être dit fidèle. Ainsi les hommes acquièrent l'excellente similitude de leur Bien-Aimé en plus ou moins de perfection que leur fidélité [203v°] et leurs forces répondent aux douleurs et angoisses de l'Amour nu et essentiel, qui ont plus de degré dedans sa perfection qu'on ne saurait penser. Au reste, je ne fais pas tant état de me rendre ici et me déduire et me montrer théorique purement que pratique : c'est à quoi je donnerai ordre tant qu'il me sera possible. Ainsi désirerai-je que nos enfants fussent si fidèles à bien aimer qu'ils méritassent l'entière instruction de toute la vie mystique et ses voies par le succès des traits et attraites de l'infinie communication de Dieu aux âmes qu'il trouve parfaitement disposées pour cela, de tout quoi le flux sensible et expressif des hommes n'est que petit bégaiement.

Or tandis que l'homme n'excédera point sa propre industrie en ceci, à peine saurait-il savoir ce que nous disons. Car encore qu'il soit assez fidèle aux exercices extérieurs, si n'arrivera-t-il point aux intérieurs qu'il n'ait surpassé le dernier effet d'iceux, qui est d'être si enflammés des louanges de Dieu qu'on ne sait comment on le puisse assez louer ; ni que l'effet et sentiment du degré d'amour toujours mourant ; mais comme l'amour a bien d'autres degrés de perfection qui procèdent des exercices intérieurs, cet effet dernier ici en est l'entrée ; si bien que, sans considération de ceci ni de cela, l'âme se doit mettre en ce chemin à yeux clos.

Sur ceci, il faut déplorer une erreur des pères et maîtres de l'esprit, qui font état d'adresser les autres et n'ont jamais senti d'eux-mêmes pour être perdus au fond de la Sapience, qui à cette occasion ne savent rien des effets divers de son flux amoureux dedans les âmes. De là vient que, quand Dieu tire quelqu'un à soi par voie extraordinaire, et non seulement encore, mais fortement et abondamment par l'ordinaire, ils leur disent que cela n'est pas bon : ils les contraignent de travailler toujours à leur première mode, ne sachant rien iceux de la perte et de l'abandonnement que l'âme lors doit faire de tout soi en Dieu. Semblables maîtres ne savent enseigner quasi qu'à leurs disciples, que les fréquentes directions des œuvres à Dieu et les vertus extérieures dont la pratique est nécessaire incessamment. De sorte que, quand on est vivement touché par exercitation extérieure, c'est de [204r°] quoi ils ne savent rien et à quoi ils n'entendent rien. Ce que semblables directeurs voyant en quelqu'un, ils ne savent que leur faire ni leur dire. Aussi est-il très expédient qu'ils se désistent de leur conduite sur leur ignorance en ce fait, et avertissant les supérieurs de telles attractions, ils en doivent prendre la charge eux-mêmes, s'ils ont plus de connaissance des voies de l'esprit que les autres, sinon, les faire communiquer avec ceux qui sont expérimentés en ce fait, s'ils en ont, ou même hors de la maison, et non pas les ruiner par leur ignorance en ce fait pour jamais. C'est ce que j'ai amplement écrit ailleurs, non pas peut-être en termes si exprès ; toutefois je n'en sais rien, n'importe.

Quant est de ceux qui semblent se consommer à l'oraison et n'y profitent point, ils ressemblent à ceux qui s'efforçant de monter une droite et haute montagne, qu'ils sont si faibles pour cela que chaque pas qu'ils font ils reculent ; que s'ils en font quelques-uns de continus, c'est de là qu'ils tombent au bas ; tel est leur travail, sans beaucoup de fruits, pour ce que ils ne veulent point laisser leur vieille vie et toutes ses habitudes. Cela est plus déplorable en un grand nombre d'hommes qu'on ne le saurait penser. Ils sentent assez et parlent assez bien des vertus, mais de mourir

en leur amour philatique³⁷⁰ et autres propriétés naissantes de là, d'où ils fourmillent, ils ne savent pas seulement que c'est que cela. Telles personnes n'entendent pas seulement bien le parfait extérieur, d'autant que, si elles s'exerçaient bien et dûment aux vertus à l'imitation de Notre Seigneur, comme il leur semble faire, elles s'efforceraient de tenir leur esprit de court et en bride pour la mortification de leurs vices spirituels. Ce que ne faisant pas, leur conversation est infructueuse et du tout inutile, et fort souvent mauvaise, pour être libre, hagarde et sensuelle ; aucun à peine échappe leur langue qu'ils ne piquent et n'outragent par coutume, étant incessamment dedans les voies d'autrui, comme fols et vains qu'ils sont ; ils ne savent que c'est que les actions et les paroles oiseuses, tout leur coule hors du cœur, raillant et bouffonnant, en quittant et mordant sourdement les autres.

Cette vie est entièrement contraire opposée [204v^o] à la vie de nos vrais enfants, lesquels, oubliant incessamment les choses de derrière eux, s'étendent aux choses de devant. Ce sont ceux qui sont tout êtres intérieurs, qui réduisent tout en esprit, de qui la conversation est très fructueuse et très utile. C'est de quoi j'ai amplement écrit ailleurs. Ils portent partout leur solitude d'esprit, comme ayant atteint par la pureté de cœur le doux et secret silence en le repos intérieur de l'esprit, diligemment attentifs et actifs qu'ils sont au continuel culte de leur fond, qu'ils ne laissent dépeindre d'aucune espèce, image ou figure. Ceux-ci ne pensent ni à sainteté ni à pureté, de quoi néanmoins faisant continuellement de mieux en mieux les exercices, d'une continuelle et entière tendue de tout eux-mêmes en Dieu, ils acquièrent très excellemment par cela même la pureté et la sainteté dont ils sont revêtus comme d'un très précieux ornement au plaisir et à la gloire de Dieu, conformément à ce que j'ai dit ci-devant ; que s'ils sont hors dessous la férule du Père Maître, ils ne relâchent rien de leur accoutumée exercitation ni de leur vie. Et comme ils sont pauvres d'esprit et bien doués à la mortification, et pour le moins toujours mouvants, ils ne savent réfléchir ni sur les

370. *Sic*, pour *philautique*.

autres ni sur leurs œuvres. Le bon exemple les touche et les édifie profondément, et le mauvais demeure dehors sans entrer seulement en eux ; si bien qu'ils vivent exemplairement par-dessus l'exemple, c'est-à-dire donnant exemple eux-mêmes, tel qu'ils le doivent, sans se soucier de le recevoir des autres ou non, si que par ce moyen ils vivent sans lésion de la part du dehors. De qui parlons-nous, enfants ? Voyez si c'est de vous ou de près ou de loin, et quel chemin vous avez à faire pour arriver en cet état de pureté. Je vous montre et vous dis beaucoup.

Quant est de ceux d'entre vous qui ont passé cette expérience, cette doctrine et son ordre ne leur sont nullement nouvelles, et je confesse que ce sont de grands maîtres au jeu d'amour et d'aimer. Vous autres, ne perdez pas courage, faites votre mieux, et s'il vous arrive de souvent tomber pour les causes que je vous ai dit ci-devant, relevez-vous autant de fois, comme bons et vaillants champions à la lutte d'amour ; ne craignez point de communiquer avec ceux qui pourront [205r^o] bien être vos maîtres, d'autant qu'ils demeurent et vivent en une région qui vous est encore inconnue. Quant est du reste, je ne saurais tant entasser de désordres les uns sur les autres, pour la vive touche et la profonde érudition des communs hommes. Tous les livres en sont pleins et même mes écrits.

Au reste, ce qui ne vit que d'exemple et par exemple est le plus faible et le plus labile³⁷¹ du monde, et il se faut diligemment donner de garde de les offenser par votre bonne liberté. Ces personnes s'offensent de tout. Pour le regard de vous autres, ceux qui se trouvent entièrement dominés de l'Amour ont bien appris par expérience à se convertir à Dieu en leurs péchés, sans se servir de leurs péchés pour cela même. C'est-à-dire sans voir le péché comme péché pour purement y réfléchir, à cause de ce qu'il est et ce qu'il fait en soi. Ils savent bien pourquoi cela est et doit être ainsi. Et que c'est toujours le propre d'Amour de regarder son unique Objet, voire en ses chutes, que non pas ces mêmes chutes

371. *labile* : qui peut glisser facilement, fragile

faites par fragilité et infirmité, lesquelles Sa Majesté ne fait aucun cas. Ce qu'on trouvera plus amplement ailleurs en mes écrits.

Au reste, tant plus vous passerez avant à la sagesse, tant plus tôt vous saurez pourquoi la vie de l'esprit ne s'apprend point. Encore qu'on soit contraire pour ce seul défaut de la couler et dilater largement aux hommes, je dis devant le temps.

Quant est de ce qui vit purement pour l'extérieur, toute la circonférence de ratiocination, toutes ses raisons ne lui suffisent pas, d'autant qu'il n'y a que cela qui le puisse émouvoir dans le plus et du moins, dans le grand et le petit, dans le peu et le beaucoup, dans l'ordre et le désordre. Tous semblables contraires sont les fondements et sujets de s'émouvoir, ou pour soi, ou contre soi, ou pour son bien, ou pour son mal : voilà combien est grande la misère humaine en sa faiblesse. J'ai jugé à propos de vous spécifier cela afin qu'en la voyant telle qu'elle est, et même en vous, vous ne vous étonniez point plus que de raison. Que si vous ne sentez rien de bon en vous, vos chutes ne vous seront point de merveille.

Chapitre 5

Des œuvres extérieures

[chap. 20]

[205v°] Nous avons assez dit que les œuvres extérieures sont nécessaires, et si nous avons montré comme il les faut faire, néanmoins il en faut parler ici plus amplement. Que si nous n'avions que Dieu et nous avec qui négocier, nous demeurerions dedans, où nous n'aurions besoin que de notre propre misère pour nous faire mourir par continuelle exercitation de mort. Mais d'autant que nous sommes ordonnés pour les hommes nos semblables, il faut que vous sortiez à eux, non jamais de vous-même, mais quand l'obédience le requerra ainsi de vous et autant qu'elle le requerra. Pour quoi bien et dûment faire, il faut, nonobstant toute considération, demeurer tels que vous êtes, sans vous changer aux séculiers ni en qui que ce soit, pour pratiquer par esprit, libres comme lui, vous tenant toujours sérieux et graves

tout ce temps. Que s'il vous convient souvent parler à eux, faites-le prudemment, gravement et lumineusement, les laissant toujours libres de parler, tandis qu'ils parleront bien et sérieusement. Que s'ils sont trop grands en qualité parlant mal, tirez-les prudemment de leur discours et y mettez les vôtres au lieu, qu'ils soient sérieux et moraux pour le moins. S'ils sont si acharnés à parler que votre prudence ne soit battante et suffisante pour les en détourner, ne les endurez pourtant pas, mais reprenez-les d'une façon douce, si toutefois vous pensez profiter; sinon, c'est assez que vous montriez une face triste, voire une triste et mauvaise mine, montrant par ce moyen combien telles paroles vous déplaisent. Que si par quelque [*blanc*] que ce soit, vous pouvez entrer en quelque sérieux discours qui puisse arrêter la lubrique et puissante langue des hommes, ce sera bien fait. Ainsi est-ce chose merveilleuse [206r^o] de voir la libre et indigne procédure de beaucoup d'assez grands et graves séculiers en condition à nous mal édifier, sans erubescence³⁷² ni vergogne de notre gravité et de notre condition. Or la cause de cela est que nous ne sommes pas assez graves en notre façon, ni en nos gestes et paroles, et que nous nous montrons trop libres à tout écouter bien et mal. Si que bien souvent pour ce défaut, les mauvaises langues évacuent l'excrément de leurs cœurs dans les nôtres. Ce que nous tenons en notre liberté fausse et sensuelle, nous plaisant même souvent à nous en souvenir pour en faire le récit à nos frères, nous servant de telle boue et ordure d'entretien et occupation ordinaire en nos conversations. Cela étant de quoi nous faisons notre propre gibier, dont nous nous paissions de même à long temps de là. Ainsi se trouve-t-il entre autres des esprits si profus et hagards en leur libre sensualité, en leurs gestes, actions, mouvements et paroles, que les séculiers sont sujets de les tenir pour bons compagnons dedans la raillerie. Que si les séculiers n'étaient meilleurs et plus simples qu'eux, ils s'en mal édifieraient profondément. Or cet ordre profane se trouve aujourd'hui, non comme ordre, mais comme extrême désordre par toutes les religions, par manière de dire. Mais je ne veux point ici traiter cette

372. *erubescence* : rougissement

matière plus amplement, attendu que je n'en ai expressément écrit plus amplement. Cela soit dit à nos enfants, purement en passant, afin de les faire avoir en horreur comme la mort ces procédures de ces pièges profanes, qui sont même en horreur aux graves et sérieux séculiers.

Or nos vrais enfants ont l'image intérieure et extérieure de notre Sauveur, lesquels intérieurement volent par continuelle conversion amoureuse en son infinie divinité, où ils sont arrêtés à la simple et nue contemplation de son Essence, et puis de ses infinies perfections en soi-même, et puis de ses merveilleuses sorties à nous, d'où sortant sans sortir, quand il le faut, aux œuvres extérieures, ils regardent très attentivement son humanité, qui les côtoie et les accompagne toujours excellemment et héroïquement, conversant parmi les hommes et même les pécheurs, à quoi la pure nécessité l'appelait et même son infini amour. [206v^o]

Or Sa Majesté infinie n'avait que craindre en cet endroit, d'autant que jamais image ni figure n'a dû ni pu entrer en lui. Ce qui est même impertinemment parlé. Les raisons de quoi sont infinies, en ce qu'étant viateur, il était aussi compréhenseur. Quant est de nous qui sommes infiniment loin de sa perfection infinie, c'est grandement à nous de craindre en cet endroit, de qui les puissances étant si bornées qu'elles sont, nous ne pouvons être attentifs à Dieu et aux choses de dehors que nous négocions avec les hommes, si ce n'est difficilement et par fréquente révocation de notre esprit et cœur à Dieu au-dedans de nous-mêmes. Desquelles choses si nous ne nous empêchons point, nous demeureront abstraits en les faisant. En telle sorte que si elles ne sont de trop difficile accès, nous les ferons avec abstraction de cela même sans rien perdre du nôtre, comme si nous ne les fassions point. D'autant que nos sens étant morts à leur opération purement animale, notre esprit est en vigueur comme éloigné de très loin de ces choses-là. Que si nous ne sommes pas encore arrivés à tel état de perfection, si en avons-nous plus ou moins l'excellente habitude, de laquelle nous nous servons tant et quand nous voudrions en cela même pour nous garantir de ses mauvaises images et impressions, comme je l'ai dit. Il est vrai que ce qui est

beaucoup perdu en esprit, ne rencontre guère souvent bien ici. Si bien que tant les uns que les autres abhorrent grandement la sortie et la communication.

On ne sait comment certains supérieurs sont si acharnés qu'on les voit à faire sortir et négocier ces pauvres personnes ici avec les séculiers ; pour quoi faire ils prennent des raisons et des fondements de paille, dont ils se couvrent et s'abritent avec même plus ou moins d'effort. Or notre esprit est autant contraire à telle sortie et communication que le feu est contraire à l'eau et le jour à la nuit. Entende ceci et craigne qui voudra. C'est assez, mon concept est assez ouvert et l'ai même largement déduit en notre règle. Que si même je n'en avais fait voir le ruineux dommage, on le devait supposer à la vue et pleine faveur de nos [207r^o] meilleurs enfants, en faveur desquels je veux ici rapporter une sentence de saint Grégoire, la gravité de laquelle fait infiniment à mon propos. Il dit donc : « Souventes fois Dieu miséricordieux préserve des œuvres extérieures ses enfants plus tendrement aimés. Car, dit-il, le père de famille dresse et [con]duit ses serviteurs au labeur et travail, duquel il exempt et préserve ses chers enfants³⁷³. » Et ses enfants, je dis les enfants de Dieu, sont exercés par les intérieures croix et tribulations d'esprit d'où et de quoi les serviteurs sont vus gisants et appesantis en la cendre. Qu'on conçoive bien cette sentence pour en recevoir terreur, afin de ne procéder à sens contraire d'icelle, pour n'encourir l'indignation de Dieu.

Que s'il faut confesser, ils auront égard à la seule âme, et non pas au corps, se représentant que l'âme seule leur parle et leur découvre ses plaies pour être guérie : ainsi ils abstrairont la seule âme d'avec le corps pour la voir et l'entendre, leur demander très simplement leur assistance et les remettre en grâce avec Dieu, duquel ils sont les lieutenants et vicaires pour le même effet, n'épargnant rien iceux à la cure qu'ils ont en main. C'est de quoi j'ai écrit ailleurs en un avis assez ample.

373. *Deos quo suos tenere diligit, eo sollicite ab externis actionibus abscondit* (Moralia in Job, 25).

Que s'il faut prêcher, nos enfants mettent toute peine à eux possible de plutôt poindre et piquer, que délecter : attendu que poindre et piquer sont effets de la savoureuse sapience ; et le délecter, du commun ne fait que chatouiller les oreilles pour le moment, et puis toute la doctrine s'en va au vent quant est du fruit, ce qui acharne grandement les communs prédicateurs, et les communs hommes aussi, tous lesquels travaillent pour rien et en vain. D'autant que le prédicateur n'ayant pas le cœur touché de douleur et componction, il n'a point le Saint-Esprit, ni ses auditeurs aussi. C'est ce que dit saint Grégoire : qu'en vain la voix des docteurs sonne aux oreilles des auditeurs, si le Saint-Esprit ne remplit les cœurs. Et ce qui est grandement à craindre en ceci, c'est qu'eux-mêmes chassent le Saint-Esprit par leur éloquence fardée, fabuleuse et profane, de sorte que, chose épouvantable, il se fait souvent que les auditeurs de tels maîtres s'en retournent froids et secs, et beaucoup pires qu'ils n'étaient auparavant. [207v°]

Quant est de nos enfants, à qui nous parlons, ils ne craignent rien tant que l'ostentation et la vanité, tant en cet exercice qu'en tout autre, et leur excellent intérieur leur fournit plus de quoi dire qu'autre chose, quoiqu'ils ne négligent pas de se préparer humblement selon le pouvoir qu'ils en ont. Que s'il se fait et se trouve avoir tiré les images des choses entendues à eux, incontinent qu'ils sont à eux en leur solitude, ils lisent un chapitre ou deux de quelque plus simple et spirituelle matière, au moyen de quoi ils s'épurent le cœur et l'esprit de tous vains fantômes, rentrant librement et d'une vigueur plus que commune en leur propre fond, où ils se possèdent en pureté et repos, comme si de nouveau ils étaient arrivés en paradis.

Ô Dieu, que pensera-t-on, que dira-t-on sur ceci ? Vous autres supérieurs, mettez la main à la conscience hardiment, en l'aspect du meilleur bien de vos enfants et du vôtre, pour les traiter, non purement conformément à ceci, comme vous le devez, mais pour leur donner fréquemment la pâture spirituelle s'ils en ont besoin pour leur faiblesse, ou par vous, ou par quelque autre de votre part, mais plutôt par vous selon sapience, à fin que vous n'ayez point à rendre compte à Dieu de ce côté-là pour votre lâcheté et

négligence. Tendez vivement au plus, tendez au milieu, tendez au tout, avec infinie circonspection. En faisant ainsi, à peine ferez-vous votre devoir. Ce sont les amples déductions que je vous ai fait ailleurs.

Le temps des hommes ne dure guère, et Dieu et sa vérité sont toujours lui-même à toute éternité. Ah, Dieu, qu'un peu d'éclat en peu de chose, lequel se résout et s'exhale en puante et passagère fumée, qui n'a quasi que le moment ! Mais ce n'est pas ici le lieu de vous parler autrement ni davantage. Seulement, vous dis-je derechef, que vous devez nourrir vos enfants en temps convenable, qui est leur enfance, du lait divin coulant de vos mamelles, et en autre temps après suffisante crue, du pain et de la viande solide de l'Esprit, selon le fruit de la divine sapience convenablement ordonné et digéré en vos estomacs pour cela. Tout le contraire de quoi, je vous supprime ici, attendu que je vous l'ai dit ailleurs très amplement. C'est à tout ceci que vous avez et aurez plus d'égard que l'on ne saurait le penser pour le dire. Enfin, quiconque aime le danger périra en icelui.

[208r^o] Mais retournant à nos enfants, je leur dis que si on les voit faciles à enseigner, ou même à parler de la vie de l'esprit autrement qu'humblement à leur tour en conversation avec leurs égaux, on a sujet de s'en défier et craindre qu'ils ne soient pris dans les appâts de nature, ou qu'ils ne soient englués de leur même nature. On les verra libres et exempts de ces dangers quand ils ne craindront point désordonnément de sortir aux œuvres extérieures, desquelles on se doit bien donner de garde de les surcharger et les tirer à cela sans raison. Que s'ils n'y voulaient jamais sortir du tout, il les y faudrait pousser et tirer pour le dedans de la maison, à quoi on les pourra tenir jusques à ce qu'ils n'aient appris à trouver Dieu également partout. Car alors et par ce moyen, ils seront parfaits, non plus tôt et autrement. Que si quelqu'un n'a aucune aptitude à cela, pour pouvoir faire proprement quelque chose dehors, on le laissera en sa solitude, et on ne³⁷⁴ tirera le moins que faire se pourra dehors les souverai-

374. *Sic*, pour « le ».

nement spirituels aussi bien que les commençants et nouveaux. D'autant que la solitude est notre fin, plus ou moins excellemment acquise, aboutissant incessamment en ses sujets que nous sommes à notre fin objective.

Quant est des hommes d'étude non solitaires comme contemplatifs, c'est de quoi les supérieurs ont à se servir pour le service de la religion. Et d'autant que si excellents enfants ne seront toujours qu'en trop petit nombre. C'est pourquoi il se faut bien donner de garde de les grever, les surcharger et les aggraver à sens contraire du vrai et solide bien, je dis de la meilleure partie et pratique de notre pur esprit. Mais je déplore dûment et justement en son lieu notre désordre et notre misère sur ceci. Si bien que le faisant ici, je ne ferais que répéter cela même. C'est assez puisqu'on sait que c'est et combien cela est à déplorer et par conséquent à éviter. Hélas, la misère est telle aujourd'hui qu'on ne veut plus ni savoir de distinction, tant le malheur nous domine.

Puisque donc ce malheur est si grand, ô enfants, donnez ordre, par votre fidélité active et continuelle, de porter votre solitude partout. Ce qu'étant, vous saurez choses grandes. Car vous saurez par expérience les fréquentes allées de Dieu en vous, et de vous en Dieu. Vous saurez, par expérience aussi, que tant plus profondément vous sortez de vous-même [208v^o] en vérité de mort, tant plus profondément vous entrez en Dieu, auquel vous vous devez perdre irrécupérablement. Vous saurez aussi l'éminent repos en très solitaire silence, duquel vous jouirez, comme des excellentes arrhes, de la félicité des bienheureux partout.

Chapitre 6

De la nécessité des vertus au spirituel

[chap. 6]

Puisque nous avons une si grande région à traverser, qui est d'autant d'étendue et de distance qu'il y a de nous-même à Dieu, qui est le même rien et le même tout, comme je l'ai dit ci-devant, il faut que nous envisagions pour cela et prenions tous les moyens

de notre retour en Dieu, de notre Sauveur Dieu-Homme, qui nous les a abondamment fournis en soi-même, ayant pris pour nous tout ce qui ne lui convenait pas, à savoir, toutes les vertus, que nous ne pourrions avoir méritoirement sans lui, par l'exercice des siennes, exercées entre les hommes pour leur remède et leur exemple. C'est tout ce ravissant aspect d'amour et vertu qui ravit les hommes en admiration pour jamais, mais spécialement ses plus chers et plus excellent élus. Car l'ayant incessamment pour leur miroir et leur exemplaire, son amour, qui les ravit toujours, quant à la volonté, les excite tant par le dedans que par le dehors d'eux-mêmes à le vivement imiter et représenter, tant en la vie de son esprit qu'en celle de son corps, c'est-à-dire en sa divinité par dedans, et en son humanité par dehors, représentant, dis-je, iceux le plus vivement et de plus près qu'il leur est possible ses œuvres, ses gestes, [209r^o] ses paroles, ses mœurs et toutes ses sacrées vertus. Si bien que nous ne cherchons rien ailleurs qu'en Sa Majesté infinie notre éternel miroir et modèle exemplaire, tout ce que nous voyons en lui suréminemment et superessentiuellement comme une seule chose. À tout quoi il est merveilleusement sorti temps et lieu à la production de ses merveilles, les effets infinis de quoi ravissent les anges et les hommes, tant ceux qui jouissent déjà des fruits de ses travaux que ceux qui sont en continuel exercice amoureux et continuellement actifs à cette infiniment heureuse et glorieuse conquête éternelle.

Si que par cela, et ainsi, tout ce qui est saint recoulevé incessamment en son principe qui est Dieu, pour auquel parfaitement ressembler, il détruit de soi toute la figure et substance de ce monde même en soi-même, les impressions de quoi lui sont plus horribles à sentir que la mort. C'est pourquoi il est incessamment tendu contre soi-même, pour, moyennant le flux amoureux de la divine sagesse, donner éternellement soi-même à Dieu, ou pour mieux dire, lui rendre éternellement soi-même en holocauste d'amour. À quoi Notre Seigneur Dieu prend tant de plaisir, qui se plaît à l'attacher de soi par ses dons, ce que sa créature lui renvoyant à l'instant, il lui en donne toujours de nouveau de plus en plus. Si bien que la créature, par ce jeu amoureux successif, est fait lui-même d'une manière du tout ineffable et incompréhensible.

sible. Que si notre béni Sauveur eût été vu manquer à une vertu de toutes les siennes, il ne nous eût pas copieusement rachetés, comme il a fait. Mais ce n'est pas de quoi il est question, mais d'infini excès par tout. Si que il a toujours opéré selon amour et vertu d'une divine façon, chacune desquelles a paru à ses propres exercices à chacune occurrence d'icelle. C'est de quoi nous fait foi toute sa vie, sa passion et sa mort.

Or entre toutes les excellentes vertus, il nous a souvent commandé l'humilité, avec infinie recommandation. *Apprenez*, dit-il, de moi *que je suis doux et humble de cœur*³⁷⁵. C'est cela qui, comme j'ai dit, ravit les hommes et les anges en admiration. Que cherchons-nous, et où cherchons-nous nos vertus nécessaires et nos motifs à elles ? Les voilà toutes en éternelle évidence en notre Sauveur et ses saints ; à quoi faire nous amuser dehors dans la circonférence ailleurs ? Voilà Dieu fait homme par humilité et par obédience, voire même avant que d'être homme. Et puis au même instant, il est *doux et humble de cœur*, comme Dieu, patient, pauvre, peineux, le tout [209v^o] de manière très héroïque et qui n'a jamais su la détendue de si loin que ce soit. Et nous, comment ne mourrons-nous confus en si ravissant et si abyssal aspect ? Or sus, voilà Dieu en habit de pécheur entre les pécheurs, maudit et réprouvé pécheur des maudits et scélérats pécheurs. Quoi faire et quoi dire sur cela après cela ? Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pourquoi vous l'avez tant voulu aimer, sachant très bien son ingratitude et infidélité en votre endroit ? Je n'ai et ne sais que vous dire là-dessus en mon ravissement, si mon éternel silence ne vous parle pour moi. Je ne vous dis pas que je n'ai point de concepts, mais je vous dis, en mon véritable excès, que les hommes n'en ont point. Et cependant on semble concevoir et écrire chose merveilleuse de vos abîmes. Hé Dieu, qu'est le même rien auprès de vous, et plus encore pour vous, je dis, pour vous satisfaire. Épouvantez-vous éternellement sur cet aspect, ô bons enfants, à qui je m'adresse, et voyez incessamment Dieu anéanti pour vous. Que tout cet aspect d'Amour éternel,

375. Mt 11, 29.

je dis en ses souffrances de temps en toute l'éternité, ait la force de vous anéantir et réduire à moins que rien. Que s'il vous faut raisonner, que ce soit essentiellement et en la vue de tout ce très ravissant et éternel excès, auquel je ne m'étais point perdu par croix qu'à cette heure. Raisonnez donc toujours à sens contraire de vous-même, et suivez-le en profond amour et toute vertu, qui toutes ne sont qu'œuvres de l'humilité. Ainsi faut-il que vous sachiez qu'étant parfaitement humbles, vous serez quant et quant parfaits en toutes les vertus évangéliques.

Ainsi est-ce le précieux arbre planté profondément dedans tous les cœurs, qui produit en eux toutes les vertus évangéliques nécessairement nécessaires. À savoir *l'humilité, l'obédience, la patience, la diligence, la force, la pauvreté, la chasteté d'esprit et de corps, la sobriété, la tempérance*, et autres semblables qu'il faut incessamment pratiquer à toutes occasions, tant par soi qu'en soi-même en les rangeant en tout cet ordre par la sapience et force d'esprit avec discrétion, demeurant en cet ordre actuellement en attention continuelle sur soi, pour ne le point laisser répandre dehors de soi par soi-même, faisant en sorte que de tenir fortement la nature captive et quiète à l'esprit et à la raison supérieure, et cela en l'ardent amour de Dieu, lequel nous doit incessamment dominer pleinement pour cela. À quoi il faut que nous tournions activement incessamment la vive pointe de tous nos appétits pour être en continuelle haleine et occupation de Dieu, en sa nature et ses infinies perfections, qui ne sont que lui-même. Ou bien en l'aspect de notre Sauveur, vrai Dieu et [210r°] vrai homme pour l'amour des hommes, en l'occupation de son amour et de toutes ses vertus au même amour, que son amour a toutes produites héroïquement pour nous rendre en tout cela et ainsi ses vifs et éternels imitateurs dedans et dehors de nous. C'est pourquoi nous sommes en cet ordre d'amour perfectif, guerriers d'amour, pour, par notre active et continuelle générosité amoureuse, nous affranchir de la tyrannique servitude des vices et de leurs subtils appétits en tout, qui comme méchantes et malignes herbes croissent par elles-mêmes incessamment sans notre fidèle, active, forte et courageuse diligence à les extirper de nous. Et cela en l'ordre et par l'ordre de tous ce qui leur est contraire, comme

en chaque vertu à chaque vice, au bon ordre de quoi il nous faut incessamment ranger nos passions, les ordonnant et assujettissant toutes à Dieu pour par icelles ranger fortement tous nos appétits à Dieu. En sorte qu'il n'y ait jamais plus aucune faculté ni puissance, ni habitude, ni aucun acte et mouvement en nous, tant par dedans que par dehors, qui ne soit sien. Ce qui est tout dire et tout voir en cet endroit.

Or c'est ainsi que Dieu revêt notre chétif être positif du sien infini, le reformant selon l'infinité de son Être, auquel il est plus ou moins excellent, et qui s'accroît et se perfectionne toujours en son être infini pour soi-même, sans que nous réfléchissions sur cela, faisant toujours en sorte que de suivre roidement nos voies et gagner pays, comme on dit ; sans même penser si nous avançons ou non, d'autant que notre amour est infini dedans les petits termes de ses œuvres et exercices, et non pas de ses désirs. Si bien que par sa forte et ordonnée tendue, active de tout soi à son reflux en son objet, on devient esprit, voire excellemment divin, en sentiments uniques et savoureux et selon toute perfection, dont l'âme fait³⁷⁶ esprit se trouve et se sent pleinement ornée et illustrée, en laquelle et pour laquelle le dehors n'entre jamais plus, quoiqu'il s'efforce de le faire. Et toutes telles âmes habitent la région des esprits amoureux, en laquelle elles sont parvenues à leurs dépens. Qui est tout dire : là elles vivent bienheureuses, très éloignées d'appétit des corps, qu'elles animent par nécessité avec patience, jusques à ce qu'il plaise à Dieu les dissoudre d'avec lui pour les rendre pleines de son infinie beauté au total de soi-même. Tel est la vie des saints en ce triste séjour. Ainsi voit-on quel et combien grand, vif, soigneux et continuel est leur flux amoureux en leur amoureux Objet.

[210v^o] Quant est de leurs contraires, ils sont autant vivement actifs à se répandre animalement et incessamment aux objets vains et sensuels, vicieux et illicites, et les meilleurs de ces gens-là se répandent ainsi à cœur saoul à cela même, couverts et prétextés d'honnête licite qu'ils disent et appellent ainsi, couvrant

376. *Sic.*

de ce masque leur honte, leur folie, leur malin, leur sensualité animale, leur ignorance, leur lâcheté, et pour tout dire en un mot, leur ingratitude envers Dieu, en leur propre ruine. Ah ! qu'il y en a qui font démonstration de mener la vie de l'esprit, qui manquent à la fidélité qu'ils doivent à Dieu et à leurs exercices. Ils prennent de hauts et vifs exercices qui leur montrent tout et qui les animent à tout, à quoi ils se comportent assez bien cependant que tout leur est favorable et qu'ils n'endurent rien. Mais quand il faut agir passivement pour beaucoup de temps, ils rejettent d'eux tant qu'ils peuvent les souffrances, labeurs et difficultés qui se présentent à eux de la part de Dieu, du joug de quoi ils se font quittes en la vue et appréhension de la durée, si bien que ces gens-là se mesurent par le goût et non par la vraie vertu, laquelle ils ne veulent pas exercer quand elle est même de petite durée. Il semble qu'ils soient perdus à tout, et néanmoins quand il faut travailler par obéissance même, on les voit tellement barguigner et marchander sur ce qu'ils doivent sur telle condition, qu'on est contraint de se passer d'eux, ce qu'ils préviennent de telle sorte qu'on les voit refuser le travail, avant même qu'être priés de le faire, vivant ainsi dans leurs goûts et sentiments au rebut et rejet qu'ils font de la croix. Et néanmoins on ne les peut assouvir d'exercice d'esprit, de la vérité et la perfection desquels ils ne veulent pas approcher au besoin, si ce n'est de très loin et pour peu de temps. Et cependant ils se consomment pour aimer, ce leur semble, et même selon toute vertu, dont ils sont ainsi loin en effet qu'en ce temps d'épreuve ils se trouvent en eux-mêmes pour ne vouloir quitter eux-mêmes, ni en sortir que fort écharnement et mesurément, craignant la touche, la peine, la continuation et surtout la longue durée. Sur quoi il faut savoir que les habitudes de telles gens, infuses et acquises en partie, dans le moins de ceci, ne laissent pas d'être véritables et divines, encore qu'elles ne soient pas suivies de leurs actes aux importantes occasions ; mais ce sont les lâches, mols et tièdes, qui par leur mollesse, leur lâcheté et leur infidélité les diminuent par degrés de leur excellence au lieu de les accroître dans leur perfection. Si que ils peuvent tant et si longtemps [211r°] continuer telle vie qu'ils se sentent de jour à autre de plus en plus déchoir de leurs

excellentes habitudes, et tournés et convertis à eux-mêmes activement, pour ne plus vouloir ni pouvoir réparer leurs habitudes presque anéanties en eux. Si bien que, demeurant affaissés en eux-mêmes, ils ne ressentent plus que le dommage présent, ce qui leur gêne et bourrelle la conscience insignamment. Ce qui s'est trouvé ainsi en eux pour avoir servi à Dieu en partie et partie à eux-mêmes, n'ayant jamais voulu se perdre de leur propre exercice pour suivre Dieu en éternelle durée hors d'eux-mêmes pardessus toute considération et discrétion. Enfin l'on peut dire que, tandis qu'il ne faut point souffrir ainsi à leurs dépens, le miel et le lait de la Sapience divine coulent abondamment de leur cœur et de leur bouche dedans les autres, qui ne les connaissant pas tels qu'ils sont en effet, les révèrent et les admirent comme grands saints; et pour l'ordinaire ce n'est que faste, présomption et enflure d'esprit, dont ils se servent superbement et comme hypocrites qu'ils sont entre Dieu et eux, pour couvrir, dis-je, cela aux hommes par leur obstination. Ainsi croyez-moi que le sage a bien dit, en disant que *celui qui méprise les choses petites tombera peu à peu aux grands défauts*³⁷⁷. Ce qu'on voit continuellement ainsi arriver entre les hommes infidèles à l'éternelle poursuite d'amour selon toutes vertus. Que s'il se trouvait quelqu'un si fidèle à son devoir qu'il eût entièrement passé la région des mourants, où les profondes et continuelles morts lui eussent radicalement supprimé la vie au feu d'amoureux de la cuisante et consommante tribulation tant d'esprit que de corps, serait excellente chose si rare à trouver en ce siècle qu'à peine en connaît-on.

Il n'y a donc personne qui se veuille cacher en ceci, mais paraître non ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas, voulant être estimé et réputé entendu, dévot et saint des hommes. Et ainsi ce que semblables hommes ont reçu de Dieu de sa connaissance pour le pouvoir aimer se tourne à leur confusion et à leur éternel dommage. Et comme les contraires opposés se font bien mieux voir tels, c'est pourquoi nous opposons ces sottes personnes à nos saints et fidèles enfants en toutes choses. Le sentiment donc

377. Si 19, 1.

savoureux, ni même le goût éternel en soi tant fortement ravissant l'esprit, ne fait pas et n'est pas le vrai amour. Car [211v^o] les pécheurs mêmes que Dieu veut tirer à soi sont parfois si pleins de ceci qu'ils semblent en regorger, et toutefois ils sont en péché mortel. C'est donc en la souffrance et la croix très volontaire à toutes les vertus, occurrences pendant l'action, en la profonde humilité, mépris et abjection de soi-même, en l'éternelle pauvreté d'esprit au suprême degré, et finalement en l'amour nu que consiste le pur, parfait et essentiel amour, et par conséquent la même sainteté des hommes telle qu'elle doit être exercée d'eux en cette vie, à l'éternelle suite de leur Sauveur mourant tout nu en croix pour leur amour.

Quand donc on voit de grands dévoreurs de livres et entasseurs d'exercices les uns dessus les autres, dont jamais ils ne sont saouls, il y a bien de la disette et de la recherche puérite et de la sensualité d'esprit là-dedans, attendu qu'un bon auteur, ou un exercice vigoureux rempli d'éternelle suavité en l'abondance de même sapience suffit à un homme. Ce n'est pourtant pas qu'il soit mauvais de lire sobrement les bons livres, mais de s'y acharner : c'est indice certain que le sujet est entièrement vide de vérité en la force amative pour véritablement aimer selon amour et vertu à ses dépens de si loin que ce soit, ni de près ni de loin, dans l'ordre de mon concept. Que si quelqu'un, comme je l'ai déjà dit, ne savait qu'amour mouvant, ce serait un phénix entre les hommes : ce n'est pas pourtant qu'il n'y en ait, mais croyez-moi qu'on ne les connaît pas. Tandis donc que quelqu'un est moins fort que soi-même pour ceci, il s'affranchira toujours de la croix pour vivre au bien-être de ses sens, beaucoup desquels vus assez excellents jusques à ce point duquel ils sont vaincus se couvrant en cela de la volonté de Dieu, chose qui ne se peut assez déplorer de ceux qui voient cette pratique. Ainsi n'être véritable que jusques à certains termes n'est rien être ni rien faire, attendu qu'il faut toujours tout donner et toujours rendre la vie en cette agonie sans espoir d'aucune allégeance et consolation. Que si les saints n'eussent ainsi éternellement agonisé, Dieu ne soit pas si glorieux en eux, ni eux en lui.

Il est donc tout certain que ce que les souffrances et les angoisses ne saoulent point en leur abondance et en leur durée, est très saint et par conséquent très merveilleux entre les hommes. C'est ce que je n'ai encore guère connu entre les vivants. Au surplus la faiblesse de [212r^o] corps fait assez, soit qu'il faille endurer ou non, attendu que le peu en ce sens, voire le rien dedans les saints est réputé pour le tout, mais il faut de nécessité que l'esprit soit fort infiniment pour ne pouvoir jamais être trouvé atteint ni touché des désordres et calomnies même des vrais saints, dont ils sont souvent persécutés à tout et sans cause, ignoramment et à la meilleure et plus sainte intention du monde. C'est déjà en ceci jusqu'ici que toute la théorie de la sagesse divine est pleinement continue et réduite, afin que le fidèle amoureux fasse et croie qu'il doit incessamment plus pratiquer que connaître, puisque toute la connaissance qu'on puisse avoir de l'infinité de Dieu, tant en soi qu'en ses effets amoureux, n'est infuse en ses saints que pour pratiquer cette même connaissance selon tout ceci à tout le moins et infiniment mieux, et éternellement si faire se peut. L'amour donc qui n'a point franchi tout ceci hors de soi-même, n'est que demi, auquel le meilleur du chemin qu'il a à faire manque pour la cause qu'il doit bien savoir, afin que, s'il se veut animer activement à l'acquérir, ou selon le passif ou selon l'actif, conformément à l'ordre et en son degré et état, qu'il le puisse faire s'il veut, pour la perfection de quoi rien ne lui manquera jamais de la part de Dieu, s'il veut prendre les occasions que Dieu lui présente incessamment, tant par soi-même que par les hommes et les diables et les maladies et adversités du corps, telles et en si grand nombre qu'elles puissent être.

Chapitre 7**De la nécessité des vertus au spirituel****De l'humilité****[chap. 8]**

De ce discours et d'autres précédents, on connaît la nécessité, l'excellence et l'importance de l'humilité profondément radicale de tous les cœurs, les esprits et les appétits des [212v°] hommes. Lesquels hommes, à naturellement parler, lui sont totalement contraires en leur vie corrompue et animale totalement effuse par appétit en la corruption de leurs esprits et de leurs corps par toutes sortes de voies illicites, ce qui fait que les hommes se mangent les uns les autres pour dominer les uns sur les autres. C'est cela qui, selon toutes sortes de péchés du corps et d'esprit, fait le monde en tous les superbes qui remplissent la terre à l'infini, tous lesquels sont les instruments et outils vifs à l'encontre des élus pour le plaisir et la gloire du diable.

J'ai amplement écrit ailleurs ces vérités pour qui les voudra voir, pour à quoi remédier Dieu est venu en temps prendre notre chair, lequel s'étant humilié jusques à nous, a élevé notre nature à la sienne, non seulement en sa matière personnelle, mais encore en nous tous, ses très chers élus, d'une façon merveilleuse. Et si tant est toutefois et à cette condition que nous marchions toute notre vie par le chemin royal de la croix, qu'il nous a très amoureusement frayé le premier toute sa vie à ses infinis frais et dépens, je dis de tout le sien d'une façon la plus merveilleuse qui se puisse penser. Que s'il s'est humilié à Dieu son Père et rendu obéissant à icelui jusques à la mort de la croix, c'est tout cela qu'il a très héroïquement pratiqué en sa vie sacrée et en sa mort. Et cela toujours comme l'effet d'un amour infini, tant envers Dieu son Père qu'envers nous, pour l'infinie gloire de Dieu son Père, et pour notre indicible bien. C'est pourquoi il s'est ainsi donné à nous vêtu de notre propre habit, ayant pris sur soi nos peines et ce qui est nôtre, excepté ignorance et péché. En quoi et pour quoi il nous a été exemplaire et exemple, afin que nous suivions éternellement ses traces et vestiges.

Mais comme son humilité est très éloignée de nous et de nos appétits, c'est d'elle qu'il nous faut approcher en l'effort du désir amoureux que nous avons de retourner par son moyen, quand nous l'aurons acquise, à notre souverain Bien, notre éternel Principe. Et cela par continuelle et éternelle humiliation s'il est ainsi de besoin. Sur quoi il faut savoir qu'il s'en trouve beaucoup qui s'humilient méchamment et pernicieusement en leur hypocrisie, desquels l'intérieur est plein de fraude et de déception, trompant par ce moyen eux-mêmes et les hommes qui les voient et les entendent ; [213r°] mais tels gens sont fort propres et volontaires agendaires du diable, les affaires de qui ils font autant facilement que volontiers. Dieu nous garde, s'il lui plaît, d'être de ce nombre. Ce n'est pas de quoi il s'agit, mais de sentir et croire très vilement de nous, et vouloir être traités comme tels. Toutefois les mystiques mettent et assignent divers degrés pour monter à cette divine vertu. Ils assignent aussi divers moyens, tant intérieurs qu'extérieurs ; tout l'ordre desquels viennent à même but et à même fin, c'est de quoi tous les livres sont pleins. Et puis nous ne faisons pas ici état d'imiter expressément et de si loin nos enfants, à quoi je confesse aussi n'être pas propre. Mais je m'emploie ici à leur vivement inculquer l'importante nécessité de leur continuel reflux amoureux en Dieu, par vrai amour et vraie vertu, à quoi je les anime vivement et ardemment par les plus vifs aiguillons et les plus puissants motifs qui sont tous en l'amour même supressentiel, qui est Dieu infini infiniment abrégé en notre chair en l'infini abîme de son humilité.

À quoi nous servira ce que nous avons déjà dit, à savoir que l'humilité ne convient point aux hommes, mais à Dieu seul, qui s'en est voulu revêtir pour de vrai humilier les hommes qui ne devaient jamais passer en l'amour perfectif en l'infiniment abyssale humilité du Verbe éternel fait homme, pour à tout le moins humilier l'arrogance superbe des moindres élus de Sa Majesté. Ainsi ne nions-nous pas l'humilité aux hommes comme telle en ce genre d'hommes. Quant est de ceux qui sont vivement touchés et remplis de la sapience divine, fortement tirés et pénétrés au total de leurs puissances internes et externes en la vivifique abondance de son amoureux flux, ceux-là, ainsi pleins de Dieu, voient si

parfaitement le rien de toutes choses et spécialement le leur qu'ils n'admettent point d'humilité pour eux ni en eux comme tels, d'autant que l'humilité en elle-même n'est que l'ordre et la voie au rien, car, selon cet ordre, cependant qu'on voit et sent quelque chose que ce soit, l'on n'est pas anéanti, non pas de beaucoup loin. Ainsi le rien est leur terme. À quoi ils ne manquent pas de faire servir et humilité et les humiliations, sans penser à l'humilité ni humiliation, mais en ce qu'ils expérimentent toujours de plus en plus, à savoir en la vérité de leur rien.

[213v°] Ce sentiment si profond ne doit pas être si facilement communiqué de peur d'attester et faire insulter les superbes, qui totalement vivants à la région de nature animale, n'en seront peut-être jamais capables. Enfin c'est un secret qu'il faut taire, si nous ne parlons aux vrais enfants de la sagesse. Au surplus il y en a assez qui, par leurs propres efforts naturels accommodés à la suavité de sagesse, ont bien découvert ce secret par sentiment. Mais quand il a été question de travailler nûment aux vertus, ils se sont trouvés tout vides et tout nus de vouloir et de force pour ce travail, tant à l'agir qu'au souffrir. Et par conséquent ces mêmes vertus dont ils n'ont aucune habitude pour la souveraine perfection, encore qu'ils semblent en avoir le désir infini, lesquelles habitudes ne peuvent compatir ni demeurer ensemble, d'autant que ces naturels-là sont par trop vifs et animaux, et pour les mêmes raisons dominés en leur fond de la même superbe³⁷⁸. Et tant plus ils désirent s'affranchir de cette tyrannie, tant plus ils s'en sentent fortement enlacés, tant aux occasions de travail que hors d'icelles, tous lesquels ne se doivent pas déconforter pour cela, attendu que, se résignant à Dieu en semblable désordre de si mauvaises passions et si mauvais sentiments, se résignant, dis-je, iceux en cet endroit à Dieu à son éternel plaisir, en leur extrême douleur de ne pouvoir être autre ni agir autrement, Dieu néanmoins les accepte à cause de leur bonne volonté, que Dieu prend d'eux pour toute satisfaction et continuation en cette profonde et nue humilité très renoncée. Tous lesquels Dieu préserve par ce

378. La phrase reste suspendue.

moyen de la vaine complaisance d'eux-mêmes, conservant par ce moyen leur âme au reste de ses dons reçus. Ainsi l'enflure douloureuse préserve ces gens-là de l'enflure délectable, qui est la vaine complaisance en eux-mêmes dont ils seraient dominés si toutes choses leur étaient favorables selon vraie perfection. Ainsi voit-on combien Dieu [a] en horreur la réserve propre de soi-même en ses dons puisqu'il en préserve certains de ce mal par la superbe qui les gourmande et les surmonte à toutes occasions de travailler et d'endurer.

De quoi certains se trouvent ne se pas assez doulouir³⁷⁹ là-dessus [214r°] raisonnablement entre Dieu et eux, agissant trop librement, et surtout se montrant entendus avec trop d'efforts, d'activité et de liberté entre les créatures. Ce qui montre qu'ils ne sont pas entièrement humiliés et anéantis devant Dieu, quoiqu'il leur semble le contraire. C'est à eux d'y avoir expressément égard et de réparer les brèches faites à leur fond en cet endroit autant qu'il leur est possible en leur privée conversation. Encore donc qu'ils soient infirmes en leur fond si éloigné d'ordre et de perfection, Dieu néanmoins ne les [a] pas désagréables, lequel les laisse croupir en leur mal intérieur pour leur mieux. Et s'ils se renoncent et résignent au bon plaisir de Sa Majesté, elle leur sera favorable d'une façon particulière, peut-être à l'article de la mort, pour les accoiser³⁸⁰ au-dedans et les perfectionner en un moment.

Or, retournant à notre vertu, nous avons dit que nous la voyons en notre Sauveur et en tous ses saints, tous lesquels l'ont pratiquée en son ravissant aspect, ce qu'il nous convient faire comme eux, non par spéculation de son excellence et de son importance, non de paroles comme nous l'avons dit, mais véritablement et indéfiniment en nos éternelles œuvres et en nos éternelles souffrances s'il était de besoin. Or le vrai humble ne sait que c'est d'humilité pour lui, mais bien de la même vileté entre les créatures en la science et croyance de son rien. Si que l'on ne lui saurait faire tort ni injures, attendu qu'on ne saurait tant prendre plaisir à le

379. *douloir* : ressentir de la douleur, se plaindre

380. *accoiser* : rendre calme, tranquille

déprimer qu'il en prend en cela même à s'avilir. C'est pourtant de quoi il y a grande gradation dans les esprits et dans les fonds des hommes, si qu'on peut dire qu'elle est presque innombrable aux appétits de chacun, lesquels les hommes assez bons ne passent point tout ce qui n'est en eux qu'en certain ordre et voie de raison d'homme à homme, du petit au grand, du pauvre au riche. Que si les bons sujets d'un roi le voient prendre plaisir à s'humilier, les meilleurs d'entre ses sujets, et qu'ils [qui] sont bien raisonnables, s'en sentiraient confus, forcés et contraints de s'humilier à son exemple, ainsi des autres du petit au grand. Mais à vrai dire, telle humiliation ainsi faite des hommes est [214v°] plutôt effet de raison et considération purement humaine que quelque chose de divin, attendu que nature sait bien tenir cet ordre en la due police de ses républiques. Il ne nous faut donc pas faire état de cette grossière vue, encore que quelquefois il se puisse faire que cela produise de bons effets en quelques-uns en la vue et désir de Dieu. Mais cela est très sensible et très éloigné de sa source, qui est Dieu même fait homme, au divin appétit duquel il faut que nous réformions les nôtres en l'effet et l'effort très héroïque de son divin exemple entre nous, pour nous aiguillonner et nous illuminer à le vivement et indéfiemment aimer, pour par cela nous rendre divinement semblables à lui, revêtant nos esprits du sien, nos âmes de la sienne, notre corps de la pureté du sien en nos œuvres, et toute notre vie de toute la sienne.

Ainsi trouve-t-on dedans les hommes deux sortes d'humilité, dont l'une est claire exercée par effort de raison du petit ou grand, et du moins au plus en la manière que nous l'avons dit, laquelle n'est pas de grande durée ni de grande force dans les hommes parce que semblables hommes ne savent et ne pensent que l'ordre, et comme il se fait que le désordre est trop plus fréquent en eux que l'ordre, c'est cela qui les force et les excite puissamment à sortir impatiemment à tout le moins après eux pour se répandre là-dessus par excitation réflexe et tirer tout cela à eux pour en faire la proie de leurs diverses passions. Sur quoi il faut dire en passant que les hommes ne se sont point blessés par les hommes ni par les diables, mais par eux-mêmes des armes que les autres hommes leur forgent purement sans occasion même sans

y penser. Ainsi les hommes se tuent les uns par les autres par leur diabolique superbe, et au bestial et cruel effort des perverses passions qu'elle leur produit. Ce qui rend le commun des hommes si faible que par la moindre excitation qu'on leur puisse faire des paroles en leur honneur, dont ils sont diaboliquement dominés comme idolâtres, on les précipite en enfer, sur le bord duquel ils vivent continuellement, autant qu'ils sont prêts à perdre la grâce de Dieu, par l'effort de qui le voudra. C'est de quoi il ne leur chaut³⁸¹. Ainsi les hommes indomptés par le dedans ne sauraient soutenir le désordre, [215r°] non plus que ceux qui vivent à Dieu imparfaitement, qui veulent voir reluire toujours et partout selon le même ordre la perfection entière dans les autres, cependant qu'eux-mêmes demeurent et gisent en la même imperfection, trop plus imparfaits que tous les autres qu'ils exaspèrent, manquant en eux-mêmes en l'effort de leur zèle infernal. Tout ce que nous disons sur ceci n'est à autre dessein que de faire voir le faible fondement de cette faible vertu, ainsi exercée de la seule nature. Je dis même dedans les meilleurs que nous supposons ici.

Or cette divine vertu a bien un autre motif, autres raisons et un autre ordre dedans les vrais saints, et plus encore dedans les très parfaits. Tout ce qui est vu, désiré, mû, ordonné et soutenu d'eux au très ardent et très profond amour de Dieu, tous lesquels parfaits n'ont égard à rien de dehors ni par dedans excité en eux-mêmes ; mais mourant à tout cela en un temps, et entièrement morts en un autre, ils sont éternels, inattingibles, immobiles, forts en esprit pour tout endurer et tout soutenir tout ce qui demeure dehors sans entrer en eux par ses impressions. Si [bien] qu'ils jouissent par ce moyen en éminent repos ineffablement de Dieu, en la perpétuelle contemplation duquel, toujours ravis, ils vivent aucunement bienheureux en l'ineffable amour et douceur qu'ils perçoivent là sans qu'ils pensent à cela, mais suivant toujours ce qui les ravit à soi et en soi. Ils deviennent toujours plus purs, plus lumineux et plus forts, et surtout plus humbles et plus parfaits en tous sens ; si bien que le seul amour,

381. *Il ne leur chaut* : il leur importe peu.

soit actif ou passif, est l'éternel motif de toutes semblables personnes, qui change les vertus en soi-même, les rend lui-même, lesquelles il exerce sans aucun respect à elles, mais en soi-même, toutes lesquelles sont simples et uniques en l'amour déiforme auquel la très simple intention est changée en continuelle attention ; si bien que c'est en l'ardente et continuelle exercitation de ce jeu amoureux réciproque de Dieu en l'âme et de l'âme en Dieu, que l'âme dont nous parlons ne sent plus avoir d'appétit ni de sens pour les choses de dehors. Mais à force de vives et fortes pénétrations de son cher Époux en son total, je dis en toutes ses puissances, elle se voit et se trouve très large et très une, en la bienheureuse région de tous les esprits amoureux, tous passés, fondus et perdus au même amour, où l'esprit, ou pour mieux dire tout l'homme [215v^o] devenu déiforme d'une ineffable manière, et si unique, si simple en sa perception qu'il ignore les formes, les images et figures scientifiques et autres, lesquelles demeurent dehors quant à lui — desquelles les hommes de pure nature font très grand cas ; que si on les sait pour les avoir acquises autrefois, cela est si éloigné de l'appétit très pénétré de sagesse pour ne vouloir jamais savourer qu'elle en son éminence. Que cela même qui lui était saint en son temps, lui est fait et rendu sagesse pour n'être qu'elle-même.

Et croyez hardiment que où l'appétit se trouve encore en quelque vigueur pour savourer la science, que cet appétit-là n'est pas plein de sagesse, ni par conséquent plein au tout de Dieu, auquel il n'est pas, non pas de bien loin, entièrement réduit et perdu, encore que quelqu'un de ces sujets-là semblât devoir tout brûler et tout ennuyer³⁸² du flux igné de son cœur et de son esprit. D'autant qu'il faut nécessairement que la sagesse anticipe la science, que l'appétit y soit entièrement mort. Que si la science même est infuse, elle ne délecte pas l'appétit d'elle, mais c'est pour lors une double sagesse en son effort si que c'est une docte sagesse, ce qui n'est guère souvent donné aux hommes, si ce n'est qu'ils doivent gérer et négocier chose grande

382. Au sens fort.

et merveilleuse entre eux : l'une et l'autre furent également données de Dieu par son Saint-Esprit en son don septiforme aux apôtres, afin de conquérir tout le monde à Dieu. Voilà quant à nous où est la région de cette vertu en laquelle elle est parvenue à force d'aimer et mourir en la plus profonde humilité qui se puisse penser, et nous avec elle et par elle. C'est cette vertu qui a toujours été telle en ses effets en Notre Seigneur, en toutes ses œuvres et ses souffrances.

Or, nous rabaissant de cette éminence si perdue à la vie des imparfaits mourants, nous ne laisserons pas de trouver une circonférence assez grande, mais c'est à chacun de voir ce qui en est, en la fidèle et entière observation continuelle d'eux-mêmes, voyant soigneusement les forces passive et active pour soutenir éternellement sans s'émouvoir tant peu que ce soit, en l'éternel mépris, en l'éternelle moquerie, en l'éternel opprobre, en l'éternelle confusion, aux éternelles injures et calomnies. Et dans les intervalles de temps de semblables exercices, si quelqu'un à l'abord [216r°] d'iceux se ressent de si loin que ce soit, il n'a pas ces habitudes-là en souveraine perfection. C'est ici que pour l'épreuve de cette noble vertu, que toutes les vertus sont en exercice à leur tour ; si bien que les personnes que nous supposons ici n'ont repos qu'en ceci même, au continuel aspect de notre béni Sauveur. Quant est de ceux qui ne sauraient vivre si parfaitement, qu'ils³⁸³ à tout ceci le mieux qu'ils pourront, se renonçant et résignant en ce qu'ils ne peuvent avoir, allant toujours leur chemin le mieux qu'ils pourront. Cela n'est pas donné à tous de Dieu, mais à ceux à qui il lui plaît purement. Celui est assez saint aucunement qui, tendant à ceci de toutes ses forces tant d'esprit que de corps, vit au plus près de ceci qu'il lui est possible, sans penser ni à saint ni à sainte quant à soi. En quoi qu'il ne pénètre pas si avant en cette région, tant éloignée et tant inconnue des hommes, qu'il fasse son mieux, marchant toujours par ce chemin sans s'arrêter. Et il parviendra par ce moyen au lieu que Dieu lui

383. Manque un mot: qu'ils [veillent] à tout ceci ?

a destiné de toute éternité, chérissant le plus et le total en tout ce qui est vraiment saint et meilleur à son respect.

Pour mon regard, j'ai toujours dit que je ne me saurais arrêter en la circonférence pour montrer la particularité de toutes choses, comme seraient même les défauts en cela même de ceux qui vaquent imparfaitement à Dieu selon ceci. On pourra voir ce que j'ai écrit ailleurs, ce qui n'est pas tant étendu que le voudraient certains qui voudraient qu'on amoncelât tout le fumier de la vie humaine en un tas, ou même tout le faux or de la vie humaine en un monceau. En cela, tant à cause des misères qu'ils voient aux autres qu'aux leurs propres qu'ils voudraient voir vivement réduites et représentées, les excellents mystiques qui ont pris cet ordre laborieux à tâche l'ont assez amplement fait, en assez gros et grands livres qu'ils ont écrits de cela.

Quant est de moi, j'ai extrême horreur de l'infidélité, tant en moi-même, ce me semble, qu'en autre. Ainsi mon propre est de montrer l'excellente beauté en elle-même, qui n'est ailleurs ni autre que la divine Sapience, qui veut et désire infiniment plus qu'elle ne fait dedans les hommes, à cause des empêchements et de la résistance actuelle qu'ils lui font. Mais en tous ceux qui la révèrent dûment, elle est plus glorieuse qu'on ne saurait le penser. C'est elle qui, avec sa gloire propre, désire remplir de tous ses biens et [216v^o] dons, jusques à regorger, tous ses excellents élus, de tous lesquels et d'elle-même elle les désire infiniment récompenser en la pleine jouissance d'elle-même. Et tant moins ils pensent à cela, tant plus et tant mieux cela sera de sa part. Car chacun d'eux, tels que nous les supposons ici, n'a autre égard qu'à lui consacrer mille vies. Si tant il en devait avoir, tant en détail et par le menu qu'en gros, beaucoup desquels sont tout autres et autrement véritablement à leur amour et ses pratiques qu'ils ne pensent et ne sentent. Les raisons de quoi sont infinies. Car leur état et leurs opérations conformes à leur état sont plutôt hors d'eux qu'en eux ; à raison de quoi ils vivent purement abstraits de tout le sensible, si qu'ils deviennent par succession de temps purs esprits, à qui les corps sont pleinement asservis. C'est là qu'est la

Sapience, ceci étant sa gloire et son repos pour l'entière production de ses divines merveilles.

C'est de quoi on ne sait que penser ni que dire, en l'ineffable et ravissante vue de sa nue beauté, laquelle change et transforme tout en soi de manière ineffable, comme les éternels habitants de cette infiniment éternelle région qui n'est autre qu'elle-même, où tout ce qui est perdu est regorgeant de tous ses biens et de toute sa gloire, à la mesure de son vase amoureux en chacun qu'Amour fait ici en la créature, tant par soi-même que par la créature. C'est ainsi que la Sapience édifie sa maison, et que la créature, faite hôte de la divine Sapience, là loge, au mutuel réciproque plaisir des deux. Si [bien] que la maison et l'hôte d'icelle ne sont qu'une seule et même chose, en l'éternel paradis de la Sapience en terre, ou en qui le jeu d'amour est mutuel et réciproque. Or c'est amour et vertu qui sont ici les vases, ou pour mieux dire, les simples grands ou petits, car qui procède à l'infini à ceci, peut être dit infini en cela même, tant en ce qu'il est que ce qu'il fait. Si bien que ce n'est pas le grand nombre d'œuvres qui fait cette divine fabrique, mais c'est l'infini amour qui ne sait point la détendue de son objet en tous et manière à lui possible. Ce que l'humilité accompagne en pareil degré d'éminence et de force, pour la production de toutes les vertus à leur tour et leur ordre. Tout ce qui n'est que le même fond totalement pénétré des [217r°] innombrables effets des divers avènements de Dieu en l'âme qui, d'une très merveilleuse façon, a toujours de plus en plus et de mieux en mieux accompli son ouvrage. Si [bien] que enfin l'âme, dans le succès de ses pertes plus profondes en Dieu, se trouve plus agie qu'agissante, et plus passive qu'active. Quoiqu'il soit vrai que cette éminente perfection ne soit pas l'œuvre d'un peu de temps, mais de beaucoup.

L'âme donc attachée à quelques propres exercices n'est pas propre, par cela même, de passer entièrement en Dieu, d'autant qu'elle ne se quitte pas assez pour le suivre purement et nûment où il la veut tirer en esprit. Si bien qu'elle est grandement retenue et empêchée de passer entièrement hors d'elle-même. Ainsi n'est-ce pas une petite affaire que de vaquer à Dieu en esprit à bon escient

sans relâche ni réserve. Les raisons de quoi sont infinies, qui sont que la créature doit passer d'elle-même à Dieu, dont elles ont le désir infini, duquel elles ne seraient pas rassasiées autrement, si elles n'étaient pleines de lui en la même plénitude. Ce qui est si merveilleux en la terre que ceux qui l'expérimentent ne peuvent qu'en dire : « C'est ainsi là que la terre est esprit », même au corps humain qui participe aucunement de ses qualités. Mais peut-être n'est-il déjà besoin de nous tant profondément perdre et si loin de nous, puisque nous sommes autant éloignés de l'excellence de tels gens que nous sommes subtilement gisants en nous-mêmes. C'est pourquoi il nous faut rentrer tout de nouveau en cette matière pour la déduire plus largement dedans notre propre région, conformément à la nécessité que nous en avons.

Or les excellents mystiques nous disent ce qui est vrai, à savoir que trois choses conviennent à l'homme mort : on l'ensevelit, on l'inhume et puis on marche dessus jusques au jour du Jugement. On [ne] saurait mieux exprimer l'insensibilité des morts que par semblable chose. Si bien que on verra si nous sommes morts entièrement en la nature, si toutes ces choses se trouvent pleinement et de tout point véritables. Ce qui sera ainsi quand les hommes feront de nous, par le ministère des diables et de la part de Dieu permissivement, tout ce qu'ils voudront sans la moindre réflexion faite dessus nous-mêmes en toutes telles occurrences, et ce tant en l'éternité qu'en temps. Ainsi est-ce aux hommes [217v^o] de bien voir s'ils sont morts ou mourants, d'autant qu'il y a une très grande distance. Il est vrai que ceux qui sont en perpétuelle agonie sont très proches de la mort, en laquelle ils demeurent plus ou moins longtemps sans mourir du tout. Mais je ne pense pas qu'il se trouve beaucoup d'hommes en ce siècle être entièrement morts, en telle sorte qu'ils en puissent avoir le témoignage conformément à l'ordre des corps morts. Car, hélas, aujourd'hui toutes occasions nous font sortir à la vie de notre nature, laquelle nous ne voulons pas supprimer en nous. Si bien que nous voulons toujours sentir, agir, mourir et vivre pour être vus et estimés des hommes quelque chose, et par impatience et superbe. Enfin de si loin que ce soit on trouve dextrement la vie dans l'animale, ou pour la noire malice des hommes, ou par

leur cause et fin malignes. Si bien que l'on peut dire que nous savons tout et ne faisons rien, d'autant que qui laisse quelque chose de son pouvoir à effectuer sur ceci, doit être dit et cru ne rien faire. De vrai, il faut confesser que c'est chose très difficile d'être au continuel exercice des hommes malins beaucoup plus que les diables. La raison de quoi est que l'on les voit dépouillés de toute sorte d'humanité ; mais quiconque est entré en la lice de combat avec connaissance de cause, voit toujours l'infinité de Dieu dedans soi qui le côtoie dehors de soi, et le sent tout ce temps opérer au-dedans de soi-même, une serviette force par laquelle il vit content et joyeux au fond de soi-même au temps de l'exercice qui lui convient soutenir de quelque part qu'il lui vienne, comme un don très spécial qu'il reçoit de la main de Dieu, sans réfléchir sur soi, si ce n'était pour le moment, supposé qu'ils ne soient pas plus parfaits que cela. Mais pourtant qu'on sache que c'est des souverainement parfaits que nous parlons ici, comme tendant à Dieu de toutes leurs forces et activement, d'un amour indéficient et sans cesse, qui ne savent ce qu'ils ne veulent pas, c'est-à-dire réfléchir sur eux.

Mon Dieu, que tout ceci est aisé à dire ! Il est vrai aussi que la gradation en est grande dedans les hommes qui vivent plus ou moins parfaits. Si que fort souvent il se fait que le mouvement est si forcé et de si peu d'estime qu'il n'y a presque rien de la raison en cela, ou rien du tout. Car c'est elle qui est immobile en ces presque derniers efforts, à quoi le genre [218r°] ne contribue que fort peu et de fort loin. Ce qui ne suppose pas moins de perfection en quelque matière que ce soit. Car ne rien ressentir du tout est être joyeusement mort. Et je ne sais s'il se peut entièrement trouver tel, pour ce que notre vie n'est pas radicalement supprimée de nous, ni notre radicale vitalité supprimable, mais tout ce qui est excellent en l'abondante grâce de Dieu, qui par cela est devenu esprit tout à fait est au-dessus de tout cela et grandement éloigné de lui, d'autant que cela est hors qui pour le plus murmure et gronde de fort loin. De quoi l'esprit, mais très absolu de tout l'homme, ne fait que se moquer et se rire.

Or nous parlons ici des extrêmes, même vivement actifs à la destruction vitale de nature. Car tandis que l'homme est en la voie comme guerrier d'amour, il n'en doit ni peut être autrement ; que si quelqu'un me dit que si, je ne lui contredirai pas, mais je croirai à son expérience s'il la disait avoir faite, et je le tiendrai pour un grand et vieil routier et comme un célèbre et signalé capitaine en la guerre d'amour, ou pour mieux, au martyr d'amour. Ainsi ce qui se plaint, ce qui se deuille, ce qui s'afflige en nous, soit de près ou de loin, n'est pas l'homme, mais c'est son serviteur ou sa servante. Si vous aimez mieux, à savoir, la sensualité qui n'est jamais si parfaitement domptée et affaiblie par l'esprit qu'il ne lui reste toujours quelque vie et quelque vigueur pour se plaindre contre son maître. Je dis cela pour consoler les hommes qui se comportent en vrais guerriers, les assurant : néanmoins avec la grâce de Dieu et leur fidélité à le suivre par leurs pénalités et travaux, ils remporteront la victoire de leur puissante sensualité, de laquelle ils feront à leur plaisir comme le maître fait de son serviteur entièrement assujetti à son service. Ce qui se trouve plutôt vrai aux uns et aux autres plus tard selon l'ordre de la Providence divine, qui se plaît fort différemment à voir ses amoureux s'exercer fidèlement et persévèrement chacun en son degré jusques à la fin.

La science des guerriers est que Dieu ne change point ; c'est pourquoi il faut qu'amour et vertu [218v°] en eux soient toujours tendus et indéfiniment vers lui, et tant plus joyeusement et allègrement que les peines et les afflictions sont horribles dehors. Ah ! pauvre homme, vois donc à quoi tu es né, et plus expressément à quoi tu es appelé ! Vois et sache que si tu es tant favorisé de lui que d'être tiré en religion, que ce n'est pas pour t'y rechercher ni pour y vivre au plein de ta nature, mais pour le suivre généreusement et incessamment d'une roideur et tendue active indéficiente, à quoi tu prennes tout ton plaisir à la vive imitation des saints, et que telle vie soit tout ton repos et ta félicité en terre : à quoi manquant de si loin que ce soit, tu en ressentiras le dommage par le moyen de tes ennemis domestiques qui se soulèveront contre toi de près ou de loin, peu ou beaucoup. Il n'importe, tu te verras et te sentiras aucunement contrarié d'eux, et partant moins maître

de toi que la raison le requiert. Si tu es fidèle, tu expérimenteras combien l'exercice est nécessaire. Que si tu n'es fidèle, tu seras la proie de tes ennemis. Enfin si tu vis par-dessus la raison, tout cet ordre de propre circonférence demeurera dessous toi, rendant ta vue de plus en plus fixement active et arrêtée à regarder Dieu, ou si tu veux notre Sauveur Dieu et homme, en qui par succession de temps, sans presque s'en apercevoir, tu te verras et sentiras avoir traversé la région créée, et la tienne propre. Si [bien] que te voyant en la région divine avec les bienheureux esprits, tu n'auras qu'à très subtilement garder de la vaine et subtile connaissance de toi-même, je dis de ta fine et spiritualisée nature.

Ainsi voit-on que nous parlons souvent en hommes et souvent en anges. Nous parlons en homme pour animer et renforcer à la guerre d'amour les hommes pour être plus ou moins affaiblis par la violence de l'exercice à qui nous disons, qu'amour ne recule jamais et ne dit jamais : « C'est assez. » C'est lui qui rougit, entendant le terme de difficulté, car, chose très certaine, où il est, il opère toujours chose grande, et sitôt qu'il refuse d'opérer, il est vaincu et n'est plus. Ce que nous disons d'amour, nous le disons quant et quant de tout ce qui le doit accompagner éternellement. Nous parlons en anges, d'autant que les très saints guerriers d'amour qui ont toute science par expériences infuses et acquises à leur entier dépens, qui pour cela et en cela ont consommé [219r^o] chair et sang, et les moelles de leurs corps et de leurs âmes, tels guerriers, si excellents saints sont-ils, connus ou inconnus, sont plutôt en l'ordre des brûlants séraphins qu'en d'autres ordres angéliques à eux inférieurs.

Enfin nos exercices et nos voies ne désignent qu'abandon, perte, renonciation, résignation éternelle d'esprit et de sens, mort sans consolation ni rafraîchissement, tant selon l'esprit, selon le sens que selon le corps ; si [bien] que nous nous croyions et sentions comme réprouvés de Dieu et comme inconnus de lui, ni plus ni moins que ce qu'il n'a jamais conçu, sans pour cela nous détendre d'un seul point d'esprit et de cœur à son éternelle suite.

Jésus-Christ, notre cher Époux, a ainsi vécu pour nous éternellement, éternellement dis-je, en temps accommodé à l'éternité.

Chose si merveilleuse que c'est de quoi ravir éternellement en admiration le ciel et la terre qui admirent en leur éternel ravissement ses spectacles éternels ! Eh bien ! où prendre la circonférence à tout ceci, à qui est-elle nécessaire, et qui la désire en cette infiniment abyssale vue ? À quoi tant, je vous prie, chercher les raisons de notre devoir d'amour infini si nous le pouvions ? Nenni, la circonférence soit pour les faibles et languides, et pour les enfants qui ne savent que c'est que de rien. C'est pour cela que sont écrits tant de si gros et grands livres, plus pleins d'art, de doctrine et de théorique que d'esprit. Je sais bien néanmoins qu'il faut tenir ordre en ce négoce, mais s'il était purement en l'ordre des excellents mystiques, les hommes s'achemineraient bien plus promptement et excellemment et en fort peu de temps. Que s'il est raisonnable que ceux qui ne sont pas propres pour ceci demeurent en la basse-cour du palais, bien soit-il, il n'y a remède. Tous les grands et gros livres donc ne sont pour autre chose que pour introduire en cette basse-cour, ce qui n'est pas pourtant inutile, mais bon, à qui ne peut passer outre est assez encore généreux de se voir là introduit, si qu'il aura de quoi vivre content plus que dix mille mondes s'il les avait. D'autant que Dieu se montre là à eux plus ou moins souvent. Néanmoins la pure théorie des mystiques n'est pas propre pour ceci, d'autant qu'elle est digérée par pure science et connaissance dans l'ordre des effets de la sapience, mais qui est de pure pratique en eux doit être pris pour animer les hommes, et pour les acheminer à ceci.

[219v°] Il y a donc longtemps que j'ai dit qu'Amour ne consiste pas aux révélations, aux ravissements d'entendement, aux visions ni aux excellentes notions intellectuelles ni aux secrets d'esprit selon qu'on le voit en certains excellents saints, mais parfaitement et entièrement en tout ce que nous avons ici spécifié et du tout autrement en cela même. Néanmoins, si faut-il vivre joyeux et allègre selon qu'il appartient aux véritables amoureux de le faire. La raison de quoi est infinie en Dieu, qui est sien et tout son bien, mais ce n'est qu'en ordre et effet de seconde vue. Attendu que son plaisir en son infini Amour est que Dieu soit ce qu'il est, qu'il ait ce qu'il a, et qu'il se bienheure présentement soi-même en sa présente éternité, qui n'est autre que lui-même ; c'est cela

qui réjouit les anges en la gloire et les hommes en la voie, en quelque condition prospère ou adverse qui se puisse rencontrer. C'est ainsi que le bonheur de Dieu et la félicité de Dieu dans les hommes en leur félicité en la terre, et que le paradis de Dieu, est dans ces hommes-là. Toutefois, comme l'homme est composé de plusieurs parties en soi-même, il se peut faire qu'il puisse pleurer en demeurant joyeux au-dedans. Mais encore ne voit-on point de sujet de raisonnablement pleurer à ces hommes-là, d'autant que quiconque appète la croix et la douleur d'ardent amour, la honte, la calomnie, l'opprobre et tout mépris, l'illusion, la confusion, les maladies, les pertes, les dommages, la pauvreté et toute autre chose semblable, comme nous l'avons dit, il a ce qu'il désirait ardemment. Et partant il a sujet de se réjouir, si en effet les maux et oppressions ne le violentent pas trop en la sensualité. Ainsi peuvent-ils pleurer et se réjouir en leur homme supérieur, qui est la raison, ce qui même est souvent inconnu, d'autant que tout l'homme semble être occupé de la tristesse ; et quand cela serait, je dis qu'il ne dût être aucunement joyeux au-dedans, à cause de la cuisante et profonde tribulation qui l'agite, c'est tout un. Sa profonde résignation d'esprit et de sens tient en quelque façon le sujet de sa joie. Si donc pleurer de tristesse et douleur et se réjouir est chose rare, c'est assez qu'il puisse être comme on l'a vu et le voit encore aux excellents saints et saintes, qui vivent d'une horrible manière aux présents et éternels exercices de Notre Seigneur. Au reste, c'est la résignation contente et joyeuse en cela même qui est ici nécessaire et suffisante. C'est ainsi que la vie des hommes est laborieuse [220r^o] et joyeuse, heureuse et malheureuse. Et il est vrai que tant moins l'homme aura de soulagement, de joie et de repos, tant plus excellemment et de plus près il imitera notre Sauveur. Au reste, on peut dire qu'entre les saints il y a des gens pour souffrir quant au corps, et d'autres qui sont la faiblesse même. À quoi Dieu a très expressément égard, et ne peut nier que ceux qui en la très profonde force du Très Saint Esprit accompagnant celle de leurs corps ne soit un très excellent don de Dieu en eux et que cette sorte de sainteté et des saints ne soit grandement rare et précieuse aux yeux de Dieu. Car Amour les dominant très fortement en leur souffrance, ils sont de tant

plus merveilleux en cela même, à cause que leurs corps et leurs esprits sont aux exercices de sainteté. C'est pourquoi la félicité et la gloire de tels saints leur est doublement avantageuse, tant en l'essence qu'en l'accident.

Or en toute cette déduction il semble que je me sois fourvoyé de mon chemin d'humilité et des autres vertus, mais nenni, car l'humilité accompagnant ici Amour, elle négocie l'excellence des serviteurs de Dieu avec lui comme étant sa compagne inséparable en cette négociation. Quelqu'un donc, pour être tellement devenu amour qu'il ne sait plus [ce] que c'est qu'humilité ni autre vertu en sa pratique comme telle. Je dis encore qu'on peut ignorer Amour à force de l'avoir surpassé en Dieu d'une manière du tout ineffable. Et de vrai, tout aussitôt qu'il n'y a plus rien de la créature en elle, elle est dès lors le vif instrument de Dieu sans réflexion [pour] opérer incessamment et éternellement son bon plaisir. Je rentre donc au rien, tant de toutes choses que de moi, pour, sans amour, sans humilité et autre vertu, être pacifiquement et éternellement agi de Dieu, d'autant qu'Amour et vertu sont dehors de moi, ou pour mieux dire, ils ne sont point quant à moi, pour ce que où je suis et où je vis : il n'y a ni différence ni distinction. Mais pourtant si nous faut-il ici donner de garde de nous faire voir trop subtils et trop perdus pour ceci, attendu qu'il ne s'agit pas de la réduction des hommes jusques à là. Hélas, à grande peine les hommes passent-ils la région sensible, à cause de quoi ils sont incapables de notions perdues convenables à la vie des purs esprits en la pure région. Ce que chacun a à faire en son degré doit être de se rendre véritable irrépréhensiblement.

Ou comme il se fait que par l'excellente habitude de la foi savoureuse, nous voyons tout au travers de son voile et nous croyons tout très parfaitement, de quoi nous n'exprimons rien, d'autant que nous sommes totalement refus [220v°] en cela même, non comme rien de Dieu, mais comme au tout total d'icelui — je dis de Dieu exprimé ni exprimable, mais en la totale Déité infiniment infinie —, c'est, dis-je, là que nous vivons sans vivre, que nous agissons sans agir, et ainsi du reste, comme je l'ai dit en mes propres exercices, et du tout autrement. L'humilité donc, dedans

les hommes qui la chérissent, ne doit jamais manquer à son effet en chacun d'eux. Que si nous la trouvons en notre cher Sauveur, il lui plaît bien nous en faire part par son amoureuse communication. Elle est là en son centre objectif, d'où Sa Majesté nous la veut infondre excellemment : ne la voyons donc jamais ailleurs que là, ne l'exerçons donc jamais hors de là, attendu qu'en cette nôtre vue objective très ravissante, Amour infini l'animerà, si quelqu'un ne sera qu'un partout des deux. Que si cela n'est sitôt acquis de quelqu'un, encore qu'il fasse son mieux au désir infini de Dieu, qu'il ait patience pour l'effet de la même humilité, et il sera toujours en exercice par cela même d'humilité, laquelle plus il servira, tant plus cela même lui plaira ; je dis ce qu'il n'aura pas et ce qu'il ne sera pas. Au reste, le beau, le bon, le saint, le parfait et l'excellent ne conviennent nullement au mourant et au mort, mais au vivant de pure nature. Or ce que les mourants ont à faire, c'est de vivre comme n'y ayant que Dieu et eux, en la manière que je leur ai prescrite et de tout mieux encore. Ce faisant, ils se trouveront plutôt morts qu'ils ne pensent pour donner pleine et éternelle gloire à Dieu, comme lui-même et par soi-même sans eux.

Or ceux qui ne sont guère avancés vivent dedans la sphère de ratiocination et même de fort loin, de laquelle ils se servent pour s'animer et pour s'approcher de Dieu le mieux qu'ils peuvent, d'autant que c'est descendre et monter, monter et descendre, descendre, dis-je, au profond sentiment de corruption, et monter à Dieu par diverses ascensions de la forte raison vivement animée. Ainsi ces personnes s'élèvent comme elles peuvent à Dieu par le sensible raisonnable, tandis que leur industrie est en vigueur, laquelle acquiert par cela même force, vigueur, lumière et saveur d'esprit. Si bien que l'âme facilement est active par ce moyen abondant et second, est souvent plutôt vue voler en Dieu que courir à lui, ce qui rend cet état merveilleux en l'active fidélité de ses sujets, qui sont partie agents et partie patients en cela même. Quand ils acceptent un affront, ils le recouvrent de tout eux totalement, d'autant qu'ils ne réfléchissent pas par la moindre détendue de leur objet. Sur quoi on ne dit point que le sujet doive être insensible, ce qui ne se trouve que fort tard, mais on dit qu'en la force de son appétit divin,

qui le violente et le grève [221r^o] pour faire impression en lui et l'abaisser à soi, que tout cela, dis-je, demeure dehors sans entrer de si loin que ce soit en ces hommes-là.

Mais je me doute bien que plusieurs de nos meilleurs enfants sont fort éloignés d'ici. C'est tout un, il suffit d'y tendre de toute son activité indéficiente, et comme cela est en toutes ces personnes-là œuvre de Dieu, il les donne pleinement pour les recevoir glorieusement, afin de les couronner heureusement. C'est pourquoi rien n'est de petit en cet ordre-là. Or quiconque est vu arrêté au chemin se doit animer à la poursuite de son même chemin par l'essentielle ratiocination de ceci, si que qui ne peut se perdre doit agir sensiblement, voire en faveur des sens, pourvu que cela ait ordre spécial à Dieu, qui n'étant et n'ayant rien de nos concepts, est tout ce qu'il est en soi, par soi et pour soi. Il faut donc que la mortification de notre part soit en éternelle vigueur, et même que nous donnions ordre que ce qui semble mort en nous ne repullule point. Tel est notre vie et notre exercice en la voie. Si [bien] que c'est toujours à refaire en nous jusques à notre dissolution totale, ce qui arguë³⁸⁴ nature humaine de grande pauvreté et faiblesse, ce qui se fait et se passe ainsi de peur qu'elle ne s'enfle en elle-même par présomption et complaisance : chose si contraire au rien et à l'humilité que cela même les sape en leur racine. Or ce qui est bien muni contre le danger est très fort, attendu qu'il a de bonnes armes défensives pour le garantir de ce mal contagieux ; mais celui qui est errant et vagabond, ne sachant que faire ni à quoi s'employer, est misérable, se trouvant toujours avec tant et tant d'ennemis domestiques qu'il n'a pas seulement le cœur de les affronter pour leur faire tête. Pour quoi il est délaissé de Dieu comme vaincu, lâche et pusillanime, comme ne sachant faire cas de la vraie vie ni du vrai bonheur en soi-même, qui n'est autre ni ailleurs que Dieu en soi-même. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici tant, d'autant que nous montrons le souverainement parfait pour y tendre, et quant et quant nous ne laissons pas d'y fournir les moyens qui sont en l'ordre du moins au plus et puis

384. *arguë* : accuse

du plus au tout. C'est pourquoi, mon ami, tandis qu'il y aura un grain du raisonnable ou réfléchi de la part de l'homme sensuel, vous n'êtes pas parfait, non pas du plus ou moins loin.

Ô Dieu, les grandes suppositions que nous faisons ici ! Mais que les grandes régions que nous vous faisons voir ici ne vous épouvantent pas si vous ne les pouvez passer. Le peu, le beaucoup, le grand et le tout sont présents à Dieu [221v^o] qui a bien vu et su la mesure que vous en deviez avoir à sa gloire, et pour votre mieux. L'usurpation que ses serviteurs font de ses dons pour eux lui déplait fort ; si bien que c'est ce qui lui ferme la main et le rend comme chiche. Mais cela même se fait à dessein de nous rendre moins coupables devant Sa divine Majesté. Ainsi est-il vrai ce que dit Notre Seigneur : *Il faut que le grain de froment choie en terre, et puis qu'il meure, qui, encore qu'il soit tombé, s'il ne meure, demeure sans fruit ; mais s'il meurt, perdant sa première forme, il se revêt d'une nouvelle par un effet merveilleux, en laquelle il rapporte beaucoup de fruit*³⁸⁵, paraissant en herbe premièrement, et puis en fleurs, et puis en épis chargés de grain ; il est tout de même de l'âme fidèle qui fait tout et rencontre en soi et pour soi en l'ordre de sa fidèle procédure. Mais pour ce que je ne suis pas stylé à la recherche mystique de l'Écriture Sainte, c'est pourquoi je passe point outre en cette réduction ni en cette déduction ; sur quoi je dis en passant qu'encore que cela appartienne au don d'entendement, si est-ce qu'on peut avoir cette intelligence fort lumineusement, et néanmoins on ne passera point la région du sens dans le sensible. Ce qui remplit de dévotion assez lumineuse le sujet qui a reçu ce don, lequel ne sait rien de meilleur que ce qu'il savoure et qu'il goûte — selon quoi on les voit copieusement écrire de grands livres —, ce qui est autant sensible, quoique effet de la Sapience en eux-mêmes, que ce qui est esprit est vu et perdu à tout cela hors de soi et du créé en Dieu. Je dis cela pour désabuser les simples et les ignorants, qui pourraient penser que ce flux de mystique intelligence faisant dévotion sensible fût la fin et la perfection de l'esprit, ce qui est sans doute fort propre pour

385. Jn 12, 24.

être dû. Mais l'esprit comme esprit est infiniment autre et ailleurs dans les divers flux de la même Sapience et par-dessus tout cela.

Or j'ai écrit un fort ample traité de l'humilité dont on pourra prendre ce qui se verra ici manquer, conformément à la nécessité qu'on en aura : il est fort largement étendu et essentiellement aussi, si [bien] qu'il est très haut. J'ai encore dit ici ce que j'en ai pu dire. Et néanmoins il reste toujours plus de cette matière qu'on en a dite, tant dedans son essence qu'en ses effets, même en ses diverses déductions. Les auteurs en parlent mieux que moi du tout mieux et plus plausiblement. Mon style n'est pas semblable au leur : on s'en pourra servir en cela même si on le juge à propos. Mais pourtant quiconque me goûtera, même [222r°] en cet exercice, sera très avancé. Et quiconque s'en voudra servir imposera sur ses épaules un très lourd fardeau et se réduira à une rude tâche, mais s'il ne peut tendre à tout, qu'il en fasse bonnement ce qu'il pourra, et Dieu se contentera. L'exercice pourtant n'est pas inaccessible de soi-même et en soi à quiconque a bonne volonté de suivre Dieu. J'ai laissé sur cette matière tous les livres sans en rien prendre. Et même le traité que j'en ai écrit ailleurs. Que si toutes choses se trouvent diverses en esprit et manière d'écrire, ceci le sera aussi conformément à mon style ordinaire. Pour conclusion, je dirai qu'il ne répugne pas de pouvoir arriver au plus éminent de l'Amour très parfait par le pur exercice de l'amoureuse humilité, selon que je l'ai fait voir ici et là.

Chapitre 8

Des vertus filles d'humilité

[chap. 10, 19]

Il est de nécessité qu'où est la parfaite et profonde humilité, d'elle naissent toutes les vertus pour l'accomplissement de tout leur sujet, attendu que si l'humilité voulait posséder toute seule son sujet pour l'orner, elle le rendrait et ferait voir tout nu, c'est-à-dire couvert de ses vieux haillons, et comme cela ne peut ni ne doit être en état et ordre de bonne vérité, c'est pour-

quoi l'humilité, comme compagne inséparable d'Amour à notre concept et à notre nécessité, abhorre infiniment ce désordre. Si [bien] qu'Amour et humilité fécondent excellemment les esprits de leurs excellents et saints enfants par leur merveilleuse propagation de chacun de leurs véritables sujets. Or la mère a tous les esprits de toutes ses filles, ou comme tout est esprit, rien ne se doit voir, appréhender ni trouver ailleurs. Et les enfants ont une telle connexion et rapport avec leur père et leur mère en cet endroit que tout l'extérieur [222v°] à quoi ils doivent et peuvent sortir pour, en la vue objective de Dieu, lui donner infinie gloire, est infiniment moins qu'eux-mêmes. Ainsi les enfants parfaitement crus et nourris au fond de leurs sujets précèdent là-dedans tout ce qui sont d'eux pour la manifestation, ni plus ni moins qu'il est nécessaire que toute cause précède ses effets. Que si la cause est manquée en elle-même et non excellemment infuse ou acquise, leurs effets seront vus tels en leur manifestation.

Tout ceci est fort bien dit et fort à propos de l'humilité et de ses filles, qui sont quant est d'elle tout son contentement et sa gloire, et par conséquent son ornement précieux. Ainsi voit-on bien que je dis que toutes les vertus qu'elle nous produit et nous met au jour nécessairement sont ses chers enfants conçus en habitude d'esprit du même esprit en ses puissances supérieures, les effets de quoi s'étendent aux puissances inférieures, et puis dehors à la manifestation visible et extérieure. Ainsi est-ce une conséquence infaillible que si la mère est où elle est, ses enfants soient aussi pour son suprême ornement ; lesquels, je dis, Amour et humilité, comme divins couples pour telle génération spirituelle qui reçoivent en cela même en notre Objet final leur suprême accomplissement par-dessus toute appréhension. À quoi si le père et la mère sont vus défectueux, croyez-moi que le sujet est plus manqué et plus pauvre qu'on ne saurait dire. Que si tout être appète sa perfection tant qu'il peut, cet être ici très excellent appète la sienne très ardemment qu'aucun autre. Ce qu'étant parfaitement soi-même en excellence d'habitude infuse et acquise, produit aussi dehors son concept intellectuel, montrant à tout que le père et la mère et les enfants ont tous être divin en la cause amoureuse et éternelle production de toute cause tant

naturelle que surnaturelle. De sorte que si le père et la mère en cet endroit font voir l'excellence de leurs enfants comme par effets divins, les enfants aussi réciproquement font voir l'excellence de leur père et mère, en suréminence d'être divin participé en chacun de leurs sujets.

Or, mes chers frères, mes amis, nous ne vous déduisons point cet ordre à plaisir ni par spéculation, mais pour ce que nous le voyons et sentons être ainsi et opérer tant dedans que dehors. Nous vous parlons ainsi en l'aspect de cet ordre, pour vous faire abhorrer la circonférence, et aussi pour, goûtant dehors, vous faire demeurer en votre fond, pour son véritable et son éternel culte, ou pour mieux dire, pour l'habiter en pureté [223r°] et en paix indicible, par le véritable et continuel et indéficient culte de toutes vos puissances. Si bien, mes amis, que vous voyez assez que vous n'êtes pour rien du monde tant nés que pour le dedans, auquel et duquel aussi bien que du dehors, il faut que vous viviez et soyez continuellement, en tous sens et manière, très vif et très odorant holocauste d'Amour à Son infinie Majesté.

Or, supposé tout cet ordre, on voit que la première fille d'amoureuse humilité est l'obéissance. Or la région de cette fille dedans les hommes est plus grande qu'on ne pense, lesquels hommes sont autant loin d'elle qu'ils sont naturellement amoureux d'eux-mêmes. C'est pourquoi sans prendre notre déduction au plus loin de la circonférence que nous laissons toute telle qu'elle est dedans les hommes communs, nous demandons par admiration que c'est d'entre les hommes qui obéit selon l'ordre de parfaite obéissance et l'ordre de toutes ces circonstances, laquelle Notre Seigneur a toujours accomplie comme le merveilleux effet de son Amour infini, de quoi la nôtre est autant éloignée que la distance de lui à nous est grande en toutes fins et manières qui est d'une infiniment infinie distance. Si vous êtes véritables saints enfants, vous savez par expérience ce que je dis. Car vous obéissez amoureusement, uniquement, promptement, joyeusement, simplement, fortement, constamment et indéficientement. Qui est-ce, dites-moi, des hommes qui veut obéir selon tout ceci? À parler communément et même des meilleurs que le commun, il n'y a

sans doute personne. Car si quelqu'un semble obéir même selon tout ceci, le temps l'aura incontinent vaincu et recru. Ô Dieu infini, le temps d'obéir parfaitement n'est plus, il est écoulé avec la vie des anciens moines anachorètes, et même de nos premiers Pères : personne ne se trouve presque plus qui désire procéder éternellement à cette excellente vertu digne d'infini honneur et gloire en chacun de ses sujets, dont ils doivent éternellement être récompensés. Quant est de ceux qui obéissent ainsi, ils sont autant merveilleux que rares, mais tout cela même que nous concevons n'est pas merveilleux, d'autant que ce qu'il est parfait l'est toujours et partout, sans qu'il fasse distinction de ses œuvres, opérant tant qu'il leur est possible en l'amour et la vue de leur très cher Objet. Sur quoi j'estime que mes sentiments ne plairont guère aux communs religieux, qui n'obéissent que le moins et le plus tard qu'ils peuvent, ne font que couler le temps en religion, en laquelle ils font beaucoup plus d'action qu'ils ne voudraient, ce qui les rend et leur cause un martyre sans fruit. Tels gens, quand il leur faut obéir, le font comme [223v°] les galériens, n'obéissant qu'à l'œuvre pour ne perdre leur réputation, lesquels n'obéiraient point s'ils ne voient y être contraints par force, par fouets et par prisons. Fort souvent il se fait que les supérieurs de tels gens leurs obéissent plutôt que non pas les inférieurs de telle farine ne leur obéissent. Ce sont ceux qui pour l'ordinaire contraignent les supérieurs à leur commander ce qu'ils veulent, qui n'est autre que ce qui leur plaît. Cela soit dit de tels gens en passant, vous trouverez le reste ailleurs.

Or il y en a de beaucoup meilleurs que ceux qui obéissent assez excellemment, obéissant non à l'œuvre purement, mais à l'intention du supérieur, ce qu'ils font selon ce qu'ils croient leurs supérieurs entendre, vouloir et désirer expressément. Cette obéissance est assez excellente. Mais si leur obéissance est de trop de durée, ils se feront voir recrues et vaincus comme les autres, d'autant qu'ils se bornent et limitent en semblables exercices eux-mêmes, et aussi qu'ils n'ont pas davantage de fonds que cela. Ah, que de ratiocination et que de circonférence on voit sortir d'eux lorsqu'il est question d'une bonne affaire !

D'autres se trouvent, meilleurs que ceux-ci, obéir par affection, de qui le corps serait aussi prompt à l'œuvre que les esprits sont actifs et prompts à désirer et vouloir. Ces hommes-là obéissent en union de volonté, d'intention, et d'œuvre et de manière selon toutes les circonstances que requiert cette noble vertu pour être faite en souveraine perfection. Telle est l'obédience des excellents contemplatifs, non seulement qui vivent en la sainte religion, que l'obédience et le reste des vœux lient à Dieu, pour vivre sous la discipline de la régularité religieuse, mais encore de tous ceux et celles qui soumis à Dieu entièrement, et à un bon directeur auquel ils obéissent excellentement incessamment en toutes petites et grandes choses. C'est ce qui, tant ici que là, imite fidèlement et de plus près la vie de notre béni Sauveur, soit en la vie active, soit en la vie contemplative. L'obédience d'une de ces personnes ici en religion, et même au monde, est plus agréable à Dieu qu'on ne saurait penser. Et ce qui nous est ici œuvre d'holocauste est là pour ceux-là œuvre d'excellent sacrifice. C'est pourtant selon ce dernier degré que les bons supérieurs et bons pères maîtres enseignent l'obédience à la jeunesse, quoique peut-être ils ne leur spécifient pas le fond de ce degré ni sa hauteur par dedans, mais par œuvre purement. C'est ainsi qu'on les exerce tout leur noviciat à vive pointe d'exercice, afin de les rendre souples et faciles aux dures et laborieuses obédiences. [224r°]

Mais il faut bien voir en ce fait que l'appétit par dedans soit exercé afin que l'obédience soit telle par dedans qu'elle est par dehors, savoir : volontaire, prompte, forte, humble et patiente ; autrement, si elles n'étaient que dehors à l'œuvre et que le dedans demeurât immortifié, ce ne serait presque rien qu'une continue peine de peu de fruit. Et c'est pourquoi il se trouve des religions où on ne sait que c'est que d'obédience en quelque bon degré, pour ce que tout l'esprit de ces religions-là ne consiste qu'à chanter au chœur et en un monde de cérémonies extérieures, où l'intérieur demeure en friche beaucoup pirement pour certaine circonstance qu'il n'eût été en chacun d'eux dedans le monde. Or

ce sont tels moines qui, par leur habit, leur large cuculle³⁸⁶, leur grande couronne, et sous cela par leur apparente réforme, tous semblables moines sont, pour leur universelle immortification, le nid et la demeure des diables, de qui le Très Saint Esprit ne peut approcher à cause de leur totale corruption, qui est pour le moins, selon tout, pensée d'esprit : telles gens se disent avec tout cela réformés, mais je ne fais point ici état de remuer davantage cette ordure que leur habit d'étoffe plus ou moins exquise couvre au monde, et cependant qu'ils se déchirent en leurs cloîtres, comme chiens irrités, les uns les autres.

Voilà comme sont et comme vivent certaines réformes hypocritement, à la tromperie des séculiers, si que ce n'est, tant aux supérieurs qu'aux inférieurs de ces gens-là, que désordre, confusion, aveuglement selon toute corruption. Ce sont gens à qui toutes sortes de péchés mortels ne sont rien, si [bien] qu'ils sont les uns entre les autres vrais outils et instruments des diables pour se précipiter les uns les autres en enfer. Voilà que c'est que d'ignorer son âme et son excellence, voire avec toute la science de saint Augustin. Telles réformes sont borgnes, comme on dit, plâtrées d'un peu de discipline, le dedans de quoi n'est que très vil fumier. Cet aspect est très épouvantable à nos enfants, qui en cette vue ne peuvent assez chérir l'excellence de notre esprit, ce qui les anime de plus en plus à la fidèle pratique de tout ce qu'il requiert d'eux. Comme c'est pour l'obéissance que tout religieux se doit incessamment à Dieu, c'est pitié d'en voir la plupart qui, au lieu de lui donner par cela incessamment leur personne, se dérobent eux-mêmes à lui pour vivre follement, vainement, sensuellement, politiquement, charnellement, bestialement et diaboliquement ; [224v°] que si la honte et la force les contraint, ils donnent pour lors du plâtre à Dieu, qui est leur œuvre faite sans aucun esprit ni appétit de Dieu.

Or ceux qui ont fait les grossières et bestiales références de telles personnes les ont merveilleusement bien trouvées, et fort naïvement montrées en leurs écrits. Ce que je pensais faire ici,

386. *cuculle* : capuchon de moine

n'eût été que je ne veux pas souiller mes écrits de si orde³⁸⁷ et si abominable fumier découvert par autrui, j'en ai moi-même assez découvert en son propre lieu, pour leur mortelle et éternelle horreur, tandis qu'ils vivront de telle vie. C'est bien à eux de prendre garde à eux. Quant est de nos enfants, ils se donnent incessamment à Dieu selon leur total, par-dessus la règle infiniment, en leur continuelle solitude d'esprit et de corps, autant qu'il leur est possible, ce qu'ils font en l'ordre et commandement de la règle. Et leur ardent et continuel amour les unit très étroitement et profondément à Dieu, le feu duquel est toujours vivement et ardemment allumé en chacun d'eux nuit et jour en cet exercice selon le total ; si [bien] que l'obédience les gouverne à son plaisir qu'ils rendent incessamment à Sa Majesté en souveraine perfection d'esprit. Ainsi le principal point de notre règle est que nous vivions entièrement reclus et solitaires, non plus dans les déserts puisque nous n'y sommes plus, mais dedans les villes dedans nos celles³⁸⁸. C'est à quoi les bons et saints supérieurs ont très expressément égard. Jusques ici c'est assez parlé de l'obédience.

Au reste, ceux qui ne se plaisent au mépris et aux moqueries que les séculiers leur font en mendiant ne sont pas parfaits, et lesquels sont encore bien loin de tout ceci. À quoi ils doivent soigneusement prendre garde, d'autant que cela les arguë d'infidélité et de faiblesse, et par conséquent de grande imperfection, qui est une³⁸⁹ indice que les vertus, surtout l'humilité, ne sont guère avant enracinées en eux. L'humilité et l'obédience animée de vive force, plutôt double que simple, pour tout souffrir, produit par nécessité la patience. Or pour parler de cette vertu succinctement, c'est par elle que l'âme se possède elle-même, ou en elle, ou en Dieu, mais l'homme qui ne se possède que pour soi ne vaut rien. Les raisons de quoi sont infinies, qui sont qu'il a fait sa fin de lui-même, en quoi, quand il serait cent fois le jour ravi hors de ses sens, en l'absence du Très Saint Esprit, tel homme serait aussi méchant que le diable.

387. *orde* : qui excite le dégoût

388. *celles* : cellules

389. *Sic*.

[225r^o] Or patience est une vertu effective de l'esprit, que la force divine produit en lui, ou pour agir s'il est de besoin, et infiniment mieux encore pour souffrir de grandes adversités, en quoi l'esprit est joyeux, bien que l'homme selon la sensualité gémissent et se plaigne humblement en la longue violence de ces maux. Mais la patience qui se laisse vaincre par la durée montre que le fond dont elle procède est encore imparfait plus ou moins, pour ce que l'obéissance, l'humilité et la force ne font pas leur devoir. Car en quelque condition que nous soyons, nous ne faisons qu'attendre l'effet de la détermination de Dieu en nous, laquelle nous devons mettre à chef joyeusement quand elle nous sera signifiée, à quelque prix du nôtre que ce soit.

Quant est de ceux qui sont totalement incultes et sans ornement de vertus au-dedans, ce n'est que murmure, que plainte, qu'accusations contre ceux qui leur font tort, ce n'est qu'animosité en sa continuelle défense. Sur quoi il faut savoir qu'il y en a qui sont assez faciles à souffrir les grandes douleurs du corps, à cause de la plus ou moins grande et forte complexion naturelle. Mais si les commodités nécessaires leur manquent à point nommé, on les voit incontinent sortir comme bêtes folles à toute sorte de mauvaises expressions, remuant ciel et terre pour recouvrer ce qui leur manque. Si qu'on en voit même qui se prennent aux médecins et chirurgiens au fait de leur traitement ; ces gens sont si soigneux de leur santé qu'à force de la conserver idolâtrément, ils craignent tout petit rencontre de ce qu'ils s'imaginent leur devoir nuire. Lesquels ne rencontrant pas toujours à leurs souhaits, d'autant qu'il est impossible, ils deviennent inquiets et sans repos et imaginativement malades, auxquels les médecins n'ayant que dire, ils sont contraints de dire aux supérieurs qu'ils sont malades par opinion. Ce qui peut être si vif et si fort en eux que de les rendre malades en effet. Ainsi on en voit qui pour cette occasion ont aussi souvent quelque livre de médecine en main qu'aucun autre, des remèdes et de l'ordre desquels on les voit fort souvent et fort longtemps parler, jusques à dire, certains d'entre eux, qu'il serait à propos qu'il y eût abondance de médecins en religion. Chose qui serait à la vérité la prompte sape et l'entière ruine de toute la religion. Ce qui serait même au traitement uni-

versel qu'ils feraient des humeurs de chacun [225v^o] pour tenir tout le monde en santé, à la ruine entière de la vie monastique et de la discipline régulière quant et quant. Qu'ils fassent ce que leur dit saint Bernard tout expressément, qui leur darde les plus sanglants dards qui se puissent penser, comme aux plus sensuels de la terre, ce que je ne veux pas leur dire ici. Au reste, le meilleur moyen pour conserver sa santé est d'être sobre, mortifié et tempéré partout, autant que faire se peut, je dis tant au boire qu'au manger. Si bien que, comme j'ai dit, ces gens-là ne veulent point de maux portatifs, et comme ils en sont plus ou moins chargés comme étant un faire le faut et par force, c'est cela qu'ils s'efforcent de secouer d'eux tant qu'ils peuvent ; et comme ils voient ne rien avancer pour cela, cela les gêne plus et tourmente plus en esprit qu'on ne saurait dire, ne pensant jour et nuit à autre chose ; on peut penser quelle misère est celle-là et d'où ces défauts-là procèdent. C'est de quoi j'ai amplement écrit ailleurs. Or on ne laisse pas de voir d'assez bon religieux procéder ainsi, qui est chose très déplorable. Ainsi est-ce chose fort merveilleuse de voir tous ces religieux-là tant acharnés à leur vie que même ils n'en voudraient pas sentir le moindre mal-être.

Si c'est de quoi pleurer aux séculiers s'ils le savaient, que devons-nous sentir là-dessus, nous autres qui voyons un si grand nombre de serviteurs de Dieu avoir la triste et amère pérégrination si douce et si chère ? Au reste, la patience arrête son sujet et le rend stable en ses souffrances, en telle sorte qu'il se possède en paix là-dedans. Or comme j'ai dit, comme le siège de toutes les vertus est l'esprit, elles ont toutes aussi leur principal exercice et ordre dedans, c'est-à-dire dans leur fond, par lequel tout est élevé et recueilli en quelque simple unité ; si que tant plus que quelqu'un est parfait, tant mieux et tant plus cela est. Quant est de la patience persuadée à quelqu'un, ce n'est pas grand-chose, encore qu'on la voie en ses effets par dehors. Tout donc ici opère en sa manière possible. Je dis toutes les vertus ensemble, les unes de plus près, et les autres de plus loin. Ainsi tout concourant en l'homme à la gloire de Dieu et à son bien propre, tout se fait fort bien et fort sûrement au plaisir de Dieu dedans les parfaits. Quant est des autres leurs contraires, c'est à eux de donner tout à Dieu

en l'Ordre de leur mieux, ou de rougir éternellement [226r°] de honte de se voir sciemment et de propos délibéré larron de tout le leur, si malheureusement dérobé par eux à Sa Majesté.

Or la forte et humble patience engendre en l'âme la bénignité, qui n'est autre qu'une facile condescendance, gracieuse et agréable entre les hommes, qui est une respectueuse et douce honnêteté. Les contraires de ceux-ci sont revêches en leur abord et de difficile entretien, qui pour ce qu'ils sont impatients et sans l'ornement des vertus morales, ils sont inquiets, turbulents et n'ont point de grâce en leur conversation, s'ils ne sont doués de bon naturel, et par cela même assez enclins aux faciles vertus, comme à la compassion envers les autres, à la civilité, à la modestie, choses toutes insérées en la bonne nature. Or il faut qu'il ne se trouve aucune répugnance à tout ceci dans les parfaits. Spécialement au respect des choses difficiles, et qu'ils soient tellement esprit qu'ils soient surnaturellement faciles à tout bien ; car tandis qu'ils trouveront de la difficulté en eux de quelque part que ce soit, ils font cela comme un plus ou moins grand qu'il leur faut abattre. Si bien qu'il faut qu'ils se trouvent vêtus des sept dons du Saint-Esprit d'une excellente manière. Ce qui soit vu sortir son effet en eux visiblement entre les hommes en bon ordre, quant et tant qu'il en sera de besoin, cachant ce qu'ils doivent cacher, à savoir leur plus servette connaissance, paraissant comme des clairs flambeaux ardemment allumés pour l'édification de tout le monde. On les voit prompts et diligents au bien commun, et surtout à se surmonter eux-mêmes autant de fois qu'ils se trouveront : cela est ainsi ; encore font-ils tout le bien qu'ils peuvent à tout le monde en bon ordre d'esprit et d'œuvre sans rien tirer à eux-mêmes de ce degré. Forts de quoi ils sont entièrement abstraits, si bien qu'ils ne reçoivent jamais d'empêchements de cette part-là. Ils abhorrent la négligence aux moindres choses comme la mort. Ils sont les plus pauvres d'affection qui soient en la terre. C'est pourquoi en leurs plus grandes désolations, ils se trouvent fort bien et se croient trop avoir, d'autant que le Très Saint Esprit qui regorge d'eux par le dehors fait un assemblage de toutes vertus et de tout bien en chacun d'eux par ineffable conséquence, en telle sorte pourtant qu'il faut qu'ils fassent voir cela en temps et

lieu au-dehors en bon ordre. Que si ceci n'est pas si tôt acquis à suffire pour la sortie, [226v^o] il se faut contenter quand bien on en aurait moins, et puis Dieu n'exige pas même chose de tous : quant est de nous, notre esprit ni notre devoir ne sont pas de sortir plus ni autrement que de raison, comme nous l'avons toujours montré.

Ces personnes ici sont toujours pleines de vraie joie, d'autant que leur cœur et leur chair s'espuissent³⁹⁰ en Dieu vivant. Enfin le Saint-Esprit est si jaloux de son habitation en chacun d'eux, qu'il ne permet pas la moindre paille résider en leurs cœurs, que s'il y en arrive, il les consomme incontinent en son feu amoureux. Si bien qu'ils sont pleins partout d'une merveilleuse vigilance sur tout ce qu'ils doivent au bien d'autrui, et d'une subtile circonspection sur eux. C'est la sobriété d'esprit, aussi bien que celle du corps qui leur convient, qui fait qu'ils ne recherchent ni ne désirent sentir les choses qui les surpassent, et qui même leur pourraient bien être licites. C'est elle qui tient toutes leurs puissances en leur ordre, pour ne sortir et rien appéter hors de raison ni autrement qu'il faut. Si que ces personnes-là écoutent volontiers, spécialement ce qui est bon et saint, de quoi elles ne désirent guère parler. Toute curiosité est haïe d'eux comme la mort, tant sur les sentiments de l'esprit que dessus ceux des mœurs et du corps aussi. Or les contraires de ces personnes sont plus ou moins touchées de vice d'esprit, pour ce qu'elles sont mal affectées au-dedans, volontaires et actives à se chercher au-dedans les dons de Dieu dont elles font leur curée, avec propriété d'elles-mêmes ; si [bien] qu'on les voit à cette occasion appéter cela et les posséder en gourmandise et friandise d'esprit. Or c'est le contraire de toute perfection. Telles gens ne sont autres que gibier d'amour-propre, en eux il n'y a que fausseté et mensonge, selon tout désordre d'esprit ; si bien qu'il n'est de besoin d'en parler davantage et montrer autrement, non plus que gens totalement inaptes à la vie de l'esprit.

390. *s'espuissent*: s'appuient

Or si nous avons dit qu'il faut être spirituel par nécessité, c'est bien assez être spirituel que de s'attacher à Dieu et le suivre selon la vertu, je dis à notre Sauveur. Car c'est un assez bon genre de vie d'esprit, que de vivre selon elle et autour d'elle. Or ce que nous avons entendu dire, comme nous avons dit qu'il faut être spirituel par nécessité, c'est-à-dire homme d'oraison, dont la pratique soit dans les éternelles vertus. [227r°] Or quoiqu'il soit vrai que la vie de l'esprit comme telle soit très pure et très abstraite de cela, néanmoins le commun sera assez spirituel et assez bon s'il se résout d'imiter purement notre Sauveur en ses vertus. Quoiqu'il soit vrai que nous ayons montré le moins et le plus parfait, le bon et le meilleur, selon quoi quelqu'un ne vivant point, on peut dire qu'il ne vaut rien. C'est ce qui nous a fait produire si librement notre maxime. Car je vous prie, qui avons-nous à suivre sinon Jésus-Christ crucifié en l'effort de son amour infini ? Car qui n'est vertueux selon notre prototype, mais pour quelque autre motif que ce soit, n'est pas bon. Que si tous les hommes appelés au service de Dieu doivent être résolus de suivre Sa Majesté, à quelque prix du leur que ce soit, que serait de ce que vit à moindre motif ? Que si quelqu'un ne se souciait pas de vivre en cet ordre de telle importance pour lui, c'est un tel homme que nous disons librement qu'il ne vaut rien, d'autant qu'en se détournant de Dieu, qui est la vraie vie, on peut dire qu'il ne vit pas, mais qu'il meurt, d'autant que vivant à sa nature, il meurt quant à la grâce, je dis quant à la grâce d'amour perfectif, ainsi un tel homme est vu vivre pour rien.

Or quand nous disons qu'il ne faut s'occuper autour des vertus, c'est-à-dire principalement nous faisons voir que s'exercer ainsi est incomparablement moins que de s'exercer selon Amour, d'autant que comme nous avons toujours dit, Amour les contient toutes éminemment, desquelles il est comme l'âme qui les anime ; et puis nous parlons ainsi pour les vrais intérieurs qui ont les touches et le goût et la pénétration des profonds et solides exercices intérieurs. Si bien que tout est bon à qui ne sait ni ne connaît mieux. Il faut donc que chacun ordonne ses voies selon ceci, et qu'il se résolve de se rendre intérieur continuellement à son mieux, s'exerçant selon ceci, sur ce qu'il trouvera plus à son

goût, ou en quelque autre manière que ce soit, ou des livres ou de mes écrits. Mais qu'il avise bien de ne se faire ni rendre propriétaire d'aucun exercice d'esprit quand Dieu le tirera ailleurs et autrement. Et encore qu'il doive grandement chérir la solitude, si se doit-il bien garder de s'en rendre propriétaire, pour ce que nous devons suivre Dieu, non pas nous-mêmes. C'est pourquoi il faut laisser Dieu pour Dieu, spécialement quand on voit fort expressément ce que Dieu veut de nous. Ainsi faut-il se montrer [227v^o] amoureux de la solitude autant que faire se peut. Et quand elle est si douce et savoureuse à quelqu'un au plaisir singulier de Dieu, un tel homme sacrifie toujours sa solitude, je dis même sa celle, en l'amoureuse solitude tant de son esprit que son corps. C'est de quoi j'ai amplement écrit en mon exercice des esprits et ailleurs. Ainsi n'est-ce pas petit bien à un supérieur de voir un vrai solitaire de parfaite oraison et contemplation chérir et sanctifier sa solitude extérieure par sa vie divinement exercée et pratiquée par continuelle occupation intérieure de tout soi en Dieu. Quant est de la solitude des études, dont les doctes si fort passionnés³⁹¹, je ne la loue ni ne la repousse, mais ce n'est pas celle-là qui nous est commandée par notre Règle. J'en ai parlé ailleurs en son propre lieu. Et c'est à ceux qui se ravissent d'être pour l'extrême plaisir que les sciences leur donnent de ne s'en pas rendre propriétaires, mais vouloir et faire que Dieu soit leur fin en cet extrême plaisir-là; si qu'ils le fassent recouler en lui en les possédant, et qu'ils distribuent leurs sciences et talents dehors sans faste ni superbe, tant à la gloire de Dieu qu'à l'édification du prochain.

Or il est vrai néanmoins que le miel de la divine sapience est infiniment meilleur que le miel de la science acquise. Les raisons en sont infinies en Dieu qui les verse par soi-même, et en la nature, laquelle se trouve par son industrie avec grande peine et labeur. Il est donc important infiniment que le solitaire se rende véritable par sa fidélité, afin que Dieu le puisse de plus en plus élever par-dessus soi, en telle sorte qu'il soit tellement perdu de soi qu'il ne sache plus où il est ni où il réside, car alors il sera passé

391. *Sic*, il manque un verbe à la proposition.

en Dieu plus ou moins excellemment, ce qui sera plus parfaitement et plus excellemment que moins il connaîtra et saura où il est, sinon par la vérité de sa simple et nue foi ; si [bien] qu'il transcendera toutes choses d'un très nu regard, qui le remplira d'admirable théorie éminemment par-dessus tout discours, suivant incessamment de manière ineffable, simple, nue et essentielle la rapide beauté de son infini Objet. Là, il ne verra qu'abîmes, qu'il se verra et se sentira pénétrer de plus en plus d'une façon merveilleuse, plutôt en l'effort de son esprit nu et surélevé que par l'activité du sens, [228r^o] contemplant là, d'une façon sublime de plus en plus et de mieux en mieux, l'éminente divinité, tant selon la nature que selon les Personnes, ce qui est le même paradis en la terre, et de tout l'homme ravi d'une admirable activité en tout le paradis, à la manière des hommes éminemment déifiés ; lesquels, jaçoit³⁹² qu'ils n'aient pas entièrement supprimé leurs actes, si est-ce que l'action divine élève la leur d'une merveilleuse et éminente manière. Si est-ce qu'ils habitent déjà par cela même l'entrée de la région mystique, de laquelle ils perçoivent abondamment et heureusement les très délicieux fruits. Ce qui est si haut, si pénétrant, si perdu et si merveilleux, dont la seule recordation³⁹³ est si plaisante qu'on ne sait qu'en dire. C'est ainsi que quiconque se soumet totalement à Dieu comme son instrument inutile, Dieu, dis-je, fait ses plus hautes et plus inconnues merveilles en chacune de telles personnes. Si que les unes sont heureuses en l'abondante perception d'un très éminent état, où elles se voient et expérimentent ineffables en l'aspect et science comme en l'impression d'infinies servettes vérités que Sa Majesté leur verse très abondamment par son amoureuse communication. Mais comme cela n'est pas l'œuvre d'un jour, comme on dit, c'est aussi à quoi les excellentes amantes ne pensent point ; et néanmoins elles se trouvent là arrivées en l'infinie bonté et amour de Dieu qui se plaît infiniment à les si plantureusement déifier de lui, les remplissant de lui si abondamment que tout est mort aux opérations naturelles et vit de sa divinité au tout d'elle-même.

392. *jaçoit que* : quoique, bien que

393. *recordation* : souvenir

Or d'autres personnes se trouvent avoir surpassé tout ceci, qui sont élevées et constituées en état de félicité beaucoup plus perdu et plus éminemment que celui-ci, où elles sont agies si loin d'elles-mêmes qu'il leur semble ne rien percevoir de sensible ni qui convienne à la créature, rien de quoi en cette leur jouissance ne tombe sous le sens pour pouvoir être suffisamment exprimée. Et néanmoins il y a bien encore une autre région à traverser, que la créature qui, ayant assez de forces pour cela, en est capable, traverse fort différemment, laquelle [228v^o] elle habite comme au lieu de sa félicité. C'est la même divinité non plus en la créature purement, mais autour d'elle-même, où tout est réduit en l'immensité de son feu infini, ce qui a ordre et dégradation de plusieurs états, avant que la créature soit totalement consommée là-dedans. Tel est le jeu d'amour réciproque de Dieu et de sa créature.

Mais d'autant que peu de personnes savent ce que nous disons, il ne nous faut point perdre davantage en ces abîmes. Or il n'importe pas tant en ceci où on soit, que d'être fidèle à Sa divine Majesté, chacun selon son degré; car cela étant, tout se fera bien et assurément à la plus haute gloire de Dieu et au bien de la créature, laquelle, soit qu'il lui faille vivre ou qu'il lui faille mourir, ou en abondance d'amour sensible ou en abondante douleur qui lui semble supprimer la vie, elle sera, tant en l'un qu'en l'autre de ces contraires, toujours et sans cesse adhérente à Dieu, au plaisir duquel elle se donnera très amoureusement tant en éternité qu'en temps, comme nous l'avons déjà dit. Oh, que la créature est heureuse au total de Dieu, quand elle est tellement passée et transfuse en son essence infinie que rien d'elle ne se trouve plus en elle, tout étant si plein de Dieu que ce n'est plus que lui-même!

Quant est de ce qui se trouvera s'occuper autour des vertus en la manière que nous avons ici exprimée, Dieu en cela même acceptera son holocauste amoureux à très grand plaisir, supposé qu'il ne puisse parvenir à l'Amour à cause de son indigence. Son exercitation difficile et laborieuse plus ou moins ne sera pas dépourvue d'amour suffisant pour cela. C'est de quoi nous avons déjà amplement parlé. En telle sorte, dis-je, qu'il faut que chacun

se perde incessamment en la meilleure et plus essentielle manière qu'il lui sera possible.

Or en tout cet ordre et jeu d'Amour de plus et de moins, il faut que chacun se donne de garde très soigneusement de soi-même, afin que ce qui ne vit plus grossièrement en lui pour le tuer, ne vive plus finement et subtilement pour le surprendre, le détourner et l'éloigner de tant de Dieu que de soi-même. C'est pourquoi je veux ici montrer, le mieux qu'il [229r^o] me sera possible, les mouvements de la nature et les mouvements de la grâce.

Mais il faut tâcher de faire ce discernement en la nature spiritualisée, qui pour cela est cause et fin à se chercher. Partant, nous ne parlons point de la nature réfléchie sur elle-même, sur son bien, sur les dons de Dieu et en Dieu même, après quoi rien n'est à désirer, nature étant vivement encline à sa propre excellence : tant plus sa connaissance est grande et noble, tant plus c'est ce qu'elle tire à soi, et comme si ce qu'on connaît est capable d'être aimé, c'est à parler du plus excellent bien dedans les dons de Dieu, ce qu'elle aime en la connaissance de sa science et en la saveur de son goût en elle et pour elle-même, et non en son infini Objet qui est infiniment autre en soi-même que tout ce qu'il puisse donner. Et ce qui est merveilleux en ceci, c'est que tant plus l'avancement est grand en quelqu'un, tant plus ce désordre de tout malheur est à craindre, d'autant que la nature étant engluée d'elle-même dans les dons de Dieu, les ordonne et les détermine à soi de manière à soi inconnue, ce qui peut être si subtil qu'à peine aucun s'en peut-il apercevoir, ce qui est sujet aux serviteurs de Dieu de s'humilier, s'anéantir éternellement en l'aspect de leur méchanceté d'esprit. Car, dites-moi, que me servira-t-il de me voir grossièrement et me chercher en cela même, si tant subtil en esprit je ne me vois moi-même et me cherche au préjudice du plaisir de Dieu, par un sentiment et un appétit trompeur ? Cela ne se peut assez déplorer pour à quoi remédier. Il ne faut rien désirer de spécieux dans le beau, le meilleur, l'excellent, le haut, le saint, tout cela appartenant à la curiosité et partant au gibier de nature.

Or en se perdant véritablement sans s'attacher qu'à Dieu seul, et non à aucun de ses dons tel qu'il soit, on se perdra de plus en plus en Dieu, en horreur continuelle de soi-même ; si bien que tout appétit et attache de ceci de cela, de plus de moins, de pénitence, de sainteté, tout cela comme j'ai dit, affecte la [229v°] nature d'elle-même, c'est-à-dire de satisfaire à elle-même et non pas à Dieu, comme il semble. Or rien n'est à désirer de tout ceci de la créature, d'autant qu'il n'y a rien en tout cela qui, lui étant donné de Dieu gratuitement pour le ravoir à l'instant en son reflux, ne soit excellent don de Dieu. Dont la créature est infiniment éloignée à cause de ses démérites, mais à cause qu'elle n'est rien, ne vaut rien et n'a rien d'elle-même, et encore qu'elle souille et corrompt les dons de Dieu par la subtile glu de son amour-propre, qui est plus subtil en elle que sa vue pour sa très déliée recherche. Si bien que tout ce que quelqu'un désire avidement et inquiètement, de si loin que ce soit, tout cela est appétit de nature en la vie et les appétits très subtils de sa propre excellence. Ce que la nature même par sa méchanceté couvre à elle-même de la vraie gloire de Dieu, et du [de la] nonchalance d'elle-même. Ô Dieu, qui pourra éviter les lacs d'une telle et si vicieuse malice, aussi subtile en elle-même qu'est subtil le très pur esprit en soi ? Qu'est l'homme qui est [étant]³⁹⁴ comme en la commune charité de Dieu, se cherche le plus grossièrement et le plus sensuellement du monde, par la puissance irascible sur les torts, injures et dommages qui lui sont faits, pour de quoi se venger en assurance et à couvert autant ignorant que malin selon ceci. Il se sert de la gloire de Dieu même pour venger ses passions jusques au bout. Ainsi le mal que leur propre conscience leur dénie, ils le font vouloir et désirer à Dieu. Ce que nature pratiquant au long et au large de son appétit diabolique, elle se sert jusques au bout au fait de sa propre vengeance. C'est ainsi que l'iniquité e[s]t vengeuse et maudite, dont semblables hommes bandent aveuglément leur propre malice. Mais j'ai assez amplement parlé de tout ce fait ailleurs, néanmoins à peine en ai-je rien dit au respect de ce qui en est. C'est pourtant de quoi on me verra avoir dit choses

394. Transcription très fautive que nous tentons de corriger...

grandes çà et là, ainsi les maximes que nous avons ici spécifiées sont infaillibles sur ceci.

Je sais bien que quiconque est en l'état des révélations fréquentes, je sais bien, dis-je, qu'il a sujet d'être attentif à ce [230r°] que Dieu lui rende, supposé que les personnes soient véritables et les révélations aussi, à quoi rien ne répugne, ni l'Écriture Sainte, ni les docteurs, ni les conciles, ni les Pères. La raison de quoi est que Dieu a prévu se servir de telles personnes en cette voie, état et ordre pour manifester sa divine volonté aux créatures, et aussi à elles-mêmes pour sa gloire et pour leur bien. Mais, croyez-moi, où cela se trouve même être ainsi de tout point, ce n'est pas le meilleur, et que la pauvre créature a sujet d'être en continuelle transe sur la raisonnable et extrême peur qu'elle a d'être trompée là-dessus du diable, qui se sait aussi subtilement transformer en ange de lumière qu'il est caut[eleux] en sa malice pour tout contrefaire et tout décevoir. Or il ne faut pas que nos cerveaux creux s'imaginent cet ordre et état qu'il ne leur convient jamais. Pour infinies causes et raisons qui sont [que] la sphère de telle personne n'excède point son propre et particulier salut. Ce qui n'est pas des personnes dont nous parlons ici : attendu que Dieu négocie leur salut et celui de plusieurs autres par leur entremise et ministère.

Mais en nous en qui il ne s'agit nullement de tout ceci, nous ne devons rien recevoir de plaisant à la nature sous quelque prétexte que ce soit, ni même lui déplaisant par mortification, sans avoir au préalable bien reconnu et bien épuré notre intention et notre affection, qui ne doit être qu'une seule chose, ce qui nous doit être très déiforme, d'autant qu'encore là-dessus peut-on être trompé dans le subtilement malin appétit de nature à se chercher sur telle chose, ce qui l'inquiète et l'empêche de parler à Dieu activement. Néanmoins s'il faut accepter quelque chose, il faut toujours que ce soit ce qui nous est plus contraire, et le tout doit être vu et fait avec une profonde discrétion. Ainsi n'est-ce pas bien fait d'appréhender les grandes afflictions, voyant comme on les souffrirait si elles étaient arrivées : cela procède d'un très grand désordre en l'excèsif amour de soi-même. Enfin, il ne faut pas

prévenir ainsi par une vaine crainte les tourments mêmes soufferts pour l'honneur de Dieu : chose du tout désordonnée et inutile, ce qui [230v^o] atterre³⁹⁵ totalement l'âme, en telle sorte qu'elle ne puisse s'élever à Dieu purement et librement. De sorte qu'il est assez temps de penser aux affections quand elles sont venues, les prenant gaillardement de la main de Dieu pour le temps qu'il lui plaira. Cette terrestre réflexion ne convient qu'aux commençants et qui sont tout sensuels et amoureux d'eux-mêmes. Cet empêchement est le pire de tous les autres, et qui ne laisse pas d'en détenir plusieurs de l'amour désordonné d'eux-mêmes.

Or les mouvements de la grâce et de la nature sont de même sorte. Mais le seul motif final les accepte pour Dieu et en Dieu, ou pour soi et en soi. Si bien que comme nature veut vivre des créatures, la grâce par contrariété d'appétit meurt à icelle. Nature appète le beau, l'excellent, le saint et le parfait et d'apparoir grande chose à tout le monde. La grâce abhorre tout cela, appétant les contraires de tout cela, à savoir la dépression, le mépris, être inconnu, et toutes telles contrariétés qui font mourir nature à sa vie de propre satisfaction. Ainsi la grâce se nourrit de confusions éternelles, s'il est de besoin ; nature cherche son soulas partout *per fas nefas*³⁹⁶, comme on dit. La grâce n'en veut point adhérant nûment à Dieu son soulas et son tout. Nature aime les créatures pour son plaisir, et la grâce refuse de les aimer pour aimer entièrement et parfaitement Dieu seul. Ainsi tout ce que nature veut pour soi, la grâce l'a en horreur par appétit contraire. Ainsi est la vie et la mort par opposition d'appétit à faire entre la nature et la grâce.

Quant est du beau, du bon et du rare, nature les veut avoir toute seule, même entre les choses saintes et spirituelles. Mais la grâce où elle est, préférant les autres à soi, aime mieux toute telle chose pour les autres que pour soi-même, d'autant qu'elle croit que chacun est meilleur devant Dieu qu'elle. Mais en ce qui touche la concupiscible dedans les excellents dons de Dieu, c'est

395. *atterre* : renverse à terre

396. *per fas [et] nefas* : par tous les moyens possibles

à cela que s'attache finement nature, tirant cela à soi, où c'est là même qu'elle fait pour le moins indirectement. Sur quoi il y a des natures plus faibles et plus sensuelles à se chercher en cela que d'autres qui sont de plus fortes trempes, lesquelles reçoivent cela fort indifféremment, [231r^o] demeurant très contentes de les avoir ou non, sur quoi elles ne réfléchissent pas, laissant à Dieu négocier ses dons en elles et par elles, donnant ordre d'avancer chemin selon leur état et degré. Quant est des instincts des diables, ils provoquent toujours leurs sujets à présomption, et ceux qui s'humilient par eux le font toujours hypocritement, afin d'être exaltés des hommes et réputés saints. Enfin les instincts de nature et de grâce sont aussi contraires en mouvement et appétits que nous l'avons fait voir jusques ici, excepté aux objets purement spirituels, où nature ressemble si naïvement à la grâce, ou pour mieux dire, à l'esprit, que celui-là est lumineux infiniment qui les discerne et les reconnaît parfaitement à leur abord. Ainsi selon tout ce que nous avons dit, faut-il grandement craindre cette tromperie aux pratiques des aspirations et instincts.

Quant est du dehors, le meilleur est d'opérer toujours d'une manière conformément à notre pouvoir et devoir, selon l'ordre de toutes les vertus à nous occurrentes pour notre propre édification et celle des prochains, soit que nous vivions dans la maison ou dehors par nécessité, et ne faut pas aller chercher des œuvres à faire au-dehors de nous si on nous emploie à quelque chose. Ainsi est-ce assez d'être toujours prêt à ce qu'on voudra de nous. Mais les oisifs et fainéants d'esprit ne cherchent que besogne, rôdant partout au même désordre de leurs abondantes inventions, comme gens qui ne sauraient soutenir la solitude ni d'esprit ni de corps, en laquelle ils sont en enfer tout vivants. Or parlant des communs hommes vides totalement de la divine sagesse, ce n'est que fange et boue que leur instinct ; et s'ils se trouvent honnêtes et vertueux dans les dons de nature, ils ne sont que conformes à la raison selon l'honnête moral. Le contraire desquels ne vit qu'animal selon toute sorte de désordre, tant en l'esprit qu'au corps. Or on verra toujours quelles sont les habitudes de qui que ce soit, aux soudains mouvements qui les surprendront, ou par le moyen des hommes, ou par soi-même.

C'est cela que les sages voient tant et tant de changements fréquents en la façon des hommes, qu'on ne le saurait suffisamment dire, mais nous ne nous arrêtons pas tant ici dans cette circonférence [231v^o] infinie, qu'en l'ordre, la vue et la recherche que nous faisons des parfaits, qui étant morts entièrement à eux-mêmes, sont hors des effets et de l'ordre de cette maxime ; attendu que supérieurs d'eux-mêmes qui sont toujours également partout, ils sont fixement et stablement arrêtés à eux-mêmes ou par-dessus eux-mêmes en Dieu, ni plus ni moins qu'une eau très pure en laquelle on se peut clairement mirer ; mais c'est à eux de donner ordre que cela se trouve ainsi en eux. Or d'autant que, comme nous avons dit, nature spiritualisée en la possession et jouissance du souverain Bien peut avoir très grande ressemblance en ses instincts à ceux de la grâce, il faut savoir qu'il se faut représenter d'autres pareils instincts inventés de nous-mêmes, qui soient de même matière et sujet que ceux-ci, lesquels soient totalement conformes au plaisir de nature. Et si telles représentations entrent plaisamment à leur abord, le premier instinct aura été de nature, et partant à rejeter.

Or ce qui est très assuré en ceci est la profonde humilité dedans le vrai humble ; si [bien] qu'il est impossible que celui qui n'appète rien pour soi et qui croit que personne ne lui saurait faire tort ne pourra jamais être trompé de la nature ni du diable, d'autant que Dieu l'environne de toutes parts puissamment et fortement comme sa propre chose. Or il est tout manifeste que le diable n'a que faire autour du vrai humble, qui, comme nous avons dit, est plus vil à ses yeux que la boue et la fange. Si bien que le spirituel qui vit abstrait de toutes choses et de soi, où il est mort et perdu en Dieu, n'appréhende point ceci, d'autant qu'il est pleinement assujetti à Dieu en l'éternité et le temps. Mais pour ce que le mourir, et par conséquent la parfaite abstraction de toutes choses, est l'œuvre d'un siècle aux hommes, c'est pourquoy y ayant autant de degrés de vie chez ceux qui vivent pour eux-mêmes en la crainte de se perdre — les uns selon l'esprit en voie d'amour nu, les autres selon raison, les autres selon le sensuel, les autres selon le moral —, c'est pourquoi la circonférence de tout ceci leur doit être déduite le plus largement en toutes

sortes de mauvais effets qu'on le puisse faire. C'est tout cela aussi à quoi les mystiques se sont bien employés et moi aussi tant que j'ai pu [232r^o] tant pour moi que pour les autres.

Mais à parler ici plus subtilement que le commun, il est vrai que, tandis que les hommes vivent, ou pour mieux dire, que les sens animaux vivent aux hommes combattus de l'esprit par l'action de Dieu en eux, leur intellect leur produit innombrables figures et images apparemment spirituelles dedans les meilleurs prétextes du monde. Ce qu'ignorant ces personnes-là, elles s'engluent de telles images, qui ne sont qu'effets de leur imagination spiritualisée. Sur quoi elles s'emploient à tout excuser et recevoir, afin de faire tout cela, à quoi tant plus elles s'arrêtent, tant plus ses représentations naturelles lui [leur] sont sensuellement et faussement données. C'est ainsi que la nature se cherche subtilement dedans les grands esprits qui sont de vive nature et de vive imagination, lesquels faisant état d'être dévots et même recolligés³⁹⁷, ils sont toujours agités d'eux-mêmes, tout ce qu'ils prennent et reçoivent comme vraie dévotion et inspiration divine ce qui n'est qu'effet de plus ou moins bonne nature, qui même agite ces gens-là par ses fausses et douces lumières en dormant. Si [bien] qu'ils prennent et croient toute telle chose être de grandes grâces de Dieu en eux, ce qui n'est autre en eux qu'agitation de leur imagination et de leur fantaisie accoutumée à telles représentations. Voilà comme les hommes séduits d'eux-mêmes font un faux fondement dessus l'apparence qui les déçoit en leur ignorance.

Tout ceci donc est dehors, et tout ce qui procède sur ceci de dehors n'est que nature qui se délecte d'elle-même selon les diverses humeurs et inclinations dont elle est affectée, laquelle est toujours à la recherche de tout son bien en sa propre satisfaction, à laquelle on ne saurait faire le contraire. Ainsi est-ce la vérité, qu'on ne saurait tirer ces gens-là au mépris de semblables impressions en eux-mêmes, pour lesquelles soutenir on les voit remuer ciel et terre, sans autre science ni connaissance pour l'ordinaire que de leur seule superbe. Au reste, on peut dire que

397. *recolligés*: recueillis

qui ne sait les voies de nature par expérience, tant en sa faveur que contre elle, ne sait ce que nous disons, et ne sait rien au fait des esprits, d'autant qu'il n'est pas perdu dans la région des vrais esprits qui tous sont morts à tous sentiments, non tant pour ne les ressentir [232v°] plus ou moins qu'à les renvoyer en Dieu d'où ils viennent à même instant sans en faire autre cas pour eux. Si bien que aucun n'est point dit mystique vraiment, qui ne soit très bien expérimenté en cette science des voies de nature, tant en soi qu'en d'autrui. Et tant plus quelqu'un recherche cette science par l'abondance de ses effets, tant plus il s'en éloigne, d'autant que tout ce que Dieu a accoutumé d'infondre en ceci avec le temps et les expériences, et quelquefois à l'extraordinaire, tout d'un coup toutes telles choses, dis-je, ne s'apprennent point par le dehors, attendu que ce sont habitudes infuses, dont les actes se font plus ou moins fréquemment au-dedans pour leur accroissement jusques à leur entière perfection, qui est pourtant plus ou moins d'excellence.

Quant est de ceux qui rôdent dehors autour des choses extérieures, suivant ce que nous avons dit ci-devant, leur perfection n'est que là. Si pour la perfection de cela, on les voit incessamment en action pleins de formalités et de cérémonies, et même en chose de néant, si bien que qui n'est point affecté et actif comme eux, plein de formalités et de cérémonies, est tenu pour rien auprès d'eux. Or toute telle vie est la plus contraire du monde à la vie intérieure, d'autant que tout cela n'est que s'enfuir de l'intérieur. Je dis de la collection³⁹⁸ intérieure comme de vive course. Enfin c'est le dehors et le dedans, c'est le vrai et le faux sous quelque apparence. Si [bien] que tous ne sont autres que recherche affectée en afféterie. Et le mal est que, comme j'ai dit, par semblable complaisance d'eux-mêmes, ils se ferment pour jamais la porte de leur intérieur, duquel ils ne sauront jamais rien de parfaite science tandis qu'ils feront gloire du dehors. Selon donc ce que nous avons dit, tant plus les hommes s'accroissent l'abondance de ses effets pour les apprendre et les savoir afin de

398. *collection* : recueillement

les éviter, tant plus ils s'éloignent d'eux-mêmes et de pouvoir apprendre eux-mêmes par voie de pur Esprit selon vraie simplicité lumineuse, par entière et sainte abstraction et récollection.

Or puisque nous nous sommes tant étendus sur ce sujet, faut que nous parlions encore un peu de ceux qui gisent dehors. Sur quoi [233r°] il faut savoir qu'à tout ce à quoi ils mettent la main, ils se cherchent, d'autant que c'est l'effet continuel de leur imagination toute conforme à leurs divers appétits qui les fait incessamment se reposer en leurs inventions, aux œuvres desquelles ils prennent tout leur plaisir et leur repos. Les recherches de quoi sont comme un gros fleuve enfermé en beaucoup moins d'enceinte qu'il ne lui en faut, d'où il sort tant plus rapidement qu'il est violé en son enceinte en l'infinité de ses appétits qui sortent tous autant qu'il est possible à même fin et ordre d'avoir universellement et incessamment tous ses plaisirs. À quoi tels gens n'épargnent rien, non pas même au dépens de qui que ce soit, pour faire rencontrer toutes les choses à leurs fins. Voilà quels sont et ce que font tous les hommes universellement ravis, dominés et toujours entraînés partout de leur propre amour, dont la conjonction et le couple est la même superbe. Ce qui ne produit autre qu'infinis appétits de tout péché et corruption, tant d'esprit que de corps, comme nous l'avons peut-être déjà dit, et tous appétits d'imperfection dans les meilleurs. Que si telles gens se cherchent partout et incessamment, si [bien] que leurs œuvres, beaucoup même desquelles peuvent être sans péché, ne sont qu'ordure et fange en perte inutile de temps qui est passé en cela même.

Que disons-nous du chant dedans les imparfaits, sinon que ceux qui se voient bien chanter se délectent sensuellement et plaisamment en cette action en une grossière afféterie, ce qui se passe ainsi en eux, soit en privé, soit en public, sans qu'ils sachent ce que c'est que cela. Chose la plus indigne du monde, sentie telle des parfaits, que ces sensuelles impressions touchent nécessairement, supposé que les choses chantées soient saintes et à l'église. Et il n'y a sujet et matière si convenable aux hommes communs et grossiers pour les délecter sensuellement d'eux-mêmes que celle-ci, je dis de chanter sensuellement non pas plutôt toujours en la

matière, mais en leur propre délectation et complaisance. Ainsi son industrie à inventer telle chose, soit-elle inculte et naturelle, ou soit-elle accommodée et réduite à l'art, cela, dis-je, la délecte plus d'elle-même et pour elle-même qu'on ne [233v^o] saurait le penser. Tout sujet délectable qui ravit ardemment l'appétit de soi, produit les mêmes effets dedans les hommes sans qu'il en puisse être autrement. Or pour retourner au chant, le signe de leur manifeste complaisance est qu'ils ne veulent point que l'on réduise à l'art ce que l'industrie a inventé. Si bien que ce que l'art chante d'ordre et de mesure selon raison, tout ce qui est inculte pour l'art n'ayant que la voix peut être plus ou moins agréable ce leur semble. C'est, dis-je, cela qu'ils chantent et savent par cœur et pesamment en traînant de voix tremblante et mignarde tant qu'ils peuvent. Ce que les autres n'écoutant pas, ils ont toujours beaucoup plus tôt fait qu'eux à cause de leur juste rondeur en ce fait, si bien qu'ils demeurent les derniers en cette action, ce qui est insupportable des autres. Or quand on voit ces gens grossiers se réserver ainsi, il les faut dispenser jusques à ce qu'ils aient appris à chanter sans afféterie.

Sur quoi faut savoir qu'il faut faire plus de cas du texte sacré qu'on chante, tant à l'église qu'ailleurs, que du plain-chant ou de la musique même qui l'expriment. Et pour ce que la musique n'est qu'un art accommodé pour toucher l'oreille, cela est fort malpropre, mais du tout au contraire pour être savoureusement touché au-dedans du sacré texte ainsi chanté. C'est pourquoi il se faut représenter pour lors en cela même l'excellence des vraies joies de paradis, ce qui n'est ordonné de l'Église à autre effet. Ainsi voit-on que ceux qui lisent à l'église tout droits, avec paix et gravité de voix intelligible, ont un très grand avantage sur ceux qui chantent pour être savoureusement touchés au-dedans sur le sacré texte et sur tout ce qui se dit ainsi en l'office divin. Il est pourtant vrai que le plain-chant bien chanté est saintement ordonné de l'Église pour mieux et plus honorablement en son corps et en son esprit honorer et révéler Dieu, au saint et amoureux culte duquel elle est très attentive tout ce temps-là en cela même. Il ne faut donc pas que le chant nous émeuve davantage que la chose chantée, de quoi saint Augustin se sentant touché,

il disait qu'il confessait pécher haineusement et mal volontiers, et qu'il eût bien voulu pour lors ne point ouïr le chantre. Quant est des parfaits, nous leur avons bien dit ailleurs qu'ils doivent chanter de tout eux discrètement [234r^o] et sans trop d'efforts pour n'excéder les autres. Ainsi en doit-il être de tout ce qu'ils font et qu'ils disent. Or j'ai fait toute cette grande déduction du chant sur ce que je vois que les hommes s'immergent là-dedans, sans qu'il y ait personne qui leur représente, de si loin que ce soit, les grossières et dommageables recherches. Je l'ai pourtant possible dit ailleurs. Au reste il n'y a mouvement, ou pour mieux dire, il n'y a complaisance plus grossière et sensuelle que celle-là. Que s'il faut nécessairement chanter par obédience, ou même de bien-être par récréation, qu'on le fasse pour réjouir Dieu et non soi-même. Et lors la joie qu'on en aura sera le plaisir et la joie de Dieu même en nous. Mais qu'on avise bien de ne se pas saouler de cette action, ce qui ne saurait tourner en cela même qu'au plaisir de nature. Le même faut-il faire de toutes les œuvres délectables, de toutes lesquelles choses qu'on doit ainsi user en notre final objet, avec grande retenue et sobriété.

Or les enfants se cherchent puérilement, lesquels étant nouveaux à recevoir la saveur divine en eux, sortent quasi incessamment les uns entre les autres à leur propre jactance, ou pour s'exalter indirectement, ou pour se montrer entendus en semblables choses sur les autres, ou pour mépriser tacitement les autres, ou pour juger les œuvres des autres, ou pour se zéler sur leurs défauts, les mangeant souvent en eux-mêmes de cris, de paroles, de plaintes là-dessus, ne pensant sinon comme on les pourra réformer. Quant est des hommes, leurs recherches sont autres et en ceci aussi, la corruption desquels leur causant toutes ces impressions. La raison qu'ils dussent avoir dont ils ne se servent pas, est cause qu'ils pestent grandement et fréquemment, affectant indirectement, même directement fort souvent, ce mortel venin, lequel ils répandent dehors par œuvres et paroles et par gestes à la ruine des prochains. Or pour achever cette subtile et cette lourde matière en toute la nature dans les imparfaits et dans les plus parfaits, je dis que les apprentis de l'esprit, pendant qu'ils se verront dans les éléments, doivent souvent [234v^o] renouveler leur intention et direction, et ne rien faire ni laisser à faire qui

ne leur soit commandé, si faire se peut, actuellement ou permis. Finalement ceux qui gisent dehors et qui vaquent à oraison, on les voit lents, pesants, longs outre mesure, ordre et raison en leurs dévotions, en leurs procédures, en leurs sermons, en leurs harangues, et enfin en tout ce qui sort d'eux, d'autant qu'ils ne reposent en toutes telles œuvres directement ou indirectement.

Mais les vrais intérieurs qui ne s'affectent de rien que de Dieu seul n'ont aussi rien de propre dans le sensible et le visible dehors d'eux-mêmes ni en eux-mêmes, [ce] qui est tout dire. Ils demeurent tranquilles et ordonnés en Dieu, qui possède par-dessus tous ses dons de manière ineffable. Si [bien] qu'ils font tout ce qui leur convient faire à l'extérieur purement, saintement, vivement, sans affection sensible. Voilà quelle est la vraie science de l'esprit, de laquelle sont doués les vrais humbles comme vrais morts pour se pouvoir heureusement garantir des écueils et précipices de nature pour eux et pour les autres. J'ai écrit amplement ailleurs de cette matière.

Par tout ceci on voit combien nature depuis le passé est demeurée animale et animalement dominée de ses ennemis qu'elle porte et nourrit au fond d'elle-même, laquelle, quoiqu'elle soit cultivée par le flux effectif du don septiforme du Très Saint Esprit, voire plus ou moins sensiblement. Il se fait néanmoins que ses ennemis, qui sont ses appétits, se rendent plus subtils pour le plaisir de nature que l'homme n'est subtil à répondre de tout soi en pur Amour et pur esprit au plaisir de Dieu. Tout cet aspect dut avoir tant de force dessus les saints hommes, comme de vrai il a, que de les anéantir en l'infinie vue de Dieu et de leur véritable bien, et néanmoins il se fait qu'il se trouve infiniment à redire de notre part en infini manquement : chose qui ne se peut assez déplorer, tout ce qui procède en nous, faute de notre entier anéantissement. Enfin nous serons toujours assez bons et forts, quand on ne nous fera rien, mais quand on insultera contre nous et qu'on voudra courir sur nous comme sus chiens mâtins, ce sera là que nous gronderons et mordrons comme chiens. Ainsi avon-nous le désir et l'esprit à la bourse, et ce semble [235r^o] au cœur et aux œuvres, et nos passions toutes vives qui nous fourniront

plutôt de quoi donner deux ou trois coups pour un, ce que ne faisant par dehors, il se fait par dedans des infidèles immortifiés qui ne sauraient soutenir le désordre en autrui. Or ce qui vit purement esprit est aussi éloigné de là que Dieu est contraire et est éloigné de la créature. Et ainsi voit-on que n'être pas véritable en amour et vertu, c'est ne rien valoir. C'est pourquoi les saints tendent et procèdent à l'infini, tant par dedans que par dehors, comme je leur ai dit ailleurs. Au demeurant, celui qui ne peut soutenir le désordre ne trouve que forgerons et armes forgées de toutes parts, lesquelles il prend en main et s'en offense lui-même autant qu'il veut. Voilà la misérable condition des pauvres hommes, en laquelle le péché les a séduits, duquel, s'ils ne sont les esclaves, au moins le sont-ils des imperfections qui fourmillent dedans et dehors d'eux en matières et sujets innombrables.

Dis-moi donc, lecteur, quelconque tu sois, si en toute cette vive représentation et autres semblables que les mystiques te fournissent pour ta réformation, si, dis-je, tu fais peu d'estime de la réformation et de la connaissance de toi-même : te voyant gisant dans la boue et à la fange de la même corruption, sera-t-il possible que tu te puisses appliquer de toi-même à chose contraire ? Or sus, gisant en toi-même, tu es malheureux, beaucoup pirement que ma déduction ne te l'inculque. Et vivant à Dieu et en Dieu de toutes tes forces et de tout ton appétit, tu es bienheureux en ta misère. Car observant continuellement toi-même en sa présence, nature n'a ni effet ni pouvoir dessus toi, encore même que tu ressentis ses importunités, d'autant que lui faisant bonne et due guerre à la faveur de Dieu et de sa gloire en toi, si tu es faible et infirme en toi-même, tu es d'autant plus fort en Dieu, en qui ta fidèle renonciation d'esprit et de sens te fait mourir et te perd irrécupérablement. Vois donc que ta pauvreté est pour ta richesse, et pour tout dire, que ta misère universelle est pour ta pleine félicité, non en toi pour cette heure, mais en Dieu infini, en l'immensité duquel tu te perds de plus en plus nûment, en l'abîme duquel tu es jouissant de lui en sa continuelle vue et contemplation. Et tant moins tu as de science et sentiment de cela, tant plus et tant mieux. Tu es cette [235v^o] mer même où

ta jouissance et contemplation est ineffable au plus profond de la solitude de ton désert.

Je te parle ainsi afin que la matière lourde, grossière en elle-même, que je t'ai ici fait voir, ne te fasse point perdre cœur au chemin de l'esprit, faisant plus de cas de la grâce de Dieu, laquelle te confortera toujours si tu la révères dignement, et te rendra tout-puissant pour faire toutes choses pour endurer et pour mourir. Sois assuré que si tu révères la Sapience, elle te remplira d'elle et de ses divines générations abondamment, te rendant fort et robuste contre toi-même, de qui tu es plus ou moins blessé par ta faiblesse. Il est vrai que le péché t'a ruiné, t'ayant répandu en tout le rond de l'univers. Mais la grâce t'a guérie de ce mortel mal, t'ayant élevé et recueilli en quelque unité à tout le moins, selon quelqu'une de tes parties, sinon au tout, où tu vois Dieu en pureté de cœur, de manière plus ou moins excellente. Donc il te faut bien garder de te laisser déchoir, faisant en sorte que d'avancer toujours chemin selon toutes les manières de cet exercice, ou autres semblables ou meilleures. Souviens-toi de ce que je t'ai toujours dit, à savoir : d'autant que tu chercheras la circonférence, tu t'éloigneras de ton centre.

C'est pourquoi si d'aventure je ne te dis autre ici, je te donne avis de te rendre essentiel, étroit et concis en ton excitation d'esprit, en telle sorte pourtant que tu ne te sèches pas les puissances, et que par trop grand et fréquent poussement tu ne détruises point ta nature, laquelle, détruite en quelqu'un par ce moyen, n'est plus capable de recevoir l'inaction divine, laquelle elle ne peut soutenir, ce qui est le mal des maux, comme je l'ai dit ailleurs. Agonise donc en Dieu quand il en sera de besoin, et attend la délivrance de tes ennemis de lui seul. Que si pour ta grande langueur tu le sens tarder, que son amour donne force au tien pour te rendre courageux, constant et indéficient en ta résolution. C'est cela que Sa Majesté mérite infiniment de toi et de tout le créé. Pour ton regard, gémis intérieurement sur ce que les élus comme toi sont en si petit nombre employés en ce négoce d'Amour, et que l'enfer est incessamment actif à dévorer toute la terre, par manière de dire. J'ai écrit en plusieurs lieux divers exer-

cices de la [236r°] large et étroite aspiration d'esprit : peut-être mettrai-je ici le dernier, ou bien quelque autre dont je ferai choix.

Abrégé et réduction de tout cet exercice

[chap. 5, 15, 12 à 14]

[236r°] Tout ainsi que le soleil fait diversement ses effets en la terre pour la féconder en toutes choses pour le bien des hommes, voire d'année à autre et fort différemment et diversement, tant à cause de ce qui lui est plus proche que de ce qui lui est plus reculé, ainsi le soleil divin de Justice ne manque point à produire ses divins effets aux hommes, fécondant leur terre de tout bien, aux [uns] plus, aux autres moins, aux uns plus tôt, aux autres plus tard. La possession et jouissance de quoi est si merveilleuse et si plaisante en son expérience qu'on ne le peut suffisamment concevoir pour le dire.

Or c'est en cette vue et ordre que nous pénétrons tous ses effets à notre pouvoir, lesquels nous voyons successivement dans les hommes, non à autre fin que pour les enrichir de toute grâce en ordre et effet de plus et de moins, afin d'élever les hommes à soi pour les rendre amoureux de soi par la manifestation de ses vives splendeurs, la vue et le goût éternel de quoi cause tout bien aux hommes en leur profond ravissement. Si [bien] que par les fréquents effets de ses divins succès, les hommes dépouillent le vieil homme et revêtent le nouveau qui est divin en eux et eux en lui, plus ou moins merveilleusement selon diverse gradation de toute grâce et selon profonde lumière reçue par le merveilleux flux de la divine Sapience, laquelle féconde toutes ces terres de ses abondantes et divines générations. Laquelle pour si divers prodiges et effets en l'exaltation des hommes à divers événements en chacun d'eux, non pourtant [*blanc*] mais extraordinairement, et néanmoins quand il lui plaît de se communiquer si profusément, [236v°] et néanmoins suffisamment en tous, quoique sous ordre d'infinie gradation. Ce qui est cause que les plus avantagées en l'amoureuse communication de cet infini Bien demeurent éprises éperdument de son infini Amour qui les remplit et les ravit tel-

lement de soi et en soi qu'elles lui sont très étroitement unies pour jamais. Ce qui est si plaisant à la créature qui possède ce bien, qu'elle en demeure éternellement de plus en plus étonnée. C'est ainsi que Dieu fait ces merveilles en la pauvre terre entre les mourants pour les vicissitudes fréquentes de ses merveilleux effets. Si [bien] que c'est là qu'Amour s'est mis et s'est fait pour soi-même par l'amour réciproque au sien de la créature toute divine, dont les effets continuels montrent et rendent continuellement la fidélité et le devoir à l'Amour infini qui les absorbe et les engloutit en soi pour ne jamais plus vivre que d'amour et d'aimer³⁹⁹. C'est de là que toutes les dépendances de ceci sortent et là que tout rentre mutuellement et réciproquement, pour la complaisance mutuelle de deux sujets en un. Ce qui circonférence infinie dehors et dedans n'en sait point, et n'en veut point dans le centre objectif de toutes choses en soi-même.

De tout cet aspect si profond et si ravissant, l'âme amoureuse plus ou moins élevée à ceci voit et goûte assez en ses profondes expériences qu'Amour suffit à soi-même. Car Dieu remplissant la créature, elle n'anime plus en elle par appétit, mais en Dieu qui la remplit et la ravit de lui et en lui en vue et expérience de goût du tout ineffables. Si [bien] que, tant aux anges qu'aux hommes, en la plénitude de toute satiété, c'est même feu et même bien, même joie, même plaisir, même tout, même accomplissement, et c'est là que ce qui est plein se comble toujours davantage ; et c'est ici que les sages croissent toujours pour toujours plus aimer que comprendre et connaître, et néanmoins l'un suit conséquemment l'autre. Ainsi voit-on que ce qui est parvenu au centre ne doit pas sortir par appétit, mais éternellement opérer sans distinction de dedans ni dehors au fin fond d'icelui. Tout ce que fait assez voir à qui est ici notre exercice, si [bien] que, par ceci, nous faisons voir où réside l'unique et comme moyen au sujet, et comme moyen en l'objet, qui est, tant en l'un qu'en l'autre, moins et plus, voire en l'un et l'autre, et le tout total dans l'objet.

399. Donatien commence ici son chap. 15.

Or je ne veux pas montrer autrement ce que j'entends dire par tout ceci, attendu que qui a mon intelligence me comprend assez, laquelle est au-dessous [237r°] de moi. C'est pourquoi la créature, tirée à l'extraordinaire souvent et de manière excellente entièrement passée en Dieu jusques à ce degré d'ordre et d'activité amoureuse, me verra assez. Que si la sortie se fait pour être vue, la production non sortie se fait aussi pour être vue de ceux qui brûlent à vives flammes au feu d'Amour. L'expression de quoi est si unique et si une que ce n'est que cela même en fond, en essence et substance. Que si personne de ceux à qui je parle ne me voit en ceci, je ne parle à personne.

Quant est de ceux qui se trouvent supérieurs à ceci, ils me verront assez, et ce que j'ai voulu dire, et pourquoi je ne l'ai pas dit. Mais les mieux duits⁴⁰⁰ et plus perdus à ce jeu me devineront facilement par moi-même en mes écrits, lesquels recevant en cela même, je leur consentirai en me taisant que si je n'ai autrement parlé ici, je l'ai fait pour profonde cause. Quant est de ceux qu'on ne saurait saouler d'écrits, de sentiments en la circonférence de toutes choses, sont autant indisposés pour la capacité de ceci, je dis de tout cet exercice, qu'ils sont attachés à eux-mêmes par cette abondance sensible en la fécondité d'une lumineuse et profonde ratiocination. Ainsi celui qui n'est point transporté ni ravi, par effet de véritable pénétration en l'ardeur d'un feu divin, en la douce expérience de ses commençants effets, n'est et n'a rien de ceci, ni pour ceci. Si [bien] que, comme je leur ai dit, tant plus avidement ils [*blanc*] cette abondance, tant plus ils s'éloignent de ceci et s'en font voir incapables en leur ignorance, leur pauvreté, leur indigence et leur aveuglement en ce sujet. C'est ce que je leur ai déjà dit à peu près. Ils ne savent pas assez que ces vives et si compendieuses pratiques contiennent très éminemment toute la théorie qu'on puisse avoir de cela même. Que si la Sapience se plaît à fluer dans la persuasion pour détacher les hommes, en qui il lui plaît d'habiter d'eux-mêmes, la même Sapience néanmoins a bien un autre flux, qui est en éminence de simple science et

400. *duits*: accoutumés

amour, si [bien] qu'il semble que soit là que doive finir toute la théorie comme telle que l'homme gisant en son industrie puisse requérir. Si [bien] que ce qui n'est affecté de nos pratiques, sans doute en est du tout incapable, d'autant qu'il n'a pas le fond pénétré ni affecté de cela, ni ainsi, non si ce pas d'infiniment loin. Si [bien] que ce qui est flèche très pointue et très assurée au perdu amoureux, ne touche pour le plus que superficiellement [237v^o] les cœurs de ceux-ci, et comme la noix enferme le noyau, de même l'infini esprit dedans nos paroles et son goût infini est enfermé et du tout inconnu à ceux-ci.

Or les vertus sont ici si nécessaires qu'elles sont la voie sûre pour parvenir à l'Amour. Si [bien] que c'est ce qu'il faut acquérir à force de les exercer. Et surtout il faut être résolu dès le commencement à cet exercice, procédant à cela non mollement, mais à force de bras, d'autant que toute notre vie, corrompue en ses appétits, ne nous produit rien de meilleur que ce qu'elle a de nature, à savoir les vices d'esprit pour sa propre recherche et satisfaction perpétuelle. C'est à cela qu'il nous faut généreusement opposer à force de bras, en bonne continuelle et bien ordonnée guerre. Quoiqu'il soit vrai qu'Amour doit toujours animer les vertus comme leur principal motif. Mais Amour ne peut suffire à soi-même que les vertus ne lui aient préparé sa viande, toutes lesquelles le doivent précéder jusques à ce qu'on se sente et se voit les avoir surpassées en vérité de désir et de fond, ce qu'il faut que les continuelles occasions nous fassent remarquer, tant par le dehors que par le dedans de nous-mêmes, qui doivent être si nous sommes émus d'amour et de haine à l'endroit des hommes, si nous voulons être aimés et loués d'eux ; vouloir être estimé des créatures et non blâmés, et par tels autres mouvements semblables, qui, comme nous avons dit, nous font voir combien près ou moins nous sommes de nous-mêmes. Si bien que ce sont les vertus qu'il nous faut surpasser, avant que nous exercer aux sujets de matières d'Amour, d'autant que les vices qui nous dominent en plus ou moins grande corruption ne peuvent être détruits de nous qu'en acquérant les contraires excellemment, à savoir les vertus. Et pour l'ordinaire les hommes ne connaissent pas les vices qui les dominent, sinon en leur faisant la guerre par vive et continuelle

mortification, d'autant que les vices possèdent le cœur et le fond en pleine paix, d'autant que rien ne s'oppose à eux, en l'abondance des figures et images que leur esprit leur produit conformément à leurs diverses passions et humeurs : [elles] sont estimées pour rien d'eux, d'autant qu'ils ne savent que c'est que cela.

[238r°] Or il y a des personnes qui sont si vivement enflammées d'amour naturel qu'il leur semble surpasser toutes choses. Tout ce qui n'est en eux qu'appétit de propre excellence qu'ils conçoivent de hauts et curieux exercices qu'ils mènent, à quoi ils sont rapidement portés en l'effort de leur propre amour, qui les aveugle et les rend gourmands du goût excellent de leurs mêmes exercices, lesquels goûts ne sont fort souvent qu'effets de nature et non infus de Dieu. Mais tel amour ne se saurait celer longtemps, d'autant que ces sujets-là s'excèdent par esprit et l'ardeur de leurs objets totalement conformes à leur goût, si [bien] qu'ils deviennent secs et avides. Et lors ils commencent à vivre en enfer en inquiétudes infernales, ce que ne pouvant soutenir en eux-mêmes, ils sortent dehors d'eux en l'effort de leur effrénées passions par violents et précipités mouvements, jugeant, parlant de tout ce qui leur semble entendre d'une fureur d'esprit aveugle. Telles personnes ne sont nullement propres pour la vie intérieure, les hauts exercices de laquelle ils ont avidement spéculés en leur effort naturels. C'est de quoi j'ai amplement parlé ailleurs. De sorte que qui a le fond directement contraire aux vertus n'est propre pour la vie intérieure, ni même pour l'oraison mentale. Les raisons de quoi sont infinies en l'ordre et le désordre, à la guerre et la paix. Ainsi ne faut-il pas introduire semblables gens, sinon en des exercices tous bas et faciles, et pour vrai dire, ils ne sont propres qu'aux choses extérieures, et pour le plus à l'oraison réglée vocale et mentale. Et il ne les faut pas occuper ailleurs. Et comme ils sont totalement infirmes par le dedans, cela fait qu'il en faut beaucoup supporter par compassion.

Le fond n'est donc point pénétré d'Amour qu'il n'ait surpassé les vertus totalement, en telle sorte qu'elles soient toutes ses servantes pour en faire à son bon plaisir, en l'ordre de sa discrétion. Au reste tout le temps du religieux est assez bien employé

à la fidèle pratique des vertus, le plus étant trop admirable qui n'est donné qu'à ceux à qui il plaît à Dieu ; si [bien] que, comme nous avons dit, encore qu'on se sente grandement enflammé de l'Amour de Dieu, [238v°] il faut passer la montée des vertus, voire avec plus de subtilité bien souvent à cause de la subtile glu d'esprit dont on est retenu, procédant de la concupiscible et de ses passions déréglées pour cela en faveur de l'amour-propre, qui n'a autre objet et ne veut que soi pour fin.

Quant est du pur Amour, il ne convient qu'au souverainement parfait, lequel personne ne saurait incessamment exercer en pureté et vérité d'esprit s'il n'est souverainement vertueux. Enfin ce sont les vertus qui aboutissent immédiatement à l'Amour, comme étant leur fin. Et puis n'étant plus qu'une seule chose en l'Amour, on peut dire qu'Amour se conserve par soi-même par les vertus visibles faites Amour, en l'effet et la force du même amour, qui suffit de là en avant de plus en plus à soi-même, au plaisir de son Objet infini, qui est Dieu. Il est vrai que les bons exercices bien affectifs et bien pratiqués sont fort avantageux pour l'avancement de ceux qui s'en servent.

Quant est de ceux de qui les fonds sont altiers et superbes, qui ne peuvent être touchés en l'honneur, il faut qu'ils dépendent toujours actuellement de quelqu'un, à l'obéissance de qui ils se doivent assujettir comme petits enfants en toutes choses petites et grandes. Au reste il y a un certain moyen ordonné pour ceux qui s'exercent vivement à la vertu, qui est de rappeler les mauvais mouvements passés et présents, se les représentant vivement en appétant vivement et de tout soi, d'appétit et acte totalement contraire, ce qu'ils ont abhorré et que la sensualité abhorre, à quoi il se faut faire grande force et violence, voire tant de fois que l'on les ait vaincus et surpassés entièrement pour ce coup, rappelant les mêmes dextrement par soi-même à quelque temps avec pareille et si forte commotion s'il est de besoin qu'auparavant, faisant souvent ainsi jusques à ce qu'on ne les sente plus résister ni répugner en soi. Il est vrai que ce moyen est très singulier aux natures vives qui doivent combattre et vaincre eux-mêmes à force de bras. Pour quoi faire bien et dûment, il faut avoir un appétit

infini de Dieu et de sa perfection, et par conséquent des vertus et surtout de l'humilité, attendu que la superbe, qui maîtrise et gourmande ces gens-là partout, n'en veut point sentir le train et la trace au-dedans [239r°] de son fond, le sujet se contentant d'en savoir et d'en entendre souverainement parler dehors de soi chez les autres. Quant à ce que j'ai dit ailleurs, que ce terrible moyen ne convenait qu'aux parfaits, j'entends dire des forts de nature et d'appétit, à la gloire infinie de Dieu en eux ; si bien que c'est improprement parler, sinon en ce sens, d'autant que les parfaits ne sont point tels que par la pleine et entière victoire de tout eux-mêmes. Et encore que quelqu'un puisse bien ne pas être si entièrement ni si pleinement que l'état des continuels mourants le requiert, si n'a-t-il⁴⁰¹ à faire de semblables efforts, pour ce que ses ennemis sont sans force et sans vigueur en lui, si ce n'est très languidement et de fort loin, ce qui est aussitôt anéanti qu'aperçu.

Or c'est ici que se voient les recherches, ou pour mieux dire, la fausseté de ceux qui croient avoir surpassé en eux et les vertus et l'amour en la nudité active de leur propre appétit, lesquels, dis-je, se sentant totalement nus de l'un et de l'autre, sont grandement confus en eux-mêmes sur ce qu'ils se sentent l'entrée aux vertus de toutes parts bouchée pour eux, d'autant que leur appétit rebouche vivement à cela quand il est question d'en produire vivement les effets ; et ce serait plutôt éternellement que pour le temps, car, à le prendre au pis, c'est l'éternité du temps qui ferme le pas à la vertu et à l'amour en ces personnes, d'autant que cette appréhension leur est comme un foudre mortel, qui de son effort les foudroie, les réduisant à rien. Si [bien] qu'ils se voient déjà sentant vides, nus et morts en la région de dehors au plein de toute leur nature totalement impropre à elle-même à cause de son appétit de propre excellence, raison de quoi son propre amour la domine toujours, spécialement quand il est question de la mort à soi-même en l'effort de sa grande vivacité, que Dieu, par manière de dire, ne se peut assujettir pour le suivre tout nu en vérité d'amour et de vertu, tant au mourir qu'au vivre. Ainsi

401. *si n'a-t-il*: ainsi il n'a pas

demeurent-ils toujours tels à faute de vouloir se faire force et violence, au nécessaire appel fréquent de leurs plus vives et plus répugnantes commotions, ce qui montre évidemment que les fonds de telles personnes n'ont été que faux et mensongers, animés et dominés incessamment de l'amour d'eux-mêmes, attendu que s'ils [239v°] étaient véritables, ils se résoudraient de descendre nécessairement à la région des vertus, afin de commencer là une nouvelle vie utile et fructueuse tant à Dieu qu'à eux. Mais comme ce n'est pas ce qu'ils cherchent, ils aiment mieux vivre imparfaits sans se surpasser par cette pratique, se contentant d'une telle quelle vie d'esprit selon laquelle ils parlent à Dieu comme ils peuvent quoique ce ne soit que de fort loin, se voyant en eux-mêmes contraints de gésir en leur seul désir imparfait dehors des vertus, les actes héroïques de quoi sont comme leur fouet. Ainsi ils ne savent comment approcher de Dieu, duquel ils se sentent aussi éloignés qu'ils ont cru en être près. Or toute la raison et toute sa circonférence est entre eux et leur fond, néanmoins c'est à eux de vivre comme ils pourront, se donnant bien de garde de laisser totalement l'exercice qu'ils peuvent. Et comme ils voient ne se pouvoir surpasser, qu'ils s'exercent au moins selon raison en abondance de ratiocination, n'ayant point de honte de montrer et confesser à Dieu ce qu'ils n'ont pas et qu'ils n'ont jamais eu, à savoir l'humilité et le reste des vertus, au moins en quelque bon degré. Que s'ils ne procèdent ainsi, c'est se rendre très misérables, tant en la vie qu'en la mort; car il vaudrait mieux être grand pécheur manifeste que de languir sciemment et de propos délibéré en la superbe d'esprit, par défaut de vouloir prendre, ou pour mieux dire, descendre aux exercices bas et éloignés, ce qui est de l'effet d'une superbe non pareille.

C'est donc soi-même qu'il faut mortifier à bon escient, sans croire jamais l'avoir assez fait, et ce tant en agir qu'en pâtir. Et de vrai, si nous ne tendons par l'exercice tout notre homme sujet, nous sentons incontinent la détendue et l'effusion; si bien que pour être dûment occupés, il nous faut boucher toutes nos avenues de croix, jusques à ce que nos sens et notre sensualité par même moyen soient entièrement morts à leur opération animale et par conséquent à leurs appétits; mais c'est ce qu'il faut faire à

toutes occasions sans réfléchir, cela étant de notre dû et continuel devoir en notre entière et vigoureuse fidélité, qui soit éternelle ; si bien que n'ayant plus de difficulté de cette part-là, nous puissions facilement nous occuper de Dieu par esprit, selon les plus sortable exercices de notre pouvoir et degré, soit selon les vertus amoureusement ou selon amour et vertu, qui ne sont qu'une seule chose dans les matières et sujets des vertus.

Or il ne se faut pas tromper ni s'en faire accroire, attendu [240r°] qu'Amour ne se connaît nullement des hommes où il est, je dis Amour pur, ni même en soi-même, mais les hommes ne voient de nous et ne connaissent que nos vertus, ignorant si elles sont effet du pur Amour ou des seules vertus ; si bien que Amour ne se peut connaître mieux que par le moyen et l'ordre des rares vertus fréquemment exercées aux occasions. [C'est] pourquoi les hommes n'ont pas sujet de nous croire amoureux, s'ils ne nous voient vivement appéter les sujets de vertu, spécialement aux occasions tant et quand il le faut, et nous-mêmes ne savons pas si notre amour est vrai ou faux que par cet ordre et moyen. Or ce moyen et cet ordre se pratiquent incessamment par le dedans de nous-mêmes entre Dieu et nous ou au plus profond de nos solitudes, auxquelles enfermant notre corps, ou nous l'assujettissons à l'esprit, ou bien il est déjà pleinement sujet ; nous faisons en sorte ou que, par les vertus qui sont pour lors nos propres exercices, ou par amour et vertu si nous les avons surpassées, non seulement nous empêchons nos esprits de se répandre hors de nous, mais nous les réduisons en unité en telle sorte que de les tenir uniques, simples et uniformes pour habiter sûrement leur fond essentiel où Dieu réside et opère en nous et pour nous d'une merveilleuse manière.

Mais pour nous conserver en cette si pure occupation, il nous convient fort souvent agoniser et puis mourir, voire continuellement et sans cesse en l'horreur des espèces diverses dont nature nous veut emporter dans les désordres et vices autant subtils que subtilement. Et en ce sens et ordre, nous vivons en continuel excitation tels que nous puissions être, tandis que Dieu nous laisse à nous-mêmes pour ce continuel exercice, au moyen duquel nous

lui conservons son bien et le nôtre jusques à son retour sensible, par le moyen duquel nous nous sentons si parfaitement renouvelés que tout le passé est évanoui et oublié ; et ainsi veux-je dire qu'amour conserve la vertu et la vertu amour, et que les vertus nous montrent si nous aimons ou non ; ainsi l'un ne peut être sans l'autre, attendu l'ordre de notre constitution humaine, qui est de telle nature que la même nature en chacun d'eux, au défaut d'être tirée de Dieu, cherche toujours à se répandre, ne pouvant soutenir la nudité. Et c'est cet ordre perfectif qui sanctifie les hommes en plus ou moins excellent degré qu'ils sont fidèles à lui répondre amoureusement de tout eux en toutes occasions. [240v°] Si bien que qui plus meurt est plus saint et plus esprit, tant selon la pure théorie que selon la pure pratique. C'est ainsi que par cet ordre de reflux les hommes saints recourent en leur éternelle origine sans réflexion sur eux-mêmes hors du temps et de saison.

Or nous parlons si souvent de mourir, et il se peut faire que beaucoup se trouvent ne savoir que c'est, encore même qu'ils en fassent la pratique plus ou moins souvent. Il faut donc savoir que mourir convient à toutes les parties de l'homme qui font et ordonnent sa constitution ; car l'homme est sensuel et raisonnable, et puis spirituel et déiforme ; ainsi tant plus quelqu'un est vivant selon tout l'appétit de son bien-être sensuel, s'il veut acquérir la perfection morale, il faut qu'il le règle selon le niveau de la raison, à l'ordre de laquelle il faut qu'il assujettisse cette sienne partie ; cette mort est fort grossière, d'autant que cette partie est bestiale en nous. C'est pourquoi cette mort est très fâcheuse aux nouveaux convertis ; néanmoins, on peut en venir, même naturellement, à bout par étude et exercice en l'assujettissant à la raison, comme l'ont bien su faire autrefois les excellents philosophes, à bien plus forte raison en vient-on à bout par la grâce de Dieu sensiblement communiquée aux excellents élus pour cet effet. Ainsi veux-je dire que la sensualité a ses matières de mort ; la raison a les siennes, et l'esprit les siennes. C'est de quoi j'ai amplement écrit pour moi en mes propres écrits. Mourir donc en quelque partie que ce soit, c'est pâtir plus ou moins de temps, plus ou moins de manquement à son entier bien-être, ce que se voyant avoir rencontré, le mourant souffre fortement et

généreusement cette indigence de son bien qui lui est ordonnée de Dieu pour le propre bien de soi-même, et pour le plus grand et meilleur bien de la créature en cela même. Si bien que tant plus l'indigence est notable et le temps d'icelle long, Dieu est plus glorifié en l'homme qui la soutient lors, non en pure force humaine, mais en vertu et force de la grâce qui l'assiste plus ou moins puissamment pour cela.

Mais comme nous parlons ici de perfection, nous parlons aussi de personnes non parfaites, mais qui appètent ardemment et de toutes leurs forces [241r^o] d'y tendre, au désir et en l'amour ardent qu'ils ont de Dieu, lequel Dieu leur a sensiblement communiqué pour l'aimer ; pour quoi pleinement effectuer il y a innombrables diverses vicissitudes toutes nécessaires à la perfection des hommes, tant de la part de Dieu que des mêmes hommes, tant pour agir que pour pâtir ; ainsi en notre concept est-ce une forte excellente mort que de se voir privé du bien qu'on ne peut faire, s'il s'agit du faire, et beaucoup plus excellente mort de se voir ne pouvoir souffrir ce qu'on semble désirer infiniment ; néanmoins, tant en l'un qu'en l'autre, je dis tant à faire qu'à souffrir, si le sujet est véritable, la mort excède de beaucoup l'exercice en elle-même, d'autant que l'ordre de Dieu est de nous anéantir en nous-mêmes, de quoi plus il voit les effets, plus il se plaît en nous et avec nous. Ce qui est d'autant plus vrai que, pour nos horribles ténèbres et autres mauvais effets ressentis en nous, nous connaissons et croyons moins que cela est ainsi. Mais cependant qu'en ce temps de désolation on se sent plus ou moins aggravé au sens et en la chair et tirillé en esprit de part et d'autre, il ne faut pas être fainéant d'esprit s'il est possible ; il est vrai que c'est lui qui est le plus souvent assiégé de mort et d'angoisse, et lors, ce qu'il peut faire est de patienter en regardant et gémissant amoureusement après son cher Objet. Mais encore que cela soit ainsi, si doit-il former ses actes de la voix, au moins l'espace de quelque temps, faisant ainsi suppléer sa voix au défaut et manquement de son esprit désolé, qui pour sa grande suspension ne peut autre que souffrir et mourir ; que si encore cela lui est trop angoisseux et du tout insipide, qu'il ait patience, ne laissant pas néanmoins d'élancer parfois quelques plaintes et gémissements vocalement

et cordialement à Dieu. Quant est de ce que quelqu'un ne peut surpasser en soi appartenant à l'humilité et autre vertu, pour avoir le fond trop contraire à la même vertu et partant pour ce qui lui est trop requis de force, il doit former vocalement et verbalement ses désirs et ses plaintes à Dieu, implorant vivement son secours en ce combat importun, et dire à Dieu de parole durant ce temps-là ce qu'on lui dirait en esprit, raisonnant ainsi largement sur ce que l'on sent de plus fâcheux et de plus molesté en la partie inférieure au moins, et peut-être en l'inférieure [supérieure], et la supérieure se plaignant ainsi à Dieu de voir et sentir une telle contrariété en soi-même à l'ordre de son bon plaisir et de sa gloire, qui est la vertu toujours pratiquée des saints selon le degré et l'état de leur élévation.

[241v°] Or ce que le péché, je dis la matière de péché du tout contraire à l'appétit raisonnable, fait vivement en la sensualité à l'encontre de la raison qu'il assault et agite puissamment pour la mort des hommes en tout ce temps de forte guerre — supposé qu'ils résistent dûment et fortement —, l'imperfection [est] telle que celle-ci le fait à plus près en ceux-ci⁴⁰². [Par] la force de si grands coups et de la part de la sensualité, ils demeurent aggravés et vaincus sous ce faix, en quoi ils ne pèchent pas pour l'ordinaire, d'autant qu'ils ne peuvent mieux et davantage. Car tels sentiments si forts et si violents, outre la raison, ne font pas le péché par eux-mêmes si la volonté les abhorre fortement en la raison ; que si on dit que cela ne peut être sans quelque petit péché, d'autant qu'on n'agit pas par appétit contraire et raisonnable de tout son pouvoir, bien soit, mais cela même est estimé et tenu de Dieu presque comme rien, attendu que tout cet effort est suivi d'une douleur indicible ; si bien que, pourvu que ces personnes s'efforcent de faire leur mieux en se confiant en Dieu et se défiant d'eux-mêmes, Dieu a leurs fréquents combats et leurs fréquentes morts très agréables, Sa Majesté se servant, plutôt par permission qu'autrement, de ce triste moyen pour se les conserver et pour les tenir en bride d'humilité et d'humiliation par leur mort ; les

402. La sensualité l'emporte.

raisons de quoi sont infinies en la gloire de Dieu et au bien de la créature. Les hommes communs, donc, qui abhorrent le péché fortement agonisent et meurent au mal en leurs combats. Car le bien-être pris de péché et en péché n'est pas bien, mais le mal de tous les maux ; et ceux-ci meurent au bien qu'ils ne peuvent faire ni endurer, croyant leur être très grand mal, ce qui leur tourne en cela même à très grand bien, s'ils persévèrent constamment sur cette mortelle croix, faisant en sorte que toute leur exercitation d'esprit réponde en profonde humilité de cœur à leur non-pouvoir ; ainsi leur résignation là-dessus doit maintenir en vigueur au fin fond de leur esprit, voire d'une manière à eux inconnue, par laquelle ils adhèrent nûment et simplement à Dieu par une très nue et très abstraite foi de laquelle ils vivent non à eux, mais à Dieu, ce que tant plus il leur semble être contraire, tant mieux et tant plus simplement cela est au fond d'eux-mêmes où Dieu, par sa secrète force et vertu vivifiante, les préserve d'eux-mêmes et des créatures, lesquelles, étant véritables en les violents et mortels combats, ils perdent d'une terrible manière leur vie pour Dieu, laquelle ils lui donnent à chaque moment, qui est un singulier genre de martyr ; que s'ils ont mal vécu en esprit [242r^o] par le passé, tout ceci en si fréquentes rencontres leur sert de vif purgatoire pour l'expiation tout cela, et de plus leur cause très grand mérite.

Or les fidèles et les infidèles en ceci se connaissent, à savoir que les fidèles ne font aucune démonstration de ceci aux hommes, sinon à ceux à qui ils jugent le devoir faire. Ils poursuivent fidèlement les exercices sans se détourner de Dieu. Ils ne sortent point à la consolation et récréation de leur sens ni par eux-mêmes ni par les créatures. Ils sentent vilement d'eux en faisant néanmoins toujours le mieux. Ils croient les souffrances leur être très dues, et très justes châtiments, tant pour leur vie passée que pour le grand abus qu'ils ont fait des dons de Dieu en eux ; les infidèles au contraire quittent tout là avec bien peu d'effort et Dieu aussi, je dis, ayant fait très peu et peu de temps de résistance à leur sensualité plus ou moins maligne, lesquels infidèles, dis-je, reprennent tout ce qu'ils semblaient avoir quitté, tant par eux-mêmes que par les créatures, si [bien] qu'ils se gorgent de plaisirs sensuels sous prétexte qu'ils croient ne pas pécher, tous lesquels sont

convertis en cela et par cela même en ordures et en vil fumier, ce qui donne très grand plaisir au diable. De tout ceci on voit assez la différence des uns et des autres, et combien l'humilité est nécessaire aux hommes.

Partant, mon ami, si vous ne pouvez voler à guise d'aigle aux éternelles splendeurs des infinis secrets de Dieu, vivez d'humiliation en humilité comme oiseau terrier, qui a néanmoins en quelque façon le vol pour s'élever seulement de terre selon l'ordre et l'exigence de son espèce. Ainsi n'importe-t-il pas, mais au contraire il faut vous abîmer aussi bas en la vérité de votre rien que vous êtes voulu guinder⁴⁰³ haut en pensant voler sans ailes, d'où vous voyant déchu et précipité, ce n'est pas pour votre ruine et perte — si tant est que telle vie et ses exercitations vous plaisent. Que si en cet ordre Dieu vous élève de vous-même à lui en la manifestation de soi-même pour le contempler, vous le pourrez très humblement accepter et le suivre en éternelle indifférence d'avoir ou n'avoir pas, d'être ou n'être pas, ne perdant jamais la vue et sentiment de vous-même et de votre infinie misère, laissé à vous-même suivant l'infinie expérience que vous en avez.

Ainsi, mon ami, devez-vous faire état des ravissements de la volonté, vous donnant bien de garde d'agir de vous-même et par vous-même pour votre seule nature, vous attribuant et prenant pour vous comme infidèle [242v^o] et indigne mercenaire les dons de Dieu en ses œuvres et les vôtres par un glouton désir de sainteté, chose qui est aussi loin du vrai humble et aussi contraire en eux-mêmes [soi-même] que la grâce et la nature le sont, non en leur mouvement mais en leur intention et essence, pour ce que la grâce n'envisage que Dieu et ne veut que lui, et nature ne veut qu'elle et pour elle seule.

Or il est vrai que les morts sont bien plus subtiles, tant selon la règle que selon le sens et du tout autre que je ne l'ai exprimé. Car elles sont autres dedans les parfaits, et autres sensiblement dedans les imparfaits, car les morts répondent toujours au degré d'Esprit. Quant est des morts que Dieu fait par soi-même en la

403. *guinder*: lever en haut, donner une élévation factice

totale suspension des puissances qui, comme liées étroitement, sont sans pouvoir en leur action fort souvent si angoisseusement qu'il n'y a douleur pareille, telles sont les morts et les angoisses pour l'ordinaire du dernier degré et état de l'appétit actif. C'est de quoi les mystiques ont amplement écrit et moi aussi.

Enfin, il importe ici de savoir et croire que l'excellente sainteté dedans les hommes est inconnue, d'autant qu'il n'y a moment en la vie, par manière de dire, auquel il ne faille expirer en Dieu, au moins autant que la fidélité est véritable. Si [bien] qu'à mesure qu'ils sont élevés et subtils, leurs morts sont subtiles, aiguës et profondes, qui produisent en l'effort de leurs douceurs de terribles effets au-dehors qui procèdent du dedans.

Telles furent les morts et la douleur de Job, et les tristes et douloureuses plaintes qu'elles produisent les font assez voir telles qu'elles ont été, à savoir les plus cruelles et plus horribles qui se puissent penser; de quoi on a sujet de s'étonner sur ce que les doctes sont vus ignorer ceci, à cause de quoi plusieurs interprètent très ignoramment et contre toute raison et sentiment d'esprit ces mortel excès. Que si Dieu ne l'eût justifié de sa bouche là-dessus, les hommes l'eussent condamné de force-nerie et de blasphème. Voilà que c'est que d'ignorer la science des saints et d'être sans aucune expérience là-dessus, ne sachant pas que Job était en même temps profondément tourmenté d'esprit et en tout son corps, toutes les plaintes duquel n'ont été autres qu'un continuel excès de douleurs amoureuses. Si [bien] que tant plus il semble avoir perdu et excédé la raison envers Dieu, tant plus et tant mieux il exprimait par ses plaintes [243r^o] l'amour de qui le tourmentait plus cruellement qu'on ne peut concevoir. L'ordre et les raisons de quoi, tant de la part de Dieu que de la sienne même, sont infinis. Lequel, dis-je, en son abandonnement universel, ne savait où asseoir son pied, c'est-à-dire son appétit, pour pouvoir trouver repos en soi ni aux créatures, tant il était étroitement et de toutes parts assiégé, en l'âme et au corps, de très fortes douleurs et angoisses. À quoi ses amis se joignirent pour, par leurs opprobres et moqueries, spécialement sa femme,

l'achever de combler de misères ; si [bien] que les paroles de ses amis ne servaient qu'à le davantage tourmenter.

Le même arrive tous les jours aux plus intimes amis de Dieu selon la diverse portée de chacun, certains desquels sont tourmentés en esprit, d'autres sont délaissés sans sentiment, consolation et connaissance en l'esprit ; si [bien] que, en leurs infernales langueurs, ils sortent quelquefois par paroles à des excès étranges. Ce qu'étant ignoré des hommes, ils les jugent forcenés, vaincus et perdus totalement et du tout méchants. Mais les hommes divins qui ont eux-mêmes passé par ce triste et affreux désert de mortels tourments en jugent bien autrement. Lesquels les estiment autant saints en cela même qu'ils sont violentés au propre exercice de Dieu tout ce qui leur est très mortel excès, exprimant par iceux la véhémence des tourments d'amour qui supprime radicalement leur vie de manière inconcevable, si [bien] que leurs expressions sont aussi éloignées d'eux qu'ils sont perdus en Dieu inconnûment tout ce temps. Si bien que les hommes, même les saints, qui ignorent l'exercice de Dieu aux esprits de ses plus intimes amis, réprouvent et annulent ces pauvres personnes comme chose qui n'a jamais rien été à Dieu. Ce sont ces pauvres personnes qui en leurs tourments ne peuvent être consolées, et la consolation des plus spirituels même augmente de plus en plus leurs tourments. Que si leur corps étaient affligés pour l'ordinaire, ce serait la chose la plus pitoyable qui se peut penser ; mais pour l'ordinaire Sa Majesté laisse le corps libre en ceux-ci. Pour le regard de ceux de qui il lui plaît affliger les corps excessivement, il les laisse libres d'esprit pour s'occuper de lui, recevant ses caresses amoureuses par ses fréquentes visites, les remplissant et de joie et de lumière ineffable pendant que le corps est détenu sur la presse de douleur. Or Dieu est vu avoir tel soin de [243v°] de toutes ces personnes que même il est vu s'affliger avec certaines d'icelles, leur donnant courage au-devant l'affliction ou en l'affliction, même pour le soutenir fortement en l'affliction. C'est en ce genre d'excellents saints que Dieu prend ses souveraines délices dans la terre, ce qui va en Dieu et en eux à l'infini au respect de tout ce qui est inférieur à ceci.

Or il faut savoir, outre tout ceci, que fort souvent il se fait que tant plus que quelqu'un devient esprit, tant moins il est puissant contre soi-même, en telle sorte qu'il ne puisse plus faire que très difficilement ni par dedans ni par dehors tout ce qu'il faisait auparavant très volontiers et très facilement ; si [bien] que sa partie inférieure se révolte contre la supérieure en telle sorte que ce n'est plus que mauvais sentiment et mouvements d'appétits et passions révoltés contre Dieu et la vertu, ce qui est si étrange à sentir et à voir qu'on croit plutôt qu'on ne craint être perdu ; et lors tout petit fétu remué et à remuer semble être une grosse poutre. Enfin on ne peut s'imaginer les horribles bourrasques d'un si étrange accident, Dieu tirant ce terrible moyen pour achever d'épurer l'âme de ses plus subtiles propriétés. Que si l'homme n'est courageux dans ce temps de désolation, tant pour croire ce qu'on lui dit que pour opérer tant qu'il est en soi par dedans et par dehors pour soutenir tout ce mortel état par une forte et constante souffrance, croyant que jamais ne fut mieux, il déchoira de l'excellence de son état, retournant à soi-même peu à peu à son très grand dommage, et retournant prendre ses extérieurs pour affliger son corps qui lui semble lui causer cette guerre par sa révolte : il se trompera autant, si [bien] qu'au lieu d'avancer par sa force et pour son repos, il se sentira violenté de plus grands efforts au-dedans contre soi par cela même. Ce degré est ordinairement le dernier de l'appétit actif, par les effets duquel fortement soutenu en faisant son mieux, en vivant de foi nue et simple, l'âme est entièrement purgée des subtils appétits de sa partie propre, laquelle commence donc en avant à passer en la région passive et mystique pour voir, pour entendre, pour recevoir des notions et des secrets en exercitation nue et passive, qui ne tombent point sous le sens pour leur ineffable et suréminente excellence.

Mais tout le monde n'est pas ici tiré conduit ni réduit, seulement ai voulu grossièrement tracer ce degré d'eux à la même [244r°] fidélité de semblables hommes, auquel degré Dieu les enrichit infiniment de ses dons en tout soi-même de manière autant ineffable que inconçue. Ce que j'ai bien voulu ici montrer afin que, si quelqu'un se trouvait si fidèle que d'en venir là, qu'il

ne s'étonne point, mais qu'il demeure ferme en sa résignation et en sa mort continuelle, pratiquant ainsi en toutes ses actions selon ce qu'il verra ici.

Au reste, tout ce qui pense être véritable en son degré ne l'est pas : que s'il s'agit de mort et de mourir, beaucoup se trouvent qui ne veulent pas passer là, lesquels ne sont pleins d'autres que d'eux-mêmes et de leurs réflexions faites en leurs recherches pour leurs propres justifications, disant que personne ne se trouve qui veuille être fidèle ni qui le puisse être, pensant ainsi être bien couverts en leur infidélité et non-vouloir. Si bien qu'il faut confesser haut et clair qu'il n'y a rien en ces fonds-là, puisqu'ils ne veulent point sortir d'eux-mêmes par la mort et perte sensible pour pouvoir être perdus en Dieu, en qui étant entrés en vérité de mort, ils n'en voudraient jamais sortir par la moindre détendue de leur activité active ou passive. Cela fait qu'ils n'outrépasseront jamais eux-mêmes, en la naturelle sphère de qui gisant, ils demeureront affamés, les mains et la bouche vides de Dieu, à raison de quoi ils demeureront toujours totalement languides et défectueux en eux-mêmes en la sphère de leurs sens et de leur entendement actif, laquelle ne voulant point surpasser en eux, ils ignoreront éternellement la possession et jouissance de tout bien, qui est Dieu infini, qui est l'effet ou la communication effective de la totale transmission de la créature en tout Dieu. Ce que procédant ainsi, toutes les vicissitudes et les effets demeurent dehors, je dis en tant que contraires au bien-être humain, et néanmoins très conformes au plein bien-être divin de la créature perdue en tout Dieu. Pour à quoi arriver heureusement, il faut que toute la créature soit perdue à son vivre, à son sentir, à son savoir, à son pouvoir et à son mourir, vivant sans vivre, mourant sans mourir, pâtissant sans pâtir, se résignant sans se résigner. Que si tout cela lui est inférieur en son acte électif, ce qui ne se trouve que rarement, l'âme est en cela même impassible, inatingible et immobile, d'autant qu'il ne s'agit que de Dieu, que la créature ni ses inventions ne peuvent atteindre d'une infinie distance, attendu qu'au même temps que tout ce qui est entièrement passé en Dieu est entièrement perdu en lui.

Mais il ne faut pas que personne s'en fasse accroire sur ceci, tant pour ce qu'il y a infinie gradation à ceci avant [244v°] qu'être arrivé, voire au premier degré de cette infinie jouissance, laquelle ne peut ni ne doit être possédée au total de Dieu que par l'entière suppression de la créature en la totale ignorance de sa créaturalité ; sur quoi elle ne réfléchit point, d'autant que cela est du gibier de la science et par conséquent réflexion très indigne faite sur soi, l'ordre et l'acte de quoi ne se donnent plus ou, pour mieux dire, sont hors de puissance en cet état. C'est ainsi qu'il faut parler nonobstant toute considération, le franc-arbitre demeurant néanmoins en sa pleine et entière vigueur comme il est éternel aux bienheureux, non pour mériter mais pour jouir. Ainsi il faut bien entendre ce que disent les excellents mystiques sur ceci, et bien voir ce qu'ils supposent et l'avoir surpassé, car tout ce qu'ils disent de ceci qui est très merveilleux et très véritable, non seulement en la jouissance de l'Objet auquel tout est perdu en plénitude de jouissance, mais aussi en eux-mêmes comme créatures. Sur quoi il y a infiniment de quoi s'émerveiller de la part de Dieu en la force de son amoureuse activité à tout fondre et tout convertir en soi ce qui lui a voulu sans réserve répondre de tout soi, tant en la vie qu'en la mort.

Mais à quoi faire montrer ceci aux hommes qui à peine jamais veulent passer la région de leurs sens, qui veulent toujours voir sur quoi ils se reposeront et sur quoi asseoir leur pied ? Tels gens n'entreront jamais aux secrets de la science mystique, encore qu'ils aient l'entendement et la mémoire toute pleine de telle science lue et entendue, voire même du goût de la Sapience, dont ils ont joui pendant leur fidélité qui n'a duré que jusques à ce que l'on les ait tourmentés, leur ayant demandé par équivalence s'ils voulaient mourir en l'Amour et pour l'Amour. Ils ont dit que non librement et franchement, attendu que, comme il s'agissait d'extrême perfection, ils ne croient pas y devoir être tenus. Eh bien, pauvres hommes, que dites-vous de ceci ? N'êtes-vous pas entièrement et clairement découverts à toute créature en votre infidélité envers Dieu, à qui vous avez promis mille et mille fois vos vies, même dans les enfers reprenant [*blanc*] ? Et vous n'avez pas de honte sur le front de nier Sa divine Majesté en son amour, non pour

autre chose que pour ce que vous ne voulez pas l'aimer à vos frais et dépens. Et néanmoins certains de vous ont un faux et trompeux désir de cela, qui ne montrent autre, tant à vous qu'à tout le monde, que vous voudriez être divins pour rien. Si bien qu'en vos fonds faux et mensongers, vous montrez assez que vous avez tout en [245r^o] entendu et même que vous avez été assez pénétrés des rayons divins et de ses goûts, et que vous êtes demeurés tout nus et tout vides de tout cela, entièrement laissés à vous-mêmes comme ce qui n'a jamais rien connu ni senti de Dieu.

Sur quoi je ne veux point ici arrêter à vous exaspérer autrement, vous voyant plus déplorables et à lamenter mille fois que vous ne vous déplorez vous-mêmes en votre volontaire infortune et calamité. Aussi n'est-ce pas mon propre, sinon rarement, de tant entasser de misères les unes sur les autres : si vous les voulez voir, vous vous trouverez naïvement figurés chez les mystiques, encore [que vous] n'avez pas laissé d'en parler çà et là, et cependant on ne vous voit respirer que l'éminence, la perte, l'essence et toutes telles choses très cachées et très abstruses aux mystiques mêmes. De sorte que, pourvu que vous entendiez parler de cela ou que vous le lisiez écrit, vous êtes très satisfaits. Sur quoi vous assurez vos jugements tous en vous-mêmes que vous êtes comme de chose bien vue et bien entendue. Si les hommes sont à déplorer, c'est spécialement sur cela, les voyant tant amis et tant amoureux d'eux-mêmes en leur naturelle sphère, d'où à peine jamais ont-ils vu ni su le vrai moyen de sortir, quoiqu'il leur ait semblé souvent en la bonne estime conçue d'eux-mêmes que si. Mais les effets tant par dedans que par le dehors ont toujours fait voir tant qu'à eux qu'aux autres ce qui en a été.

Au reste, c'est chose bonne, voire excellente, de spéculer les perfections divines et de s'exercer de Dieu selon elles et par elles, ce qui est un appât fort propre pour l'entendement. Tel est l'occupation des bons écoliers. Mais si cette spéculation n'est faite simplement et en sagesse, ce ne sera que science conforme à l'école de plus et de moins d'ascension en conséquente ratiocination, quoique cela soit fond de vraies vérités. Enfin, tels exercices ne surpassent guère la nature pour l'ordinaire, d'autant qu'ils

sont tirés à vives pointes de naturelle spéculation, totalement contraire à l'infusion divine, laquelle étant simple et savourée en vérité d'esprit et de simplicité, ce qui n'est autre que la même Sapience fluée dedans les hommes par de successifs et ordonnés flux, de laquelle les hommes devenus simple esprit sont éternels en leurs simples fonds vivement pénétrés de [245v°] de longue main du flux vif et amoureux de Dieu par les diverses opérations de ses allées et venues fréquentes diversement senties et perçues de Dieu. Si [bien] que, en cet ordre d'amour si merveilleux en ses succès, l'âme qui lui a fidèlement répondu selon son total est une en Dieu même ou dedans son propre fond continuellement habité, au bien infiniment au-delà de son fond en la propre région de Dieu. Mais comme cette région seconde ne convient pas aux hommes de cette vie, sinon à très peu, c'est pourquoi il ne vous faut jà⁴⁰⁴ arrêter à en parler, quoiqu'il soit vrai qu'en cet exercice j'en ai parlé pour quelqu'un.

Au reste, c'est chose merveilleuse que la créature ignore le point et les propres exercices de son infini bonheur, ignorant totalement leur fond et le culte amoureux d'icelui. Pour quoi dûment montrer aux hommes de bon et affectueux naturel, toute la mysticité, tant théorique que pratique, est écrite en indicible sapience en ordre de divers esprits et diverses voies. De tout quoi les uns se trouvent incomparablement meilleurs et plus propres pour ceci, je dis pour disposer l'âme solidement et excellemment avec facilité, les hommes à la connaissance, à l'entrée au progrès et en la totale réduction par succession de temps et de bon ordre de leur propre fond, où quelqu'un étant parvenu à force de fluer activement en Dieu et de soutenir l'effort de son absence sensible, on est bien heureux en la terre de son propre corps. Si bien que la doctrine théorique et pratique de certains excellents mystiques est très propre, très facile et très courte en leur voie pour ceci. Tous lesquels se sont déduits très largement en leur manifestation de ceci. Ce qui est si délicieux à sentir et pratiquer qu'on ne saurait suffisamment le dire. Entre tous ceux-ci, il y en

404. jà: déjà

a qui sont plus théoriques et d'autres plus pratiques, tous lesquels s'efforcent à induire les hommes à devenir divins, et surtout ceux qui doivent cela à Dieu et à eux-mêmes, entre tous les autres, comme sont les excellents religieux, certains desquels ont procédé à cela heureusement. Si [bien] que ils jouissent à présent très abondamment, voire pleinement, des fruits éternels de leur amoureux labeurs, en la pleine possession de quoi on les peut dire bienheureux autant qu'on le peut être en cette vie.

De l'excellente perception de quoi, certes, on ne peut rien dire, non pas même ceux qui jouissent de ce bien : quoique leur flux déductif [246r°] et réductif en exprime grande chose, cela néanmoins n'est rien au respect de ce qui en est. De tout la démonstration possible n'est rien et n'exprime rien, le flux essentiel simplement et uniquement réduit au même fond étant infiniment autre en soi : là n'y a que le silence et sérénité en amour ineffable, l'entrée de quoi est si délicieuse à son sujet que les connaissances ineffables qu'il reçoit de là au même fond qu'il commence d'habiter déjà, plus ou moins vivement pénétré des divines illustrations de Dieu en ses puissances rendues simples et uniques. Il quitte très facilement et très volontiers tout le créé comme le même rien, pour éternellement faire là son habitation. Mais pour ce que il lui reste encore beaucoup de chemin à faire pour pouvoir arriver à la pleine jouissance de son fond, que Dieu doit pénétrer petit à petit en la réduction de ses puissances en icelui, les puissances néanmoins demeurant toujours puissances pour leur opération, se voyant, dis-je, icelui tirer de là et répandu dedans les objets créés ou en soi-même ou hors de soi, cela l'afflige amoureusement et lui fait bien voir qu'il est encore bien éloigné de sa pleine félicité. Je dis de la facile et libre habitation de son fond, où tout homme qui se possède de là entre quand il veut et s'enfonce et se perd à perte d'haleine tant qu'il veut. Et néanmoins, comme les vicissitudes diverses des choses humaines requièrent plus ou moins fréquemment la sortie des hommes à leur ordre, ils sont aussi contraints de quitter leur ineffable suavité et repos, ce qu'ils ne perdent jamais, de sorte que la liberté d'esprit et de cœur dont ils jouissent ne les font fréquemment rentrer là pour plus ou moins de temps. Si bien que telles per-

sonnes n'agissent que du corps en leurs négociations, sans rien tirer de cela à elles : ainsi elles ne se divertissent nullement, si ce n'était pour très peu le temps, de leur paradis objectif. Néanmoins nous parlons ici des hommes plus parfaits qui se puissent trouver en l'action d'amour contemplatif, en l'action, dis-je, entre Dieu et eux ; si bien qu'il ne les faut autrement tirer dehors, comme nous l'avons dit ailleurs.

C'est donc tout ignorer qu'ignorer ceci par défaut d'excellente sapience, du vif rayon de laquelle Dieu se plaît à la vive et entière pénétration des puissances et du fond du fidèle amoureux de Sa Majesté ; si [bien] que celui par la fidélité duquel en partie cette tant inconnue région est pleinement découverte pour sa continuelle habitation, est si heureux entre les autres hommes de nature animale purement qu'il y a autant de [246v°] différence d'appétit, sentiments et affections que des brutes aux véritables hommes moralement vertueux. Ainsi n'est-ce pas sans cause qu'on dit ceux-ci être esprit, des qualités duquel ils sont tellement revêtus et remplis qu'ils sont par cela même et en cela une seule chose en leurs puissances avec leur fond en la manière que je l'ai dit, où rien n'entre de dehors pour les atteindre et leur donner empêchement, et on atteindrait aussitôt Dieu qu'eux, d'autant qu'ils n'animent plus, s'il faut ainsi dire, par appétit ailleurs qu'en lui, non seulement en tant qu'il est en leur fond où ils se sont tellement transformés en lui à vive force de leurs continuels plongements amoureux en son infinie mer, mais encore au-delà de tout cela ils sont perdus là-dedans sans ressource en l'essence et substance de Dieu, sans réflexion sur eux-mêmes ni sur le créé.

C'est premièrement ce culte divin que les mystiques persuadent vivement aux hommes, comme le lieu et le moyen, le principe du vrai et plein bonheur de la créature humaine gisante en un corps mortel si pleinement assujetti à son esprit qu'il n'y a plus de résistance ni contradiction de sa part, à la vive représentation de quoi est très vivement et très savoureusement déduite des mêmes plus excellents mystiques en la faveur de ces plus excellents hommes que le monde ne connaît point, quoiqu'ils connaissent très bien le monde en horreur qu'ils en ont. Et non

seulement cela, mais les saints et vertueux font souvent leur couvent sus⁴⁰⁵ par persécutions vives et fréquentes, d'autant que leur vie leur est inconnue comme infiniment différente et éloignée de la leur. La raison de quoi est que ces saintes personnes sont pleines de leurs voies, ne pouvant penser ni croire qu'il en puisse ni doive avoir d'autres meilleures et plus excellentes entre les hommes que la leur. Ils ne savent que les exercices propres choisis et cherchés, curieux, selon quoi ils se remplissent toujours de plus en plus de leurs propres inventions en l'attraction qu'ils font pour eux en leur repos des dons et sentiments de Dieu. Tels gens sont de fort différente voie en cela même, chacun desquels s'estime toujours tacitement meilleur que les autres, s'estimant aussi saint que les exercices qu'ils mènent sont saints et excellents en eux-mêmes, soit en la vie active, soit en la vie contemplative. Si bien que chose étrange qu'il ait fallu que certains se soient portés à abominer telles personnes. Tant s'en faut donc que semblables personnes remplissent le monde de bonne odeur et de bon exemple, au [247r^o] contraire qu'elles donnent sujet aux saints de manifester leurs ordures, leurs folies, leur vanité, leurs mensonges et leurs erreurs. Mais ce n'est pas autrement de quoi je désire souiller mon esprit ici. Seulement me voit-on représenter ceci aux simples comme en passant, seulement afin de faire voir à chacun qu'on ne se doit pas tromper pour avoir d'excellents exercices, lesquels, tels qu'ils soient, ne sont et ne valent que ce qu'on les fait être et valoir.

Au reste, où la vertu est principale matière et sujet aux hommes, à peine tout ce qui se peut écrire de cela leur peut-il suffire, attendu que c'est ce qu'ils ne surpasseront jamais, à cause qu'ils trouvent cela même être beau et excellent, et meilleur qu'aucune autre matière et sujet, tous lesquels ne sauront jamais les vrais exercices par la pratique desquels on devient esprit en se perdant toujours de plus en plus de soi-même, abhorrant son propre repos sensible que les communs spirituels prennent de toutes choses, duquel ils ne veulent se priver un seul moment. Si

405. *sus*: dessus ; ici, on leur « tombe dessus ».

[bien] que leur faut toujours de quoi s'appuyer, ce qui est effet de la même corruption d'esprit en ces hommes-là, qui annulent en cela même Dieu, son ordre et ses dons autant qu'il est en eux. Mais les fidèles amoureux, qui savent l'Amour plus pour l'avoir exercé et pratiqué par éternelle mort que pour l'avoir connu, senti et appris, sont bien loin de procéder ainsi, la vie perdue desquels quant à eux-mêmes est si parfaitement et si entièrement à Dieu en tous événements de mort, tant grands que petits, si [bien] qu'en cela même ils ne savent s'ils vivent à Dieu ou à eux. Qui est une vérité d'infinie enceinte. La raison de quoi est qu'Amour et humilité leur ôte toute réflexion, les occupant tellement en l'ordre des diverses vicissitudes qu'il les perd toujours de plus en plus d'eux-mêmes en Dieu, où ils sont et vivent sans distinction ni discernement de ce qu'ils font, sont, ou ne sont ou ne font pas, vaquant incessamment à leur devoir d'Amour réciproque sans penser et moins croire rien faire que très simplement et de fort loin leur devoir. C'est pourquoi Amour suffit infiniment trop à soi-même.

Or Amour n'est pas, comme je ne le puis assez le dire, ni au sentiment ni en la parole, ni en la composition de ce qui peut écrire, ni au flux de ses sentiments, mais il est et constitue en tout ce qu'il doit mener, [247v°] selon l'expression des plus vifs et plus essentiels exercices que requiert le même Amour pour pouvoir être satisfait en Amour réciproque. Si bien que c'est une tromperie la plus vilaine du monde que de se feindre un amour chimérique sans être ni vie de Dieu, ce qui est être la folie et la méchanceté même. Or nous avons dit que le faux et le vrai or ne se peut discerner en la couleur, mais en la vive touche [qui] le discerne tel qu'il est, faux ou vrai, comme je l'ai dit en son lieu. Si bien qu'Amour ne peut être vrai s'il est vu manque et défectueux en l'Amour nu et essentiel du moindre petit point de pratique qui se puisse appréhender tant en éternité qu'au temps. Ainsi personne n'est meilleur et n'a qu'autant de vérité qu'il mène continuellement en vérité d'exercice de vraie perfection, soit selon vertu, ou selon amour. Croyez-moi qu'en cet infini fond de toute vérité, il n'y a personne sur la terre; que si cela est vrai dedans les plus parfaits qui se puissent appréhender, que diront

ceux qui n'ont rien du tout de tout ceci, qui n'ont qu'amour en la superficie du cœur ; et au fond d'icelui tout le leur réside pleinement comme dedans son propre fort, dont il est tellement maître qu'il ne permet pas seulement qu'on s'incommode un peu notablement pour Dieu, que si on passe là, ce ne sera que pour guère de temps, ce qu'étant pressé plus ou moins, c'est à échapper et mordre et à vomir son propre venin !

Eh bien, que diront sur ceci les fols et les insensés qui se veulent faire voir et croire comme déités en terre, tous lesquels n'ont qu'eux-mêmes et leurs propres idoles pour fin ? Que s'ils ne faisaient point leurs propres idoles des excellents dons de Dieu pour décevoir le monde en eux-mêmes, encore aurait-on patience, d'autant que le mal serait beaucoup moindre pour eux. Quant est de moi, je ne saurais déchiffrer les maux d'esprit, quoiqu'ils se trouvent plus ou moins secrets et cachés au-dedans d'eux-mêmes à qui ne les connaît pas. Néanmoins ils se font assez voir de tous aux occasions, auxquels en semblable cas, on aurait justement raison d'humblement leur reprocher que ce sont mangeurs de saints et de crucifix en leur apparence, et au-dedans pour eux-mêmes ils sont pleins de mortel poison et venin. Ainsi leur voit-on tout dévorer l'esprit comme gens hypocrites en leur propre avidité, sans devenir meilleurs pour le même esprit qu'ils n'ont été. Enfin, cela n'est qu'abus et déception ; [248r°] c'est à eux que convient fort bien ce trait du sage, qui tourne à *la ruine des hommes de dévoyer les saints et après se rétracter de leurs vœux vers iceux*⁴⁰⁶. Certaine version tourne : *la sainteté*. Que si la créature se ruine ainsi en se rétractant de l'amour et dévotion vers les saints, que doit-il être à plus forte raison de l'amour que les parfaits doivent à Dieu, et puis le rétractent pour vaquer à leur propre amour ?

Or laissons ce limon à ceux qui y sont gisants, quels qu'ils se disent être, et nous en revolons au lieu dont nous sommes envolés à dessein, tel qu'on le voit en nos expressions. Le fond donc de notre âme est le lieu de notre ineffable félicité, voire par manière de dire, dès son entrée. Et ce que Dieu nous manifeste là de soi

406. Pr 20, 25.

et en soi, est si merveilleux que rien n'en tombe sous le sens pour être exprimé, selon que je l'ai très souvent dit en mes écrits. C'est de quoi les mystiques mêmes n'ont rien exprimé au respect de ce qui en est. C'est là que nous sommes passés et perdus en Dieu, où nous demeurons stables et immobiles en la même plénitude des saints ; c'est là que sont profondes nos racines à l'infini, dont les arbres entiers, je dis d'entière perfection en leur crue, se voient de tous abondamment chargés d'excellents fruits pour le plaisir et la délectation de Dieu infini, des anges et des hommes ; c'est là que notre jouissance est si ineffablement savoureuse par-dessus le goût éternel d'Amour en soi-même, en éminence de très simple repos très excédant en soi le goût. C'est de quoi on ne sait que dire, attendu que c'est là que nous sommes refus, transfus et perdus comme ce qui n'est point sorti, sans néanmoins désister d'opérer en notre être selon l'ordre et la raison de notre nécessaire bien-être. Mais je ne veux pas enfoncer cette matière à dessein, attendu que j'en ai pleinement écrit en plusieurs lieux.

Quant est de ceux qui n'ont point l'expérience de ceci, je ne leur parle ni persuade pas ceci, d'autant que ce langage leur est inconnu et cet Amour du tout étranger ; mais à ceux qui par expérience savent ce que je dis, je ne leur puis assez vivement inculquer la nécessité de cette meilleure et plus grande introduction en cette suprême région, leur faisant entendre la nécessité qu'ils ont de suivre Dieu nûment là, voire par-dessus toute action jusques à ce que nature les renverse de là en eux-mêmes, d'où ils se doivent envoler derechef pour, avec [248v^o] plus d'activité que jamais, se tellement perdre en Dieu qu'ils ne sachent plus ni esprit ni fond en l'ordre de simple cogitation qui se rend et fait même chose avec le fond. Tout étant simple, unique, tout est perdu là-dedans sans ressource comme on le croit jusques à ce qu'on se revoie précipité derechef, mais ici la forte habitude de l'esprit au même esprit n'est empêchée ni souillée de l'effort du sens en cet endroit. Si bien que c'est là que la créature possède pleinement son bonheur au plein bonheur de Dieu, non par compréhension, mais par défaillance à sa compréhension, si [bien] qu'en cela même consiste éternellement le plein bonheur de la créature.

PRATIQUE ESSENTIELLE DE L'AMOUR
DE DIVINE THÉORIE EN LUI-MÊME
[chap. 23]⁴⁰⁷.
[ms. 43n5 = *Vrai Esprit*, chap. 23]

Encore que l'amour puisse être présent en tous les exercices, il n'y est toutefois que comme objet mouvant l'âme et la poussant à agir pour sa fin propre, c'est-à-dire pour lui-même. C'est lui qui rend l'intention droite par un regard dont l'acte porte sur son Objet final. Lorsque cela est devenu facile grâce à des désirs continus et des poussées spirituelles propres à satisfaire cet Objet, on trouve de la facilité à tout faire, tout abandonner et tout endurer en fonction de cette rectitude d'intention, c'est-à-dire pour le seul amour de Dieu ; en effet, on se sent alors animé à ne plaire qu'à lui seul en toutes choses, et l'on s'y sent même enflammé de plus en plus. Par là, le cœur sent de la facilité et comme une nécessité à cet ensemble d'exercice actif, et l'âme y vaque avec discernement le plus souvent possible, par les sujets et les matières qui la touchent le plus et le mieux. Et si elle s'y est longtemps exercée, elle a plus ou moins vivement ressenti en son

407. Nous reprenons l'adaptation par Max Huot de Longchamp du manuscrit 43n5 (Jean de Saint-Samson, *La Pratique essentielle de l'amour*, textes établis et présentés par Max Huot de Longchamp et Hein Blommestijn, Cerf, coll. « Sagesses chrétiennes », 1989, 14-30 ; pagination indiquée entre crochets). Ce chapitre 23 et dernier du *Vrai Esprit* conclut l'assemblage par Donatien et est important, ce qui justifie de rendre très lisible sa source. – Nous omettons la *Récapitulation* qui suit (ms. 43n5 : « Pratique Essentielle de l'amour en soi mesme, dont la theorie est divine », 289v°-295r° ; « Recapitulation de tout ce fond », 295v°300v°).

cœur et en son âme l'attachement des splendeurs puissantes de Notre Seigneur, qui auront attendri et dilaté son cœur d'amour et de dévotion sensible. Et quand cela s'est produit à plusieurs reprises, l'âme se sent et se trouve invitée et attirée doucement à suivre amoureusement son Époux, ce qui l'encourage vivement à se donner activement, purement et pleinement à Sa Majesté, si bien que tout son désir, tous ses mouvements, toutes ses pensées, ses affections, ses paroles et ses œuvres n'ont et n'auront jamais plus d'autre fin ni d'autre objet que son Époux, dont la douceur et la suavité l'auront amoureusement blessée pour toujours.

Il est vrai qu'il y a bien des degrés en cela, mais en ce jeu si doux, Sa Majesté aura été vue et ressentie en elle-même de telle façon que l'âme aura pris la résolution, mille et mille fois, de tout quitter et de se quitter elle-même pour désormais vaquer fidèlement à ce commerce amoureux, pour rechercher et poursuivre avec force son Seigneur et son Époux très cher, tout désirable et plein d'amour. Cela fait que l'âme ne sait que [16] faire ni qu'endurer pour continuellement le satisfaire, et son désir en cela s'enflammant toujours plus, la mortification s'opère continuellement en elle dans tous les sens et de toutes les manières possibles : elle voit et sent que Sa Majesté infinie l'exige d'elle, et exigerait infiniment plus s'il lui était possible. Recevant en cela toujours plus de force, de lumière et d'amour pour éternellement exécuter son devoir, l'âme juge, voit et croit que ce devoir même d'aimer Dieu par ses actes, en toute l'étendue de son exercice le plus vif et le plus continu, n'est rien à côté de ce qu'elle doit au Dieu infini qui a bien voulu la regarder pour la chérir et l'aimer d'un amour parfait, profondément efficace et fort pour la rendre amoureuse de lui, éternellement et sans relâche, conformément à ce qu'exige l'amour réciproque et mutuel de deux amants. Ici, déjà, se célèbrent les noces d'amour, pour le mutuel et conjugal bon plaisir de Dieu et de l'âme pénétrée des traits et des attraits vifs, enflammés et délicieux de son cher Époux. C'est cela qu'expérimentent l'Époux et l'épouse en leur étroite et divine conjonction, au-delà des innombrables images propres à manifester cet effet.

Dans le développement de ce jeu réciproque, l'âme brûle toujours plus de manifester à tous, pour autant que cela soit possible, la grandeur et la beauté essentielle de son très cher Époux ; et c'est pourquoi elle voit et sent qu'on ne peut dignement le louer, si ce n'est d'infiniment loin par rapport à ses mérites infinis, et elle ne peut assez s'étonner, en cette condition et à ce degré où son fond est pénétré d'amour et de lumière dans la connaissance des perfections souveraines de son objet infini — non, elle ne peut assez s'étonner de voir l'ingratitude des hommes qui déshonorent une Majesté si haute, si grande, si douce et si aimable, et qui chantent bien [17] peu ses louanges. Oui, c'est là ce qui l'anéantit de douleur et la réduit à rien en la violence de son étonnement. Cependant, voyant l'ordre merveilleux de la providence secrète de son cher Époux envers toutes ses créatures, elle laisse toutes choses aller leur train, elle les laisse sous l'action et la motion de son cher Époux qui les conduit toutes avec un soin paternel et de manière merveilleuse : il ne veut forcer personne, quoique cette louange soit le devoir infini de la créature. Peu lui importe, elle se repose de tout cela en cette disposition paternelle ; et pour ce qui est d'elle, elle ne pense qu'à accomplir son devoir éternellement et sans cesse, employant pour cela sans relâche toutes ses forces supérieures et inférieures, ne pouvant jamais plus se défier de la fidélité de son cher Époux envers elle : en effet, elle voit qu'elle a été tirée de la masse de ceux qui se perdent, et choisie entre des milliers pour connaître l'amour parfait de sa beauté infinie et en jouir.

C'est pourquoi l'âme est invitée, stimulée et librement contrainte par une très douce étreinte de l'amour infini, cette douceur la ravissant de plus en plus pour qu'elle réponde éternellement par son amour à Sa Majesté : elle s'y résout par suite des différentes pénétrations par lesquelles elle trouve et sait qu'elle est élevée, et dont l'action vive et le feu ardent l'agitent et l'occupent de diverses manières, selon des voies toutes différentes et distinctes à l'intérieur de l'unité et de la simplicité mystiques ; celle-ci maintient toutes les puissances recueillies et englouties en unité, là où tout l'homme est déjà esprit, que ce soit au

moins en l'unité du cœur⁴⁰⁸, ou qu'il soit [18] même entièrement ramené et englouti en un. Aussi les sens sont-ils désormais morts en leurs opérations ; ils n'agissent plus de façon animale, mais divine, conformément à l'esprit qui est devenu simple en ce renouvellement et en ce jeu d'amour conjugal, amour de fruition⁴⁰⁹ et amour pratique. Il est amour de fruition lorsque l'âme est mue par son Époux, lorsqu'elle l'est si fortement, lorsqu'elle est si pénétrée, si élevée et si abandonnée, qu'il lui semble alors ne point agir ; il est amour pratique lorsqu'elle est plus ou moins, voire totalement, laissée à elle-même pour ne s'occuper que de son Époux par toutes les affections possibles, spécialement par celles de l'amour suprême et ardent ; et cela dans l'union la plus étroite possible en l'ardeur de son amour très affamé, qui l'invite continuellement au plus secret d'elle-même pour qu'elle le satisfasse ainsi en tout ce qu'elle est, que ce soit en agissant, en pâtissant ou en mourant. Elle s'y occupe et s'y emploie en toute occasion favorable, sans distinguer entre le facile et le difficile, entre la prospérité et l'adversité, le peu et le beaucoup. Aussi ne lui importe-t-il pas de faire ou de supporter ceci ou cela dans le mépris et dans les humiliations, dans le renoncement à tout intérêt propre et la résignation, ses puissances étant suspendues quant à l'opération de l'amour sensible : elle se trouve forte en son Époux et ne manque jamais d'exécuter ce qu'elle doit, ne pensant qu'à se rendre toujours plus véritablement fidèle envers Sa Majesté. Et s'il lui arrive de chanceler aussi peu que ce soit en ses suspensions, en sa pauvreté et en ses délaissements, elle le ressent aussitôt et s'en fait grande conscience, comme d'un grand péché et d'un désordre contraire à son exercice. La mortification continuelle de toutes les manières possibles est son plus grand plaisir ; et en cela elle abhorre les [19] applaudissements

408. L'« unité du cœur » s'établit à un niveau psychique inférieur à l'unité de l'esprit ; elle indique traditionnellement l'harmonie et le recueillement des puissances sensitives de l'âme attentive à la présence de Dieu.

409. La « fruition » ne s'identifie pas avec la simple jouissance (que Jean de Saint-Samson utilise aussi) : elle en souligne la passivité absolue dans l'union mystique ; elle suppose la perte en Dieu, la participation à la « fruition », à la complaisance qu'il trouve en lui-même.

et les louanges des créatures, voyant et sachant bien par expérience qu'elle n'est rien et n'a rien de bon en elle ; elle voit que louanges et honneurs ne sont dus qu'à Dieu seul, alors que toute la confusion éternelle est pour la créature et pour elle surtout, et cela pour des causes infinies qu'elle sait et voit très clairement. Si bien qu'à cette occasion, elle se hait elle-même plus qu'elle ne hait le diable, sachant très bien la malice de son propre instinct qui se recherche lui-même et veut partout la satisfaire, même dans les choses et les sentiments de Dieu, en ses lumières et en ses connaissances, bref, en tous ses dons ; et Sa Majesté est souvent contrainte de les lui cacher afin de lui éviter ce larcin, sachant très bien qu'il lui est nécessaire d'aller toujours en sens contraire d'elle-même. Elle sait aussi que la vérité de son amour ne réside pas dans la sensation continuelle du feu enivrant de l'amour indicible de son cher Époux, mais en lui-même et au plus profond de son épouse qu'il a souvent pénétrée de ses écoulements amoureux ; c'est de là qu'il l'invite tant qu'il peut, particulièrement au temps de son aridité et des délaissements les plus intérieurs ou les plus extérieurs de la part des créatures, à se retirer sans cesse en abandonnant toutes créatures et elle-même, afin de vivre abandonnée en son Époux. En effet, c'est dans cette situation et dans cette pratique que réside la sainteté de l'épouse fidèle, et pas ailleurs ni autrement. Et c'est dans cette situation et dans cet état que la plaie véritable du véritable amour est ressentie à la fois très douce et très douloureuse, très douce au-dedans et très douloureuse au-dehors. Et l'on ne peut assez vivement montrer cela à celui qui n'en a point l'expérience.

Il est vrai que ce genre d'aigle est très rare, attendu qu'aujourd'hui les hommes ne cherchent Dieu que pour eux [20] et nullement pour lui-même ; ils ne sont amis de Sa Majesté qu'à sa table et pour ses noces, mais partout ailleurs, ils sont amis d'eux-mêmes et s'idolâtrant en la jouissance des dons excellents de Dieu ; et ils les ont tellement changés et convertis à eux-mêmes, qu'ils en ont fait leur Dieu et leur objet final, ce qui est la chose la plus déplorable qui se puisse penser. Alors que les épouses fidèles s'efforcent de se cacher les dons de Dieu en elles, ces personnes-là s'efforcent d'autant plus de se montrer et de se produire devant

tous, vantant ainsi leur sainteté apparente qui leur causera des châtiments en proportion ; et peut-être leur causera-t-elle même l'enfer, si elles sont si malheureuses que de se croire hautement élevées au-dessus des autres hommes, les méprisant secrètement et sans discernement, parce qu'il leur semble qu'à côté d'elles, Dieu les a délaissés, et que Sa Majesté les laisse croupir en terre pour qu'ils ne s'occupent que des choses extérieures : telle est la ruine de ces misérables ingrats qui ne sont que des mercenaires infidèles. Mais ceux qui sont fidèles à Sa Majesté vont en un sens tout contraire à celui-ci : ils font tout et endurent tout, ils avalent tous les opprobres et les confusions comme leur étant dus ; ils soutiennent tout, ils supportent tout et se rendent toujours plus forts en esprit. En tout cela, ils s'efforcent de plus en plus de se conformer à leur Époux afin qu'il les transforme parfaitement en lui ; ainsi, par l'entière conformité de leur vie toute semblable à la sienne, rien ne se trouvera jamais en eux qui leur serait propre, mais leur cher Époux sera vu et ressenti en eux et hors d'eux comme vivant si parfaitement en chacun d'eux, que l'on n'y trouvera jamais plus la moindre dissimilitude d'avec lui. Telle est la distinction entre les épouses fidèles et les infidèles, entre les vraies et les fausses. [21]

Par ailleurs, celui qui évolue dans les faubourgs de tout ceci ne sait pas ce que nous sommes en train de dire, et ne le saura peut-être jamais ; la seule cause en est celle-ci : ces choses lui plaisent plus que Dieu lui-même ; et Dieu ne se cachant pas ici, mais au plus profond de la créature raisonnable, c'est là qu'il doit être trouvé, et pas ailleurs, c'est là qu'il opère toutes ses merveilles en lui-même et c'est de là qu'il ne cesse d'opérer merveilleusement en toutes les facultés de la créature, la changeant totalement en lui par ses actions merveilleuses ; et en cela, elle est devenue aussi divine qu'elle était charnelle et animale alors qu'elle vivait pour elle-même.

Mais tout ce commerce amoureux dépend tellement de Dieu qui en est l'objet et le maître, qu'il n'est pas l'œuvre d'un jour, comme l'on dit, mais de plusieurs années ; et en cela l'épouse fidèle demeure éternellement contente du peu comme du beaucoup, les raisons de l'amour et les raisons d'aimer lui suffisant

pour tout, telles qu'elles sont en la nature infinie de son Objet. Elle fait toujours en sorte de ne jamais reculer, mais de toujours avancer sur le chemin en s'abandonnant de plus en plus et de mieux en mieux ; et elle sait très bien que personne, pour parfait qu'il soit, ne peut atteindre le dernier degré possible de l'abandon. Et comme ce n'est pas à elle qu'est due cette perfection, elle fait par là son chemin et s'avance autant qu'il lui est possible, son cher Époux le voyant et le sachant ; et elle n'y réfléchit même pas, n'ayant d'autre soin que de le contenter et de le satisfaire de son mieux dans tous les événements, dans l'éternité comme dans le temps. En tout cela, on voit la perfection la plus haute à laquelle une âme puisse arriver, au moins en son appétit actif⁴¹⁰, de telle sorte [22] qu'en volant désormais comme l'aigle, elle ne repose plus, pour son plus grand plaisir, qu'au cœur plein d'amour de son cher Époux, notre Sauveur béni.

Par ailleurs, il ne faut pas penser entrer ici avant d'avoir résolu de consommer chair et sang en éternel holocauste d'amour pour Sa Majesté : cette affaire réclame en effet la totalité de l'homme ; cette résolution doit se prendre alors que l'on en est aux préambules, c'est-à-dire en train d'exercer et d'acquérir les vertus, et si, à ce stade, on ressent quelque chose de moins parfait, qu'on ne présume pas d'entrer ici, mais que l'on prenne pour tâche et pour exercice cette matière exposée si prudemment, d'autant que ce serait se tromper infiniment soi-même et agir pour rien par l'effort de la sensualité. Il faut infiniment s'en méfier, comme du piège le plus subtil et le plus cruel qui se puisse penser pour la créature. Voilà pourquoi cette résolution est la fin et le terme à l'intérieur des moyens que cette même fin requiert pour qu'on l'aborde, et, comme je l'ai dit, ces moyens sont en ses préambules ; ils doivent acheminer l'âme par degrés et comme par la main, en supposant qu'elle ait la connaissance suffisante de tout ce qu'il lui convient de traverser pour arriver là, même si c'est par goût et par une vue de sagesse : c'est à cela qu'il lui convient de

410. C'est-à-dire tant que son activité propre, et non la seule action divine, alimente son désir.

procéder par ordre, se résolvant à suivre Sa Majesté par les voies qu'il lui plaira pour l'attirer à soi.

À cet effet l'âme se servira pour commencer de l'aspiration large et profonde, et elle ne cessera point de le faire tant que ce lui sera possible, l'utilisant avec discernement pour ne point [23] s'épuiser par trop d'effort et de violence en de telles poussées. Mais comme j'ai parlé de cela ailleurs, je n'en dirai rien ici ; une fois accoutumée, l'âme trouvera bientôt cela aussi facile que d'inspirer et d'expirer son haleine. Maintenant, si la spéculation des perfections et des personnes divines faites en simplicité dans la Sagesse de Dieu est une chose excellente, et si l'abandon de soi-même la suit, néanmoins, l'aspiration purement mystique, et qui est l'épanchement même de cette Sagesse, est infiniment plus noble, plus excellente et plus courte. Cette Sagesse simple transforme tout en elle-même, c'est-à-dire en Dieu. L'âme le voit et le savoure en des goûts éternels, et à côté de cela, tout le domaine de la scolastique⁴¹¹, à l'intérieur duquel on médite et spéculé fortement en rigueur de jugement⁴¹², est un pur mensonge et une terre totalement insipide pour le palais déjà restauré plus ou moins parfaitement par les attouchements simples et savoureux, larges ou profonds, du flux tout ravissant de la Sagesse divine elle-même. Ses effets et ses opérations sont si merveilleux, ainsi que nous l'avons dit, ils sont si différents, si nombreux, si simples et si uniques, qu'on ne saurait assez l'exprimer ; et cela rend l'esprit très agile pour voler vers son fond, et de son fond vers son Objet divin. Et c'est pourquoi la Sagesse est plus mobile en la multiplicité souveraine de ses opérations⁴¹³, que tout ce qu'il y a de plus mobile dans les choses créées ; ce qui fait que l'on n'est guère longtemps mû d'une même façon. [24]

411. La scolastique ne désigne pas ici la théologie médiévale de type thomiste, mais la spéculation rationnelle en général dans l'ascension intellectuelle de la créature vers Dieu.

412. Selon le *judicium rationis*, caractéristique des progressants dans le schéma de Guillaume de Saint-Thierry, auquel se réfère ici Jean de Saint-Samson.

413. Cf. Sg 7, 22-24.

Tel est l'ordre du flux affectif et effectif de Dieu en la créature qu'il chérit hautement d'un amour qui la rend parfaite, pour le repos suprême et les délices indicibles de Sa Majesté. Aussi est-ce merveille que de voir sortir tant de lustre et d'éclat d'un fond largement ouvert aux divines splendeurs qui le pénètrent totalement, et qui sont et produisent cibles notions et d'inconcevables délices. Mais avant d'entrer là, il faut passer par toute la purgation et toute l'illumination selon leur ordre et leurs distinctions ; et en leurs pauvreté et misères, elles produisent tant de sentiments si fâcheux et si mauvais, qu'on peut à peine les souffrir et les supporter sans tout quitter. Il y a d'innombrables raisons à cela en la vie mortelle de la créature ; elle doit pour l'ordinaire, et bien souvent durant un temps très long, traverser à ses dépens cette première région pleine de labeurs et de difficultés. Par cet exercice, il faut rendre sa vie à Dieu en une agonie spirituelle très douloureuse et très amère, et l'on ne peut assez en exprimer les affres mortelles. C'est ainsi qu'il faut que, par le dedans et par le dehors, l'homme tout entier retourne à Dieu, qu'il [25] doit épouser à ses frais éternels, et Sa Majesté lui donne très amoureusement sa grâce abondante à cet effet.

D'une certaine façon, moins on aura de méthode pour entrer ici, mieux ce sera ; néanmoins, il faut ordonner son cœur et son esprit à une certaine méthode qui ne semblera pas en être une. En effet, il faut ici marcher très doucement avant de pouvoir avancer, et il faut pouvoir avancer avant de pouvoir courir, et il faut être très actif et agile à la course avant de pouvoir voler ; et il faut longtemps s'activer à voler comme les oiseaux les plus mobiles et les plus légers, avant de devenir ici un aigle ; et tout cela connaît du plus et du moins selon chacun. Et puis, arrivé en son centre comme un aigle plein d'amour, l'homme se repose en Dieu en très grand plaisir, et cette jouissance divine l'absorbe en une plénitude de délices : elle l'envahit en lui-même, c'est-à-dire selon la sensibilité et la perception, d'une manière très subtile, très simple et très spirituelle ; mais le plus souvent, elle l'envahit au-dessus de lui-même par-dessus tout sens et toute perception. Ainsi voit-on que l'homme est très éloigné de son abandon complet et de sa résolution tant qu'il demeure en sa seule industrie,

et son occupation en est alors très éloignée dans les choses extérieures, voire même dans celles de l'intérieur.

Il y a d'innombrables voies à cette occupation : elle consiste d'abord en la méditation selon différents degrés ; lorsque celle-ci est devenue facile, on l'appelle oraison ; quant à la suspension du discours et de ses subtilités, discours rapide et bref excitant l'affection par la considération [de l'intellect]⁴¹⁴ ou par [26] l'attachement volontaire, elle vient de l'âme tant qu'elle s'appartient ; mais elle peut aussi avoir lieu par la forte attraction de son entendement, de sa volonté et de sa mémoire de la part de Dieu : l'âme le regarde tant que dure cette douce impulsion et cette motion, et elle regarde alors celui qui l'attire et la tient tout entière suspendue en lui avec ses puissances, et qui la remplit de délices, de lumières et de connaissances très secrètes qu'il lui fait alors voir et sentir en lui-même et hors d'elle, plutôt qu'en elle-même.

Toutes les occupations de ce genre exercent l'excellente contemplation, et cela est en soi si noble, qu'on ne saurait assez le dire. Et c'est là que Dieu se manifeste quelquefois si abondamment et avec tant de merveilleux secrets, que la créature ne peut exprimer ce qu'elle a vu et senti, demeurant toute liquéfiée de façon ineffable en l'amour de son cher Époux ; et à côté de cela, tout ce qu'elle a vu et senti à l'extérieur, tout ce qu'elle y a entendu ou pourrait y entendre, tous ses plaisirs même honnêtes, ne sont que pure insipidité et pur mensonge ; à vrai dire, tout cela est une mort très cruelle pour l'âme dressée et formée à se plonger et à s'abîmer éperdument en la mer infinie et immensément spacieuse de son cher Époux.

Mais l'âme ne reste pas longtemps arrêtée en cette forte attraction ; aussi son action devient-elle alors d'admirer les notions excellentes et les représentations intellectuelles simples et éternelles qu'elle a vues et senties ineffablement ; si bien qu'elle reprend son vol de toutes ses forces vers elles comme vers le lieu de son repos, et cet état est très mystique et très abandonné.

414. Passage d'interprétation délicate ; c'est nous qui ajoutons « de l'intellect ».

Mais nous ferons mieux de laisser cette poursuite pour descendre à l'industrie de l'homme que séduit le seul amour [27] sensible de Dieu. Il faut en parler comme il convient à sa nécessité présente, c'est-à-dire à la nécessité d'entrer en exercice par l'aspiration large, s'il est trop loin de l'esprit ; et s'il en est plus près et sent de la facilité à cela, ses poussées seront en des aspirations plus courtes et plus concises, de telle sorte qu'elles produisent beaucoup d'affection dans le cœur, et qu'elles soient très propres à le pénétrer et à l'ouvrir pour qu'il puisse être touché par Dieu. Il pourra alors se dilater en son attraction vive et sensible, s'y réjouir et s'y reposer à plaisir, non pas en revenant sur lui-même, mais en l'amour de Dieu qui l'y attire pour cela. Et là, il apprendra en très peu de temps, par la vivante onction du Très Saint Esprit, tout ce qu'il doit faire et savoir ; ainsi, à force d'avancer en cette disposition et en ce jeu de l'amour qui le perfectionne, il apprendra la science d'amour. Et une fois devenu parfait en amour, il pourra rédiger ce qu'il sait en théorie, et en faire une méthode pour que les hommes l'apprennent, le goût de cette science devant les toucher d'amour et enflammer leur désir de se rendre amoureux du Dieu infini. D'ailleurs, tout ce qui sort ici de cet homme est tellement spirituel, que cela semble plutôt déforme que simplement divin, son fond étant si largement pénétré et ouvert, qu'il ne reçoit plus rien de nuisible des choses extérieures ; il y a longtemps qu'il est mort aux formes et aux images naturelles qui sont les effets de la vie propre à la nature. Cet homme est aussi éloigné de ce désordre que la nature animale prise en elle-même l'est de l'esprit pur auquel elle est maintenant totalement changée ; elle l'est non pas pour se rechercher et se reposer spirituellement en elle-même, mais pour se reposer en lui par-dessus tout cela et par-dessus toute sensation, en mourant partout à elle-même et aux dons de Dieu, même les plus excellents. La raison est ici tellement [28] lumineuse, qu'elle voit et prévient éminemment tout ce qui se présente à elle, pour qu'elle le voie et le juge selon le pur esprit tel qu'il est en lui-même. Bref, tout est esprit en cet homme autant que tout y fut auparavant de chair et de sang. Cette réduction si brève et si abandonnée se fait et s'accomplit au fin fond de l'amour même, et ses formes

simples semblent son essence même en la très simple unité de ce fonde mais aussi en Dieu dont provient et où demeure tout fond.

Or, il est vrai qu'à la première découverte de ce noble fond en présence de ses richesses si abondantes et de ses délices si inondantes, l'âme déjà pénétrée de Dieu ne trouve plus ailleurs ni paix, ni patience, ni repos. Elle emploie tout son effort à l'acquisition de cette demeure où Dieu vit, et trouve son bonheur en lui-même et en toutes les créatures qui sont retournées et plongées en lui, grâce à leur propre fond qu'il a ouvert et pénétré ; c'est là qu'elle habite en très grand plaisir en toutes circonstances. Mais comme rien de cela ne se révèle à d'autre qu'à elle et à ses semblables, tout ce qui s'en écarte n'en est que le domaine extérieur, avec ses préceptes qui manifestent son ordre et ses désordres dans ses innombrables matières : cela remplit de grands et gros livres pour l'instruction des hommes, et par là ils apprennent à mourir à eux-mêmes comme il se doit, afin de retourner à Dieu qui vit en eux et ne désire rien tant que les changer et convertir en lui.

Tout cela étant accompli de diverses manières, chacun y trouve goût selon sa nature. Voilà pourquoi ce qui est propre à l'un ne convient nullement à l'autre. On voit ainsi le soin merveilleux de notre Dieu bon qui répand son Esprit divin de façons aussi différentes qu'il doit y avoir d'individus à le rechercher, affectant chacun selon des dispositions telles, qu'il puisse s'approcher de lui avec d'ardents désirs et l'aimer éternellement. Cela étant divinement commencé en la créature conformément à ses divines voies, Sa Majesté la porte au plus tôt à sa perfection, n'était-ce que cette créature est trop souvent infidèle de bien des manières à lui répondre comme elle le doit [29] en excitant toutes ses forces et toutes ses facultés à s'écouler en Dieu. Aussi, tout ce qui est fidèle à Dieu est bientôt plein de lui en l'abondance de ses fructifications divines, qui transforme en amour, en lumière et en esprit, tout ce qui en est vivement touché et abondamment rempli. Enfin, tout ceci montre et découvre l'infinie beauté de l'Objet divin et du sujet hautement déifié en lui, beauté de celui qui est arrivé au centre qu'il désirait et qui s'y trouve infiniment content, au-dessus même de l'appréhension qu'il en a, attendu

que Dieu y est goûté et savouré en lui-même dans d'ineffables sentiments et dans le goût de sa propre éternité absolument présente, sans qu'elle admette le temps ni quoi que ce soit d'extérieur à elle. C'est là que tout est englouti et abandonné, et ce qui reste à remplir en l'homme demeurant pleinement et totalement assujetti à l'esprit qui le tire toujours secrètement à soi, opère au-dehors amoureuxment selon l'ordre et l'exigence de son devoir.

Mais, ô Dieu très bon, de qui et de quoi parlons-nous ici, vu que l'on connaîtra à peine une personne qui veuille, en s'abandonnant continuellement elle-même, se laisser polir et façonner par les attouchements répétés de Sa Majesté divine? Il y en a beaucoup pour qui cet exposé agit plus sur les oreilles que sur le cœur; et si quelqu'un sait ce que nous disons, peut-être même par expérience pour avoir fait quelque progrès en ce chemin, il en sera pourtant à une distance infinie à cause de son infidélité dans la poursuite de ce commerce amoureux, ou bien parce que le temps passé en cette perfection n'est pas encore suffisant pour sa totale consommation.

D'ailleurs, je sens bien que je ne dis rien en mon exposé, parce que ce m'est une mort très cruelle que de rendre compte des distinctions et des développements propres aux différents [30] ordres de cette matière: je ne peux nullement le faire sans que mon fond ne se produise lui-même pour lui-même.

Pour ce qui est de ceux que les considérations extérieures entraînent ailleurs, on ne peut leur fournir assez de méthode ni de préceptes; et ils sont aussi distants et éloignés de ce dont nous parlons ici, qu'ils vivent pour eux-mêmes dans les premières séductions nécessaires pour les rendre désireux du vrai bien. Cependant, certains d'entre eux pensent comprendre tout cela, et même en posséder quelque chose; mais ils sont bien trompés en leur sensualité spirituelle car, en se trouvant entraînés à la périphérie des préceptes de perfection qui enseignent ce qu'il faut faire et ne pas faire et comment mourir à soi-même, ils se montrent et se font voir tout nus et tout vides du véritable amour parfait. Ce qui les trompe ici est un peu d'amour sensible qu'ils ont si tout va bien, et qui est totalement conforme à leur nature

qui se délecte d'aimer ce qu'elle sait et croit être infiniment bon et saint. Et pour y arriver, elle donne ce qui lui appartient si parcimonieusement, que cela est tenu par Dieu pour rien plutôt que pour quelque chose. Et voilà pourquoi ces gens ne moissonnent ici que selon le très peu de leur semence, c'est-à-dire de leurs œuvres.

Ces gens-là ne dépassent jamais le stade des arguments, et n'arriveront jamais à s'en passer ; ils ne savent même pas ce que c'est. Et cependant, on ne pourra leur fournir assez de livres parmi les meilleurs qui se puissent penser, ce qui n'est pas autre chose que leur faire des fouets et des bâtons dont ils seront plus tard épouvantablement flagellés lorsqu'ils partiront de cette vie. Il serait donc plus à propos que ceux-là s'en tiennent à un bon auteur et le suivent en s'exerçant à faire leur devoir, qui est d'acquérir solidement la vertu et puis l'amour qui en sera la conséquence. C'est à cette disposition lointaine que doit s'occuper celui qui est plein de lui-même et de sa vie propre, laissant les exercices dont il est ici question aux aigles excellents à qui seulement ils conviennent.

ANNEXE :

LES MANUSCRITS DE RENNES

Sous les cotes des boîtes 9H6 à 9H47 des archives d'Ille-et-Vilaine figurent des traités, hymnes et poésies du mystique aveugle (9H39 à 9H44) ainsi que des lettres et sa biographie, et pour le reste (les autres boîtes), des textes relatifs aux disciples ainsi qu'une correspondance nourrie avec les maisons de la province de Touraine au moment de la réforme.

Nous avons photographié les folios répartis dans des chemises contenues dans les boîtes 9H39 à 9H44 intégralement, et 9H45 à 9H47 partiellement.

Notre base photographique est disponible sur demande en un DVD. À chaque chemise nous avons rattaché un dossier informatique (créant ainsi une arborescence à deux niveaux : boîte, chemises), dont les titres figurent en caractère **gras** dans le contenu détaillé ci-dessous.

Ces titres sont suivis d'une brève description de leurs contenus indiquant les correspondances avec les réemplois par Donatien ou avec des éditions modernes.

La base photographique couvrant les imprimés de Donatien — dont l'in-folio de 1658 utilisé pour la présente édition — est également disponible sur demande en un DVD.

Contenus détaillés des boîtes 9H39 et suivantes :

00. catalogues 9H grands carmes

0. Rennes 9H39

39n1. Exercice d'élévation d'esprit à Dieu, f^{os} 1r^o-3r^o = *Cabinet mystique* chap. 10, §1-2.

39n2. Stances et Sonnets et autres Cantiques tres mistiques, sur divers suiets en forme de vifs aiguillons de l'amour de Dieu, du mespris de soy mesme, et autres suiets, 127 cantiques spirituels, f^{os} 5r^o-147r^o.

39n3. Lettres de f. Jean de S. Samson, 39 pièces de papier.

39n4-1. Vie de f. Jean de S. Samson, collection établie par le P. Joseph de Jésus, f^{os} 1r^o-195r^o.

39n4-2. Portrait.

1. Rennes 9H40

40n1. De la douloureuse agonie de nostre Seigneur au jardin. Exercice 6^e, f^{os} 1r^o-7v^o.

40n2. La vie de nostre Seigneur en general, f^{os} 9r^o-21r^o. Comme nostre Seigneur lava les pieds de ses Apostres, f^{os} 21-r^o25v. L'Exercice 5me de l'institution du très saint Sacrement, f^{os} 25v^o-28v^o.

40n3. Traité de la frequente Communion, f^{os} 29r^o-37v^o.

40n4. Advis pour la direction d'un bon confesseur, f^{os} 39r^o-48r^o = *Vrai Esprit*, « Avis ».

40n5. Lumieres et verités mystiques dans le flux et l'ordre de la divine Sapience, plusieurs desquelles monstrent evidemment la plus perdue misticité du total de son simple obiect. Ce flux est large, simple, haut, secret et perdu, sans art, passant d'une verite à l'autre en sa naifve simplicité. Le tout tiré et deduit en deux volumes pour supreme plaisir du perdu mistiques, f^{os} 49r^o-139v^o.

40n6. Sommaire de la vraie liberté des plus perduz en l'Esprit, f^{os} 141r^o-148r^o = *La Pratique essentielle de l'amour*, Cerf, coll. « Sagesse chrétiennes », 1989, pp.188-201. Dorénavant dénoté *Pratique...*

40n7. Regle de discretion pour discerner les bons et mauvais esprits, f^{os} 149r^o-152r^o. Des mouvements des Diables et des bons Espritz, f^{os} 152v^o-154r^o. Collections de l'auteur, quelqueuns desquelles il a simplifiées : Lumieres et verités touchant la discretion des Espritz. Le plus haut Estat de Sapience. Poursuite du titre premiere. Autres Regles touchant la discretion des Esprits. Annotation 9^e sur la conferance septiesme. Il y a d'autres Regles que l'on appelle de discretion des Espris, comme de S. Ignace et du Pere Jan de Jesus-Maria. Règles pour discerner les Esprits du B.H.P. Ignace de Loyola de la Compagnie de Jesus, f^{os} 154r^o-164v^o.

40n8. Difference de la vraie simplicité de la seule nature, f^{os}164r^o-176v^o.

40n9. Le Retour et arrestée fruition de l'Epouse en son Époux en la vie vitale de la mesme Epouse en jcelui, f^{os} 177r^o-198v^o = *Cabinet mystique* chap. 3-4 et *Pratique...* p.90.

40n10. Exercice de l'amour simple, profond et unique, digere pour les vrais amoureux de Dieu en soi meme, tant pour y entrer, le commencer de l'acquerir, que pour le poursuivre et le finir heureusement à sa tres grande gloire, f^{os} 199r^o-228v^o = *Pratique...* pp.143-184.

40n11-1. Des exercices de l'amour unique, de l'Espouse à son Espoux. Conversation familiere de l'ame amoureuse avec Dieu. Que c'est qu'aspiration et ses effets. Traité de l'estat de l'amour pur. De l'ame blessée, outre, et languissante d'amour, f^{os} 229r^o-252v^o. Comme on cognoist les divers amours, le vray et divin, et le naturel, 6 advis, f^{os} 253r^o-270v^o = *Vrai Esprit*, chap. 16.

40n11-2. L'Epithalame de l'Époux divin et incarné et de l'Epouse divine, en l'union conjugalle de son Époux, f^{os} 271r^o-290r^o = *Ceuvres 2, Méditations et Soliloques*, FAC, p.335-360. Que c'est que Religion et religieux (cf. 9 H 41, n. 1), f^{os} 291r^o-298v^o = *Vrai Esprit*, chap. 3.

40n12. Éguillon etc. : L'Eguillon et le miroir des vrais Carmes de notre observance, vrais Enfants de S. Elie, contenant et montrant le vray Esprit de notre Regle et sa vive Pratique, Premiere Partie, 14 chapitres ; 2e Partie : Des œuvres de surerogation qui nous sont libres par notre Regle, Chap. quinziesme ; Supplement de cet œuvre contenant diverses verités touchant les matieres de l'ordre dicelui appartenant aux superieurs, chap. 16e ; Continuation de ce discours ; Autre discours deduit en faveur des superieurs, f^{os} 299r^o-457r^o. Traité de la correction deduit dans les concepts des Sts peres. En consequence de mon traité sur la Reigle, f^{os} 457r^o-477v^o. Autre genre de desordre appartenant aux superieurs majeurs, f^{os} 478r^o-480v^o. Autres verités et lumieres, f^{os} 481r^o-482r^o. Autres verités concernantes les superieurs. 482r^o-513r^o. Autres verités, f^{os} 513r^o-518v^o.

2. Rennes 9H41

41n1. Le cabinet mystique des directeurs plus illuminés, 58 regles, f^{os} 1r^o-65r^o = *Cabinet mystique* (2^e partie). Que c'est que Religion et que d'estre religieux (cf. 9H40, n^o 11), f^{os} 65r^o-69v^o = Vrai esprit, chap. 2.

41n2. Plusieurs belles sentences des Peres que de Seneque, dont il a paraphrazé les unes, meslé de son esprit en d'autres, et tourné en françois les autres, f^{os} 71r^o-158r^o.

41n3. Du bien infini de la tribulation dedans les hommes en la merveilleuse gloire de Dieu, et en l'extreme bien d'eux mesmes et specialement en ce qu'il doit estre saint, f^{os} 161r^o-176v^o.

41n4. De l'infinie Excellence de Dieu, et de l'infinie estime que les hommes en doivent avoir, f^{os} 177r^o-185v^o.

41n5-1&2. Exercices ordonnés pour la Recolection des dix jours, 30 meditations, f^{os} 187r^o-282v^o. = *Œuvres complètes 2, Méditations et Soliloques 1*, FAC, 1993, pp.1-186.

3. Rennes 9H42

42n1. La chaine de toutes verités simplement fluées et reflués de la divine sapience : L'extreme difference des esprits, tant selon

science que selon simple, profonde et perdue sapience, et mesme dans les commencens à servir Dieu ; Partie seconde : D'innombrables verités de sapience toutes enchainces les unes aux autres ; Autres diverses verités mistiques propres aux directeurs ; Autres verités mistiques tant pour les parfaits que pour ceux qui s'advancent ; Des faux oysifs et de l'èminent repos dedans le mesme suplement de cest exercice ; 3^e Partie : De l'effusion des hommes hors de Dieu et la reffusion de certains d'eux en Dieu selon leur total ; Compendieuse conduite propre pour adresser une ame judicieuse ; Que c'est que la discretion et de ces effets ; Les causes de la ruine des hommes et comme on peut connoitre le commencement de sa reformation, f^{os} 1r^o-148r^o.

42n2. Exercice journalier pour un seculier commençant. « tout ou rien, tout ou rien, tout ou rien. Deus meus et omnia, tout ou rien » ; Poursuite de cet exercice ; Advis touchant cet exercice, f^{os} 149r^o-170v^o. Que c'est que abstinence, f^{os} 171r^o-178r^o.

42n3. Traitté pour les superieurs de la discretion des esprits, f^{os} 179r^o-268v^o.

42n4. La différence des premiers Religieux d'avec ceux de ce temps, f^{os} 269r^o-283v^o.

42n5. Autre traité de la difference des deux voies, mistique et commune, f^{os} 285r^o-316r^o. (285-288 = *Vrai Esprit*, chap. 22). De l'excellence de la pauvreté religieuse et la maniere de l'exercer deument en bien questant et de son contraire en ceux qui l'exercent mal, tant en mal questant que par tout ailleurs, f^{os} 317r^o-332r^o. Discours de la vieillesse, ses divers effets dedans les hommes et combien ils la doivent craindre, f^{os} 333r^o-338v^o.

42n6. L'éguillon, les flammes, les fleches, et le miroir de l'amour de Dieu, propres pour enamourer l'ame de Dieu en Dieu mesme, f^{os} 339r^o-405v^o = Blommestijn, *l'Eguillon...* Thèse, *op.cit.*

42n7. Bref et compendieux confessionnaire, montrant à ceux qui tendent vivement à la perfection les fautes et pechés dont ils se doivent accuser, au moins tous les huit jours une fois, f^{os} 407r^o-462r^o.

4. Rennes 9H43

43n1-1&2. L'exercice des esprits amoureux, solitaires en leurs solitudes, digéré en forme de soliloque, tant pour les plus parfaits, que pour les moins parfaits, montrant l'excellence de l'amour Essentiel aux Hommes amoureux, et l'excellence de l'amour aux Hommes moins parfaits et de moindre vol, tres utile tant aux uns qu'aux autres, 30 contemplations, f^{os} 1r^o-192r^o = *Ceuvres 3, Méditations et Soliloques 2*, FAC, 2000, en entier, p.16-272.

43n2. Exercice montrant le port de nostre Religion, en faveur de ses plus saints Enfans, 8 chapitres, f^{os} 193r^o-248v^o = *Vrai Esprit*, treize chapitres.

43n3. Exercice actuel pour darder aux mourans les dards plus propres et plus convenables, qui soit possible de rencontrer et digerer en ce temps; Preparation actuelle a la mort accommodee au commun des hommes, f^{os} 249r^o-256v^o. **43n4.** Pratique amoureuse deduite dans les plus profonds excèz de l'amour en l'obiect universel du mesme amour, dedans les profonds abysmes de sa passion, qui montre les Effets du mesme amour extatique, tant dehors que dedans, f^{os} 257r^o-289v^o = *Ceuvres 2, Méditations et Soiloques 1*, FAC, 1993, p.263-334.

43n5. Pratique Essentielle de l'amour en soi mesme, dont la theorie est divine; Recapitulation de tout ce fond, f^{os} 289v^o-300v^o = *Vrai Esprit*, chap. 23 et *Pratique...*, p.10 sq.

43n6. Contemplation des merveilles du tres saint Sacrement, tant en soy qu'en ses Effets, f^{os} 301r^o-310r^o.

43n7. Exercice merveilleux sur la passion du fils de Dieu en la creature et de la creature en luj, f^{os} 311r-318r. = *Ceuvres 2, Méditations et Soliloques 1*, FAC, 1993, p.214-234.

43n8. Exercice pour entrer en la vie suréminente pour la commencer, pour s'y avancer et pour l'aschever, 10 chapitres, f^{os} 319r^o-326v^o. = *Cabinet mystique*, chap. 6.

43n9. Occupations très mistiques et très simples de l'âme avec Dieu très propres pour la rendre souverainement amoureuse de lui, f^{os} 327-331.

43n10. Exercice servant d'adresse pour les ames, qui commencent à passer de la vie active a la contemplative, f^{os} 331r^o-334v^o = *Cabinet mystique*, chap. 1.

43n11. Directoire pour assister les malades et les consoler a la mort, 12 discours ; Sommaire et Supplément de ce petit traite de la tribulation, f^{os} 335r-432v.

43n12. L'Exercice des amoureux de Dieu, ordonné pour une personne sacrifiée a Dieu volontairement en la calamite publique, f^{os} 432v^o-438v^o.

43n13. Exposition sur le chap. 12 de l'Ecclesiaste. De panser a Dieu des la jeunesse et n'attandre le temps de l'affliction, f^{os} 438v^o-452v^o.

43n14. Exercice d'aspirations amoureuses, simple et unique en l'amour même, contenant les flammes amoureuses de l'amour en soi même, propre a estre tous iours fidellement pratiqué de l'ame veritablement devenue amour à force d'aimer, et plus specialement dessus la Croix, tant en la vie qu'en la mort, f^{os} 53r^o-461r^o.

43n15. Advis d'importance aux directeurs, f^{os} 461r^o-462v^o.

5. Rennes 9H44

44n1. Documents divers : 25 pièces, 1 registre (129 f^{os}).

44n2. Lettres originales (16241636), 10 pièces, adressées à : Valentin de SaintArmel (6), M. Douet (3) et Donatien de Saint-Nicolas (1).

44n3-1&2. Diverses lettres qu'il a escrites a differentes personnes, tant religieux, religieuses, que seculiers et d'eminente condition, 93 lettres, f^{os} 1r^o-129r^o.

6. Rennes 9H45⁴¹⁵

415. Quelques pages d'une écriture très difficile à déchiffrer, sans titre.

7. Rennes 9H46

46n0. Contenu de 9H46.

46n1. Vie de Dominique Saint-Albert.

46n2-1&2&3. Lettres Dominique et Jean de Saint-Samson.

46n3. Dernières actions de Dominique.

46n4. Lettre à Jean de Saint-Samson.

46n5. Mémoire vie Dominique.

46n6. (Deuxième) vie de Dominique.

46n7. Dominique à Justin.

46n8. (Troisième) vie de Dominique.

8. Rennes 9H47

47n1. Traité de théologie mystique.

47n2. Mandements év. Rennes.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	7
JEAN DE SAINT-SAMSON (1571-1636)	11
Au sein des réformes.....	11
La vie d'un frère convers.....	13
Le sentier de l'amour divin	18
LES SOURCES	
Sources manuscrites.....	29
Éditions par Donatien	29
Rééditions modernes	32
Choix d'études	33
LA PRÉSENTE ÉDITION.....	35
Table de correspondance entre le manuscrit de Rennes et l'édition du <i>Vrai Esprit du Carmel</i> par Donatien de Saint-Nicolas.....	36
AVERTISSEMENT	39
L'édition du texte.....	39
Le repérage des sources manuscrites.....	39
Du bon usage d'une œuvre commune	41
L'ENSEIGNEMENT DU <i>VRAI ESPRIT DU CARMEL</i>	43
1. Un manuel de vie religieuse	
<i>L'essence de la vie religieuse</i>	46
<i>Les pratiques religieuses</i>	48

2. Le cadre d'une vie spirituelle	
<i>Une exigence d'absolu</i>	51
<i>Une exigence d'anéantissement</i>	53
<i>En vue des sommets mystiques</i>	55
3. Le pédagogue de la vie spirituelle	
<i>L'humanité du Christ</i>	60
<i>Les épreuves de l'âme</i>	62
<i>L'aspiration, moyen privilégié de progrès spirituel</i>	65
4. Lire Jean de Saint-Samson	68

LE VRAI ESPRIT DU CARMEL

ŒUVRE ASSEMBLÉE

PAR LE PÈRE DONATIEN DE SAINT-NICOLAS..... 71

Chapitre premier. Où par manière de préface est montrée l'importance et la nécessité que tout religieux a d'être spirituel.....	73
Chapitre 2. Ce que c'est que religion, et être religieux	81
Chapitre 3. Ce que c'est que d'être vrai et parfait religieux.....	91
Chapitre 4. De la mortification	103
Chapitre 5. La nécessité des vertus ; et comme elles sont le moyen et la preuve de l'Amour divin.....	109
Chapitre 6. Du principal moyen d'acquérir les vertus	117
Chapitre 7. De la connaissance de soi-même, et de l'humilité, premier fondement de la vie spirituelle	125
Chapitre 8. Du même sujet de la vertu d'humilité.....	137
Chapitre 9. Traité plus ample de l'humilité.....	149

Chapitre 10. Des vertus d'obéissance, patience, bénignité, abstinence et sobriété ; et de la solitude tant de corps que d'esprit	197
Chapitre 11. De l'abnégation ou renonciation.....	217
Chapitre 12. Ce que c'est que mourir à soi ; et des diverses morts, tant du sens que de l'esprit	229
Chapitre 13. Des morts plus subtiles et plus spirituelles que l'âme doit souffrir constamment en ces voies mystiques.....	239
Chapitre 14. Du fond de l'âme et de l'excellent état de ceux qui sont parvenus.....	247
Chapitre 15. De l'amour de Dieu et de ses divers effets et degrés.....	255
Chapitre 16. De l'Amour pur, et de son excellence au plus haut point de son état actif.....	261
Chapitre 17. Les industries de l'âme, et la conduite que Dieu tient sur elle pour l'élever à l'état d'amour pur	267
Chapitre 18. Divers avis et renseignements pour s'avancer et se conserver dans le vrai amour de Dieu.....	291
Chapitre 19. Quelques autres lumières sur les divers mouvements de la nature et de la grâce.....	311
Chapitre 20. Des œuvres extérieures.....	323

Chapitre 21. Conduite des actions de la journée, et des quelques autres occupations importantes de la vie religieuse, comme d'étudier, mendier, prêcher, confesser, etc.....	329
<i>Comment les religieux doivent exercer dans l'Esprit de Dieu la pauvreté ou mendicité, lorsque pour ce sujet ils sont envoyés à la campagne</i>	338
<i>Avis pour la direction d'un bon confesseur</i>	351
Chapitre 22. De l'amour unitif et de l'oraison par voie mystique ; et comme cette voie est opposée à la scolastique.....	363
Chapitre 23. De l'amour divin, son commencement et son progrès, par ordre et par degrés	377
SOURCES MANUSCRITES.....	391
Avis pour la direction d'un bon confesseur	393
Traité de l'état de l'amour pur	399
Comme on connaît les diverses amours, le vrai et divin, et le naturel	407
<i>Premier avis</i>	407
<i>Second avis</i>	408
<i>Troisième avis</i>	410
<i>Quatrième avis</i>	411
<i>Cinquième avis</i>	412
<i>Sixième avis</i>	413
<i>Septième avis</i>	414
<i>Huitième avis</i>	416
<i>Neuvième avis</i>	417
<i>Dixième avis</i>	418
<i>Onzième avis</i>	420
<i>Douzième avis</i>	420

<i>Treizième avis</i>	421
<i>Quatorzième avis</i>	422
<i>Quinzième avis</i>	423
<i>Seizième avis</i>	425
<i>Dix-septième avis</i>	425
<i>Dix-huitième avis</i>	428
<i>Dix-neuvième avis</i>	429
<i>Vingtième avis</i>	429
Que c'est que religion et religieux.....	433
Que c'est que religion, et que d'être religieux.....	447
Autre traité de la différence des deux voies, mystique et commune	459
Exercice montrant le port de notre Religion	465
La nécessité que le carme a d'être spirituel Contenant neuf chapitres	
<i>Chapitre premier</i>	469
<i>Chapitre 2. De la mortification</i>	472
<i>Chapitre 3. De la connaissance de soi-même</i>	479
<i>Chapitre 4. Des divers degrés de méditation</i>	485
<i>Chapitre 5. Des œuvres extérieures</i>	490
<i>Chapitre 6. De la nécessité des vertus au spirituel</i>	496
<i>Chapitre 7. De la nécessité des vertus au spirituel</i> <i>De l'humilité</i>	505
<i>Chapitre 8. Des vertus filles d'humilité</i>	525
<i>Abrégé et réduction de tout cet exercice</i>	554
Pratique essentielle de l'amour de divine théorie en lui-même	581
ANNEXE :	
Les manuscrits de Rennes.....	595

Dans la même collection

Jacques Bertot, Directeur mystique, textes présentés par Dominique Tronc, 2005.

Maur de l'Enfant-Jésus, *Écrits de la maturité, 1664-1689, Lettres de Direction – Le Royaume intérieur de Jésus-Christ dans les âmes* – Deux traités de la vie intérieure et mystique, Textes présentés par Dominique Tronc, 2006.

Maur de l'Enfant-Jésus, *Entrée à la Divine Sagesse*, Textes présentés par Dominique et Murielle Tronc, 2008.

Martial d'Étampes, Maître en oraison, Textes présentés par Joséphine Fransen et Dominique Tronc, 2008.

Jean-Pierre Caussade, *Lectures caussadiennes*; Le manuscrit Cailhau et le recueil de Langres, textes présentés par Marie-Paule Brunet-Jailly, 2009.

Ruusbroc l'Admirable, *La Pierre brillante*, suivi de *L'Ornement des noces spirituelles*, traduction et commentaire par Max Huot de Longchamp, 2010.

Max Huot de Longchamp, *Saint Jean de la Croix, Pour lire le Docteur mystique*, suivi de *La Vive Flamme d'Amour*, 2010.

Jean de Bernières-Louvigny, *Œuvres mystiques I, L'Intérieur chrétien* suivi du *Chrétien intérieur* et des *Pensées*, édité avec une étude sur l'auteur et son école, par Dominique Tronc, 2010.

Le Triomphe de l'Amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu nommée Armelle Nicolas, texte présenté par Dominique Tronc, 2012.

Jean-Nicolas Grou, *Manuel des âmes intérieures*, texte présenté par Max Huot de Longchamp, 2012.

